



MERCVRE DE FRANCE

TOME QUARANTE-SEPTIÈME

Juillet-Septembre 1903

Juillet-Septembre — Tome XLVII

MERCVRE

DE

FRANCE

(Série Moderne)



PARIS-VIe
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMIII
KRAUS REPRINT
Nendeln/Liechtenstein
1969

Reprinted with the permission of
Mercure de France
KRAUS REPRINT
A Division of
KRAUS-THOMSON ORGANIZATION LIMITED
Nendeln/Liechtenstein
1969
Printed in Germany
Lessingdruckerei Wiesbaden



LE DERNIER POÈTE CATHOLIQUE

JEHAN RICTUS

—

> J'suis l'déclassé.., l'gas distingué
> Qui la fait à la poésie :
> . . . .
> J'suis l'gas dont on hait le labeur,
> Je suis un placard à Douleurs,
> Je suis l'Artiste, le Rêveur,
> Le Lépreux des Démocraties.
>
> *Les Soliloques du Pauvre.*

I

Après Verlaine, il y avait encore celui-là. Poète catholique sans le savoir et sans que personne l'ait jamais su, excepté moi, mais le dernier, sansaucun doute. Personne, maintenant, ne passera plus par cette porte.

J'ai vu cela un peu mieux, en relisant, pour la troisième ou quatrième fois, *les Soliloques du Pauvre* (1) qu'on vient de rééditer avec de très belles illustrations de Steinlen. Ces images m'ont beaucoup aidé. L'obstination extraordinaire de cet artiste à reproduire, à chaque instant, la plus lamentable face m'a forcé de me souvenir étrangement de l'Homme de douleurs et d'ignominies qui sauve le monde.

(1) *Les Soliloques du Pauvre.* Edition nouvelle illustrée par Steinlen. Paris, Sevin et Rey.

1 ★

Et j'ai compris, seulement alors, — étant d'intuition bovine et de discernement tardigrade — la malice ou la béotie d'un belge très pieux qui me disait, il y a trois ans : « Votre Rictus est un blasphémateur et un sacrilège qui a la prétention de ressemblér trait pour trait à Notre Seigneur Jésus-Christ. » Cet enfant de la Meuse ou de la Dyle était persuadé et voulait surtout persuader aux autres que le poète du *Revenant* « la faisait au Rédempteur » et qu'ainsi s'expliquaient ses succès à Montmartre où l'on sait combien les personnes sont assoiffées de rédemption. Pauvres succès d'un très pauvre grand poète, réduit, chaque soir, à dire ses vers dans un cabaret, devant des *consommateurs*, pour gagner son pain ! Ses vers dont quelques-uns sont parmi les plus beaux qu'on ait écrits ! Et même il paraît qu'aujourd'hui on n'en veut plus dans les cabarets. Ça n'a pas le ragoût des bonnes ordures.

La vérité de tous les temps, c'est que Jésus pleure au fond de telles âmes, qu'il y pleure véritablement, longuement, ses plus grandes larmes et que cela finit par mettre au dehors une sorte de *ressemblance*. La vérité encore, c'est que Jehan Rictus a trouvé, un jour, une idée d'un prix inestimable qui semblait tombée du ciel. Son *Revenant* ne peut pas être comparé. C'est autre chose que tout. Existe-t-il, en poésie, un aussi douloureux, un aussi long gémissement, un aveu de peine et de misère aussi naïf, aussi intime, aussi déchirant, un aussi profond sanglot? Je n'en sais rien et j'en doute. Peut-être que cette plainte extraordinaire tire actuellement une partie de sa force du reflet obsédant de la figure du Lamentateur dans l'illustration des pages. Non pourtant, on l'avait déjà sentie, cette force, et je crois bien qu'on l'avait sentie tout entière. Il y a

une autre cause, venue de l'abîme, et je veux essayer de la dire.

Jehan Rictus est un de ces monstres de mélancolie et de pitié qui ne connaissent pas Dieu et qui crèvent de l'amour de Dieu. Voilà tout. L'espèce n'en est pas très rare. Peut-être y en a-t-il beaucoup, mais aucun n'est poète comme lui, eût-il mariné, à son instar, dans la plus atroce misère. Quand je dis l'amour de Dieu, il est entendu que je ne parle pas de l'amour d'un Dieu quelconque, Dieu identique des « bonnes gens » ou des maquereaux, mais de l'Amour de Jésus-Christ, tel que l'ont pratiqué les Saints, de l'amour qui fait que les hommes pleurent comme pleurent les petits enfants et qui agenouille dans la crotte les indomptés...

Oh! je sais que tout cela est surnaturel et qu'il faut croire au surnaturel pour l'avaler! Au surplus pourquoi me défendrais-je de voir du surnaturel dans un grand poète évidemment désintéressé de tout ce qui n'est pas les Faibles, les Humiliés, les Souffrants, les Accablés? Il n'y a pas à dire, celui-ci a tout quitté, *jusqu'à son nom* qui serait le nom d'un grand de ce monde, s'il avait voulu, poursuivre Jésus au milieu des misérables, pour le chercher plutôt... Et comme il n'est permis à aucun homme de chercher en vain l'Homme-Dieu, voilà justement qu'il le rencontre, après minuit, au coin d'une rue: « Ah! Généreux!.. ah! Bien-Aimé!... » Quel soliloque de ce Pauvre mourant de fatigue et d'inanition à la *silencieuse* Face du Christ!

Et Jésus-Christ s'en est allé
Sans un mot qui pût m'consoler.
Avec eun' gueul' si retournée
Et des mirett's si désolées
Que j' m'en souviendrai tout'ma vie.

Et à c' moment-là, le jour vint
Et j' m'aperçus que l'Homm' Divin...
C'était moi, que j'm'étais collé
D'vant l'miroitant d'un marchand d'vins!

Quelle bouleversante et prodigieuse péripétie!

II

Je demande la permission de citer une lettre extraordinaire que m'écrivit Jehan Rictus en 1900, un peu après *les Doléances, Nouveaux Soliloques* mal jugés par moi. Je lui reprochais l'argot et certaines façons de parler que j'avais trouvées trop profanes. J'ai renoncé de tout mon cœur à cette critique, restée, d'ailleurs, entre nous. Obstrué de rhétorique traditionnelle et de protocoles dévots dont je n'ai jamais su me débarrasser, je me trompais complètement, et je voudrais aujourd'hui pouvoir le confesser avec splendeur.

Voici donc la très curieuse réponse de celui que je nomme avec certitude le Dernier Poète Catholique:

« ... Ma langue est épouvantable, dites-vous. Pourquoi? Parce que j'emploie des mots qui, la plupart du temps, sont plus près des racines grecques et latines que les vocables souvent périmés des ordinaires poètes. Ceci n'est pas niable et vous êtes trop bon linguiste et étymologiste pour que j'insiste.

« Vous m'accorderez bien, au surplus, que la Langue Française n'est pas immuable, et qu'elle n'est pas parvenue à sa perfection totale. Vous l'avez écrit cent fois, elle a été galvaudée par le journalisme et le roman naturaliste. Le pittoresque des vocables est délavé, anéanti par l'écriture naturaliste. Il y a des mots, des expressions qui sont devenus de vrais cadavres... Comment remplacer certains mots qu'on a pressurés jusqu'au jus, jusqu'au zest, sinon en retournant puiser à la source, au

fumier (soit) même de la Langue, qui est l'Argot, quoi qu'on dise? l'argot joint à la locution populaire et à l'image non moins populaire, toujours, toujours dramatique et saisissante, que diable!

« Balzac a écrit là-dessus une ou deux pages (*Incarnation de Vautrin*) qui en disent plus que je ne pourrais dire et qui sont flamboyantes et justificatrices de mes essais. Voyons! c'était écœurant, à la fin, de voir toujours rimer *étoile* avec *voile* ou *toile*, *alcyon* et *rayon*, et ce Niagara perpétuel des Romantiques et des Parnassiens donne autant la nausée que le pipi naturaliste. Vous reconnaissez à l'artiste le droit de peindre avec la matière qui lui plaît. Eh bien! toutes proportions gardées, Rabelais ne s'est-il pas forgé une langue éblouissante et ordurière, comme timidement j'essaie de m'en créer une?

« Qu'est-ce que ça peut faire qu'un vocable ou une expression ne soit pas parlementaire, classique, noble ou de bonne compagnie, si cela exprime une souffrance tellement vraie, tellement sincère, qu'elle vous en tord les boyaux. Or, c'est là ce que je cherche. Exprimer, émouvoir.

« Croyez-vous que la langue littéraire adoptée ne soit pas également un jargon? Et puis, où est la limite du bon et du mauvais français? Qui l'a fixée? La langue est-elle fixée? J'estime, par exemple, que le français de Brantôme ou de Montaigne est plus pittoresque, franc et savoureux que le français de Racine. Maudissez-moi, si vous voulez, mais c'est ce que je pense. Si la langue française est fixée, elle est morte et ça serait une des raisons de la décadence française.

« J'abomine le grand siècle. La langue épurée de cette époque ne marque qu'une étape inapparente du Protestantisme. On a créé l'expression noble. On dit *sein* au lieu de *téton*, qui est bien plus vrai. Or le peuple a conservé « téton » et bien d'autres mots qui sont d'un français pur du seizième siècle — le plus beau français qu'on ait jamais parlé.

« Et puis vous m'écrivez l'impression affreuse que vous cause cette écriture. Mais je ne cherche pas autre chose que de provoquer l'horreur et la terreur. Alors, ici, mon but est atteint. Il importait que les Bourgeois se doutassent des douleurs qu'ils causent, des crimes dont leur hypocrisie et leur égoïsme étouffent la clameur, du sort épouvantable qu'ils font aux Inconnus qu'ils écrasent, et comment l'aurais-je fait sans employer les mots mêmes des écrasés, voyons?

« Je persiste. Il était urgent qu'un poète, se servant d'un gabarit ancien, d'un rythme, si vous préférez, retrouvât, en le modernisant un peu, le cri lamentable d'Eustache Deschamps:

« *Çà! de l'argent! Çà! de l'argent!* »

« Tout ce qu'on pourrait me reprocher, c'est d'avoir apocopé les vers et écrit certains mots avec la corruption de la prononciation lasse et fatiguée des pauvres et des avachis. Mais c'est là encore un souci d'exactitude et je ne puis penser que ce soit un grief sérieux. Comment! je ne respecte pas la langue, moi qui ai l'âpre besoin de revenir à sa source, à sa saveur raide et naïve! Ceci n'a rien à voir avec la blennorrhagie zolaïque, sapristi!

« Certes, j'ai écouté la musique des conversations faubouriennes, si terriblement gouailleuses, si résignées! C'est une longue chanson dolente, toujours par strophes de 6, 7, 3 ou 8 vers, et *ces vers sont toujours octosyllabiques :* c'est-à-dire la coupe même et la verve des vieux poètes de l'Ile-de-France. C'est étonnant, mais strictement vrai, et plus j'avance, plus je me figure que l'alexandrin est un cercueil où l'on couche la Poétique française.

« Et maintenant, au plus injuste de vos reproches. « Vous voulez plaire? », m'écrivez-vous. Moi? Plaire? Jamais de la vie. Je veux être entendu et compris, ce qui n'est pas la même chose.

« Si je voulais plaire, je changerais ma forme, même pour le peuple, car souvent j'ai entendu des ouvriers prétendre que « ça n'était pas convenable », ce que j'é-

crivais, et que « l'ouvrier ne parle pas comme ça ». Rentré chez lui, il traite sa femme et sa fille de *vache* et de *putain ;* mais l'ouvrier actuel, soi-disant éclairé, confesse de plus en plus Joseph Prudhomme qui s'est fragmenté en lui à l'infini, et il ne veut pas que lui, électeur ou membre d'un comité quelconque, soit soupçonné de parler ainsi. Ce citoyen préférerait sans doute l'argot du parlement et des réunions publiques...

« Non je ne cherche pas à plaire. Je lutte, au contraire, sans relâche, contre les préjugés *convenables* et la lèpre journalistique. Faites-moi l'amitié de me relire et vous verrez que, sous cette forme populaire, la théorie individualiste et aristocratique déborde, éclate tout le temps. Ça n'est pas tolstoïsant du tout. Dire que je ne suis pas travaillé par une violente pitié serait faux. Evidemment j'ai envie de prendre parti pour les Ecrabouillés tout en cognant dessus, pour ceux qui sont, comme vous dites, « dans les ténèbres ». Mais j'ai conscience ici d'obéir à la mission traditionnelle de l'Aristocrate qui est de défendre le Peuple contre ses ennemis et, au besoin, contre lui-même. L'Histoire m'approuve, en la personne des Paladins et des Chevaliers.

« Le mythe de la veuve et de l'orphelin est à ressusciter. Quoi que vous puissiez croire, je m'y emploie. Seulement, pour une telle mission il me faut évidemment descendre dans les fosses d'aisances où vagit et se désole la masse, et si, en remontant, je n'en sauve qu'Un, un Aristocrate Inconnu, celui-là aura mérité la lumière et la vie et ma tentative n'aura pas été inutile.

« Non, je ne veux pas plaire. Autrement je gagnerais beaucoup d'argent, en me servant de mon nom, et en changeant mon genre, en truquant comme n'importe quel Aristide Bruant, en faisant des besognes ou des feuilletons. J'ai reçu des offres admirables, mais j'ai refusé toujours et je m'obstine à continuer ce que j'ai entrepris, quoi qu'il advienne, quoi qu'on me propose... Et avec ce système-là, je vous prie de croire que je ne me traîne pas positivement dans la soie et les parfums.

« Comment ! S'il y a quelque chose que j'aie entrepris de dénoncer dans le langage populaire, c'est le Dogme du Travail sans Amour, si cher aux capitalistes et à Zola, et vous m'en blâmeriez ! Je vous demande de relire, dans *Doléances*, « Le Piège » et de me dire si je n'ai pas atteint le but que je me proposais, savoir : peindre, exprimer l'état de servitude et d'abrutissement absolu de l'Ilote moderne qu'est l'ouvrier d'industrie, le misérable et mécanique Enfant de l'Outil et de la Machine.

« Comment ! jamais l'avilissement de l'Homme, de mon frère l'Esclave n'a atteint un tel degré, même et surtout dans l'Antiquité, et je n'aurais pas le droit ni la force amoureuse de le démontrer ? Et d'opposer aux thrènes triomphaux des Bourgeois qui hurlent la gloire du Progrès, du Travail, etc., cette simple peinture qui dit : « Le voilà, votre progrès ! le voilà, votre travailleur ! Vous en avez fait une brute, un être comme aucune civilisation n'en a jamais créé. Alors les principes de 89 s'effondrent, voyons, avec toute la loquacité grandiloque de Homais. »

« Et vous ne voudriez pas que je dise cela aux populos aussi ? Mais c'est impossible, et la tâche est si belle, si enivrante que j'aimerais mieux y laisser ma peau que d'y renoncer.

« Soyez assuré qu'un jour j'aurai dans les mains, avec des moyens d'action, une force populaire terrible, et que si jamais cela m'arrive je m'arrangerai de façon à ne pas laisser debout un seul pan de l'édifice bourgeois. Tout vaut mieux, même le retour à la barbarie, à la caverne primitive, qu'une pareille organisation sociale. Si jamais je peux, je leur en foutrai, moi, aux Bourgeois, du Progrès, du Labeur, de la Justice, de l'Egalité, de la Liberté comme ils l'entendent.

« Je leur apprendrai à laisser crever de faim les Artistes sincères, à exploiter les Ouvrières de façon à les précipiter au trottoir. Je leur en donnerai de l'Alcoolisme, de la Faim, de la Folie, de la Phtisie, des accidents de chemin de fer, des coups de grisou, des fusillades de

mineurs, des tueries qui créent leur richesse ! Parole d'honneur, on devrait me couper le cou tout de suite, tant je compte détruire dans les cervelles populaires le très abrutissant mythe du Travail ! Etre un danger, un jour ! Quelle joie ! Aurai-je la force et la patience ?... »

(4 octobre 1900.)

III

Je croirais outrager le lecteur, — *mon* lecteur, hélas ! qui en a vu bougrement d'autres — si je m'excusais de la longueur de cette lettre. Il me semble qu'on ne m'a jamais rien envoyé d'aussi beau, et, je le répète, il ne reste pas un atome de mes vieilles objections. J'ai enfin compris ! L'argot de Rictus, je l'épouse amoureusement désormais et je renonce à m'indigner de quelques mots qu'on ne trouve pas dans les paroissiens ni les eucologes que j'ai donnés à Huysmans, mais qui seront peut-être imprimés en lettres de feu dans les missels torturants de l'Esprit-Saint.

C'est vous, Jehan Rictus, qui êtes le Revenant et c'est le Sauveur du monde vagabond et abandonné qui vous implore. Ne voyez-vous pas que c'est vous qui êtes son *image* et qu'il vous regarde en pleurant comme « une énigme dans un *miroir* » ? Que cela soit dit, une bonne fois, dans la langue de saint Paul qui fut l'apôtre des Gentils, à savoir de ceux qui faisaient vomir les saints d'Israël et qui étaient, de son temps, la Canaille immense de l'Humanité.

Comment faire, dès lors, pour n'être pas un catholique, puisque l'expérience nauséeuse et quatre fois séculaire du protestantisme a démontré qu'il n'y a pas d'autre expédient pour être chrétien ?

Arrivé là, le poète des Vaincus... des Ecrasés,

des Sans-espoir... des Sans-baisers ; des Ecœurés, des Trahis, des Pâles et des Désolés; le poète qui se nomme lui-même l'Empereur du Pavé, le Prince du Bitume, le marquis Dolent de Cherche-Pieu, le comte Flageolant-des-Abatis,... le rôde-la-nuit,... le marque-mal à gueule-tirée, le mâche-angoisse... le cause-tout-haut; ce poète qui fait peur, à la fin, rencontre naturellement Notre-Dame-des-Démolis. Sans doute il fallait cette Mère et pas une autre à « Jésus-Christ qui meurt de faim ». Et maintenant, c'est complet, la Consolatrice des affligés étant venue, rien ne manque plus au Symbole.

Ce livre étonnant et redoutable qui se nomme *les Soliloques du Pauvre*, au fond n'est qu'un long appel à la tendresse maternelle et c'est pour cela qu'il est si déchirant. UN LONG APPEL A LA TENDRESSE MATERNELLE !...

Par deux fois, n'en pouvant plus, il a joint ses mains sur son cœur; les a tendues devant lui en levant les yeux au ciel, comme le prêtre offre le calice :

> Seigneur, mon Guieu ! j'suis près d'périr
> Et v'là ma peine, alle est ben vraie;

Puis, s'accoudant sur ses genoux sans repos, il les a ramenées sur sa pauvre bouche sans pain; puis encore, les laissant tomber sans les disjoindre, il s'est renversé pour essayer de voir le Consolateur dans la nuit mauvaise :

> Quoi y faut dir' ? Quoi y faut faire ?
> J'ai mêm' pus la force ed' pleurer.
> J'sais pas porquoi j'suis sur la Terre
> Et j'sais pas porquoi j' m'en irai.

Puis enfin le geste remontant et suprême des deux mains crispées ensemble, au-dessus de la

clavicule, pendant que la face, tout à fait jetée en haut, implore désespérément :

Seigneur mon Guieu, sans qu'ça vous froisse,
J'vous tends mon cœur, comm'la Pucelle,
Et pis mes bras chargés d'angoisse,
Lourds du malheur universel !

Le pauvre homme est si éperdu qu'il demande « la liberté » ! cette salope soixante-dix-sept fois infâme de liberté qu'il faut prendre de force et mener au lit à coups de bottes, car elle ne se donne jamais qu'aux pourceaux ou aux assassins.

Après cela, il ne reste plus qu'à mourir. Mais, auparavant, il voudrait tant voir la Maison des pauvres « ousqu'on trouv'rait miséricorde » !

Eun' Mason, Seigneur, un Foyer
Où y aurait pus à travailler,
Où y aurait pus d'terme à payer,
Pus d'proprio, d'pip'let, d'huissier.

Y suffirait d'êt' su' la Terre,
Crevé, loufoque et solitaire,
D'sentir venir son dergnier soir
Pour pousser la porte et... s'asseoir.

Quand qu'on aurait tourné l' bouton,
Personn' vourait savoir vôt' nom
Et vous dirait — « Quoi c'est qu'vous faites ?
Si you plaît ? Qui c'est que vous êtes ? »
. . . .

Mais on dirait ben au contraire :
— « Entrez, entrez donc, mon ami,
Mettez-vous à l'ais', notre frère,
Apportez vos poux par ici. »
. . . .

Et pis dans les chambr's à coucher
Y gn'aurait des pieux à dentelles,
D' la soy'... d'la vouat'... des oreillers,
Des draps blancs comm' pour des mariés,
Des lits-cage et mêm' des berceaux
Dans quoi qu'on pourrait s'fair' petiots ;

Voui des plumards, voui des berceaux
Près d'quoi j'mettrais esspressément
Des jeun's personn's, prop's et girondes,
Des rouquin's, des brun's et des blondes
A qui qu'on pourrait dir' — « Moman ! »

Ça s'rait des Sœurs modèl' nouveau
Qui s'raient sargées d'vous endormir
Et d'vous consoler gentiment
A la façon des petit's mères,

. . . .

— « Moman, j'ai fait ci et pis ça ! »
Et a diraient : — « Ben mon cochon ! »
— « Moman, j'ai eu ça et pis ci. »
Et a diraient : — « Ben mon salaud! »

Mais à présent, faut pus causer,
Faut oublier... faut pus penser
Tâchez moyen d'vous endormir.
Et surtout d'pas vous découvrir. »

Ma Mason, v'là tout, ma Mason,
Ça s'rait un dortoir pour broyés
Ousqu'on viendrait se fair' choyer
Un peu avant sa crevaison.

Le poème intitulé *les Masons*, par quoi s'achève la présente édition des *Soliloques* et dont *la Maison des Pauvres* est la dernière partie, n'avait pas encore été édité. Le vagabond cherche *sa* maison parmi les cent mille maisons de Paris et c'est un étrange cauchemar de voir cette silhouette noire de rôdeur sur ce fond de bâtisses et de ténèbres, à travers les différents quartiers, dans le bas des pages!

C'est ce que montre Steinlen et quand on a passé par là, ne fût-ce qu'un peu, il sort de cette vision comme une agonie de pitié. Il cherche sa maison, ce pauvre d'entre les plus pauvres,

Et d' Charonne au quartier Monceau,
Au milieu du sommeil des Hommes,

Me v'là seul avec ma pensée
Et ma gueul' pâl' dans les ruisseaux !

Quel périple ! Quelle *Odyssée!* Quelles *Lusiades* de désespérance et d'horreur! Il en voit de toutes les sortes, des maisons;

Y en a d' tous poils... y en a d' tout âge,
Y en a qui z'ont des flott's d'étages
Et y en a qui z'ont qu'un preumier :

Y en a des r'tapées... des tout's neuves,
Y en a d' pimpant's et y en a d' gaies,
Y en a qu'a l'air triste des veuves
Qui ne souriront pus jamais.

Quand j' rôdaill' dans les grands quartiers,
J'en vois qu'est comm' des forteresses,
Bouclées, cad'nassées et grillées.
Si Jésus voulait y entrer
En disant : — « Voyez ma détresse »,
On s'rait pas long à l'fusiller.

Y en a qu'est si rupin's et chouettes
Qu'on s'dit qu'on aurait beau marner
Fair' fortun' dans les cacahouettes,
On pourrait jamais s'y plumer.

....
Quant aux quartiers des Purotains,
Dans les faubourgs, dans les banlieues...

La pupart sont des grand's bâtisses,
Qui branl'nt, qui suint'nt, qui pleur'nt, qui puent ;
De vraies casern's plein's de ménages
Où y a, quoi qu'en dis'nt les repus,
Du malheur à tous les étages.

Des p'tiot's sont encor pus affreuses,...
A sont gâtées... ruinées... lépreuses,
On croirait des chicots pourris
Bordant la gueule de l'enfer...

Mais il lui faut sa maison, à lui, celle qu'il a décrite et qui ne peut être, en fin de compte, que la Maison d'Or invoquée dans les Litanies, désignée

paraboliquement à toutes les pages du Livre Divin, l'Unique sans souillure, la Toute-Pleine de Grâce, la seule où Dieu ait voulu descendre quand il est venu chez les hommes et dont tous les habitacles de la terre ne sont que de ridicules et douloureuses défigurations!

Il a trouvé celà au fond de sa peine : un besoin immense et ravageur de Celle que les Siècles éperdus ont proclamée le Refuge, la Tour, l'Arche, la Maison tout en or, la Porte du ciel, l'Etoile du matin, le Salut des faibles, la Consolatrice et l'Auxiliatrice et que les chrétiens nomment dix fois Reine, après l'avoir appelée onze fois Mère, très exactement.

« Il semble qu'on reste pauvre toute sa vie, quand on n'a pas été aimé par sa mère, » m'a dit ce grand poète, faisant sur lui-même un mélancolique retour. Etre privé de tendresse maternelle, être privé de maison, voilà pour lui deux idées consubstantielles — réalisant ainsi, tout à fait à son insu, l'exégèse la plus profonde.

Et voilà que le pauvre qu'il a voulu faire, le pauvre si poignant et si bouleversant des *Soliloques*, ce pauvre complet, indigent surtout de foi religieuse, — en qui, pourtant, ces deux confluentes idées s'incorporent — voilà qu'il ne peut pas faire un pas dans la rue sans y rencontrer Jésus-Christ qu'il croit reconnaître, ni sans crier, de manière ou d'autre, vers *Marie* qu'il ne connaît pas.

> Voui, j' suis un typ', moi, j'en ai d' bonnes.
> Quand les aut's y sont dans leur lit,
> Bibi y trimballe eun' Madone :
> Notre-Dame-des-Démolis !
>
> . . . .
>
> C'est quand j' suis l' pus rauque et farouche
> Qu'a m'apparaît comme un rayon !

Voui, quand j'vas ruer dans les brancards,
Tout par un coup v'là qu'a s'élève,
La Cell' qui dort au fond d' mes rêves
Comme eun' bonn' Vierg' dans un placard !

Qui c'est ? J'sais pas, mais alle est belle :
A s' lève en moi en Lun' d'Eté,
Alle est postée en sentinelle
Comme un flambeau, comme eun' clarté !

A m' guette, alle écout' si j' l'appelle
Du fond du soir et du malheur ;
Mêm' qu'elle a les tétons en fleur
Et tout l'Amour dans les prunelles !

Tout le cas du dernier poète catholique est dans cette dernière citation. Il ne sait pas ce qu'il aime, mais il meurt d'amour. Il ignore ce qui l'attire, mais il gravite par force, il tombe irrésistiblement sur Dieu et sur la Mère de Dieu, toujours Vierge.

Et cela va si loin, dans l'expression, que son Pauvre — qui n'est autre que lui-même à une incroyable profondeur — ne rêve que de mourir dans les bras et sur le sein nu d'une femme qu'il appellerait « Maman » et qu'il *téterait* avant d'expirer,

Les yeux clos et les mains crispées
Par la mort et par le plaisir.

IV

Il y a une personne sur soixante-dix-sept mille qui comprendra ça. Et je m'en fiche. Le moyen que des gens passionnés pour l'automobilisme comprennent quelque chose à n'importe quoi ? On est forcé de penser pour soi, d'écrire pour soi et d'espérer la fin de tout. Demain ce sera pis encore.

Rictus est accusé de sensualisme grossier ou de paganisme naïf. Le public, naturellement, le croit pornographe. Oui *pornographe* et même *rigolo*, à cause de quelques traits satiriques aperçus dans ses

quatrains. S'il n'est pas classé parmi les scatologues, cela tient à ce que sa tendance religieuse est ignorée jusqu'à ce jour. Lorsqu'on le saura catholique, le doute à cet égard ne sera plus permis. Je sais ce que je dis.

Telle est l'intelligence contemporaine. Vous pensez ce que deviennent les « tétons » des « petites mères », en passant par de telles âmes et de tels cerveaux! Je serais curieux aussi de voir l'effet, sur un auditoire de beuglant, de l'épouvantable et magnifique poème *Pierreuse*, dans *Doléances*, clameur tragique s'il en fut jamais.

Il y a encore la *Farandole des Pauv's tits Fanfans*, pièce relativement très connue par quoi finissaient les précédentes éditions des *Soliloques* et qui est, peut-être, en poésie, la trouvaille la plus douloureuse.

Ah! par exemple, je ne vois pas le moyen de s'emballer luxurieusement ou joyeusement sur la *Jasante de la Vieille*, autre lamentation publiée, l'an dernier, en une plaquette amarante intitulée *Cantilènes du malheur* (1). Cette fois encore il y avait une maman, mais les sens n'avaient rien à y voir, je vous en réponds, non plus que la rate ou la fressure des bons rigolos. « Jasante » est la délimitation argotique de l'idée de prière et la « Vieille » est une mère de douleurs venue pour gémir dans le lointain cimetière des suppliciés où est enterré son enfant. Elle ne sait pas exactement où est le corps:

..... Où c'est qu'on t'a mis?
D' quel côté? Dis-moi... mon ami?
C'est plat et c'est nu comm' la main :
Y a pas eun' tombe... pas un bout d' croix,
Y a rien qui marqu' ta fosse à toi...

(1) Paris, Sevin et Rey.

Sa prière, c'est de lui parler, à cet invisible, et le monologue, de plus en plus cassé par les pleurs, ressemble à un bêlement de vieille brebis restée seule, dont le boucher n'aurait pas voulu. C'est poignant à crever le cœur, ce rappel têtu des anciens jours, cette lubie obstinée d'une malheureuse presque en enfance, à force de chagrin, et qui veut toujours voir le petit garçon « si doux » d'autrefois dans la carcasse putréfiée de l'assassin raccourci :

Comme ej' t'aimais... comme on s'aimait!
C'était toi, ma seul' distraction,
Mon p'tit mari... mon amoureux!...
T'étais râblé, frais et rosé,
T'étais tout blond et tout frisé
Comme un n'amour... comme un agneau...
. . . .

Et j'en ai-ty passé d' ces nuits
(Toi dans ton p'tit lit endormi),
A coude auprès de l'abat-jour
Jusqu'à la fin de mon pétrole!
Des fois... çà s'tirait en longueur
Mes pauv's z'yeux flanchaient à la peine.
Alorss en bâillant dans ma main,
J'écoutais trotter ton p'tit cœur
Et souffler ta petite haleine,

Et rien que ça m' donnait du courage.
. . . .
Ah! en c' temps-là, dis, mon petit,
De qui c'est que t'étais la fifille,
L'amour, le trésor, le soleil,
De qui c'est que t'étais l' Jésus?

De ta Vieille... est-ce pas? De ta Vieille..

Qui faisait tout's tes volontés?
Qui t'a pourri? Qui t'a gâté?
Qui c'est qui n't'a jamais battu?
Et l'année d' ta fuxion d' poitrine
Qui t'as soigné, veillé, guéri?

C'est y moi ou ben la voisine?

Et à présent qu'te v'là ici
Comme un chien crevé... eune ordure,
Comme un fumier... eun' pourriture,
Sans un brin d' fleurs, sans eun' couronne
N'avec la crêm' des criminels...

Qui c'est qui, malgré tout, vient t'voir?
Qui qui t'esscuse et qui t' pardonne?
Qui c'est qu'en est la pus punie?

C'est ta Vieille... toujours... ta fidèle,
Ta pauv' vieille' loqu' de Vieille, vois-tu!

....

Oh! Louis...... tiens-toi sage,
Sois mignon... j'arr'viendrai bentôt...
Seul'ment... fais dodo... fais dodo,
Comme aut'fois dans ton petit lit...
Tu sais ben... ton petit lit-cage...

Chut!... c'est rien qu' ça... pleur' pas... j'te dis
Fais dodo va... sois sage... sage,
Mon pauv' tout nu... mon malheureux,
Mon petiot... mon petit petiot.

Cette mère ne sait pas s'il y a un Dieu, mais elle sait qu'il y a un *Jésus* qui est son douloureux fils effroyablement égorgé pour les crimes de tout un monde, exactement comme l'Autre qui était Dieu fut égorgé, avec cette différence à faire sangloter les morts qu'il n'est pas un innocent. Mais la pauvre femme n'a pas besoin de savoir. L'horrible monde bourgeois qui tue les enfants des mères durât-il encore des mille ans et lui fallût-il vivre jusque-là, elle viendrait toujours à ce cimetière de malédiction et d'infamie pour consoler au fond de la terre son premier-né, son dernier-né, son nouveau-né, l'enfant de ses entrailles désolées de vieille mère dont la justice des hommes a fait un berceau d'éternité silencieuse.

Ah! le plus dur de sa peine est assurément dans ces vers que je n'osais pas citer :

> T'étais si doux... et pis... si beau. .
> A caus' que moi *j' t'avais nourri*.

Ce dernier vers ne semble rien et il n'est peut-être pas grand'chose, mais qu'on y prenne garde, le poète l'a écrit *dans sa maison*, l'affligé poète réduit à chercher sa propre mère dans le fantôme de cette malheureuse devenue ainsi deux fois la mère du condamné, du supplicié, de celui qui est logé sous la terre, au-dessous des abominables pieds de ses juges et qui a besoin d'être consolé.

Le vieux corps de cette mère n'a plus de mamelles, mais il lui reste d'allaiter de son âme son pauvre enfant, qu'il soit un poète ou un assassin. Et ce geste de compassion surnaturelle fait chavirer toutes les balances des cieux.

Jehan Rictus écrivant *la Farandole* a été, dans la pitié pour les Innocents, aussi loin qu'on puisse aller. L'effet de cette complainte est foudroyant. Mais, dans la *Jasante*, il paraît avoir eu la vision d'un deuil plus grand, incommensurable, le deuil des mères qui ont vu mourir leur enfant-Dieu dans l'ignominie et dont la plainte est répercutée au fond du gouffre par le gémissement inaudible des défunts.

Le secret de sa puissance de poète qui est énorme ne serait-il pas dans l'obsession simultanée de ces deux misères presque infinies : l'enfant sans sa mère et la mère sans son enfant? Tout le mal de ce monde est assurément contenu dans ces deux formules. Cependant l'âme quasi-prophétique de Jehan Rictus le précipite surtout à la première. Sûr que les enfants ont un besoin éternel d'être allaités corporellement et spirituellement, le dernier degré

de l'infortune est, à ses yeux, de n'avoir pas eu de part à cette douceur... Cela fait une détresse de toute la vie, la détresse des orphelins qui meurent de faim, à trois mois ou à quatre-vingt-quinze ans, pour n'avoir jamais pu *téter* leur mère!

V

Et maintenant, mon cher Poète, c'est à vous que je parle. Nous sommes, vous le savez, deux misérables, deux minables, deux anti-bourgeois, deux maudits,... deux locataires. Nul n'ignore, parmi la crapule des lettres, que nous sommes vraiment impossibles et, pour tout dire, uniques à ce point qu'il n'existe aucun moyen de s'arranger avec nous et moins encore de nous arranger. Nous sommes pour l'Art, pour la splendeur de *la Justice*, pour la Pitié magnifique — sans putanat. Nous sommes des brûlants et voilà pourquoi nous sommes des vomis.

C'eût été trop monstrueux que je ne parlasse pas de vous, à la fin. J'étais si désigné pour ça! Mais il fallait une certaine heure. Je doute que mon suffrage vous soit profitable. Il est même à prévoir que vous en serez puni de manière ou d'autre par les Laurent ou les Edmond que j'utilise. Je n'ai pu, d'ailleurs, que me répéter à propos de vous. Il y aura bientôt vingt ans que je *vends* mes contemporains, à peu près sans exception. Que demander de plus à un seul homme?

Vous ne seriez pas un grand poète que je vous appartiendrais encore, parce que vous aimez le Pauvre — sans anthropophagie ni cabotinisme. Richepin, Séverine, Bazar de Charité! Ça finit quelquefois très mal toutes ces « trompettes » exécrées dans l'Evangile. Cependant vous n'êtes pas tout à fait selon mes formules et je m'en afflige. Vous n'êtes

pas davantage selon mes pratiques et j'en suis profondément triste. Mais, comme vous êtes un enfant de Dieu, il est fort probable qu'un jour vous me guérirez de la lèpre ou de la paralysie par l'imposition de vos mains et voilà ce qui me console. En attendant, il est acquis et indiscutable que vous êtes sans défense contre la Créature infiniment miraculeuse par qui tous les pauvres et tous les enfants des pauvres sont allaités. Elle est la Mère des vivants, c'est-à-dire, encore une fois, des pauvres, puisque les riches sont tous des morts et des morts en putréfaction, d'abominables charognes...

Oubliant les biscuits et les chromos, rappelez-vous seulement qu'Elle se nomme Pleine de grâce et qu'elle a sept glaives dans le cœur, vous la reconnaîtrez à ce signe.

Un prophète qui fut le Roi des Éblouissements annonçait, il y a trois mille ans, qu'*Elle rira au dernier jour* et je vous donne rendez-vous pour être les spectateurs, auprès d'Elle, de l'écartellement du Monde tiré aux quatre chevaux de l'Apocalypse... Quand le moment sera venu et que les hommes agoniseront de terreur au fond d'un gouffre de silence, on entendra soudain l'éclat de rire colossal de l'Immaculée Conception !

LÉON BLOY.



LA FILLE DU LOUVETIER

—

I

Sous le feuillage pauvre des châtaigniers, encore éclairci par la bise de novembre, les moutons cherchaient leur vie, pressés les uns contre les autres comme des bêtes aveugles qui ont peur de se perdre, ne marchant pas, mais s'étalant en tapis de laine, se déroulant le long de la pente rocheuse où ils déferlaient en vagues rousses, frisées de blanc, et, leur vingt-huit têtes ne se levant presque jamais, on pouvait les croire un seul corps sans volonté, ne voyant que par les yeux du chien.

Gravement assis au sommet d'une roche, le chien veillait sur ce troupeau dont les bruits de mâchoires imitaient, dans le grand silence de la combe, un perpétuel crissement de meules.

Une source, suintant de la roche et faisant filer la couleuvre luisante de ses eaux jusqu'au creux du vallon, donnait à cet endroit toute la fraîcheur mystérieuse d'un lieu sacré, car il y avait aussi, penchée derrière la source, une menue croix de bois fabriquée par quelque bergère pieuse avec des fuseaux rompus. Elle était là depuis longtemps — on disait : depuis la guerre — et des lichens gris veloutaient ses bras, ses petits bras de squelette. Tellement mince qu'on ne l'apercevait pas tout de suite, elle se renversait sous le poids des années et des averses, esquissant un dernier geste d'effroi enfantin.

Des fougères, des bruyères, des mousses tapissaient le sol. A fleur de terre se montraient les rochers formant de noirâtres dos de lézards. De temps en temps une châtaigne tombait sur une pierre, sèchement, comme un coup frappé à une porte, et le chien, distrait du bruit des mâchoires dont il surveillait la régularité, dressait une oreille. Le grave gardien du troupeau avait la langue pendante, un peu recroquevillée du bout, ce qui le douait d'une gueule de chimère, et ses oreilles pointues, allant et venant en tous sens, cornes mouvantes très diaboliques, semblaient cribler les moutons de vaines menaces.

Ce chien était toujours inquiet parce qu'il savait beaucoup de choses en sa qualité de vieux personnage.

Une voix, sortie d'un arbre, lui cria :

— Ici, Fléau, ici! Bravement! Bravement!...

Fléau, d'un bond, sauta dans les moutons comme s'il plongeait dans la mer. Leurs vagues rousses, frisées de blanc, se mirent à déferler le long de la pente, battant les rochers, couchant les hautes fougères devant elles. La panique apaisée, de nouveau ce fut le lourd tapis laineux s'étalant, l'unique molle toison s'ondulant au bruit sourd de ses vingt-huit mâchoires, et Fléau reprit sa pose de chimère jusqu'à la prochaine alerte.

La bergère descendit de son arbre, lestement malgré ses galoches. Elle avait un tricot dans ses mains recouvertes de mitaines bises et elle passa une de ses aiguilles sous son madras. C'était une fille de quinze ans, jolie à cause de la douceur de ses yeux couleur de la châtaigne entrevue entre les deux paupières de son pelon tout hérissé dé cils drus. Elle avait le front bombé, la bouche forte,

aux lèvres épaisses des femmes du Midi, le teint presque blanc, les doigts dépassant les mitaines, presque propres, de celle qui a fréquenté l'école, et elle s'enveloppait d'une mante habilement rapiécée. Son mouchoir de tête aux nuances vives, vertes et rouges, lui communiquait l'agréable crudité de ton d'une rose trémière.

C'était pourtant une enfant du Périgord noir, où l'on ne parle que patois et où les femmes — en 1880 — de plus de trente ans ne savent pas lire.

La jeune fille attendait sans doute quelqu'un. Elle abandonna son nid placé à la fourche de deux énormes branches d'un arbre, puis elle sonda les lointains de la combe tout en fourrageant de l'aiguille sous son madras.

Fléau, qui voyait plus loin que sa maîtresse, agita la queue et se leva de son observatoire avec un grand air de respect.

— Bravement, Fléau ! C'est donc la demoiselle ?

Fléau se tourna, l'œil féroce d'intelligence. Il prenait toujours les choses au sérieux, lui, et sa joie conservait des expressions de fureur parce que, dans le métier de chien de berger, il est bien difficile de plaisanter. Fléau ne savait pas rire, ni faire le beau, et il en demandait pardon en agitant la queue plus vivement.

Quelqu'un venait du bas de la combe.

Une autre jeune fille.

Celle-là portait un costume bizarre, mi-masculin mi-féminin, d'où toute coquetterie paraissait exclue. Du même âge que la paysanne, la demoiselle avait les jambes guêtrées, une courte jupe de drap limousin assez grossier; son veston sac de toile grise se barrait dans le dos de la courroie de cuir d'une carnassière et de la bretelle d'une carabine

relativement lourde pour une épaule d'enfant; un feutre tyrolien, sans ruban ni plume, ombrait son visage. Elle marchait d'un pas fiévreux, se dépêchant vers la roche et grimpant du bout des pieds, n'appuyant guère les talons, crispant les plantes comme le font les chasseurs habitués aux traîtrises du caillou qui dégringole en effarouchant le gibier. Joana la suivait de son regard affectueux, éclairé d'une lueur d'or, tandis que Fléau, en signe de soumission, baissait des touffes de poils sur le rayon trop sanglant de ses prunelles.

— J'ai bien une heure avant la nuit, Joana? questionna celle qui arrivait d'une voix sonore, un peu traînante, car, malgré sa culture musicale, on lui sentait l'accent périgourdin.

— Oui, notre demoiselle. Il ne fera pas *brun* d'une heure. (*Brun* pour *nuit*, ce qu'elle prononçait: *bru*.)

Ce disant, Joana ôta sa mante, la plia et l'arrondit près d'elle.

— Siétez vous là, notre demoiselle. La terre du soir est maligne quand on a couru.

— Je n'ai pas couru. J'ai pris par la traverse en revenant des bois Feyraud. J'ai lâché papa au milieu de ses braques, et comme je ne rapporte rien je ne suis pas fatiguée. Bonjour, ma Joana.

Les jeunes filles s'embrassèrent sur le front, timidement et religieusement, en véritables ingénues qui attachent de l'importance aux moindres actes de leur amitié. C'étaient, du reste, des sœurs de première communion, et, malgré que les parents de l'une fussent fermiers sur les terres de l'autre, elles s'étaient liées d'une manière solennelle depuis tantôt trois ans, se jurant une mutuelle confiance. Avec une satisfaction paisible la paysanne

reprit son tricot et se rassit un peu à l'écart pour laisser le manteau à son amie. La demoiselle se débarrassait de son attirail de chasseresse. Elle posa son feutre, et son visage parut étrangement pâle dans le crépuscule des châtaigniers, d'une blancheur lunaire se trouant de deux yeux sombres, mais très beaux, dont l'impérieuse expression décontenançait. Sa bouche était serrée de lèvres trop fines sans cesse mordues par des dents dont deux s'exhaussaient comme deux petits crocs de chat. Ses cheveux tordus à la chinoise, pour tenir solidement sous le tyrolien, étaient noirs et lisses, donnant un air nu aux tempes larges, aux joues longues, terminant leur ovale dans la pointe d'arc d'un menton volontaire. De face, la jeune fille restait une enfant originale; de profil, elle prenait une maturité inquiétante, montrant à travers la transparence du teint la ligne de médaille d'une très vieille figure. N'ayant ni ceinture, ni corset, toute sa personne semblait fuyante, maigre, haute sur jambe et petite de buste, sans poitrine et sans épaules, mais admirablement souple.

Joana tricotait allègrement.

Les moutons mâchaient de leur train régulier de meules.

Fléau battait la mesure, le nez sur ses deux pattes croisées.

Et le ruisselet de la source se levait en serpent paresseux le long des mousses.

— Ça va-t-il, enfin des fins, selon votre idée, notre demoiselle? demanda Joana, que la curiosité chatouillait.

— Non, répliqua d'un ton cassant cette jeune fille qui eut brusquement la mine d'un garçon résolu. Non, ça ne va pas du tout, et je suis décidée,

bien décidée, entends-tu, à envoyer ce mariage au diable !

— C'est-y possible!... Vous avez été chercher le conseil de monsieur le curé, tout le moins ?

— Jamais de la vie. Le curé a peur de mon père... et les confessions de ma mère lui suffisent. J'avais songé à mon institutrice, mais elle suffoque dès qu'elle entre au salon.

— Je disais bien que vous étiez trop jeune... soupira Joana. Ça n'a pas de bon sens de se fiancer en sortant de sa première communion ! Alors ?...

— Alors ! je mettrai la bague de fiançailles dans une boîte que je ferai recommander à la poste et je la retournerai au fiancé sans un mot. Il est poli, ce Monsieur, il comprendra...

— Ça fera du vilain, notre demoiselle. Le pauvre!...

— Je m'en moque. Faut que ça finisse. Ce mariage, maintenant, c'est comme si j'étais menacée d'une maladie. J'étouffe dès que j'y pense.

— Il n'est pas déplaisant, votre promis.

— Il ne me déplaît pas. Je ne veux plus l'épouser, voilà tout.

— C'est pas gai, chez vous, notre demoiselle... Il vaudrait mieux...

— Vaut mieux rien.

Elles se turent. La jeune chasseresse retira son gant de peau et examina un anneau orné d'une perle qui cerclait son doigt. Elle avait la main plus pâle encore que sa figure, une main affreusement petite, objet d'ivoire à teinte verte.

— Mademoiselle Raoule... commença Joana dans le ton de quelqu'un qui va faire un long discours, puis, rebaissant la tête sur son tricot, elle chercha une maille qui s'échappait.

— Non, non et non! fit Raoule répondant à tout ce qu'on ne lui avait pas dit. Ou bien... Je m'en irai.

— Pauvre de Dieu! Toujours cette mauvaise pensée... de partir.

— Je m'en irai droit devant moi. Je ne veux pas me marier, ni avec celui-là ni avec un autre. Le mariage est une chose horrible...

— Le mariage, risqua sentencieusement la paysanne, c'est le sort des filles.

La demoiselle eut un rire de colère contenue.

— Mon père qui désirait tant un garçon! Eh bien! Joana, je ferai mon sort toute seule, comme un garçon.

— Pauvre demoiselle! Vous avez les sangs tournés. Il ne faut pas attirer le malheur sur vous. Songez qu'on vous a promise devant le maire et monsieur le curé. Faudrait du courage pour se parjurer. Je dis pas que vous avez tort... Quand on a quatorze ans, on n'a guère de raison, mais au jour d'aujourd'hui vous êtes une demoiselle... C'est tout de même un monsieur bien honnête, votre promis, qui ne vous donne pas grand fil à tordre. Il vous envoie des bouquets et ne vient qu'aux temps de la chasse... Qu'est-ce qu'on peut lui reprocher, à ce pauvre Monsieur, dites? Tous les ménages sont pas pareils à vos parents...

Joana parlait lentement, fourrageant son madras du bout de son aiguille, et l'oreille de lièvre de sa coiffure lui caressait la joue quand elle faisait oui de la tête, affirmant de plus en plus des choses confuses.

Intérieurement, elle pensait comme son amie, sans d'ailleurs comprendre pourquoi. Elle ajouta, se courrouçant contre des ennemis invisibles :

— Le vrai, voyez-vous, c'est que vous périssez

d'ennui dans votre grande baraque de maison qu'on jurerait un cimetière avec tous ces saules *alangourés* et son eau de mare morte qu'un cheval n'en toucherait pas le fond!... et puis des bonnes qui pleurent pour s'en retourner à la ville! Et puis une mère qui est toujours malade on ne sait pas de quoi! Et puis un père qui vous a la figurance d'un corbeau! Vous n'avez pas de joie dans la vie de ce monde! Et vous êtes riches!... C'est à en perdre sa religion...

— Riches? Non. Nous ne sommes pas riches, Joana. Ce ne sont pas les chevaux et les voitures qui font la richesse... c'est la liberté de vendre tout ça, et la maison par-dessus le marché, pour aller vivre ailleurs. Je vis là depuis ma naissance et je sens qu'il y a une autre existence plus loin, très loin... des gens qui parlent pour dire quelque chose, des bonnes qui ne pleurent pas en levant les bras au ciel, des arbres qui ne retombent pas éplorés après avoir levé leurs bras au ciel, des mères qui ne sont pas jalouses du chat ou des oiseaux, des pères qui ne menacent pas leurs enfants de coups de fusil... enfin des pays où, quand on se met à table, c'est pour manger et non pas pour briser la vaisselle.

Joana, les aiguilles abandonnées, réfléchissait.

— Lorsque vous me contez vos peines, Mademoiselle, je ne sais jamais si je dois vous plaindre ou me mettre à rire. Vous expliquez ça si drôlement. Pauvre de pauvre! On dirait qu'on me moud du café dans la cervelle! En fin des fins, on ne vous empêche pas encore de venir me voir, y ne nous manquerait plus que cette malice.

— Oh, patience! Ma mère prétend déjà que nous nous montons la tête toutes les deux, que nous vou-

lons prendre le voile dans le même couvent où tu serais ma femme de chambre. J'ai horreur du mariage, mais pas jusqu'à en prendre le voile... et te traiter de femme de chambre puisque tu es mon amie! Ma mère est jalouse de toi, naturellement! De qui ou de quoi ne serait-elle pas jalouse, cette chère mère! L'habitude?... Et papa n'est pas prêt à la lui faire perdre, je crois. N'a-t'on pas voulu lâcher mes oiseaux, l'autre matin, parce que j'avais déclaré que je les aimais mieux que des créatures humaines, bien mieux qu'un fiancé ! Elles sont propres, les créatures humaines!

— Ils ne savent qu'inventer, nos pauvres bons Messieurs, pour se dévorer les sangs! Ah! on peut bien dire : quand la faucille n'a plus de manche, elle tourne dans la main et coupe son maître. Si on vous avait moins laissée courir les routes toute seule vous ne seriez pas comme un petit cheval échappé... Quand vous venez avec moi je suis tranquille, mais quand vous allez loin... personne bien sûr ne s'occupe de vous... Que la sainte Vierge vous garde, notre demoiselle, de tout mal et de tout péché. Surtout que je ne peux plus parler de rien chez vous à cause que chacun doit conserver son rang, comme me l'a fait comprendre notre dame. Tout de même... c'est juste... ce qu'elle disait là, votre maman.

Les deux jeunes filles songèrent un instant l'une à côté de l'autre à des choses différentes, ce qui était pour elles la meilleure façon de s'entendre. Raoule pétrissait son feutre tyrolien sous ses paumes fiévreuses. Joana pliait son tricot, car la nuit descendait.

Fléau n'écoutait plus leurs confidences. Il flairait le vent.

Probablement très inquiets de leur prochain départ, les moutons se bousculaient, se grimpaient mutuellement sur le dos, tas grouillant de laine chaude d'où s'exhalait une forte odeur de suint.

Immobile au-dessus de la roche, tel un dieu cornu, le chien pointait ses oreilles dans la direction de la forêt montante. Le vieux personnage flairait des choses que les jeunes filles ne pouvaient pas deviner en dépit de l'amertume de leur vie. La jeunesse ne prévoit pas le malheur inconnu embusqué derrière celui qu'elle connaît et qui suffit, présentement, à ses lamentations.

— Ici, Fléau, ici, grand lâche! cria la bergère de mauvaise humeur.

Mais, au lieu de rassembler le troupeau en bel ordre selon son devoir, Fléau se mit à reculer sur la roche, la queue entre les jambes, le museau tout au ras de la pierre, les oreilles subitement rabattues et les yeux fixes.

— Qu'est-ce qu'il a donc, ton chien? murmura la demoiselle étonnée.

— Bravement! Bravement! répétait la bergère, s'enveloppant de sa mante et s'approchant du chien qui bavait, muet de terreur.

Comme elle allait le saisir au collier pour le secouer, il poussa un hurlement atrocement plaintif. On eût dit que le geste seul de sa maîtresse lui avait percé le cœur.

— Bon Dieu! Sainte Vierge! balbutia Joana, tremblant de tous ses membres.

— Est-ce qu'il devient enragé? fit Raoule qui, d'instinct, ramassa son fusil.

— Pauvre de nous! Bien sûr que non. Avisez plutôt nos brebis...

Tous les moutons serrés, têtes contre têtes, flancs

contre flancs, exécutaient la même manœuvre, imitant leur capitaine; ils reculaient, la queue entre les jambes, les yeux fixes, désorbités à en apercevoir le tour blanc, et leur grand nez courbé au ras du sol.

Ils se ramassèrent derrière Fléau, ne firent plus qu'un tas de toisons molles et grises effondrées dans le crépuscule, tous leurs pieds fauchés.

—*La malabestio!* souffla la bergère oubliant son français pour la première fois. *Lou maudou !...*

— Ah! ça, tu es folle ! s'écria Raoule crispant ses plantes et ses poings. Un loup dans la combe? Tu rêves! Nous ne sommes pas à trois cents mètres de la maison!

Et un frisson la secoua tout entière, non devant le danger possible, mais parce que ces mots: la *malabestio* (pseudonyme de la peste) et *lou maudou* (diminutif *du maudit*) lui avaient tendu les nerfs en évoquant un superstitieux impossible.

La paysanne, pour son salut, n'aurait pas voulu *le* nommer directement.

— Accoucoulez-vous, notre demoiselle, bégaya la bergère pressant le bras de la jeune fille, là, derrière cet arbre. Il tuera d'abord le chien, puis il choisira un mouton et peut-être qu'il nous oubliera...

— Par exemple! je veux voir ça! Il ne tuera pas le chien sans que je m'en mêle! Ici, Fléau! Tiens bon, mon ami! Tiens bon, je vais t'aider.

On entendit un petit claquement sec. Raoule préparait sa carabine. Elle glissait dans le canon de cette arme, légère comme un joujou, une cartouche de zéro, toutes ses munitions à elle qui n'avait pas la prétention de tuer la grosse bête et qui ne chassait que pour conserver le droit de flâner seule.

— Sainte Marie, mère de notre Seigneur, priez pour nous ! Marie, reine des Anges, ayez pitié de nous !... soupirait Joana, fouillant dans sa poche pour en extraire son chapelet, un chapelet bénit dont elle ne se séparait jamais. L'ayant enfin découvert, elle joignit les mains, suppliant Raoule d'en faire autant.

— Mère de Jésus, priez pour nous ! Mère très admirable !... répondez-moi donc, notre demoiselle, pour l'amour de Dieu !

La nuit enveloppait les arbres d'une ouate violette et fonçait le creux du vallon à croire que l'on glissait aux abîmes de la mer le long des rochers humides. Les jeunes filles n'y voyaient presque plus.

Fléau voyait pour elles. En face de lui, le poitrail masqué par des hautes herbes, il y avait une autre bête, son semblable, peut-être un chien plus triste, d'allure plus calme, en tous les cas. Il pointait les oreilles comme lui, et comme les siens ses yeux rouges étincelaient. On ne pouvait pas se disputer, les avantages physiques étaient les mêmes.

Alors, pendant que Mlle Raoule épaulait, la ligne très blanche de son profil se détachant en rayon de lune sur le deuil de la forêt, une différence s'éleva entre les deux bêtes. Le chien grondant bas, craignant d'éveiller de funestes échos, le loup se mit à chanter, modulant imperturbablement ses sons, et la nature entière trembla, car cela semblait venir des entrailles du globe et être vomi par tous les démons déchaînés.

Raoule, qui n'avait d'abord distingué qu'un animal très ordinaire en épaulant, tira brusquement, au hasard, sans viser, lâcha les deux coups de feu bien plus pour cesser d'entendre l'infernale chanson

que pour essayer de se défendre. Ne pouvant se boucher les oreilles, elle avait fermé les yeux.

Joana glissa sur les genoux, criant au secours.

Quant aux moutons, il demeuraient muets, anéantis, déjà morts.

Le loup eut une seconde d'hésitation. Ça sentait la poudre. Cette jeune fille maigre ne faisait pas son affaire, ce vieux chien, plein de ruse, allait lui tailler de la besogne... il repasserait ! L'animal disparut, s'évanouit comme un fantôme de loup.

— Nous avons eu la belle peur! murmura Raoule, qui, malgré sa présence d'esprit, claquait des dents.

— C'est pas fini, répliqua Joana, il va nous suivre. Faut s'en aller maintenant à reculons et ne pas se laisser choir... Qui tombe est mangé! Pour les brebis, j'en offre une à saint Vincent, patron de la paroisse !

— Il la prendra bien tout seul, fit Raoule impatientée.

En bataillons épais les moutons défilèrent d'abord timidement, puis au trot, au galop, en trombe, le chien à leurs trousses, leur mordant impitoyablement les jarrets, et les deux jeunes filles, oubliant toutes tactiques, s'élancèrent à leur tour, sautant par-dessus les rochers, escaladant les ronces, le ruisseau, perdant l'une sa carnassière neuve et l'autre sa cape, si soigneusement rapiécée.

Ce fut le grand, l'éternel sauve-qui-peut, la vie jeune et pure filant aux abîmes devant l'immonde et vorace mort.

On traversa des terres labourées, puis une route, et on arriva devant des fermes couvertes de chaumes, une maison couverte d'ardoise endormie au bord d'un petit étang tout entouré de saules comme une tête échevelée courbée sur la mare de ses pleurs.

Joana rentra du côté des étables, comptant ses moutons.

Raoule se dirigea vers une porte-fenêtre ouvrant sur la terrasse qui dominait l'étang.

Son père et sa mère étaient là, silencieux, en face du dîner servi.

— Tu reviens bien tard, dit la mère de son ton habituellement navré.

— T'es-tu occupée des chiens? questionna le père d'une voix rude.

Il régnait, dans cette immense salle à manger lambrissée de chêne et dont on ne parvenait pas à éclairer les quatre coins avec son unique lampe, une telle atmosphère de mélancolie que le cœur de Raoule se serra.

Elle ne leur parla point de son aventure.

A quoi bon !... (Et il aurait fallu avouer au père qu'elle avait eu peur.)

II

Le commandant Antoine Hémerac, officier de cavalerie en retraite et lieutenant de louveterie, donnait, ce soir de janvier, un soir de neige, un dîner de quinze couverts. C'était ainsi une fois l'an, lors d'une grande battue, de *la menade*, prononçaient les paysans de son domaine. On partait le matin dès l'aube, quelques hommes bien déterminés sur des chevaux solidement sellés, des chasseurs sérieux, point des mazettes bottés de cuir de Russie, conduisant une meute de simples braques français.

— Des braques français... pour courir le loup? s'écriait-on.

— Parfaitement, Monsieur! répondait le commandant, fronçant les sourcils. *Mes* braques.

On partait conduisant sept chiens, dont une tête

de meute incomparable, Perdreau, blanc, taché de bleu (le bleu est un tigrage noir se diluant à travers le blanc), aux pattes colossales, à la queue grosse et courte, en moignon, au mufle intelligent, presque carré, aux yeux lumineux, jaune topaze.

La bande, élevée au collier de force avec une patience de sauvage, marchait comme un seul caniche d'aveugle à l'assaut de tous les poils : lièvre, chevreuil, renard, sanglier ou loup dévorant. Tout leur était indifférent, sauf l'œil de leur maître, que jamais ils n'avaient vu tendre.

Ce soir de neige et d'héroïques fatigues, une table somptueuse, dressée par les soins de Mlle Raoule Hémerac, réunissait autour de sa nappe miroitante quinze convives qui avaient réellement faim et soif.

Mme Hémerac, prise de migraine, selon sa coutume en pareil cas, s'était fait excuser.

Il ne restait donc, au milieu de ces quinze chasseurs, qu'une femme, cette très jeune fille de quinze ans.

— *Ma* fille, Monsieur! déclarait Antoine Hémerac appuyant sur le possessif qui atténuait, selon sa vision personnelle, le ridicule du féminin.

(Plus tard, beaucoup plus tard, quand on voulut commenter tous les incidents de cette mystérieuse tragédie, on insinua que le père avait eu tort de laisser une jeune fille présider un dîner de chasseurs, sans doute presque tous ivres vers la fin du repas, mais il fut établi, par tous les racontars des invités, qu'aucun de ces Messieurs ne but plus que de raison. Tous les domestiques, appelés en témoignage, déclarèrent que, non seulement on ne finissait pas les bouteilles, mais que Mademoiselle, la pauvre, avait devant elle une coupe à champagne remplie d'eau claire, l'enfant n'ayant jamais pu

supporter, été ou hiver, un breuvage plus fort.)

Antoine Hémerac était un homme de cinquante ans, au teint bronzé, grand, mince de taille et large de poitrine, plastronnant un peu en civil, ayant mérité, en soldat, sa réputation de brillant cavalier. La bergère Joana, qui lui trouvait une *figurance* de corbeau, aurait dû avouer qu'il ressemblait beaucoup mieux à un aigle avec son nez acéré, ses yeux aux paupières couchées sur des prunelles vertes et fixes, son crâne chauve couronné d'une étroite bande duveteuse. Trois plis, en cordes raides, drapaient son cou lorsqu'il tournait la tête, et, sous l'impériale dissimulant ses lèvres, il cachait une bouche en coup de sabre laissant luire d'une façon inquiétante une merveilleuse et sinistre dentition. Tenant à la fois de ce qu'il est convenu d'appeler un fier original et une belle brute, il parlait peu, entamait toutes ses phrases par un *Monsieur* sifflant qui transportait les gens à plusieurs lieues de lui, faisait peur surtout par sa politesse excessive, un peu surannée, ironique, fleurant le ci-devant guillotiné qui revient dans un bal d'Alexandre Dumas, un ruban rouge au col, pour glisser quelques sanglantes plaisanteries vers quatre heures du matin.

On l'approchait sans le connaître. La vie d'Hémerac demeurait une chose fermée, une espèce de coffre de fer contenant peut-être des armes dangereuses dont il était préférable d'ignorer l'usage, une machine à secret renfermant la mort... ou rien. Bâtard d'un grand seigneur du pays, élevé par une marquise, il feignait de mépriser les nobles d'alentour, tutoyait tous les paysans, et abominait les bourgeois, commerçants, notaires ou rentiers. Ne possédant aucune fortune, il s'était engagé à dix-huit

ans. Aucun nom ne lui appartenait, mais il avait conquis, à vingt ans, le titre de premier écuyer de Saumur et la croix pour fait d'armes bien avant sa trentaine. Officier de remonte en Afrique, il sortait tout entier des guerres de là-bas, soldat de cruelle fantaisie, ayant appris l'art de tuer de toutes les façons au grand soleil du désert qui foudroie les meilleurs instincts de l'humanité. En 1870, il fut très utile au passage d'une rivière où il eut l'obligation de tuer, des deux côtés, les ennemis qui disputaient le pont et les amis saisis de panique se débandant sous les obus. Il accomplit des merveilles, décima son escadron, ne visant que les mauvaises têtes qu'il appelait par leur petit nom, et pétrifia sur l'encolure de leurs chevaux les officiers prussiens que ce spectacle intéressait. Contrairement à la tradition, il ne parlait pas de ses campagnes, ne s'occupait pas de politique, n'avait d'autre ambition que de purger son coin de Périgord des nombreux *maudoux* y errant trop en liberté. Mais s'il ne parlait pas de certaines histoires, à l'angle droit de certains de ses gestes surgissaient des apparitions de tueries, des ombres rouges. Il portait la mort sur lui comme on porte sur l'épaule un vieux vautour apprivoisé, jadis insociable. Pour comble de gloire, il avait épousé une femme riche... et sentimentale.

Cet homme-là possédait quelques compagnons de chasse ou de guerre qui s'honoraient de son amitié sans savoir au juste pourquoi. C'était d'abord, présents au dîner de ce soir de neige, MM. de Cahuzac, deux frères blonds aux yeux de faïence, aux tournures correctes de Slaves endimanchés, dont la mère, une vraie Russe, avait fait périr le vrai père, un cocher, sous le knout, et qui violaient de

temps en temps les petites gardeuses d'oies. — Un jour qu'on leur en faisait de timides reproches, ils répondirent textuellement ceci, de la même voix naïve : « Jamais en dehors de nos terres ! » —

Ensuite M. Servières, le baron Servières, un petit boule-dogue très grand mangeur ayant épousé sa propre cuisinière pour s'assurer un pot-au-feu passable. Puis Jolissac de Marnerie, un farceur taillé en hercule de foire, qui cassait des arbres pour s'en faire des cannes et avait la coûteuse manie de fendre les billes de billard à coup de poing, terrorisant tous les cafés du département. Ce Jolissac, ancien zouave, disait de la guerre de 70, clignant du côté de son ex-commandant : « Ah, l'Afrique ! A la bonne heure, au moins, là-bas, il y faisait plus chaud, on y tuait en bras de chemise, hein, d'Hémerac ? »

— Hémerac tout court, s'il vous plaît, ripostait le commandant, exécrant le manque de savoir-vivre.

Et les Derbroussis, le père et le fils, vignerons qui apportaient dans leur poche un gobelet d'argent, pour goûter, affaire d'habitude. Et les Collereux de Pont-Chanin, vieux petits crevés de l'Empire, trois fils de famille dépensiers, l'aîné joueur, le cadet coureur, et le dernier, presque un jeune homme, bretteur se battant avec tous les rédacteurs des journaux de la localité sans préférence d'opinion, histoire de s'entretenir la main. Et enfin un Chasseloup, un authentique Chasseloup-Laumont, qui machinalement chassait le loup, avait équipage de louvetier parce que noblesse oblige et qu'il ne pouvait faire autrement... depuis quatre siècles.

Assistaient aussi à ce dîner un jeune notaire parisiennant avec l'accent du terroir, et une espèce

de vieux butor qu'on appelait le père Nicou, mi-chasseur, mi-boucher, personnage extrêmement falot dont le métier avouable consistait à vendre, d'avance, les peaux des loups qu'on allait porter bas.

Tous ces hommes sentaient un peu le cuir, l'écurie et la pipe.

Mais le plus remarquable de tous était certainement le fiancé de Mlle Hémerac, François de Freynol. Il venait aux chasses comme un chien qu'on fouette et y faisait la plus singulière figure du monde. Enorme poupon joufflu de trente-six ans sonnés, l'unique officier de hussards gras de cette époque, fort en théorie, faible en pratique, parlant de randonnées qu'il n'avait jamais pu suivre, car il se coupait dès qu'il montait à vives allures, tremblant devant le père et la fille comme devant ses supérieurs naturels, il entretenait au fond de sa garnison lointaine une petite actrice popote qu'il adorait, et n'écoutait pas sans frémir davantage les confidences éplorées de sa future belle-mère au sujet du caractère cassant de sa future femme. Lui qui rêvait un mariage de convenances genre journaux amusants! Il tombait bien! Tous ces gens-là étaient mabouls! Tragiquement mabouls! Durant deux années de cour, il avait trouvé le moyen de demander à Mlle Hémerac si elle avait lu Ponson du Terrail, et elle avait répondu : « Non, Monsieur ! » Là se bornait leur mutuel abandon. Il lui parlait du bout des lèvres, elle lui répondait du bout des dents. Il avait fini par déclarer à son ordonnance, un matin de maux d'estomac : « Mon vieux... une pouliche dont on aura plein les mains... Une bouche dure... je n'ai pas de chance ! » En attendant leur mariage, des phrases de cérémo-

nie pleuvaient sur leur idylle comme des pétales de roses sur un cadavre. Puisque le commandant voulait qu'on épousât, François de Freynol épouserait; c'était une affaire jadis conclue sur un champ de bataille en mémoire d'un avancement inespéré. Ces choses-là ne se discutent pas plus qu'une balle qu'on reçoit en plein cœur, mais elles ne sont pas plus drôles!

Ce soir de chasse, la table du louvetier en chef se trouvait si abondamment et si somptueusement servie qu'on aurait juré que Raoule Hémerac souhaitait leur donner là un de ces dîners d'adieu qui sont le résumé des plus nobles efforts de la politesse mondaine. Sur un linge damassé, velouté aux doigts comme un vélin d'armoiries, s'étalaient des pièces froides, gibiers ou poissons, préparées à la meilleure façon périgord, c'est-à-dire bourrées de truffes.

Un lièvre à la royale, superbe bête courant ventre au plat, entièrement désossé de la tête à la queue, gonflé de blancs de volaille pilés avec des épices, arrosé d'une purée de champignons au madère le croûtant d'une espèce de glace noire, exhalait une odeur de viande savamment avancée dans la fleurance aiguë de tous les poivres. Sous l'immobile galop de ce lièvre, s'écroulait en cascade de louis d'or une couronne de rondelles de citrons et de mandarines unissant leurs senteurs virginales aux violences du faisandage. Terrines de foie gras, poulardes, pintades, coqs de bruyères et sarcelles flanquaient la lourde majesté de ce mets plantureux d'une non moins imposante garde d'honneur. Un brochet de dix livres, entouré d'une carapace de gelée verte et fleuronnée de cent écrevisses écarlates, faisait vis-à-vis au lièvre, lui disputant

l'admiration. Aux environs de ces très notables forteresses, se dressaient en faisceaux des compotiers supportant des pyramides de raisins conservés, la grappe à l'envers pour éviter les froissements du grain, des muscats roses devenus couleur d'améthyste, des malagas verts, maintenant du ton des turquoises mortes, et des corbeilles de pommes reinettes à peine ridées, vieilles filles prometteuses d'inédites acidulations. Puis toutes les confitures de ménage : groseilles à la girofle, prunes à la cannelle, cerises vanillées, et aussi les fruits confits à la manière bordelaise, plus pour le plaisir des yeux que pour le régal du palais : melons ou pastèques cristallisés dans l'alcool à l'intérieur d'une carafe dont le goulot étroit surmontait l'ampleur de toute sa dérisoire mystification. Et pour les amateurs d'exotismes, des crèmes espagnoles au parfum d'ail ou de roses rouges, des salades africaines composées de tomates crues inondées d'absinthe, des fromages à l'anis, et des pains de figues.

Les vins les plus chauds se donnaient rendez-vous sur le dressoir d'en face. Bergerac blancs, Sauterne jaunes, Champagne sec, un Bordeaux vieux, pelure d'oignon, qui sentait la violette de Parme, et un Saint-Chignan, brun caramel, qui possédait une saveur d'amande amère.

Chaque convive pouvait jouer alternativement de six verres mousseline dont la trop idéale légèreté inquiétait et faisait frissonner la robustesse des mains, s'abattant sur eux en serres d'épervier sur des caillettes.

Raoule Hémerac, vêtue d'un costume de laine blanche, tout droit, plissé au col ainsi qu'une blouse d'enfant — ce qui la faisait ressembler à un petit moine — portait ses cheveux dans le dos, en

une seule natte serpentine, qui se roulait de l'une à l'autre de ses épaules et tombait jusqu'aux reins en un balancement voluptueux. Assise en face de son père, elle se taisait, comme il convient à une fille de bonnes mœurs qui boit de l'eau parmi de grands dégustateurs. Obligée de manger des viandes qu'elle n'aimait pas, elle levait souvent sa coupe d'eau claire, et par-dessus cette coupe se détachait, aux scintillements de toutes les bougies des candélabres, son visage pâle, d'aspect tout nu, dans le cercle de figures hâlées ou enluminées, son visage pâle, large hostie enfermant jalousement le secret d'un Dieu.

A sa gauche, son fiancé ne perdait pas une bouchée, savourant les truffes et humant, sans aucun trouble de cœur, le fumet du gibier ou l'arome des vins. A sa droite, le baron Servières, le plus âgé des quinze hommes, risquait de temps en temps quelques fadeurs d'usage.

— Blanche colombe, vous offrirai-je un peu de ce champagne pour sucrer votre eau? Ma chère enfant, vous n'êtes pas raisonnable et vous devez être bien méchante. Ça vous fera mal... Tenez. Passez-moi les piments.

Elle passait les piments avec un sourire sage, un regard morne de très vieille médaille, d'antique femme qui n'ignore pas la vie, mais qui ne la voit plus. Ces quinze ans, blancs comme de la neige ou du marbre, donnaient à songer, et point d'une manière agréable.

Ce fut au cours de ce fameux dîner, fameux surtout parce qu'il devint le prélude du plus inexplicable des drames, qu'éclata une querelle... Oh !... bien minime... entre le père et la fille.

La chasse avait été satisfaisante. Les sept bra-

ques, soufflant au poil d'un maître loup *maudou* durant plusieurs kilomètres, l'avaient acculé dans la Combe de la Croix, juste derrière la maison. Un rendez-vous commode pour les plus affamés, qui, courant depuis l'aube, eurent le temps de dîner à l'heure. Les louvetiers, pleins d'un orgueil légitime, car un loup adulte peut se faire courir deux jours à la file, racontaient leurs exploits, s'animant et levant haut les coudes. Raoule n'avait pas eu besoin de suivre la chasse pour savoir qu'à tel endroit, le défaut des chiens relevé, on resanglait deux chevaux mal mis, et que, le temps de rouler une cigarette, l'animal avait franchi la ligne. Traverser la voie du chemin de fer est une ruse moderne dont les loups du pays, gens de tact, n'usaient qu'à la dernière extrémité... mais ils y arrivaient toujours... c'était rituel, absolument comme leur propre fin. Et il avait donc fallu, de toute urgence, biaiser par les champs cultivés, ravager des plants de vignes déjà ensevelis sous la neige, démolir une ou deux barrières à niveau, passer, quoi !

Le père Nicou déclarait, chauffant son verre :

— Une forte pièce, d'un bon prix de cent dix francs ! Les louveteaux ne valent plus que cinquante francs. Le gibier baisse.

Et Nicou risquait l'annuelle plaisanterie :

— Mouchu d'Hémerac, je vous revends les pattes de derrière : deux écus.

Ce qui, en patois, se prononçait : deux *équiou*.

De gros rires saluèrent ce joli mot.

On n'était pas là pour faire les talons-rouges. Toute cette noblesse, vraie ou fausse, se réunissait pour accomplir un devoir : guerroyer contre les bêtes sauvages sans aller s'embarrasser des élégances des

chasses chromolithographiées. Et on s'envoyait tous quelque part le légendaire honneur du pied !

— Avez-vous vu le loup ? questionna sournoisement le baron Servières, en se penchant sur Mlle Hémerac.

Raoule ne daigna sourire.

— Non, répondit-elle ingénument, j'irai demain quand tout sera fini.

— Ma fille a l'imagination sensible, grommela Antoine Hémerac, vexé parce que Raoule ne savait pas suivre, en dépit de ses nombreuses qualités d'écuyère. Elle pense que nous crucifions nos loups vivants. Vous comprenez qu'on ne saurait prendre trop de gants avec ces chers Messieurs.

Raoule heurta de sa bague de fiancée son verre mousseline qui rendit un son clair.

— Mais, papa, s'il n'était pas mort, par hasard !

Les chasseurs éclatèrent de rire et Micou expliqua, bonassement :

— Faut pas vous tourmenter, notre demoiselle. On les pend à l'arbre pour qu'ils fassent exemple, c'est la coutume. C'est si maléficieux ces bêtes-là. Celui-ci vous a peut-être bien une douzaine de jolis agneaux dans le ventre et il est profitable de prévenir ses camarades qu'une punition les attend. Demain, j'aurai moins de peine à l'écorcher, car il aura pris la bonne position... et puis du loup dans la maison, même mort, c'est le chenil et les écuries en rumeur toute la nuit.

L'usage du pays était, en effet, de clouer l'ennemi abattu sur la place avec un pieu dans les côtes ou de l'écarteler au prochain arbre, mais Raoule avait raison, souvent l'animal respirait encore, car un loup adulte vous a la vie dure.

— Enfin, murmura la jeune fille, c'est une coutume barbare.

— A propos, riposta le père, ce loup qui rôdait dans la combe de la Croix n'était-il pas un peu... ton ami? Il m'est revenu certaine histoire de Joana qui appelait à son aide tous les saints du paradis... y compris ceux de sa paroisse.

Cela piqua la jeune fille.

— Mon ami? jeta-t-elle dédaigneuse. Je lui ai bel et bien envoyé du plomb, un soir, ma dernière cartouche de zéro.

— Voyez-vous, cette gamine? Tu ne t'es pas vantée de la rencontre.

— Mais, papa, il n'y avait pas de quoi...

— Non... en effet, on vous a vues courir comme des brebis bêlantes. Jolies héroïnes, Messieurs! L'une criait au secours et l'autre en perdait sa carnassière. C'est bien le soir où tu as perdu ta carnassière, hein?

Les chasseurs s'amusaient beaucoup de l'air humilié de la demoiselle. (Ah ! s'ils avaient su...)

— Oui, papa, c'est ce même soir, mais...

— Mais? Mais, je le disais bien, on a des amis ou on n'en a pas. Il se sera contenté de ta carnassière. Un loup plein de délicatesse...

— Je n'ai pas eu peur, papa, déclara fièrement la jeune fille. Je l'ai d'abord pris pour un chien, et s'il n'avait pas hurlé...

— Ah! voilà! s'écria le louvetier d'un ton coupant. Les nerfs des femmes, les sacrés nerfs! La bête qui mord et qui étrangle, ce n'est rien, mais il y a sa chanson. Eh bien, puisque tu n'es pas peureuse, tu n'as qu'à t'offrir une nouvelle explication avec ton ami. Il t'entendra probablement encore, pourtant je doute qu'il puisse te répondre.

A pied ou à cheval, la combe de la Croix n'est pas si loin et la lune brille...

Alors, il dut se passer une chose touchante qu'un seul de ces hommes, le plus jeune, le plus éloigné des questions de guerre ou de chasse, le notaire parisiennant, put comprendre plus tard, beaucoup plus tard, en y réfléchissant. Cette jeune fille dut avoir l'idée absurde, mais bien femme, d'aller délivrer un loup crucifié vivant. Une illumination d'héroïsme et de charité excentrique incendia son cerveau l'espace d'un éclair d'orageuse nervosité. Elle se leva, jeta sa serviette d'un air de défi.

— Suffit-il d'aller voir ce loup encore vivant, mon père, pour vous prouver que je n'ai peur de rien ?... Je suis prête.

— Bravo ! crièrent les chasseurs.

Ils arrivaient tous à ce point de boisson où l'on découvre un charme puissant aux actions les plus inutiles. Ils se levèrent en tumulte et choquèrent leur coupe mousseuse, s'exclamant :

— A votre santé, Mademoiselle ! A la délivrance du *Maudou !*

Cette clameur de gaîté résonna formidablement plus tard au fond de leur souvenir.

— Pas de bêtise, hein ! souffla François de Freynol à l'oreille de sa fiancée. Ce ne sont pas là des jeux de petite fille, et si vous désirez que je vous accompagne...

— Non, merci, dit-elle très simplement.

Et elle eut un sourire qui lui donna fort à penser... plus tard, toujours plus tard...

Elle sortit de la salle à manger, faisant onduler derrière sa robe blanche le perfide serpent de sa natte noire.

Le père avait-il cru aussi qu'il s'agissait d'un

jeu de petite fille profitant d'une sortie théâtrale pour aller se coucher, puisqu'elle n'avait pas faim et ne buvait que de l'eau ? Ou, connaissant mieux Raoule.................................
. . . .

Vers trois heures du matin, comme les chasseurs en étaient aux vieilles liqueurs dont on suppute l'âge, une effroyable scène se déroula, les enveloppa tous d'une superstitieuse et indicible épouvante. La porte du fond de la salle à manger, noyée d'ombre et de fumées de cigares, s'ouvrit brusquement au milieu du tapage des refrains bachiques, des conversations braillées de l'un à l'autre ; on vit une femme se dresser du sein de ces ténèbres, toute livide, ses cheveux gris épars, une femme en longue chemise de nuit, pieds nus, le bras tendu dans un geste d'accusation ou de folie.

C'était Mme Hémerac, dont les yeux agrandis par l'horreur paraissaient vraiment surnaturellement grands.

Elle criait une phrase qui, pour tout le monde, ne signifiait rien, mais qui sonnait comme l'appel d'un jugement dernier :

— Le cheval ! Ouvrez les fenêtres ! Le cheval ! Il frappe aux fenêtres...

Le commandant Hémerac brisa son verre en le reposant sur la table, tellement son émoi fut intense, et les autres, médusés, se répétèrent, en écho, d'une voix subitement basse :

— Le cheval ! Qui frappe aux fenêtres ? Quel cheval ?

Hémerac reprit d'une voix tonnante :

— Vous êtes folle avec vos imaginations ! Où est ce cheval ! Rentrez chez vous ! Malheureuse !

— Ecoutez ! dit la femme, le bras toujours tendu.

Ils écoutèrent, tous pâles comme des malades, les poings crispés, les tempes moites et tous complètement dégrisés, en supposant que quelques-uns eussent un peu abusé des vieilles eaux-de-vie.

Et ils entendirent confusément le bruit sourd que pouvait faire un marteau énorme s'attaquant à la maison. Très réellement, oui, le sabot d'un cheval frappait aux murailles!...

Hémerac et François de Freynol bondirent du côté des portes-fenêtres qui donnaient sur la terrasse de l'étang. Ils arrachèrent les barres de fer cadenassant les volets clos, ils poussèrent ces volets, ouvrirent tout grand... et les hommes rassemblés là eurent une vision qu'ils n'oublièrent jamais, parce que cela tenait à la fois du prodige et de l'affreuse réalité : le cheval de Mlle Hémerac, une légère et fine jument blanche, une bête arabe d'une merveilleuse souplesse, était debout, les deux pieds de devant appuyés au mur de la maison, et frappait avec la rage de quelqu'un qui sait qu'on n'entendra pas! Sous la clarté lunaire qui baignait l'étang glacé, les saules pleurant du givre, dans la perspective éclatante de la neige, l'animal semblait fantastique avec la buée auréolant ses flancs qui haletaient, sa crinière en désordre et surtout, hélas! sa selle tournée qu'il portait sous le ventre... A moitié crevé, il revenait du diable, était, bien plus qu'un pauvre cheval fou, le fantôme, la métamorphose de la jeune fille disparue.

En proie à une terrible crise de nerfs, Mme Hémerac tomba et se roula sur le plancher.

Les chasseurs se précipitèrent les uns à la bride du cheval, les autres au secours de la mère. On fit comparaître les domestiques, les palefreniers, les paysans, toute une valetaille gorgée de viande et de

vin qui se bouscula autour des maîtres, les mains gourdes et les yeux brûlés de sommeil. Personne ne savait rien, n'avait rien compris. Mademoiselle avait dû seller son cheval elle-même, puis refermer les écuries très soigneusement. La bête, affolée par ce qu'elle avait vu... *là-bas*, était venue frapper aux fenêtres de la terrasse, demander qu'on la cachât au plus profond des fumiers tant elle avait hâte de ne plus sentir l'odeur affreuse de la *Malabestio* ou... peut-être... est-ce qu'on pouvait deviner? Elle portait la trace de coups de bâton à l'encolure et sur la croupe.

Tout le reste de la nuit s'écoula en galopades furieuses, en recherches ardentes et en cris d'appels désespérés.

A la combe de la Croix, il n'y avait plus rien, ni loup crucifié, ni croix de fuseaux près de la source.

Quelques caillots noirâtres sous un châtaignier et trois épieus de fer plantés aux mêmes endroits dans l'écorce...

On ne démêlait plus si Hémerac cherchait sa fille ou le loup, tellement il hurlait des mots féroces sans aucun sens en aucune langue...

On chercha trois jours... un mois... un an.

... Quelques méchants esprits insinuèrent que la bergère Joana devait savoir où était allée son amie, la demoiselle, car cette petite paysanne, sa sœur de première communion pourtant, ne pleurait pas et se terrait en un farouche silence.

Jamais la fille du louvetier ne revint, ni le loup, *son ami*.

RACHILDE.

BRÉVIAIRE

—

I

Le jour pointe; une voix, proche et lointaine, crie :
« Le vin brille ! Debout, pilier de la taverne,
Debout, et bois encor, car Dieu, fauve à l'œil terne,
Renversera bientôt la coupe de ta vie. »

II

L'aurore est rouge : enfant blond, volupté des choses,
Offre-moi du vin d'or en ployant ton bras nu.
Cette heure de beauté, de musique et de roses
Ne reviendra jamais, car le Dieu inconnu
Ne rêve que mirage et que métamorphoses.

III

Pense et jouis dès l'aube. Evite un long sommeil :
Le diamant mourra non moins que ces nuages,
Et tu seras demain dans la nuit sans rivages
Le captif du silence où l'on dort sans réveil.

IV

C'est le matin : bois, lis, savoure le musée,
Fume au bord de la mer, aspire ton jardin,
Médite, et, plus heureux que Dante ou Saladin
Rejette aux quatre vents la gloire, loque usée.

V

Juliette, Androgyne ingénu dans l'aurore,
Baise-moi sur la bouche, et ne diffère pas
D'épuiser le plaisir d'amour, car nul encore
Ne revint nous conter les secrets de là-bas.

XXV

Ce matin, je me sens ivre de vers nouveaux!
L'azur éclate de chaleur et de lumière,
J'exulte et je crois naître en l'aurore première
Avec l'espoir de tout dans mon riche cerveau.

Et j'ai tout le désir et toute la puissance,
Et, narguant ces concepts de mort, le bien, le mal,
Je veux faire un viol et dompter un cheval
Puisque c'est aujourd'hui le jour de ma naissance!

Puisque le monde et moi nous sourions à l'air
Pour la première fois, et à l'eau, et aux roses,
Il me faut égorger tant d'êtres et de choses
Que d'un beau sang brûlant tout entier je sois clair!

Contre ma chair, c'est toute la nature nue
Qui palpite et pantèle : ouvrez-vous flots, forêts,
Ciels, écarquillez-vous, calices clos et frais,
Car je suis le brigand qui baise, mord et tue!

LXXI

Donnez-moi les Quatrains *d'Omar, et ce loisir*
Où l'homme tout entier se fond avec l'étude,
Ajoutez-y l'amour dans quelque solitude,
Et je posséderai le bonheur sans désir.

LXXIII

— Si ton adolescent te savait fils d'Hellas,
Païen vague, sans foi, sans Prophète et sans Livre,
Il te prononcerait monstre indigne de vivre
Et maudirait des yeux la trace de tes pas!

— Il est vrai : ce joli garçon n'est qu'un Sémite;
Le Judaïsme obscène et triste l'a touché.
Tel Moïse ou Jésus il a peur du péché,
Et ne diffère des Chrétiens que par le rite.

Il est vrai. Mais l'Islam le distingue en un point :
Son beau namas contraste avec votre prière
D'enfant qui veut fléchir un oncle un peu sévère;
Il chante Allah sublime et ne quémande point.

LXXVI

Fais tes vers simplement pour le plaisir d'en faire,
Comme on viole un corps vierge pour le plaisir :
Jouis du rythme et de la rime en janissaire.
Que ton poème soit un mignon de vizir.

Après, s'il faut vraiment s'inquiéter de suffrages,
N'envisage que ceux de la postérité :
L'élite est un censeur mesquin des bons ouvrages,
Et la foule d'instinct exècre la beauté.

Méprise donc l'opinion contemporaine,
Et, dans tes courts sommeils d'amant que rassérène
L'espoir d'un rut plus grand demain, songe aux soupirs
Des couples qui boiront l'ivresse à ta fontaine,
Songe au lettré charmant, prince aux yeux de saphirs,
Qui placera ton livre entre ses elzévirs
Quant tes os dormiront dans la nuit souterraine.

LXXXIII

Boileau n'est point exclu de ma bibliothèque :
Sans doute, son vers n'a rien de la beauté grecque
Ni de notre lyrisme où revivent les Dieux,
Sans doute, il ratiocine en sa docte satire
Bien au-dessous de Juvénal et des Hébreux;
Le cousin Nicolas, d'autre part, sait écrire,
Il a le don du mot franc, juste, savoureux.

Mais je hais Jean Racine : il a des yeux de vache,
On dirait que son cœur n'a pas connu l'avril,
Et son vers mou, visqueux, ni chaste ni viril,
Semble un sénile épanchement d'ancien bardache.

LXXXIV

Je n'aime plus le Juif Heine : son fiel offense
Platen et la beauté, son lied est trop romance,
Son chagrin médiocre, et ce rossignolet
Susurre trop souvent un finale aigrelet
Où l'esprit se fait voir moins que la suffisance.
Le Balte Victor Hehn, un génie inconnu,
Nous sculpta l'Italie : en regard, saugrenu,
Sentimental, bouffon comme un singe qui danse,
Le Juif parisien n'offrait qu'un feuilleton.
Et puis, Heine penseur est un caméléon :
Il ne travaille pas sans bafouer sa tâche,
Et son revirement pour la mort est d'un lâche.

XC

Quinze ans, des yeux rêveurs, un pas souple, des [hanches,
Et le sourire grec d'un petit Dieu-Charmant,

Elle a du soleil dans sa chair de roses blanches
Et je n'ai pu la voir sans l'aimer follement.

Hier, ce Dieu vint : j'étais absent. Depuis, je pense
A lui seul, et je veux m'oublier nuit et jour
Dans le songe délicieux de sa présence,
En suppliant Erôs de hâter son retour.

Et lorsque nous serons dans l'ombre intime, ensemble,
Mes lèvres diront « tu », *tout en prononçant* « vous »,
Mon cœur se trahira par une voix qui tremble,
Et je confesserai mon désir à genoux.

XCIX

Nos mille-et-une nuits de fraternel silence,
De songe intime à deux et de ressouvenir
Me laissent un trésor dont rien ne peut ternir
La parfaite candeur et la magnificence.

C

Je suis heureux : jetons des roses à mains pleines!
La naïade aux yeux verts qui hante ces fontaines
A mérité de moi tout un petit printemps :
Rieuse, aux seins d'azur dans ses cheveux flottants,
Elle te murmura le conseil de relire
La Muse *de Straton, les* Sonnets *de Shakspere,*

Et de t'offrir entière à mes vœux inconstants.

CIX

J'initierai ton cœur au charme de Byzance :
Caire, la blanche Alger, Tunis, Alexandrie,
Smyrne même où l'on sent l'invisible présence

Des beaux Dieux revenus dans leur molle patrie,
Ne me sont rien au prix de Stamboul jaune et vert.
Nous apprendrons aux morts qui peuplent cette ville
Le verbe anti-chrétien de Leconte de Lisle,
Et je nierai leur paradis et leur enfer
Devant un chien qui fouille un tombeau grand ouvert.
Partons! Ensemble et nus dans l'amoureuse aurore,
Tu mireras ton âme en celle du Bosphore,
Et moi je te dirai la double poésie
De cette fin d'Europe où commence l'Asie.
L'Afrique est bête, enfant. Là-bas, parmi l'avril
Qui ravive les yeux profonds des Ottomanes
Ou le mystique automne ami des caravanes,
Nous aurons chaque jour un long Banquet subtil.
Dans la Rome Nouvelle où pria Sainte Hélène
Les rafales nous gémiront la cantilène
Douce à force d'horreur du massacre d'antan,
Et, debout au soleil, prophétique symbole,
Tu feras vers Yildiz où rêve le Sultan
Un geste souverain de héros discobole.

CXV

Enfant de volupté, Parménis aux yeux bruns,
Veux-tu de l'or d'Ophir, des bijoux, des parfums,
Des cygnes de Thulé, des esclaves d'Asie?
Requiers le serviteur de toute fantaisie
Susceptible d'éclore en ton divin cerveau.
Si je reviens, narguant l'au-delà du tombeau,
Nous serons tour à tour sans la moindre épouvante
L'indolent Méléagre ou l'active Atalante.

CXXV

Enfant, tu es un petit Dieu. Ressouviens-toi
Chaque jour, un instant, de ce que je vais dire :
Toute divinité meurt jeune. Ton sourire
Aura trop tôt subi cette commune loi.

Il en meurt ce matin, des Dieux. Le crépuscule
Palpite d'un frisson d'Erôs agonisant.
Nous passons. Le futur consume le présent,
Et l'Hadès reste sourd aux plaintes de Catulle.

Tandis que ton regard me verse du Léthé,
Tandis qu'à deux genoux, enfant clair, je t'adore,
Hélas! le temps fatal aux chefs-d'œuvre dévore
Le fragile et divin marbre de ta beauté.

EDMOND FAZY.



LA SENSATION DU « DÉJA-VU »

—

Aussi poignante qu'un *sentiment* d'angoisse ou d'impuissance, mystérieuse jusqu'à susciter en nous la secrète épouvante de l'Inconnu psychique et peut-être d'un au-deçà vécu, la sensation du *Déjà-vu* — par son fondement illusoire, nous trouble, l'instant d'une seconde, de ce qu'un psychologue appelle : le vertige de la mémoire... Ouvrir un livre et, dès les premières lignes, s'arrêter surpris : « J'ai lu cela... » monter une côte et, arrivé à la cime d'où domine la vue, s'écrier devant l'étendue lointaine du paysage : « J'ai vu cela... » Etre présenté à un étranger et tressaillir sans cause, tour à tour attiré et repoussé vers lui comme par une force inconnue, en disant : « J'ai rencontré cet homme quelque part jadis, j'ai causé avec lui, comme maintenant... », alors qu'en réalité c'est le premier livre de la sorte qu'on ouvre, le paysage le plus beau qu'on ait jamais vu, la personne la plus inconnue de qui l'on ait serré la main...

Dickens dit par la bouche de David Copperfield :

Nous connaissons tous par expérience ce sentiment qui nous envahit parfois, que ce que nous sommes en train de dire ou de faire a déjà été dit et fait antérieurement, il y a longtemps ; que nous avons déjà été entourés par les mêmes figures et les mêmes objets, dans les mêmes circonstances.

Et Wigan dans son livre sur la *Dualité cérébrale* rapporte que, pendant qu'il assistait au service funèbre de la princesse Charlotte dans la chapelle de Windsor, il eut tout d'un coup la sensation d'avoir été témoin jadis du même spectacle.

Ce phénomène, connu depuis longtemps, a reçu des dénominations diverses. Les anciens y attachaient des croyances superstitieuses et c'était la base de leur théorie sur une existence antérieure. Saint Augustin y fait allusion lorsqu'il réfute les idées de Pythagore sur ce sujet en insinuant que ce sont de faux souvenirs (*falsas memorias*) suscités par des esprits malins pour tromper les hommes. Il serait, au premier examen, inexact d'identifier la sensation du « déjà vu » à la fausse mémoire ou *paramnésie*. Dans ce dernier phénomène, en effet, qui n'est qu'un manque de mémoire, la localisation du fait antérieur se fait tôt ou tard dans l'esprit réfléchi, et l'illusion s'évanouit. Dans le premier, au contraire — (« le déjà-vu ») — la réflexion ne fait qu'accroître le doute. L'impression n'y porte pas uniquement sur une perception isolée, mais sur un ensemble de perceptions. L'on ne *croit* pas *reconnaître* seulement une personne ou un objet, mais aussi le milieu ou les circonstances dans lesquelles ils se présentent à nos sens. « S'agit-il d'un paysage, dit Lalande, on croira retrouver dans son souvenir non seulement les grandes lignes, mais encore chaque feuille, chaque arbre, chaque nuage, chaque rayon; et même le plus souvent on se *sentira* soi-même dans le même état et les mêmes sentiments que le jour illusoire de la première perception. » Cela explique mieux certaines observations prises sur des malades qui avouent avoir constaté chez eux ce phénomène du

« déjà-vu », mais d'une façon *subjective* et poignante. C'est, disent-ils, comme si nous avions *vécu* ce moment dans notre vie antérieure; c'est une impression dominante de recommencement d'un instant de la vie passée avec toutes les sensations que nous en eûmes...

La mémoire n'entre donc pas seule en jeu dans ce phénomène complexe et notre sensibilité, avec ses ressources les plus profondes, s'y affirme. Quant à la reconnaissance vraie elle-même, M. Bourdon n'a-t-il pas écrit: « La reconnaissance est une *sorte de sentiment* qui s'associe au phénomène reconnu, plutôt qu'un jugement, qu'une comparaison de deux représentations »? La reconnaissance s'opère en nous comme à la suite d'une secousse irraisonnée; elle est instantanée, subite, s'accompagnant tout à la fois d'attention, d'étonnement, de certitude et d'incertitude, d'interrogation; elle doit prendre place dans la catégorie des *sentiments intellectuels* dont parle M. Ribot. Dès lors, on est davantage porté à admettre que la sensation du *déjà-vu*, n'étant qu'une anomalie de la reconnaissance vraie, est surtout d'espèce affective, et nous verrons par la suite que ce caractère d'affectivité suffit pour expliquer la possibilité et la fréquence de cette anomalie. La sensation du déjà-vu est plus psychique que sensorielle, moins objective que subjective et le verbe *sentir* rend mieux que celui de *juger*, de *voir*, ou de *comparer*, l'impression de l'homme qui y est en proie :

Vous vivez, dit M. Fernand Gregh, vous allez et venez, vous dites des mots et soudain vous *sentez* que vous avez déjà fait ces gestes, dit ces mots dans le même ordre, de la même façon, sans qu'il vous soit possible de dire ni où ni quand. Vous *sentez* que vous vivez identi-

quement une minute que vous avez déjà vécue. Mais vous ne pouvez la situer dans votre passé. J'ai *senti* que j'avais déjà fait tout ce que je faisais, éprouvé tout ce que j'éprouvais, parlé intérieurement tout ce que je me disais à moi-même dans un moment semblable.

Et remarquez que cette impression que l'on *sent venir*, suivant le terme de M. Fernand Gregh, vague et flottante et qui se fond et fuit à mesure qu'elle croît en intensité, on peut *l'arrêter* par une *tension de la volonté;* elle est même très courte, à peine de la durée d'un « clin d'œil », du brusque attouchement électrique de deux courants; elle tient du vertige... Mais on peut éviter de se pencher sur ce gouffre d'inconnu qui vous attire en s'en écartant avec énergie, en le fuyant, dès que son approche se manifeste par le malaise de mémoire caractéristique. Des faits banaux, insignifiants sont assez forts pour le provoquer, une association fortuite d'objets, la coïncidence inattendue de deux faits inondent l'esprit de ce trouble spécial. Et pareil à ces phénomènes sensoriels connus en physiologie sous le nom de *diplopie*, il mène si l'on y résiste, par la fréquence de ses répétitions, à la neurasthénie ou aux délires de la dépersonnalisation. De l'étude des étiologies du phénomène, observées par MM. Ch. Féré ou Bernard-Leroy, il résulte d'ailleurs que la sensation du « déjà-vu » est la manifestation d'un état morbide, que dans presque la moitié des sujets elle est causée par une fatigue physique ou intellectuelle, surmenage chronique ou anémie cérébrale, et qu'elle est presque toujours inhérente à des symptômes névropathiques ou neurasthéniques sous l'effet de toxiques divers. Le phénomène se rencontre quelquefois enfin, à l'instar des hallucinations et des *hantises*, chez les hystériques ou les aliénés.

§

C'est parmi les observations recueillies par MM. Bernard-Leroy et Lalande sur des malades ou sujets à mentalité saine que l'on peut définir la sensation du *déjà-vu* et — avant d'en chercher la cause et d'en donner l'explication naturelle ou surnaturelle — de la spécifier. Elle s'accompagne presque toujours de phénomènes très variables en nature et en force.

On est obligé de distinguer la sensation du déjà-vu, proprement dite, de l'impression de dépersonnalisation, de « cette espèce de sentiment inanalysable que la réalité est un rêve », suivant l'expression de M. Paul Bourget (1) ou de ce dédoublement de la personnalité tel que Taine l'a étudié dans un livre sur l'*Intelligence :*

Constamment il m'a semblé que mes jambes n'étaient plus à moi ; j'agissais par une impulsion étrangère à moi-même, automatiquement. Parfois, je me demandais ce que j'allais faire.

M. Dugas cite aussi le témoignage de M. C... qui se sent étranger à toutes ses perceptions :

J'écoutais ma voix comme j'aurais écouté celle d'une personne étrangère, mais en même temps je la reconnaissais comme mienne ; je savais que c'était moi qui parlais, mais ce *moi* qui parlait me faisait l'effet d'un *moi* perdu, très ancien, et soudainement retrouvé (2).

(1) Je suis sujet d'une manière si constante à l'impression du *déjà-vu* que je l'ai toujours considérée comme normale. Il ne s'est pas passé, je crois, de semaine, depuis ma lointaine enfance, sans que j'aie éprouvé cette impression, à propos de toutes sortes de choses et de gens. L'impression du *déjà-vu* ne s'accompagne pas de dédoublement, mais d'une espèce de sentiment inanalysable que la réalité est un rêve. J'éprouve le même sentiment lorsque, dans le sommeil, autre phénomène constant chez moi, je revois un mort avec la certitude qu'il est mort, quoiqu'il m'apparaisse vivant et agissant.

PAUL BOURGET (Bernard-Leroy).

(2) Il faut rapprocher de ce témoignage le cas de Gérard de Ner-

Le sujet se dédouble-t-il dans la sensation du *déjà-vu?* La réponse varie suivant les interprétations que l'on donne de la sensation... Non, car le sujet ne perd pas conscience de son unité mentale jusqu'à se sentir étranger à tous ses états, oui, en ce sens que l'illusion consiste à distinguer à la réflexion son *moi* présent de son *moi* passé, à diviser — c'est l'explication proposée par M. Lalande du phénomène — une unique perception, et, percevant un même objet deux fois simultanément, à projeter une de ces sensations dans un passé plus ou moins lointain.

L'impression du *déjà-vu* s'accompagne-t-elle de prévision ? ce serait logique puisqu'il y a à proprement parler *reconnaissance*. Admettons qu'il soit faux que l'on ait vu ou « éprouvé » jadis, l'objet ou l'état d'âme qui nous affecte, comment expliquer l'étonnement du sujet et aussi ce sentiment intime que quelques-uns relatent avoir éprouvé, qu'ils *s'attendaient* incessamment à cette rencontre ? Ici, les impressions sont différentes. Certains sujets attribuent au rêve, d'autres à l'imagination antérieure leur première perception : « Je sentais seulement que j'avais dû prévoir, dit Bernard Leroy, puisque je reconnaissais. »

Je crois, dit A. Q..., *prévoir* très nettement les impressions que je vais éprouver : c'est comme la suite d'un rêve que je connais bien ; mais voici ce qui se passe en réalité : Je suis dans la rue, je reconnais ce groupement de maisons, d'hommes, de couleurs, de mouvements dont l'ensemble me donne une impression

val n'écrivant jamais que sous la dictée de son *frère mystique,* ce *double* qui lui apparaissait aux heures fatales, semblable au double lumineux, à l'âme céleste dont parle le livre des morts égyptien. Cette folie du dédoublement de la personnalité s'accompagne toujours de *déjà-vu.* Mais il n'y a pas réciproque.

de « déjà vu », je comprends alors que je suis dupe d'une fausse reconnaissance et je vois que les impressions *qui vont se succéder je les reconnaîtrai*, que *ce qui va être dit ou fait* autour de moi, je *l'aurai déjà entendu ou vu.*

Fausse prévision, alors, d'après ces dernières lignes ?... Et c'est bien notre opinion. Presque toujours la fausse prévision suit la fausse reconnaissance. Elle est la réciproque inévitable que le sujet en déduit. A notre avis, elle ne fait qu'un avec elle.

Ce qui est indubitable enfin c'est qu'un état émotionnel intense, trouble ou oppression, précède ou suit le phénomène. Nous avons dit plus haut que M. Fernand Gregh *sentait venir* la sensation inquiétante : « L'angoisse, ajoute-t-il, que j'éprouve en ce moment est indicible, *je me sens devenir fou* et j'en défaille non métaphoriquement, mais littéralement. » Ou bien, c'est un sentiment de gêne, de curiosité, de surprise, ou encore de vertige. M. T..., relate Lalande, se trouvait en chemin de fer, lisant un roman qu'il ne connaissait pas auparavant : « Tout à coup, dit-il, je fus saisi par l'idée que je l'avais lu, et, en même temps, il se produisit dans mon esprit un tel *tourbillon de souvenirs et d'images* que je crus *devenir fou...* »

La vitesse et le fracas du train en marche, la fuite vertigineuse du paysage au cadre des portières ne sont pas étrangères à cette sensation de tourbillonnement des souvenirs et des idées.

§

Parmi les interprétations que les psychologues modernes ont données jusqu'à ce jour de la sensation du *déjà-vu* il faut d'abord grouper celles qui recon-

naissent au phénomène un fondement antérieur, soit dans la vie réelle, soit dans le rêve.

M. Ribot et plus récemment MM. Sander et M. Bourdon croient que toutes les fois que la sensation du *déjà-vu* se manifeste, nous avons bien ressenti jadis quelque chose qui *ressemble à peu près* à notre impression présente.

L'impression reçue, dit M. Ribot, évoque dans notre passé des impressions analogues confuses, à peine entrevues, mais qui suffisent à faire croire que l'état nouveau en est la répétition. Il y a un fond de ressemblance rapidement senti entre deux états de conscience, qui pousse à les identifier. C'est une erreur, mais elle n'est que partielle parce qu'il y a en effet, dans notre passé, quelque chose qui ressemble à une première expérience.

M. Jacques le Lorrain a adopté cette thèse et en a précisé très heureusement l'explication assez confuse fournie par ses devanciers. Il y a, selon lui, dans la sensation du *déjà-vu*, un rappel de faits antérieurs *analogues* — et pour notre part, nous les situerions volontiers dans l'enfance ou la première adolescence dont nous n'avons qu'une souvenance infidèle et confuse. L'impression passée est affaiblie par l'éloignement et dans la rencontre où a lieu la fausse reconnaissance, on ne s'en rappelle que la ressemblance, en oubliant la différence. M. Boirac essaye d'expliquer ce rappel par une hypothèse ingénieuse, mais gratuite, car le *on peut admettre* peut *ne pas être admis*...

On peut admettre, dit-il, que toute sensation, toute représentation spéciale, surtout quand l'esprit n'est pas habitué, est accompagnée d'un sentiment propre, d'une saveur (en anglais *relish*) et ce qu'on pourrait aussi nommer un timbre, une masse affective. Dans le cas qui nous occupe, un objet nouveau excite peut-être dans l'es-

prit le même sentiment indéfini, innommé qu'un objet ancien qui ne lui ressemble pas nécessairement et qui est depuis longtemps oublié : d'où la reconnaissance d'une disposition mentale, déjà connue en effet, et l'effort impuissant pour ressusciter la perception primitive dont elle faisait partie.

Les interprétations les plus convaincantes, peut-être parce qu'elles ont recours à ce qui, à côté de la vie réelle, est encore l'x mal résolue, ce que les poètes appellent mystérieusement « le pays des songes », sont celles qui reconnaissent au phénomène un fondement dans le *rêve :* si l'on ne se souvient que vaguement de la première perception, c'est qu'on ne l'a *vue* qu'*en rêve* et que la trace qu'elle laisse en nous, pour être persistante, n'en est pas moins chimérique et déconcerte notre raison impuissante à associer parfaitement les deux termes de la comparaison. L'hallucination dont nous avons été victimes pendant le sommeil ne nous a pas laissé un souvenir assez violent pour surgir dans notre esprit dès le réveil immédiatement postérieur. Le souvenir est resté latent en nous parmi ces régions psychiques que les philosophes s'entendent à nommer des mots, tous deux imparfaits, de *subconscience* ou *inconscience ;* mais dès que nous nous trouvons en présence de l'objet, du paysage ou du sentiment que nous avions vu ou éprouvé en rêve antérieurement, un retour brusque du souvenir s'opère en nous, nous avons conscience de les avoir *prévus*, sans toutefois qu'il nous soit possible de localiser cette première perception et c'est cette impuissance qui nous jette dans une recherche désespérée des coins ignorés de notre passé, nous assiège d'inquiétudes sur la faiblesse de notre mémoire ou notre incertitude mentale; mais, en

presque tous les cas, la perception actuelle n'est qu'*analogue* à la perception ancienne et non *identique*, bien que par insuffisance de synthèse on la perçoive ainsi ; c'est en effet le résultat d'une dissociation psychique dans laquelle la perception ne contrôle plus l'émotion.

M. A. J. F..., artiste peintre, écrit à M. Lalande qu'il a souvent éprouvé une sensation à peu près semblable de *déjà-vu*, mais où le fait actuel et le fait passé étaient tous deux perçus dans le rêve :

Je rêve que je passe au coin d'une rue de Moscou où il y a la boutique d'un épicier; un dvornick, en chemise rouge et chaussé de bottes, balaye le trottoir; or, je rêve que j'ai déjà rêvé pareille chose. Ceci me frappe tellement que j'en prends note le matin au réveil.

Il m'est arrivé même de rêver que j'ai accompli un acte identique, dans des circonstances analogues plusieurs fois dans *un passé de rêve*. Il y a une distinction assez délicate à établir. Ai-je rêvé un rêve réellement vu dans le passé, ou bien était-ce une véritable paramnésie hypnagogique? J'incline pour cette dernière hypothèse, puisque jamais à mon réveil je ne m'étais souvenu avoir rêvé pareille chose...

La raison ne paraîtra pas suffisante à tous ceux qui savent à quelles bizarres lois d'anéantissement apparent et de réviviscence la mémoire est soumise.

M. X... H., étudiant, dans son témoignage à Osborn, est plus précis :

Quelquefois, en rêve, je me vois dans un certain entourage et dans une certaine situation ; le matin, je me rappelle vaguement le rêve pendant un instant, puis je l'oublie. Dans le courant du mois, ou peu après, il m'arrivera de me trouver dans une situation qui ne me paraîtra pas tout à fait nouvelle, quoique je sois sûr de ne m'y être jamais trouvé. Le souvenir de mon rêve me

revient alors, et je me rends compte de la ressemblance, quoique le souvenir du rêve soit loin d'être distinct.

« En général, dit M. Jules Lemaître dans une communication à Bernard-Leroy, le phénomène s'est produit à l'occasion d'une phrase que j'entendais ou à laquelle je pensais tout à coup; j'avais l'idée de l'avoir déjà dite en rêve. Alors, malgré moi, je cherche à me rappeler ce rêve — *je cherche si c'est bien en rêve que la chose s'est passée*, cette recherche m'affecte et m'angoisse. »

Shelley, dans ses *Mémoires*, raconte le fait suivant :

Je me promenais avec un ami dans les environs d'Oxford, tous deux absorbés par une conversation intéressante et animée. Au détour d'une allée, un tableau, jusqu'alors caché par les plis du terrain et par un repli de hautes haies, s'offre tout à coup à nos yeux. Un moulin à vent au milieu d'une prairie close de murs, et entourée de plusieurs autres herbages ; entre les murs de l'enclos et la route que nous suivions, un terrain irrégulier, tourmenté, aux lignes abruptes... C'était le soir. Nous étions à cette saison où l'hiver commence déjà, où la dernière feuille tombe des bouleaux dépouillés... Cet assemblage insignifiant d'objets vulgaires ne pouvait faire songer qu'à une paisible continuation de l'entretien commencé, à une soirée finie au coin du feu, entre quelques bouteilles de vin et quelques conserves de fruits...

Cependant l'effet produit en moi fut immense et prompt comme la foudre. Je me rappelai avoir vu, *en rêve et bien longtemps aussi avant, ce site exactement reproduit*. Le frisson me prit, une sorte d'horreur s'empara de moi. Je dus quitter aussitôt la place.

Enfin, M. Jules Claretie paraît aussi situer dans un rêve antérieur la première perception :

N'est-il pas arrivé à quelqu'un qui voyage beaucoup

d'entrer dans une ville inconnue et pourtant de s'y reconnaître comme si les rues, les places, qu'il ignore, lui en étaient familières? Cette ville, qu'on n'a jamais vue, on l'a vue. Quand cela? Où? Comment? *En rêve, peut-être*. Non, pas même en rêve. On l'a vue, parce qu'on l'a vue. On la connaît d'instinct comme de souvenir.

Et je ne parle pas des cités célèbres vulgarisées par la photographie et dont on trouve couramment des *vues* à la devanture des papeteries; il serait tout simple qu'on reconnût ainsi le Colisée, la Giralda, les Uffizi ou la place Saint-Marc. Mais je songe à de petites bourgades inconnues, à des sous-préfectures quasi-ignorées, à des villages dont on ne savait même pas le nom et qu'on *reconnaît*, qui ont ce « je ne sais quoi » de *déjà vu*, de ce château du temps de Louis XIII, dont parlait Gérard de Nerval et « dont il se souvenait » pour l'*avoir entrevu au pays des songes*.

Le Dr E. Thibault proposa, en 1889, une autre explication qui contenait en puissance les précédentes, mais y apportait de notables modifications et surtout une part très grande d'induction psychologique. Elle établissait enfin la base de cette première classe d'interprétations :

Le Dr Thibault invoque cette seconde conscience dont l'activité s'accomplit mystérieusement et à notre insu sans que la volonté intervienne (phénomène que Schopenhauer appelait *une rumination inconsciente*) à savoir : la *subconscience*. Elle est le « magasin de la mémoire » des actes et des pensées de l'homme. Durant le sommeil, la conscience s'efface, la subconscience prend le rôle prépondérant. Dans cet état hypnagogique, intermédiaire entre la veille et le sommeil et qui est le rêve, le rêve avec ses hallucinations monstrueuses, bizarres, capricieusement invraisemblables, c'est la subconscience

qui veille en notre esprit, enregistre nos sensations, donne corps à nos sentiments fantasques; c'est elle qui fonctionne obscurément à l'état diurne, dans des états sensoriels particuliers, tels que la distraction résultant du travail intellectuel ou physique, ou encore de la lassitude sentimentale. Enfin, quand elle envahit et submerge le *moi conscient*, c'est elle qui provoque et coordonne l'action somnambulique pendant le sommeil, ou hystérique et névropathe, pendant l'état de veille. M. E. Thibault se sert de cette faculté subconsciente pour donner à la sensation du *déjà-vu* une paternité raisonnable : Il se pourrait, en effet, que la perception antérieure, dont nous nous souvenons confusément au moment où le phénomène du *déjà-vu* nous émotionne, ait eu lieu au cours d'un de ces états, nocturnes ou diurnes, où la subconscience domine la conscience intelligente et forte— et ait été enregistrée par elle. C'est ce qui serait cause du rappel infidèle et incomplet de notre vision ou de notre sentiment passés. A propos de vers de Verlaine que nous citerons plus loin et où il est question du phénomène du *déjà-vu*, M. Jules Lemaître écrivait :

... Cela vous est-il arrivé quelquefois? On croit se souvenir, on veut poursuivre et préciser une réminiscence, très confuse, mais dont on est sûr pourtant que c'est une « réminiscence », elle fond et se dissout à mesure, et cela devient atroce. C'est à ces moments-là que l'on se sent devenir fou. Comment expliquer cela? Oh! que nous nous connaissons mal! *C'est que notre vie intellectuelle est en grande partie inconsciente; continuellement les objets font sur notre cerveau des impressions dont nous ne nous apercevons pas et qui s'y emmagasinent sans que nous en soyons avertis;* à certains moments, sous un choc extérieur, ces impressions ignorées de nous se réveillent à demi; nous en pre-

nons subitement conscience, avec plus ou moins de netteté, mais toujours sans être informés d'où elles nous sont venues, sans pouvoir les éclaircir ni les ramener à leur cause, et c'est de cette ignorance et de cette impuissance que nous nous nous inquiétons... (*les Contemporains*, t. IV).

§

Pour ma part, je crois que si l'on devait communément reconnaître au phénomène du *déjà-vu* un fondement antérieur dans la vie réelle, il faudrait accorder au *moi conscient* un rôle moins effacé dans la première perception. La subconscience existe, c'est entendu, mais au second plan, avec un rôle assez borné dans l'activité humaine. Il est impossible d'en faire, *en tous les cas*, la cause permanente de la première perception. Si le fait passé dont le souvenir nous hante brusquement au cours de la sensation du *déjà-vu* a été le produit d'un rêve, le résultat de l'effort imaginatif d'une de nos facultés évocatrices, pourquoi le croire créé par l'imagination subconsciente, pendant le rêve, plutôt que par l'imagination consciente, à l'état de veille?

La puissance créatrice de celle-là est bien faible à côté de celle-ci puisque la subconscience a le rôle plutôt passif de « magasin de la mémoire » (je cite M. Thibault).

Je remarque enfin que la plupart des observations recueillies par MM. Bernard-Leroy ou Lalande ont été prises sur des artistes, peintres ou littérateurs à imagination particulièrement visuelle et affective et dont l'esprit est continûment exercé à un travail de créations et d'inventions professionnelles — ou sur des étudiants et des adolescents chez qui l'imagination, naturellement vive, a été davantage développée par les lectures et la vie

un peu claustrale des études. Dans tous ces cas qui, sans être pathologiques, sont du moins très spéciaux, les sensations du déjà vu éprouvées peuvent être expliquées par un exercice antérieur de l'imagination. En réalité, les sujets *voient* bien pour la première fois le paysage, l'objet ou la personne dont l'apparition inattendue les angoisse, mais ils les avaient *imaginés* jadis et cette image, point assez forte pour provoquer l'hallucination, fut assez claire et détaillée pour impressionner la mémoire et y rester *à l'état subconscient.* D'ailleurs, cette première *image* et la perception réelle ne sont qu'*analogues* (*l'identité* absolue serait une bien étrange coïncidence !), mais le sujet qui, inconsciemment, a gardé de l'image un cliché confus et comme brouillé de songe, la révoque en tous ses détails *semblable* à la perception présente, ne gardant de celle-là que le souvenir de la ressemblance, impuissant à en détailler les différences avec celle-ci. Il attribue enfin au fait antérieur une origine réelle dans la vie passée, d'où l'illusion...

§

Il est une seconde classe d'interprétations qui n'admettent pas l'existence d'une sensation ou d'un fait antérieur à la sensation ou au fait que l'on croit reconnaître. Wigan, dans son livre sur la *Dualité cérébrale*, propose la théorie suivante, reprise plus tard mais exposée différemment par Jensen et M. Van Biervlet :

Un fait se produit, nous le percevons, et cette perception se transmet aux deux hémisphères du cerveau, mais il se trouve qu'à ce moment un des deux hémisphères n'est pas en activité mais plongé dans une sorte de sommeil, il ne percevra donc qu'une image très faible. Mais que l'instant d'après il se réveille, le même

fait donnera lieu à une image forte, celle-ci sera considérée comme présente, et la première est rejetée dans le passé.

Cette explication anatomo-physiologique ressemble assez aux hypothèses émises, sous une forme psychologique, par MM. Aujel et Dugas, qui supposent un trouble de la reconnaissance normale. Selon Aujel, la *sensation* et la *perception* qui, normalement, se superposent et ne peuvent être distinguées, sont pourtant séparées dans certaines circonstances exceptionnelles par un laps de temps assez long, de sorte que, la sensation précédant la perception, celle-ci, lorsqu'elle se produit, apparaît comme déjà connue. M. Dugas, de son côté, écrit :

Soit un paysage *qu'on regarde sans voir*, son image flottante traverse l'esprit sans laisser de traces. On ne l'entrevoit que pour l'oublier ; mais il n'y a pas d'oubli absolu : tout état mental, si faible qu'il soit, si inaperçu qu'il ait été, peut toujours renaître, et renaître avec une intensité qu'il n'avait pas. Supposons que l'esprit s'éveille de sa torpeur : le paysage que tout à l'heure, comme disait Leibnitz, on percevait sans l'apercevoir, maintenant on l'aperçoit en éprouvant la sensation étrange de l'avoir déjà perçu.

D'après M. Fouillée la sensation du déjà vu n'est qu'un « phénomène maladif d'écho et de répétition intérieure ». Il y a formation, à court intervalle, de deux images et rejet de la plus faible dans le passé.

Cette théorie du rejet dans le passé est également soutenue par M. Lalande qui s'appuie sur la donnée de Taine, à savoir qu'on peut se représenter en un clin d'œil toute une série d'états de conscience qui demanderaient plusieurs heures pour être développés. M. Lalande explique la sensation du *déjà-*

vu, dans les cas plus complets et accompagnée de troubles émotionnels, par les phénomènes de télépathie. Avant que notre interlocuteur nous ait parlé, une sensation télépathique perçoit la parole intérieure qui est le schéma de sa phrase. Et dès que celle-ci est prononcée, la sensation du *déjà-vu* se produit tout naturellement. Notons toutefois que cette théorie a le tort d'être trop complexe, de demander elle-même un éclaircissement d'explications et de ne pouvoir être invoquée que dans les rapports de l'homme avec l'homme.

§

En fin de compte, que reste-t-il de ces théories multiples poussées en serres chaudes de psychologues et qui, pour avoir trop entremêlé leurs branches adverses, ont englouti le problème sous une floraison trop riche d'interprétations et d'hypothèses? Le doute et une obscurité croissante.

Mais les poètes et les artistes, intuitifs et rêveurs, ne se sont pas étonnés plus que de raison du phénomène qui flattait leurs plus intimes espoirs et, sans vouloir en rechercher les prosaïques causes, lui ont donné une portée métaphysique. Dans un éclair de génie, ils ont vu plus haut et plus loin que les minutieux psychologues modernes. Esprits légendaires, tourmentés du vague effroi de l'au-delà et du silence encore plus redoutable des passés inconnus où l'âme latente sommeillait avant la genèse humaine, ils ont dit avec la simplicité presque enfantine et la crédulité des primitifs — leur *croyance*, sans consentir à l'habiller du vêtement étriqué de l'explication scientifique. Certains ont cru expliquer le phénomène du déjà vu par ce fait que nos ascendants auraient réellement vu ce que nous croyons

reconnaître. Ce serait un phénomène d'*hérédité du souvenir* comme il y a l'hérédité de l'instinct et du caractère : « Qui sait, dit même un philosophe, M. Fouillée, si, comme le croyait Platon et comme un darwiniste serait porté à le soutenir, nous n'avons pas parfois des réminiscences d'une expérience antérieure à notre naissance... et conséquemment ancestrale...? »

Mais écoutons P. Loti quand, pour la première fois — du moins depuis qu'il a conscience de ses sensations — il est mis en présence de cette Mer qu'il aime, par instinct, et qu'il a chantée avec son cœur, en fils passionné :

Devant moi quelque chose apparaissait, quelque chose de sombre et de bruissant, qui avait surgi de tous les côtés en même temps et qui semblait ne pas finir, une étendue en mouvement qui me donnait le vertige mortel....

Evidemment *c'était ça ;* pas une minute d'hésitation ni d'étonnement *que ce fut ainsi :* non, rien que de l'*épouvante*, je *reconnaissais* et je tremblais...

Pour la reconnaître ainsi la mer, l'avais-je déjà vue? peut-être *inconsciemment*, lorsque, *vers l'âge de cinq ou six mois*, on m'avait emmené dans l'île, chez ma grand' tante, sœur de ma grand'mère, *ou bien avait-elle été regardée si souvent par nos ancêtres marins que j'étais né, ayant, déjà, dans la tête, un reflet confus de son immensité...*

(LE ROMAN D'UN ENFANT.)

D'autres écrivains, ne pouvant localiser la première perception du *déjà-vu* dans la vie passée, l'ont reculée dans le lointain imprécis d'un autre monde et située au cours d'une préexistence, terrestre ou astrale : rêve illimité de métempsycose, légende qui illumine le cerveau fumeux des peuples primi-

tifs et ouvre toutes grandes vers l'infini les fenêtres où s'accoudent nos mélancolies captives.

> Etait-ce dans un rêve ou *dans un autre monde?*
> *Car bien souvent aux jours d'émotion profonde*
> *Comme un ressouvenir me tourmente,* et je sens
> Mon âme s'en aller en des pays absents
> *Et d'où ce vague élan vers des fleurs* ignorées
> *Si mon âme jamais ne les eût respirées...*

écrit Paul Bourget dans *Hélène*. Cette pensée d'*existence antérieure* est toujours voilée et confuse, comme si les auteurs qui l'expriment éprouvaient la peur irraisonnée d'essuyer le sourire moqueur du sceptique... et le mot est à peine énoncé, lâché, dirait-on, à la fin d'un épanchement inattendu.

Ainsi, un des personnages de *l'Enfant de volupté* de M. Gabriele d'Annunzio dit :

Certainement je vous ai *déjà vue;* je ne sais plus où, je ne sais plus quand, mais, certainement, je vous ai vue. Dans l'escalier tandis que je vous regardais monter, un souvenir indistinct s'élevait de ma mémoire, quelque chose qui prenait forme suivant le rythme de votre ascension, comme une image qui naîtrait d'un air de musique... je n'ai pas réussi à tirer ce souvenir au clair, mais lorsque vous vous êtes retournée, j'ai senti que votre profil répondait incontestablement à votre image. Ce ne pouvait être une divination : c'était donc *un obscur phénomène de la mémoire*. Certainement, je vous ai vue déjà. Qui sait? Peut-être dans *un songe*, peut-être dans une *création d'art*... peut-être aussi *dans un monde différent*... dans *une existence antérieure*...

Et Gérard de Nerval :

> Il est un air pour qui je donnerais
> Tout Rossini, tout Mozart et tout Weber,
> Un air très vieux, languissant et funèbre,
> Qui pour moi seul a des charmes secrets.

Or chaque fois que je viens à l'entendre,
De deux cents ans mon âme rajeunit ;
C'est sous Louis Treize... Et je crois voir s'étendre
Un coteau vert que le couchant jaunit.

... Puis une dame à sa haute fenêtre,
Blonde aux yeux noirs, en ses habits anciens.
Que *dans une autre existence*, peut-être,
J'ai *déjà vue* et dont je me souviens !...

Voici enfin les vers de Paul Verlaine intitulés *Kaléidoscope*, que cite Jules Lemaître :

Dans une rue, au cœur d'une ville de rêve
Ce sera *comme quand on a déjà vécu*
Un instant à la fois très vague et très aigu.
. . . .
Ce sera comme quand on ignore des causes,
Un lent réveil après bien des métempsycoses
Les choses seront plus les mêmes qu'autrefois.
. . . .
Ce sera si fatal qu'on en croira mourir.
. . . .

Ne trouvez-vous pas que le problème est singulièrement élargi par ces musards de l'idée et ces décrocheurs d'étoiles? Tant il est vrai que la poésie donne des ailes et un essor métaphysique aux hypothèses psychiques qu'elle interprète et embellit. L'on part au clair de lune, à la recherche des escargots, dirait naïvement M. Prud'homme, et l'on s'oublie, vaincu, en levant les yeux, par l'attraction mystérieuse qui tombe des astres, dans la contemplation du ciel...

De ces voyages de découvertes l'on ne rapporte pas, il est vrai, une ample moisson scientifique, mais une âme aérée et fécondée d'espérance. Et si notre humanité — ignorante — s'en contente... Pourquoi pas?

CHARLES MÉRÉ.

DEMOMOUSIKE

—

PRÉFACE

Mieux que par la parole, c'est par le chant que l'âme humaine se manifeste. Il n'y a pas de peuplade, aussi sauvage soit-elle, qui n'ait au moins quelques notes par lesquelles elle ne puisse exprimer sa joie ou sa tristesse.

De simple expression des sensations individuelles, le chant peu à peu commença à devenir la manifestation des événements publics, les noces et les morts furent accompagnées par des chansons joyeuses ou des mélopées funèbres, selon la cérémonie qu'elles célébraient. Ensuite, en se développant toujours, ce fut aux sons de chants qu'on marchait à la guerre, c'est par des chants qu'on invoquait la protection de la divinité, qu'on annonçait les victoires, qu'on pleurait les défaites. C'est ainsi que les chants devinrent nationaux après avoir été uniquement familiaux. Puis, en beaucoup de cas, les paroles disparurent ou bien furent supprimées et il ne resta plus que la musique nationale qui, en se perfectionnant, forma l'école classique. Toute musique ou tout chant national contient donc en soi l'âme populaire en même temps qu'il retrace fidèlement l'histoire de la race ou du peuple qui l'a créé. C'est pour cette raison qu'il y a toujours dans la musique (même dans celle qui devrait être gaie) quelque chose de mélancolique, car l'existence est pleine de larmes.

Sous ce point de vue j'ai étudié dans mes voyages la musique, les chants, et les chansons des pays que je visitais. Sans trop d'effort, sans trop stimuler mon imagination, je découvrais, sous les thèmes qu'on jouait ou chantait, l'âme des peuples et leur histoire. Certaines mélodies exprimaient encore pour moi les vibrations des cœurs de générations qui ne sont plus, et certaines notes claironnées rappelaient en ma mémoire des gloires lointaines, des luttes, des triomphes, des désastres dont mes souvenirs étaient remplis.

C'est loin du monde civilisé et banal, c'est au milieu du peuple simple, qui seul sait interpréter ce qu'il créa, qui seul sait faire battre le cœur, et dira en peu de notes ce qu'il aima, ce qu'il a souffert, ce qu'il désire, ce qu'il espère, qu'il faut aller pour jouir de ces grandes et admirables émotions que la musique populaire peut donner. Et pour décor il faut la belle nature qui vit naître ces chansons dans lesquelles l'âme s'épanouit.

Voilà ce que j'ai voulu décrire, voilà ce que j'ai essayé d'exprimer dans ce petit ouvrage. Ai-je réussi ?

Le style et la phraséologie paraîtront, je le crains, étranges. Comme j'écrivais habituellement au son même de la musique, j'ai tâché de créer une harmonie imitative, et d'accorder, autant que possible, les paroles avec le rythme et avec la cadence de la mélodie dont je voulais transcrire en mots le sens intime et profond.

—

MUSIQUE HONGROISE

Oh, cette musique hongroise ! Cette musique toute formée de longues, profondes ondes musica-

les, véritables vagues qui s'élèvent, se poussent, se brisent. Au début douces, langoureuses et lentes comme les vagues du grand océan, elles augmentent ensuite, entrecoupées de petits sauts brusques, comme les moutonnements écumants de la mer, et puis toujours plus fortes, crescendo, plus fortes, plus rapides, se poussant, se hâtant, se heurtant, s'enchevêtrant, augmentant d'ampleur et de vigueur jusqu'au maximum, jusqu'à la fureur, jusqu'au paroxysme, sans arrêt... sans repos. Et toujours du commencement à la fin, dominées par une note douloureuse comme un cri de désespoir, comme le hurlement lugubre du vent sur l'immensité des mers et des océans, ce cri toujours le même, toujours égal, qu'on entend toujours, et qui toujours vous semble nouveau, porteur de nouvelles douleurs, de nouvelles angoisses, de nouvelles terreurs, d'émotions nouvelles. Et cette musique qui, au commencement, vous berce en des songes de délicieuses voluptés vagues, très vagues, peu à peu vous excite les nerfs, fait vibrer chaque fibre de votre corps et de votre âme, jusqu'à l'exaspération, jusqu'à la douleur, la torture terrible du désir inassouvi. Car, dans ces songes voluptueux, jamais vous ne pouvez fixer votre imagination, votre désir, sur un être ou sur une fiction. Comme les ondes de la musique, tout est vague. Les images passent devant vous, lentes et douces, pour se succéder ensuite violentes, lascives, excitantes, exaspérantes, fuyant devant vous, se confondant sans jamais se laisser saisir, s'arrêtant un instant comme hésitantes, et puis fuyant, fuyant, fuyant de nouveau pour céder leur place à d'autres, qui arrivent, s'arrêtent, hésitent, semblent se donner à vous et puis fuient, fuient elles aussi; corps de femmes flexibles et doux! Corps volup-

tueux, scènes d'amour et de folie! tout est là devant vous, tout est à vous !...... Il n'y a plus rien..... tout a fui. Rien n'est à vous.....

Les archets se sont tus, et, les yeux demi-clos, vous râlez, exténué, fini, épuisé.

Oh, musique tuante, musique érotique, qui donne à l'homme les mêmes sensations, les mêmes spasmes que les plus recherchées caresses de femmes aimées, lèvres contre lèvres, corps contre corps! Râle d'amour, cris de douleur voluptueuse ! Musique qui casse l'épine dorsale et épuise le cerveau comme la plus parfaite des courtisanes ; mais qui, tout à coup, vous laisse là sans autre satisfaction que le désir de l'entendre encore sans cesse recommencée; cette musique qui vous épuise toujours plus et plus, sans assouvir jamais le plus petit de vos désirs qui s'exaspèrent chaque fois plus atrocement, plus douloureusement.

Budaspet, 1899.

—

MUSIQUE ÉGYPTIENNE

Dans le ciel bleu-noir tacheté d'or, la lune jaune plane sur le sable jaune fané. Le Sphinx, éternelle divinité pétrifiée, fixe de son séculaire regard l'horizon lointain dont à chaque aube naîtra l'astre fulgurant dont il est l'emblème. Derrière, les immenses triangles rosés, tombes sacrées que les siècles respectèrent et la civilisation profana, profilent leurs gigantesques silhouettes dans l'onde rouge débordante et fécondatrice du Père nourricier, le Nil qui, tout-puissant, terrible et doux, caresse le Monstre accroupi sur son sein. Le vent du Nord, soufflant à travers ces énormes amas de pierres, chante un chant profond et mystérieux.

Au milieu des anciennes ruines, l'Arabe chante : il chante les chansons d'amour, les petites filles aux seins ronds et durs comme des pommes vertes et et fraîches, mouillées d'une goutte de rosée, aux ventres polis, aux triangles sacrés, qu'une main habile dépila d'un précoce duvet, aux lèvres pourprées, toujours ouvertes aux mâles ou féminines amours, comme une bouche aux tendres baisers, ou à la langue forte, douce et pénétrante. Il chante et rêve aux lascifs ébats des beaux éphèbes nubiens, aux splendides torses de bronze se roulant dans des spasmes d'érotiques jouissances sur le sable tiède et velouté. Et son chant doux devient frétillant et gai. Allah ! c'est de la vieille insatiable qu'il chante, qui n'ayant plus personne pour la satisfaire, a recours à son baudet, à qui une continence forcée permet de ne pas être trop dégoûté de la vieille rousse (1) qui l'excite, et l'oblige à lui faire ce qu'il préférerait faire à l'ânesse d'à côté ; ou c'est du juif qu'il raconte, qui, par économie, fait subir à sa chèvre le sort que les gamins lui réservent pour la fin du Ramadan ; ou des habitants de la Thébaïde, qui, profitant de la position incommode de la femelle du crocodile, qui attend son mâle, remplacent ce dernier dans de monstrueux accouplements (2).

Allah, ah ! Allah ! se répercute en longues traînées de satisfaction et d'approbation le long du fleuve divin, sous les voûtes tragiques des temples sacrés. Du haut de leurs stèles, les divinités des anciens empires écoutent impassibles les chants des noma-

(1) Les femmes arabes, après un certain âge, doivent teindre leurs cheveux au henné.

(2) Ce fait se trouve relaté aussi par des Européens qui visitèrent anciennement la Thébaïde.

des, et les danseuses, peintes dans leurs attitudes hiératiques de la danse sainte, semblent produire, battant de leurs doigts fuselés les petits disques métalliques, les sons argentins que trois mille ans plus tard les filles du désert font sortir du même instrument en dansant les danses lascives du ventre, et celles obscènes de la croupe, de la bête et de la gargoulette.

La musette, de sa voix grêle, pleure et se lamente, et le chacal, sautant de décombre en décombre, hurle à la lune jaune...

Et le Sphinx, impassible, regarde l'horizon infini.

Perchés sur les chameaux couverts de broderies resplendissantes de filets d'or et de paillettes miroitant mille flammes, la tête surmontée de hautes plumes d'autruche, les Arabes battent leurs grandes timbales, à coups redoublés et tonitruants. Sur des chevaux caparaçonnés, on porte en triomphe les petits garçons et les petites filles qu'un coup de rasoir devra priver d'un appendice inutile (1); ou, dans une cage, couverte de tapis précieux et de châles tissés avec les plus belles laines des Indes, on conduit au lit conjugal la jeune épouse, dont le sang virginal devra être montré au public, qui se gave et qui chante, avant l'aube nouvelle, sinon, honte, honte! au mari!

Dans le décor d'un ciel crépusculaire, flambant rouge, de nuages sanglants comme la fumée des villes et des métropoles incendiées, des hommes s'en

(1) La circoncision des petites filles est un fait qui a existé et existe encore; mais toutes ne subissent pas la même opération. Aux unes, on ampute une partie du clitoris, aux autres, on coupe une partie des petites lèvres. C'est la raison du désaccord qui existe sur ce point entre les différents auteurs. C'est vers l'âge de 7 ans que cette opération est pratiquée par des femmes d'une secte spéciale, qui la font au printemps, avec un simple rasoir, comme cela se fait pour les garçons.

vont, déployant au vent de grandes bannières vertes ou rouges, blanches ou noires, chantant, criant, jouant du hautbois primitif et de la flûte ancienne. Les coups profonds des gongs, les éclats déchirants des cymbales, les notes stridentes du hautbois, et de la clarinette ; le lou, lou, lou! cri tremolo et perçant que les femmes poussent, cri de joie et de douleur, toujours le même, évoquent les triomphes des anciens Pharaons, retournant de leurs conquêtes, après avoir ensanglanté les pays, brûlé les villes, traînant derrière leurs chars meurtriers de combat, ornés, en guise de trophées, de guirlandes, de membres virils (1), les esclaves, les femmes et le butin..........

..... Et le Sphinx, impassible, regarde l'horizon infini.....

Allah! Allah! Allah! les cris sont poussés plus fort, la musique devient plus stridente; c'est dans un tourbillon de fumée et de flammes que la demi-lune passe avec fureur, dévastant, ensanglantant le pays, violant les vierges, massacrant les enfants, semant la dévastation et la ruine... Puis les notes semblent disparaître, s'éteindre, mourir, et un chant monotone, continuel, une même cantilène, se répète indéfiniment, comme la psalmodie des anachorètes de la Nitrie, entrecoupé par-ci, par là par les sons profonds du monocorde, ou par l'aboiement furieux et le cri saisissant des hyènes affamées, qui cherchent en vain, dans le désert pierreux, les cadavres qui, jadis, en jonchaient le sol.....

...Et le Sphinx, impassible, regarde l'horizon infini.....

(1) Tombes des rois.

La musique renaît. Mais ce n'est pas la musique primitive, la musique archaïque. Ce sont des sons argentins de trombes et de clairons, des harmonies bizarres et belles, des chants sublimes. C'est un khédive qui, engouffrant millions et milliards en creusant les sables, en bâtissant des palais, en créant des villes, voulut rendre à son pays la grandeur antique qu'un homme, maintenant immortel, retraça en notes superbes, devant l'Europe ébahie et voleuse.

.... Et le Sphinx, impassible, regarde l'horizon infini.....

Les chants sublimes, les harmonies divines sont mortes. Au loin, une fanfare baroque joue l'Hymne Khédivial, et des cuivres enroués sortent les notes funèbres du « God Save the Queen »!

Alors le Sphinx qui, impassible, vit passer tant de millénaires, ferme les yeux pour ne pas voir l'effondrement de son empire. Les deux colosses de Memnon, sentinelles séculaires, mises à la garde des anciennes gloires, se lamentent (1) une dernière

(1) On connaît le phénomène d'un des Colosses de Memnon qui, à l'aurore, faisait entendre un léger tintement ou bruit sonore. A l'époque romaine ils passaient pour les statues de Memnon, fils de l'Aurore (Eos) et de Tithon, qui ayant tué à la guerre de Troie Antiloque, le vaillant fils de Nestor, tomba à son tour sous les coups d'Achille. Mais lorsqu'on apprit que le colosse septentrional rendait, le matin, un son mélodieux, on inventa une nouvelle légende. Le héros, qui avait succombé devant Troie, revivait à Thèbes dans ce colosse de pierre et saluait l'Aurore, sa mère, à son lever, de cette plainte harmonieuse. La déesse l'entendait, et les larmes qu'elle versait sur son fils chéri formaient la rosée du matin. Letronne a prouvé que le tintement de la pierre ne doit pas être considéré comme une imposture des prêtres, et des naturalistes renommés affirment qu'à raison de la chaleur, qui, en Egypte, succède immédiatement après le lever du soleil à la fraîcheur de la nuit, une roche rapidement échauffée peut bien rendre, aux premiers rayons de l'aurore, un son produit par d'imperceptibles molécules de pierre se détachant de la surface. Et ce phénomène peut se produire aussi bien le soir que le matin, par le changement rapide de température, occasionné par le coucher du soleil. J'ai eu la chance rare de pouvoir constater distinctement le fait à deux reprises différentes dans une partie très

fois avant de s'abattre dans la poussière; tandis qu'Isis et Hatoor, déesses du ciel, de la joie et de l'amour, s'enfuient de leur dernier refuge, Philæ la délicieuse (1).

Et le vent, soufflant au travers des pyramides qui s'affaissent, et des temples qui croulent, hurle de désespoir; les milliards et milliards de molécules granitiques, qui se désagrègent et tombent des monuments (2), poussent des cris de désolation, et des décombres, que le sable, tourbillonnant, ensevelit, monte le grêle et triste son de la musette qui pleure l'irréparable.

Sur le Nil. Une nuit.

—

MUSIQUE RUSSE

« Ja pomniu vetscher mui dvoiom na birigu sidiéli! » Je me rappelle le soir quand, avec toi, ô femme aux yeux noirs, aux yeux effrayants, aux yeux cruels, nous étions assis sur la berge de la Rivière Noire, qui roulait tristement ses eaux sombres et lourdes, tandis que tes compagnes, dans un salon illuminé, chantaient, devant quelque prince ou quelque riche seigneur, leurs chants bizarres et sauvages, entrecoupés de cris de farouche tristesse. Et autour des tables couvertes de mets, de bouteilles vidées, aux goulots cassés, à la lumière crue des flambeaux, dans leurs costumes extravagants, elles se livraient à cette danse de tressaillement,

rocailleuse du désert Lybique, en me rendant en hiver dans le Bahr béla Mâ.

(1) On sait que, depuis l'occupation anglaise, un réservoir de 2.500.000 mètres cubes d'eau a été construit à Shellal. Cette masse d'eau finira par faire crouler et par submerger la Perle de l'Egypte, l'île de Philæ, et ses monuments.

(2) Phénomène dont il est question plus haut.

qui, excitée par les cris des hommes, par le battement des mains, finissait en crise nerveuse. Et les musiciens grattaient leurs guitares avec furie, les chœurs criaient plus fort, et la danseuse s'affaissait dans une attaque épileptique. Alors, un officier, à la tunique blanche ou aux parements d'or, la saisissait, la jetait sur un canapé, la possédait, elle, inconsciente, l'écume aux lèvres, lui, ivre, vomissant.

Je me souviens, il était tard et la nuit était blanche et claire comme la nuit polaire. Non loin de nous, dans un traktir, aux sons de la ballalaika (1), les isvostchikis (2) hurlaient des chansons tristes, ou quelque dvornik (3) saoul rossait sa femme, qui tâchait de le reconduire au logis crasseux.......

A la porte de son isba vermoulue et croulante, à la lisière des bois, le moujik affamé chante la triste histoire de la colombe si douce, qu'un épervier déchire; de l'hirondelle qui ne reviendra plus, car elle est morte au printemps froid, sous la petite croix, au cimetière.

Et les bateliers qui remontent le grand Volga chantent, eux aussi, leurs chansons tristes, assis dans les bateaux, que leurs femmes et filles, défaites et exténuées, traînent de la berge, sous les rayons brûlants du soleil.

La musique populaire russe est toujours triste. C'est l'âme du peuple si doux, si patient, qui, n'osant pas protester, souffre en silence, mettant dans des notes plaintives toute sa souffrance, toute sa résignation. La colombe, c'est tout le peuple, tout le

(1) Espèce de guitare.
(2) Cocher de fiacre.
(3) Aide de portier chargé de balayer les cours et les trottoirs des maisons.

petit peuple russe; l'épervier, la sale engeance des tchinovnikis, hauts et bas fonctionnaires, qui, au nom du Petit Père (1) à tous, grugent et dévorent les faibles et les impuissants. Et quand le printemps est mauvais, la famine vient, le dénûment, la souffrance et la mort. C'est cela que dit la musique triste du peuple russe.



Sur la route poussiéreuse et défoncée, les soldats marchent, à leur tête, montés sur des chevaux pommelés, les chanteurs, la casquette plate sur l'oreille, au son du triangle et du chapeau chinois, chantent des chansons guerrières. Et le soir, au bivouac, quand la vodka circule, ils chantent et dansent pour égayer Messieurs les officiers, que le juif, qu'on traite à coups de bottes au derrière, en caftan crasseux et aux peizikys pouilleux (2), a suivis d'étape en étape, pour leur offrir, au moment opportun, soit des boissons falsifiées, soit de l'argent à usure, soit une femme, qui pourrait bien être sa propre fille ou même sa propre femme, si l'officier est trop ivre pour pouvoir distinguer. Les soldats chantent, dansent et crient; beaux chants! chants d'ivrognerie ou chants barbares, tels les chants des hordes que Tamerlan poussait sur les terres envahies, hordes sanguinaires, violant femmes et enfants, et détruisant tout sur leur passage.



Au printemps, aussi triste que la grise automne, la Néva, en débâcle, charrie ses gros glaçons... Quelque chien, égaré sur l'un d'eux, hurle de dé-

(1) Le peuple nomme ainsi le Czar.

(2) Deux longues boucles que les Juifs laissent tomber de leurs tempes.

sespoir à la mort prochaine... Là, au milieu des glaces, se heurtant et s'écrasant, dans la cathédrale des Saints Pierre et Paul, au milieu de trophées et de tombes impériales, un chant solennel et large s'élève. Sous les voûtes dorées, les voix basses et sonores se marient aux notes les plus hautes, et les voix des enfants s'unissent à celles des basses dans une harmonie parfaite. « Souvenir éternel ! » Pour qui prie-t-on ? Qui est couché là sous le baldaquin de pourpre et d'hermine, couvert du manteau impérial ? C'est le Petit Père à tous. Qu'a-t-il fait ? Il a donné la liberté aux serfs... et on l'a tué. Et la Néva, charriant ses glaces et ses sombres eaux, transporte avec elle les larmes, ou les cadavres même, de ceux qu'au nom de celui qui est mort, et qui n'en sut peut-être jamais rien, on enterra vivants là-bas, sur les rives du Grand Lac à Schusselburg. Et pendant que les cierges fumeux s'éteignent, que les larmes sincères ou hypocrites coulent, le chant splendide se développe, s'étend et monte sublime vers les cieux, étouffant les mélopées, lamentations tristes des petits et miséreux, comme un grand manteau de velours jeté sur la souffrance du peuple, pour la cacher aux grands qui règnent.

Sur la Néva. 1897.

—

MUSIQUE ITALIENNE

C'est bien au pays de la lumière, du ciel bleu, de la mer d'azur, des roses, des fleurs d'oranger, que devait naître et prospérer la musique de l'amour et de la vie. Et cette musique y devenait du fait même la compagne fidèle et aimée des hommes, la pro-

clamatrice de la liberté et de la victoire, la consolatrice des malheurs et des défaites, l'expression de toute l'existence d'une nation, la vibration de tous les sentiments et de toutes les passions d'un peuple. C'est surtout en Italie que naquirent ces chants tantôt doux et langoureux, tantôt gais et pétillants, tantôt fougueux et belliqueux qui retracent et marquent, soit la vie privée des hommes, soit les événements publics du pays.

En Italie, tout naît, tout meurt avec des chants. Joies, tristesses, gloires, bonheurs, revers, l'Italie chante tout et toujours. Le lazzarone chante étendu sur le sable chaud aux rayons de la lune blanche ; sur les ondes tempétueuses des mers lointaines le marin chantonne sa chanson native ; l'ouvrier fredonne en travaillant et en peinant, et c'est au milieu des chants que s'accomplirent les principaux événements nationaux de la Péninsule.

Les grands compositeurs italiens ne sont que le perfectionnement, le raffinement, la quintessence de l'âme musicale et des sensations du peuple, avec lequel ils sont en continuelle communion, et en parfait accord (1). Car l'âme italienne prie avec Mercadante et Palestrina, pleure avec Bellini et Petrella, rit avec Cimarosa, Donnizzeti et Rossini, lutte et combat avec Verdi, médite avec Chérubini et Perosi. Mais, pour l'amour, elle n'a pas besoin de maîtres, elle chante elle-même dans toutes les canzone qu'elle fait éclore sur les lèvres des simples

(1) C'est le peuple, il popolino, qui, en Italie, est le véritable, le scrupuleux, l'exact critique des œuvres musicales des compositeurs, soit italiens, soit étrangers. Les critiques de professions n'existent peu ou point. A quoi serviraient-ils ? Si une composition est belle et a une réelle valeur, le peuple l'acclame, et, le lendemain, tout le monde la chante et la fredonne ; si elle est mauvaise, ce même peuple la fait tomber et personne n'ose la défendre. En Italie, le plébiscite musical, c'est la critique.

pêcheurs, des gondoliers ou du popolino. Et les nouveaux, les jeunes, les brillants, tels que Boito, Mascagni, Leoncavallo, Puccini et d'autres, ne font qu'exprimer dans leurs compositions l'état d'âme incertain, craintif, mais plein d'élan et d'espoir d'une nation qui renaît, qui est trompée, maltraitée, exploitée, mais qui, avec insouciance, relève la tête, souriant à un avenir de bonheur qu'elle souhaite, qu'elle attend et qui viendra. La stella d Italia (1) ne brille-t-elle pas toujours? même dans les plus terribles, les plus sombres moments?

Et le peuple chante, chante et oublie, il oublie les tristesses, la misère, les déceptions, ne voyant que le beau, le ciel bleu, la mer d'azur, les fleurs, l'amour, les illusions. Chante, pauvre peuple, chante, aime et rêve... et laisse-toi duper.

A bord du « Candor », détroit de Messine. 1898.

MUSIQUE ALLEMANDE

La musique populaire allemande, exception faite de quelques chansons vulgaires pour boire, ou quelques chants mesquins d'enfants, n'existe presque pas; et encore a-t-il fallu l'art parfait d'orchestration d'un grand maître (Humperdinck) pour faire connaître le peu qui existait. Aussi Euterpe s'est-elle réfugiée dans les sphères supérieures, et une pléiade de compositeurs, l'un meilleur que l'autre, a donné à ce pays anti-musical des créations presque divines.

(1) On sait qu'une étoile à cinq pointes surmonte les armoiries officielles du royaume d'Italie. Cela vient du fait que le peuple dit que l'Italie, née sous une bonne étoile, finira toujours par être un pays heureux, car son étoile bienfaisante la protège.

Ils chantèrent les doux amours, les larmes de la tristesse, la fougue des passions, et, en notes sonores et splendides, élevèrent, dans les cathédrales gothiques, des chants sublimes au Créateur.

Mais, contrairement à ce qui arrive pour l'Italie, ils ne chantaient pas avec l'âme du peuple, ne souffraient pas avec lui, et les palpitations de leurs cœurs n'étaient pas celles que ressentait la foule. Seule, quelque petite bourgeoise écorcha d'une voix aigre, ou gâta sur un mauvais clavecin, leurs plus belles compositions. Luther même, qui, réformant les croyances du peuple germanique, voulut, en composant ses chorals, lui inspirer quelque goût pour la musique, n'eut pas de meilleure chance, et seulement dans les églises et dans les écoles, on connaît ce que lui et ses disciples écrivirent.

C'est en Allemagne, et pour ces raisons, que devait naître ce génie colossal que fut Wagner. C'est en lui qu'un roi fantasque, mais pas fou, victime de la jalousie et de la trahison, qui voyait les choses en grand et supérieurement aux mesquineries de la bourgeoisie allemande, c'est en lui que ce roi malheureux crut trouver le réalisateur de ses rêves chimériques et splendides. Et Wagner composa des chants extraordinaires d'amour, chanta des actions chevaleresques et belles, des hymnes mystiques et grandioses. Mais pour lui aussi le peuple resta indifférent.

Alors il créa la musique de l'action. C'est bien au son de cette musique que Siegfried, battant à coups redoublés de marteau sur l'enclume, forge le glaive de la force allemande. C'est bien au son retentissant de l'orchestration wagnérienne que Krupp fond ses canons et que Vulcano lance ses cuirassés. Et c'est au son de cette musique tragique

et sublime, qui accompagne la mort de Siegfried, que se brisera la puissance germanique.

Mais Wagner ne fut pas seulement le grand compositeur de son temps et de son pays, il fut celui de l'avenir et de l'univers. En composant la musique symbolique du « Crépuscule des Dieux », il composait la musique prophétique réelle du crépuscule des rois, il écrivait la musique qui devra accompagner l'effondrement définitif des trônes et des puissances. Et au milieu du fracas terrible de ces écroulements, de l'explosion des bombes, du rugissement des incendies, des hurlements de la révolution, et des massacres, retentiront les notes perçantes de Wagner, comme les notes de la trompette de l'ange de l'Apocalypse, au jour du Jugement Dernier.

—

SCOTCH MUSIC

Sur leurs balais elles s'en vont chevauchant, effrayantes Walkyries, les vieilles sorcières, le haut bonnet en tête battant l'air de leurs grands manteaux noirs. Les balais s'ouvrent en guise de gueules et se transforment en dragons. De leurs bonnets pointus les serpents se déroulent en spirale et leurs manteaux sont des ailes de vampire. Ainsi elles s'en vont dans l'air ténébreux par monts et par vaux, se posant tantôt et reprenant leur vol ensuite vers de mystérieuses forêts.

Ou! ou! ou! chantent-elles avec le vent en s'accroupissant sous les arbres séculaires. « Ou! ou! ou! ou! cuisons dans notre marmite ensorcelée la vie des uns, le bonheur des autres ».....

Non loin, un cor retentit, c'est le beau seigneur

du pays qui chasse. C'est l'homme le plus envié. Il est jeune, il est beau, il est riche, il est aimé et, dans son château, la plus tendre des épouses l'attend. « Ou, ou, ou, ou », crient les sorcières : cuisons dans notre diabolique marmite son bonheur et sa vie. »

Vers le château crénelé, comme des hibcux porte-malheur, elles s'envolèrent, les vieilles sorcières, et sur ses murs se posèrent.

Et chaque fois que le beau seigneur partait pour la chasse, elles ouvraient peu à peu au séducteur les portes du château et le cœur de la belle dame. Et quand l'époux rentrait il trouvait une partie de son bonheur envolé.

Un soir il revint et trouva la belle dame, mais son cœur n'y était plus! A son suivant retour le corps avait suivi le cœur.

Sous les grands arbres, dans la forêt noire, les vieilles sorcières cuisent dans leurs sataniques marmites la vie et le bonheur du beau seigneur. « Ou, ou, ou! » chantent-elles, remuant tour à tour l'écumoir.

Un soir, à la lune pleine, deux chiens hurlaient de désespoir, attendant leur maître qui ne revenait pas... Sur un rocher pointu, au milieu du torrent écumeux, gisait écrasé le corps du beau seigneur, l'homme le plus envié du pays...

Sur leurs balais elles s'en vont chevauchant, effrayantes Walkyries, les vieilles sorcières, le haut bonnet en tête, battant l'air de leurs grands manteaux noirs...

In the Highland, 1900.

—

MUSIQUE ESPAGNOLE

Energiquement, d'une main sûre et vibrante, les Espagnols, aux yeux farouches roulants dans des orbites sombres, pincent de la guitare, tandis que les femmes aux prunelles noires chantent, se cambrent, se renversent, marquant d'un coup de reins sec et net le rut brutal.

Leurs chants doux et passionnés, terribles et luxurieux, suppliants tantôt comme la prière, ou provocants comme le désir insatiable, les enivrent. Vraies vierges, vraies Messalines, vraies Judiths, elles incarnent d'une manière saisissante cette musique qui, accompagnée de danses soit chastes, soit obscènes, mais toujours troublantes, est une véritable comédie ou une tragédie effrayante. C'est le plus singulier mélange des restes d'hymnes religieux, de chants arabes érotiques et langoureux, de chansons gitanes, de cris de délivrance et de vengeance. Dans ces mélodies se déroule toute l'histoire de l'ancienne Ibérie et en même temps se dévoile l'âme de cet extraordinaire peuple espagnol où les sentiments de la plus chevaleresque pitié, de l'amour le plus tendre et romanesque font place aux passions les plus atroces, aux vengeances les plus lâches et cruelles. C'est le chant de l'amour et de la haine, de la vie et de la mort !

Les hommes grattent follement leurs guitares, les femmes chantent, se tordent, se cabrent, se ruent, se retirent, frappent du talon les tables et les planchers, battent sur leurs tambours de basque, ollé ! Et les castagnettes avec fureur se mettent de la partie, ollé!!!... Attention, beau caballero, ces castagnettes font un bruit lugubre comme deux os de mort qu'on frappe l'un contre l'autre... At-

tention, dans la jarretière de la belle brille un poignard, derrière le manteau du guitariste est cachée la longue navaja catalane prête à t'éventrer au moment où tu céderas aux lascifs envoûtements de la femme qui te quiere... Amoureuse prostitution... vengeance de l'honneur, que la misère et la faim permettent d'outrager...

Sur la Sierra Morena. 1895.

GIULIO D'ASPREMONT.



LES NIETZSCHÉENNES

—

L'opinion publique, représentée par le journalisme, a elle aussi son bovarysme. Lorsqu'elle se saisit d'un philosophe ou d'un écrivain, elle le recrée selon son sentiment, le taille à sa mesure, élague les branches trop riches, ou en ajoute d'artificielles; il devient ce qu'elle veut, et toujours autre chose que ce qu'il est. Les écrivains les plus aimés du public le furent par ce qu'ils avaient de plus mauvais en eux, par ce qu'ils détestaient le plus en eux.

Nietzsche est détesté pour ce qu'il n'est pas. M. Ledrain, dans *l'Eclair*, et M. Gaston Deschamps,dans *le Temps*, ont poussé le cri d'alarme contre l'immoralisme qui envahit notre littérature, cette dangereuse doctrine, prêchée par Nietzsche, et introduite dans le roman par Mme d'Houville et de Noailles, que M. Ledrain qualifie : *les Nietzschéennes*.

Voici un résumé très concis de la doctrine de Nietzsche; il enseigne « que l'homme se développe et fait de grandes choses, en ne se laissant pas mettre en lisière par la *vertu*, mais en suivant, dans le cours de la vie, ses passions et son égoïsme (1) ».

Ainsi n'a jamais parlé Zarathoustra, et voilà pourtant pourquoi Mme de Noailles est nietzschéenne.

L'immoralisme, d'après M. Ledrain (pourquoi avoir inventé un mot nouveau), c'est tout simplement l'immoralité, la lubricité, l'adultère, les cabinets particuliers, tout ce qui n'est pas la vertu.

Il faut pour qu'un romancier évite ce qualificatif infamant d'immoraliste qu'il sache montrer les inconvé-

(1) E. Ledrain. *Eclair*, jeudi, 16 avril 1903.

nients et les laideurs du vice. On ne lui permettra que quelques piquantes hardiesses, enveloppées de poésie, c'est-à-dire de crépuscules et de chants d'oiseaux.

La seule excuse de M. Ledrain serait de n'avoir pas lu l'auteur de *Zarathoustra* et de ne s'en être rapporté qu'à l'opinion des autres. S'il avait seulement feuilleté les *Pages choisies*, il aurait vu que l'immoralisme était quelque chose de plus complexe que l'immoralité. Il aurait vu aussi que Nietzsche n'est pas un anarchiste, mais un conservateur, comme lui, sceptique de toute idée de progrès. Ne commande-t-il pas de respecter les hiérarchies établies, de vaincre ses instincts et ses passions pour s'adapter aux mœurs et aux usages de son époque, sans se révolter? Son œuvre est très chaste, en ce qu'elle restitue à l'amour son innocence :

« Est-ce que je vous conseille de tuer vos sens? Je vous conseille l'innocence des sens. »

« Je vous enseigne le surhumain. *L'homme est quelque chose qui doit être surmonté.* Qu'avez-vous fait pour le surmonter?

« Tous les êtres jusqu'à présent ont créé quelque chose au-dessus d'eux et vous voulez être le reflux de ce grand flux *et plutôt retourner à la bête que surmonter l'homme.* »

«... Il est difficile de vivre dans les villes : ceux qui y sont en rut y sont trop nombreux. »

« Ne vaut-il pas mieux tomber dans les mains d'un meurtrier que dans les rêves d'une femme ardente? »

« Et regardez donc ces hommes : leur œil en témoigne, ils ne connaissent rien de meilleur sur la terre que de coucher avec une femme. »

« Ils ont de la boue au fond de l'âme, et malheur à eux, si leur boue a de l'esprit. »

« Ainsi parlait Zarathoustra. Mais quand Zarathoustra eut dit ces mots, il considéra de nouveau le peuple et se tut. Ils se tiennent là, dit-il à son cœur, les voilà qui rient, ils ne comprennent point, je ne suis pas la bouche qu'il faut à ces oreilles. »

Et maintenant, une opinion s'est cristallisée, pour longtemps : Nietzsche est immoral, une sorte de Crébillon fils qui aurait mis le Sopha en Évangiles ; autre chose aussi : un Rousseau athée.

Nietzsche n'est pas sentimental, il ne pleure pas sur des Paradis perdus, mais il n'est pas pessimiste, non plus, il sait que l'homme est une lente conquête de l'homme et que la morale est, elle aussi, une acquisition, une attitude pour poursuivre et l'indice d'une volonté. Son immoralisme consiste à vouloir redresser cette morale faussée et restituer à la vie son importance en soi au lieu de la plier à une vérité abstraite, Dieu ou Raison. La vie est son propre but à elle-même. Mais l'homme, relégué en ses terrestres contingences, saura, des déchets de ses rêves mystiques et ancestraux, se bâtir une nouvelle cathédrale, encore divine : *le surhumain.* Et même, après avoir (avec quel déchirement, car Nietzsche était ataviquement religieux et protestant) détruit toute métaphysique, il ouvre encore une fenêtre incertaine sur l'infini, un infini plus désespérant que celui des prophètes et des christs ; *le retour éternel* des choses. Une éternité géométriquement humaine, basée sur ce paradoxe invérifiable : une ligne droite prolongée à l'infini est une circonférence.

La vie est son propre but à elle-même : c'est une raison sérieuse pour ne pas la gâcher, une invite à cultiver son être, comme une plante unique, qu'aucune Providence ne protège, et qui n'aura d'autre valeur que celle que nous lui imposerons. La beauté morale est une vertu toute artificielle et presque contre nature : on ne se doute pas de toutes les essences littéraires et philosophiques dont il fallut imbiber cette fragile églantine pour en créer cette rose pourpre et embaumée.

Ces deux romans, *l'Inconstante* et *la Nouvelle Espérance*, ont une qualité commune et nouvelle, une sincérité un peu révélatrice de la psychologie féminine. C'est peut-être un mensonge plus compliqué, car une femme sincère ne se conçoit guère : la sincérité n'est pas

une attitude sexuelle, et tout acte, même transposé en littérature, est sexuel.

J'aime la sérénité de *l'Inconstante*. On y meurt d'amour, mais comme on sent bien que cette petite mort dans un coin n'entrave en rien la vie qui coule sans daigner s'arrêter.

Sabine, l'héroïne de Mme de Noailles, est plus tourmentée : elle est comme la synthèse de la femme du XIXe siècle disparu, quelque chose, peut-être, comme « le Bouvard et Pécuchet » de la sentimentalité. Avec quel soin cultivé elle revivifie, pour un suprême épanouissement, les littératures desséchées, les ranimant de la sincère et douloureuse rosée de son sentiment. Sabine est une agglutination de sentiments, un enchevêtrement de littératures, et elle a dû bien souffrir, avant de succomber étouffée par les émotions réveillées d'Emile, de René, de Rolla, de Werther, etc. Réservoir insensé de tout le tumulte d'un siècle, elle meurt, pour avoir voulu consciencieusement se bâtir une vie, un nid, avec des plumes de poète et des brindilles de littérature.

La tristesse d'Olympio, cette forêt romantique, est son domaine, son refuge aristocratique : elle essaye d'y mener son mari, M. de Fontenay, qui a le mauvais goût de « n'avoir pas l'éducation et la culture de la tristesse ». « Elle l'obligeait à rester avec elle, au bord de la fenêtre, le soir, sous la lune, et, la tête collée à son épaule dans la pose de l'alanguissement et du soupir, elle essayait qu'il fût comme elle, empli d'une mélancolie indécise.

« Quand tout est beau comme maintenant, je voudrais pleurer, et vous? » — Lui pas.

« Je viens à vous, lui dit-elle encore, du fond de mon enfance. Pourquoi n'es-tu jamais triste ? »

« Si tu m'aimais, tu serais triste, comme moi je suis triste depuis que je t'aime, parce qu'on veut, on veut quelque chose; on ne sait pas ce qu'on veut. »

La campagne, qu'elle sait décrire d'une façon spontanée et personnelle, lui fait songer aux Charmettes et à Mme de Warens; les meubles de sa chambre sont « lourds

et ornés comme on en voit sur la scène dans les comédies de Molière ». Les porcelaines villageoises de « son déjeuner » du matin évoquent à son âme érudite les repas que le pauvre Rousseau pouvait faire avec Thérèse. C'est l'abnégation de sa personnalité : des réalités qu'elle cueille, elle orne les autels de ses héros de roman, ou, plutôt, leur restitue ce qu'elle leur doit, car, sans Rousseau, sans Gœthe, sans Musset, se douterait-elle que l'air est parfumé de tristesse, qu'il y a de l'amour tragique dans les êtres et dans les choses ?

De cet idéalisme impersonnel, butiné au cours de sa vie, elle a composé une vivante cire, et c'est de cette cire qu'elle ébauchera les maquettes fragiles de ses Amants littéraires.

Elle l'attend, le miracle d'amour inévitable, le grand remous de l'âme, et l'Inconnu qui viendra lui dire, très triste : « Qui êtes-vous et qui suis-je, cela n'est rien ; mais, à cause du soir lilas, à cause de la volonté des choses du printemps, de mon désir et de votre corps qui rêve, venez avec moi. »

Peut-être ce Gérôme Herel sera-t-il celui-là, représentatif de « l'essentiel » de la vie, c'est-à-dire : « l'instinct, la force et la vie, et tout ce qui crie, s'élance et tombe... »

Elle accroche sa tristesse amoureuse au profil de ce jeune musicien « qui chante dans le soir, souriant vers Elle, des romances attendries, où les sons mêlés aux vers inventent des paysages et des bonheurs » ; qui chante « comme les enfants jettent des cris, d'une manière qui semble l'exalter et l'épuiser... violence dont il semblait qu'il allait mourir ».

« Elle trouvait qu'il devait ressembler à Adolphe de Benjamin Constant, à Werther, à Manon. »

Et, tandis qu'elle se torture d'un amour que le jeune musicien ne semble guère partager, la lecture d'un livre nouveau éloigne un instant sa pensée de lui, et voilà qu'elle rêve un Docteur Faust « jeune et mystérieux au crépuscule sur la petite place de sa ville ».

Et cette nouvelle suggestion d'une lecture, cette hantise s'imposera à son pauvre cœur, ouvert à tous les vents; elle essayera de le créer, son Faust, et le premier savant qu'elle rencontrera... ce devait être Philippe Forbier.

Un instant encore chez Gérôme « elle vécut tout ce qu'elle avait lu des démarches amoureuses des femmes, elle revoyait en pensée l'escalier qui est dans Sapho, et celui par où Mme Bovary, à Rouen, se rend chez le jeune clerc ».

Et voilà que dans la bibliothèque du jeune homme, elle aperçoit un volume des vers secrets de Baudelaire, elle songe sans doute à des divans profonds comme des tombeaux — mais, espérance vaine, Gérôme lui échappe; elle attendait qu'il lui dise : « Sabine, si vous m'aimez, venez, partons, quittez tout et venez. »

Et elle lui répondrait :

« Vous savez bien que je suis prête » ou encore cette phrase terrible et magnifique : « Vous me faites plus peur que la mort ». — Et voilà qu'il lui demande son concours auprès de Mlle de Fontenay qu'il désire épouser.

Sa douloureuse déception se rejette sur Pierre Valence, un autre ami, mais lui non plus ne comprend pas sa tristesse, ne pénètre pas dans « le magnifique inconnu ». Elle lui reproche « de ne pas mourir à cause d'elle, inviolable, de respirer l'air de sa vie et de sa maison sans qu'il en fût bouleversé à l'image de Werther ou de Dominique ».

Et on devine déjà que cette prédilection pour Werther lui jouera un mauvais tour.

Faust apparaît. « Sur sa table : des livres, des feuillets, des petites fiches de papier, dans une pièce encombrée et toute brûlante. — Je voudrais toujours vivre là. »

« Vous, Monsieur, dit-elle à P. Forbier, vous avez une vie admirable, vous travaillez, vous savez tout : moi aussi je voudrais tout savoir. »

Sabine insensée et irrassasiable ; et qui ne s'aperçoit pas que son âme déborde d'émotions factices et que le

seul remède serait de fermer tous les livres et d'oublier. Mais, au contraire, elle rêve une vie « lourde et ennoblie de livres » comme la table d'étude chez Philippe Forbier.

Il devient son amant : elle le câline de jolies phrases et de tristesses ciselées.

Mais ce Faust est marié, et il ne sacrifie pas sa famille à un amour romanesque. Et Sabine, à l'image de Werther, après avoir écrit son testament sentimental, d'une belle et sereine et stoïque tenue littéraire, se réfugie dans la nouvelle espérance de la mort — ce qui est une espérance toute négative.

Et je trouve que ce roman passionné — comme on n'en fera plus — ferme une époque, ensépulcre l'amour romantique.

Cette brève analyse suffit à faire comprendre combien peu Nietszche a touché cette âme.

Voici encore d'autres indices plus caractéristiques. Sabine est « passionnée de justice et de pitié humaines. C'était sa seule certitude que la pitié avait toujours raison ». Nietzsche n'eût-il pas dit : « Méfiez-vous de la pitié, car la pitié a toujours tort. »

Elle est socialiste aussi — par pitié sans doute — elle chante la romance des ouvriers peints de plâtre ; elle les imagine « ressemblant tous aux mineurs de Constantin Meunier, nus avec cette culotte de toile que la sueur leur colle aux hanches ». Sa pitié et son socialisme, comme son amour, sont artistiques et littéraires. Et voilà qu'elle esthétise la foule hurlante : elle parle du « pain » avec une émotion bien écrite. C'est du Hugo. Et les jolies choses qu'elle dit de la justice et de la fraternité : on dirait du Michelet.

Devons-nous lui reprocher à cette malheureuse Sabine de n'avoir pas su dissocier son intelligence de sa sensibilité ; c'est justement son métier de femme de féconder l'art, en en faisant de la vie. C'est encore un rôle sexuel.

Ni M. Ledrain, ni M. Deschamps n'ont compris qu'é-

pigrapher un roman comme *la Nouvelle Espérance* de pensées de Nietzsche, c'était, de la part de l'auteur, une spirituelle ironie, et peut-être un délicieux mensonge féminin. Peut-être même ces petites épitaphes furent-elles, à ces journalistes, une indication suffisante pour appuyer un jugement, qui n'eut pas le temps de se vérifier.

§

M. Gaston Deschamps est plus cruel encore. La haine qu'il a jurée à « l'inévitable Nietzsche » est inexplicable. Ce n'est qu'une prévention. Au nom des familles « indo-européennes », au nom de la « morale aryenne » il se dresse contre un envahissement d'idées qu'il croit germaniques, et qui sont toutes françaises. Larochefoucauld, Chamfort, Rivarol, qui sont en France comme s'ils n'avaient jamais existé, et qui nous reviennent, revivifiés par une sensibilité étrangère, sont chassés de France, au nom de Kant. C'est très curieux. L'esprit français, quoi qu'on en ait dit, est imperméable à certaines idées allemandes ; c'est une question de race, d'espèce : et ce que nous aimons dans les littératures du Nord, c'est toujours notre propre littérature. Notre organisme, instinctivement, élimine ce qui lui serait indigeste ou mortel.

Voici ce que dit M. G. Deschamps de Gillette Vernoy, l'Inconstante de Mme d'Houville :

« Elle ignore les clauses du contrat social par où l'humanité civilisée a essayé d'établir une différence entre les sentiments qui unissent l'homme à la femme, et les instincts qui font roucouler sous bois les tourterelles en l'honneur de divers tourtereaux. Sa biographie... semble se réduire à l'histoire de ses sensations. »

Et voilà ce qu'est l'instinct, ce mobile grossier des actes les plus bas. L'instinct, c'est un reliquat de l'anthropoïde que nous ne fûmes jamais. Mais comment discuter sérieusement ; les écrivains et les critiques honnêtes ne se placent pour juger une œuvre qu'au point de vue de la famille. Peut-on laisser traîner ce livre sur la table du salon ? Non. Donc il est mauvais, à tous

les points de vue. La vie officielle est une machination très compliquée, un musée où les actes sont catalogués, « bien » et « mal », côté de la vertu et du Paradis, côté du vice et de l'Enfer. La vie est une naïve image d'Epinal.

Les instincts de l'Inconstante me paraissent des cristallisations d'états de sensibilité très civilisés. Il faudrait s'expliquer, redire que l'instinct est de l'intelligence cristallisée, mais, pour certains, l'instinct et l'intelligence demeureront à tout jamais deux planètes qui gardent leurs distances : l'instinct, imperfectionnable ; l'intelligence, don gratuit d'une divinité.

Il a suffi de ce mot « instincts » prononcé par l'Inconstante, pour réveiller, par une très rudimentaire association d'idées, les théories de Rousseau sur le bienfait du retour à la nature. Nietzsche devient un disciple de Rousseau, et l'Inconstante est nietzschéenne. C'est très simple.

« Abîme vertigineux de nihilisme ! » s'effraie le critique du *Temps :* « Les moralistes anciens et modernes, Aristote, Platon, Marc-Aurèle, Spinoza, Puffendorf, Nicole, E. Kant, Royer-Collard, Alex. Dumas fils, Emile Augier, sont, à ses yeux, comme s'ils n'avaient pas existé. » Ce qui, au moins pour les deux derniers, est preuve de bon goût.

« Les 15 ou 20 siècles, continue-t-il, que la race aryenne ou indo-européenne consacra péniblement à la construction d'une éthique internationale, ne pèsent point sur les petites épaules nacrées de l'Inconstante. »

M. Deschamps ne se doute pas à quel point l'éthique internationale, ce volapük de la morale, que nous subissons, est peu aryenne, mais toute allemande, et kantienne et dogmatiquement protestante; Gillette a raison de secouer cette morale de ses petites épaules païennes.

Ce qui a pu faire croire au nietzschéisme de ce roman, c'est qu'il remonte, par-dessus le romantisme, à la vraie tradition du roman français, à l'esprit de ces XVIIe et XVIIIe siècles, si chers au philosophe allemand. L'Incons-

tante comme la marquise de Merteuil, des *Liaisons dangereuses*, aime l'amour pour l'amour, elle voudrait pouvoir abstraire l'amant, cultiver les caresses et les sentiments, comme des fleurs toujours pareilles, et pourtant chaque matin renouvelées, tiges fragiles qui s'ouvrent et fleurissent un instant dans l'eau fraîche, et meurent au soir, anonymes. Mais le romantisme a laissé, même dans les âmes les plus saines, les plus sereines, son pollen d'amertume et d'infini. Gillette veut remettre l'amour à sa place, en faire un jeu sans plus d'importance que cela, et le jeu devient terrible et mortel. C'est le seul péché — péché involontaire — de Gillette, dans ce roman aristocratique où on ne pèche pas, de s'être trompée, en élisant momentanément ce Michel, mystique et passionné, qui, lui aussi, se réfugie dans la nouvelle espérance de la mort, consolatrice des névroses. Cette mort pour elle, ne la flatte ni ne l'attriste : déjà son organisme (dont sa petite conscience n'est en somme que l'inscription inconsciente) redemande de la joie, du sommeil, de l'amour, comme tous les jours. Est-elle responsable de ce suicide ? Est-on responsable de quoi que ce soit; pouvait-elle se douter qu'elle aimerait sincèrement (pour combien de jours) ce Valentin qui lui revient? Va-t-elle enfin connaître la pudeur, acquérir un peu de vice. Le vice, n'est-ce pas le plus bel apport du christianisme, ce qui distingue la femme actuelle des Grecques et des Romaines, le vice qui donne à la beauté sa valeur métaphysique.

Mais, passée cette petite attaque de sentiment provoquée par la mort d'un amant, elle redeviendra l'Inconstante qu'elle est par définition. En somme, elle est ce que l'ont faite son hérédité un peu exotique, un milieu intelligent et païen, et ses lectures saines. Elle vit, laissant par négligence ou indolence s'épanouir, à leur gré, toutes les roses de ses instincts, au lieu de les pincer à leur naissance, pour n'en laisser croître qu'une, monstrueuse, unique, *surhumaine*, ce qui serait réellement nietzschéen. Les Saints et les Philosophes sont des

spécialistes, des monomanes de la vertu (même renversée) : ils s'évertuent à perfectionner une des facultés de leur âme, comme les horticulteurs les chevelures des chrysanthèmes. L'Inconstante n'est ni Sainte ni Philosophe, elle est un être pour lequel on ne saurait jamais avoir assez d'indulgence — une femme.

JEAN DE GOURMONT.



L'AMOUR ET M. LEWISHAM

HISTOIRE D'UN TRÈS JEUNE COUPLE

(*Suite* [1])

—

CHAPITRE XXIV

L'ENTRÉE EN CAMPAGNE

Le samedi, Lewisham fut le premier à franchir la porte à double battant. Presque aussitôt il reparut brandissant un document. Mme Lewisham s'arrêta, sa jupe à la main, pétrifiée par l'étonnement du jeune homme.

— Dis donc, — fit Lewisham, — regarde-moi cela.

Elle regarda le carnet qu'il lui tendait, et elle se rendit compte que les colonnes verticales annonçaient un total important et que le détail des articles, dans un mélange illisible d'anglais et d'allemand, était fort long. *1 sot de charbon 6 pence*, se présentait régulièrement au long de cette redoutable énumération, tels les boutons serrés d'un uniforme :

(1) V. *Mercure de France*, nos 160, 161, 162.

c'était la première note de Mme Gadow.Ethel la prit des mains de son mari et l'examina de plus près sans que le total diminuât. Les prix étaient scandaleusement surfaits, et il était curieux de constater que les fautes d'orthographes ne paraissaient pas drôles du tout.

Ce document clôturait la lune de miel de M. Lewisham. En un moment, toute la splendeur ambiante s'était évanouie. Pendant une glorieuse semaine, il avait vécu avec la conviction que la vie était faite d'amour et de mystère, et maintenant il lui était remis en mémoire, avec une singulière netteté, que la vie ne persistait que par la lutte pour l'existence et la volonté de vivre. M. Lewisham pestait, et le petit déjeuner fut absorbé de façon insolite par les conjoints, murmures d'indignation d'un côté et une certaine consternation de l'autre.

— Il faut que je lui flanque un abatage cet après-midi, — proféra M. Lewisham en consultant sa montre,et,après qu'il eut préparé ses livres,il donna pour la première fois à sa femme un baiser qui ne fut pas une cérémonie distincte. C'était la chose accoutumée et faite en hâte ; la porte battit derrière lui quand il se mit en route pour ses cours. Ethel ne l'accompagnait pas ce matin-là,parce qu'il l'en avait dissuadée et que, voulant lui être utile, elle se proposait de lui recopier une partie de ses notes de botanique qui commençaient à s'arriérer.

En se rendant au cours, Lewisham sentit son cœur prêt à défaillir. Sa préoccupation était essentiellement arithmétique. Le problème qui,à l'exclusion de tout autre, accaparait son esprit s'exprimera mieux sous l'ordinaire forme commerciale.

8

Doit	£.	s.	d.	*Avoir*	£.	s.	d.
Omnibus (retard)			2	En caisse { M. L..	13	10	4 ½
6 déjeuners au club des étudiants.		5	2 ½	En caisse { Mme L.		11	7
2 paquets de cigarettes (pour fumer après dîner).			6	A la banque	45		
Enlèvement et mariage.	4	18	10	Bourse	1	1	
Additions subséquentes et nécessaires au trousseau de la mariée.		16	1				
Dépenses ménagères.	1	1	4 ½				
« Quelques petites choses » achetées par la ménagère.		15	3 ½				
Note de Mme Gadow pour le logement, le charbon et le service	1	15	0				
Manquant		4					
Balance	50	11	2				
Total	60	3	11 ½	Total	60	3	11 ½

Il est ainsi rendu manifeste pour les gens les moins pratiques que, laissant de côté les dépenses extraordinaires nécessitées par le mariage et les « quelques petites choses » achetées par Ethel, les dépenses excédaient le revenu par plus de deux livres et une brève excursion dans des calculs arithmétiques démontrera qu'il faut vingt-cinq semaines pour réduire à néant la balance de ce compte.

D'ailleurs, la guinée hebdomadaire provenant de la bourse ne se renouvellerait pas pendant vingt-cinq semaines, mais simplement pendant quinze, et alors le surplus des dépenses s'élèverait bien

au-dessus de trois guinées, réduisant à vingt-deux semaines le délai imparti au jeune couple. Ces détails sembleront oiseux et désagréables, sans doute, au lecteur raffiné, mais imaginez combien plus désagréables ils étaient pour M. Lewisham, cheminant pensif vers ses cours. Vous comprendrez qu'il se soit esquivé du laboratoire et faufilé dans la salle de travail où le vigilant Smithers, repassant ses notes en vue du second examen, imminent maintenant, pour la médaille Forbes, fut bientôt profondément intrigué par le spectacle de Lewisham occupé à feuilleter attentivement les derniers numéros de périodiques tels que l'*Educational Times*, le *Journal of Education*, le *Schoolmaster*, *Science and Art*, l'*University Correspondant*, *Nature*, l'*Athenæum*, l'*Academy*, l'*Author*.

Smithers remarqua l'apparition d'un carnet sur lequel furent tracées quelques notes. Il s'avança peu à peu vers la baie qui était la plus voisine de la table de Lewisham et de là il risqua sur son condisciple une brusque attaque de flanc.

— Que diable cherchez-vous là ? — questionna-t-il à mi-voix, et, lançant un coup d'œil inquisiteur sur les journaux, il se rendit compte que Lewisham en examinait les colonnes d'annonces. Sa perplexité s'accrut.

—Oh! rien,—répondit innocemment Lewisham, en posant comme par hasard sa main sur la page de son carnet. — Et vous, que repassiez-vous?

— Pas grand'chose. Vous n'étiez pas à la réunion vendredi dernier ?

Il fit pirouetter une chaise, mit un genou dessus et, accoudé sur le dossier, se mit à bavarder à voix basse sur les opinions politiques de leur *debating society*. Lewisham était inattentif et laconique.

Qu'avait-il à faire avec ces puérilités ? A la fin, de guerre lasse, Smithers s'éloigna et sur la porte rencontra Parkson. Celui-ci n'avait pas adressé la parole à Lewisham depuis leur pénible malentendu. Il fit un large détour pour gagner sa place à la table du bout et de cette façon, ainsi que par une inflexible raideur de maintien et un visage digne, il montra qu'il était instruit de la présence offensante de Lewisham.

Les investigations auxquelles se livrait Lewisham étaient de deux sortes. Il cherchait quelque moyen d'ajouter, par sa simple industrie, un surplus matériel à la guinée hebdomadaire et il voulait apprendre dans quelles conditions se trouvait le marché dactylographique. Pour ce qui le concernait, il caressait l'idée, abandonnée par la suite, qu'il était possible d'obtenir un poste dans les classes du soir pendant le mois de mars. Mais, sauf pour raison de mort soudaine, aucune classe du soir à Londres ne change son personnel enseignant après septembre. Les leçons particulières avaient pour lui maints attraits, mais il ne pouvait faire aucune offre définie. Les idées qu'il entretenait sur ses propres qualifications étaient juvéniles, sans quoi il n'aurait pas employé son temps à noter les démarches à faire en vue d'une chaire vacante de professeur de physique à l'Université de Melbourne. Il prit note aussi d'un poste disponible de directeur d'un magazine mensuel consacré aux questions sociales. Il se voyait très suffisamment qualifié pour cette sorte d'ouvrage, encore que le propriétaire du magazine ait pu ne pas être de cet avis. Il y avait aussi une place de curateur du Museum au collège d'Eton.

La dactylographie était moins variée et plus définie. C'était avant qu'une violente compétition ait

abaissé le tarif à un impossible vingt sous les mille mots et les prix ordinaires montaient alors jusqu'à trente-cinq sous. En calculant qu'Ethel pouvait faire du mille mots à l'heure et qu'elle pouvait travailler cinq à six heures par jour, il est évident que sa contribution aux dépenses du ménage ne serait en aucune façon négligeable : trente shillings par semaine, peut-être. Naturellement, Lewisham fut transporté de joie à cette découverte. Il ne put trouver aucune annonce d'auteurs ou autres noircisseurs de papier demandant des dactylographes, mais il vit qu'un grand nombre de dactylographes s'offraient dans les colonnes des journaux littéraires. Il devenait évident qu'Ethel devait aussi offrir ses talents : « spécialité de manuscrits scientifiques » serait une excellente mention, réfléchissait Lewisham. Il rentra chez lui plein d'espoir avec toute une liasse de notes sur des emplois possibles. En route, il acheta pour cinq shillings de timbres.

Après déjeuner, Lewisham, un peu ému, demanda à voir Mme Gadow. Elle arriva dans les dispositions les plus affables; quand ils eurent exposé leur réclamation, l'attitude de l'allemande fut le contraire de celle d'une logeuse britannique. Elle parlait d'abondance et avec de grands gestes, mais elle était malheureusement bilingue et, à tous les passages épineux, exclusivement allemande. La politesse naturelle de M. Lewisham l'empêcha de se risquer à une poursuite trop serrée dans les domaines des deux langues impériales. Une longue demi-heure de discussion amiable eut finalement pour résultat une réduction de six pence et les deux parties s'estimèrent satisfaites.

Mme Gadow fut jusqu'au bout tout à fait calme. M. Lewisham avait la figure enflammée, les oreil-

les rouges et la chevelure légèrement en désordre, mais cette concession de six pence était en tout cas un aveu du bien-fondé de sa réclamation.

— Elle essayait évidemment de nous faire accepter cela une fois — dit-il, presque en manière d'excuse à Ethel. — Il était absolument nécessaire de lui résister fermement. J'espère que nous n'aurons plus aucun ennui.

— Il est vrai que ce qu'elle dit du charbon de la cuisine me semble parfaitement juste.

Ensuite, le jeune couple alla faire un tour de promenade dans les jardins de Kensington, et, l'après-midi de printemps étant si tiède et si agréable, ils s'assirent sur deux fauteuils tentateurs près du kiosque à musique : peu après Lewisham dut payer deux sous par siège. Ils eurent ce qu'Ethel appela une conversation sérieuse. La jeune femme se montra en réalité merveilleusement raisonnable et elle discuta la situation d'un bout à l'autre. Elle insistait particulièrement sur l'importance de l'économie dans ses débours domestiques et elle déplora ardemment son ignorance générale. Il fut décidé que Lewisham lui paierait pour son usage particulier un bon manuel élémentaire d'économie domestique. Mme Chaffery dirigeait sa maison d'après les conseils oraculaires de la « Maison Rustique », mais Lewisham ne jugea pas cet ouvrage suffisamment scientifique.

Ethel était aussi d'avis qu'elle apprendrait beaucoup dans les journaux de dames à six pence — ceux à deux sous n'avaient pas encore été lancés en ce temps-là. Elle en avait acheté quelques numéros lorsqu'elle avait eu la bourse bien garnie, mais seulement (combien elle le regrettait maintenant), pour se renseigner sur les chapeaux à la mode et

autres vanités. Le plus tôt viendrait la machine à écrire, le mieux cela vaudrait. Lewisham songea tout à coup, avec une grimace de déplaisir, qu'il n'avait pas fait entrer l'achat de cet instrument dans l'estimation de leurs ressources. Cela réduisait leur lot à douze ou treize semaines.

Ils passèrent la soirée à écrire et à recopier un certain nombre de lettres, auxquelles ils joignirent des timbres et des enveloppes toutes prêtes pour la réponse. Ce furent des instants optimistes.

— Melbourne est une jolie ville, — disait Lewisham, — et nous ferions là un voyage splendide.

Pour se rendre compte de l'effet qu'elle produirait, il lut à haute voix la lettre dans laquelle il sollicitait la chaire de physique de Melbourne, et Ethel fut grandement impressionnée par la liste de ses diplomes et de ses lauriers.

— Je ne savais pas que tu connaissais la moitié de tout cela, — fit-elle, et elle se sentit diminuée par sa relative ignorance.

Après un pareil encouragement, il était naturel d'écrire aux agences de l'enseignement sur un ton d'assurance.

L'annonce dactylographique pour l'*Athenæum* troubla légèrement sa conscience. Après qu'il eut recopié son brouillon avec la « spécialité de manuscrits scientifiques » en lettres nettes et larges, il examina les notes de botanique qu'elle lui avait mises au net. L'écriture d'Ethel était toujours ronde et enfantine, telle qu'il l'avait vue dans l'avenue, à Whortley, mais sa ponctuation se bornait à des virgules vagabondes et à des tirets; de plus, elle manifestait une disposition fâcheuse à transcrire d'après le principe du moindre effort les phrases imparfaitement lisibles. Néanmoins, il écarta ce sujet en se

promettant de revoir et de corriger tout ce qui lui serait envoyé à faire en ce genre. Ce ne serait pas une mauvaise idée, songea-t-il entre parenthèses, s'il relisait lui-même quelque auteur autorisé pour fixer ses idées sur la ponctuation des phrases.

Ils s'absorbèrent dans ces occupations jusqu'à une heure avancée, insouciants de l'examen de botanique qui avait lieu le lendemain. Il faisait bon dans leur petite chambre, avec le feu flambant, le gaz allumé et les rideaux baissés, et le nombre respectable de demandes qu'ils avaient écrites les emplissait d'espoir. Elle était toute rouge, animée, enthousiaste, tantôt voltigeant par la chambre, tantôt s'approchant de lui et s'inclinant sur son épaule pour voir où il en était. A la requête de Lewisham, elle lui passa les enveloppes qui étaient dans la commode.

— Toi, au moins, tu sais vous seconder, — dit Lewisham en se redressant sur sa chaise, — je sens que je ferais n'importe quoi pour toi... n'importe quoi!

— *Vraiment?* — s'écria-t-elle. — Je te seconde vraiment?

Lewisham confirma du geste et de la tête. Elle poussa un petit cri de ravissement, et, sans doute, comme démonstration pratique de son utilité d'auxiliaire, elle contourna la table et courut vers lui les bras tendus.

— Mon chéri! — s'écria-t-elle.

Lewisham lui passa un bras autour de la taille, et recula sa chaise pour qu'elle pût s'asseoir sur son genou... Qui aurait osé dire qu'elle ne le secondait pas?

CHAPITRE XXV

LA PREMIÈRE BATAILLE

Les recherches auxquelles Lewisham se livra en vue d'obtenir un cours du soir ou des leçons particulières n'étaient que des mesures essentiellement provisoires. Ses offres pour une situation plus permanente dénotaient une certaine défectuosité dans son sens des proportions. Le professorat de Melbourne, par exemple, était au delà de ses mérites et d'après l'aspect des choses on aurait fait un singulier accueil à lui-même et à sa femme, au collège d'Eton. Au début, il était enclin à considérer l'étudiant de South Kensington comme le sel intellectuel de la terre, à exagérer l'abondance des places aux appointements de cent cinquante à trois cents livres par an, et à dédaigner la concurrence d'entreprises aussi inférieures que les universités d'Oxford, de Cambridge et du Nord. Mais les agents scolaires qu'il alla voir, le samedi suivant, firent, sans tapage, beaucoup pour le désabuser.

Le principal employé de M. Blendershin, dans l'obscur petit bureau d'Oxford Street, tira la chose au clair si vigoureusement que Lewisham se mit en colère.

— Principal d'un collège, peut-être! — s'écria l'employé. — Seigneur!... Pourquoi pas un évêché tout de suite?... Voilà un gaillard, — fit-il comme M. Blendershin entrait, fumant un savoureux cigare, — vingt et un ans, *pas* de diplomes, *pas* de sports, deux années de pratique comme adjoint... et l'on veut être proviseur de collège!

Du manche de son porte-plume, il indiquait Lewisham, et il parlait si fort que les clients demeu-

rés dans la salle d'attente devaient inévitablement entendre.

— Dites donc, — l'apostropha Lewisham courroucé, — si je connaissais les conditions du marché je ne viendrais pas vous trouver.

M. Blendershin examina un instant le jeune homme.

— Qu'est ce qu'il a comme certificats? — demanda M. Blendershin à son employé.

Celui-ci lut une liste de certificats en... ologies et en... ographies.

— Cinquante livres et logé, — dit laconiquement M. Blendershin. — Voilà *votre* chiffre. Soixante, si vous avez de la chance.

— Quoi? — fit M. Lewisham.

— Ce n'est pas assez pour vous ?

— Pas tout à fait.

— On a un Cambridge pour quatre-vingts et logé... et bien content encore, — déclara M. Blendershin.

— Mais je ne veux pas être logé, — insista M. Lewisham.

— Les boutiques où l'on n'est pas logé sont diablement rares, — répliqua M. Blendershin, — diablement rares. Ordinairement, on a besoin de vous pour la surveillance du dortoir... et on craint que vous preniez des élèves au dehors.

— Pas marié, par hasard? — questionna soudain l'employé après une étude attentive du visage de M. Lewisham.

— Heu !... heu... — Levisham rencontra le regard de M. Blendershin. — Oui, — avoua-t-il.

L'employé, là-dessus, eut une exclamation brève et intraduisible.

— Seigneur ! vous tâcherez de tenir cela secret,

— conseilla M. Blendershin. — Eh bien ! vous n'êtes pas au bout ! Si j'étais à votre place, je prendrais mon diplôme, maintenant que l'examen est si proche. Vous auriez plus de chances.

Un silence.

— Le fait est, — reprit lentement Lewisham en regardant le bout de ses bottines, — que je suis obligé de faire quelque chose pendant que je prépare mon diplôme.

L'employé sifflota doucement.

— On pourrait peut-être vous avoir un intérim, — dit M. Blendershin méditativement. — Relisez-moi la liste, Binks. — Il écouta attentivement : — Réprouve l'enseignement religieux ! Hein ? — D'un geste, il interrompit la lecture. — C'est stupide. Vous ne pouvez pas tout avoir, vous savez. Effacez ça. Vous n'obtiendrez aucun poste dans aucune école bourgeoise d'Angleterre si vous êtes opposé à l'enseignement religieux. Ce sont les mères... Dieu les bénisse ! Ne parlez pas de cela. Vous ne croyez pas ?... Mais qui croit ? Il y en a des centaines dans votre cas, comprenez-vous... des centaines ?... Des curés... de toutes sortes... Ne parlez pas de cela !

— Mais si on m'en parle ?

— Eglise nationale. Dans ce pays, tous ceux qui ne sont pas dissidents appartiennent à l'Eglise nationale. Ce sera bien assez difficile sans cela de vous obtenir quelque chose.

— Mais... — insista M. Lewisham, — c'est mentir.

— Fiction légale, — rétorqua M. Blendershin. — Tout le monde comprend. Si vous ne faites pas cela, mon garçon, nous ne pouvons rien pour vous.

C'est le journalisme... ou les docks... et, considérant votre expérience... disons les docks.

La figure de Lewisham rougit irrégulièrement. Il ne répondit pas. Il fronçait les sourcils et tiraillait une moustache rudimentaire.

— C'est un compromis, voyez-vous, — dit M. Blendershin qui l'examinait avec bienveillance, — un compromis.

Pour la première fois de sa vie, Lewisham affrontait la nécessité de dire un mensonge de sang-froid. Il dégringolait des austères altitudes de son respect de soi et les paroles qu'il prononça presque aussitôt n'étaient déjà plus d'aussi bonne foi.

— Si on me le demande, je ne promets pas de mentir, — déclara-t-il. — Cela ne m'est pas possible.

— Effacez-moi ça, — ordonna Blendershin à l'employé. — Vous n'avez pas besoin d'en parler. Ensuite, vous ne dites pas que vous pouvez enseigner le dessin.

— Je ne peux pas, — fit Lewisham.

— Vous n'avez qu'à indiquer les modèles aux élèves, — expliqua Blendershin, — et avoir soin qu'on ne vous voie pas dessiner, vous comprenez?

— Mais ça n'est pas enseigner le dessin, cela....

— C'est ce que l'on entend par là, dans ce pays-ci, — continua Blendershin. — N'allez pas vous corrompre l'esprit avec des pédagogueries... C'est la ruine des sous-maîtres. Inscrivez : dessin. Puis, il y a la sténographie...

— Mais, voyons... — intervint Lewisham.

— Il y a la sténographie, le français, la tenue de livres, la géographie commerciale, l'arpentage...

— Mais je ne sais rien enseigner de tout cela.

— Ecoutez, — fit Blendershin, qui se tut un

instant. — Votre femme, ou vous, avez-vous des rentes ?

— Non, — admit Lewisham.

— Eh bien !

Un silence, pendant lequel s'effectua une nouvelle dégringolade morale, puis un brusque arrêt contre un obstacle.

— Mais on s'apercevra de la supercherie, — dit Lewisham.

Blendershin sourit.

— Ce n'est pas tant la capacité que la bonne volonté d'enseigner, comprenez-vous bien ? Et *on* ne s'en apercevra pas. L'espèce de directeur d'école à qui nous avons à faire ne peut s'apercevoir de rien. Il ne saurait lui-même enseigner aucune de ces choses... et en conséquence il ne croit pas qu'elles *puissent* être enseignées. Parlez-lui de pédagogie et il vous parle d'expérience pratique. Mais il met tout cela sur son prospectus, comprenez-vous, et il le distribue sur son emploi du temps. Quelques-uns de ces sujets... la géographie commerciale, par exemple... Qu'est-ce que la géographie commerciale ?

— De la farce, — fit l'employé en mâchonnant le bout de son porte-plume, — et du battage.

— Un dada, — assura Blendershin, — un simple dada. Les journaux racontent un tas de balivernes sur l'éducation commerciale ; c'est contagieux, le duc de Devonshire attrape la maladie et brode sur le même sujet... prétend avoir découvert la chose... au fond il s'en moque... Ça gagne les parents... les maîtres d'écoles sont obligés d'inscrire quelque chose comme cela dans leur programme... par conséquent les adjoints aussi. Et voilà le fin mot de la chose.

— Très bien, — dit Lewisham, ravalant un sanglot de honte, — inscrivez-les. Mais surtout... une place sans être logé.

— Bon, — fit Blendershin, — vos sciences peuvent vous être d'un grand secours. Mais je vous préviens que c'est dur. Quelque école préparatoire peut avoir besoin de cela. Et c'est à peu près tout, je crois. Prenez note de son adresse...

L'employé marmotta quelque chose à propos de paiement. Blendershin lança un coup d'œil sur Lewisham et hocha la tête, incrédule.

— Droit d'inscription : une demi-couronne, — énuméra l'employé. — Frais de correspondance : une demi-couronne... on paie d'avance.

Mais Lewisham se rappela certain conseil que Dunkerley lui avait donné jadis. Il hésita.

— Non, dit-il, — je ne paie pas d'avance. Si vous me trouvez quelque chose vous aurez la commission. Sinon...

— Nous perdons, — acheva l'employé.

— Bien sûr, — fit Lewisham. — C'est équitable.

— Habitez-vous Londres ? — demanda Blendershin.

— Oui, — répondit officieusement l'employé.

— Alors, ça va bien, — conclut M. Blendershin. — Nous ne parlerons plus des frais de correspondance. Mais, vous savez, c'est la morte saison et il ne faut pas s'attendre à grand'chose en ce moment. Quelquefois, il y a un ou deux changements vers Pâques... Guère plus... Bonjour... Rien d'autre, Binks?

MM. Maskelyne, Smith et Thrums tenaient une agence d'un genre plus élevé que celle de M. Blendershin, qui avait pour spécialité de petits établissements privés et les écoles élémentaires. A

vrai dire, si supérieur était le genre de MM. Maskelyne, Smith et Thrums qu'ils exaspérèrent Lewisham en refusant d'abord de l'inscrire sur leurs livres. Il fut brièvement interrogé par un jeune homme très élégamment vêtu, parlant avec une précision choquante, et dont le regard resta inflexiblement attaché pendant toute l'entrevue sur le collet de caoutchouc de Lewisham.

— Ce n'est guère notre partie, — fit-il, en poussant vers son interlocuteur une feuille à remplir. — On pourvoit surtout les classes supérieures et les bonnes écoles préparatoires ici.

Pendant que Lewisham remplissait la feuille avec sa multitude de certificats en ...ologies et en... ographies, un jeune homme d'apparence aristocratique entra et salua amicalement le jeune homme précis. Lewisham, penché pour écrire, constata que ce rival professionnel portait une redingote très longue, des bottines vernies et un magnifique pantalon gris. Ses idées sur la concurrence s'étendirent. Le jeune homme précis, par un mouvement des yeux, dirigea l'attention du nouveau venu sur le collet de Lewisham, et il obtint en réponse un soulèvement de sourcils et un léger pincement de lèvres.

— Le type de Castleford m'a répondu, — dit le nouveau venu avec une jolie voix timbrée. — Est-ce que ça vaut quelque chose ?

Quand le type de Castleford eut été épluché, Lewisham remit sa feuille et le jeune homme précis, l'œil toujours fixé sur le collet, prit le document à la façon de quelqu'un qui tend le bras par-dessus un gouffre.

— Je doute que nous puissions faire quelque chose pour vous, — commenta-t-il de manière peu rassurante. — Mais une classe d'anglais peut se

trouver vacante. Les sciences ne comptent pas pour beaucoup dans *notre* genre d'écoles, vous savez. Les classiques, quelques bons sports... Voilà ce qu'il nous faut surtout.

— Je vois, — fit Lewisham.

— Seriez-vous un élève des écoles publiques?

— Non, — répondit Lewisham.

— Où avez-vous fait votre éducation?

Lewisham sentit le rouge lui brûler les joues.

— Est-ce que cela importe? — demanda-t-il en jetant un regard sur le beau pantalon gris.

— Pour notre genre d'écoles... c'est capital, question de ton, comprenez-vous ?

— Je vois, —fit Lewisham, commençant à se rendre compte de ses limitations nouvelles. Son unique impulsion fut, sur l'instant, d'échapper à la curiosité du jeune et élégant professeur. — Vous m'écrirez, n'est-ce pas, si vous avez quelque chose...

Le jeune homme précis s'inclina avec empressement en voyant Lewisham se diriger vers la porte.

— Vous avez souvent ce genre-là, — demanda le jeune homme élégant, aussitôt que Lewisham eut tourné le dos.

— Assez. Pas aussi pire que cela, cependant. Le collet de caoutchouc... Avez-vous remarqué? Peuh!... Et « je vois », et le regard de travers, la gaucherie... Il est évident qu'il n'a pas de vêtements décents... Il arriverait dans une nouvelle place avec son baluchon à la main! Mais ce genre-là... les professeurs d'institutions... ça pullule... on en trouve partout! Ainsi l'autre jour, Rowton est venu.

— Pas le Rowton, de Pinner.

— Si, lui-même. Et il a demandé carrément un

instituteur. « Je veux quelqu'un qui puisse enseigner l'arithmétique, » m'a-t-il dit.

Le jeune homme précis éclata de rire. Le professeur élégant se prit à méditer en contemplant la poignée de sa canne.

— Un type du genre de celui qui vient de sortir, en tous cas, ne peut guère avoir de bons moments, — opina-t-il. — S'il réussit à entrer dans une école convenable, tous les professeurs convenables doivent le fuir.

— Le cuir trop épais pour se tourmenter de cela, j'imagine, — dit l'employé. — Celui-là est un type nouveau. A South Kensington et dans les cours polytechniques on en fabrique par centaines...

Lewisham, dans cette découverte imprévue de l'importance scolastique du vêtement, oublia son ressentiment d'avoir à professer une religion à laquelle il ne croyait pas. Il cheminait, l'œil sur toutes les devantures qui lui offraient un reflet de sa personne. Indiscutablement son pantalon lui allait mal, le bas des jambes fouettait abominablement sur ses bottines et la place des genoux se boursouflait terriblement ; ses chaussures n'étaient pas seulement usées et difformes, mais extrêmement mal cirées ; ses poignets se projetaient désagréablement hors de ses manches et il découvrait une violente asymétrie dans le col de sa jaquette ; sa cravate rouge était de travers et mal nouée, et ce collet de caoutchouc ! Il était brillant, légèrement décoloré et graisseux autour du cou. Qu'importait qu'il fût bien équipé pour enseigner les sciences? Cela n'était rien. Il spécula sur le coût d'un vêtement complet. Il serait difficile d'avoir pour moins de seize shillings un pantalon gris comme celui qu'il venait de voir, et il supputa qu'une redingote coû-

terait au moins quarante shillings... peut-être même plus. Il savait que les bons vêtements étaient très chers. A la porte des magasins Poole, il hésita, puis s'en alla. Cet achat était hors de question. Il traversa Leicester Square et descendit vers Bedford Street, éprouvant de l'aversion pour chaque personne bien mise qu'il rencontrait.

Dans un grand édifice ayant l'aspect d'une banque se trouvaient les bureaux de MM. Danks et Winborne; sans la moindre conversation on lui présenta des feuilles à remplir. Religion? s'enquérait la feuille. Lewisham réfléchit et écrivit: Eglise nationale.

De là, il se dirigea vers le Collège de Pédagogie, dans Holborn. Le collège s'offrit sous les traits d'un personnage à longue barbe, corpulent, d'aspect heureux, avec une fine chaîne de montre en or et des mains potelées. Il portait des lunettes à branches d'or et il avait des manières bienveillantes et confidentielles, qui contribuèrent grandement à calmer les sentiments offusqués de Lewisham. Il inscrivit les... ologies et les... ographies en manifestant devant leur grand nombre une surprise polie.

— Vous devriez prendre un de nos diplômes, — dit le gros homme. — Vous n'y éprouveriez aucune difficulté. Ce n'est pas un concours. Et il y a des prix... plusieurs prix... en argent.

Lewisham ne s'apercevait pas que le collet de caoutchouc avait trouvé un observateur sympathique.

— Nous donnons des séries de cours et nous avons un examen sur la théorie et la pratique de l'éducation. C'est dans notre pays, le seul examen sur la théorie et la pratique de l'éducation pour ceux qui enseignent dans les classes élémentaires

et secondaires... excepté le diplôme d'enseignement. Et nous en avons si peu qui viennent... pas deux cents par an. La plupart institutrices. Les hommes préfèrent enseigner par routine... caractéristique anglaise, la routine... A quoi bon répéter des choses évidentes... Mais il est certain... absolument certain... qu'il arrivera quelque chose... quelque chose de désagréable... dans quelque temps, si ça continue dans ces conditions-là. Les écoles américaines ne cessent de se perfectionner... les écoles allemandes aussi. Ce qui suffisait hier ne suffit plus aujourd'hui. Je vous dis cela à vous, mais ce serait oiseux... Il ne suffit pas de faire n'importe quoi. Il y a tant à considérer. Cependant... Mais vous feriez bien de prendre un diplôme et de vous mettre en état... encore que ce soit là préparer l'avenir.

Il parlait de préparer l'avenir avec un petit rire d'excuse, comme si c'eût été de sa part une innocente faiblesse. Il se détourna de ces abstruses questions et fournit à Lewisham tous les détails concernant les diplômes du collège, après quoi il passa à d'autres possibilités.

— Il y a des leçons particulières, — dit-il. — Que diriez-vous d'un jeune garçon en retard? A l'occasion, on nous demande aussi des maîtres non logés... surtout pour les écoles de filles. Mais cela, c'est pour les hommes d'âge mûr... les gens mariés, vous comprenez.

— Je suis marié, — dit Lewisham.

— Hein? — fit le Collège de Pédagogie en sursautant.

— Je suis marié, — répéta Lewisham.

— Bigre! — fit le Collège de Pédagogie qui considéra curieusement Lewisham par-dessus ses lu-

nettes d'or. — Bigre! J'ai deux fois votre âge et je ne suis pas marié du tout. Vingt et un ans! Est-ce que... y a-t-il longtemps que vous êtes marié?

— Quelques semaines, — répondit Lewisham.

— C'est vraiment remarquable, — reprit le Collège de Pédagogie. – C'est très intéressant... *Réellement!*... Votre femme doit être une jeune personne très courageuse... Excusez-moi. Vous savez... Vous aurez à coup sûr fort à faire pour vous créer une position. Cependant... cela vous permet les écoles de filles... Jusqu'à un certain point... c'est-à-dire...

L'évident surcroît de respect que lui témoignait le Collège de Pédagogie plut extrêmement à Lewisham. Mais son entretien avec l'Agence Médicale, Scolaire et Ecclésiastique, qui gîte près du pont de Waterloo, le déprima à nouveau et après cela il se mit en route pour rentrer à pied. Bien longtemps avant d'être au terme de son voyage il fut fatigué; son simple orgueil d'être marié et de lutter corps à corps contre un monde antipathique avait disparu. Sa capitulation sur la question religieuse lui avait laissé une amertume envenimée; le problème du vêtement demeurait douloureusement cuisant. Il était encore loin d'admettre carrément que sa valeur marchande fût au dessous plutôt qu'au-dessus de cent livres par an, mais cette conviction gagnait du terrain quand même.

Le jour était grisâtre et il soufflait un vent âpre et glacial. Un clou dans sa chaussure eut l'audace de se rendre désagréable. Certaines réponses désastreuses à son récent examen de botanique parvinrent à forcer son attention, bien qu'il eût réussi jusqu'alors à les bannir de son esprit. Pour la pre-

mière fois depuis son mariage, il entrevit des possibilités d'échec.

Quand il fut rentré, il voulut s'installer aussitôt dans le petit fauteuil craquant, auprès du feu, mais Ethel s'avança vers lui, abandonnant la machine à écrire nouvellement achetée, et, les bras étendus, l'empêcha de s'asseoir.

— Oh! comme je me suis ennuyée...! — fit-elle.

Il dédaigna le compliment.

— Je ne me suis pas tellement amusé que tu puisses te plaindre, — dit-il, sur un ton qu'elle ne lui connaissait pas. Il se dégagea des bras qui l'étreignaient et s'assit. Soudain, il remarqua l'expression du visage de sa femme.

— Je me sens fatigué, — commença-t il en manière d'excuse, — et il y a dans ma chaussure un maudit clou qu'il faut que je martèle. C'est éreintant de voir tous ces agents les uns après les autres, mais il vaut mieux y aller en personne. Et toi, comment te trouves-tu?

— Très bien, — dit-elle, en l'observant. — C'est vrai, *tu as l'air* fatigué. Nous allons prendre du thé. Laisse-moi te retirer tes bottines... mon chéri... si... je le veux.

Elle sonna, puis, empressée, sortit, et du haut de l'escalier commanda le thé, revint, attira le tapis disloqué et se mit à délacer les chaussures de son mari. L'humeur de Lewisham changea.

— Tu es un trésor, Ethel, un vrai trésor.

Il se pencha et l'embrassa derrière l'oreille; le délaçage fut suspendu pour des caresses réciproques.

Bientôt Lewisham fut confortablement assis dans le fauteuil, ses pantoufles aux pieds, une tasse de thé à la main et Ethel, agenouillée sur le devant du

foyer, la figure éclairée par les flammes, lui parlait d'une réponse à son annonce de l'*Athenæum*, réponse qu'elle avait reçue quelques instants avant son retour.

— Ça, c'est excellent, — déclara Lewisham.

— Il s'agit d'un romancier, — dit-elle, avec une lueur de fierté dans les yeux et elle lui tendit la lettre, qui était signée : Lucas Holderness, auteur de « la Fournaise du Crime » et d'autres ouvrages.

— Ça, c'est de premier ordre, — affirma Lewisham avec un soupçon d'envie et il se pencha pour lire la missive à la lueur du feu.

Elle était datée de Judd Street, Euston Road, écrite sur du bon papier et d'une belle écriture ronde telle qu'on s'imagine l'écriture d'un romancier.

« Chère Madame, » disait la lettre, « je me pro-
« pose de vous envoyer, par pli recommandé, le
« manuscrit d'un roman en trois volumes. Il est
« d'environ 90.000 mots, mais il vous incombera
« d'en compter le nombre exact... »

— Je ne sais comment je ferai pour compter tout cela, — interrompit Ethel.

— Je te montrerai un moyen. Il n'y a pas de difficulté. Tu comptes les mots de trois ou quatre pages, tu prends une moyenne et tu multiplies.

« ... Mais il est juste qu'avant de vous faire cet
« envoi je puisse être assuré que ma confiance, en
« remettant cet ouvrage entre vos mains, ne sera
« pas mal placée, et que son exécution sera de
« l'excellence nécessaire... »

— Oh! — dit Lewisham, — ça, c'est ennuyeux.

« ... En conséquence, je dois vous demander des
« références... »

— Ça, c'est diablement contrariant, — s'exclama

Lewisham. — Si cet imbécile de Lagune... Mais qu'est cela?

« ... ou à défaut de références, un dépôt... »

— Ça, c'est raisonnable, selon moi.

Le dépôt était si minime... une simple guinée. Si des doutes avaient pu s'élever, la vue de la petite Ethel, pleine d'espoir et de bonne volonté, les eût vite fait rejeter.

— Un chèque lui montrera que nous avons un compte de banque derrière nous, — dit Lewisham (son compte de banque était encore suffisamment récent pour qu'il en tirât de l'orgueil). — Nous lui enverrons un chèque. Cela le rassurera.

Ce soir-là, après que le chèque d'une guinée eut été envoyé, l'horizon fut encore illuminé par l'arrivée d'une lettre d'avis provenant de MM. Danks et Wimborne. Il s'agissait de postes vacants, avec logement, postes pour lesquels, manifestement, Lewisham n'était en aucune façon qualifié; néanmoins, c'était une assurance encourageante que les choses marchaient, qu'il y avait dans les remparts de la société coalisée des endroits vulnérables. Ensuite, avec d'occasionnelles caresses pour Ethel, il se mit à la revision de ses notes de l'année précédente, car maintenant la botanique était finie et le cours supérieur de zoologie — le dernier coup de collier pour la médaille Forbes — commençait. Ethel alla prendre dans la chambre son meilleur chapeau pour procéder à certaines modifications dans l'arrangement de sa garniture. Elle était assise sur la chaise basse, tandis que Lewisham, tous ses documents étalés devant lui, était accoudé sur la table.

Bientôt, ayant déplacé sur sa coiffure un bouquet de bluets, elle leva la tête et aperçut Lewisham, qui ne lisait plus, mais regardait fixement le centre

du tapis de table, avec, dans les yeux, une extraordinaire expression de misère. Elle oublia ses bluets et l'observa.

— Un sou pour savoir tes pensées.

Lewisham tressaillit.

— Eh?

— Pourquoi avais-tu l'air si misérable? — demanda-t-elle.

— Est-ce que j'avais l'air misérable?

— Oui... et grognon.

— Je pensais que j'aurais plaisir à faire bouillir un évêque dans l'huile.

— Mon chéri!

— Tous ces personnages savent parfaitement le pour et le contre de ce qu'ils enseignent; ils savent que ne pas croire, ce n'est ni folie, ni perversité, ni grand dommage pour les autres; ils savent parfaitement qu'un homme peut être aussi honnête que le jour, et droit... droit et convenable en toute manière ...et ne pas croire à ce qu'ils enseignent. Ils savent qu'un homme n'a besoin que de ne pas être très exigeant sur le point d'honneur pour professer n'importe quoi en fait de croyance... n'importe quoi. Et ils ne veulent pas le dire. C'est à croire qu'ils veulent que personne ne soit difficile sur le point d'honneur. Si un homme est riche, ils le flatteront bassement et sans se lasser, bien qu'il se moque de leur doctrine. Ils acceptent la vaisselle d'or que leur offrent des financiers sans scrupules et le revenu de maisons insalubres. Mais si un homme est pauvre et ne fait pas profession de croire ce que certains d'entre eux ne croient même pas, ils ne lèveraient pas le petit doigt pour le protéger contre l'ignorance de leurs adeptes. Ton beau-père avait raison là-dessus l'autre soir. Ils savent ce

qu'il en est. Ils savent que cela signifie hypocrisie et farce pour la plupart des gens et ils s'en gaussent. Pourquoi s'en soucieraient-ils? Ils avalent fort bien la chose. Ils sont gâtés, pourquoi ne le serions-nous pas?

Lewisham, ayant choisi les évêques comme boucs émissaires de sa turpitude, était tout disposé à attribuer à leur ingérence le clou de sa bottine. Mme Lewisham avait l'air embarrassé. Elle comprit ce que ce verbiage voulait dire.

— Tu n'es pas... — hasarda-t-elle, et, baissant la voix, elle acheva: — ... un *infidèle?*

Lewisham hocha la tête tristement.

— Et toi? — répliqua-t-il.

— Oh! moi, non, — assura Mme Lewisham.

— Mais tu ne vas pas à l'église, tu ne...

— Non, je n'y vais pas, — répondit-elle; puis, avec plus d'assurance: — Mais je ne suis pas une infidèle.

— Chrétienne, alors?

— Je le suppose.

— Mais une chrétienne... Qu'est-ce que tu crois?

— Oh! qu'il faut dire la vérité, et faire le bien, et ne pas causer de tort aux autres, et tout cela...

— Ce n'est pas ce qu'on entend par être chrétien. Pour être chrétien il faut croire.

— C'est ce que, moi, j'entends par être chrétien, — répliqua Mme Lewisham.

— Oh! à ce compte-là, tout le monde est chrétien, — observa Lewisham. — Nous pensons tous qu'il est bien de faire le bien et mal de faire le mal.

— Mais nous ne le faisons pas tous, — rétorqua Mme Lewisham en reprenant l'arrangement de ses bluets.

— Non, — dit Lewisham, quelque peu déconcerté par cette méthode féminine de discuter. — Nous ne le faisons pas tous..., certainement...

Il la contempla un instant... elle penchait la tête de côté et ses yeux regardaient les bluets... L'attention du jeune homme était absorbée par une étrange découverte... Il parut sur le point de parler, mais se remit le nez dans ses notes. Bientôt le centre du tapis de table l'eut à nouveau attiré.

Le lendemain matin, Mr. Lucas Holderness reçut un chèque d'une guinée. Il médita pendant quelques instants, puis, prenant la plume et l'encre, il perfectionna le *une*, qu'avait négligemment tracé M. Lewisham; après quoi, on put lire couramment *cinq*. Ensuite, il retoucha le *un* sans barre pour que le chiffre fût d'accord avec la lettre.

Vous pouvez vous imaginer le personnage, maigre, cadavérique, avec de longs cheveux noirs et un costume d'une sévérité ecclésiastique, lamentablement râpé. Il procéda à ces corrections avec une gravité attentive, prit son chapeau, sortit et porta le chèque chez son épicier. Celui-ci l'examina avec méfiance.

— Encaissez-le, — dit M. Lucas Holderness, — si vous avez des doutes, encaissez-le. Je ne connais pas le signataire et je ne sais qui il est. Pour tout ce que je puis dire, c'est peut-être un escroc. Je ne puis pas répondre pour lui. Encaissez-le et voyez. Vous me le paierez après. Je puis attendre. Je reviendrai dans quelques jours.

— Il était bon, n'est-ce pas? — demandait le surlendemain M. Lucas Holderness, d'un ton indifférent.

— Tout à fait bon, Monsieur, — répondait l'épicier avec un respect nouveau pour son client à qui il remit la monnaie qui lui revenait.

M. Lucas Holderness, qui n'avait cessé d'examiner les marchandises de la boutique avec une curieuse avidité, s'anima soudain et acheta une boîte de saumon. Il sortit, tenant le reste de son argent dans sa main, car les poches de son vêtement étaient vieilles et peu dignes de confiance. Chez le boulanger, il acheta un pain frais. Mordant à même, il en arracha un vaste morceau et se remit en route la bouche pleine. Le morceau était si gros qu'il contorsionnait sa bouche jusqu'aux plus horribles formes. Il avalait avec effort, tendant le cou à chaque fois. Ses yeux exprimaient une satisfaction animale. Il tourna le coin de Judd Street, mordant encore dans son pain... et le lecteur, aussi bien que les Lewisham, n'en entend plus parler.

CHAPITRE XXVI

DÉSENCHANTEMENT

Après tout, les fiançailles, les épousailles et l'épithalame couleur de rose ne sont qu'une aube fugitive, après laquelle il faut franchir sous une lumière implacablement pâle tout le long intervalle d'une journée de labeur. Quelque effort que nous fassions pour suspendre le cours de ces instants délicieux, ils perdent leur attrait et passent sans remords, sans espoir de retour, laissant seulement, pour les sots, les plus viles contrefaçons en des galetas et des chambres obscures. Nous continuons... nous grandissons. Tout au moins nous prenons de l'âge. Notre jeune couple, émergeant à présent d'une atmosphère d'aurore et d'étoiles du

matin, trouva le ciel qui s'emplissait de nuages gris au-dessus de leur tête et, pour la première fois, ils s'entrevirent à la clarté de chaque jour.

Ce serait peut-être rendre un meilleur témoignage au raffinement de Lewisham que de pouvoir dire qu'il supporta son désenchantement avec modération et dignité, qu'il dissimula son désappointement par de pathétiques petites feintes, et chercha à maintenir son atmosphère d'illusion sentimentale en affectant d'y croire encore, et parvenir ainsi peu à peu jusqu'au grand jour de la vérité. Mais nos jeunes gens étaient encore trop neufs pour cela. Déjà nous avons décrit leurs premiers indices de mésentente, et il serait oiseux et pitoyable de raconter par le détail le conflit croissant de leurs individualités. Ils se querellèrent, ils en vinrent à des paroles désobligeantes. La crainte perpétuelle des tracas menaçants les tenaillait, l'inquiétude des fonds qui s'épuisaient, la recherche d'emplois qui ne voulaient pas venir les agaçait, et Ethel était accablée par de longues heures vides et solitaires dans un triste logis. Des différends s'élevaient à propos de choses insignifiantes; une nuit, une insondable stupéfaction empêcha Lewisham de dormir parce qu'elle l'avait convaincu qu'au fond il ne se souciait pas plus du Bien et de l'Humanité que de sa première culotte et qu'elle tenait son Socialisme pour une inconvenante fantaisie. Un dimanche après-midi, ils commencèrent une promenade sous les meilleurs auspices, et ils en revinrent fâchés tout rouge, se lançant à toute volée des ripostes satiriques, et tout cela, à cause des conventions sociales que prônaient sottement les romans en livraisons dont Ethel faisait sa lecture favorite. Pour quelque inexplicable raison Lewisham s'était pris d'une farouche aversion

pour ces romans. Ces attaques n'étaient pour la plupart que de simples escarmouches, et les silences embarrassés qui s'ensuivaient se terminaient tôt ou tard par une réconciliation franche ou tacite, bien qu'une fois ou deux ces replâtrages n'aient réussi qu'à envenimer la blessure. Chaque nouvel assaut laissait sa marque, effaçait au livre de leurs vies une page du chapitre romanesque.

Aucun travail ne vint, aucune nouvelle source de revenus pour l'un ou l'autre ne s'offrit, sinon deux bagatelles. Une fois Lewisham gagna un prix de douze shillings au concours d'un journal hebdomadaire, et par trois fois Ethel eut à faire un fragment infinitésimal de dactylographie pour un poète qui avait apparemment vu l'annonce de l'*Athenæum*. Il s'appelait Edwin Peak Baynes et son écriture était irrégulière et difforme. Il envoya plusieurs courts poèmes griffonnés sur des feuilles volantes, spécifiant qu'il voulait en avoir « trois exemplaires parfaitement copiés en caractères différents et ne pas se servir d'attaches de métal, mais de fil de soie de couleur appropriée ».

Nos deux jeunes gens prirent beaucoup de peine pour se conformer à ces instructions. L'un de ces poèmes s'appelait : *Chant d'oiseau;* l'autre : *Ombres nuageuses*, et le troisième : *Eryngium*, mais Lewisham émit l'avis qu'on pourrait les appeler collectivement : *Sornettes*. En manière de paiement, le poète, contrevenant aux règlements postaux, envoya fixé sur une carte un demi-souverain priant Ethel de garder le surplus comme avance sur des travaux à venir. Peu de temps après, le poète en personne rapporta les trois poèmes grandement corrigés, avec cette indication énigmatique tracée au travers de la couverture de chacun : « C'est

ce genre que j'aime, seulement si possible encore plus accentué. »

Lewisham était absent, mais Ethel le reçut, de sorte que sa recommandation écrite ne fut plus nécessaire.

— C'est un tout jeune homme, — dit Ethel en racontant l'entrevue à Lewisham qui manifestait une certaine curiosité.

Tous deux eurent le sentiment que l'extrême jeunesse de Edwin Peak Baynes enlevait quelque chose à la réalité du travail qu'il leur confiait.

Depuis son mariage jusqu'à l'examen final de juin, l'existence de Lewisham avait eu une qualité bizarrement amphibie. A la maison, il y avait Ethel et la perpétuelle et douloureuse course à l'emploi; les persistantes et irritantes surcharges de Mme Gadow, et ainsi de suite, et au milieu de toutes ces choses, il se sentait extraordinairement adulte; mais, intercalés dans ces journées d'épreuve, il y avait les intervalles passés à Kensington, bribes de son adolescence, pour ainsi dire, égarées dans les éléments nouveaux de son âge viril, intervalles durant lesquels, il était simplement un étudiant insubordonné qui trompait les espérances fondées sur lui et qui montrait une disposition croissante pour le bavardage. A South Kensington, il développait complaisamment d'idéales théories avec l'insouciance juvénile d'un étudiant. Mais sa situation personnelle, particulière, concrète, où le réel prenait la place du chimérique, se trouvait dans le petit logement de Chelsea, dont l'atmosphère devenait étouffante avec les chaleurs de l'été proche, tandis que s'entassaient dans des coins les innombrables livraisons à deux sous dont Ethel faisait sa pâture mentale.

Il se rendait compte que son âge viril débutait dans

des conditions singulièrement peu favorables. Les seuls visiteurs du jeune couple étaient les Chaffery. Le médium venait souvent partager leur souper et, en dépit de sa fourberie, il faisait peu à peu la conquête de Lewisham par ses monologues divertissants et par l'envie et le respect qu'il exprimait à l'endroit des connaissances scientifiques de l'étudiant. De plus, avec le temps, Lewisham se trouva de plus en plus en sympathie avec les sentiments amers que Chaffery entretenait contre ceux qui ordonnent le monde. Il faisait bon l'entendre parler des évêques, du clergé et de cette sorte de gens. Il disait excellemment ce que Lewisham pensait.

Chaque fois aussi que Lewisham rentrait, il rencontrait, perpétuellement prête à partir, Mrs. Chaffery, petite forme vague, noire, tâtillonne et malpropre. Elle venait parce qu'Ethel, malgré ses affirmations que l'amour était *tout*, trouvait la vie conjugale légèrement triste et isolée quand Lewisham n'était pas là. Quand il arrivait, la pauvre femme s'esquivait en hâte à cause d'une certaine irritabilité que développait la lutte contre la société. Il n'avait parlé de son mariage à personne, à Kensington, d'abord parce que le secret en était délicieux, ensuite pour d'autres raisons. De sorte que cette existence en double restait bien tranchée. Ces deux mondes se terminaient et commençaient aux grilles de fer du collège royal. Mais le jour vint où Lewisham franchit pour la dernière fois ces grilles et son adolescence fut irrévocablement achevée.

A l'examen final du cours de biologie, examen qui annonçait la suppression de son revenu hebdomadaire d'une guinée, il dut s'avouer qu'il ne brillerait guère. L'après-midi de la dernière journée des travaux pratiques, il s'attarda, battu, la tête brû-

lante, les cheveux ébouriffés et les oreilles rouges. Il resta dans la salle, jusqu'à la plus extrême limite du temps accordé pour l'épreuve, s'efforçant de ne pas s'énerver et d'accomplir sans erreur son travail. Mais cela n'était pas facile pour quelqu'un qui avait esquivé le laboratoire. Il se leva, remit sa feuille au démonstrateur morose, qui huit mois auparavant l'avait accueilli en termes si flatteurs, puis il rejoignit à la porte le groupe de ses condisciples.

Smithers pérorait sur la difficulté de l'épreuve et le jeune étudiant aux grandes oreilles écoutait attentivement.

— Ah! voilà Lewisham! Comment vous en êtes-vous tiré, vous, Lewisham? — questionna Smithers, sans cacher son assurance.

— Horriblement mal, — répondit brièvement Lewisham en se frayant un passage.

— Avez-vous identifié le spécimen D? — clama Smithers.

Lewisham feignit de ne pas entendre, et se trouva en face de Miss Heydinger, qui tenait son chapeau à la main et examinait la figure rouge de Lewisham. Il fut sur le point de passer sans rien dire, mais quelque chose, dans l'expression des traits de la jeune fille, pénétra son trouble même. Il s'arrêta.

— Avez-vous pu en sortir de cette dissection? — demanda-t-il aussi gracieusement qu'il le put.

Elle fit de la tête un geste négatif.

— Est-ce que vous descendez? — s'enquit-elle.

— Plutôt! — fit Lewisham, de façon à laisser entendre qu'il s'était offensé de l'apostrophe de Smithers.

Il ouvrit la porte vitrée qui menait du corridor à l'escalier. Ils descendirent en silence jusqu'au premier palier.

— Est-ce que vous revenez l'année prochaine? — interrogea Miss Heydinger.

— Non, — dit Lewisham, — non, je ne reviendrai plus ici... jamais.

Un nouveau silence s'ensuivit.

— Qu'allez-vous faire, alors?

— Je ne sais pas. Il faut que je trouve à gagner ma vie d'une façon quelconque. Et cette perspective m'a tourmenté pendant ce dernier trimestre.

— Je croyais... — Elle se tut. — Retournerez-vous auprès de votre oncle? — reprit-elle.

— Non. Je resterai à Londres. Ça ne vaut rien de perdre le contact des choses utiles. Et d'ailleurs... Je me suis fâché avec mon oncle.

— Que pensez-vous faire ?... L'enseignement?

— J'imagine que ce sera l'enseignement... je n'en suis pas sûr. Je prendrai ce qui se trouvera.

— Je comprends, — fit-elle.

Ils continuèrent à descendre sans plus rien dire pendant un instant.

— Vous reviendrez l'an prochain, sans doute? — s'informa-t-il.

— Il se peut que j'essaie encore la botanique... s'il reste de la place... Et je songeais que... quelquefois on entend parler de quelque chose... Quelle est votre adresse? De sorte que s'il me venait aux oreilles...

Lewisham s'arrêta sur une marche et réfléchit.

— C'est juste, — déclara-t-il, et il se remit en mouvement, sans rien faire néanmoins qui indiquât son intention de donner l'adresse demandée et la jeune fille, en arrivant au bas de l'escalier, répéta la requête.

— Cette maudite dissection !... — exclama-t-il. — Elle m'a mis la tête à l'envers.

Ils échangèrent leurs adresses sur des feuillets arrachés au cahier de note de Miss Heydinger. Dans le vestibule, elle l'attendit pendant qu'il signait le livre de présence. Au moment de franchir les grilles, elle dit :

— Je m'en vais par les jardins de Kensington.

Il éprouvait maintenant une certaine irritation de cet échange d'adresses et il ne voulut pas comprendre l'invite qu'impliquait cette phrase.

— Et moi je m'en vais du côté de Chelsea.

Elle hésita un instant, intriguée et l'observant du coin de l'œil.

— Au revoir, alors, — fit-elle.

— Au revoir, — répondit-il en soulevant son chapeau.

Il traversa lentement la rue, tenant à la main son sac vernis rapiécé et bourré. Il se dirigea pensivement vers le coin de Cromwell Road, et tourna à droite afin d'apercevoir encore l'amas rouge des écoles de science qui s'élevait haut et droit au milieu des jardins du Muséum d'Histoire naturelle. Son regard était plein de regrets.

Il était tout à fait certain d'avoir échoué à ce dernier examen. Il savait que la carrière scientifique lui était maintenant fermée à jamais et il se remémorait à présent comment il avait suivi cette même rue pour se rendre la première fois au grand édifice, et toutes les espérances et les résolutions qui l'enflaient d'orgueil à mesure qu'il approchait. Ce rêve de travail incessant et acharné ! Où ne serait-il pas parvenu s'il avait su diriger tous ses efforts vers ce but unique et l'atteindre ?...

C'était dans ces jardins qu'avec Smithers et Parkson il venait s'asseoir sur un banc auprès de

l'arbre fossile et discourir sur le socialisme, avant sa fameuse conférence.

— Oui, — se dit-il tout haut, — oui... c'est fini, *cela* aussi... tout est fini.

Bientôt l'angle du Muséum d'Histoire naturelle s'interposa entre lui et son Alma Mater qui reculait déjà dans le passé. Il soupira et se tourna vers son étouffant petit logement de Chelsea, et vers le monde toujours inconquis.

CHAPITRE XXVII

A PROPOS D'UNE QUERELLE

C'est vers la fin de septembre qu'advint cette particulière querelle. A cette époque, presque toutes les teintes roses s'étaient fanées, car le mariage des Lewisham remontait à six mois. Leurs affaires financières avaient passé de la phase catastrophique à la phase sordide, quand, inopinément, Lewisham trouva de l'ouvrage. Un préparateur aux examens militaires, le capitaine Vigours, avait besoin de quelqu'un d'énergique pour enseigner à ses cancres les mathématiques, le dessin géométrique et ce qu'il lui plaisait d'appeler les sciences pour l'armée. Il ne payait pas moins de deux shillings l'heure la part incertaine qu'il exigeait du temps de Lewisham. De plus, on ouvrait à Walham Green un cours de mathématiques élémentaires où Lewisham devait aller montrer ses capacités. Il paraissait vraisemblable que les recettes monteraient à cinquante shillings par semaine. On pouvait même espérer davantage. Il ne s'agissait plus maintenant que de franchir sans encombre l'intervalle qui les séparait du moment où Vigours effectuerait son premier paiement. En attendant, la fraîcheur des corsages

d'Ethel avait disparu et Lewisham s'abstenait de faire réparer sa bottine qui avait craqué au pouce.

Le début de la querelle fut assez trivial; mais ils en arrivèrent bientôt aux généralités. Lewisham s'était levé de mauvaise humeur, avec le souvenir pénible d'une passe d'armes de la veille... Un petit incident,qui n'avait rien à faire avec leur différend ostensible, prêta à ce souvenir une vivacité d'émotion bien supérieure à ses mérites. En sortant de la chambre à coucher, il vit une lettre au milieu de la vaisselle du déjeuner étalée pêle-mêle sur la table, et l'attitude d'Ethel indiquait qu'en survenant il avait dérangé un examen subreptice de la missive; celle-ci tout à coup glissa à terre. Les yeux de la jeune femme rencontrèrent ceux de son mari et elle rougit. Il s'assit et d'un geste un peu gauche peut-être, ramassa la lettre de Miss Heydinger. Sur le point de la mettre dans sa poche, il hésita, puis se décida à l'ouvrir. Elle contenait une ample provision de lecture, et il lut. En somme, il jugea que c'était là une sorte de lettre plutôt terne, mais il ne laissa rien paraître de cette opinion. Quand il en eut terminé la lecture, il la mit dans sa poche.

Strictement, cela n'avait rien à faire avec la querelle, qui éclata lorsque le petit déjeuner fut terminé. Lewisham n'était pas pris avant l'après-midi et il comptait employer sa matinée à la revision de certaines notes concernant les « sciences pour l'armée ». Malencontreusement, la recherche de son cahier de notes l'amena en collision avec les piles de livraisons qu'accumulait Ethel.

— Il y en a partout de ces âneries, — fit-il en bousculant les innombrables fascicules. — Je voudrais bien qu'on les mette en ordre quelquefois.

— Ils étaient bien en ordre avant que tu ne les aies bouleversés.

— Quelles maudites billevesées! Il faudrait flanquer tous ces romans au feu, — affirma Lewisham en lançant avec colère dans un coin ce qu'il en avait sous la main.

— Oui, tu as pourtant essayé d'en écrire un, tout de même, — dit Ethel, se souvenant d'un énorme paquet de papier écolier qui avait eu une fin malheureuse avant que Lewisham n'ait trouvé à s'employer plus utilement. Toute allusion à cette tentative l'irritait extrêmement.

— Hein? — fit-il sèchement.

— Tu as essayé d'en écrire un, — répéta Ethel, sans enthousiasme.

— Ça t'amuse de me le rappeler sans cesse?

— C'est toi qui m'y as fait penser.

Un instant il se demanda s'il fallait précipiter les hostilités.

— En tout cas, tout cela fait une litière dégoûtante et il n'y a pas un seul endroit propre dans la pièce, pas un seul!

— C'est ce que tu répètes tout le temps.

— Enfin, y a-t-il un seul coin propre?

— Oui, il y en a.

— Où?

Ethel prétendit n'avoir pas entendu. Mais un démon poussait Lewisham.

— Ça n'est pas comme si tu avais quelque chose à faire, — fit-il remarquer dans la seule intention de dire des choses blessantes.

Ethel se retourna.

— Si j'enlevais toutes ces livraisons, — répliqua-t-elle, — tu dirais seulement que je les ai cachées. A quoi bon essayer de te faire plaisir?

— A quoi bon, en effet? — répéta Lewisham, qu'un esprit de perversité inspirait.

Ethel était toute rouge d'animation et, sous ses paupières, des larmes mal contenues brillaient. Brusquement, elle abandonna la défensive et lâcha tout de go le grief qui depuis si longtemps les séparait. Sa voix laissait deviner son emportement.

— Rien de ce que je fais ne te plaît depuis que cette miss Heydinger s'est mise à t'écrire.

Il y eut un silence subit, un vide. Une sorte de stupéfaction les avait saisis tous deux. Jusqu'ici il avait été de convention tacite qu'elle ne saurait rien de l'existence de miss Heydinger. Il comprit.

— Comment sais-tu?...

Mais il s'aperçut aussitôt qu'il était impossible d'engager le débat de cette façon. Il eut l'air d'accepter la chose naturellement et laissa échapper un heu! d'incommensurable dédain. Puis élevant soudain la voix :

— Tu es absolument déraisonnable! — s'écria-t-il sur un ton de vif reproche. — C'est du toupet de dire cela! Comme si tu avais jamais essayé de me faire plaisir! Tout comme si ça n'était pas exactement le contraire!

Il se tut... momentanément frappé de l'injustice de ses paroles, puis se lança tête baissée dans la voie qu'il avait d'abord évitée.

— Comment sais-tu que c'est miss Heydinger...?

Ce fut presque avec des sanglots qu'Ethel l'interrompit.

— Je ne devrais pas le savoir, sans doute?

— Mais comment?...

— Tu crois peut-être que cela ne me regarde pas? Tu crois que je suis de pierre?

— C'est-à-dire... tu crois que je...

— Oui... je le crois!

Lewisham considéra un instant la source de difficultés qui se découvrait là. Il chercha une sentence irréfutable, un raisonnement convaincant pour détruire ou dissimuler ce nouvel aspect des choses. Rien ne vint. Il était pris de tous côtés. Une furie irrésistible et stupide s'empara de lui.

— Jalousie! — cria-t-il. — Jalousie! Tout comme si... Ne puis-je pas recevoir de lettres sur des sujets que tu ne comprends pas... que tu ne *veux* pas comprendre? Si je t'offrais de les lire, tu ne... Tout simplement parce que...

— M'as-tu jamais mise à même de comprendre?

— Je ne t' ...?

— Non!

— Et pourquoi?... D'abord, j'ai toujours essayé... Socialisme... religion... tout cela. Mais, ça ne t'intéresse pas... tu ne *veux* pas t'y intéresser. Tu ne veux pas admettre que j'ai réfléchi à toutes ces questions, qu'elles me passionnent! Je ne voulais pas discuter, à quoi bon? Tu m'aimes à ta façon... et tout le reste... peu t'importe. Et parce que j'ai une amie...

— Une amie!

— Oui... une *amie!*

— Alors!... pourquoi caches-tu ses lettres?

— Parce que je te dis que tu ne comprendrais pas de quoi il s'agit. Mais bah! je ne veux pas discuter, non je ne veux pas! tu es jalouse, un point, c'est tout.

— Mais qui donc ne le serait pas?

Il se tourna vers sa femme comme s'il eût trouvé la question difficile à saisir. Le sujet était épineux ... extrêmement épineux. Il promena son regard par la pièce en quête d'une diversion. Le cahier de

notes qu'il avait enfin déniché sous un amoncellement de livraisons lui fournit le prétexte de se plaindre des heures perdues. Sa rage éclata. Il s'attaqua brusquement aux imperfections fondamentales, en gesticulant comme un fou.

— Ça ne peut pas durer comme cela! Ça ne durera pas comme cela! Comment puis-je travailler? Comment puis-je arriver à quelque chose?

Il fit trois pas en avant et resta debout dans un espace libre.

— Je ne veux pas de cela! Je ne veux pas supporter cela! Bisbilles... querelles... désagrément! Voilà! je voulais travailler ce matin. Je voulais revoir mes notes! Au lieu de cela, tu me cherches chicane...

Cette énorme injustice révolta Ethel qui se récria :

— Je ne t'ai pas cherché chicane.

La seule réponse à opposer à cette dénégation était de crier, et Lewisham cria.

— Tu m'as cherché querelle! je le répète. Tu as fait du chahut. Tu entames une dispute... par jalousie... de moi! Comment puis-je arriver à quelque chose? Comment rester dans une maison comme cela? Je m'en irai... Fais-y attention... je m'en irai... J'irai travailler à la Bibliothèque...

Il s'aperçut qu'il ne savait plus que dire et qu'Ethel allait lui répondre. Il lança des regards furibonds autour de lui, cherchant une conclusion péremptoire. La nécessité s'imposait d'agir instantanément. Un volume d'Huxley se trouvait sur une petite table; il le vit, le saisit, lui fit décrire en l'air un arc menaçant et l'envoya violemment s'échouer dans la cheminée sans feu.

Une seconde, il parut chercher un autre projectile. Il avisa son chapeau sur la commode, s'en empara et se dirigea tragiquement vers la porte. Tenant le battant à demi fermé, il hésita, puis le rouvrit tout grand et le referma en le faisant claquer avec véhémence. Par là, le monde était averti de la justice de sa colère et sur ce beau geste il gagna la rue avec honneur.

Insouciant de sa direction, il avançait à grandes enjambées par les rues encombrées de passants qui se rendaient en hâte à leurs affaires, et bientôt l'habitude le fit s'engager dans Brompton Road; il était entraîné vers l'est avec le courant matinal amenant la foule vers le centre de Londres. Pendant un certain temps, il entretint sa colère et sa juste indignation malgré un doute rebelle tout au fond de sa conscience. Pourquoi l'avait-il épousée? Il revenait sans cesse à cette question. Pourquoi, au nom du ciel, pourquoi l'avait-il épousée? Mais, quoi qu'il en fût, il avait pris la bonne décision. Il en avait assez, il fallait que cela eût une fin. C'était intolérable et il était indispensable d'en finir. Il médita un discours dévastateur qu'il lui déclamerait tantôt, conformément à cette résolution. Des cruautés lui traversèrent l'esprit. De cette façon, il démontrerait clairement qu'il ne voulait plus supporter cela, et il évitait fort soigneusement de se demander ce que *cela* était réellement.

Comment, au nom du ciel, en était-il venu à l'épouser?... On eût dit que le caractère des parages où il se trouvait se reflétait sur le caractère de ses pensées. Les immenses pavillons de tôle gaufrée qui abritent comme ironiquement le Musée d'Art, l'Oratoire tronqué qui aboutit de biais sur la rue, paraissaient avoir avec le destin une querelle simi-

laire. Pourquoi, au nom du ciel...! Après tant de hautes ambitions!

Il constata que ses préoccupations lui avaient fait dépasser la porte du musée; irrité, il revint sur ses pas et franchit le tourniquet. Il pénétra dans le musée, passa sous la galerie des ferrures d'art pour se rendre à la Bibliothèque. Les rangées de tables vides, les rayons de livres amis lui firent l'effet d'un refuge...

Voilà quel fut, au début de la matinée, l'état d'âme de Lewisham, mais longtemps avant midi il n'existait plus rien de son courroux, il avait perdu sa conviction passionnée de l'indignité d'Ethel. Penché sur une pile de volumes de géologie que ses yeux ne lisaient plus, il était l'image même de la mélancolie. Dans sa mémoire, la scène du matin se représentait et il se revoyait tapageur, arrogant et injuste. A propos de quoi cette maudite scène avait-elle éclaté?

Vers deux heures, il se mit en route pour se rendre chez Vigours, alors que son cœur était tourmenté du plus cuisant remords. On ne saurait se dire par quelle transition il vint à cela, car les pensées sont plus subtiles et les émotions sont infiniment plus vagues que les mots. Mais une chose au moins est certaine, c'est qu'un souvenir lui était revenu. Et ce souvenir lui était tombé du ciel, pour ainsi dire, à travers la coupole vitrée de la Bibliothèque. Tout d'abord, il ne le reconnut pas comme un souvenir, mais prétendit y voir un obstacle irritant qui l'empêchait d'être attentif. Il aplatit bruyamment sa main sur les pages du livre ouvert devant lui.

— Au diable cette infernale ritournelle! — s'écria-t-il.

Bientôt, il eut un autre geste agacé et s'enfonça

les poings dans les oreilles. Ensuite, il repoussa les volumes, se leva et erra dans la salle. L'orgue s'interrompit brusquement au milieu d'une mesure, et sa musique s'évanouit dans le silence ambiant. Lewisham, debout dans une embrasure, ferma son livre et retourna à sa place.

L'instant d'après il s'aperçut qu'il fredonnait un air langoureux, en songeant encore à la querelle dont il croyait avoir banni de son esprit la préoccupation. Comment diable cette dispute était-elle venue? Il avait l'impression bizarre que quelque chose s'était lâché et vagabondait à l'aventure dans sa tête. Et juste à ce moment, comme une confirmation, surgit devant ses yeux une vision de Whortley, une apparition singulièrement vive. C'était le clair de lune au flanc de la colline; la petite ville s'étalait en bas, baignée de chaleur et de clarté, et la scène était mise en musique, une musique lugubrement sentimentale. Par une inexplicable confusion, cette musique semblait être moulue par un orgue de barbarie, bien qu'il sût indubitablement qu'elle provenait d'un orchestre, et à cette mélodie s'associait une mystique formule de mots languissants.

Chers souvenirs des amours de jeunesse,
Ramenez-nous les beaux jours d'autrefois.

Et non seulement cet air évoquait avec une exactitude précise tous les détails de la scène, mais il traînait après lui un énorme nuage d'émotion déraisonnable, d'une émotion qui, quelques secondes auparavant, semblait être à jamais exclue de sa personne.

Il se rappela tout ! Il avait descendu ce flanc de coteau et Ethel était avec lui...

Est-ce que réellement il avait éprouvé pour elle de pareils sentiments ?

— Bah ! — fit-il soudain en retournant à ses livres.

Mais cet air langoureux et les souvenirs qu'il avait ramenés s'étaient installés de pied ferme dans sa cervelle. Ils lui tinrent compagnie pendant qu'il déjeunait maigrement d'une tasse de lait et de biscuits (il avait en partant décidé qu'il ne rentrerait pas avant le soir), et, en se rendant chez Vigours, ils s'imposèrent à son attention.

Il est possible qu'un déjeuner composé de lait et de biscuits incite à des pensées paisibles et Lewisham se débattit au milieu de sentiments contradictoires et dans une infinie perplexité.

— Mais alors, — se demanda-t-il, — comment diable en sommes-nous arrivés à cela ?

Ce qui est en somme l'une des questions fondamentales dans l'état matrimonial.

Les tumultes du matin avaient fait place à un calme presque scientifique. Bientôt il fut virilement aux prises avec la difficulté. Inutile de vouloir le nier, ils s'étaient querellés... non pas une fois, mais maintes fois depuis quelque temps. Et c'étaient de véritables querelles : ils se tenaient tête, dressés face à face, agressifs, se frappant et cherchant à se blesser. Il essaya de se rappeler comment les choses s'étaient passées, ce qu'il avait dit et ce qu'elle avait répondu. Il ne put y parvenir. Il avait oublié des phrases ; ce n'était pas dans sa mémoire un ensemble de faits, mais une collection de phrases séparées. Chacune, sèche, laconique, sans suite, comme une inscription lapidaire. De la scène une seule image lui restait : Ethel, le visage rougi et les yeux brillants de larmes.

La traversée d'une rue encombrée lui fut une distraction momentanée. Il parvint sur le trottoir

opposé, conscient du changement survenu dans leurs relations. Il fit un dernier effort pour se convaincre qu'Ethel seule avait tort, qu'elle seule était à blâmer pour ce fâcheux changement. Elle lui avait cherché noise, elle l'avait querellé de propos délibéré parce qu'elle était jalouse. Elle était jalouse de Miss Heydinger, parce qu'elle était stupide. A présent, ces accusations s'évanouissaient comme une fumée à mesure qu'il les formulait. Mais la vision de deux petits personnages dans le clair de lune du passé ne s'évanouissait pas. C'est dans la Grand'Rue de Kensington qu'il renonça à établir la culpabilité d'Ethel, et quand il eut dépassé l'Hôtel-de-Ville il prit un parti différent. N'était-ce pas après tout possible qu'il fût plutôt lui-même à blâmer ?

Instantanément, il sembla qu'il en avait été convaincu tout le temps.

Une fois qu'il eut franchi cet obstacle, il avança rapidement. Il n'avait pas fait cent pas que la lutte était finie et qu'il se précipitait tête baissée dans l'abîme azuré du remords. Et toutes ces choses qui avaient été si dramatiques et impétueuses, toutes les choses brutales et méchantes qu'il avait dites ne lui parurent plus des inscriptions lapidaires séparées, mais se révélèrent à ses yeux en lettres de flammes, accusatrices et impitoyables. Il essaya de se figurer qu'il ne les avait pas dites, que sa mémoire lui avait joué un vilain tour, ou bien qu'il avait dit des choses similaires peut-être, mais beaucoup moins violentes. Il tenta aussi, avec une futilité presque égale, de diminuer l'importance de ses propres blessures. Ses efforts servirent seulement à lui faire juger la gravité de sa chute.

Il se souvenait de tout à présent, il revoyait tout:

Ethel dans l'avenue ensoleillée; Ethel pâle dans le clair de lune au moment où ils se séparaient devant la maison Frobisher; Ethel sortant de chez Lagune et le rejoignant pour leur promenade quotidienne; Ethel nouvelle épousée, telle qu'elle vint à lui à travers la porte à deux battants, radieuse dans la splendeur dont il la revêtait. Et enfin Ethel en colère, échevelée, le visage en larmes dans la petite pièce en désordre et mal éclairée. Tout cela à la cadence d'un air d'orgue de barbarie ! De cela à ceci ! Comment avait-il été possible après une aube aussi blanche d'en venir à un jour aussi sinistre ? Qu'avaient-ils donc perdu ? Elle et lui étaient les deux mêmes personnes qui parcouraient si gaîment la campagne dans sa mémoire réveillée; elle et lui qui avaient eu tant d'amertume pendant ces dernières semaines de misère.

Pendant un moment, il ne sut faire mieux que de gémir. Il octroyait maintenant à Ethel une responsabilité égale dans leur infortune.

— Quel gâchis, vrai ! quel piteux gâchis !

Il reconnaissait à présent l'amour pour ce qu'il était, pour quelque chose de plus ancien et de plus impérieux que la raison. Il comprit qu'il aimait Ethel, et sa colère récente, son hostilité, ses accusations contre elle lui semblèrent l'œuvre de quelque influence extérieure à son esprit. Il se remémora, incrédule, le long déclin de leur tendresse après les premiers jours de délices, la décroissance des manifestations affectueuses, les mouvements d'irritation qu'on ne réprime pas, les soirées qu'il avait passées à travailler avec acharnement, s'obstinant à ne pas remarquer la présence d'Ethel.

— On ne peut pas être toujours à se caresser, —

avait-il dit, et, de cette façon, la désunion se glissa entre eux.

Puis, en d'innombrables et menues circonstances, il n'avait été ni patient ni juste. Il l'avait blessée par des rudesses, par des critiques malveillantes et surtout par l'absurde mystère qu'il fit des lettres de Miss Heydinger. Pourquoi diable aussi lui avait-il caché ces lettres? Comme s'il y avait quelque chose à cacher ? Qu'y avait-il donc à cacher ? Quel antagonisme pouvait-il bien y avoir? Cependant, par de telles petites choses, leur amour était comme un objet autrefois cher et précieux manié maintenant par des mains brutales ; il était écorché, écorné, terni ; bientôt il serait complètement détruit. Elle avait changé d'attitude vis-à-vis de lui ; un gouffre s'ouvrait qu'il ne pourrait plus combler.

— Non, cela ne sera pas ! — fit-il, — cela ne sera pas.

Mais comment en revenir à l'état de choses de jadis ? Comment effacer ce qui avait été dit, ce qui avait été fait ? Pourraient-ils retourner en arrière ?

Pour le moment, il envisageait une hypothèse nouvelle. Supposé qu'il n'y eût plus moyen de revenir en arrière ! Supposé que le mal fût accompli ! Qu'en faisant claquer la porte derrière lui elle se soit close, et close à jamais pour lui ?

— Mais non ! — s'écria Lewisham, — mais non !

Il se rendit compte qu'il n'y avait pas à faire d'excuses raisonnées. Il fallait recommencer ; il fallait retrouver l'émotion d'autrefois ; il fallait rejeter l'accablant fardeau des difficultés quotidiennes qui annihilait toute la chaleur et toute la couleur de leurs vies. Mais comment ? Par quel moyen ?

Pour reconquérir les bonnes grâces d'Ethel, il lui témoignerait à nouveau son amour. Mais de quelle façon commencer? Comment indiquer le changement ? Ils avaient eu déjà des réconciliations, des concessions et des trêves maussades. Mais ceci était différent. Il essaya d'imaginer quelque chose qu'il dirait, un appel qu'il ferait... Tout ce qui lui vint à l'idée était froid et malaisé, ou pitoyable et indigne, ou théâtral et bête. Supposé que la porte lui fût close. Si déjà il était trop tard! En tous sens, il se heurtait aux pointes hérissées de souvenirs fâcheux. Il eut l'intuition passagère de l'aspect sous lequel elle le voyait, transformé et changé, et ses pensées lui devinrent intolérables. Car à présent il était certain qu'il l'aimait encore de tout son cœur.

Tout à coup, une vitrine de fleuriste s'offrit au milieu de laquelle une glorieuse gerbe de roses se dressait.

Les fleurs frappèrent sa vue avant d'attirer son attention. Il vit des roses blanches, d'un blanc virginal, des roses crème, des roses roses et des roses écarlates, les teintes de la chair et des perles, gerbe de couleurs parfumées, de parfums visibles, avec, au milieu de cette richesse, une note de rouge sombre. C'était pour ainsi dire la couleur même de son émotion. Il s'arrêta aussitôt et contempla la vitrine. C'était une vision somptueuse, mais pourquoi avait-elle pour lui un attrait particulier?

Alors, il lui parut que ce qu'il avait à faire était absolument évident. C'était là ce qu'il lui fallait; c'était le moyen qu'il cherchait. Entre autres choses, ce moyen indiquerait une rupture catégorique avec la privation, la gêne sordide qui rendait plus cruelle encore la détresse de leurs relations. Ces fleurs sur-

viendraient dans leur pureté inattendue pour ranimer la flamme palote de leur amour.

Puis, après les roses, il reviendrait.

Soudain, la grave inquiétude s'évanouit; il vit de nouveau le monde sous de riantes couleurs. Il s'imagina la scène du retour claire et gaie, il revit Ethel non plus aigrie et en larmes, mais enjouée comme jadis. Son cœur battit plus vite. Il fallait donner, il donnerait.

Une voix faible qui conseillait imprudemment la prudence s'étrangla et se tut. Il avait dans sa poche un souverain d'or; il entra.

Il se trouva en face d'une formidable jeune dame en noir, sans avoir préparé sa phrase. Jamais encore il n'avait acheté de fleurs. Il chercha autour de lui une inspiration : du doigt, il montra les fleurs.

— Je veux ces fleurs, — dit-il.

Il n'eut bientôt plus que quelques menues pièces d'argent à la place du souverain qu'il avait changé. Les roses dûment enveloppées devaient être remises à Ethel; selon ses recommandations expresses, elle les recevrait à six heures.

— A six heures, — répétait Lewisham avec insistance.

— C'est parfaitement compris, — avait répondu la jeune dame en noir en feignant de ne pas pouvoir retenir un sourire. — Nous avons l'habitude d'envoyer des fleurs.

H.-G. WELLS.

Traduit de l'anglais par HENRY-D. DAVRAY.

(*A suivre.*)

REVUE DU MOIS

ÉPILOGUES

La tragédie serbe. — Pensées d'été : 1. Recherche de la vérité ; — 2. La Femme et le roman ; — 3. L'œuvre et l'homme ; — 4. La perspective en littérature ; — 5. La glèbe ; — 6. Le diabolique Basedow ; — 7. Sur l'instruction ; — 8. Marche de la morale ; — 9. Religions reconquises ; — 10. Sang de religionnaire ; — 11. Les injures.

La tragédie serbe. — Le cinquième acte de la tragédie serbe a satisfait pleinement les instincts littéraires et le goût classique de la vieille Europe. Tel que cet événement apparut dans les premières dépêches, sobres, nettes, hautaines, il était beau, mais d'une beauté puissante, irrésistible, de cette beauté qui rend muet, qui suspend les gestes, contracte un peu le cœur. Depuis cela, les journalistes, qui sont peintres, ont badigeonné de phrases sentimentales le masque pâle et fatal, déployant tout leur talent à travestir en faits-divers ce « récit du messager », digne peut-être d'Eschyle. Ici, le télégraphe fut un grand poète et d'obscurs politiciens, d'honnêtes soldats furent des héros dignes de la scène et du laurier. Quelle simplicité d'action ! Quelle décision dans le mouvement des conjurés, dans ce jeu des bras qui se lèvent et qui retombent !

On pourrait encore louer cette tragédie de s'être savamment pliée aux préceptes d'Aristote et d'abord à la « purgation des passions ». Jamais les rois et les reines qui ne savent pas plaire à leur peuple n'auront été mieux « purgés », dans la personne d'Alexandre et de Draga, de leur bêtise et de leur mauvaise volonté. Les tyranneaux danubiens, et d'autres aussi, vont rouler des yeux plus doux. Nos mœurs sont différentes ? Sans doute, mais les mœurs ne sont pas immuables. Il y a des pé-

riodes de lâcheté et de bénignité; puis, tout à coup, des idées singulières, des idées dures se promènent dans le monde...

Pensées d'été. — Ces pensées, ou ces remarques, telles qu'elles suivent, ont leurs racines dans la réalité la plus immédiate. Si on n'indique pas le fait qui les a suggérées, c'est afin d'éviter les paroles inutiles et aussi parce que les faits, décidément, n'ont de valeur que par ce qu'ils soulèvent d'idées, de poussière.

1. **Recherche de la vérité.** — Les Astronomes, en certains de leurs calculs, considèrent volontiers la terre immobile et le soleil gyrovague. Une simplification pareille s'impose aux idéalistes. Ils parlent et s'occupent du réel, comme si le réel existait réellement. C'est une forme de langage; mais il faut savoir que le réel des idéalistes, en même temps qu'il n'est qu'une condescendance à l'erreur générale, devient, relativement au sujet sentant et pensant, une indéniable vérité. Le réel ne peut être atteint que nié objectivement et, tout à la fois, affirmé subjectivement.

Le monde étant connu par l'esprit, non tel qu'il est, mais tel que l'esprit se le représente d'après les données des sens, autant de cerveaux, autant de mondes différents, malgré les apparences et les concordances générales. De là, la diversité des opinions, et de là l'inanité de la notion vérité. En dehors des sciences exactes qui sont des affirmations ou des explications du principe d'identité, rien n'est vrai ou faux que par le besoin que nous en avons, puisque rien n'est comparable. Les nombres purs s'additionnent, non les nombres chargés de contingences. Toute science qui mérite ce nom se résout, il faut le redire éternellement, en ceci : $1 = 1$, proposition qui devient absurde, en dehors de l'utilité sociale, dès qu'on incorpore aux chiffres des qualités. Ainsi $1\,HO^3$ n'égale pas $1\,HO^3$, sinon dans l'abstrait, parce qu'un verre d'eau quelconque n'est pas égal à un autre verre d'eau.

C'est donc l'abstraction qui est la matière de la science ;

la réalité est la matière de l'idéalisme. Le point d'appui de l'idéaliste est la sensibilité ; il ne procède que par expériences individuelles ; il ne reconnaît pour bon et mauvais que ce qui lui a été bon ou mauvais. Sa règle, c'est lui-même. S'il généralise, c'est par approximation ; il n'édicte pas de lois, et s'il donne des conseils, il donne avant tout celui d'obéir à sa plus haute tendance et non à des règles extérieures, donc sans valeur ni morale ni expérimentale. Il donnera aussi le conseil de suivre la coutume, non parce qu'elle est juste, mais parce qu'elle est la coutume, c'est-à-dire le plus solide des liens sociaux, peut-être le seul.

Sa morale est empirique, parce qu'il ne connaît que des faits. Les prétendus cris de la conscience universelle ne sont pour lui que l'écho des paroles éducatrices ; il peut les admettre comme tradition utile, non pas comme principes. Il ne voit rien de sûr en dehors du désir individuel de vivre, de l'affirmation de chaque force particulière et de ce besoin de continuité qui se satisfait par l'œuvre de la génération.

2. **La Femme et le roman**. — Objet du désir, matière de l'art, passive en amour et en art, la femme qui veut ajouter quelques fleurs à l'antique tapisserie doit travailler à l'envers comme au métier de haute-lisse. L'homme, dans ses poèmes, ses romans, dessine la femme, avant tout ; la femme aussi : mais cela est gauche, étant fait à l'aveugle. Peinte par elle-même, la femme n'intéresse plus les hommes, qui ne la voient plus telle qu'ils ont l'habitude de se la représenter ; ni les femmes, qui ne s'aiment que dans les yeux des hommes, même méchants. Ou bien les femmes créeront un art nouveau qui évoluera autour de l'homme, — et on n'en a connu encore que d'agréables tentatives ; ou bien elles continueront à piétiner derrière l'homme, copiant à l'envers et à rebours ce qu'il vient de peindre à l'endroit. La cause : c'est qu'on ne peut être à la fois sujet et objet.

3. **L'Œuvre et l'homme**. — C'est tellement la

même chose, au fond, nécessairement! Mais l'œuvre de l'homme supérieur n'a pas toujours la valeur de l'homme lui-même. Elle est moins riche, moins complexe, moins contradictoire; elle est plus finie, plus impérieuse, plus tyrannique. On y gagne cependant qu'elle est dépouillée, en cet état abstrait, de tout ce qu'il y a, en physiologie, de commun à toute l'humanité, à toute l'animalité. C'est dans leur œuvre, non dans leur vie, qu'il faut étudier les hommes supérieurs, car leur œuvre représente les actes par quoi ils diffèrent, et leurs amours, par exemple, représentent les actes par quoi ils ressemblent. Les jeux de l'instinct de reproduction ne sont pas plus curieux chez Napoléon ou chez Gœthe que chez ce passant obscur qui s'en va en bonne fortune.

4. La Perspective en littérature. — M. Zola a mal vu le paysan, mais surtout il a mal rendu sa vision. Il ne s'est pas rendu compte de ceci : que ce qui est naturel, en fait de grossièreté, pour un individu grossier, devient répugnant pour un civilisé. En nous montrant les paysans aussi sales qu'ils le sont vraiment, il nous les fait pires; nous les comparons à nous-mêmes et, pour les juger, il faudrait, ce qui est difficile, ne les comparer qu'à eux-mêmes.

Les choses prennent, par l'écriture, qui est trop explicative, un aspect définitif, une importance immobile qu'elles n'ont point dans la vie, où leurs rapports sont en perpétuelle modification. Loin d'appuyer sur les contours, il faudrait les noyer dans l'atmosphère; il faudrait trouver le point optique où la vision transposée deviendrait conforme à la relative réalité des choses et des êtres observés.

Il faudrait beaucoup d'art ou une grande naïveté.

5. La Glèbe. — Il est très probable que l'expression de serfs attachés à la glèbe exprimait tout autant un état de servitude géographique qu'un état de sujétion sociale imposé par des vainqueurs. Aujourd'hui, les mineurs représentent toute une population attachée à la

glèbe. La servitude n'est pas imposée; elle n'est pas volontaire; elle est de fait. Serfs de la glèbe, parce qu'ils ne peuvent vivre que là. Il n'est pas besoin de liens ni de clôtures pour fixer un troupeau dans une oasis. Le maître des hommes, ce n'est pas un homme; c'est le sol.

6. Le Diabolique Basedow. — C'était un pédagogue. Nul peut-être, si ce n'est son maître Comenius, joliment raillé par Bayle, n'a poussé aussi loin le délire de l'artificiel, la démence du rationalisme. Reprenant, à rebrousse-poil, les théories de l'éducation, au moment où Jean-Jacques, dans *l'Emile*, débute, il insinue que l'enfant à la mamelle en doit recevoir les bienfaits. La mère, donnant le sein à son petit, dira : sein, sein, tette, tette, répétera sans se lasser les mêmes sons, afin de faire entrer dans la tête innocente de précoces verbes. Ainsi, dit Basedow, la vérité présidera aux premières manifestations de la vie, et la voix de la raison se fera entendre à la place des niaiseries maternelles telles que : mon petit bébé, petit amour, petit cœur, chéri, mignon, etc. « Que les mères sont coupables de n'observer dans leur tendresse aucune méthode ! » Basedow fut un homme diabolique.

7. Sur l'instruction. — D'une letttre : « Que voulez-vous dire au sujet de l'instruction qui vous manque? je ne pensais pas à cela. Croyez-vous que l'instruction variée et dispersée soit bien utile? Un peu de tout? Cela dépend du métier que l'on exerce dans la vie. L'instruction, c'est la mer et ses poissons. C'est immense et énorme. On a, ou on n'a pas, une intelligence capable de comprendre. Si on l'a, qu'on s'en serve, selon les besoins de la vie. Jetez à tout instant votre ligne ou votre filet. Celui qui ne s'instruit pas en vivant ne s'instruira pas en étudiant. La vraie science comme la vraie nourriture est celle que l'on broie soi-même avec des dents saines. »

8. Marche de la morale. — Après avoir décrit un grand cercle autour du néant des philosophies et des religions, la morale retrouve son point de départ. Les

hommes se demandent les uns aux autres, tout bas : l'immoralité, ne serait-ce point la souffrance ?

9. Religions reconquises. — La religion en Espagne est tyrannique, à l'égal d'un protestantisme. Cela a l'air d'une objection contre la bénignité relative du catholicisme; c'en est la confirmation, car le catholicisme d'Espagne est, de même que le protestantisme, une religion toute récente. Il y avait encore des musulmans dans la péninsule au seizième siècle. Une victoire religieuse, une réaction religieuse, voilà de graves périls pour la liberté. Les religions reconquises sont bien plus nocives que celles du même âge historique, qui n'ont pas eu à lutter, qui n'ont pas eu à vaincre.

10. Sang de religionnaire. — Un politicien écrit (M. Pelletan, je crois) : « On nous *a appris* dans notre jeunesse *qu'il* y a eu en France autrefois un régime si abominable *qu'un* prince du sang *pouvait pour* rien, *pour* le plaisir, simplement *pour voir* s'il visait bien, tirer *sur un* couvreur *qu'il voyait sur un* toit et l'abattre comme *un* gibier. » Quel style, mais surtout quel aveu ! Quelle éducation il a reçue, le malheureux ! Sent-on assez la haine traditionnelle du religionnaire contre la royauté créatrice de la France ?

11. Les Injures. — Tous les mots nobles, les mots qui qualifient une supériorité, une beauté, deviennent des injures dans la bouche du peuple et de la classe qui, née immédiatement du peuple, en garde longtemps les instincts envieux. Deux exemples historiques : aristocrate, intellectuel. C'est d'ailleurs une tendance générale : les mots propres se salissent, les mots sales se nettoient, à mesure que s'accentue l'état démocratique. Les termes galants d'aujourd'hui sont : prolétaire, ouvrier, travailleur, les petits, les humbles. Ces fluctuations ne sont pas nouvelles. Toutes les langues en contiennent de très nombreux exemples. C'est un des chapitres importants de la linguistique psychologique.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Victor Emile Michelet : *La Porte d'Or;* Ollendorff, 3.50. — Sébastien-Charles Leconte : *La Tentation de l'homme;* « Mercure de France », 3.50. — Marc Lafargue : *L'Age d'or;* « Mercure de France », 3.50.

La Porte d'Or. Lorsque M. Sully-Prudhomme institua sur les fonds du prix Nobel qui lui avait été décerné un prix annuel de poésie, mis à la disposition de la Société des gens de lettres, pour l'attribuer, « par voie de concours au poète débutant, qui n'aurait pas le moyen de publier son premier poème de vers, » il était à craindre que le choix ne se portât sur quelque manuscrit médiocre et neutre dont les qualités banales n'eussent offusqué aucun des juges. Il s'est trouvé au contraire que, l'an dernier, par une rare fortune, les suffrages de MM. Abel Hermant, H. de Braisne, E. Haraucourt, F. Lafargue, Lucien Paté, G. Lecomte, Albert Vandal se portèrent sur un poète inédit, mais qui n'était pas inconnu, et de qui, voilà tantôt vingt ans, on avait admiré, en des revues abolies, les premiers poèmes, tels qu'*Abischag*.

Depuis, M. Victor-Emile Michelet avait poursuivi son œuvre dans le presque complet silence. Le poète s'était donné à l'étude des sciences occultes et il battrait presque sa coulpe d'avoir chanté sur le parvis du Temple des strophes frivoles et écouté trop longtemps dans le soir les flûtes nostalgiques. Est-il digne encore de pénétrer par la Porte d'Or dans la rayonnante lumière ? Ils pressent le héros futur que lui-même ne sera pas :

Or moi, je ne serai pas ce jeune doux Maître,
Je ne serai pas dans la gloire de la douleur
Le candide héros que j'avais rêvé d'être.
Mon souffle n'aura fait éclore aucune fleur.

Car j'ai mordu, de mes dents farouches, la treille..
Passant troublé, je n'ai pas su fermer l'oreille
Aux hymnes que chantaient les filles du Destin.
Et je dois disparaître ayant porté dans l'ombre

Quelques trésors secrets que j'aurai connus, seul
— Car mon orgueil sanglant me vêt de pourpre sombre
Et je serai couché stérile en mon linceul.

Oserai-je dire que, chez M. Emile Michelet, qui ambitionna de

Cueillir la palme d'or des hommes deux fois nés,

le mage parfois fait tort au poète, lorsque le vocabulaire

technique usurpe une place excessive, comme en cette fin de sonnet :

> Entendrai-je, ô profil divin
> Dans l'orbe fidèle et prochain
> De ton silence incantatoire.
>
> L'hésychastique mélopée
> Dont soit ma vie enveloppée
> Ainsi que de son corps de gloire.

C'est à tort qu'il se reproche « les matins perdus au jardin du péché » ; il y entendit des odelettes tristes et, mieux que toutes paroles d'hiérophante, les profanes et mécréants que nous sommes, goûteront la mélancolie de ces trois brèves strophes :

> Ne tends plus vers l'horizon
> Tes yeux frissonnants de rêves :
> Parut-il une saison
> Dont tu n'aies senti les glaives ?
>
> Ne hausse plus vers les cieux
> Tes yeux fleuris d'espérance :
> Les oiseaux des soirs joyeux
> Sont partis dans le silence.
>
> Ne penche plus vers la mer
> Tes yeux alourdis de larmes :
> La sirène, au vent d'hiver,
> Perdit l'art sacré des charmes.

La Tentation de l'homme. Comme l'œuvre romanesque de M. Paul Adam, l'œuvre poétique de M. Sébastien-Charles Leconte fut par la volonté de son auteur divisée en deux parts, celle qu'il tient pour définitive et celle que plus modestement il intitule : « Livres d'études ; » ce n'est pas que ceux-ci soient travaillés avec moins de soucis scrupuleux et de haute conscience ; mais il y fait vivre simplement des instants de la beauté sans autre arrière-pensée, tandis que, dans *l'Esprit qui pense,* naguères, et aujourd'hui dans *la Tentation de l'homme*, les poèmes isolés s'ordonnent et gravitent autour d'une idée directrice.

Seule, la Pensée de l'homme a une existence réelle et permanente ; et c'est le drame de cette pensée, créatrice du monde et des dieux, que M. Sébastien-Charles Leconte a essayé de représenter, avec des alternatives de triomphe et de découragement. Dès l'aube première où l'homme eut l'orgueil de comprendre et d'expliquer, la vanité de la connaissance incomplète lui apparut et tantôt il se glorifia avec une joie amère de savoir qu'il ne savait pas, tantôt il chercha ailleurs quelque révélation suprême ; il fut tenté par le mystère, par la

beauté, par la science encore qu'il avait momentanément reniée : mais ni les fantômes de l'occulte, ni la fièvre de l'art, ni la certitude provisoire des découvertes nouvelles ne correspondent à rien d'éternel et seule demeure, ainsi que la captive d'un beau poème en prose d'Ephraïm Mikhael, à jamais reflétée par les miroirs de sa propre prison, seule demeure la pensée de l'homme. Ceux qui viendront, qui auront reculé les limites étroites de la connaissance, atteindront-ils jamais le terme du savoir, s'évanouiront-ils dans l'unité totale dont ils auraient acquis l'entière conception et tous les dieux disparus se résorberaient-ils dans le morne néant de leur propre divinité ? Cette doctrine hégélienne, qui agréait à Ernest Renan, du dieu en perpétuel devenir semble celle de M. Sébastien-Charles Leconte, encore qu'en bon dramaturge il prête aux personnages abstraits de sa tragédie mentale une égale force et une égale beauté de verbe.

Ecoutez pleurer, dans la tentation du mystère, la douleur de notre sœur notre ombre :

Compagne patiente et toujours taciturne
Dont ma seule pitié devine le tourment
Ah ! tu ne serais pas heureuse infiniment
De fondre ta douleur dans la douleur nocturne ?

Et lorsque tu grandis dans l'éclat des flambeaux,
N'est-ce pas que tu crains la minute dernière
Qui peut te faire à tout jamais la prisonnière
D'une lampe allumée au fond de nos tombeaux?

Ecoutez, après la tentation de beauté, l'anxieuse voix de l'artiste qui s'est désintéressé de la vie jusqu'à devenir complice par inaction des crimes commis autour de lui :

Si doreur de joyaux ou ciseleur d'armures,
Oubliant ton cœur d'homme et ce que tu lui dois,
Tu détournes les yeux et te crois les mains pures
Pour n'avoir pas de sang aux ongles de tes doigts
. . . .
. . . .
Ne crains tu pas qu'au fond de ton âme se glisse
Un réveil onduleux de remords endormis
Et que ta conscience en toi trouve un complice
Au crime inconscient que d'autres ont commis?

Lisez les autres anathèmes des hommes futurs aux sages qui ne leur laissèrent plus rien à connaître :

Prince de notre orgueil qui n'avez rien trouvé
Dans l'absolu conquis qu'un néant sans ténèbres

et lisez ensuite la hautaine *Réponse du dernier sage :*

Le mystère étoilé qui troublait tes ancêtres
Mirage d'or éteint par l'or de ton flambeau,
A la source éternelle où retournent les êtres
Retourne comme un mort qui rentre en son tombeau,
Mais si dans l'air nouveau que ta pensée explore
Un premier crépuscule endort l'espoir humain,
Ton œuvre peut attendre une seconde aurore
Où ce monde qui pour l'homme n'est pas encore
Sera l'inconnu de demain.

C'est la même énergie lyrique, la même sonorité de métal, puis, la même abondance d'images aux lignes précises et dures. Dans sa préface, M. Sébastien-Charles Leconte réclamait la double indulgence des poètes et des philosophes ; il ne le faut accuser que d'une humilité trop grande, après l'œuvre accomplie.

L'Age d'or. « Et dans une corbeille, sa mère mit d'agréables mets de toute sorte et des friandises et elle versa du vin dans l'outre en peau de chèvre. » Ainsi, quand, dans l'île heureuse des Phéaciens, Nausikaa part avec ses compagnes pour laver le linge aux belles fontaines, sa mère apprête le repas de toutes ; ainsi dans la demeure patriarcale où M. Marc Lafargue, enfant, but la sainte lumière, une mère attentive veillait, au sourire triste et doux :

Je te vois de tout temps, ô grand cœur pacifique.
Tandis que, dans l'été, les hommes vont aux champs,
Remplissant la maison paisible de tes chants
Ou cousant, près du seuil, sous notre pin antique,

O Mère, tu régnais sur les vieux serviteurs.
Tes mains distribuaient égales et pareilles
Les tranches de bon pain dont les croûtes vermeilles
Embaumaient le matin de leurs chaudes odeurs.

Tu présidais aux travaux calmes des servantes
Dont les bras clairs penchés sur les pétrins de bois
Se relevaient ensuite alourdis sous le poids
Des pains qu'elles posaient sur les briques brûlantes.

L'adolescent grandit, maladif, gardant dans Toulouse, au cœur de la ville ardente aux murs de briques, la nostalgie des campagnes provençales et languedociennes ; il connut et aima d'autres poètes. Jean Violis, Emmanuel Delbousquet lui furent des frères spirituels et dès son premier recueil, *le Jardin d'où l'on voit la vie,* il répudiait toute lâche condescendance à se regarder souffrir et ne voulait plus élire pour sa contemplation harmonieuse que des spectacles de joie et de grave beauté :

Le soir divin est doux à vivre sous les treilles
Près d'un puits grêle et de rosiers au cœur sanglant.

Après sept ans, M. Marc Lafargue a tenu toutes les promesses qu'il faisait alors de devenir un bon poète bucolique, un pur chanteur virgilien de la plaine, du mont, des rivières où tremblent les reflets des arbres, et qui peut, ainsi que son maître Emile Pouvillon, en ses proses rythmiques et précises, célébrer autrement que par ouï dire

Les plantes des collines
La menthe, le fenouil, les sauges et les thyms.

les gestes antiques des hommes, l'odeur lourde des fenaisons, l'ivresse dionysiaque des vendanges, le parfum d'été que les fruits mûrs perpétuent dans les chambres d'hiver; les mirages et les variations familières, communes à toute vie rustique, voilà les motifs coutumiers où se plaît M. Marc Lafargue; une brume d'or poudroie sur tous ses paysages et c'est de l'or aussi qui éclaire les mains des vieilles femmes assises au foyer d'automne. Tel est le décor des poèmes et leur couleur. Une pensée sereine et fière y habite, qui s'est formée à l'image des autres amis :

Tous les jours en sortant sur mon seuil à l'aurore
Je vois tes noirs vaisseaux que la lumière dore
S'élancer dans l'azur humide du matin.

Puisses-tu, dans la vie obscure et le silence,
Comme l'arbre, ô mon cœur, à l'abri du destin,
Monter toujours vers plus de pain et de science.

C'est un conseil de sagesse émané des choses changeantes ou immuables, de l'eau mobile et des pics de granit; M. Marc Lafargue l'a écouté docilement : il accepte l'inévitable avec la confiance tranquille et point déclamatoire d'un hellène pour qui la Nature et les Dieux qui ne se distinguent pas d'elle auraient ordonné le monde, selon une nature parfaite; la mort n'a pas pour lui de masque horrible qui hante les cervelles hallucinées des chrétiens; il l'attendra sans crainte et la suivra sans regret, et quand son corps dormira dans la terre natale, sur la colline où bruissent les abeilles sauvages, un jour d'un autre âge, un poète peut-être viendra

S'asseoir aussi pour contempler l'immense plaine,
Tandis que je serai dans la paix souterraine,
Sa bien-aimée enivrera son jeune cœur.

Il dira que la vie est comme un court bonheur
Et comme un beau chemin tout parfumé d'odeur.
Ce sera dans le temps où passent les palombes ;

Elles roucouleront au-dessus de ma tombe.
Octobre froid et clair mettra des diamants
Au soleil du matin sur les cyprès fumants.

Il ne restera plus de raisins sur les treilles.
Plus haut des laboureurs, dans les terres vermeilles,
En entr'ouvrant d'un bras puissant les longs sillons

Feront fumer un jour la bonne terre grasse
Et plus tard un semeur lancera dans l'espace,
Un soir, les grains dorés par les derniers rayons.

M. Marc Lafargue n'emploie que les mots usuels et son vocabulaire n'est pas très ample ; il sait l'art de juxtaposer habilement les syllabes ordinaires et de leur donner leur plein sens. S'il lui fallait faire un reproche, ce serait quelque monotonie du rythme, peu de rejets, des césures trop fixes et traditionnelles, sauf l'emploi très fréquent du ternaire; et aussi il devrait renoncer à de fausses assonnances; il faut encore moins assonner pour l'œil que rimer pour l'œil et dans l'état présent de la prononciation française, la présence d'un *o* à la syllabe forte ne justifie point des asonnances comme *cloches* et *ombres, ombres* et *roses, monde* et *roses*, *retombent* et *hommes ;* l'*o* nasalisé et l'*o* non entravé n'ont aucune parenté phonétique actuelle et s'ils assonnèrent dans le passé, ce n'est pas une raison suffisante pour les faire assonner aujourd'hui. Que si cette même querelle technique fut cherchée à M. Marc Lafargue, c'est par désir que, dans son œuvre future, il ne laisse pas prise à des critiques de détail et pour qu'aucune faiblesse, si minime qu'elle soit, n'active la joie très vive de l'admirer et de le louer.

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

Eugène Vernon : *Gisèle Chevreuse*, « Mercure de France », 3.50. — Pierre Villetard : *M. et Mme Bille*, « La Plume », 3.50. — Anatole France : *Histoire Comique*, Calmann-Lévy, 3.50. — J. H. Rosny : *Le Crime du docteur*, Fasquelle, 3.50. — Marius-Ary Leblond : *Le Zézère*, Fasquelle, 3.50. — Jean de la Hire : *Les Sept beautés de la Marquise*, Ambert, 4.50. — Claire Albane : *L'Expérience d'aimer*, Plon, 3.50. — Han Ryner : *La Fille manquée*, Genonceaux, 3.50.— Jane de la Vaudère : *Les Androgynes*, Méricant, 3.50. — Paul Aker : *Un amant de cœur*, Simonis Empis, 3.50. — Olivier Saylor : *Le Tout pourri*, chez l'auteur, 3.50. — Raoul Gineste : *Le Nègre de Paris*, Dujarric, 3.50. — Maurice Lefèvre : *Madame Carignan*, Fasquelle, 3.50. — Jean Saint-Yves : *L'Etape silencieuse*, Ollendorff, 3.50. — Albert Juhellé : *La Prêtresse de Korydwen*, Plange, 3.50.— Maurice Morel : *Sapho de Lesbos*, Perrin, 3.50. — René Emery : *Sarah la peau*, Méricant, 3.50. — Raoul Dumas : *Zazia*, Ollendorff, 3.50. — Louis Boulé : *Dos d'âne*,

Lemerre, 3 5o, — Max et Alex. Fischer : *Pour s'amuser en ménage*, Flammarion, 3.5o. — Blanche Legrand : *L'Eau dormante*, Hachette, 3.5o. — Un des leurs : *Les Jésuites*, Ambert, 3.5o. — F. Chapiseau : *Le Roman d'une enfant trouvée*, Dujarric, 3.5o.— Jules Mary : *Les Briseurs de chaînes et la Bande des Trois*, Flammarion, 7 fr. — F. Marion Crawford, *Brigands siciliens*, traduit par Bernard Derosne, Calmann Lévy, 3 5o. — Xanrof : *Une et un font trois*, Flammarion 3.5o. — Edouard Ducoté : *En ce monde et dans l'autre*, Dujarric, 3.5o. — Georges Riat : *L'Ame du pays*, Juven, 3.5o. — Emile Blémont : *A quoi tient l'amour*, Lemerre, 3.5o. — Elise Orzescko : *Idylles brisées*, traduit par V. de Zabiello, Dujarric, 3.5o. — Alexis Noé : *Contes de faits*, Sevin, 2 fr. — Alphonse Daudet : *La belle Nivernaise*, Flammarion, 3.5o. — Tome huitième de l'Album Mariani, Floury, 6 fr.

Gisèle Chevreuse, par Eugène Vernon. « Il y habitait une sorte de château. Il faisait de l'élevage. L'Epte entourait sa propriété. Il avait quitté Paris par misanthropie. Il aimait les champs. Il avait été trompé par une femme. Il se plaisantait sur sa délicatesse passée..... Il tuait la vie de son mieux. Il montait à cheval ; il s'exténuait avec élégance. Sa figure était voilée de sympathie. Il alla chercher ses invités à la gare voisine. Il attendait ses amis dans la salle à manger en bavardant avec une vieille femme... »

Au bout d'un chapitre on se sent tout doucement devenir fou. C'est comme s'il pleuvait des mots sur une vitre en guise de grêle. Cela signifie un style neuf et un vertueux effort de très jeune auteur vers l'originalité. Pourquoi irait-on blâmer ces choses ? « Des locomotives sifflaient. La nuit s'épaississait. Les feuilles des arbres se froissaient dans un murmure voluptueux. La lumière faisait passer des ombres dans le mouvement des arbustes. Des branches craquaient. Tout se taisait. » Des phrases s'enchaînant de la sorte ont l'aspect de vagons. Chacune forme un objet entier et l'on sent qu'on peut la déchaîner aisément sur une autre voie. De ce paragraphe qui aboutit au silence de : tout se taisait, sort, au contraire, un bruit de ferraille intolérable. Premier inconvénient. Second inconvénient : les hommes et les femmes ont tous la même langue, ils ne parlent que par aphorismes. Pour la trame du roman c'est... l'éternel adultère, bien entendu. Gisèle Charny, jeune fille du meilleur monde, aime Pierre Viviers, qui ne l'aime pas parce qu'il en aime une autre, du meilleur monde aussi, une femme mal mariée qui divorce et qu'il épouse. Gisèle Charny épouse alors M. Chevreuse qu'elle n'aime pas, mais qui lui donnera l'occasion de rencontrer souvent l'autre. Et un jour, ou un soir, après avoir attendri le mari

de sa très grande amie Armande, elle se laisse pénétrer par son attendrissement... qui n'est cependant pas de l'amour. Tout le monde se trompe sans se tromper. L'aveulissement est si général que c'en est une exquise distinction. Armande et Pierre continuent à s'aimer. Gisèle aussi. Un Jacques, un peu naïf, quoique de plus solide composition, enjambe le parapet de ces charmantes attitudes et fiche le camp dans la mer. (La mer est tellement une femme du meilleur monde vue de près!) Le nombre de cigarettes, de tasse de thé, de réflexions sur la beauté, l'amour et la mort est égal aux changements de robes et de salons, mais c'est au fond toujours la même histoire. Il y a un Monsieur qui dit ceci : « C'est le secret de l'amour, pensait-il, de rendre la vie élégante, de mettre de l'art dans la nature. » Et Gisèle Chevreuse murmure : « Aimer, aimer jusqu'à s'extérioriser dans son charme. »

Il convient de remercier Eugène Vernon pour l'irritation causée par son style. Un roman de ce genre écrit en langue ordinaire, plus qu'ordinaire, car elle est prétentieuse, chez beaucoup d'autres vous ennuierait, celui-ci vous agace et voilà qui est mieux. Seulement, j'ai très peur que le public n'en redemande pas; de la part de sa bêtise il faut s'attendre à tout et je n'imagine guère les livres suivants dans la mêmeforme, ou peut-être faudrait-il perfectionner cette forme.

Monsieur et Madame Bille, par Pierre Villetard. Sur le tas de tous les volumes, très bien qui s'écroule en ce moment sur ma table, des livres de choix, s'il vous plaît, de grands et de petits auteurs plus ou moins connus, il y a celui-ci qui est bien, sincèrement bien. Roman sans intrigue, sans amour, j'allais presque dire : sans adultère. La vie de M. et Mme Bille, couple ordinaire de braves gens ordinaires, mais sans le convenu ordinaire (car il y en a un). Cela pourrait ressembler à du Jules Renard, ce qui est dans ma bouche un éloge et une injure, je n'aime guère ce qui ressemble à autre chose, mais c'est un Jules Renard tout personnel à Pierre Villetard. La série de ces petits tableaux est une galerie d'ancêtres nullement fantaisiste. On reconnaît au passage tout ce monde et tous ces mots pour les avoir entendus un peu partout, dans l'humanité, et cependant ils ne furent pas déjà dits en écriture. Ce chapitre de la première communion est une pure merveille de vérité, de grâce et de beauté littéraire ou humaine. A lire ce livre, j'ai vécu de la vie de ces gens de province et je suis confuse d'en avoir accepté l'hospitalité. Je sens que je leur dois quelque chose. Nous leur devons tous quelque chose. Nous

avons tous rêvé de fabriquer une maison, une famille, un petit monde comme celui-ci et tous nous avons trouvé un jardin, une tente et une petite ville dans ces nuances-là; mais où l'on est arrêté, malgré son désir de perfection, c'est par le jeu facile du mot, justement... et alors... tout déraille, tout retourne à l'ignoble convenu littéraire. Cette existence des Bille se continue sans aucune exagération et elle a toujours pour s'exprimer des mots neufs, cependant vieux, qui font songer à la vieillesse même du monde. Il faut souhaiter que l'auteur ne se cantonne pas dans la vie provinciale, qu'il élargisse le débat. S'il pouvait refaire l'éternel roman du jour où les chères Madame et les jolis Messieurs parlent de l'amour, de la mort et de la difficulté... surtout de la difficulté qu'on éprouve à se faire entretenir proprement par une femme chic ! Je vous supplie, monsieur Pierre Villetard que je n'ai pas l'honneur de connaître, écrivez un roman du jour, bien à la mode, avec le ton de M. et Mme Bille... Il n'y a pas qu'eux, allez, qui soient tragiquement ridicules !

Histoire comique, par Anatole France. Le récit parfait d'une histoire, d'un drame de comique. Il y a là le type de la comédienne moderne dans toute son horreur. Une fille pratique, mais un peu névrosée malgré son bon sens. Cela commence par des vertiges d'estomacs (on aperçoit des chats sous les tables) et cela finit par le grand vertige de la folie, le mort se dressant entre la femme et l'amant, sans intrusion d'aucun surnaturel. Cette Nanteuil (je crois que je la connais) est soucieuse d'élégance et de propreté. Elle fait ses saletés en fiacre, parce que sa mère, qui a un amant aussi, vit avec elle et qu'il faut respecter sa mère. Elle aime un jeune homme bien... Un homme en dehors de sa situation. Ce n'est pas une fille. Elle est malpropre à la façon des femmes du monde, car la comédienne d'aujourd'hui, à se frotter aux femmes ordinaires, en a pris les pires façons d'être vicieuses. Elle se souvient de son éducation première, elle est presque instruite et quand on la traite de... ce que vous savez, elle s'étonne. (Une comédienne qui se joue la comédie dans la vie est inexcusable. Il faut savoir se reposer à temps.) Nanteuil est, de plus, une bourgeoise. Elle n'a pas d'autre génie que celui de son corps. Vieille, elle fera rire. Dans tous les romans d'Anatole France, on trouve quelqu'un qui dit quelque chose durant que les autres ne font que vivre... ce qui est souvent écouter. Ce quelqu'un, dans cette histoire non comique, est le bon docteur Socrate. Quand Nanteuil lui demande ce qu'il y a après

la mort, il lui répond : « Rien... qui puisse vous effrayer ! En effet, ce qu'il y a ne peut pas effrayer une comédienne capable de l'inventer à l'occasion. Le terrible, c'est que la Nanteuil a un cerveau, un cœur, un estomac et cela fonctionne en dehors de ce qu'elle peut induire de l'idée de la mort. Ce roman, aussi loin des farces occultistes que des mille et un principes religieux, est remarquablement fort en ce qu'il a de franc et de naturel devant les choses obscures du surnaturel possible de la mort. C'est une belle œuvre froide et inquiétante par son attouchement de marbre, sa galanterie macabre, mais nullement pourrie, très saine, au contraire.

Le Crime du docteur, par J. H. Rosny. Les hommes que les Rosny mettent en scène sont bien plus les habitants des premières cavernes que des citoyens modernes. Il font des crimes de chasseur, des crimes presque autorisés par les circonstances. Herbeline vole un de ses malades mort dans ses bras. Il devient riche, épouse une héritière, mais finit par aimer d'un amour irrésistible comme un remords l'héritière du client jadis volé à son agonie. La jeune fille, surprise et convaincue d'adultère en présence de la femme légitime, va se noyer. Herbeline, qui ne peut la sauver, se tue, entraîné dans la profondeur de la mort par le poids de son ancien crime. Ce qui prouve que l'homme des cavernes s'acclimate très difficilement chez nous.

Le Zézère, par Marius-Ary Leblond. Petit fruit exotique, noir de poivre, mais intérieurement tout blanc de son innocence de fruit fait pour être mangé en primeur. Ce zézère est la jeune fille nègre, mi-servante, mi-jouet d'amour. Autour d'elle se meut la population coloniale très, trop moderne. Tout ce monde parle une langue zézayante et chaude comme des bruits de lèvres. On danse, on s'agite, on aime et on a peur en musique un peu comme les oiseaux. Tous ces noirs comédiens ont de plus en plus l'air de singes imitant les hommes. Le livre de l'auteur, un bon et bel ouvrage écrit avec une grande conscience, peut en effet toucher la race blanche au sujet des misères endurées, aujourd'hui volontairement, par sa sœur la race noire, si peu consciente, hélas ! mais je doute qu'il nous fasse aimer le nègre autrement qu'on aimerait un animal... c'est d'ailleurs beaucoup, car je suppose que nous préférons tous certain animal à notre propre grand-père.

Les sept Beautés de la marquise, par Jean de la Hire. Sainte-Claire se promène chez la Clairon, il fait quelques pas en arrière, comme on disait dans les feuilletons de jadis. Très

dans la note du temps, ce roman d'amour et de guerre est amusant, bien écrit, un peu licencieux, mais pas plus licencieux que les romans du jour... pas plus licencieux que les livres du même auteur, en tous les cas. A vouloir faire bravement revivre les grand seigneurs de cette époque, M. de la Hire se trouve peut-être plus à l'aise qu'à nous décrire les bas-fonds de l'armée... il a probablement plus vécu du temps de la Clairon que du temps du général André.

L'Expérience d'aimer, par Claire Albane. Ah ! Les pauvres jeunes femmes instruites qui ne savent pas ! Elles sont bien toutes les mêmes ! Elles en arrivent toutes à cette idée d'amour libre.., qu'elles veulent ou rêvent éternel ! Et l'amant s'en va, les laissant désolées... alors qu'elles devraient s'estimer heureuses de n'avoir eu d'un homme que ce qu'il a de meilleur : la passagère fantaisie Il faut savoir à temps tirer son corps ou son âme du guépier de l'amour ; seulement, la pauvre femme est l'être le moins fait pour ce sport. Si l'homme y excelle, c'est peut-être parce qu'il pense peu au moment où il agit. Les femmes, dont tout l'art d'amour consiste en perpétuels calculs, ne savent pas cesser de calculer, et quand elles se donnent, elles ont le calcul de prendre encore plus qu'elles n'offrent. L'héroïne de Claire Albane mêle du sentiment à une explosion de ses sens. Pour canaliser les sens d'une jeune fille demeurée vierge jusqu'à vingt-sept ans, il faudrait trois ou quatre athlètes d'une autre envergure que son faible petit amant littéraire Daniel. On abuse un peu de la coutumière promenade en Italie. Je n'aime pas qu'on entoure de fresques et de statues une chute humaine qui n'a rien de la solennelle antiquité. Camille elle-même, la douce amante, est obligée d'en convenir. Ce traditionnel voyage de noces doit être intéressant par autre chose que le cadre de sa chambre d'hôtel. Cependant il faut de la noblesse à certains transports... aussi ne pas s'étonner qu'ils soient feux de paille... et disparaissent avec le décor noble.

La Fille manquée, par Han Ryner. Par pudeur, l'auteur nous apprend que cette histoire est le manuscrit de François de Taulane. Nous le voulons bien. Alors pourquoi ne dit-il pas tout et surtout la vérité sans exagération? Nous voyons, dans un pensionnat de jésuites, une fille manquée servir de complaisante à toute une classe et faire tous les devoirs de cette classe, du même entrain, en ayant prié le pion de se mêler d'autre chose que de cette affaire cependant d'une relative importance. Personne ne travaille. Les maîtres et les élèves vi-

vent dans une continuelle promiscuité. On ne fait plus que cela. Etrange institution ! Ça ressemble à l'école de Claudine et c'est tout aussi fantaisiste, quoique moins gentil. Oh ! les études de mœurs...avec le prétexte du manuscrit trouvé dans le tiroir du mort !! Cette fille manquée est un cas de clinique, rien de plus. Quant aux gens qui l'entourent, ils sortent de son cerveau de fille manquée. Non ! J'aimais mieux *l'homme fourmi,* c'était plus vrai, plus vécu, on y sentait de l'humanité animale,tandis que là-dedans on ne perçoit que de l'humanité anormale, et c'est pénible à lire.

Les Androgynes, par Jane de la Vaudère.Voici un conte qui nous arrive un peu en retard. (Il eût été si beau de le publier avant certain procès !) Ces androgynes sont quelques paires d'imbéciles qui vont fumer l'opium ensemble, s'habiller de paillons et de tulles comme les ballerines et dire des choses éternelles. Il y a la bonne amante qui s'efforce de reprendre son amant (le plus extraordinaire des idiots, car il est l'homme de lettres en lecture) aux envoûtements de Jacques Chozelle,mais l'amant et l'amante ayant en eux de l'essence de fille de joie, comme à peu près tous les gens de lettres de notre époque, ne songent pas une minute à gagner de l'argent par des moyens propres. André fait de vilains petits vers bourgeois (je suis bien de l'avis de Chozelle) et il place sa prose sous la signature du Maître, qui, en revanche, lui donne deux cents francs par mois. C'est énorme ! C'est beaucoup trop ! Dans la vie naturelle, la prose en question ne vaudrait jamais ça ! Et on s'initie. On fume les cigarettes de l'amitié et le calumet de l'opium. Entre temps, il y a bal et concert où l'on se déshabille du côté femme à dégoûter non seulement Chozelle, mais tous les hommes raisonnables de la peau à tant la nuit. Une série de mascarades où les bons éléphants du Siam ne viennent plus mettre le grain de sel de leur lourdeur. Et puis André reçoit un coup de couteau pour Chozelle et ira se faire soigner par son amie Fiamette qui l'entretiendra mieux. Ce que j'admire le plus dans Jane de la Vaudère, c'est l'inconscience de ce qu'elle nous raconte. Elle a une vision de morale moderne. Elle admet les compromis d'argent, mais la liberté de tous les amours, ça lui paraît redoutable. J'ai toujours été de l'avis de Chozelle quant à la femme, et je comprends absolument qu'on puisse la traiter d'être incomplet. Elle n'est complète que pleine ! Effroyable, mais juste mot de l'intimité de Barbey d'Aurevilly. Maintenant il y a encore ceci à méditer au sujet de l'influence féminine : tous les androgynes ne sont pas des gens de génie,

non, mais il n'y a pas eu un homme de génie qui ne fût bien... androgyne. (Je dis androgyne par pure politesse... et puis parce que le vrai mot scandaliserait Jane de la Vaudère.)

Un Amant de cœur, par Paul Aker. Une histoire douce et triste. Celle d'un jeune homme qui tombe dans le perfide filet de la... pécheresse. Il aime une fille qui l'aime et la première chose qu'ils font tous les deux, c'est d'admettre le partage comme une chose logique, une conséquence même de leur amour. Il en résulte d'abord des scènes de dégoût et des actes de la plus crapuleuse bassesse ensuite, pour effacer les dites scènes. L'amant de cœur veut réagir, faire acte d'homme libre : il essaye de se marier, mais dès qu'il retrouve la silhouette de sa première acheteuse, il retombe sous le joug et cela finit en ne finissant pas. Ce sont des pages sincères, un peu vives souvent, mais d'une désespérance qui fait excuser leur vivacité.

Le Tout-Pourri, par Olivier Seylor. Pour saisir quelque chose de très intéressant dans ce chaos d'histoires d'alcôves et d'intrigues politiques, il faudrait faire partie du Tout-pourri en question, et j'avoue mon ignorance. Il est évident que je suis en présence d'un roman à clefs. Alors il faudrait reconnaître des gens pour que je puisse risquer une suffisante réclame. Me bornant à admirer le style... je ne risque rien.

Le Nègre de Paris, par Raoul Gineste. Pauvre et bon petit nègre qui continue! Aimant les femmes, les jolies zézères blanches ! Et il finit par en mourir en léguant son squelette au médecin, le seul être qui tenait réellement à sa carcasse. Il y a, au courant des noires aventures de cet officier de couleur, des petites théories sur l'amour platonique extrêmement réjouissantes... mais point bonnes à poser sur les genoux des jeunes filles.

Madame Carignan, par Maurice Lefèvre. La mère d'un homme politique ne doit jamais être heureuse, en effet. Mai qui les hommes politiques peuvent-ils rendre heureux?

L'Etape silencieuse, par Jean Saint-Yves. Doux roman de passion douce et résignée. Un jeune officier qui s'éprend pour de bon et s'enlise dans un amour qui a toute l'amertume du prochain désespoir. On se sépare enfin parce que la vie est toujours jalouse de l'amour qui ressemble un peu trop, avec tous ses renoncements, à la mort et on s'en va en exil en attendant l'heure de devenir un bon mari et un bon père.

La Prêtresse de Korydwen, par Albert Juhellé. Roman instructif muni d'un glossaire. Un fier guerrier se déguise en

auroch, symbole du dieu Belen, pour violenter une prêtresse, Huheldeda. La vestale doit épouser Louarn, qu'elle n'aime pas. Morwach, son amant cornu, la dispute plus tard à son mari et sauve le petit enfant soumis à l'épreuve du bouclier. Il en résulte des combats terribles et des supplices variés autour des dolmens. Devenu roi des Orsismes, Morwach, sa femme Huheldeda, ses enfants et ses esclaves se tuent dans un affreux égorgement final pour échapper au joug des Romains.

Sappho de Lesbos, par Marcel Morel Pauvre Sappho, première femme de lettres dont les mâles eurent peur et qu'ils calomnièrent peut-être! Ce roman est sa prétendue biographie et nous lui voyons accomplir des choses étonnantes qui sentent la complication des feuilletonnistes de l'époque. Elle poignarde un tyran et rend une jeune fiancée à son amoureux. Très chaste, la Sappho en question paraît aussi peu de Lesbos que possible. Tous ses actes sont voilés fort habilement de guirlandes fleuries.

Sarah la peau, par René Emery. J'ignorais absolument que les Goldschild avaient une fille prostituée de son métier! Mais ce qui m'amuse le plus, c'est d'apprendre que cette charmante juive est capable d'un amour assez violent pour être amenée à trahir sa famille et surtout ses vieux instincts. Il y a dans ce roman le plus noble des partis pris... mais Alain de Kermeur n'était pas fait pour démolir le veau d'or et il a choisi la meilleure part en allant mourir d'amour au pays des cactus.

Zezia, par Paul Dumas. Une petite brigande arabe que l'on recueille après l'avoir blessée comme une pauvre perdrix rouge. Elle est aimée du maître français, qui la laisse d'abord revenir aux coutumes de son barbare pays, puis va la reprendre jusque sous la tente du maître arabe. Un ami, le confident de ses amours, est témoin oculaire de toutes ses péripéties un peu romanesques et semble, tout en les narrant, parler souvent pour son propre compte. Au courant des aventures de cœur, des aventures locales qui sont intéressantes par leurs saveurs exotiques.

Dos d'âne, par Louis Boulé. Un journal de soldat faisant partie de l'expédition du Tonkin. Curieuses scènes de la vie militaire et des mœurs de pays chauds où l'on épouse, pour quelques lunes des jeunes filles autrement honnêtes que les traditionnelles demi-vierges françaises.

Pour s'amuser en ménage, par Max et Alex Fischer. Ces romans burlesques et aussi peu vraisemblables que possible, non parce qu'ils sont burlesques, mais parce que dans

la vie le drôle ne ressort jamais d'actes raisonnés, sont très à la mode et ils sont le condiment indispensable, je pense, de tous les voyages de noces, alors que l'amour est assez jeune pour oser se moquer de lui-même. Un mari veut faire surprendre sa femme en flagrant délit et il arrive à lui donner pour nouvel amant le commissaire de police chargé du constat.

L'Eau dormante, par Blanche Legrand. Une jeune fille élevée à l'ancienne mode qui épouse un grand savant et subit son égoïsme amoureux passivement jusqu'au jour où elle apprend que la première femme, la mère de Bobby, est encore vivante ; alors, terrorisée par le remords de garder la place d'une mère, elle qui ne peut pas se faire aimer de l'enfant, elle s'éloigne. L'eau dormante se retire, comme la mer à son reflux, mais elle reviendra de nouveau, attirée toujours irrésistiblement par la douceur du rivage d'amour. Le type de l'américaine indienne aux dents ornées de diamants enchâssées dans leur émail de la buveuse *d'ara* est un type curieux, sobrement peint, en apparitions presque surnaturelles.

Les Jésuites, par *un des leurs*. Ces sermons sont bien écrits dans le ton de l'illustre Compagnie et, s'il existait vraiment, ce un des leurs mériterait par ses bonnes intentions le pardon de la Société entière. Mais cette Société n'a pas l'habitude, je crois, de laisser des sermons de ce genre s'égarer en dehors du confessionnal.

Le Roman d'une enfant trouvée, par Félix Chapiseau. « Jetons un coup d'œil rétrospectif sur la vie de quelques-uns des personnages appelés à jouer un rôle dans notre récit et faisons connaissance avec eux. » Il s'agit d'une petite fille qu'on jette à l'eau dès sa naissance et qui est sauvée miraculeusement : « Nous sommes obligés de franchir une période de quinze années pendant laquelle aucun événement ne mérite d'être signalé. » Si l'auteur voulait sacrifier au style moderne, ça irait peut-être tout de même mieux. Mais j'y songe... y a-t-il un style moderne?...

Les Briseurs de chaînes et la Bande des Trois, par Jules Mary. Très palpitant feuilleton où l'on voit une femme faussement accusée d'adultère (merci, mon Dieu !) triompher de toutes les embûches et sauver sa fille malgré la haine féroce du traître de l'histoire, qui est une femme blonde...

Brigands siciliens, par P. Marion Crawford, traduit par Bernard Derosne. Roman sérieux, beaucoup plus près de l'étude de mœurs que du roman romanesque ; le type du bri-

gand comme il faut qui appartient à la meilleure des familles est très intéressant.

Une et un font trois, par Xanrof. A lire ces courtes nouvelles dialoguées, on découvre qu'elles ne sont pas toujours drôles et que l'on fait rire ce bon public (quand on est un spécialiste) avec des choses qui, chez d'autres spécialistes, pourraient faire pleurer.

En ce monde ou dans l'autre, par Edouard Ducoté. Des contes, dont quelques-uns sont des drames, écrits avec une bonne philosophie de poète qui sacrifie à la tournure de phrase quelques tournures de la vraisemblance. A remarquer, dans les *Serviteurs de la beauté*, plusieurs portraits de journalistes connus, point flattés poétiquement ceux-là.

L'Ame du pays, par Georges Riat. Mœurs du pays comtois. Des petits tableaux de province à la fois reposants et sincèrement éclairés d'une lumière point trop aveuglante.

A quoi tient l'amour, par Emile Blémont. Je relève à la fin d'une de ces histoires patriotiques si frêles qu'elles ne tiennent guère qu'au fil de notre bonne volonté de lecteur, cette phrase qui me semble toute une révélation : « Ce brave garçon n'avait pas subi la pire des invasions tudesques, celle de Schopenhauer, de Nietzsche et de Hartmann. » Pourvu que l'Allemagne subisse un jour l'invasion d'Emile Blémont, nous serons suffisamment vengés.

Idylles brisées, par Elise Orzeszko. Des nouvelles pures. Une idylle entre un prince incognito et une jeune fille vertueuse. Quand on songe que l'idylle interrompue à temps a peut-être empêché cette jeune fille de mourir fusillée par un peuple en délire, car le peuple (n'importe quel peuple) est l'ennemi né des idylles, décidément.

Contes de faits, par Alexis Noë. Un peu brutaux, ces contes... et absolument dépouillés de l'ironie que redoutait le nommé Sarcey.

Réédition de la Belle Nivernaise, d'Alphonse Daudet. Ce qu'elle a vieilli cette petite histoire vieux bateau au cours de laquelle on voit un enfant trouvé devenir un Crésus et récompenser ses bienfaiteurs et toute une série de jolies études de mœurs aussi jeunes que feuilletonnesques ! Ce n'est pas assez faux pour être littéraire et ce n'est pas assez vrai pour être instructif. Cela ressemble à de la vie comme des habitants peints d'un chalet suisse fabriqué à Nuremberg peuvent représenter des hommes ; mais sous le rapport joujoux c'est très bien fabriqué.

Tome huitième de l'Album Mariani. Des noms très connus et des visages peu connus : Léon Bloy, Alfred Vallette, Hermann Paul, etc... De charmants dessins des meilleurs peintres.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

René Doumic, *Hommes et idées du* XIX*e siècle* (Perrin). — Jean Lionnet, *l'Evolution des idées chez quelques uns de nos contemporains* (Perrin). — *Le dernier amour de René. Correspondance de Chateaubriand avec la marquise de V...* (Perrin). — L.-Henry Lecomte, *Alexandre Dumas, sa vie intime, ses œuvres* (Tallandier). — Hugues Rebell, *Les Inspiratrices de Balzac, Stendhal, Mérimée* (Dujarric). — *Lettres inédites de Sainte-Beuve à Collombet*, publiées par C. Latreille et M. Roustan (Société Française). — Léon Levrault, *La Poésie lyrique*, évolution du genre (Delaplane). — Abel Hermant, *Discours* (Ollendorff). — Louis Bertrand, *La Renaissance classique* (« La Renaissance latine »). — Poinsot et Normandy, *Sur les Tendances de la poésie nouvelle* (« Revue Forézienne »). — Firmin van dem Bosch, *Le Chemin de Damas : Brunetière, Huysmans, Bourget* (Bruxelles, Schepens). — Alexandre de Roche du Tilloy, *Un poète nancéien oublié : Eugène Hugo* (Nancy, Berger-Levrault). — Marcel Batilliat, *Paul Adam* (Bibliothèque internationale d'édition).

Voilà quelques vingt ans que M. Doumic écrit et publie des volumes et il n'a pas encore eu le courage ou le talent de nous donner un livre. Son œuvre consiste en un amas de tomes arlequins où sont cousus des articles disparates de ton, de genre, de matière ; il lit ce qui lui tombe sous la main, prend des notes qu'il rédige en un compte-rendu hargneux et pourtant banal : n'importe quoi, pourvu, toutefois, que le sujet, déjà traité cent fois, lui fournisse une provision suffisante de lieux-communs. Car M. Doumic craint également de se fatiguer lui-même et de déplaire au public bien pensant, pour lequel il opère ses petites compilations insidieuses.

Il se croit le successeur de Sainte-Beuve, et n'est qu'un des continuateurs de Pontmartin.

Certes, et malgré tout le soin qu'il prend d'être méchant, M. Doumic est bien inoffensif ; mais on ne peut se défendre de quelque pitié envers les lecteurs dont il est le directeur de conscience littéraire, envers ces tristes lecteurs persuadés, sur la parole de leur oracle, que Verlaine était un poète « très médiocre » et que sa gloire est le résultat d'une adroite « mystification ».

M. Doumic n'est pas un critique, même très médiocre ; c'est un pauvre homme qui se venge comme il peut de n'avoir

aucune imagination créatrice et d'être incapable de rédiger autre chose que de confuses et prolixes bibliographies.

Il peut être assuré, d'ailleurs, que ses opinions sur Verlaine ou sur Barbey d'Auverilly ne font de mal qu'à lui-même. Le monde littéraire — Thulés que les Doumic contemplent de loin — n'en a cure. Rien ne peut empêcher que Verlaine n'ait écrit *les Fêtes Galantes* et *Sagesse*. Il n'a pas eu tous les dons, il n'est pas le poète unique, qui domine tous les autres; il est ce qu'il est, Verlaine, et tant que dureront les lettres françaises, ce nom aura un sens, comme le nom de du Bellay, comme celui de Musset. Que cette vérité élémentaire mette en rage M. Doumic, c'est cela qui est singulier, et non la réputation de Verlaine, très normale et assez justement conforme, aventure rare, à ses mérites véritables.

Il m'en coûte de conseiller la lecture d'un livre de M. Doumic; mais pourtant, avec le dépeçage de Verlaine, l'écorchement de Barbey d'Aurevilly est à recommander. Quelle cuisinière bourgeoise, comme elle désosse, comme elle dépouille, comme elle hache ! Mais c'est la cuisine du diable : les beaux animaux massacrés ressuscitent dès que le tortionnaire a fini sa besogne. Comme Verlaine, d'Aurevilly fut inégal, mais il a écrit *les Diaboliques*. Qu'on ne retienne que cela, si l'on veut, avec quelques pages détachées : et voilà une gloire qui ne semble pas du tout absurde. Mais il n'est pas sûr que ses romans périssent beaucoup plus vite que ceux de Balzac. Ils leur sont supérieurs par le style et ils les égalent souvent par la profondeur de l'observation. Que cela gêne M. Doumic, il n'en est pas moins évident que d'Aurevilly est une des figures littéraires les plus originales du dix-neuvième siècle.

Le principal argument de M. Doumic contre le talent de Barbey d'Aurevilly est que « il ne s'appelait pas d'Aurevilly » (1). Mais si M. Doumic ne s'appelait pas Doumic, par hasard, s'il avait nom Ratapoil ou Crinquebille, en aurait-il moins de génie?

§

M. Jean Lionnet est un élève du précédent; du moins on peut croire qu'il range M. Doumic au premier rang de « ces grands critiques, ces quelques maîtres » dont il nous parle

(1) C'est entièrement faux, naturellement. Voir Eugène Grelé, *Barbey d'Aurevilly*. Caen, 1902.

avec componction dans sa préface. C'est le morceau curieux du volume, et le seul, cette préface. Elle est d'une ingénuité merveilleuse, au point qu'on la croirait écrite par un émule de Loyson-Bridet, dévoilant sans pudeur les secrets de la critique littéraire. Voici :

« Comme les sauterelles d'Afrique sur un arbre, les livres se jettent sur le critique, dévorent son temps, dévorent sa pensée, le déchiquettent en menus morceaux.

« Cela ne dure pas. Le malheureux veut vivre, ainsi que le reste des mortels et malgré sa profession. Le seul moyen de se défendre qui lui apparaisse, il l'emploie : c'est d'exercer cette profession avec une relative injustice.

« Délibérément, il prend le succès pour critérium.

« Il laisse de côté les innombrables volumes des inconnus où, lorsqu'on a la candeur de chercher le chef-d'œuvre qui se cache, l'on erre sans fin à travers des saharas de médiocrité. Il va droit aux auteurs dont les livres se vendent, négligeant les autres. »

Si Loyson-Bridet lui-même rédige jamais un « Traité de critique littéraire », pour faire suite à son précieux *Traité de journalisme*, il n'aura qu'à développer cette règle avouée par le naïf Jean Lionnet, lequel ne fait d'ailleurs que d'appliquer aux livres le principe qui guidait Sarcey, leur maître à tous, en matière de théâtre. Ce livre a-t-il du succès? Non. Alors laissons-le de côté. Oui. Alors, demandons-nous pourquoi il plaît au public. Les motifs du succès, une fois établis, deviendront les bases même de l'esthétique.

D'ailleurs presque tous les heureux conseils que Loyson-Bridet donne au journaliste en général seraient excellents pour le journaliste spécialisé, le critique littéraire. L'un et l'autre doivent se mettre à la portée du public, mépriser l'érudition qui humilie les lecteurs et tourner avec grâce autour de l'à peu près. Les Doumic, les Pellissier, les Deschamps lui donneraient à foison des exemples de cette heureuse désinvolture. Le dernier de « ces grands critiques, de ces maîtres », écrivait récemment : « Le bipède rôdeur des grandes villes est certainement plus féroce que l'anthropopithèque des forêts ancestrales. Celui-ci trouvait toujours des LÉGUMES et du *gibier* pour assouvir sa faim, une *fontaine* pour étancher sa soif, un LIT DE MOUSSE et de feuilles pour détendre ses membres fatigués. » J'espère que ces *légumes* des forêts primitives, d'avant l'homme, deviendront célèbres, comme le cardinal des mers de Jules Janin. Loyson-Bridet seul pourrait dé-

cider si le monsieur a voulu flatter le public en faisant la bête, ou s'il a proféré son ânerie avec une louable ingénuité. Remarquez aussi l'aplomb avec lequel il décrit les mœurs de l'anthropopithèque, qui n'est qu'une hypothèse hasardée pour expliquer les ossements fossiles d'une authenticité incertaine. Un bon critique littéraire doit énoncer les bourdes les plus énormes, dès qu'elles amusent le peuple, plutôt que d'avouer son ignorance (1).

Cependant, mis en goût par ces légumes préhistoriques, j'ai continué une lecture si profitable, — et j'ai trouvé encore :

« Rien n'est plus apéritif qu'une promenade dans Paris au hasard de la fourchette. »

« La lucrative industrie de l'alimentation s'applique, par une exposition permanente, à creuser l'estomac des pauvres diables jusqu'à leurs talons. »

« Le chien, gros et gras, a le nez dans son écuelle et lappe de la sauce, *déchiquète du blanc-manger* (2), etc. »

Dans ces trois derniers exemples, on a le spectacle instructif d'un « grand critique » qui pense par locutions ou par *clichés* (Au hasard de la fourchette — Avoir l'estomac dans les talons. — Se nourrir de blanc-manger), s'en aperçoit et, impuissant à trouver mieux, entreprend de renouveler ces clichés en changeant ou en ajoutant un mot. Cela donne des absurdités, nécessairement, puisque, dans les locutions ou expressions *clichées*, l'ensemble a un sens différent de celui que donnerait l'assemblage nouveau des mots qui le composent. *Avoir l'estomac dans les talons* est une locution métaphorique par laquelle on exagère la sensation de vacuité, d'allongement de l'estomac produite par la faim. On dit aussi moins sottement : « Cela me creuse l'estomac. » Enoncées séparément, ces deux manières de dire ne nous choquent pas ; nous y sommes habitués ; ce sont des mots de conversation entre gens qui attendent que la table soit servie. Mais vienne le prétentieux bonhomme qui, avec ces deux rengaines, veuille

(1) Non ; c'est pure innocence : le pauvre homme, dans ce passage, devenu inepte sous sa plume, ne fait que traduire un passage célèbre de Lucrèce. — Plus loin (tout l'article est une mine de cocasseries), il cite, comme de Villon, la *Ballade des Pendus*, de Banville !

(2) Déchiquette donc de la « crème en gelée faite de lait, d'amandes et de sucre », ou de la « gelée de viande blanche, crème alimentaire pour les convalescents, les valétudinaires ». Hatzfeldt et Darmesteter, *Dictionnaire.*

faire du nouveau et dire : « Cela me creuse l'estomac jusque dans les talons, » — et tout le monde éclate de rire, car vraiment cela est parfaitement idiot.

Voilà comment écrivent les maîtres de M. Jean Lionnet, quand ils sont en veine. D'ordinaire, ils n'y mettent pas tant de soin et leurs articles sont des chapelets de locutions et de clichés qu'ils n'ont même pas pris la peine de dénaturer.

§

La *Correspondance de Chateaubriand avec la marquise de V...* forme un petit roman agréable, mais sans intérêt bien profond. Les écrivains illustres reçoivent beaucoup de lettres de femmes, et de toutes sortes de femmes, légères et sérieuses, filles ou mariées, jolies ou laides, jeunes ou vieilles; parfois une réponse attire une lettre nouvelle, si la dame n'a pas eu pour unique but de se procurer un autographe, et un roman peut débuter ainsi. Le roman de René et de Marie resta toujours à l'état d'ébauche. Il y a de Marie un fort joli portrait en-tête du volume; c'est celui d'une femme de vingt à vingt-cinq ans, aux traits fins et réguliers, au regard tendre et spirituel, aux abondants cheveux noirs. La Marie qui correspondit pendant deux ans avec René avait atteint la cinquantaine. Peut-être était-elle encore jolie, cela arrive ; peut-être que non, car elle recula tant qu'elle put sa rencontre avec Chateaubriand. Elle ne se laissa voir que lorsqu'il fut impossible de reculer. Elle avait raison, car cette entrevue marqua la fin de leur roman. Ils vécurent encore vingt ans tous les deux et ne s'écrivirent plus et ne se rencontrèrent plus jamais. Tant que le mystère avait duré, Chateaubriand s'était senti assez épris de son inconnue. Il s'ennuyait et toute diversion lui était agréable. Mme de V... semble avoir été une femme distinguée, digne de son correspondant, et d'une noble sensibilité.

§

L'*Alexandre Dumas* de M. L.-Henry Lecomte se présente sous une répugnante couverture où l'on voit un nègre pansu qui tient sur ses genoux une petite bonne aux cheveux frisés. Cela ne donne pas envie d'aller voir ce qui se passe à l'intérieur du tome. Sans doute la vie publique de ce laborieux industriel a eu de nombreux contacts avec le monde littéraire et elle contient beaucoup d'anecdotes qui ne sont pas ennuyeuses; mais sa vie intime n'est pas du tout intéressante. Sa

valeur en soi étant médiocre, il cesse d'exister dès qu'on le considère en dehors de ses relations avec les écrivains contemporains. Laissons donc sa vie intime, ses maîtresses et sa cuisine. Le reste est acceptable et même se lit avec plaisir, pourvu qu'on oublie la fâcheuse couverture.

§

Le livre de M. Hugues Rebell est d'une toute autre valeur. Ce ne sont plus des anecdotes, mais des interprétations, des traductions en langage critique de faits presque tous très connus. Il s'est demandé, selon la méthode de Sainte-Beuve, comment se comportaient avec les femmes des hommes tels que Balzac, Stendhal et Mérimée. Pour lui, Balzac fut un imaginatif sentimental; Stendhal, un sensuel; Mérimée, un passionné inconstant ou plutôt à la fois un passionné et un inconstant. De ces trois portraits, celui de Mérimée m'a paru le plus vivant et le plus nouveau. Il y a là les meilleures pages peut-être que l'on ait écrites sur le correspondant de l'*Inconnue*. Cette inconnue très connue, comme dit M. Rebell, s'appelait Mlle Jenny Dacquin; c'était une de ces institutrices bonnes à mettre dans les romans, en effet, et qui sont toujours prêtes à devenir de grandes dames par la main droite ou la gauche. Elle consola quelque temps Mérimée de l'abandon de Mme Delessert. On s'est beaucoup occupé de Mérimée depuis quelques années, et tout ce que l'on a publié de lui ou écrit sur lui l'a chaque fois grandi. C'est une des futures figures du dix-neuvième siècle, une de celles qui deviendront de plus en plus centrales et motrices. A mesure que périclitent les réputations érigées par les journalistes, les Sand, les Dumas, qui ne sont bientôt plus que des Colet et des Sue, les Stendhal, les Mérimée, les Sainte-Beuve grandissent chaque jour.

§

Les éditeurs des *Lettres inédites de Sainte-Beuve à Collombet*, MM. Latreille et Roustan, ont fait précéder le volume d'un piquant éloge de l'inédit. Ils vont jusqu'au paradoxe. « Si dans la science la découverte ne commence à proprement parler qu'avec « l'idée neuve qui surgit à propos d'un fait (1) », il n'en est pas moins juste de prétendre que l'inédit ou le fait nouveau est comme le substratum de l'*idée*, qui ne peut naître qu'à son propos ». C'est oublier qu'il y a un

(1) Claude Bernard.

inédit relatif à côté d'un inédit absolu. Tout ce que je n'ai pas lu, et même tout ce que je n'ai lu que rapidement, est inédit pour moi, et j'en peux tirer des idées, si j'en suis capable, tout aussi bien que des *Lettres* de Sainte-Beuve à Collombet que voici imprimées pour la première fois. Il semble que les auteurs de cette publication, en prenant si fort la défense de l'inédit, aient surtout voulu se justifier près de M. Brunetière, lequel a fulminé quelque part contre l'inédit et repris à son compte le mot de Sylvestre de Sacy : « Qui nous délivrera de l'inédit ? » Sainte-Beuve lui-même avait un jour parlé en ces termes à ses auditeurs de l'Ecole normale : « Il ne se passe pas de jour sans qu'on nous annonce une découverte ; chacun veut faire la sienne, chacun s'en vante et fait valoir sa marchandise sans contrôle. On attribue une importance et une valeur littéraire disproportionnées à des pages jusqu'ici inconnues. On est fier de simples trouvailles curieuses, quand elles le sont, qui n'exigent aucune méditation, aucun effort d'esprit, mais seulement la peine d'aller et de ramasser. » Je ne vois aucune contradiction entre cette déclaration et le goût que Sainte-Beuve montra plus tard pour l'inédit ou le rare. Il en trouva beaucoup et en tira des arguments et non de la vanité. C'est très différent.

Les *Lettres* de Sainte-Beuve ne tiennent qu'une centaine de pages dans ce volume. Le reste est donné à une longue et excellente étude sur le critique. Cette introduction, dont un chapitre nous renseigne sur la crise religieuse de Sainte-Beuve, n'était pas inutile ; elle précise certains points de psychologie et fait comprendre comment l'incroyant critique a pu correspondre pendant vingt ans avec le catholique Collombet.

De l'inédit de cette sorte ainsi présenté, c'est très précieux.

§

La *Poésie lyrique*, évolution du genre, est un bon manuel qui fait partie de l'utile collection « les Genres littéraires ».

Les *Discours* de M. Abel Hermant sont des discours. Celui sur M. Zola se termine par le mot bien connu : *Travaillons !* (Cf. Loyson-Bridet, *Discours liminaire*.) Cela fait plaisir.

La brochure de M. Louis Bertrand est un manifeste, non moins que celle de MM. Poinsot et Normandy.

Celle de M. Van den Bosch célèbre : « M. Brunetière converti dans son intelligence ; M. Huysmans rédimé dans sa sensibilité ; M. Paul Bourget éclairé dans sa volonté. »

Lui aussi, Eugène Hugo, fut couronné par les Jeux floraux ; seulement il en resta là.

§

MM. Sansot-Orland et Roger Lebrun, qui ont fondé et qui dirigent l'intéressante *Critique internationale*, viennent d'avoir l'heureuse idée d'annexer à leur revue, avec le concours de M. van Bever, une série de biographies documentaires, *les Célébrités d'aujourd'hui*. La première de ces brochure nous présente la figure littéraire de *Paul Adam*. Au texte même, qui est une étude un peu brève, mais juste de ton, par M. Batilliat, les éditeurs ont joint beaucoup d'images, portraits, caricatures, autographes. L'agréable et utile plaquette est complétée par des citations réunies sous ce titre : « Paul Adam devant la critique », par une bibliographie des œuvres, une liste des sources à consulter et même une iconographie. C'est, dans l'ensemble, ce qu'on a tenté de mieux en ce genre. Une soixantaine de biographies sont en préparation dès maintenant, formant une galerie très variée qui va de d'Annunzio à Willette, de Nietzsche à Henri de Régnier et à Claude Debussy.

REMY DE GOURMONT.

HISTOIRE

Marcel Thibault : *Isabeau de Bavière, reine de France : La Jeunesse 1370-1405 ;* librairie Perrin. — Paul Friedmann : *Lady Anne Boleyn.* Tome I, *Vers le schisme.* Tome II, *Après le schisme.* Traduit de l'anglais par Lugné-Philipon et Dauphin-Meunier ; Fontemoing — Frantz Funck-Brentano : *La Bastille des Comédiens, le For-l'Evêque ;* Fontemoing.

Isabeau de Bavière, reine de France, par Marcel Thibault. — Des trois principaux personnages de la première moitié du règne de Charles VI, Isabeau de Bavière, Philippe de Bourgogne et Louis d'Orléans, c'est ce dernier, semble-t-il, qui a été jusqu'ici l'objet des études les plus approfondies, ou du moins les plus récentes. Les causes de cette prédilection sont assez apparentes. A côté de l'allemande Isabeau et du flamand Philippe (flamand, de politique), il apparaît comme une vraie figure française, ayant le sentiment de l'intérêt français. (Nous disons ceci d'après d'autres auteurs que M. Thibault, de qui ce n'est pas tout à fait l'avis). Jamais, du moins, s'il eût vécu, le traité de Troyes ne se fût signé. On sait, en outre, qu'il eut un rôle assez spécial, qu'à lui remonte (par son

mariage avec Valentine Visconti qui lui apporta le duché d'Asti, détaché des possessions de Jean Galéas, duc de Milan) l'origine des prétentions françaises sur le Milanais. De son vivant, l'acquisition de Savone, le protectorat sur Gênes furent les premières tentatives en ce sens.' Ajoutez que la question du grand schisme se liait intimement à ces affaires. Il n'a pas dépendu de Louis d'Orléans que, par les succès qu'il chercha, sans les obtenir, au delà des Alpes, elle ne fût résolue vingt ans plus tôt. On conçoit donc que la curiosité des historiens se soit surtout portée sur le frère de Charles VI. Les plus récents travaux sont, à notre connaissance, avec l'ouvrage de M. Jarry (*Vie politique de Louis d'Orléans*), ceux de M. de Circourt (*Le duc d'Orléans, frère du roi Charles VI*) et de M. Maurice Faucon (*le Mariage de Louis d'Orléans et de Valentine Visconti*).

Est-ce à dire que les autres acteurs doivent être négligés? Nullement si, pour le malheur de la France, le rôle d'Isabeau de Bavière, par exemple, fut non moins important. Et pourtant, en réalité, la vie de cette reine reste inconnue, « alors que son nom est légendaire ». La physionomie et le caractère de la princesse bavaroise, affirme M. Marcel Thibault, et nous ne voyons pas, toutes recherches faites dans Vallet de Viriville, Le Roux de Lincy, Michelet et Henri Martin, qu'on puisse prétendre le contraire, ont été à peine esquissés. L'auteur a donc fait pour Isabeau de Bavière ce que l'on avait fait pour Louis d'Orléans. Suivant la reine depuis son enfance jusqu'après la mort de Philippe de Bourgogne (1370-1405), il étudie minutieusement ses origines mi-allemandes, mi-italiennes, sa jeunesse, son mariage, enfin son rôle à la Cour de France.

Notons la modestie relative de la condition de la princesse bavaroise au moment de son mariage. Les ducs de Bavière, les Wittelsbach, quoique occupant un des premiers rangs de la hiérarchie du Saint Empire romain germanique, et influents de bien des manières, font assez l'effet de hobereaux besoigneux par rapport au roi de France. Le duc Etienne III, le père d'Isabeau, à l'annonce des intentions du jeune roi, ne peut pour ainsi dire en croire ses oreilles, et ce n'est qu'après de longues hésitations qu'il consent à ce que sa fille entreprenne un voyage qui peut se terminer pour elle par une déception et une honte. N'est-ce point le sentiment de cette inégalité qui donnera à la nouvelle reine des travers et des duretés de parvenue, cet immodéré désir de paraître qu'on lui voit

bientôt, le besoin jamais rassasié de s'enrichir, la haine des petits et du peuple?

Le duc de Bourgogne, oncle du roi, avait fait ce mariage inattendu, qui favorisait fort les intérêts du plus grand feudataire du royaume. Si nous avons bien suivi l'analyse de M. Thibault, Philippe de Bourgogne, marié à l'héritière du comté de Flandre, de Brabant et de Limbourg, avait intérêt à ce qu'une entente existât entre la France et la Bavière, qui avait dans les Pays-Bas des possessions gouvernées par le duc Albert de Bavière, oncle de Frédéric de Bavière, oncle lui-même d'Isabeau. Ainsi mariée par le duc de Bourgogne, elle se montrera toujours docile à l'influence de celui-ci et la plupart du temps servira ses desseins. On conçoit que sous un tel maître, sous ce politique égoïste qui, lors de la désastreuse expédition contre le duc de Gueldre, imposait à l'armée royale le long et périlleux détour des Ardennes pour épargner ce passage à ses chères Flandres, on conçoit qu'Isabeau ne puisse guère prendre le sens des choses de France. Ses préoccupations sont ailleurs : à Milan, où elle poursuit une *vendetta*, la perte de Jean Galéas Visconti, meurtrier de Bernabo Visconti, grand-père maternel d'Isabeau, et cette ingérence passionnée ne contribue pas peu à embrouiller les confuses affaires d'Italie ; en Bavière, surtout, où elle cherche à enrichir sa famille. Tout ceci compose un esprit assez âpre et étroit.

Ces traits, et d'autres encore, se marquent déjà ou sont latents en elle, lorsque éclate la folie du Roi. Cette péripétie terrible achève de décider du caractère d'Isabeau. M. Thibault, par une préoccupation excellente, a multiplié les détails relatifs à la folie de Charles VI. Une chose, en effet, soit dit en passant, une chose surtout importe, au fond, à l'historien pour apprécier cette femme : la folie de son mari. On peut raisonner sur sa vie avec des considérations tirées d'ici et de là : de son origine, de sa parenté, de sa position à la Cour, etc.; mais, en somme, on n'en raisonnera jamais aussi justement qu'en tenant d'abord compte du seul point réellement vital : la folie, la perte d'un époux aimé. Eût-elle été ce qu'elle devint, si Charles VI eût continué d'être un homme normal? On se sent même enclin à de la pitié. Elle semble lutter de bonne foi, avec véritable chaleur de cœur, contre la terrible fatalité qui s'abat sur elle. Son « amoureux attachement » pour son mari résiste longtemps. Charles VI devient fou en 1392; Isabeau ne se détache entièrement du roi qu'en 1404 (date approximative).

Quoi qu'il en soit, ce désastre, par contre-coup, peu à peu la fausse et la pervertit. Des préoccupations égoïstes l'agitent, ce qui est compréhensible, privée comme elle est désormais d'appui naturel : mais il y a trop de cupidité, de calcul, d'amour aussi du luxe et du plaisir, dans ses efforts pour se constituer un douaire, bientôt formidable. M. Thibault en dresse patiemment l'inventaire, et les détails si neufs qu'il donne à ce sujet ont une triste éloquence. Sombre et pernicieuse fortune!

En même temps, autour de la reine, la tragique politique féodale s'exaspère. Les Marmousets sont évincés du pouvoir. Ces « petites gens » n'étaient pas, si l'on en croit M. Moranvillé, d'aussi scrupuleux ministres qu'on l'a supposé longtemps : mais du moins continuaient-ils l'administration patiente et vraiment nationale de Charles V. Avec le retour des oncles du Roi, des luttes toutes personnelles reprennent. Alors éclate, latente depuis longtemps (depuis l'expédition contre le duc de Gueldre, où Louis de France avait pénétré pour la première fois les desseins égoïstes de Philippe le Hardi), la rivalité des maisons d'Orléans et de Bourgogne. Sans s'arrêter aux causes immédiates de cette rupture, sans parler par exemple des événements d'Angleterre où l'on put voir Philippe de Bourgogne servir (quoique en secret) les intérêts d'Henri de Lancastre par qui se trouvait dépouillé, en la personne de Richard II, le propre gendre du roi de France, il est intéressant de résumer la conduite de la reine en ces conjonctures.

Sa véritable initiation politique, constate M. Thibault, est l'arbitrage qu'elle eut à exercer entre les princes. Elle semble d'abord, avec l'aide des ducs de Berry et de Bourbon, l'avoir impartialement exercé. La reine ménage également les deux ducs : du prodigue d'Orléans elle se concilie l'indulgence pour ses propres dilapidations; tandis que le puissant Bourgogne voit d'un bon œil l'intérêt exagéré qu'elle porte à la Bavière. En somme, la guerre civile, plusieurs fois imminente, fut pendant longtemps retardée.

Malheureusement, Philippe de Bourgogne meurt, et cet événement capital, qui laisse le champ libre à son fils, le sombre et terrible Jean sans Peur, jette Isabeau dans les bras du duc d'Orléans. Y eut-il ou non liaison incestueuse? Les preuves manquent, mais de graves présomptions existent. Il est certain, du moins, que, renonçant désormais à soutenir son personnage si exceptionnellement difficile, presque impossible,

de reine de France, elle semble avoir laissé le goût du plaisir tout prendre en elle, cette femme de trente-cinq ans, pas très belle, étrange et attrayante cependant en la violente sensualité de son aspect : « Une petite taille, mais bien proportionnée, un front élevé, de grands yeux dans un visage large, aux traits accentués, le nez fort, aux narines très ouvertes, la bouche grande, aux lèvres sinueuses, le menton rond et potelé ; la chévelure très brune, le teint brun, la peau laide ; et, avec cela, l'ensemble plein de « grand joliveté ». — Le livre s'achève ici, lorsque, le roi fou, la reine incapable, la rivalité du duc d'Orléans et de Jean sans Peur à la veille de finir par un meurtre, les pires catastrophes s'annoncent. Quelle part, au juste, en revient à Isabeau ? Le prochain livre de M. Marcel Thibault sur « le rôle politique et la vie privée d'Isabeau de Bavière régente, puis reine douairière », nous renseignera sans doute là-dessus. Mais déjà nous nous faisons une idée suffisante de cette femme, dont les traits distinctifs semblent être : le goût du luxe et du plaisir joint à la cupidité (legs de son hérédité italienne) ; l'âpre persistance de l'Allemande sous la Française d'adoption, fermée aux choses du royaume qui sont proprement les choses de France ; l'idée toute féodale du pouvoir et de la propriété (influence du duc de Bourgogne) ; et par-dessus tout, la mélancolie sans pareille d'avoir été la femme de Charles le Bien-Aimé, de Charles l'Insensé.

Lady Anne Boleyn, par Paul Friedmann. — Le premier mouvement, et c'est le bon, en examinant cet ouvrage, est de le rapprocher de celui de Froude. On a dit récemment de Froude (M. Leslie Stephen, *Studies of a Biographer*), faisant allusion aux contradictions de ce curieux esprit, que, ce n'est pas Luther, mais Erasme qu'il eût dû choisir, et que pour jouer le rôle d'un protestantisme poussé à l'extrême, il s'est nécessairement fait violence. Nous ignorons s'il a donc dû se faire violence pour réhabiliter Henri VIII ; cependant, on peut considérer comme sincères ses opinions ici, lorsqu'on remarque sa froideur pour des périodes toutes différentes, pour l'ancien cléricalisme anglais par exemple. Henri VIII, traquant les moines et asservissant les évêques, venge Henri II de Thomas Becket, et Froude ne peut qu'approuver ceci comme plein de bon sens historique. En somme, Froude et son école, s'ils suscitent ici bien des colères, surtout chez les historiens ecclésiastiques, semblent en Angleterre garder pour eux l'opinion. Divers ouvrages ont été publiés sur Henri VIII depuis le livre de M. Friedmann : dans l'un, la confession im-

posée par Henri VIII, bien que le roi n'ait pas les sympathies de l'auteur (J. Gairdner), est appelée une bénédiction ; dans un autre (J.-F. Pollard), l'on revient complètement au point de vue de Froude, l'on exalte le roi schismatique d'avoir sauvé l'Angleterre de l'anarchie ; etc.

Si Froude et son école sont restés célèbres par leur réhabilitation d'Henri VIII, M. Paul Friedmann se signale par la démarche toute contraire. Il pousse évidemment au noir et au ridicule le portrait du monarque anglais qui, comme homme, était assurément un vil gredin, mais qui, comme roi, fit preuve d'une fermeté et d'une intelligence remarquables dans son long et terrible conflit avec Rome. Le schisme et la réforme anglicans furent son œuvre toute personnelle. Le clergé y était opposé, et la noblesse, bien que non séparatiste à l'égard du roi, restait indifférente.

Au surplus, il est certain que les opinions les plus contradictoires en cette matière peuvent se produire en Angleterre sans risquer de soulever les passions. En 1885 déjà, date de la première édition anglaise de l'ouvrage de M. Friedmann, elles étaient bien calmées, et l'historien pouvait traiter suivant ses mérites le lâche et déplorable Cranmer, par exemple, sans causer de scandale parmi les protestants à outrance, pour lesquels Cranmer n'est pas loin d'être un saint, témoin le récent ouvrage de M. C.-H. Collette (*The Life and Times of Thomas Cranmer*). Il se peut, d'ailleurs, que les susceptibilités aient changé d'objet, et, — nous n'y avons pas été voir, il faut en croire les éditeurs français de l'ouvrage, — et, se faisant, de religieuses, nationales, s'attachent dorénavant à la question de savoir si, oui ou non, « la couche diversement fréquentée » d'Anne Boleyn a été le berceau de la Réforme anglicane. Si tant est que la démonstration restât à faire, elle n'est plus douteuse aujourd'hui, bien qu'il ne faille pas entendre par là que la seconde femme d'Henri VIII ait été l'auteur responsable du schisme. Il nous semble que, faute d'accorder au caractère du roi une fermeté suffisante, les choses se présentent un peu trop sous ce dernier jour chez M. Friedmann. — Pour qui se trouve au courant de la littérature historique relative au schisme, il est cependant constant que le point de vue Anne Boleyn n'est pas l'élément d'appréciation principal. Cette malheureuse libertine, restée jusque sur le trône concubine et fille au regard de la nation, n'a été que l'occasion, en somme, d'un événement dont les possibilités profondes résidaient dans la situation de l'Angleterre d'alors, notamment

dans sa situation ecclésiastique. L'Angleterre, autant du moins qu'on en peut juger d'ici, jouit actuellement d'une paix religieuse parfaite. Mais si cet état venait à s'altérer, bien des choses se trouveraient dépendre encore, à travers le temps, de la conception qu'Henri VIII fut amené à se faire du pouvoir ecclésiastique. En effet, de par sa constitution intime, le haut clergé, en Angleterre, se trouvait porté à servir le roi plutôt que l'Eglise. « Une exacte définition de l'évêque sous Henri VIII, dit M. Friedmann lui-même, se contiendrait peut-être à ces termes : un fonctionnaire royal pensionné sur les revenus de l'Eglise. » C'est une filière assez rampante, que celle par où, pour peu qu'il fût adroit, le futur évêque, débutant d'ordinaire comme chapelain-régisseur dans les familles riches, espèce d'homme d'affaires clérical bon aux écritures comme aux patenôtres, se poussait, par le crédit de ses maîtres, jusqu'à l'épiscopat, où il apportait les sentiments d'un bon domestique de l'aristocratie, — ou plutôt du roi, dispensateur et du titre et des bénéfices successifs y attachés. Voilà une des grandes causes du schisme. Il fallut que cette situation de l'épiscopat anglais fût bien telle qu'on vient de la rapporter, pour qu'un Cranmer fût possible et pour que l'opposition d'abord violente des évêques et du clergé pût être réduite.

Henri VIII y fut puissamment aidé par son ministre Thomas Cromwell, le fameux « malleus monachorum ». Toutefois, ce « maillet » lui-même était dans la poigne du terrible Tudor; et, que Cromwell n'ait pas ou ait suivi une politique personnelle (comme le veut son récent historien, M. R.-J. Merriman), il était d'abord, et d'une façon beaucoup plus subalterne que Wolsey, l'humble exécuteur de la volonté royale. La figure d'Henri VIII reste partout prédominante. Ce roi à prétentions théologiques voulut et accomplit pour ainsi dire à lui tout seul le schisme, parmi toutes sortes de difficultés intérieures et extérieures dont M. Friedmann donne, d'autre part, le curieux tableau.

Les documents relatifs à l'époque de Henri VIII abondent. Citons, parmi les principaux, la grande collection menée à bonne fin par M. J. Gairdner, qui succéda à Brewer comme éditeur des *Calendars* du règne de Henri VIII : *Letters and Papers, Foreign and Domestic, of the Reign of Henry VIII.* Cette collection a été complétée depuis l'ouvrage de M. Friedmann. Elle contient, à l'heure qu'il est, presque tout ce qu'ont pu fournir les archives sur cette période capitale de l'histoire d'Angleterre. On connaît aussi la collection de

M. Pascual de Gayangos : *Calendar of state Papers, relating to the Negociations between England and Spain.* Vol. IV, part. II, *Henri VIII.* Elle donne la correspondance si précieuse de Charles-Quint et d'Eustache Chapuis, son ambassadeur en Angleterre. Nous avons entendu reprocher à l'ouvrage de M. Friedmann d'être défectueux, quant à la documentation, dans la première partie ; ce reproche s'est produit en France, il y a quelques années ; et nous nous étions toujours demandé, depuis, si vraiment une telle critique pouva être adressée au consciencieux savant. C'est avec plaisir qu'aujourd'hui nous constatons, grâce à l'excellente traduction de MM. Lugné-Philipon et Dauphin Meunier, que cette accusation n'est pas fondée. Les lettres de Chapuis, par exemple, sont auss souvent mises à contribution dans le premier tome que dans le second. La seule défectuosité à relever, dans la critique de la correspondance de Chapuis, c'est une trop grande créance accordée à celui-ci touchant la prétendue faiblesse du roi. Quoi qu'on dise, cette faiblesse ressort mal du recueil de M. de Gayangos, et Froude ne nous paraît pas trop dépourvu de sens critique en trouvant dans ces documents confirmation de l'opinion contraire. On peut voir, au surplus, dans le tome IX des *Calendars* de M. Gairdner, combien peu Henri VIII, à l'un des moments les plus difficiles de sa lutte, lorsqu'il a contre lui Paul IV, François Ier et Charles-Quint, est de composition commode avec Chapuis. Un mérite, trop peu remarqué jusqu'ici, du bel ouvrage de M. Paul Friedmann, c'est l'attention savante avec laquelle sont suivis tous les contrecoups européens de l'entreprise enragée d'Henri VIII, par exemple les jeux complexes et réciproques des politiques anglaise, française, impériale et romaine. L'esprit du lecteur garde comme la définitive carte diplomatique de l'Europe, à cette époque, et sur cette question.

La Bastille des Comédiens, le For-l'Evêque, par F. Funck-Brentano. — Cet ouvrage du spirituel érudit, pour qui le XVIIe et le XVIIIe siècle n'ont plus de secrets, fut composé à l'occasion d'un concours institué par la Société de l'Histoire du théâtre et dont le sujet était la monographie du For-l'Evêque, « cette prison si mal connue, qui, pendant longtemps, eut le privilège de servir d'abri forcé aux comédiens et aux comédiennes indisciplinés ». On ne pourrait espérer trouver rien de plus complet que le mémoire présenté par M. Funck-Brentano et qui d'emblée remporta le prix. Nous ne prétendons pas en dire toute la richesse en ces quel-

ques lignes Puisons-y du moins quelques renseignements essentiels. — Ancien siège principal de la juridiction épiscopale de Paris en même temps que prison appartenant au même ressort, le For-l'Evêque (Forum episcopi, ancien français : for, fuer, four, loi, coutume, juridiction) devint, en 1674, prison du roi. A dater de cette époque, il reçut des prisonniers « d'ordre du roi ». L'expression est purement théorique, l'incarcération dépendant, en pratique, d'initiatives secondaires et même subalternes. Toutefois, une nuance de considération s'attachait aux prisonniers d'ordre du roi, ceux-ci, comme les prisonniers de la Bastille, n'entrant en prison qu'en vertu d'un ordre (fût-il une simple formalité postérieure) du roi. Leurs noms n'étaient pas mentionnés aux livres d'écrou. Leur peine, pas plus que leurs délits, n'avait aucun caractère infamant. On se gardait bien de les confondre, par exemple, avec les « prisonniers recommandés », c'est-à-dire les prisonniers coupables d'un délit de droit commun et soumis comme tels à la juridiction des magistrats. — Ce sont surtout des prisonniers de la première catégorie qui passèrent au For-l'Evêque, c'est-à-dire des gentilshommes, des officiers, des gens de lettres, — et, à partir de 1723, des acteurs. Pourquoi les comédiens étaient ils incarcérés là plutôt qu'ailleurs? Pour deux raisons. D'abord le caractère nullement flétrissant de cette prison s'accordait avec leur condition sociale, alors plus relevée qu'on ne croirait, mélange bizarre de servitudes et d'éclat, ceci recouvrant cela; ensuite, ils ne pouvaient presque toujours être prisonniers que d'ordre du roi, se trouvant incarcérés le plus souvent à la sollicitation des gentilshommes de la Chambre du roi qui avaient la haute main sur les spectacles. Les motifs de leur arrestation n'étaient jamais bien graves : disputes, querelles intestines, manque d'égards envers le public, etc.; ils dénotent d'ailleurs, tare subsistante de l'ancien état de quasi domesticité, une espèce de dépendance humiliante vis-à-vis du personnel policier et judiciaire chargé de la surveillance des spectacles. Les exempts sont mêlés activement, trop activement pour notre goût actuel, aux choses du théâtre, au point que c'est dans leurs rapports, rédigés, remarque M. Funck-Brentano, avec une singulière finesse, qu'il faut parfois chercher la peinture la plus exacte des mœurs de la scène. Au reste, tout se passait avec bonne humeur. C'était une joyeuse prison que For-l Evêque, encore que geôle malsaine et ridiculement mal pratique. Il n'était pas rare d'y voir débarquer les plus brillan-

les actrices avec leur cour d'adorateurs. La Clairon y fut. Elle y tint table ouverte. Sa chambre était meublée par les soins des duchesses de Villeroy et de Duras. Les directeurs de spectacles pouvaient également faire la connaissance du For-l'Evêque. Les gens de lettres aussi, naturellement, nous l'avons dit. Beaumarchais y passa. Voltaire y fit embastiller maint gênant confrère, le bon apôtre de la Liberté! Le For-l'Evêque fut fermé en 1781, puis détruit en 1783 (1). Son histoire, définitivement fixée désormais, forme un des chapitres les plus vivants, les plus indiscutables de la chronique des mœurs du XVIIIe siècle, au théâtre et à la ville.

EDMOND BARTHÈLEMY.

SCIENCE SOCIALE

Emile Faguet : *Le Libéralisme* (Lecène, Oudin et Ce). — Henri Joly : *De la corruption de nos institutions* (V. Lecoffre).—Novicow : *l'Affranchissement de la femme* (Alcan). — Livres sur le divorce. Livres pour et contre le Socialisme. — C.-A. Réveillère : *Memento autarchiste* (Fischbacher) — V. Brants : *La Petite industrie contemporaine.* — E. Martin Saint Léon : *Cartells et trusts.* — Léon de Seilhac : *Les Grèves* (V. Lecoffre).

« De fait, je ne crois pas avoir de ma vie rencontré un Français qui fût libéral ». Ainsi parle M. Faguet presque à la dernière page de son livre sur le **Libéralisme**. Ceci expliquerait la répugnance que tant d'esprits sincères ont pour ceux qui font étalage de certains principes. Défiez-vous des « libéraux », ils ont un nœud coulant dans la poche! Le tristement comique, c'est qu'ils sont d'aussi bonne foi quand ils vous le passent au cou que quand ils s'indignaient jadis qu'on pût le passer au leur. Et sans doute il y a de grands libéraux qui sont morts d'accord avec eux-mêmes, en murmurant, comme Burke : J'ai toujours aimé la liberté des autres. Mais le malheur est que Burke fut toujours de l'opposition; s'il avait été du gouvernement, peut-être aurait-il fait comme les camarades. Croyons d'ailleurs que non, et regrettons que M. Faguet ne tienne pas la queue de notre poêle, on pourrait danser en rond, ce qui est plus mal vu de nos jours que du temps de Louis XIV, lequel pourtant n'aimait pas les « pelotons ». Donc le Français n'a jamais été libéral, et cela tient, toujours d'après l'auteur de notre livre, à ce qu'il est « homme de parti avant tout ».

(1) Son emplacement correspond aujourd'hui à l'immeuble portant le no 16 sur le quai de la Mégisserie et le no 19 sur la rue Saint-Germain-l'Auxerrois.

Pourquoi? parce qu'il est de race latine, et d'éducation catholique (ou protestante, M. Faguet va même jusqu'à écrire : Ce qui fait que je n'aime pas les protestants, c'est qu'en général ils sont ultra-catholiques). Et jusqu'à quand ? jusqu'à ce qu'il ait pris conscience de sa sottise, et qu'il se soit décidé, comme les Anglo-Saxons, à laisser les autres tranquilles pour que les autres le laissent tranquille. En gros, comme disait Pascal, la thèse est juste. En détail elle demanderait un épais volume de discussion. Je me borne à en piquer çà et là les jalons. Avons-nous le monopole de l'esprit de parti? Nos luttes électorales sont-elles plus fiévreuses qu'en Allemagne? Nos pires antisémites atteignent-ils les Anglais dans leurs rapports avec les Irlandais ou les Yankees dans leurs rapports avec les Jaunes et les Nègres? N'avons-nous pas eu plus que tout autre peuple de longues périodes de concorde profonde? La vérité, je crois, est que nous sommes seulement très nerveux, à la fois loufoques et hyperesthésiques, et que, sans être plus sectaires que d'autres, nous avons l'air de l'être davantage parce qu'il suffit d'un petit verre de persuasion pour nous faire perdre la tête. D'où mon remède, à moi aussi: supprimer le petit verre, ce qui fait que nous nous croyons un droit absolu à faire le bonheur des autres par force, à réaliser le progrès humain à coups de cordes, et essayer dans notre système gouvernemental de remplacer l'élection, qui emplit l'âme d'autant d'orgueil et de fanatisme que la naissance, par le tirage au sort, favorable à la modestie. Je développerai ceci ailleurs.

§

Avoir de bonnes institutions n'est que le premier point. Le second est de les empêcher de devenir mauvaises. Et c'est ce qui préoccupe M. Henri Joly dans son livre **De la Corruption de nos Institutions**. Livre remarquable et dont on peut dire à juste titre qu'il restera, ou qu'il devrait rester, car il contient force anecdotes personnelles et force renseignements suggestifs qu'on ne trouverait pas ailleurs, et qu'il faut mettre en réserve comme des documents d'archives. Je plains les historiens de l'avenir qui, pour se faire une opinion sur notre temps, ne recourront qu'à la littérature parlementaire où tout s'estompe dans une phraséologie officielle et artificielle, ou à la littérature doctrinaire qui ne voit qu'abstractions ou masses confuses. Ce n'est pas à Paris qu'on peut juger de la corruption des institutions; là chacun est à peu près libre de faire

ce qu'il veut, d'aller où il veut, de voter comme il veut (et c'est là une des grandes raisons, jamais indiquées d'ailleurs, de notre émigration à l'intérieur). Pour savoir ce qu'est notre vie publique, il faut habiter la province, être en rapports forcés et quotidiens avec le maire, le juge de paix, l'instituteur, l'inspecteur des enfants assistés, le commissaire central, le répartiteur des taxes, savoir ce qui peut s'accumuler de petites haines et de petites envies dans certaines âmes, être épié, soupçonné, dénoncé, enlacé de toutes façons. Dans notre état social on ne voit pas ce qu'un valet de politicien ne peut pas faire impunément ; un garde champêtre peut vous déshonorer ; un petit juge d'instruction peut vous tenir en prison pendant trois mois, si votre vieille mère est assassinée ; un maire peut vous jeter bas votre maison avec un simple arrêté d'insalubrité ; un préfet peut vous ruiner, eussiez-vous mille hectares de bois, avec un simple arrêté d'échenillage. Ce sont là choses dont on ne se doute guère à Paris ou à Trouville, et pourtant c'est sous ce régime que vivent 35 personnes sur 38. Pour en avoir une idée, il faut recourir à des écrits spéciaux, à *France* de Bodley par exemple, ou au livre de M. Joly dont je parle. Celui-ci est d'une riche et triste documentation. Sur l'Université, sur la Magistrature, sur la Criminalité, sur l'Assistance, sur le Foyer, l'auteur n'a qu'à ouvrir la main pour laisser pleuvoir de fâcheuses perles. Et il est impossible de récuser le joaillier, M. Henri Joly est ancien doyen d'une faculté de province et l'un de nos criminalistes et philanthropes les plus justement connus. Le triste, c'est que ce qu'il sait et dit n'est qu'une bien faible partie de tout ce qui est. L'existence en France commence à être, partout ailleurs qu'à Paris, insupportable, sauf pour les étrangers qui, eux, sont à l'abri de la politique. C'est l'avis de Bodley. Il n'est pas flatteur pour nous.

§

Un des chapitres du livre de M. Joly est consacré à la crise du mariage. Sujet d'actualité perpétuelle et d'intérêt universel. Personne qui n'ait quelque chose à dire là-dessus, et qui ne tienne à le dire ! Il est vrai que presque tout n'est que fatras intéressé. Ne devraient compter, si compte on tenait, que les opinions de gens très heureux en ménage et favorables à l'amour libre, ou de gens très malheureux et hostiles au célibat, ou de positivistes opposés au divorce, ou de dévots partisans de la dissolubilité, etc., car que m'importe en vérité que

tel romancier dont les infortunes conjugales ont fait gémir la presse, ou que tel journaliste qui a toujours aimé à bail de trois, six, neuf, me vante la supériorité de l'amour libre? Je ne suis donc pas surpris que Mme Renée Pingrenon, femme de lettres, intitule **la Faute du mari** sa réponse à la brochure de M. Henri Coulon, **le Divorce par consentement mutuel**, qui, reprenant la thèse de MM. Margueritte (*Mariage et divorce*), rejetait en fait tous les torts sur la femme, et j'attends patiemment qu'un livre féminin vienne enfin affirmer que c'est la lapine qui a commencé, ou qu'un manifeste masculin éclate qui revendique pour la femme seule le droit à la répudiation. Je voudrais aussi voir un jour le féminisme intransigeant soutenu par des gars vraiment en butte à la concurrence professionnelle des femmes, par exemple des coiffeurs ou des typographes, car des forts de la halle ou des chefs d'usines ne courent guère de danger de se voir évincés par des dames. Et je souhaite enfin, par-dessus tout, voir ces questions-là résolues par les parties elles-mêmes. Que M. Novicow pense que **l'Affranchissement de la femme** se réalisera par la suppression du mariage, cela m'intéresse; mais ce que les femmes elles-mêmes pensent de ce moyen d'affranchissement m'intéresserait davantage encore. Je crois bien que, si l'on consultait sur tous ces points nos mères et nos sœurs, Naquet lui-même, qui vient de faire paraître un livre (un de plus) sur la **loi du divorce**, serait désagréablement surpris ; et à voir comment votent les femmes dans les pays qui leur ont donné le droit de suffrage, on comprend que nos politiciens de caboulots aient remisé ce numéro de leur programme. Cultivons notre jardin au lieu de tant gloser sur le jardinage du voisin. Le bonheur universel est facile à réaliser : que chaque homme rende sa femme heureuse, et réciproquement. Et quand les autres se gourment, ne cherchons pas à savoir qui a raison. M. Novicow affirme qu'il y a des millions de femmes martyrisées par leurs maris ; en pays cosaque, possible. Chez nous je sais un mauvais plaisant qui, lorsqu'on parle d'une femme rossée par son mari, soupire : Le pauvre homme, faut-il qu'elle lui en ait fait !

§

Les publications sur le socialisme ne ralentissent pas. Voici le *Socialisme réformiste français* par M. Millerand ; c'est, on le sait, le socialisme officiel, et les *Deux socialismes* de M. Ad. Alhaiza, c'est le phalanstère fourriériste ; et le *Dualisme*

socialiste de M. Joseph Siren, c'est un mélange de communisme et de christianisme plein de promesses ; le dualisme socialiste établira « la psychologie des distractions », et « abordera hardiment le problème de l'amour », car « le couple futur saura s'aimer ». Ce qui est peu flatteur pour le couple présent. A côté des publications doctrinaires, les ouvrages de polémique : *l'Artifice nationaliste* d'Eugène Fournière, réponse à un livre de Jules Soury, dont il fut parlé ici ; *l'Ane, le Singe et le Philosophe*, par Henri Chateau (la préface révèle que le Singe est l'Opinion publique, et l'Ane le Pape romain ; on ne dit pas qui est le Philosophe), la *Question de la Martinique* par J. Lagrosillière, du groupe socialiste des Antilles (ah ! la belle chose que le suffrage universel en pays nègre !) Et, par contre, voici ce qu'on entend de l'autre côté de la montagne : *Premiers principes de sociologie catholique* par l'abbé Naudet, la *Liberté de conscience* par Canet, à quoi j'ajoute deux petits livres du contre-amiral Réveillère, *Mémento autarchiste* et *Ferments et levains*, très libéraux, au sens belge du mot. Cet homme de mer nourrit de nombreuses antipathies, le socialisme, le protectionnisme, le militarisme, le congrégationnisme ; il tonne contre la révocation de l'Edit de Nantes, mais veut qu'on expulse tous les frocards contemporains, car, comme le dit Anatole France, « la vraie liberté n'admet pas de liberté contre elle ». Et ceci me remet en mémoire la réflexion narquoise de Faguet, libéral au sens non belge du mot, dans le livre dont je rendais compte plus haut. « Que diriez-vous si le parti catholique, étant vainqueur aux élections, faisait une loi ainsi conçue : La liberté d'association est reconnue pour les ecclésiastiques, elle n'est pas admise pour les laïques. Vous vous indigneriez d'une si monstrueuse tyrannie cléricale. *Mutato nomine*, c'est précisément ce que vous avez fait. » N'importe, il sera beaucoup pardonné à notre contre-amiral, car c'est lui qui a trouvé d'appeler l'Etat le Grand Manie-tout.

Rentrons dans la science. J'ai déjà signalé la *Bibliothèque d'économie sociale* qui se publie à la librairie Lecoffre sous la direction de M. Henri Joly. Elle vient de s'enrichir de nouveaux volumes : **la Petite industrie contemporaine**, par M. Victor Brants, une étude sérieuse, mais un peu spéciale, et dont il suffit d'indiquer le titre aux techniciens. **Cartells et Trusts**, par M. Etienne Martin Saint-Léon, le livre le plus consciencieux et le plus documenté qui ait été écrit sur cette question mille fois plus grave que celle des moines et des nonnes.

(Dans le nº du 16 février de la *Réforme sociale* on trouvera le résumé de la discussion qui eut lieu sur ce sujet à la *Société d'économie sociale* et où les diverses opinions, pessimistes et optimistes, favorables et hostiles, ont été soutenues par de compétents débateurs.) Un des aspects curieux de cette question des trusts, c'est de voir la société industrielle s'écarter sur ce point comme sur bien d'autres de la société politique. Alors que celle-ci reste fidèle à la gestion collective, celle-là marche résolument vers la direction individuelle. La victoire du trust (société dont les membres n'ont droit qu'aux bénéfices) sur la société anonyme (où ils nommaient directeurs et commissaires de surveillance, votaient sur les projets et approuvaient les comptes) est comparable à ce que serait la victoire de l'impérialisme sur le parlementarisme, en politique, et le phénomène est digne d'attention. Enfin les **Grèves** par M. Léon de Seilhac. Ce petit livre est un excellent résumé de la question. La grève y est assimilée à la guerre, et en effet c'est une guerre, qui n'est bonne qu'à l'état de menace, et qui ne peut réussir que si elle est bien préparée, bien engagée et bien conduite, et qui, même alors, fait payer très cher aux belligérants ses avantages. Leur en procure-t-elle même? M. de Seilhac estime que oui. « Ne voit-on pas que c'est grâce à l'exercice de la grève organisée que les ouvriers anglais ont obtenu les salaires les plus hauts de l'Europe? » Je crains que la réponse à donner soit moins simple. Je ne suis pas sûr non plus que la jugulation préventive des grèves, comme dans la Nouvelle-Zélande, soit un bien absolu; à réglementer trop rigoureusement, on court risque d'arrêter toutes les énergies, les combatives comme les laborieuses. L'idéal est peut-être, ici comme pour la guerre, d'être capable de la faire et de ne pas la faire. Or, pour ne pas se battre, rien de tel que de se connaître. En tant que belligérants d'abord; il est excellent que les patrons sachent que les ouvriers perdent moins qu'eux à la grève, car ils peuvent s'en tirer toujours avec des soupes populaires à quatre sous par jour que les subventions d'un peu partout leur fournissent, et que les ouvriers sachent également qu'ils perdront toujours, eux-mêmes, par le contre-coup de la ruine des patrons ou de l'appauvrissement national. En tant qu'hommes ensuite; plus les patrons et les délégués ouvriers ont entre eux des rapports fréquents et normaux, et plus les grèves sont rares. On ne se saute à la gorge que quand on se méconnait. Et ceci me suggère un plan subtil de pacification générale. Pour ôter toute leur âpreté aux passions

politiques, ne suffirait-il pas de soustraire nos représentants à cette atmosphère artificielle et empoisonnée des réunions électorales, des comités de vigilance, des courtiers de scrutin, des energumènes de tout poil? Or, on obtiendrait ceci en décrétant que chaque député ou sénateur serait invité de droit à déjeuner et à dîner, chaque jour, chez un électeur différent, à la table de famille où il mangerait la soupe et le bœuf et « causant librement de tout sur un ton convenable », comme dit Fantasio. Le représentant, rafraîchi ainsi deux fois par jour dans un bain de naturel et de cordialité sincère, perdrait de sa morgue, de son fanatisme, de son ignorance, réaliserait d'ailleurs des économies notables, en aimerait ses contemporains, fussent-ils de l'autre bateau, et c'est ainsi qu'un éternel printemps verrait pousser des feuilles toujours vertes à l'arbre de la Liberté !

HENRI MAZEL

LES REVUES

Revue bleue et la Plume, opinions sur le vers libre et la poétique parnassienne ; M. Léon Vannoz enterre le symbolisme que M. Stuart Merrill défend. — *La Revue générale :* La fiancée de Napoléon Ier, par M. G. Bapst, d'après le maréchal Canrobert.

Les conditions du prix de poésie fondé par M. Sully-Prudhomme après que le prix Nobel lui eut été décerné, inspirent à M. Léon Vannoz — la **Revue bleue** du 23 mai 1903 — un article assez injuste et intelligent sur *Les deux poétiques*. L'une, qui est selon l'honnête versificateur de *Bonheur*, admet que le vers a achevé son évolution avec Victor Hugo. L'autre prétend conquérir les plus grandes libertés, affranchir le vers, lui assurer une vie, une musicalité nouvelles et alléger le rythme. Il y avait des remarques intéressantes à consigner ici. M. Vannoz ne se résoud à traiter le sujet de son choix qu'après avoir enterré le symbolisme. Il faut bien que le symbolisme vive et montre les apparences de la plus belle santé, pour qu'on le tue aussi souvent. M. Vannoz en constate la mort, l'œil sec et la bouche amère :

« Le symbolisme, ou du moins l'école littéraire qui a vécu sous ce nom, achève de mourir. Les écrivains les plus notoires qui se recommandaient d'elle, ou bien n'écrivent presque plus, ou bien se sont tournés du côté de l'action politique, ou bien ont fait de riches mariages : quelques-uns sont même en passe d'arriver à l'Académie. Comme le dirait Henrik Ibsen, ils sont déjà à moitié morts; en tout cas, leur école n'a plus

de raison d'être, et, depuis quelque temps déjà, elle n'existe plus. »

Nul ne contestera la délicatesse de ces quelques lignes. Celles qui suivent montrent les poètes aimés de M. Vannoz, incertains d'une conception d'art nouvelle. Ils cherchent. Ce qu'ils cherchent, M. Vannoz a hâte de l'énoncer : la vie, la vie, la vie! — pour revenir jeter sur le cadavre du symbolisme cette pelletée :

« ... s'ils (ces jeunes gens) reprochent quelque chose au symbolisme, c'est d'avoir été un mouvement superficiel, fait beaucoup plus du désir d'étonner que du désir profond et sincère d'apporter des vérités nouvelles. Dans le symbolisme, si l'on en excepte M. Maurice Mæterlinck qui en est sorti de bonne heure, pas de cerveau puissamment organisé. Seul peut-être M. Remy de Gourmont donne la sensation d'une pensée solide, mais il ne s'est guère occupé avec méthode que de grammaire et de linguistique. Chez tant d'autres qui furent pourtant en apparence de délicats poètes, comme on sent le vide de la pensée et la sécheresse de l'âme! »

Ensuite, M. Vannoz fait preuve d'une plus évidente clairvoyance. Il admire trop M. Sully-Prudhomme pour, nettement, se prononcer sur le but *littéraire* du concours institué par l'honorable académicien. Mais la tactique de ce digne parnassien est suffisamment définie en ces termes :

« C'est cette constatation faite qui émeut, je crois, les jeunes gens : l'excès de la probité les tient hésitants. Ils étudient, ils amassent des ébauches, ils attendent. Il y a en eux comme une défiance des nouveautés bizarres, comme un retour au sérieux du classicisme. Cette tendance est excellente, si elle implique uniquement la volonté de prendre comme modèles les chefs-d'œuvre incontestables de tous les temps et de tous les pays pour réaliser des œuvres nouvelles d'une originalité profonde; mais elle serait déplorable si elle n'était que l'expression d'une pensée pauvre qui se tourne vers un passé restreint pour s'y confiner, et pour y mourir. Or, c'est à ce moment d'hésitation et de recherche que M. Sully Prudhomme vient proposer la formule qui me paraît étroite : s'en tenir pour la poétique a ce qui a été révélé par Victor Hugo. »

Très obligeamment, M. Léon Vannoz s'efforce de démontrer que le respect des formes anciennes a empêché M. Sully-Prudhomme de s'exprimer totalement, — et il ajoute :

« Mais, puisque dans les poèmes de M. Sully-Prudhomme,

on sent déjà que la forme ancienne ne suffit plus, que sera-ce demain si, dépassant les notions aujourd'hui acquises, quelques esprits aventureux, quelques poètes vraiment visionnaires du Réel, synthétisant les données de la science et les dépassant par l'intuition, se risquent dans ce domaine affolant du Mystère? Que sera-ce si quelques vrais petits-fils du Faust de Gœthe veulent évoquer les Forces toutes-puissantes, et l'Esprit créateur, et l'Ame immense qui s'affirme partout dans la Nature?

» Que sera-ce surtout si les poètes, conscients, aujourd'hui, de l'Evolution éternelle, sentent que chaque âme individuelle est une formule énergique qui contient l'Univers? Déjà, M. Edouard Schuré, « ce solitaire aux rêves grandioses », comme l'appelait récemment M. Catulle Mendès, nous a, par ses *Grands Initiés*, par ses *Sanctuaires d'Orient*, par ses essais captivants sur le Lied et sur le Drame, par toute son œuvre, ouvert des horizons jusqu'ici inconnus. Au Collège de France, M. Bergson dirige les plus consciencieux esprits de la jeune génération vers des méthodes philosophiques nouvelles : il recommande de dépasser le pur concept, et de chercher à atteindre le réel par l'intuition, et de même qu'une refonte des concepts sera nécessaire en philosophie, de même une transformation de la poétique sera nécessaire en poésie. Et qu'on ne croie pas que ce sont là des mots. L'observation sur ce point confirme le raisonnement. Comment en effet procède Victor Hugo, et avec lui tous les romantiques, sauf, par moments, Vigny? — Par mouvements oratoires. Il est incontestable que sa poésie est une magifique rhétorique où les vers d'une admirable venue abondent, mais où rarement on sent que l'on découvre le mystère. Des mots sublimes, des phrases d'une ampleur somptueuse ou d'un pittoresque amusant, mais rarement de l'émotion vraie, et plus rarement encore de ces visions d'absolu comme on en trouve chez Shelley par exemple, qui est de tous les poètes celui qui existe le plus dans l'avenir. Or, pour traduire les sentiments et les idées que j'évoquais tout à l'heure, les mouvements oratoires, les beaux vers à face de médaille n'ont plus que faire : il faut que nous trouvions un instrument nouveau qui contienne tout le passé en le transformant, mais qui le dépasse par la création de rythmes plus souples, de combinaisons de formules plus riches, de strophes plus amples et plus complexes. Les symbolistes entrevirent peut-être le problème : en tout cas, ils ne le résolurent point. Ils rendirent cependant service en réba-

bilitant le vers libre et en achevant de rompre une tradition trop rigidement asservie à la rhétorique. Que n'ont-ils eu des âmes plus profondes et moins soucieuses de stupéfier le bourgeois par de faciles audaces! Ils eussent peut-être définitivement engagé la poésie française dans la voie nouvelle où tout indique qu'elle doive s'engager. Au lieu de cela, nous devons à notre tour faire face à un esprit de *conservatisme* qui, s'il triomphait, retarderait d'une génération ou deux le mouvement sauveur qui ouvrira peut-être les routes de l'Avenir. »

Il y a des idées justes, dans ce qui précède, et celle-ci, précisément, que, quel que soit le but des recherches des derniers nés parmi les poètes, ils seront toujours redevables aux symbolistes d'avoir, les premiers, rompu la Règle,— s'ils ne conviennent pas de la beauté de *la Gardienne*, de *l'Homme et la Sirène*, de M. Henri de Régnier, du charme des *Poésies d'André Walter* de M. André Gide, pour ne citer que deux exemples distants de poésie symbolique.

Une heureuse coïncidence fait que, dans **La Plume** du 1er juin, M. Stuart Merrill rende compte des nouveaux volumes de MM. Henri de Régnier, Francis Vielé-Griffin et Paul Fort, — et c'est assez de nommer ces quatre poètes pour démontrer que le symbolisme est un mort qu'il faudra tuer longtemps encore, pour le mener à trépas. Et M. Stuart Merrill remarque, justement, de M. Henri de Régnier qu'il « a tenu cette fois à rester dans la réalité »; de M. F. Vielé-Griffin, le chantre de la vie, de la joie, qu'il « dit en vers émus, simples et chastes, la vie de quelques saintes » ; — et *les Hymnes de Feu* de M. Paul Fort, il les juge ainsi :

« M. Paul Fort vient d'écrire son plus beau livre. Je n'entends pas que les *Hymnes de Feu* contiennent des pièces très supérieures à celles qui, dans ses autres recueils, lui assurent une gloire durable. Je veux dire qu'aucune pièce inférieure n'en vient rompre l'harmonie. M. Paul Fort y soutient, du commencement à la fin, le ton du plus passionné lyrisme. Ailleurs, il sommeillait parfois : il relâchait son rythme, il ne tenait pas la bride à sa fantaisie. Il était permis de lui reprocher du laisser-aller et de l'à-peu-près. Dans les *Hymnes de Feu*, nulle défaillance. M. Paul Fort s'est surveillé dans l'emportement même de son inspiration. Il a su cerner ses images, poser ses couleurs, assouplir ses lignes. On pouvait le soupçonner jadis de trouver ses effets un peu par hasard. Aujourd'hui, sans avoir rien perdu de sa fougue lyrique, il

est devenu un artiste conscient de ses moyens. L'art n'a jamais nui à la force. C'est ce que M. Paul Fort comprend désormais. Les *Hymnes de Feu* témoignent de la floraison complète de l'âme la plus lyrique, la plus opulente et la plus originale de la poésie moderne. »

Les jugements de M. Stuart Merrill prévalent, de par l'autorité que lui confèrent ses beaux poèmes. Il a raison contre M. Léon Vannoz, contre les naturistes, contre tous les petits jeunes gens pressés qui n'attendent pas même d'avoir écrit cent vers pour nier le talent de leurs aînés, dont on ne saurait affirmer, d'ailleurs, qu'ils aient lu les œuvres.

Et les *Tendances de la Poésie nouvelle*, de MM. Poinsot et Normandy, fournissent l'occasion, à M. Stuart Merrill, de donner, comme critique, un exemple d'intégrité qui serait salutaire aux théoriciens, rédacteurs de manifestes et créateurs d'écoles, — demain avoués, notaires, huissiers ou conseillers de préfecture, qui tiendront la poésie pour négligeable et risqueront parfois des bouts-rimés dont on s'entretiendra sur le mail, l'esplanade, le cours ou chez la « dame de M. l'Ingénieur de 3e classe des Ponts et Chaussées » :

« MM. Poinsot et Normandy, — écrit M. Stuart Merrill, — sont plus sujets à critique lorsqu'ils nient la valeur du vers libre et préconisent l'emploi exclusif du vers libéré. J'avoue que ces questions de pure forme me laissent indifférent : l'œuvre justifiera toujours les moyens. Pour ma part j'ai toujours conseillé aux débutants de se rompre au vers régulier avant de tenter le vers libre. Néanmoins personne n'a le droit de biffer d'un trait de plume des œuvres comme *la Chevauchée d'Yeldis*, *Episodes*, *le Livres d'Images* ou *les Campagnes Hallucinées*.

«... Pour le reste MM. Poinsot et Normandy disent des choses fort sensées. Ils se compromettent malheureusement par une politique assez mesquine. Leur brochure aboutit en effet à la glorification de l'Ecole française et à la négation de l'Ecole de Toulouse, du naturisme et de l'humanisme. Niez les écoles, fort bien ; mais n'en fondez pas de nouvelles. N'est-il pas puéril d'ignorer le groupement toulousain auquel nous devons MM. Maurice Magre, Jean Viollis, Marc Lafargue et Emmanuel Delbousquet, ou de mépriser M. Saint-Georges de Bouhélier qui nous donnera un jour des œuvres parfaites, et M. Maurice Le Blond qui fait une excellente besogne à l'*Aurore*, ou enfin de ne pas reconnaître que M. Fernand Gregh est un des meilleurs poètes de sa génération et de cette heure ?

« Ce n'est pas que je veuille dire grand mal de l'Ecole Française. Après avoir félicité M. Louis Payen d'en être sorti et constaté que M. Maurice Magre exerce sur beaucoup de jeunes poètes une influence qu'il serait honnête de leur part d'avouer, je reconnais que MM. Blanguernon, Boschot, Lante, Prévet, Roland et Tallet sont d'excellents poètes qui ne gagnent guère à se grouper, ne se distinguant pas suffisamment les uns des autres par la forme, que M. Lacuzon a de belles ambitions en partie réalisées, que Mme Anne Osmont révèle une âme fière et noblement féminine, et que M. Pierre de Bouchaud est un admirable artiste aux attaches parnassiennes.

« Dans quelques années on n'entendra plus parler de l'Ecole Française, mais on parlera de plusieurs poètes que je viens de citer. Cela prouvera une fois de plus que l'individu seul compte en art et en littérature. Dans le domaine politique, soyons socialistes ; dans le domaine idéal, restons anarchistes. »

§

Dans **La Revue générale** (juin) de Bruxelles, M. Germain Bapst publie un curieux article sur *La fiancée de Napoléon Ier*, « d'après les souvenirs du maréchal Canrobert ».

« C'était en 1855,—racontait le maréchal,— au mois d'octobre, l'empereur Napoléon III me fit appeler et me confia une mission diplomatique pour le roi de Suède, Oscar Ier; il s'étendit longuement sur le but de cette mission, sur ce que j'aurais à dire et à faire; puis l'Empereur, changeant alors de ton, et souriant, ajouta : « Vous ne manquerez pas d'être insinuant, aimable et galant d'abord avec la Reine, qui est ma cousine germaine, étant la petite-fille de l'impératrice Joséphine, ma grand-mère et la fille d'Eugène de Beauharnais, et aussi avec la Reine douairière, la veuve de Bernadotte, la reine Désirée, qui fut la fiancée de mon oncle Napoléon Ier.

« A peine lui aurez-vous été présenté qu'elle vous parlera de son hôtel et de son jardin de la rue d'Anjou (no 61). Elle vous demandera si ses poiriers ont eu de beaux fruits cette année. Ne manquez pas avant de partir de vous faire faire, chez Chevet, une magnifique caisse de poires, et alors, vous pourrez répondre à la Reine que, prévenant sa question, vous aviez cru qu'il lui serait agréable d'avoir un échantillon des produits de son potager, et vous lui remettrez la caisse de Chevet dont elle sera enchantée. Elle vous parlera de Paris,

de ses anciennes relations, surtout de l'empereur Napoléon Ier, qui a toujours conservé pour elle un attachement sincère et vivace ».

« Ainsi avisé je partis de Paris, le 28 octobre, en compagnie de l'amiral Virgin, le Dumont d'Urville de la Suède et de mon aide-de-camp, le colonel de Cornély, emportant dans mes bagages une caisse de magnifiques poires et plusieurs grands cordons de la légion d'honneur. »

Arrivé en Suède, le maréchal Canrobert s'étant acquitté de sa mission officielle, est admis chez la reine douairière. Il lui donne les poires apportées de Paris. La reine Désirée en éprouve la plus grande satisfaction et elle se confie volontiers :

« Elle me parla de ses bijoux et tout d'un coup se levant elle m'amena près de son lit : « Regardez au fond, » dit-elle, et elle me montrait un portrait de général républicain; je croyais au premier abord voir Bernadotte, mais c'était Kléber avec sa grosse figure. « Nous l'aimions beaucoup C'est lui qui a poussé Bernadotte, et l'a fait nommer général. »

Les circonstances des fiançailles de celle qui devint reine de Suède, avec le général Bonaparte, sont imprévues. Elle était la fille cadette d'une madame Clary, de Marseille, dont la fille aînée, Julie, s'étant endormie sur un banc, dans une administration, fut reconduite chez sa mère par un inconnu qui était Joseph Bonaparte. Bien reçu dans cette maison, il y mena son frère Napoléon.

« Un jour où les deux frères étaient dans le salon de Mme Clary et qu'ils causaient avec ses deux filles, Napoléon, avec cet air bon enfant, auquel se mêlait le ton d'autorité qui ne l'abandonnait jamais, se mit à dire : « Dans un bon ménage, il faut que l'un des époux cède à l'autre. Toi, Joseph, tu es d'un caractère indécis ainsi que Désirée. Au contraire, Julie et moi nous savons ce que nous voulons. Tu feras donc bien d'épouser Julie ; et moi, ajouta-t-il en prenant Désirée sur ses genoux et enlaçant sa taille de ses bras, j'épouserai Désirée, n'est-ce pas ? »

« Julie fut au comble de la joie, et Désirée se donna entièrement à son nouvel amoureux.

« Le mariage de Joseph et de Julie se fit immédiatement. Celui de Désirée, en raison de son âge, dut être différé, et Bonaparte fit une cour assidue à sa fiancée. Tous les jours il

venait chez Mme Clary, et souvent dans la journée il se promenait avec Désirée, qui était ravie.

« Les événements vinrent troubler les deux amoureux : Napoléon arrêté et jeté en prison fut relâché, mais privé de son grade : c'était son avenir perdu, et son état précaire ne lui offrait plus que la misère en perspective.

« Désirée, sincèrement éprise, s'attacha davantage à lui dans son malheur.

« De son côté, Bonaparte, résolu à ne pas demeurer sous le coup des injustices dont on l'accablait, décida d'aller à Paris réclamer auprès des gouvernants.

« Sur le moment de se séparer, les deux amoureux se revirent plus fréquemment et plus longuement. Ils passaient leurs journées ensemble en promenades sur les bords de la mer, devisant de choses qui leur étaient chères, parlant de leurs projets et de leurs désirs, et tous les soirs ils se retrouvaient chez Mme Clary. Ils fixèrent alors la date de leur mariage pour le retour de Bonaparte à Marseille, qui devait avoir lieu dans l'automne de 1795.

« Avant de partir ils échangèrent des serments de fidélité perpétuelle et la promesse mutuelle de s'écrire souvent ; Désirée, pour lui donner une preuve de son attachement, changea son nom en celui d'Eugénie qu'il préférait, et qu'elle ne devait porter que pour lui. »

Les fiancés échangent des lettres ; M. G. Bapst reproduit des fragments de celles que reçut Napoléon. La correspondance cesse, quant à lui, et Désirée apprend son mariage avec Joséphine.

« Désirée de son côté, avec sa nature frivole, après le déchirement du premier instant, se remet, et un an après sa rupture avec Bonaparte, lorsqu'on lui propose Bernadotte, elle l'accepte parce qu'il est un homme à tenir tête à Napoléon. Elle paraît aussi n'avoir gardé nulle rancune à Bonaparte ; au contraire, elle demeure fière toute sa vie d'avoir été un instant l'élue du grand homme. Quand elle a un fils, elle ne veut pour lui d'autre parrain que son ancien fiancé ; et Bonaparte, alors tout imbu des poésies d'Ossian, donne à son filleul le nom du héros scandinave Oscar.

« Aussitôt au pouvoir, Napoléon comble Désirée de prévenances, il donne à Bernadotte pour Désirée un hôtel de quatre cent mille francs (l'hôtel de la rue d'Anjou) et le nomme en 1804 maréchal d'Empire avec trois cent mille francs de revenus. Bernadotte répond à ces bienfaits par une mauvaise

volonté croissante qui en arrive à compromettre le succès à Auerstadt, à Wagram, à Walcheren. Napoléon pardonne chaque fois et continue à le combler : ce sont des revenus, des cadeaux de toutes sortes, le titre de prince de Ponte-Corvo, et quand les Suédois choisissent Bernadotte comme héritier de la couronne, il ratifie leur décision, heureux de voir sa fiancée devenir Reine. »

Reine de Suède, Désirée habite Paris, l'hôtel de la rue d'Anjou qu'elle tient de la libéralité de Napoléon. Elle s'emploie, auprès du duc de Richelieu, ministre des Affaires Etrangères, pour obtenir un adoucissement au traitement imposé au captif de Sainte-Hélène. En 1828, le roi de Suède « lui intime l'ordre positif de venir le rejoindre », et elle obéit

« La mort de Bernadotte, — relatait Canrobert parlant de la reine Désirée, — ne changea en rien sa vie. Son fils, le roi Oscar Ier, lui conserva ses appartements. Elle s'attacha beaucoup à ses petits-enfants, le roi Charles XV et le roi Oscar II. Mais elle n'oubliait pas Paris. Chaque fois qu'un Français de distinction, voyageur ou diplomate, lui était présenté elle le chargeait de commissions, de lettres pour la maréchale Suchet et la générale de Saint-Joseph. Elle parlait toujours de revenir à Paris dans son hôtel. Pendant vingt ans, il y eut sans cesse dans le port de Stockholm une frégate toute prête à mettre à la voile et à la conduire à l'embouchure de la Seine. Mais elle redoutait le mal de mer et lorsque le jour du départ était fixé, au moment de s'embarquer, elle remettait son embarquement à plus tard. Un jour, en 1855, elle prit tout son courage, monta sur le bateau que commandait son petit-fils, le futur Oscar II, mais à peine vit-elle les côtes s'éloigner qu'elle sentit ses forces lui faire défaut, elle ne put se décider à continuer, elle revint au port, ce fut la fin de ses projets de voyage.

» Elle avait, quand je la vis, soixante-dix-huit ans. Sa vie était sans chagrins comme sans attraits, elle n'avait même plus personne à qui parler de ses affections, et de sa jeunesse et de son Marseille si loin...

» Ainsi privée de tout ce qui aurait pu lui donner quelques satisfactions intellectuelles et morales, elle devenait de plus en plus fantasque.

» Elle dînait seule et se faisait faire la lecture pendant son repas, ce qui l'endormait généralement. Vers minuit ou une heure du matin, elle ordonnait d'atteler un énorme carrosse

où elle montait avec son chambellan et une dame d'honneur, et on la promenait tout doucement dans la ville endormie, le long des quais ou sur les ponts de Stockholm désert. Elle finissait par s'endormir ainsi que les personnes de sa suite. Elle rentrait, et, sa toilette de nuit faite, un chambellan devait la prendre et la hisser, elle toute petite, sur son lit démesurément exhaussé.

»... En 1860, — termina la maréchal Canrobert, — j'appris qu'un jour, mécontente de sa coiffure qui avait dû être recommencée, elle était arrivée en retard à l'Opéra et qu'ayant trouvé le rideau levé elle fut tellement outrée de ce manque d'égards que, prise d'un accès de colère, elle mourut subitement la nuit même. Elle avait près de quatre-vingt-trois ans. »

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

La Frivolité française (*Le Temps*, 23 mai). — Dante au théâtre (*Le Temps*, 19 mai). — Le latin, langue universelle (*Vox Urbis*, Kal Maüs). — Histoire littéraire des chats (*L'Intermédiaire*, 20 avril et mai). — Les Manuscrits au secret (*L'Intermédiaire*, 30 mai). — Le français des nègres (*Le Nouvel*, journal de Haïti).

Le Temps a relevé et commenté en ces termes la réponse de M. R. Quinton à la récente « Enquête » du *Mercure de France :*

« Un rédacteur de la *Revue bleue*, M. Frédéric Loliée, poursuivant une enquête intéressante sur l'état de la presse française, nous fait connaître aujourd'hui l'opinion régnante sur ce sujet aux États-Unis. Il publie des lettres de MM. Wright, du *Commercial Advertiser*, Imman Barnard, de la *New-York Tribune*, H. T. Clement, de l'*Evening Transcript*, Vance Thompson, du *Cosmopolitan*. Nos confrères américains sont un peu durs pour nous. Ils nous adressent bien quelques compliments de courtoisie sur nos qualités littéraires, mais ils nous reprochent avec insistance d'ignorer l'étranger, de manquer de sérieux et de ne prêter attention qu'aux choses frivoles.

» Ils nous accablent sous leurs fils spéciaux, leurs centaines de milliers de francs de dépêches télégraphiques, la surabondance de leurs informations, leur tirage, leurs annonces, le nombre de leurs pages et de leurs éditions. En regard de cette presse cyclopéenne, nos confrères américains font un portrait du journal français tout petit, mal informé, remplissant ses quatre malheureuses pages avec les vains babillages

de la chronique, ainsi qu'il convient lorsqu'on a la disgrâce de s'adresser à un public ignorant et futile. Ce jugement n'est pas spécialement américain. La plupart des étrangers, en Europe comme au Nouveau-Monde, affectent de nous considérer comme un peuple de vaudevillistes, selon le mot d'une grande dame exotique dans une comédie de Meilhac. Et nous sommes si naïfs que beaucoup d'entre nous, Français, sont modestement tentés d'en convenir.

» Eh bien ! rien n'est plus faux, plus inique et plus absurde que ce cliché. Non ! nous ne sommes pas le peuple vain, superficiel et arriéré que l'on prétend. Où prend-on, par exemple, que nous ignorions l'étranger ? Nous imprimons, il est vrai, moins de télégrammes dans nos journaux. Qu'importe si nous disons plus ou moins de mots, si nous commettons moins d'erreurs, si nous sommes au courant de tout l'essentiel ?

» La vérité est qu'aucune nation ne s'intéresse plus que nous à la pensée étrangère. Quels sont en pays anglo-saxons les ouvrages sur la France qui équivalent aux *Lettres anglaises*, de Voltaire, à l'*Histoire de la Littérature anglaise*, de Taine, à la *Démocratie en Amérique*, de M. de Tocqueville, à l'*Outre-Mer*, de M. Paul Bourget ? Qui a lancé le roman russe ? C'est un Français, M. de Vogüé. Dans quel pays le norvégien Ibsen, l'italien d'Annunzio ont-ils été le plus goûtés et commentés, sinon en France ? Quel est, sinon la France, le pays qui s'est engoué pendant un siècle de la philosophie allemande, de la critique allemande, de la philologie allemande.

» Loin d'ignorer l'étranger, nous tombons dans l'excès contraire, nous l'admirons exagérément et nous l'imitons souvent hors de propos. Mais, par contre, quel est le pays le plus dénigré de la presse étrangère ? C'est la France. Et le plus mal connu ? C'est encore la France. Depuis le grand critique d'outre-Rhin qui prenait Du Bartas pour le premier poète français et trouvait plus de talent à Destouches qu'à Molière, jusqu'au journal à fil spécial qui signalait l'honorable M. Corbillard parmi les notabilités suivant un convoi, les bévues de l'étranger à notre sujet—et généralement à notre préjudice — ne se comptent plus.

» Voilà pour l'ignorance. Quant à la frivolité, nous ne connaissons pas de feuille boulevardière qui puisse lutter sur ce terrain avec tel journal américain que nous ne nommerons pas, qui expédie les nouvelles sérieuses en quelques lignes et

n'est rempli d'un bout à l'autre que de comptes-rendus de dîners en ville, de bals, de soirées mondaines, de solennités sportives, et qui nous apprend chaque jour avec le plus grand luxe de détails si l'on a joué au polo à Cannes, au golf à Dinard, quelles toilettes portait la comtesse de X... à Biarritz, ou la marquise de Z... à la Maloja. Le Français est sociable et volontiers mondain, mais, vraiment, quinze pages de mondanités par jour ne seraient pas pour lui une pâture intellectuelle suffisante.

» De même, il est curieux de tout, mais il est rebuté par une macédoine de dépêches sans ordre, sans critique, où le fait significatif se perd dans un fatras d'inutilités. Il aime le bon goût, l'art, la méthode, dans tout, dans les moindres choses, — et aussi dans les grandes, qui ne sont pas moins que les autres de son ressort. Car la patrie de Labiche est aussi celle de Descartes, qui fut le plus puissant, le plus vaste, le plus universel génie des temps modernes, mais tout de même écrivit avec clarté et avec élégance.

» La France n'a pas eu moins de savants que de vaudevillistes. Un jeune biologiste, M. Quinton, assistant du laboratoire de physiologie pathologique du Collège de France, écrivait récemment, en réponse à une enquête du *Mercure*, ces lignes, que tout Français devrait savoir par cœur :

— « Les principales sciences biologiques sont : la chimie, l'anatomie comparée, la paléontologie, la zoologie, l'embryogénie, l'histologie, la physiologie, la microbiologie. Or, un homme fonde la chimie : Lavoisier. Un homme fonde l'anatomie comparée et la paléontologie : Cuvier. Un homme fonde la zoologie philosophique : Lamarck. Un homme fonde l'embryogénie : Geoffroy Saint-Hilaire. Un homme fonde l'histologie : Bichat. Un homme fonde la physiologie : Claude Bernard. Un homme fonde la microbiologie : Pasteur. Les créateurs de la biologie, qui est la grande conquête de la science moderne, sont tous des Français. »

§

Le même journal a recueilli, à propos du *Dante* de M. Sardou, de bien intéressantes observations de M. Gebhardt :

— « C'est une remarque que j'ai souvent faite que les écrivains de l'autre côté des Alpes et même les simples lettrés gardent quelque méfiance contre la France. Ce sentiment de réserve, qui tient en haleine la susceptibilité la plus vive à notre égard, est le fond de la nation italienne. Nous nous

connaissons depuis trop longtemps, nous avons été trop souvent en contact pour ne pas savoir notre fort et notre faible. Nous sommes des frères qui, sans être ennemis, subissent, à leur insu, l'influence des mauvais souvenirs communs. Ainsi, les vieilles querelles laissent malheureusement des traces. Dans une de mes récentes leçons én Sorbonne, je rappelai à propos de Machiavel et de son jugement plutôt dur — quoique juste au fond — sur les Français (dans les *Rittrati di Francia*), la rencontre du Dante avec Hugues Capet, au XX[e] chant du Purgatoire. Le poète florentin met dans la bouche du roi de France ces paroles terribles :

Io fui radice della mala pianta,
Che la terra cristiana tutta aduggia,
Si che buon frutto rado se ne schianta
. . . .
Di me son nati i Filippi et i Luigi.

» C'est moi qui fus la racine de la plante mauvaise qui couvre de son ombre toute la terre chrétienne, de sorte qu'elle ne porte que rarement un bon fruit... De moi sont nés les Philippe et les Louis. »

» Dante prête à Hugues Capet ses pensées, et ses pensées ne me paraissent guère bienveillantes. Il est inutile de citer Alfieri ; il ne nous aimait pas beaucoup et il l'a dit avec sa violence habituelle. L'Italien est fidèle à ses traditions : il froncera le sourcil si une main française touche à une de ses gloires. Et quand il s'agit du Dante, il criera volontiers au scandale.

» Tout bien pesé, j'estime que le poète de la *Divine Comédie* ne fournit à un auteur dramatique que des éléments insuffisants. Je ne vois pas les scènes à faire. La partie anecdotique sur le Dante est infernale et petite.

» La critique qui passe par des phases aussi inexplicables que le phénomène des marées est disposée tantôt à tout accepter sur un auteur, tantôt à tout repousser. Aujourd'hui nous voici à la deuxième phase : on rejette presque tout l'ensemble des faits qui se rattachent à la vie du Dante. On ne savait déjà pas grand'chose, maintenant on ne sait plus rien. Le voyage à Paris est révoqué en doute. Gaston Paris n'y croyait pas.

» Ainsi la figure du Dante s'éloigne vers les régions mystérieuses des légendes. Elle devient hiératique. Elle ne conserve que les traits qui lui donnent une expression religieuse. Le Dante est doublement sacré par ses malheurs et son amour.

On ne voit en lui que le proscrit torturé par sa passion pour Florence et le poète de Béatrice. Placé si haut par l'admiration de ses fidèles, il ne saurait, sans risquer de perdre son caractère, être ramené aux proportions humaines. *La Divine Comédie*, voilà tout Dante. C'est un évangile que l'on doit commenter et vénérer. Il ne faut pas y chercher des sujets de drame.

» Le Dante reste le plus grand Italien du moyen âge. Il personnifie cette époque, qui fut une des plus glorieuses de l'Italie...

« Le Pape et l'Empereur, les « deux luminaires », se complétaient l'un par l'autre. Le Dante a soutenu qu'ils étaient égaux en puissance : l'un s'appuyait sur son épée, l'autre sur son bâton pastoral. Mais le Dante comptait plus sur l'une que sur l'autre pour ramener en Italie la tranquillité et la prospérité. Sa lettre, après l'élection d'Henri VII, s'explique ainsi *da se* et n'a rien d'infamant pour la mémoire du poète. D'ailleurs, l'homme qui a jeté le cri douloureux :

Ahi serva Italia, di dolore ostello,
Nave senza nocchiero in gran tempesta... (1)

a été un patriote enflammé. »

§

On lit dans *Vox Urbis*, journal latin publié à Rome :

« Latinorum conventus Romæ die XVI Aprilis an. MDCCCIII primum congregatus vehementer exoptat et poscit :

I) ut sermo latinus inter gentes universas communis habeatur et adhibeatur ad humanitatis commercium fovendum, augendum, tenendum ;

II) ut collegia cœtusque doctorum acta sua, compendio saltem, latine patefaciant ;

III) ut universi discipuli sermonem latinum ad colloquia advenarum, peregrinorumque conversationem, interrogantium, vel sciscitantium, in ludis etiam primariis discant ;

IV) ut ad hoc propositum facilius assequendum libelli de rebus quotidiani usus a peritis pura latinitate lucidi tersique scribantur. »

§

A cette question : Quels livres consulter sur les Chats ? les correspondants de *l'Intermédiaire* ont fait des réponses d'où

(1) Citation incomplète; la phrase se termine par ce vers :
Non donna di provincia, ma bordello !

l'on peut extraire les titres suivants d'ouvrages ou entièrement sur les chats, ou dans lesquels il est beaucoup question des chats :

Moncrif, *Histoires des Chats*, 1727.

E. Rolland, *Faune populaire de la France*, 1881.

Straus-Durikheim, *Anatomie du Chat*, 1846.

Gaston Percheron, *le Chat, histoire naturelle, hygiène*, etc., 1885.

A. Landrin, *le Chat, origine historique, mœurs, races*, etc., 1894.

G. de Cherville, *les Chiens et les Chats d'Eugène Lambert*, 1888.

Champfleury, *les Chats, histoire, mœurs, observations, anecdotes*, 1869.

Vivès, *Livre sans queue ni tête*, 1853.

Alfred Ruffin, *les Chats*, et *Nouveaux Chats*, 1890.

Quant aux poètes ou romanciers qui ont parlé des chats avec prédilection, en passant, ils sont forts nombreux, Baudelaire, d'Aurevilly, Th. Gautier, Huysmans, Loti, Rachilde, Coppée, etc.

En somme, l'introducteur du Chat dans la littérature moderne fut Paradis de Moncrif, homme spirituel qui reprenait sur ce chapitre, après La Fontaine, la tradition du moyen-âge. Dans le *Roman du Renart*, le Chat s'appelle Tybert. Il est merveilleusement peint, selon son vrai caractère, « se déduisant avec lui-même et sans compagnie ». En effet, le chat, dès qu'il devient adulte, est un solitaire. « Heureux Tybert (1) ! Sa queue lui suffisait pour exercer son adresse et lui donner carrière : il la guettait de l'œil, la poursuivait, la laissait aller et venir, la saisissait au moment où elle y pensait le moins, l'arrêtait entre ses pattes et la couvrait alors de caresses comme s'il eût craint de l'avoir un peu trop malmenée. Il venait de prendre la pose la plus abandonnée, tour à tour allongeant les griffes et les ramenant dans leur fourreau de velours, fermant les yeux et les entr'ouvrant d'un air de béatitude... » Tybert joue dans les fabliaux le rôle d'un fourbe, mais son air est si bonhomme, ses tours si bien réussis, qu'on lui pardonne toujours.

(1) *Les Aventures de Maître Renart*, mises en nouveau langage, par Paulin Paris.

§

Voici l'état des manuscrits actuellement au secret à la Bibliothèque nationale :

Seront communiqués en 1910 :

1° Les papiers d'Edgard Quinet ;

2° Les lettres de Musset à une dame, qui en a effectué le dépôt par M. Jules Troubat ;

3° Les mémoires de la Réveillère-Lepaux qui n'apprendront rien d'inédit.

En 1916 :

Les papiers de Goncourt.

En 1920 :

Les papiers de Renan.

En 1930 :

Les papiers du philosophe Jean Reynaud.

A une époque indéterminée, les papiers de M. Thiers, qui ne doivent être communiqués que dix ans après la mort de Mlle Dosne.

Les papiers de Goncourt forment deux parties ; plusieurs paquets cachetés qui sont les matériaux de leur journal, non expurgé ; et 40 cartons de correspondance, non fermés. Sur l'un des cartons se trouve cet avis :

« Les correspondances des littérateurs et des artistes de mon temps, du jour où mon frère et moi avons commencé à faire de la littérature, jusqu'au jour de ma mort, je les lègue au département des manuscrits, à la Bibliothèque Nationale, pour être mis à la disposition du public vingt ans après ma mort en même temps que sera communiqué le manuscrit complet du *Journal des Goncourt*.

« Janvier 1891.

« EDMOND DE GONCOURT ».

§

La *Revue idéaliste* du 1er juin cite cet extrait d'un journal de Haïti, qui montre ce que devient la langue française dans un cerveau de nègre :

« *Une catastrophe.* — Evénement à jamais mémorable vient de s'accomplir dans la ville du petit-Goave, un cheval confié à un enfant pour le conduire à l'abreuvage ; arrivé à l'eau après avoir fait boire le cheval l'enfant jugea nécessaire de le bégner, le malheureux amarra la corde sous sa petite cinture et se mit en œuvre d'envoyer de l'eau sur le corps de

l'animal quelques gouttes d'eau tomba dans le l'oreille de cette bête la porta à sortir brusquement de la rivière elle sentie le corps de l'enfant qui lui résista fit un bon et prit du mord au dent et d'une course rapide, ne s'arrêta que quand elle avait cessé de chirer complaitement ce petit malheureux qui s'y était attaché, l'umanité vit en frémissant les entrailles de la petite victime qui seul restaient au bout de la corde le colonel de la garde national Valentin fils qui avait tenté d'arrêter ce cheval failli d'être écraser par cet animal enragé. »

R. LE BURY.

LES THÉATRES

ODÉON : *Wania*, pièce en deux actes et quatre tableaux, de M. Persky, d'après la nouvelle de Gorky (11 juin). — GYMNASE : *Joyzelle*, conte d'amour en cinq actes, de M. Maurice Maeterlinck (20 mai). — ŒUVRE : *Le Maître de Palmyre*, pièce en cinq actes et sept tableaux, d'Adolphe Wilbrandt, traduction de MM. Renon de Béost et Paul Zifferer (2 juin).

Je ne sais trop ce qu'on pourrait dire de **Wania**. M. Persky, en mettant à la scène une de ses nouvelles, a été quelque peu traître envers l'admirable Gorky. La pièce est, vraiment, trop sommaire et ses personnages n'ont gardé que bien peu de cette angoisse singulière dont souffrent les pauvres gens aimés de Gorky. En somme, je ne vois guère l'utilité d'adaptations scéniques pareilles à celle de M. Persky.

MM. Janvier, Dorival, Darras, Bouthours, Mlle Jane Rabuteau ont joué *Wania* avec talent.

L'occasion nous est rarement donnée de voir une pièce aussi simple que **Joyzelle**. Cette fois, M. Maeterlinck a renoncé à toutes les complications, et, naïvement, il nous a conté le plus naïf des contes.

Il y avait une fois un enchanteur qui vivait dans une île, voisine, sans doute, d'une autre île, où vivait Prospero. Cet enchanteur était Merlin. Merlin avait à son service un esprit familier, — un esprit féminin, Arielle ; et je pense qu'Arielle était la sœur d'Ariel, le serviteur de Prospero. Arielle révéla à Merlin que son fils Lanceor mourrait, s'il ne rencontrait pas une jeune fille qui s'éprît pour lui d'un amour surhumain.

Lanceor vint dans l'île ; il y rencontra Joyzelle, un peu comme dans l'île prochaine, Ferdinand rencontra Miranda. Et, dès qu'il l'eut vue, Lanceor fut amoureux de Joyzelle ; dès qu'elle l'eut vu, Joyzelle aima Lanceor. Elle l'aima éperdu-

ment. Merlin, cruel par amitié paternelle, Merlin soumit Joyzelle aux plus tristes épreuves. Il troubla l'âme de Lanceor, pour que Lanceor semblât infidèle, et que la jalousie tuât l'amour de Joyzelle. Mais Joyzelle pleura, sans cesser d'être aimante. Elle avait le soupçon de la fraude; n'eût-elle rien soupçonné, qu'elle n'eût pas abandonné l'ingrat.

Merlin fut impitoyable. Joyzelle, pour se garder à Lancéor, fût devenue criminelle. Elle remporta toutes les victoires. Elle sauva Lanceor : son amour était vraiment un amour surhumain. Et Merlin fut heureux, car il fut assuré que son fils ne mourrait pas.

On ne pourra pas reprocher à M. Maeterlinck d'avoir surchargé son conte d'amour de détails inutiles. Les situations sont peu développées; les personnages ne disent guère que le strict nécessaire. Ils le disent, d'ailleurs, avec charme, et il leur échappe, parfois, des paroles graves : nous ne devons pas nous en étonner, puisque c'est M. Maeterlinck qui les créa.

Mme Georgette Leblanc, par sa science des attitudes, par sa souplesse gracieuse, ajoute au plaisir que donne le spectacle de *Joyzelle;* Mlle Juliette Margel, MM. Jean Kemm et Darmont lui donnent la réplique avec justesse.

Il faut savoir gré à M. Lugné-Poe d'avoir révélé à un public d'ici **le Maître de Palmyre**, d'Adolphe Wilbrandt. Ce drame a eu un succès sérieux dans les villes allemandes, et l'on peut dire, en effet, qu'il est une œuvre considérable. L'auteur semble avoir été quelque peu hanté par de grands souvenirs, et les procédés symboliques qu'il emploie pour manifester ses idées ne sont pas toujours d'une excessive clarté. Wilbrandt est éloquent, et il aime que ses personnages en donnent des preuves constantes. Il y a bien des longueurs dans *le Maître de Palmyre*. Mais la conception générale du drame ne va pas sans quelque beauté, et l'on trouve, dans les derniers actes, des scènes qui ne manquent pas de grandeur.

M. Lugné-Poe a monté *le Maître de Palmyre* avec grand soin. Et Mlle Carmen de Raisy et M. Gorde ont interprété à leur honneur les principaux personnages du drame.

A.-FERDINAND HEROLD.

MUSIQUE

Quelques livres, publications, concerts ou conférences. — Opéra-Comique : *La petite maison*.

« Sire, tout ainsi que par la pierre de touche, on esprouve

l'or s'il est bon ou mauvais, ainsi les anciens esprouvaient par la Musique les esprits de ceux qui sont généreux, magnanimes, et non forvoyans de leur première essence : et de ceux qui sont engourdiz, paresseux et abastardis en ce corps mortel... Car celuy, Sire, lequel oyant un doux accord d'instrumens ou la douceur de la voyx naturelle, ne s'en resjouit point, ne s'en esmeut point, et de teste en pieds n'en tressault point comme doucement ravi, et si ne sçay comment dérobé hors de soi : c'est signe qu'il a l'âme tortue, vicieuse et dépravée, et duquel il se faut donner garde, comme de celuy qui n'est point heureusement né... » Ainsi s'exprimait Pierre de Ronsard, prince souverain chez les poètes, s'adressant à son confrère en royauté Charles, neuvième du nom, de glorieuse et trop longtemps méconnue mémoire, dans la préface du « *Mellange de chansons tant des vieux autheurs que des modernes...* A Paris, par Adrian le Roy et Robert Ballard, 1572 ». Son épître est reproduite intégralement par M. Julien Tiersot, dans un petit ouvrage intitulé *Ronsard et la musique de son temps,* dont la lecture captivera les poètes autant que les musiciens. L'époque où vécut Ronsard est l'une des plus remarquables de l'art musical dans notre pays. Il naquit trois ans après la mort de Josquin, qui venait de clore en la couronnant la première période des maîtres contrepointistes gallo-belges, et il connut quelques-uns des plus illustres représentants de la seconde, laquelle aboutit à Vittoria, Lassus et Palestrina. Son enthousiasme pour « les doux accords d'instrumens ou de voyx » n'était pas une simple métaphore littéraire. C'est ce que montre fort bien M. Tiersot, et ses citations nous révèlent, en Ronsard, une sorte de quasi-précurseur de Gluck et de Wagner, touchant les rapports de la musique et de la poésie. Il n'était certes pas de l'avis de Voltaire, celui qui, à vingt-huit ans, publiait son second livre, *les Amours de P. de Ronsard* avec un appendice musical important « formé de compositions spécialement écrites pour ses vers ». En ce temps-là, d'ailleurs, on ne pensait pas ne devoir chanter que « ce qui était trop bête pour être lu ». En parcourant le texte des innombrables chansons que nous a léguées le XVIe siècle, on s'aperçoit que, dans son ensemble, l'art de nos pères s'y manifeste plus délicat que le nôtre. Sans doute, les musiciens paraissent avoir été moins insoucieux de la qualité des paroles. Mais il n'y avait pas encore entre les deux arts, ou plutôt entre ceux qui s'y livrent, cette muraille de Chine qui semble s'être élevée

peu à peu chez nous, toujours plus épaisse et plus haute, depuis le XVIIe siècle jusqu'aujourd'hui, et que les seuls musiciens ont su franchir quelquefois. Ronsard fit des vers pour être chantés, mais non de quelconque manière. Il est capable de choisir, et il spécifie : « Ores il ne faut pas dire — Un bas chant dessus ma lyre, — Ny un chant qui ne peut plaire — Qu'aux aureilles du vulgaire. » Depuis, quels de nos grands poètes ont compris ou connu la musique en tant qu'*art ?* Certains s'en sont moqués avec l'imperturbable sérénité d'une ignorance où se complaisent sans embarras nombre d'esprits cultivés, d'écrivains ou d'artistes contemporains. Les suggestions de Ronsard à l'endroit des natures anti-musicales sont assurément d'une rigueur téméraire, mais les indifférents actuels n'ont pas l'air de se douter que l'ignorance de Bach ou de Beethoven constitue, dans la culture d'un individu, une lacune équivalente à l'ignorance de Shakespeare ou de Rembrandt. M. Julien Tiersot ne s'est pas contenté de citer Ronsard, de traiter et d'épuiser le sujet choisi avec son habituelle érudition ; il nous offre, en les commentant, de précieux documents musicaux. Ce sont d'abord des œuvres de Certon, Goudimel, Janequin et Muret, sur une chanson, deux odes et six sonnets du poète. Plus loin, il nous fait comparer, avec l'ode célèbre « Mignonne, allons voir si la rose... », l'art populaire des « Voix-de-ville » et l'art savant représenté par Guillaume Costeley. Mais la perle de cet écrin sonore, c'est le court *Requiem* chanté aux funérailles de Ronsard et composé par Jacques Mauduit, un pur chef-d'œuvre où il semble que se soient associés Mozart et Palestrina. Celui qui jusqu'au tombeau chanta l'amour, qui, « se souvenant de la céleste armonie du ciel », voulut « marier les odes à la lyre », ne pouvait souhaiter de la musique, qu'il aima, un adieu de plus douce et radieuse beauté.

§

Coussemaker a signalé que tous les traités de déchant antérieurs au XIIIe siècle sont d'origine française. C'est dans notre pays que naquirent et se développèrent parallèlement l'art polyphonique et le style ogival. Grâce à la renommée de son Université, Paris resta longtemps, jadis, le centre musical incontesté du monde civilisé. La musique y était alors enseignée, si j'ose dire, « en Sorbonne », et on est obligé de reconnaître les heureux effets de cet usage. A mesure que l'art des sons fut négligé dans nos écoles, puis banni des

« humanités », on constate chez nous une décadence progressive du goût musical jusque parmi l'élite intellectuelle du public ; on remarque l'importance croissante de l'opéra et, la musique n'étant plus considérée que comme « art d'agrément » ou moyen d'expression dramatique ou sentimentale, on en atteint les pires conséquences avec la vogue de Rossini, Meyerbeer et consorts. Il apparaît ainsi une fois de plus que l'émotion *artistique* est complexe et semble exiger une préalable éducation qui, loin de corrompre ou d'atrophier la sensibilité, l'affine. Depuis une trentaine d'années, nous avons fait des progrès dont la rapidité témoigne, à tout le moins, de merveilleuses dispositions. Berlioz et Wagner, exclus du Théâtre, nous ont attirés au concert, où nous sûmes bientôt admirer des beautés plus sévères ou plus pures. Notre rénovation musicale fut assez brillante pour que l'allemand Bulow nous en décochât ce compliment naïf, que la meilleure musique allemande se faisait à Paris. Un groupe de musicologues ou artistes éminents a jugé le moment favorable pour renouer notre vieille tradition universitaire. Sous l'initiative de M. Romain Rolland, qu'on ne saurait trop louer de ce fait, MM. Th. Reinach, Pierre Aubry, G. Houdard, L. Dauriac, H. Expert, F. Helloin, V. d'Indy, L. Laloy, J. Combarieu, Ch. Malherbe, J. Tiersot et H. Lichtenberger ont organisé, à l'Ecole des hautes études sociales, une série de conférences et d'exécutions du plus vif intérêt. Partant de l'antiquité grecque, ils ont dirigé leurs auditeurs à travers le moyen âge et la Renaissance jusqu'au passé d'hier, et maint excellent Français, les écoutant, ne fut peut-être pas médiocrement surpris de la place occupée par sa patrie dans l'histoire de l'art musical. Ce sont là de nobles efforts. Il faut espérer que ces leçons soient suivies de beaucoup d'autres et même désirer qu'elles deviennent « à la mode »; car le snobisme est souvent bienfaisant. Les résultats ne se feront pas attendre. Si l'éducation artistique de la foule est probablement une irréalisable chimère, à combien de natures douées et fines ne manque-t-il que des occasions de connaître et de se cultiver?

Ces occasions se multiplient peu à peu. L'admirable publication des musiciens renaissants par M. Henri Expert, celle, assumée par M. Guilmant, des anciens maîtres organistes, l'édition de l'œuvre complet de Rameau par MM. Durand et fils avec les commentaires substantiels de M. Ch. Malherbe, sont des entreprises dont on ne peut estimer assez haut l'intelligence, la portée et, surtout, le désintéressement. Sans égaler

celle de nos voisins pour l'abondance, notre musicographie s'enrichit tous les jours. M. Julien Tiersot ne se lasse pas d'explorer un domaine où son autorité est unanimement reconnue. Il a rassemblé plusieurs centaines de *Chansons populaires des Alpes françaises*, dans un superbe volume, dont toute la somptuosité doit le céder pourtant à l'intérêt des questions de tonalité et de modes, agitées par le folkloriste musicien. Les *Feuillets d'histoire musicale française* de M. Frédéric Helloin réunissent des études soigneusement documentées et de lecture agréable. Guidé par le seul souci de la vérité, l'auteur y aborde les sujets les plus divers, élucide des points obscurs, relève de curieux détails, fixe des dates et des faits, discute et rectifie des opinions courantes ; le tout sans l'ombre de pédantisme, malgré la profusion des notes et des sources. Le morceau capital est « La vie et l'œuvre de Mondonville », maître de chapelle du roi Louis XV. Des monographies de ce genre, même à propos d'un musicien d'ordre très secondaire, sont de précieux éléments pour la reconstitution d'une époque de notre musique, dont nous ne possédons encore qu'une connaissance assez superficielle. M. Helloin y apporte une conscience et une méthode rigoureuses. Nous retrouvons la parfaite clarté qui en résulte dans un autre livre qu'il consacra tout entier à *Gossec*. Gossec se présente à la postérité muni de deux titres bien distincts. On l'a surnommé « le père de la Symphonie » et « le Tyrtée de la Révolution ». M. Helloin n'a pas eu de peine à destituer Gossec de la première de ces dignités ; quant à l'autre, elle lui va comme un gant et nul ne semble mieux idoine à la partager avec le calamiteux M.-J. Chénier, son collaborateur favori. Hormis quelques chants de Méhul et, — pour des raisons que la raison ne connaît pas, — notre Marseillaise, tout cet art des fêtes et cérémonies révolutionnaires apparaît prétentieux, vide, d'une bêtise à couper au couteau. Il ne manque à cette musique de carrefour sentimental que le mirliton des vers de Marie-Joseph. Il appert de l'ouvrage de M. Helloin que Gossec était un brave homme et de la musique de Gossec que celui-ci fut un piètre musicien. A cet égard, j'avoue ne pas concevoir certains engouements, même relatifs et disséminés, de M. Helloin. Son travail n'en demeure pas moins excellent et utile, puisqu'il était à faire et qu'on ne l'avait pas fait, et aussi à cause des renseignements nombreux et précis qu'il contient. On a le droit d'attendre beaucoup des rares facultés de chercheur qu'y déploya M. Frédéric Helloin. Dans

un ordre d'idées connexe, il faut noter, comme une heureuse tendance, le désir toujours plus marqué d'améliorer la translation, dans notre langue, de l'œuvre des plus célèbres lyriques étrangers. Après M. Raimond-Duval, M. Victor Debay s'est attaqué à Schumann et sa traduction de *Amour de poète* le montre préoccupé de rendre harmonieusement la pensée du vers, en respectant, jusqu'au scrupule, le dessin de la mélodie.

§

Une autre coutume, néanmoins, paraît décidément s'établir. On chante aujourd'hui, chez nous, en allemand, aussi volontiers qu'on y chantait naguère en italien. L'exemple a gagné jusqu'à la *Scola*, où M. Louis Fröhlich est venu interpréter cinq lieder de Schubert, d'une voix superbe et d'un style à réhabiliter enfin la patrie de M. von Zur-Muhlen. On avait eu la joie d'entendre auparavant un *Concerto* en *ré* de Bach, pour piano, violon, flûte et quatuor, exécuté quelques jours plus tôt chez M. de La Laurencie par les mêmes protagonistes, dans une soirée de très belle musique. Que Mlle Bl. Selva joue du Bach ou du Franck, elle est toujours, quoique diversement, à peu près incomparable. A ses côtés, Mme Albert Diot, dont la grâce égale le talent, a révélé un jeu tour à tour caressant ou viril, une maîtrise émue où la virtuosité, désormais assimilée, aboutit à l'art le plus pur. C'est aussi de gosiers teutons qu'aime à s'entourer Risler, au Nouveau-Théâtre et à la Salle Pleyel. Cette année, il poussa l'humour jusqu'à exiger de l'un d'eux de chanter en français, et il atteignit, certes, aux limites suprêmes de la facétie, en perpétrant, avec l'inévitable M. von Zur-Muhlen, un récital de lieder inopinément dédié à cette trinité bizarre : Beethoven, Schumann et... M. Reynaldo Hahn. L'admiration de Risler pour l'auteur de *la Carmélite* est notoire. Il en épancha les transports dans le gilet frémissant du *Monde musical*, par un article où les mots brûlaient le papier avant d'essayer d'enflammer les cœurs. Encore que son extraordinaire mémoire se refuse à leur polyphonie tarabiscotée et qu'on lui en doive tourner les pages au concert, il affiche une analogue inclination pour les productions de M. P. Dukas. Le plus précieux de l'art contemporain paraît échapper momentanément à Risler, car on ne peut suspecter sa sincérité. Lui qui fut le héraut de Liszt et de Franck, il semble tourner au néo-classique. Il reste la voix idéale de Beethoven et le merveilleux interprète de tout

ce qu'il aime et comprend. Souhaitons qu'il s'évade bientôt du cercle vicieux de programmes renouvelés à peine et que, émancipé d'un germanisme rétrograde, le grand artiste qu'il est redevienne l'initiateur qu'il fut.

Parmi les compagnies musicales dont les séances périodiques et les remarquables exécutions contribuent à la fois au plaisir et à l'éducation du public, il faut placer au premier rang *Chanterelle et Chanterie*, récemment créée par Mme Marie Mockel et M. A. Parent. Les programmes, d'un éclectisme averti, fouillent intelligemment le passé jusqu'au XVIe siècle, et, s'arrêtant chez nos voisins, avec Brahms, après avoir exploré le fond slave, ils nous menèrent à Chausson, Bréville et Debussy. Le quatuor vocal de *la Chanterie* est une innovation dont on ne saurait assez féliciter Mme Mockel, à qui en revient le mérite, et ses excellents collaborateurs, Mme Marty, MM. Cl. Jean, V. Debay et Jan Reder. Le quatuor Parent, qui lui prête son concours instrumental, et qu'on rencontre un peu partout, infatigable et souvent parfait, n'en trouve pas moins le temps de donner l'habituelle série de ses concerts de musique de chambre, plus spécialement consacrés aux modernes, en s'adjoignant à l'occasion des artistes tels que Mlle Bl. Selva et M. Ricardo Vines. Il est difficile de rêver une vie musicale plus intense et mieux remplie que la nôtre aujourd'hui. Chaque année, la saison se prolonge et finit dans une sorte de fièvre sonore. Un mouvement toujours plus profond semble préparer parmi les jeunes générations et promettre à notre art les auditoires enthousiastes et cultivés que connut notre Renaissance. En tout cas, notre musique paraît bien avoir recouvré l'ardente vitalité, la belle santé païenne de ce passé qui fut si glorieux pour elle. Je ne crois pas que, nulle autre part au monde, il soit possible de composer un concert d'œuvres *inédites* aussi intéressant que celui du 7 mars dernier, à *la Nationale*. La *Symphonie* de M. P. de Wailly, le *Chœur des âmes de la forêt* de M. P. Ladmirault, le *Prélude symphonique* de M. Jean Huré, les *Variations* de M. Rhené-Baton sur un thème en mode éolien, sont des ouvrages de tendances diverses. Il serait évidemment excessif de les présenter comme une collection de chefs-d'œuvre accomplis. Mais leur valeur, encore qu'inégale, est souvent des plus remarquables, voire supérieure en maint endroit ; et l'ensemble atteste une commune probité artistique, un effort passionné vers le beau, un mépris croissant des formules et du « métier » stérile, bien rares à rencontrer

partout ailleurs, et surtout chez nos savants voisins d'outre-Rhin. Du reste, que ce soit dans le *Quatuor à cordes* où M. Witkowski affirme sa maîtrise et une noble sensibilité, dans le *Prélude, Fugue et Final* où M. Woollett se signe au nom de Franck, dans la *Sonate* de violon où la fougue de M. Planchet s'évertue à se libérer de tout modèle, dans *le Chant de la terre* où M. de Séverac commence à réaliser, peut-être un peu subtilement, d'exceptionnelles promesses, on est obligé de reconnaître et de respecter, à la Nationale, l'unanime sincérité de l'effort. Il est presque déplorable de devoir en accorder l'excuse, même aux *Variations* réactionnaires où le contrepoint alambiqué de M. Dukas assomme à la fois ses auditeurs et un malheureux thème de Rameau, qui peut se vanter d'en prendre pour son rhume. Ce passage à tabac pseudo-musical bénéficia de l'inexplicable complicité de Risler.

§

Depuis quelque temps, M. Albert Carré paraît être en coquetterie avec la vertu. Après *La troupe Jolicœur* et *Muguette*, voici que son zèle insiste par *La petite maison*, de MM. A. Bisson et Docquois pour le livret, et W. Chaumet pour la musique. Il n'a pas suffi à ces moralisateurs associés d'utiliser l'époque de notre Régence pour un plus éloquent contraste entre l'honnêteté bourgeoise et le vice aristocratique, ils ont voulu souligner leur intention en ressuscitant une forme candide, depuis si longtemps oubliée à l'Opéra-Comique, qu'elle y fait aujourd'hui l'effet d'une audacieuse innovation. Toutefois, malgré le truchement démodé du dialogue parlé alternant avec des romances, des ensembles ou des chœurs, ce dernier ouvrage se distingue agréablement de ses deux devanciers immédiats par sa façon de moraliser. Il est à peu près dépourvu de leur sentimentalité bébête. C'est un vaudeville, peut-être un peu longuet, où on ne s'ennuie presque pas et où on rit parfois de tout son cœur. A vrai dire, on ne voit pas très bien ce que la musique y vient faire, et on pourrait regretter sa présence, si elle ne s'effaçait le plus souvent avec une modestie touchante, où se trahit une juste conscience de sa qualité. Entre *Bonsoir, Monsieur Pantalon* et *les Noces de Jeannette*, nos grand'mères auraient joyeusement applaudi jadis les couplets de *La petite maison*. Parmi ceux-là mêmes de leurs petits-enfants que l'intrépidité de M. Chaumet déconcerte, la douceur du souvenir évoqué lui sera favorable. On lui pardonnera beaucoup en

songeant aux ombres aimées à qui il eût si bien su plaire. Il n'est pas jusqu'aux interprètes qui ne se soient délibérément accordés au diapason congru. M. Fugère a composé son rôle « écrasant » selon la routine soigneuse, les ficelles prévues et sûres d'un bon comédien d'antan. Il fut factice et naturel, artiste et cabot, spécieux, roublard et parfait. M. Clément restitua la traditionnelle élégance et la pâleur vannée des chevaliers débauchés et pervers. Sensible, emportée, compatissante ou malicieuse, toujours jolie, Mme Marguerite Carré défendit, pour son vieux mari, une fidélité de charmante épouse à la Louis-Philippe. Mlle Mastio fit de la piquante Florence la plus délicieuse étoile descendue du ciel d'un corps de ballet et, la voyant tomber, tout enfanfreluchée de gaze, chez le brave orfèvre Pichon, on pensait certes moins à Lulli qu'à *Giselle.* Enfin Mlle Thiphaine et M. Delvoye ont retrouvé gaillardement la bonne humeur, l'effronterie et la psychologie consacrée de la soubrette et du valet classiques. En somme, un spectacle innocent. On en sort avec un sourire, et, persuadé que la musique adoucit les mœurs, on serait volontiers induit à en remercier le compositeur. Mais la « musique » de M. Chaumet en est si peu! Louons-la du moins d'offrir une distraction inoffensive.

§

Les *Huit poésies de Francis Jammes*, que voulut chanter M. Raymond Bonheur, ont été publiées tout récemment chez l'éditeur Demets avec un luxe du meilleur goût. Entre chaque morceau et sur un fort beau papier, de curieux culs-de-lampe de M. Eug. Carrière ménagent une originale transition. Je suis loin de reprocher à M. R. Bonheur d'admirer l'art de Claude Debussy et d'y essayer ses forces. Mais il a peut-être exagéré la sollicitude envers la postérité en précisant, pour elle, le moment de ses inspirations. Tout le monde ne sait pas, et peu de gens sauront dans un siècle que M. Bonheur, ami de l'auteur de *Pelléas et Mélisande*, assista à l'éclosion du chef-d'œuvre et le connut longtemps avant l'année 1902, où en parut la partition. Et si, dans quelque cent ans, un exégète allemand fouinard découvrait chez un marchand d'estampes un exemplaire de ces *Huit poésies*, et lisait sur la couverture la date 1896-1899, la précaution de M. Bonheur pourrait inciter tels historiens futurs, non pas sans doute à reconnaître en lui un précurseur de Claude Debussy, mais peut-être à accuser celui-ci d'intermittents et

heureux plagiats. De la part de M. R. Bonheur, ces rencontres sont évidemment dues à une dangereuse complaisance de sa mémoire, mais leur nombre dissuade de juger prématurément son talent sur un ouvrage où il semble avoir exprimé surtout sa dévotion et ses enthousiasmes. On ne peut qu'encourager ses tendances et espérer bientôt de leur manifeste sincérité des conclusions plus égoïstes.

JEAN MARNOLD.

ART MODERNE

Les pastels, dessins, objets d'art, etc., aux deux Salons.—Je ne profiterai pas de ce P. S. à mon étude d'ensemble sur les deux grands Salons pour réparer des oublis (les amis des oubliés diraient : des injustices). Les vrais artistes attendent de l'avenir avec assurance les réparations dues ; s'il en est que j'aie méconnus, nous nous retrouverons, eux et moi ; ils me verront toujours prêt à convenir d'une erreur. — Et je ne m'attarderai pas davantage à l'appréciation des récompenses, ici, des titres de sociétaire ou d'associé, là, qu'on distribua, surtout les premières, de telle sorte que les pires ennemis de cette bâtarde institution des expositions annuelles n'auraient pu, pour achever de la déshonorer, mieux choisir. Ces choses nous sont étrangères. C'est d'art que nous parlons.

Société nationale. — L'obligation rigoureuse d'être bref me condamne à une énumération, elle-même réduite.

Les dessins aquarellés de Mlle Carpentier rappellent, par la vision et par le procédé, avec moins de solidité, toutefois, Gaston Prunier et ses aquarelles soutenues de crayon noir. A l'autre Salon vous retrouveriez les traces de la même influence chez Mlle Adour, élève de Mlle Carpentier. Mais ni l'une ni l'autre n'ont cette franchise, cette vigueur et ce sens de la suite ininterrompue des grandes lignes de la terre, qu'on doit admirer chez Prunier, notamment dans son *Val de Salana* et dans sa *Montanetta-Salardu*. — Les nus de M. Boussencontre et de M. Monod ont le tort de faire songer à Helleu et de le faire regretter, ce qui est grave. — Le *Paul Verlaine à l'hôpital*, de M. Cazals, est un portrait d'une fidélité incontestable, mais d'un effet réduit ; l'auteur en a voulu préciser le sens documentaire en collant au bas de son petit tableau l'entête d'une feuille d'hôpital : « consultation gratuite, » etc... Insistance quelque peu pénible. — *La Ronde*

(*Île de Marken*) de Frantz Charlet, naïve et jolie. — Les intérieurs de Delachaux, les aquarelles de Duhem. — M. de la Gandara : un portrait, des vues du Luxembourg ; l'habileté prestigieuse et vaine, l'élégance fausse — *L'Enfant au chat* de François Guiguet est parmi les réalisations les plus accomplies de ce bel artiste. — *Les chaumières sans fenêtres dans les sables*, de M. Georges Huet, les paysages hollandais, bretons et italiens de M. Le Gout-Gérard, les *Impressions des halles* de M. Luigini : des taches amusantes. — Dans les essais d'illustrations de M. Macchiati un nu de grand caractère. — Les deux Vénitiennes de M. Martel, portraits singulièrement caractéristiques, inoubliables. — Les pastels et dessins de Milcendeau : la grâce et la tendresse manquent, non pas la force, non pas l'intelligence ; je note surtout l'*Intérieur vendéen*, d'une saveur si âpre et si personnelle. — La gaîté sans malice des caricatures de M. Mirande. — Le fragment de carton pour la décoration de l'établissement thermal de Vichy, cette trop longue femme et cette trop petite fille au visage trop fait, ne signale point chez M. Osbert un instant heureux dans le développement d'un artiste qui nous intéressa. — M. Paul Roig a beaucoup regardé les peintures de ses compatriotes Picasso et Canales. — La tête d'homme de M. Schervachidzé, puissante. — Les dessins de MM. Stroher et Torent.

M. Mordant a gravé à l'eau-forte le triptyque de M. Charles Cottet, *Au pays de la mer*, travail consciencieux, habile et froid. La lithographie originale de M. Charles Cottet lui-même, *Nuit de la Saint-Jean*, montre comment l'artiste entend la transposition de ses effets de couleur en blanc et noir et c'est une œuvre ardente, libre, forte. — Les gravures de M. Cahine, surtout les portraits de Louise France ; les eaux-fortes de Dauchez, Edelfelt, Francis Jourdain, Lepère, Osgood, — Les gravures sur bois de M. Mélian, *Vierge au baiser*, d'après Maurice Denis, et de M. Perrichon, d'après les dessins rapides d'Auguste Rodin ; les dessins de M. Paunemaker, d'après Puvis de Chavannes. — Le portrait de Mme Warrick, la statuaire, par M. Ouvré. — Les gravures de Renouard Waltner, les pointes sèches et les eaux-fortes de Storm, Schveilters, Waidmann, Winslow, Worcester.

La section des objets d'art ne nous retiendra longtemps ni dans ce Salon ni dans l'autre. Tous les artistes industriels, comme presque tous les peintres contemporains, sont d'admirables exécutants, ils savent tous les secrets de la matière, mais

ils ignorent ceux des formes. Pour M. Martilly le bijou n'est autre chose qu'un prétexte à pierrerie, banal, impersonnel; il n'imagine pas la possibilité d'en faire une expression individuelle de l'être humain auquel le bijou est destiné. — La conception de tous ces fabricants est celle du luxe et non pas de l'art. — Je fais une exception en faveur de M. Bocquet, qui expose un coquemar d'une élégance très simple, d'un goût très délicat. Et il faut nommer ensuite MM. Boutet de Monvel, Despret, Desbois, Edouard Monod, Rivaud. Rien de plus médiocre que les grès flammés de M. Lachenal, de qui on a fait naguère si grand bruit. Un masque d'enfant de Mme Besnard, les statuettes de M. Maillol et le relief en pierre de M. Wanugren sont peut-être ce qu'il y a de plus intéressant dans cette section.

La Société des Artistes français. — Parmi les dessins comme parmi les peintures, c'est une œuvre de M. Henri Martin qui triomphe ici : *Pour le printemps*, une figure debout, vêtue, un homme en marche ; rien de plus simple et de plus vivant. J'aime moins *Perverse*, cire et pastel, figure de femme, un peu compliquée.

Et puis, dans cette multitude qui est un désert, je me contenterai de citer quelques noms : Jules Breton, qui dessina de mémoire le portrait de Delphine Bernard, Busset, Casse et son bon portrait de Dorival, les intérieurs et les paysages bretons de Mlle Delorme, l'aquarelle de M. Diétrich, les pastels de M. Glaize, surtout *Le Manoir d'Ernest Hello;* Guinier et ses études bretonnes, Hanicotte, qui est hanté par le génie du vieux Breughel, Fubier, un imitateur de Carrière, Matisse, Nozal, Pointelin, Quinton, Robert, Séon.

De M. Ardail, un masque de vieille, eau-forte originale ; et les eaux-fortes de M. Aid, et les gravures de M. Beltrand, et les lithographies de M. Bouisset, de Mme Doepfner. Le portrait de Calderon, lithographie de M. Egusquiza. Lithographies et gravures Mlle Ede, de MM. Jeannet, Maud, Wesemann.

En art décoratif, les bijoux de MM. Archambaut, Gueyton, un bronze doré de M. Chalon, les dentelles de Mlle Courant, une cheminée de M. Derré, les lampes électriques de M. Laporte Blairsy, les pâtes d'émaux agglomérés de M. Gabriel Lévy, les flammés mats de M. Massoul.

Dans le monument de M. Rivière-Théodore, *A la France, les provinces d'Indo-Chine reconnaissantes*, deux figures de femmes nues, d'un beau et libre mouvement ; le reste est d'une décourageante banalité.

Enfin, deux coffrets en cuir de Mlles Sédillot et Véry; l'œuvre de cette dernière, qui trahit des recherches byzantines, est particulièrement intéressante.

§

Exposition des œuvres de M. Diriks, en son atelier. — MM. Paul Adam, Paul Fort, Gustave Kahn, Marius-Ary Leblond, Georges Lecomte, Stuart Merrill, J.-H. Rosny, Emile Verhaeren nous ont invité à visiter l'exposition des œuvres de l'artiste norvégien, Diriks. Ce déploiement insolite d'une considérable escouade littéraire autour d'un peintre surprend; il est un peu dangereux pour l'artiste lui-même : n'est-ce pas nous faire en son nom de graves promesses?...

L'adresse et la naïveté se combinent, en M. Diriks, étrangement. Peut-être leur union trop étroite compromet-elle l'effet d'ensemble de ses plus beaux efforts. Au premier regard, ces vastes paysages du Nord, ces larges horizons marins apparaissent bravement, simplement, directement vus et exprimés. Mais on ne tarde pas à s'apercevoir qu'il y a de la réflexion dans cette sincérité, — et plutôt qu'une critique cette observation désignerait le trait distinctif d'un tempérament si la « réflexion » n'avait, semble-t-il, le tort de compliquer et de réduire la vision de l'artiste. Par des détails qu'on croirait ajoutés il arrive que ces peintures confinent à l'illustration et même imposent le souvenir de choses déjà vues, en blanc et noir, entre les pages d'un beau récit de voyages.

Ces détails en surcharge et qui seraient aisément effacés sont d'autant plus regrettables qu'ils risquent de donner le change sur le tempérament même et les directions essentielles de M. Diriks : son louable désir de simplification, son besoin de netteté, son goût pour les grandes lignes simples. Mais, je me hâte de le dire, il s'en faut que ce tort soit commun à toutes les toiles de cette nombreuse exposition, et, si nous pourrions le relever dans le *Brise-glaces* (Norvège) — grande composition bruyante et froidement tumultueuse — il est absent dans bien des toiles devant lesquelles nous nous sommes arrêté longtemps, — *le Ponton de Droebak, le Fjord en automne, le Fjord en juillet, la Bourrasque* (Norvège) et cette chose admirable, *les Arbres à côté de la mer* (Finistère), puissante, douloureuse, émouvante.

M. Diriks est un fidèle observateur, ou, mieux encore, un religieux amant de la nature. La variété des aspects qu'il rend atteste la piété de son étude. Ce ne sont point les néces-

saires contrastes qui manquent ici. Norvège d'hiver, Norvège d'été : le rude et désolé pays des rochers et des neiges, des ciel tourmentés, des vents secs et froids, se transforme avec la saison en un paradis naturel ; on y sent des souffles chauds, on y voit luire une lumière abondante, fastueuse, et, dans la riche végétation de cette terre en amour, on s'étonne de ne pas reconnaître les essences tropicales : c'est le soleil du Midi sur les arbres du Nord. Le peintre s'est plu, et notre propre plaisir légitime cette insistance, à souligner ces oppositions. Il nous montre volontiers le même paysage dans les deux saisons : par exemple les tableaux désignés *le Pin* et *le Pin en été*, *le vent d'octobre sur le Fjord* et *le Fjord en juillet*, *les Tournesols* dans la neige et dans le soleil, *le Jour d'octobre* et *le Jour d'été*. Je note les *Villas sous les pins*, un délice de douceur et de splendeur. La peinture de M. Diriks a souvent des aspects de tapisseries chaudes et riches, expressément décoratives, — du moins en Norvège ; j'aime beaucoup moins ses paysages parisiens et ses natures mortes, et, en général, les personnages qu'il ajoute, rarement, à ses paysages, y font des taches inutiles et sans agrément.

Mme Anna Diriks expose, auprès des toiles de son mari, des aquarelles et des vitraux, de style norvégien et breton, amusants et curieux : la maison et l'atelier que les deux artistes se sont construits de leurs mains dans leur patrie du Nord, *le Coin de travail, les Lits, la Cheminée*... Des analogies évidentes dans la construction, dans l'ornementation, confondent presque l'âme norvégienne et l'âme bretonne.

§

Aquarelles par M. F. Louis Lessieux (Galerie Trotti). — M. Lessieux fait avec un soin extrême et beaucoup d'adresse des choses inutiles. « Art mondain », l'adéquate expression de l'idéal esthétique des gens qui cotillonnent, leur vision de la nature, leur conception aussi des figures poétiques ; chromos variées. Car M. Lessieux nous promène en des contrées diverses — Berri, Vendée, Monte-Carlo ou Menton, — et dans le Rêve où nous apparaissent Esclarmonde, Tristan et Iseult, Ophélie, Thaïs, Carmen, Salammbô et Mimi Pinson, Sapho et Mireille, — « figures d'Opéra ». Ces deux derniers mots caractérisent à souhait l'art de M. Lessieux.

CHARLES MORICE.

PUBLICATIONS D'ART

Les Livres : Maurice Dreyfous : *Dalou, sa vie et son œuvre*, H. Laurens. — Albert Jacquot : *Essai de répertoire des artistes lorrains*, 3 vol. Librairie de l'art ancien et moderne. — B. Doniol, *Histoire du XVIe arrondissement de Paris*, Hachette, 12 francs. — Edgcumbe Staley : *Watteau and his School*, Londres, George Bell and sons, 6 fr. 25. — Théodore Reinach : *L'Histoire par les Monnaies*, Ernest Leroux. — Gustave Geffroy : *Eugène Delacroix à la Chambre des Députés*, Librairie de l'art ancien et moderne — M.-H. Spielmann : *John Everett Millais*, Librairie de l'art ancien et moderne. — Albert Soubies : *Les Directeurs de l'Académie de France à la villa Médicis*, Flammarion, 3 fr. 50. — Denis Roche, *P.-M. Chmelkov*, Emile Paul. — Renée Pingrenon : *Les livres ornés et illustrés en couleur*, H. Daragon, 5 fr. — Gabriel Séailles : *Léonard de Vinci*, Henri Laurens, 2 fr. 50. — Jehan Rictus : *Les Soliloques du Pauvre*, dessins de Steinlen, Sevin et Rey, 3 fr. 50. — André Girode : *Les Musées d'artistes français dans leurs Provinces*, Moutiers, imp. Ducloz. — Les Revues : *Gazette des Beaux-Arts ; Revue de l'art ancien et moderne ; L'Art décoratif ; Art et décoration ; La chronique des arts ; Le Bulletin de l'Art ancien et moderne ; La grande France, La nouvelle Revue moderne ; La Bavarde ; L'Art moderne ; Le Studio ; Deutsche Kunst und Dekoration ; Pel et Ploma.*

Les Livres. — Il est impossible de lire sans émotion le livre de M. Maurice Dreyfous sur **Dalou, sa vie et son œuvre**, biographie écrite par un intime, d'après des souvenirs exacts et les carnets où Dalou inscrivait chaque jour, médecin attentif de soi-même et des siens, une sorte de bulletin de santé physique et morale. De la lecture de ces pages se dégage une impression intensément triste. Le récit reste d'autant plus douloureux que le drame journalier — la lutte contre la misère, contre les déboires, contre la maladie, contre l'impossibilité de travailler à ce qu'on aime — y est conté sans recherche de grands mots ni d'images violentes. M. Maurice Dreyfous a très justement senti qu'il n'avait pour intéresser et pour émouvoir qu'à dire simplement les faits tels que les traversèrent l'homme de génie et son admirable compagne. Jusqu'à la fin, Dalou fut un exemple de conscience artistique, de droiture civique et de courage moral. C'est un des hommes qui honorent le plus le XIXe siècle par leur attitude et par leur œuvre. M. Maurice Dreyfous doit être remercié d'avoir dressé en belle lumière la statue de celui qui en modela d'assez splendides pour rendre son nom immortel. M. Henry Roujon a fait précéder le volume d'une vibrante préface dans laquelle il juge Dalou et son œuvre avec une compréhension pénétrante et toute la tendresse gardée à l'ami. Voici ce qu'il écrit sur le créateur du *Monument de la République* dont la

besogne quotidienne et nourricière entrava l'inspiration jusqu'à la dernière heure : « Il nous laisse en ouvrages achevés les preuves du talent superbe qui lui fit orner son époque ; en fragments palpitants et mutilés, en larves sublimes, les sûrs témoins de son génie. Quel cruel et noble destin ! Dalou, en qui le vulgaire goûterait volontiers une sorte de Girardon attardé, à la veille de sa mort, donnait à la démocratie son poète de pierre. Admirable pour ce qu'il lui a été permis d'accomplir, très grand pour ce qu'il allait créer, il fut la victime en apparence résignée, d'autant plus douloureuse,

D'un monde où l'action n'est pas la sœur du rêve. ».

La Lorraine fit preuve durant plusieurs siècles d'autonomie d'une culture d'art des plus complètes et des plus particulières. Ce sont les nombreux artistes qu'elle a produits — peintres, verriers, faïenciers, émailleurs, sculpteurs, architectes, ingénieurs, maîtres d'œuvres, maîtres maçons, — dont M. Albert Jacquot a relevé la trace méthodiquement dans les ouvrages d'autrefois, les archives publiques et particulières, les études de notaire et les documents des musées et bibliothèques. Les résultats de ce long labeur forment sous le titre d'**Essai de répertoire des artistes lorrains** trois volumes compacts qui, sous forme de dictionnaire, faciliteront de précieuse façon les recherches des érudits. Il serait à souhaiter que l'exemple donné par M. A. Jacquot soit suivi pour d'autres provinces ou d'autres pays.

Le xvi[e] arrondissement (Auteuil, Chaillot, Passy), bien qu'un des territoires les plus récemment parisiens, possède une histoire déjà fournie, car il fut longtemps un lieu de villégiature affectionné des Parisiens. M A. Doniol a consacré un gros recueil à la mise en ordre et en valeur des documents qu'il a rassemblés sur cette portion de notre moderne cité. **L'Histoire du XVI[e] arrondissement de Paris**, accompagnée de plans, de portraits et de reproductions d'endroits curieux ou célèbres, apporte une contribution copieuse à l'étude si captivante des origines et de la formation de la capitale dont le xvi[e] arrondissement augmente la réputation de luxe et d'harmonieuse beauté. L'ouvrage de M. Doniol est composé avec un souci passionné du détail pittoresque et de la vérité historique.

La librairie George Bell and Sons, de Londres, vient d'augmenter sa collection des *Great masters* d'un livre sur **Watteau and his School** (Watteau et son école) dont l'illus-

tration nombreuse nous remet en mémoire les plus belles œuvres de Watteau, Pater et Lancret. M. Edgcumbe Staley s'est entouré pour son étude des renseignements les plus divers et les plus nombreux et s'il y avait un reproche à lui faire ce serait peut-être d'avoir accueilli trop facilement certaines assertions. Tel que, son volume est une œuvre de vulgarisation des plus louables qui ne peut que faire connaître et aimer davantage à l'étranger nos peintres des *Fêtes Galantes*.

L'essai de numismatique ancienne, que M. Th. Reinach publie chez Ernest Leroux, sous le titre : **L'Histoire par les Monnaies**, n'est pas seulement intéressant par la moelle même des mémoires réunis par l'auteur, mais encore par la signification générale qui se dégage de l'ensemble du livre. Avec raison M. Th. Reinach préconise l'étude de la *numismatique appliquée* et réclame une plus complète utilisation de la connaissance des monnaies à la solution des problèmes historiques. L'étude sociale et économique des milieux, la science des dates, des costumes, des religions et nos données artistiques sur l'antiquité ne peuvent que trouver dans les monnaies des documents aussi nombreux que sûrs. Il faut déplorer avec l'auteur du présent livre qu'une mine si précieuse soit si délaissée des archéologues et des historiens. Souhaitons qu'à son exemple nos jeunes chercheurs concourent à prouver par leurs trouvailles la vérité de ces quelques lignes détachées du livre de M. Th. Reinach : « C'est dans l'alliance, en un même cerveau, de plusieurs connaissances particulières que réside le principe de tout progrès scientifique; séparées, elles restent stériles ou peu s'en faut; rapprochées, elles se fécondent mutuellement et produisent des fruits imprévus. Cela est aussi vrai de la science du passé que de celle de la nature. Nulle époque n'en devrait moins douter que celle qui a vu renouveler la médecine par la chimie organique, l'astronomie par le spectre, la biologie par l'étude des procédés d'élevage, l'histoire politique par l'examen des législations primitives, l'histoire religieuse par le folklore et l'ethnologie par la grammaire comparée. »

Les peintures d'**Eugène Delacroix à la Chambre des députés** sont fort peu connues, la bibliothèque où elles se trouvent n'étant pas ouverte au public. M. Gustave Geffroy demande que l'on permette et facilite vers ces chefs-d'œuvre un pèlerinage respectueux. Ce ne serait que justice aussi bien pour la mémoire de Delacroix que pour la Nation qui doit

être mise à même d'admirer ce que les génies sortis d'elle ont créé pour elle.

Dans la même collection publiée par *l'Art ancien et moderne* M. H. Spielmann, critique anglais des plus estimés, étudie excellemment l'œuvre de **John Everett Millais**, qui influença si considérablement les destinées de l'Ecole anglaise au dernier siècle.

Dans un coquet volume, **les Directeurs de l'Academie de France à la Villa Médicis**, M. Albert Soubies passe en revue les différents artistes qui, comme Horace Vernet, Ingres ou Hébert, ont été appelés à diriger l'Ecole française à Rome pendant le XIXe siècle, depuis Suvée, en 1803, jusqu'au directeur actuel le sculpteur Guillaume.

Dans cette série de silhouettes, M. A. Soubies n'a point voulu prendre parti dans les querelles artistiques. Il s'est contenté de rassembler, à côté d'anecdotes très vivement contées, les jugements les plus caractéristiques des critiques.

P. M. Chmélkov fut un des artistes russes les plus profondément peintres du XIXe siècle. Fortement épris des scènes de la vie familière, il réagit un des premiers contre le pseudo-classicisme auquel allaient encore vers 1850 toutes les faveurs de la société moscovite. Fils d'un paysan, la vie lui fut dure jusqu'à la fin et c'est son existence de misère, de probité artistique et de génie étouffé que nous rapporte M. Denis Roche dans une brochure illustrée de neuf gravures par lesquelles on se rend assez compte de l'œuvre du peintre.

L'histoire de l'ornementation en couleurs du livre par des procédés mécaniques est assez peu connue. Le petit livre de Mme Renée Pingrenon sur **les Livres ornés et illustrés en couleurs depuis le XVe siècle en France et en Angleterre** rendra d'autant plus de services que la partie technique est suivie d'un essai bibliographique sur les livres d'amateurs illustrés en couleurs, qui sera précieux pour les collectionneurs.

Peu de cerveaux furent aussi riches que celui de **Léonard de Vinci**, peintre, poète, musicien, savant, un des types les plus complets de sur-humanité. M. Gabriel Séailles a résumé l'existence de cet homme passionné dont il dit si justement que « sa sensibilité ne se distingue pas de son intelligence ».

Steinlen, peintre vibrant et apitoyé de la misère, du labeur ou du crime, a souligné de dessins poignants la poésie faubourienne aux mots crus et tendres, brutale parfois, senti-

mentale ailleurs, des **Soliloques du Pauvre**, de Jehan Rictus.

M. Girodie consacre aux **Musées d'artistes français dans leurs provinces** une brochure contenant quelques idées à retenir sur la création de musées d'artistes locaux, centres d'art savoureux, susceptibles de donner aux artistes nés en province une sorte d'éducation patrimoniale en accord avec le climat, les milieux et la race.

Les Revues. — **Gazette des Beaux-Arts** (juin). — M. Henry Cochin commente en un article nourri de réflexions diverses la production artistique de notre époque à propos des Salons. — M. E. Bertaux a étudié Victor Hugo artiste dans les divers dessins exposés à la maison de Victor Hugo, véritables estampes magistrales qui montrent ce que le grand poète eût pu faire dans le dessin ou dans la gravure, s'il ne s'était toujours astreint à considérer ses lavis impressionnants comme de *simples délassements*, selon sa pensée : « Ce n'est pas trop de tout un homme pour un art. » — M. Denis Roche nous donne la première partie d'une étude sur Levitski, peintre russe du temps de Catherine II. La reproduction d'un très réaliste portrait de Diderot par ce maître accompagne la biographie. — Quelques notes de M. E. Moreau-Nélaton encadrent de leurs amusants détails une interprétation subtile, respectueuse et caressée d'un tableau de Corot, *Vue de Sin-le-Noble*, par M. Lopisgich. — A signaler un très utile travail de M. A. Marguillier : *Bibliographie des ouvrages publiés en France et à l'étranger sur les Beaux-Arts et la curiosité pendant le premier semestre de l'année 1903*.

La Revue de l'Art ancien et moderne (juin). — Excellent article de M. Raymond Kœchlin sur l'*Exposition des Arts musulmans*. — M. Durand-Gréville, qui rend compte de l'Exposition internationale de Venise, nous donne des chiffres qui corroborent ce que j'ai déjà signalé à propos de l'Exposition de Turin, notre regrettable abstention dans les manifestations internationales organisées à l'étranger. Sur un millier d'œuvres d'art, l'Italie a fourni 350 exposants ; l'Angleterre 30 ; l'Allemagne 29 ; la France 28 ; la Belgique 14 ; les Etats-Unis 10 ; etc... Il est véritablement fâcheux que le pays de surproduction artistique par excellence, le nôtre, arrive en quatrième rang pour le nombre des exposants, alors qu'au double point vue du bénéfice matériel et de l'influence intellectuelle, nous aurions avantage à faciliter aux étrangers la mise en présence avec les œuvres de nos créa-

teurs d'art, seule façon d'ailleurs de diminuer la pléthore de production sur place dont nous souffrons.

L'Art décoratif (juin 1903). — Ce numéro est entièrement consacré aux Salons, avec un copieux article de M. Gustave Soulier sur la *Peinture*, de judicieuses réflexions de M. Frantz Jourdain sur *le Mobilier au Salon national des Beaux-Arts* et d'autres comptes-rendus des objets d'art et de la sculpture par MM. B. Karageorgevitch, Albert Thomas et Emile Sedeyn. En hors-texte, très beau bois original de P. E. Vibert.

Art et Décoration (juin). — Deux bons articles sur les Salons : *l'Art décoratif à la Société nationale*, par M. Verneuil, et *la Sculpture aux Salons*, par M. P. Vitry.

La Chronique des Arts (23 mai). — La *Chronique* s'associe au vœu des Amis du Louvre et des Amis du Luxembourg qui demandent au ministre de remplacer sur la façade de l'Opéra l'original du groupe de la *Danse* par une copie. Je crois que donner satisfaction à ce genre de pétition serait entrer dans une voie dangereuse. Les motifs décoratifs créés pour prendre place dans un ensemble architectural doivent y demeurer. Jamais les intempéries ne leur seront plus défavorables que le jour de cave des musées, où ils sont présentés loin du tout pour lequel ils ont été conçus. Et quand bien même le temps viendrait toucher à l'œuvre de l'artiste, êtes-vous bien sûr que c'est pour la diminuer et non pas pour l'ennoblir? Est-ce que telle statue patinée, usée, mutilée parfois par les vents, les pluies et les gelées, ne voit pas sa beauté intrinsèque s'augmenter ainsi d'un charme mystérieux ? D'avoir souffert, les belles œuvres ne nous semblent-elles pas plus près de nous, plus humaines ? Je ne suis pas du tout sûr que la Vénus de Milo serait plus admirable avec ses bras, ni la Victoire de Samothrace avec sa tête. Et c'est ici le cas de citer, avec l'exemple de Rodin qui, devançant les siècles, brisa souvent tel de ses vibrants morceaux, ce mot profond de Puvis de Chavannes : « Il est quelque chose de plus beau encore que la beauté, ce sont les ruines d'une belle chose. » Il faut laisser l'œuvre de Carpeaux à l'Opéra, pour l'Opéra, pour Carpeaux et pour son œuvre. Aussi, pour que, sous prétexte de conservation, on ne démantèle pas pierre à pierre tous nos monuments pour en placer les membres mutilés dans le silence et la solitude des musées, où personne ne va les voir, alors que sur la place publique ils servent à l'éducation et à la joie de tous. Les partisans du transfert de *la Danse* au

Louvre me font penser à ces gens qui rassemblent leurs plus beaux meubles et les objets d'art qui devraient être le décor journalier, agréable et vivifiant, de leur existence, dans un salon fermé où l'on enlève les housses et dont on n'ouvre les fenêtres que pour de rares réceptions. Cependant, plus que d'autres les belles choses devraient être destinées à l'usage, si tant est que nous ne soyons pas condamnés à la laideur.

Le Bulletin de l'Art ancien et moderne (23 mai). — M. Emile Dacier s'élève contre la violation des règlements à la *Société des artistes français*, où l'on admit, avec un enthousiasme avide de réclame malsaine, en dehors des dates prescrites, les envois de M. Roukhomovski, qui obtint même d'adjoindre à son insignifiant *Sarcophage*, « œuvre de sa vie », divers autres objets, alors que le Salon était ouvert depuis longtemps. Je laisse la parole à M. Dacier : « Ces additions, faites après l'ouverture du Salon, n'étaient rien moins qu'une seconde violation de l'article du règlement qui dit : « Les opérations du jury terminées, les ouvrages ne pourront plus être remplacés, et il ne devra pas être déposé dans les vitrines un objet qui n'aurait pas été soumis au jury. » Bien plus, sur les six objets nouveaux, quatre sont des imitations de l'antique, et, parmi ceux-ci, deux furent jadis proposés, comme étant des originaux, au musée du Louvre, qui les refusa. Les voici maintenant au Salon, où ils usurpent deux fois leur place, et je serais curieux de savoir ce que les artistes de la section des arts décoratifs pensent de ce voisinage, eux qui cherchent avant tout à faire œuvre honnête et personnelle. J'aimerais surtout à connaître les raisons qui ont valu à M. Roukhomovski tant de faveurs et de passe-droits. »

La Grande France (mai). — M. Marius-Ary Leblond croque quelques silhouettes d'artistes indépendants : Sue, Marquet, Marval, Roustan, Munch, Krog. — De M. Prosper Dorbec, quelques notes sur Eugène Carrière.

La nouvelle Revue moderne (juin). — Article de M. Marcel Roland sur la Société internationale d'art populaire et compte-rendu des Salons par M. J. Valmy-Baysse.

La Bavarde (5 juin). — M. Etienne Seurette raille notre manie d'élever des bustes et des statues à nos plus ou moins notoires contemporains.

« Il semble, dit-il, que l'on devrait avoir pour les grands hommes à honorer en bronze et en marbre une disposition analogue à celle qui régit les monuments et palais nationaux.

Ce n'est pas après, quand la statue est élevée, qu'il faudrait que le grand homme appartînt à l'État, c'est avant.

« Une statue ne devrait pouvoir être élevée sur une place publique qu'après une loi, précédée d'une sorte d'enquête et de suffrages recueillis. Les statues forment un peu comme le congrès muet des gloires du pays. On devrait avoir soin de vérifier les pouvoirs de ceux qui y sont admis. »

L'Art moderne (17 mai). — Quelques notes de M. Octave Maus sur un artiste belge qui vient de mourir, Gustave Vanaise.

Le Studio (mai). — Le Dr Hans W. Singer publie un article bien documenté sur le procédé d'impression mécanique en trois couleurs de Le Blon au commencement du XVIIIe siècle, procédé qui réapparut comme une nouveauté dans les éditions modernes il y a une dizaine d'années. Le Dr Hans W. Singer, qui donne la nationalité allemande à Le Blon, dont la ville natale est Francfort-sur-Mein, oublie de dire qu'il était issu de parents français.

Deutsche Kunst und Dekoration (juin). — Excellente étude, accompagnée de reproductions, sur un artiste de Munich, *R. Forster*, sculpteur, par M. Eduard Engels.

Pel et Ploma (avril). — Nombreuses reproductions de l'œuvre de M. Henri Lerolle.

YVANHOÉ RAMBOSSON.

LE MEUBLE ET LA MAISON

Les constructeurs de cités. — Camillo Sitte : *L'Art de bâtir les Villes,* traduit et complété par Camille Martin ; Laurens. — Trois villes : le *Bordeaux futur,* de M. Lapeyrère, et le *Port de pêche,* de M. Lucas (Société des Artistes français) ; la *Ville thermale,* de M. Julien Polti (Société Nationale). — Marcel Lemarié : *l'Architecture moderne et l'hygiène ;* Biblioth. internat. d'édition, 1 fr.

Qu'examinions-nous donc la dernière fois ? Des bijoux. — Ah ! oui. Eh bien, passons aux Villes.

§

Sans parler des pays dits nouveaux, où, en dix ans, s'improvisent des agglomérations urbaines de cent mille âmes, nous voyons nos vieilles cités, au moyen de colossales opérations de voirie et de lotissements, s'adjoindre des communes par douzaines ou se métamorphoser subitement sur place. Aujourd'hui le « métro », demain l'ouverture des absurdes fortifications de M. Thiers, après-demain la création de Paris-

port-de-mer, relégueront la capitale actuelle parmi les curiosités archéologiques, derrière sa fille, triomphalement dressée entre la Villette et Argenteuil : affaire d'une génération, — la nôtre, si nous voulons.

Or, il y a un art de bâtir les villes.

M. Camillo Sitte, architecte de Vienne, a même publié, sur ce sujet, si moderne parce qu'éternel, en dehors des décadences comme nos siècles néo-classiques (XVIe-XIXe), un ouvrage très important, dont on nous donne enfin la traduction, éclairée par nombre d'excellentes figures.

Il est temps d'étudier avec ce maître un tel art afin de ne plus enlaidir la vie, qui prend horreur de nous et de notre manie sénile et bourgeoise de la *similitude*, pompeusement décorée du nom (usurpé) de « symétrie ».

« Une ville, a dit Aristote, doit être construite pour donner à ses habitants la sécurité et le bonheur. »

Là tendirent en effet l'Antiquité et le Moyen-âge.

Nous l'avons oublié.....

Si la sécurité « extérieure » n'envisage plus trop, depuis la nouvelle poliorcétique, les dangers de guerre, elle exige toujours que l'on songe à ceux des éléments — ne serait-ce que pour prévenir des cataclysmes comme celui de Galewestown il y a quelques années (la mer envahit soudain la ville) ou simplement comme tant d'inondations : Murcie, Toulouse, etc.

La sécurité « intérieure » concerne les classes dangereuses (qui, surgies chez nous au XIVe siècle, n'ont presque plus cessé de s'accroître) et devrait rendre enfin efficace la surveillance policière. (Elle devrait même s'occuper du Tyran, toujours prêt à s'engendrer de là ; mais nous en reparlerons.) Elle doit prévoir les accidents, de telle sorte que l'activité de plus en plus ardente, les courses ainsi multipliées et... le désordre actuel laissent néanmoins toutes ses chances de salut au piéton le plus humble : cette petite fille qui revient de la laïque (obligatoire), ce vieillard podagre et dur d'ouïe, cette mère encombrée d'enfants, de jupes et de paquets. Elle doit enfin nous défendre contre les contagions : que rien ne corrompe l'air sacré ; que la poussière, avec ses miasmes, ne s'y lève pas, de toutes parts, en tourbillons ; offrez, au lieu de courants en perpétuel et stérile conflit, un renouvellement constant aux respirations en travail par myriades ; plus de courettes immondes, puits au fond desquels habite et grandit, chaque saison la Tuberculose ; point d'excès de chaleur, ni

de froid, ni d'humidité, ni — ce qu'on oublie même en théorie — de sécheresse.

Car, quant à la pratique, toutes ces conditions sont absentes de nos demeures... depuis qu'est descendu dans sa tombe l'immense Moyen-âge. Et nous allons, à grands frais d'érudition et souvent par de longs voyages, demander aux vestiges du passé, grec ou médiévique, l'émotion qui remplira de poésie notre vie entière et qu'ils n'exhalent à jamais..... que pour avoir, mon Dieu! conquis, selon le programme d'Aristote, — le bonheur. Et le secret de ce bonheur — réservé aux seuls peuples vraiment libres — et celui de la sécurité, c'est là aussi que M. Sitte est allé l'implorer pour le transmettre aux villes de l'avenir.

Leurs ganglions de vie, ce sont les Places. On y pouvait, à l'écart des circulations les plus fiévreuses, s'arrêter et reprendre, — penser. Aussi y avait-on disposé les plus belles œuvres, et de manière qu'on pût, qu'on dût les regarder, sans péril pour ses jours, hors de l'effroi des chars, palefrois ou... automobiles. Ces places n'eurent donc rien de commun avec les nôtres, carrefours d'affolement où viennent se heurter, par toutes les voies, chevaux, tramways, bicyclettes, au milieu de la poussière et des excréments, parmi les hurlements des cochers ivres et de leurs victimes, écraseurs, écrasés, fuyards, spectacle d'enfer! Non seulement ces places pouvaient servir à la fête et à la foire (lesquelles cherchent à ressusciter sous nos yeux), mais elles accueillaient cette réunion si vivante, le marché, qu'on a de nos jours, comme toute vie, embastillé dans une halle de fer et de verre, mais qui, voyez, s'en évade et se répand de toutes parts : elles étaient le lieu naturel que va réclamant le meeting. Car la place n'est, logiquement, que la Cour — publique, cette même cour que, pour les particuliers opprimés chez eux comme au dehors, on a réduite, dans leurs maisons, à l'ignoble courette, cette même « cour » qui symbolisa naguère la vie monarchique et que la démocratie doit, de nouveau, pour régner, remplacer par la sienne, la place, cour des hommes libres, agora. Dans nos franches communes ainsi que dans les républiques grecques, c'était là qu'on pouvait admirer, sans inquiétude, les merveilles de l'art, disserter théologie ou sophistique, ouïr l'orateur de la borne ou l'aède, méditer au cœur de la métropole.

Comment parvint-on à cette sécurité au milieu d'*une activité plus grande que la nôtre* (les résultats en témoignent assez)?

Au lieu d'éventrer la Place et de l'étaler sous les roues, sous

les fers des chevaux, on l'entourait avec amour : on évitait d'y opposer les uns aux autres les accès des rues ; la circulation laissait ainsi certains points morts, — morts pour elle, vivants pour la conscience qui la doit diriger. Aussi était-ce sur ces points morts qu'on avait soin de placer fontaines, monuments commémoratifs, effigies — et non pas, sottement, au centre, où ils font des écueils autour de quoi écument la bousculade et la rage universelles (1).

L'église, est-il besoin de le dire, ne se trouvait presque jamais dans l'axe d'une place : d'où la dissymétrie de l'une et de l'autre, harmonieusement voulue. Elle était rarement isolée, et, quand elle l'était, l'isolement se montrait inégal : car une grande œuvre, architecturale ou statuaire, n'a, tout comme la picturale, qu'un nombre restreint de points de vue auxquels on la destine ; la Vénus de Milo est, par derrière, à peine dégrossie. La place n'avait donc jamais ni symétrie, ni trop grandes dimensions : aérée doucement par une rue qui venait selon un angle et s'en allait selon un autre, ensoleillée peu à peu mais jamais partout à la fois, qu'on la compare à nos étoiles géométriques où la congestion pulmonaire et le coup de soleil se partagent l'année.

La Rue, de son côté, les évitait en ondulant légèrement, et le pittoresque y gagnait, les nombreux croisements devenaient moins nécessaires. La ligne droite ne s'employait qu'à bon escient : pour assurer une perspective savante, exposer un panorama, etc. Elle rend, il est vrai, difficile l'insurrection, mais M. Sitte note, en passant, qu'en 1870 elle a livré sans défense les villes qui en avaient fait abus, tandis que la tortueuse Châteaudun résista telle qu'une héroïne de jadis.

§

Précisément, trois vastes projets de Villes, aux deux Salons de cette année, montrent comme cette question anime les cerveaux de nos architectes, révoltés enfin contre les ingénieurs et contre l'École.

Un inepte tracé de voie est sur le point de défigurer *Bordeaux*.

Indigné, **M. Lapeyrère** a couru à ses crayons pour montrer à ses concitoyens de quelle manière créer la grande

(1) Posez, d'ailleurs, pour vous rendre compte, un meuble au milieu d'une pièce où vous appellerez un grand nombre de personnes, et vous aurez un résultat analogue. Ne doit-on pas à ce système l'impraticabilité, par exemple, de nos salles à manger ?

voie devenue nécessaire, à la fois en la faisant plus pratique et en dégageant, soit le long de son cours, soit sur de petites places adjacentes, tous les monuments, « trésor archéologique » de la ville.

Il a réussi. Sa conception est fort belle, et son pinceau l'a parfaitement exprimée. Pour peu que les architectes sachent border la ligne droite qu'il a tracée avec des œuvres originales, on admirera là une des plus belles perspectives que le monde connaisse.

Mais combien la monotonie la menace,—car tel est l'inconvénient de la ligne droite! Si le Parisien garde son amour du boulevard, c'est à cause de la variété que lui donnent tant d'angles et de courbes.

M. Lucas, à son *Port de pêche*, n'apporte rien de varié ni de vivant. Il trouve moyen d'introduire, dans un pareil sujet, la banalité de bâtiments éternellement identiques les uns aux autres à perte de vue!

Nul ne fera un pareil reproche à la *Station thermale* de **M. Julien Polti**. Quelle œuvre colossale!

Dans un parc immense, sur le penchant d'une colline, il a prétendu élever une ville entière : voici les gares des voyageurs et des marchandises; puis un hôtel destiné à abriter mille étrangers ; — un théâtre où l'on pourra donner Shakespeare, *Faust*, Wagner et... *les Cuirs de Bœuf !* — un casino et une salle de jeux.

Maintenant, les thermes gigantesques. — Un hôpital sanatorium. — Le Trinkhall géant. — Des vélodromes. — Des clubs. — Des tirs. — Des portiques. — Des salles de lecture. — Un Belvédère monumental. — Et des serres, des orangeries, des fontaines. — Les magasins de l'embouteillage, etc., etc.

Notez que chaque plan, dans son détail, est étudié et se raccorde avec ses voisins !

Mais ce travail énorme se recommande surtout par son parti général.

A l'une des extrémités, une gare de voyageurs, où les trains passent en tranchée. C'est d'elle que part l'avenue, d'où l'on domine ainsi la vallée : elle passe devant la façade du sanatorium. Mais auparavant, à mi-chemin, elle rencontre une vaste esplanade ornée de quinconces, autour de laquelle règne un portique qui enchaîne l'un à l'autre l'hôtel, l'établissement thermal, et, au centre, le triple établissement des fêtes. Comme l'esplanade s'étend sur un grand espace, on a donné, ainsi qu'il sied, de longues lignes horizontales à ces bâti-

ments, qui se silhouettent largement même lorsqu'ils s'élèvent. Exception faite cependant pour le Belvédère d'angle, dont le fer aigu et ajouré troue le ciel.

Ainsi l'unité des arcades se trouve constamment balancée par la variété perpétuelle des édifices qui les surmontent et des piles, chaque fois proportionnées, qui les supportent.

C'est donc bien la ville de fête, dont il semble à la voir qu'on entende ses bouffées de musique, ses chants lointains et qu'on en respire les fleurs. Mais c'en serait, avant tout, en sa sérénité et sa joie, une de santé et d'hygiène.....

§

Dans l'hygiène, **M. Marcel Lemarié** voit le nœud et le centre de l'architecture moderne. Idée familière à nos lecteurs, mais nous y avons toujours ajouté plusieurs autres principes. Du reste, ce petit volume en répète beaucoup de connues et ne vise qu'à les coordonner à l'appui d'une thèse d'ailleurs intéressante. Que n'a-t-il négligé telles banalités dont le naïf induit à sourire ou dont l'odieuse inexactitude doit révolter tous ceux qui se sont une fois aperçus de l'empoisonnement qu'est l'enseignement moderne ! Opposer Vitruve à des architectes, quand on sait ce que fut Vitruve, le singe ignorant des Grecs. Et dire des Romains : « Leurs égouts ont bravé toutes les invasions. » — De rats ?... Ou encore cette parole qu'a dû dicter l'*esprit farceur* de Pécuchet : « Les artistes qui nous ont précédés ont réconforté nos yeux par la vue du beau. Ils n'ont pu mieux faire, car la science n'avait pu leur apprendre »,etc., etc... Ou bien ceci : « La fabrication des meubles échappe à la connaissance technique de l'architecte. » De l'architecte *diplômé*, M. Lemarié !

Mais ce n'est là qu'un aveu. Il y a des phrases criminelles : « Le Moyen âge, ayant perdu toutes les traditions, fut l'époque par excellence de la saleté et de la misère universelles. »

Levons-nous donc, et opposons à ce dernier écho des *mensonges imaginés de toutes pièces* par le « grand historien national » de... la bourgeoise féroce et incroyablement malpropre du XIXe siècle ces faits précis :

« A Aix-la-Chapelle, vers la fin du XIVe siècle, on a calculé qu'en 5 jours, un journalier rural gagnait la valeur d'une brebis ; en 7, celle d'un mouton ; en 8 jours, celle d'un porc; et qu'en un seul jour, il gagnait presque la valeur de deux oies. » (Janssen, *l'Allemagne à la fin du Moyen-Age*, trad. Heinrich. t. I.) « A Augsbourg, le salaire quotidien, dans les an-

nées ordinaires égalait le prix de 5 ou 6 livres de la meilleure viande » (*Id*)

Le règlement de maison établi pour Berthold de Henneberg porte : « Tout *journalier*, qu'il travaille aux champs ou ailleurs, aura le matin une soupe et du pain ; à son dîner : une bonne soupe, de la bonne viande, des légumes et une demi-cruche de vin ordinaire ; le soir : de la viande et du vin... En Saxe, il lui faut 2 fois par jour 4 plats (dont 2 de viande) et, les jours maigres, 5 plats (soupe, 2 poissons, 2 légumes). En France, même régime économique (voir d'Avenel, *passim*), ainsi qu'en Flandre, en Italie, etc.

Voilà pour la « misère ». Voici pour la « malpropreté » :

A la fin du XIIIe siècle, il y a, à Lubeck, un établissement de bains dans chaque rue. Toute bourgade a marché, chaque village même *a le sien*. Les ouvriers s'y rendent ordinairement chaque samedi, — commençant ainsi dès vêpres (sous peine d'amende) le repos dominical. On disait un *pourbain* (badegeld) comme on dit aujourd'hui un *pourboire* (trinkgeld). « Les ouvriers jouaient, au lieu d'un verre, un bain. » On laissait volontiers après sa mort une somme destinée à fonder un bain annuel pour les indigents : ce qu'on nommait un « bain d'âmes ». Ils pouvaient de la sorte y aller au moins tous les 8 ou 15 jours. Ils s'acquittaient en prières (1).

Et il en était de même partout avant la Réforme et cette soi-disant Renaissance qui ne fut celle que du Droit romain, inaugurées l'une et l'autre en réalité pour autoriser de nouveau l'usure, l'absolutisme de l'Etat sous ses diverses formes (représentative, monarchique, etc.) et l'écrasement du Pauvre, sans merci.

LES XIII.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

On a déjà publié mainte étude intéressante sur la littérature française en Belgique. MM. Emile Verhaeren, Albert Mockel, Eugène Gilbert, ont consacré dans des revues françaises ou belges d'intéressants travaux à cette branche de notre activité intellectuelle. M. Francis Nautet avait même commencé une histoire des lettres belges d'expression française dont deux volumes parurent et qui promettait une œuvre complète et définitive, lorsque la mort empêcha le consciencieux et très artiste historien de la terminer. En général, tous ces

(1) Cette monnaie n'a plus cours.

écrits se recommandent par un grand souci d'impartialité et d'éclectisme. Peut être pèchent-ils même souvent par ce scrupule et, sous prétexte de n'omettre personne, accordent-ils trop d'importance à des auteurs tout à fait négligeables, n'ayant d'autre talent que cette habileté et cette facilité de main qui n'ont jamais sévi comme à notre époque et particulièrement en Belgique où ce genre de talent court les rues. Certes, notre pays a produit depuis vingt-cinq ans un grand nombre de très réels et originaux écrivains, mais à côté de ces vrais artistes, combien d'amateurs, de pasticheurs, de truquards et de recommençards ! Mieux vaudrait donc, dans des études du genre de celles dont je parle, s'en tenir à quelques auteurs types, ayant réellement apporté du neuf et représentant d'une façon éclatante, caractéristique, et pour ainsi dire topique, la littérature de ce pays.

M. Hubert Krains, conteur et critique dont la réputation est établie depuis longtemps, vient à son tour de faire paraître une étude sur la *Littérature en Belgique*. Celle-ci a été publiée en deux articles dans la *Semaine littéraire* de Genève. C'est un excellent résumé du mouvement littéraire d'ici, depuis le dernier quart du siècle dernier. Comme le constate M. Krains, au début de son essai, de 1830 à 1880, c'est-à-dire pendant les cinquante premières années de son indépendance, la Belgique n'a produit que trois littérateurs qui furent en même temps des artistes : Charles de Coster, Octave Pirmez et André Van Hasselt. Après avoir défini de façon très juste la personnalité et l'œuvre de ces précurseurs, M. Krains raconte les débuts de l'activité littéraire actuelle qui se manifesta vers l'an 1880. Les trois écrivains précités n'avaient pas connu le succès de leur vivant : « A cette époque le sens artistique de la Belgique paraît absolument faussé. Pour s'en convaincre, il suffit de passer en revue dans les musées du pays les œuvres des peintres auxquels allaient alors l'argent et les honneurs. C'est une peinture artificielle et emphatique, sans accent ni sincérité. Van Eyck et Memling, Rubens et Jordaens, semblent des peintres oubliés. Ceux qui continuent leur tradition, les Leys, les Degroux, les Dubois, les De Braekeler, ne jouissent d'aucune faveur officielle. Ce n'est qu'après 1870 qu'une sérieuse réaction se produit. De jeunes revues viennent défendre des idées à la fois plus modernes et plus conformes à l'esprit national. Ces revues s'appellent l'*Artiste*, la *Revue artistique*, l'*Art moderne*. C'est là que commencent à batailler la plupart de ceux qui se feront plus tard un nom comme littérateurs. De

même que De Coster, ils commencent à vivre dans une atmosphère de peintres et c'est à la peinture qu'ils empruntent tout d'abord leur idéal d'écrivain. Or, précisément à cette époque, la littérature plastique triomphait en France avec Flaubert, Zola, les Goncourt, avec les derniers romantiques et les Parnassiens. Les débutants belges retrouvent chez ces maîtres leur idéal et leur manière de sentir ; aussi en font-ils leurs modèles et leurs dieux. Eux aussi se passionnent pour le beau style, pour la phrase colorée, pour le vers brillant et sonore. La *Jeune Belgique* prendra pour devise : « L'art pour l'art. » Chez quelques-uns les premières œuvres seront des tours de force de styliste. Ce souci de la forme artiste pourra se modifier et s'atténuer avec les années, il ne disparaîtra pas. Il restera une des caractéristiques des écrivains belges. On le rencontre encore aujourd'hui dans le roman social de Camille Lemonnier comme dans les méditations philosophiques de Maurice Maeterlinck.

« La *Jeune Belgique* est le titre que prit une petite revue fondée en 1880, lorsqu'elle passa un an plus tard entre les mains de Max Waller. Cette publication devait jouer un rôle important dans l'histoire de la littérature belge. Elle n'a pas créé le mouvement littéraire, — les Lemonnier, les Picard, les Verhaeren, les Rodenbach avaient déjà publié des œuvres remarquables, — mais elle a groupé en un solide faisceau tous les jeunes écrivains qui travaillaient à ce moment-là dans l'isolement et l'obscurité. Elle les a mis en lumière. Elle les a imposés à l'attention des sceptiques, qui vivaient sur cette idée absurde qu'un petit pays ne produit fatalement que de petites gens. Elle a secoué la jeunesse et l'a intéressée à la littérature. Son directeur avait le caractère independant, le tempérament combatif, une plume acérée et spirituelle. Entre ses mains la *Jeune Belgique* ne se borna pas à être une morne anthologie, elle fut aussi une vaillante revue de combat. La verve mordante de Max Waller s'attaqua aux réactionnaires de tout genre qui, depuis cinquante ans, corrompaient le goût du peuple belge par leurs écrits soporifiques. »

Voilà qui est exact et très bien dit. Je relèverai toutefois une légère erreur commise par M. Krains dans ce rapide historique des origines de notre renaissance littéraire. Avant la fondation de la *Jeune Belgique*, Verhaeren n'avait guère publié de vers remarquables. Mais il y avait déjà eu quelques volumes de poésies très estimables d'autres jeunes poètes. Ainsi je citerai la *Fanfare du cœur*, un joli recueil de

M. Lucien Solvay qui parut chez Jouaust, à Paris, en 1878. M. Solvay abandonna la poésie pour se consacrer exclusivement à la critique d'art et à la chronique fantaisiste, genres dans lesquels il excelle d'ailleurs. Ainsi sa collaboration au journal *le Soir* est des plus goûtées et il y publie notamment une chronique hebdomadaire signée Milly-Christine qui est bien une des plus amusantes et des plus verveuses revues des événements de la semaine bruxelloise que je connaisse. M. Solvay collabora aussi à la *Jeune Belgique* des débuts

Un autre excellent poète que M. Krains omet lorsqu'il nous entretient des commencements du renouveau actuel, c'est Théodore Hannon, qui, après avoir publié dès 1875 ou 1876 une fort nerveuse et élégante plaquettes de vers intitulée *Vingt-quatre coups de sonnets*, devait signer, vers 1880, un des plus beaux volumes de vers qui aient paru en Belgique; je veux parler des *Rimes de Joie*, ce livre admirable auquel J. K. Huysmans a rendu un éclatant hommage dans *A Rebours*. Encore un poète qui renonça à la poésie pour ne plus s'occuper que de critique de théâtre et de peinture. Après avoir rimé un dernier bouquin intitulé *Au pays de Manneken-Pis*, œuvre d'un humour pittoresque et savoureux, répondant bien aux promesses du titre, Hannon ne publia plus de vers qu'à de rares occasions et ne fit plus valoir son grand talent d'écrivain que dans des compte-rendus d'expositions ou dans d'aristophanesques revues de fin d'année. C'est dans tous les cas un des maîtres et des initiateurs qu'il importe de saluer lorsqu'on étudie l'histoire de nos lettres. Avec Solvay et aussi Félix Frenay, un autre poète trop oublié, Hannon fut le premier, après Van Hasselt, à publier de vraie et solide poésie et non plus d'abominables et grotesques bouts-rimés tels qu'ils foisonnaient durant le premier cinquantenaire de notre existence nationale. Les *Rimes de joie* demeurent un livre de haut goût, qui marque et qui s'impose.

Comme le constate M. Krains, les bons prosateurs étaient peut-être plus rares encore avant 1880 que les estimables poètes. Si l'on en excepte le grand De Coster et Octave Pirmez, ce rêveur philosophe, ainsi que Camille Lemonnier, Edmond Picard et Victor Arnould, il n'y avait de bons écrivains que quelques journalistes de talent comme MM. Charles Tardieu et Léon Dommartin. Il y aurait lieu toutefois de rappeler parmi les auteurs qui faisaient preuve de valeur au milieu des monstrueux cacographes de cette époque béotienne, une femme de lettres, Mme Caroline Gravière, qui signa quel-

ques romans méritant d'être repris et remis au jour, tels que le *Roman d'une servante;* M. Van Bemmel, professeur, critique et aimable lettré, qui signa un volume exquis : *Dom Placide*, ou mémoires du dernier moine de l'abbaye de Villers ; Victor Jolly, qui fit paraître un très beau livre sur nos *Ardennes*; les historiens Auguste Orts et Léon Van der Kindere; enfin, un pamphlétaire très vivant et très mordant, Jules Wilmart. Dans l'*Artiste*, cité par M. Krains, le journal hebdomadaire de Théodore Hannon qui devint plus tard l'*Art moderne*, on rencontrait outre les signatures de quelques Français appelés à la célébrité, tels J. K. Huysmans et Henri Céard, les noms de Belges destinés aussi à briller dans nos lettres, et parmi ceux-ci je citerai M. Edmond Cattier, le spirituel et très personnel critique de la *Gazette*.

Dans son étude, M. Krains ne peut s'étendre bien longuement sur nos meilleurs poètes et prosateurs. Il ne leur consacre qu'un paragraphe, mais en ces quelques lignes il les caractérise très nettement et il résume l'essentiel de leur art. Ainsi il définit très bien l'œuvre de Georges Rodenbach :

« Bon poète, dit-il, bien que son art ne soit pas d'une essence supérieure. Il avait un talent maniéré et trop précieux. Il était sentimental avec affectation. Sa muse avait sur les lèvres un sourire glacé de mondaine, et, au coin de l'œil, la petite larme de Jenny l'ouvrière. Un de ses premiers livres a pour titre *La mer élégante*. L'accouplement de ces deux mots constitue une faute de goût. Cette faute-là se retrouve dans toute l'œuvre de Rodenbach. Elle la prive de cette belle sincérité qui seule fait la grandeur de la poésie. Mais, ce défaut une fois constaté, il faut reconnaître que le poète a cultivé son art avec une réelle dignité, que ses vers ne manquent ni d'harmonie, ni de grâce, et qu'il a droit à une des première places parmi les écrivains qui se sont distingués dans le domaine non des grandes, mais des jolies choses. »

Je détache encore de l'intéressante et substantielle étude de M. Krains, ces lignes sur Eugène Demolder : « Celui-ci est, avec Charles de Coster, l'écrivain belge qui doit le plus à la peinture flamande. Il a appris la littérature chez Rubens, chez Breughel et chez Jan Steen. Son premier livre, *la Légende d'Yperdamme*, est moins un recueil de contes qu'une petite galerie de tableaux où la couleur, prodiguée à pleins pinceaux, éblouit par ses reflets et ses chatoiements. Un second livre, le *Royaume de saint Nicolas*, puis un troisième, *Quatuor*, nous le montrent déjà plus sobre dans ses descriptions. Mais

voici la *Route d'émeraude*, roman historique dont les acteurs sont des peintres hollandais du XVIIe siècle. Ici, les décors n'écrasent plus les personnages. La phrase reste toujours opulente et colorée, mais sans excès. Les héros ne sont plus de belles taches, mais des êtres bien vivants, bien étudiés et supérieurement mis en scène. La même maîtrise se retrouve dans les *Patins de la Reine de Hollande*, une légende amoureusement ciselée, et dans le *Cœur des Pauvres*, un délicieux recueil de nouvelles dont les sujets ont été puisés, cette fois, dans la vie courante. Eugène Demolder — cet authentique Flamand que la muse latine a baisé au front — est le plus poète des prosateurs belges, de même qu'il en est un des plus artistes. Nul, en effet, ne réussit mieux que lui à faire d'une œuvre littéraire quelque chose de poétique, d'harmonieux et de bien équilibré. »

A la fin de son étude, M. Krains constate que le public belge ne lit pas plus aujourd'hui les livres belges qu'il y a vingt ans. « Toutes les revues purement littéraires ont disparu l'une après l'autre, faute de soutien. Comme publications indépendantes, on ne compte plus guère, outre l'*Art moderne* qui doit sa longévité à la persévérante ténacité d'Octave Maus, que l'*Idée libre* et *Durendal*. »

M. Krains aurait pu y ajouter le *Thyrse*, la probe petite revue des « Jeunes », qui entre déjà dans sa cinquième année et qui vient d'inaugurer celle-ci par un changement de direction qui nous promet encore une allure plus vivante et un caractère plus accusé. Ses nouveaux directeurs sont MM. Léopold Rosy et Léon Wéry. Dans le numéro de juin, M. Camille Lemonnier a raconté les origines de son éducation littéraire, M. Emile Verhaerem a chanté le *Ciel de Flandre* et M. George Virrès a donné quatre pages exquises fleurant l'herbe et le feuillage nouveaux, d'une saveur bellement agreste.

La revue *Durendal* nous apprend la mort de son jeune secrétaire, M. le baron Charles de Sprimont, enlevé dans sa vingt-troisième année. C'était un charmant garçon, d'un caractère très franc et très large, qui promettait de devenir un bon poète. Il donna l'année dernière une conférence très remarquée sur l'œuvre de Maurice Maeterlinck.

A Cercle artistique il y a eu une fort belle exposition des œuvres de feu Van Aise, un excellent peintre, mort dans la misère et qui a produit quelques-uns des rares bons tableaux d'histoire de ce temps, entre autres *Pierre l'Ermite prêchant*

la Croisade, *Saint Liévin en Flandre*, *Jacques d'Artevelde* et *Quentin Metsys*. Il traitait aussi, admirablement, le nu et il a laissé des portraits d'une technique magistrale. Chez lui le dessinateur de style se doublait d'un noble coloriste.

Au Cercle artistique il y a eu aussi une exposition des œuvres d'un graveur de grand talent, feu Des Vachez.

On a inauguré le mois dernier à Schaerbeck, principal faubourg de Bruxelles, un monument à la mémoire d'un peintre flamand robuste entre tous, animalier et paysagiste, Alfred Verwee, qui n'a pas encore en France la réputation qu'il mérite; pas plus d'ailleurs que d'autres de nos très grands maîtres, pour ne citer que De Braekeleer, Boulenger, Dubois et Stobbaerts. Le monument, œuvre du sculpteur Van der Stappen, se dresse à l'angle d'une place publique et constitue d'excellent décor statuaire. M. Vander Stappen a d'ailleurs fait ses preuves depuis longtemps.

Dans le dernier numéro de la revue *Onze Kunst*, qui paraît à présent avec une traduction française, on lit une très intéressante étude sur le musée Willet-Holthuyzen à Amsterdam et sur la porcelaine de Saxe, et une autre étude consacrée au caricaturiste néerlandais Holsewilder.

Le prix triennal de littérature dramatique vient d'être décerné à Maurice Maeterlinck pour sa pièce *Mona Vanna*.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ANGLAISES

Joseph Conrad : *Typhoon*, 304 p., cr. 8°, 6 s., Heinemann. — G. K. Chesterton : *Robert Browning*, 207 p., cr. 8°, 2 s., Macmillan. — Thomas Seccombe et J. W. Allen : *The Age of Shakespeare* (1579-1631), 2 vol. cr. 8° : vol. I, XXIX-292 p., vol. II, XIII-232 p., 3 s. 6 d. ch., George Bell.— Mrs. Humphry Ward : *Lady Rose's Daughter*, 454 p., cr. 8°, 6 s., Smith Elder. — Thomas Hardy : *Wessex Tales*, VIII-291 p., *Life's Little Ironies*, 301 p., cr. 8°, 6 s. ch., Macmillan. — Bliss Carman : *The Pipes of Pan*, 139 p., cr. 8°, 3 s., Murray. — Laurence Alma-Tadema : *Songs of Womanhood*, 118 p., cr. 8°, 3 s., Grant Richards. — *English Literature, an illustrated record*, vol. I, par Richard Garnett, XVI-368 p.: vol. III, par Edmund Gosse, XII-381 p., sm. imp. 8°, 16 s., ch. Heinemann. — Max O'Rell. — REVUES. — *Monthly Review*. — *Cornhill Magazine*. — *Fortnightly Review*. — *World's Work*. *Pall Mall Magazine*. — *Review of Reviews*. —*The Academy*. — *The Saturday Review*. — Memento.

Il est bon qu'il y ait des écrivains qui considèrent la littérature comme autre chose qu'un travail mercenaire destiné à

« faire bouillir la marmite », et grand est le nombre de ceux qui en Angleterre estiment leur propre valeur d'après le revenu qu'ils tirent de leur plume et passent avec les éditeurs des marchés de commerçants. D'ailleurs, il n'y a pas qu'en Angleterre où l'art d'écrire soit réduit à un négoce ou à une industrie, sans compter le journalisme. Cependant, on trouve encore des hommes qui, en écrivant, ne se soucient pas des gros tirages obtenus en sacrifiant aux goûts du public leur conscience et leur talent : M. Joseph Conrad est de ceux-là. Voici de lui un nouveau volume contenant quatre nouvelles inégalement longues. Celle qui donne au volume son titre : **Typhoon**, est un récit d'une rare grandeur. Dans les mers de Chine, un vapeur est pris dans un typhon, et c'est la lutte énormément disproportionnée entre le navire geignant et la gigantesque furie de l'Océan. Le capitaine, silencieux, épais, têtu, est à son poste, menant son navire comme s'il ignorait la tourmente, ne s'imaginant ni le danger ni son héroïsme. Et pendant que, seul, il tient tête au typhon, les machines ne fonctionnant plus, a lieu entre des coolies chinois, passagers à bord, une lutte affolante et terrible. Ils sont parqués dans l'entrepont ; la violence du roulis fait se heurter en tous sens les légères caisses dans lesquelles ils rapportent leur avoir et les dollars gagnés — les caisses s'ouvrent et les dollars se répandent ; alors c'est la lutte à coups de dents, à coups de couteau, à coups de tout ; ils se cramponnent les uns aux autres, s'entredéchirent, tandis que chaque secousse les envoie rouler, comme une balle hurlante, contre les parois de l'entrepont... C'est épique. Lisez aussi *Falk*, *Amy Foster*, *To-Morrow*, et vous admirerez avec quelle puissance M. Conrad dépeint, évoque ces scènes et leur donne une ampleur qu'aucun drame humain ne peut atteindre. C'est une harmonie de terreur et de beauté composée avec des moyens d'une simplicité surprenante par un écrivain absolument exceptionnel.

§

La gloire de Robert Browning souffre d'une réputation d'obscurité qui éloigne de cet admirable poète bien des lecteurs trop aisément découragés. Cette obscurité a donné naissance à de nombreuses *Browning societies* dont les membres ont pour tâche l'élucidation des livres de leur dieu, et d'autre part des volumes et publications de toute sorte ont vu le jour qui avaient pour but aussi l'explication et

l'interprétation de tel fragment ou de l'œuvre entier du poète. Il y a certes dans tout cela beaucoup d'exagération; il n'en est pas moins vrai que l'étude de Browning est des plus ardues et qu'avant d'entreprendre cette étude, on ne saurait vraiment se dispenser de lire quelque ouvrage intelligemment conçu qui servirait d'introduction à l'œuvre du poète. L'ouvrage le plus profitable à ce point de vue sera maintenant le nouveau volume de la série des *English Men of Letters :* **Robert Browning**, par G. K. Chesterton. C'est avec un réel succès que l'auteur est ici venu à bout de sa peu facile tâche; il est pénétrant, brillant, paradoxal quelquefois, on pourrait même dire dogmatiquement paradoxal, par exemple quand il en arrive à « la conclusion que l'obscurité de Browning a une origine absolument opposée à celle qu'on lui assigne habituellement. Il n'était pas inintelligible par orgueil, mais par humilité ; non parce que ses pensées étaient vagues, mais parce qu'elles étaient évidentes. Un homme intellectuellement vaniteux ne se rend pas incompréhensible pour cette raison qu'il est tellement convaincu de la supériorité de son intelligence sur celle de son lecteur qu'il s'exprime avec une lucidité et des répétitions voulues. Quel poète fut jamais plus vain que Byron? Quel poète fut jamais si magnifiquement lucide? Mais un jeune génie qui est véritablement humble de cœur ne prend pas le soin superflu d'expliquer ses découvertes parce qu'il ne croit pas que ce sont des découvertes. Il pense que toute la rue bourdonne de ses idées et que le facteur ou le tailleur sont poètes comme lui. La poésie impénétrable de Browning fut l'expression naturelle de ce bel optimisme. » Lisez encore, à la fin du chapitre VI, le parallèle entre l'obscurité de Browning et celle de Meredith et vous jugerez de l'habileté et de la valeur critique de Mr. Chesterton. Peut-être même serez-vous persuadé que cette prétendue « obscurité extérieure » est une marque de « clarté intérieure », et serez-vous tenté d'entreprendre avec un guide si persuasif une exploration dans les profondeurs de Browning. On aimerait à savoir de la vie du poète davantage que ce que nous en fait connaître Mr. Chesterton, mais il y a pour cela des biographies spéciales, et les chapitres captivants de ce livre réussiront à faire aimer, sinon toujours comprendre, l'œuvre de Browning.

§

Les auteurs contemporains de Shakespeare ont évidem-

ment profité de la célébrité de leur génial confrère. Sans doute, en France, on les connaît mal et peu, mais en Angleterre, de nombreux érudits ont consacré leur labeur à des recherches sur l'époque d'Elizabeth, sur l'âge de Shakespeare. L'abondance des œuvres et des auteurs est surprenante : « Nous sommes, a dit Maeterlinck, au centre même d'une des périodes les plus extraordinaires de la beauté tumultueuse et folle comme la mer... Il s'agit de cet énorme cycle shakespearien qui va de Marlowe à Otway, tourne comme une couronne de chefs-d'œuvre sauvages autour du front du poète d'*Hamlet* et comprend tous ceux que les Anglais appellent les *Elizabethan Dramatists*. Ils forment une légion sordide et merveilleuse, ivres de faim, de vin, de passions formidables, de vie et de beauté, comme s'ils avaient découvert en même temps la même source sacrée par où la poésie s'échappa un instant des entrailles du globe...... » C'est cette période, ce cycle, cette légion, que permet de connaître l'excellent ouvrage que MM. Thomas Seccombe et J. W. Allen viennent de publier sous le titre de **The Age of Shakespeare**. Ces deux volumes, le premier traitant de la poésie et de la prose, le second du drame, sont un des plus parfaits manuels qu'on puisse désirer. Ils dénotent une somme de travail énorme sans que les auteurs soient submergés sous la surabondance des documents et des références. Les jugements sont d'une indépendance remarquable et d'une équité scrupuleuse. La partie consacrée à Shakespeare est, dans sa relative brièveté, de beaucoup supérieure à maints volumineux ouvrages sur le même sujet. Des index et des tableaux chronologiques fort utiles ajoutent encore du mérite à cet indispensable manuel.

§

Lire un nouveau roman de Mrs Humphry Ward, c'est être sûr de retrouver les mêmes qualités de construction et les mêmes défauts d'écriture et de peinture des personnages que dans les précédents. Pour **Lady Rose's, Daughter**, Mrs Ward s'est inspiré de l'histoire de Mlle de Lespinasse. Sa Julie Le Breton, la fille de Lady Rose, passe par les mêmes avatars. Mme du Deffant est remplacée par Lady Henry et le capitaine Warkworth est un comte de Guibert poussé au noir. Cette aventure du XVIIIe siècle transportée à notre époque perd de son charme à être ainsi travestie au long de quatre cent cinquante pages, dont les trois

quarts sont inutiles. Que de longueurs, que de remplissage, et quel style !

§

La nouvelle édition des œuvres complètes de Thomas Hardy, que publie la maison Macmillan, contient maintenant deux volumes de plus : **Wessex Tales** et **Life's Little Ironies**, qui sont chacun un recueil de nouvelles réunies précédemment, le premier volume en 1888 et le second en 1894. L'éloge de Thomas Hardy n'est plus à faire. Certains le proclament le plus grand des écrivains anglais actuels, et les deux volumes réimprimés maintenant ne sont pas pour faire tort à une aussi bonne réputation. Ces nouvelles portent la marque originale de l'auteur de *Tess d'Urberville*, de *Barbara* et de *Jude l'obscur*, ce cachet si particulier du peintre et du chantre du Wessex.

§

Un poète, un bon poète, Mr. Bliss Carman, nous offre un nouveau recueil de poèmes, qu'il appelle **The Pipes of Pan**. Sans crainte aucune on peut recommander à ceux qui aiment la poésie le petit volume de Mr. Carman. Ainsi qu'en ses précédents livres, le poète a conservé une heureuse facilité d'expression, une vision pénétrante et sûre, une imagination tour à tour vigoureuse et délicate. Il chante la joie de la vie, la vie de jadis qui se renouvelle en la vie d'aujourd'hui, la vie immortelle, la vie perpétuellement renaissante.

§

Miss Laurence Alma Tadema nous révèle une singulière diversité d'inspiration dans ses **Songs of Womanhood**. Certains de ces poèmes sont d'une très grande beauté ; et tous ont un charme poétique irrésistible. Pensées ou rêveries mélancoliques, émotions délicates ou violentes, douceur et tendresse, amour et haine, aspects de la nature, le poète fut agité chaque fois et vibra jusqu'à la douleur, et ses vers expriment superbement ce qu'il sentit.

§

Nous avons reçu trop tard pour en parler comme il conviendrait deux superbes volumes formant les tomes I et III d'un *illustrated record* de la **Littérature anglaise**. L'ouvrage entier aura quatre volumes : le premier va des

débuts de la littérature jusqu'à l'époque d'Henry VIII et il est l'œuvre de Richard Garnett; le second ira de l'époque d'Henry VIII à l'époque de Milton et sera l'œuvre de Richard Garnett et d'Edmund Gosse; le troisième va de l'époque de Milton à celle de Johnson et il est dû à Edmund Gosse, de même que le quatrième qui ira de l'époque de Johnson à celle de Tennyson. Les tomes II et IV paraîtront à l'automne. Cet *illustrated record* rappelle l'ouvrage de M. Petit de Julleville sur la Littérature française, et d'innombrables illustrations le rendent plus intéressant encore. Le prix est de seize shillings le volume séparé, trois livres sterling les quatre tomes entoilés et quatre guinées avec une demi-reliure.

§

Le 25 mai dernier, Max O'Rell est mort à Paris, d'un cancer de l'estomac dont il souffrait depuis plusieurs années. Max O'Rell, de son vrai nom Paul Blouet, était né en Bretagne le 2 mars 1848. Officier de cavalerie, il servit en 1870, fut fait prisonnier à Sedan, puis libéré, revint et entra avec l'armée de Versailles à Paris. Grièvement blessé, il prit sa retraite, alla représenter en Angleterre divers journaux français, fut de 1876 à 1884 professeur de français à Saint-Paul's School; il abandonna le professorat après le succès de son volume : *John Bull et son île ;* il publia depuis douze autres volumes, mais surtout fit des conférences en Angleterre et en Amérique. Ses ouvrages, pleins d'esprit et de remarques amusantes, sont d'une observation très superficielle. Sa femme les traduisait en anglais. Depuis quelques années, il était correspondant principal en Europe du *New-York Journal.*

§

Les revues de juin offrent au lecteur maintes tentations : dans la **Monthly Review**, une judicieuse critique des idées de Wells et une ode de Robert Bridges ; dans le **Cornhill Magazine**, un poème de Thomas Hardy, un article sur le radium, une nouvelle de Albert Kinross, et *A Wilderness of Monkeys* par Percy F. Rowland ; dans la **Fortnightly Review**, des articles politiques concernant la France, la Russie, le Maroc, *Theatrical Business in America,* par Charles Hawtrey, *Three Odes of Hafiz*, par Richard Le Gallienne, *The Sunset of Old Tales*, par Fiona Macleod et le huitième chapitre de *Mankind in the making*, par H.-G.

Wells ; dans **The World's Work**, de nombreux portraits et illustrations, des articles de Henry Norman, Andrew Carnegie ; dans le **Pall Mall Magazine**, commencent *The Queen's Quair or the six Years Tragedy*, par Maurice Hewlett, et *The Vineyard, a story*, par John Oliver Hobbes (Mrs Craigie), avec d'autres contributions par Ernest Rhys, William Sharp, etc., un article sur Cazin, par Marie van Vorst, un autre sur Abdul Hamid par un ex-attaché à l'ambassade anglaise de Constantinople, etc., le tout copieusement illustré ; dans la **Review of Reviews** des portraits du roi, de la reine, du chancelier de l'Echiquier, un article sur la *Renascence of non conformity*, et la « crême » des meilleurs articles dans les périodiques du monde ; reçu aussi : *The Academy*, *The Saturday Rewiew*, etc.

MEMENTO : Arnold Bennett : *The Gates of Wrath*, Chatto and Windus. — W. B. Yeats : *Ideas of Good and Evil*, Bullen. — H. Rider Haggard : *Pearl-Maiden*, Tauchnitz. — George Moore : *The Untilled Field*, Tauchnitz.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES ITALIENNES

Théâtre : *Il Gigante e i Pigmei*, par E. A. Butti ; *la Vedova*, par R. Simoni ; *Maternità*, par R. Bracco ; *Ondina*, par M. Praga ; *I giorni piu leiti*, par G. Antona-Traversi. — Sfinge : *Dopo la vittoria*. — G. D'Annunzio : *Le Laudi*. — G. Pascoli : *Canti di Castelvecchio*.

M. E. A. Butti a eu une idée hardie et géniale ; dans sa pièce en trois actes, **Il Gigante e i Pigmei** (Le Géant et les Pygmées) il a développé un drame passionnel dans un milieu littéraire. Ses personnages sont des hommes de lettres italiens bien connus ; trop connus, même, car le public et la critique ont immédiatement donné un nom à chacun, depuis Giosue Carducci jusqu'à.... Luciano Zuccoli, et, en oubliant soudainement l'œuvre d'art, des polémiques ont éclaté. Un auteur a-t-il le droit de porter sur la scène des hommes en vue ? Un acteur peut-il se déguiser parfaitement jusqu'à ressembler à Monsieur Tel ou Tel Autre ? Pour ma part, je trouve la question excessivement oiseuse : le public a toujours le droit de siffler une pièce et on peut bien concéder à l'auteur le droit d'imaginer un Luciano Zuccoli quelconque et de le présenter sous la lumière qui lui plaît. D'ailleurs, M. E. A. Butti peut se vanter en ce genre de tentatives d'un prédécesseur de quelque valeur : Aristophane ! Cependant, quoi qu'on puisse

en penser, la pièce de M. E. A. Butti causa un vrai scandale : les choses les plus sottes ont été écrites à ce propos par les critiques les plus compétents, et on a conclu que si on peut permettre à un auteur en voie exceptionnelle de présenter au public les Pygmées, il est absolument immoral de lui mettre sous le nez un Géant Je ne sais pas pourquoi cette manière de résoudre le problème m'a fait rire jusqu'aux larmes, en prévoyant qu'en ma qualité de pygmée je pourrais être exposé dans toutes les foires, en attendant de devenir un géant, ce qui, pour aujourd'hui, est loin de mes intentions. Toujours est-il que, sous le coup de ces discussions, la pièce en question n'eut pas de juges éclairés, et je pense que l'auteur a bien fait de publier son drame à la Librairie Nationale à Milan. On peut résumer en quelques mots le sujet de la pièce : Ascoli, le géant, le poète national, a épousé Olga Mirondi, une dame qui laisse quelque peu à désirer du côté des mœurs, quoiqu'elle sache écrire des vers admirés sinon admirables. Le poète vit avec sa femme Olga et une jeune fille, née d'un mariage antécédent, et il ignore profondément ce que tous les littérateurs habitués de sa maison savent par expérience. Une nuit qu'il revient à l'improviste chez lui, il trouve dans sa maison un de ces jeunes hommes de lettres; il le questionne, et l'écrivain lui répond qu'il se trouve là pour un rendez-vous non avec la femme du grand poète, mais avec sa fille. Ascoli lui impose de l'épouser au plus tôt. Le lendemain, la jeune fille, à qui le père reproche sa conduite scandaleuse, comprend tout à coup que cet intrus de la nuit se trouvait dans la maison pour un rendez-vous avec sa belle-mère, mais elle n'ose pas se défendre en accusant Olga, elle n'ose pas porter ce coup à son père adoré : elle baisse la tête, elle se résigne, elle épousera le littérateur qui était, qui est encore l'amant d'Olga; et le mariage a lieu réellement, le sacrifice s'accomplit au quatrième acte, tandis qu'Olga triomphe et sourit au bon génie de l'adultère... Il n'y a pas besoin d'insister pour faire comprendre que cette pièce, personnages à part, est suffisamment scabreuse et discutable en soi-même; je prévois si bien les objections des lecteurs que je ne m'arrête pas à les exposer pour mon compte. Mais la pièce est admirablement fraîche et amusante, les détails sont souvent délicieux, les personnages envisagés avec un humour caractéristique.

Il ne s'agit pas d'un grand tableau, mais d'une miniature, ou mieux encore d'une aquarelle et je crois que M. Butti, en

lui donnant cette valeur, pourra la classer honorablement dans la collection de ses œuvres.

Tandis qu'on se perdait en potins ridicules à propos de cette comédie, M. Renato Simoni, un jeune journaliste presque inconnu hier, triomphait avec sa **Vedova** (*La veuve*) et M. Roberto Bracco s'imposait encore une fois avec sa **Maternita**; d'un autre côté, M. Marco Praga, nom cher au public italien, rentré au théâtre après plusieurs années de silence, trouvait quelques difficultés à ressaisir le succès avec son **Ondina**, accusée sinon convaincue de prolixité et de bavardage; et G. Antona-Traversi en faisant jouer **I giorni piu lieti** (Les Meilleurs jours) goûtait un nouveau triomphe.

Cette pièce est une satire souple, souriante, aiguë des tracas qui précèdent un mariage dans la haute société; un tour de force d'esprit et de nuances, car le sujet est bien peu de chose.

Parmi les romans qui ont vu le jour ces derniers mois, je dois signaler **Dopo la vittoria** (Après la victoire), par *Sfinge*. Cette jeune dame de l'aristocratie qui cache son nom sous un pseudonyme désormais transparent n'a pas eu toute l'audace que ses admirateurs lui supposaient. On peut avoir le courage de braver les préjugés de son monde, et en effet *Sfinge* n'a pas été arrêtée dans sa carrière par les considérations « talon-rouge » de son entourage habituel. Mais voici qu'au moment de rompre avec les conventions littéraires, elle n'y arrive qu'à moitié. Le roman que *Sfinge* vient de publier chez Trèves de Milan est faux dans ses conclusions. Une comtesse de Geraci, follement éprise d'un prince Partanna, veut purifier la passion de ce dernier; elle se refuse à lui, quoiqu'elle meure d'envie, et lui signale une œuvre de bonté à accomplir, la régénération morale et économique de ses paysans. Le prince Partanna, tout en lui obéissant, trouve le moyen de se laisser séduire par une fraîche et douce marquise Cybo; puis, revenu et de son aventure, et de son œuvre de bonté, il obtient de cette comtesse céleste un baiser sur le front. Je peux galamment croire *Sfinge* sur parole, mais si j'osais mettre la galanterie de côté, je voudrais lui dire que cela n'arrive jamais dans le monde : l'homme qui se contente d'un seul baiser est indigne de descendre d'une longue série de guerriers et de conquérants. D'ailleurs, si jamais cela s'est passé réellement dans un coin quelconque, cela ne valait pas la peine de nous le raconter en gaspillant un trésor de talent, d'esprit et de goût. *Sfinge* nous doit une revanche sous peu.

A la même maison Treves ont paru *le Laudi* de Gabriele d'Annunzio. C'est un livre magnifique, imprimé en caractères rouges et noirs, rehaussés par des dessins symboliques harmonieux et riches de Giuseppe Cellini. Le poème se compose de 8400 vers divisés en vingt et en chants, dont chaque strophe se compose à son tour de vingt et un vers. Mes lecteurs français peuvent se passer d'une analyse du poème : il a une allure puissante, superbe et originale. Sa publication a scandalisé le parti clérical, car d'Annunzio affirme encore une fois vigoureusement son caractère ultra-païen. Ce qui a choqué, entre autres choses les croyants est notamment ce passage, que je traduis à la lettre : « La croix du Galiléen aux cheveux roux sera un jour jetée aux sombres souterrains du Capitole et son règne dans le monde finira. Et cette Mère vierge habillée de douleur, au cœur percé par les épées, s'évanouira devant la Déesse qui reviendra de la mer dont elle est née, pure comme la fleur du sel, portée par les zéphirs riches de pollen et d'harmonie là-bas où débarqua un jour son ancien fils avec le destin de Rome.. » Ce vœu, de voir la Madone enfoncée par Vénus, n'était pas fait pour réjouir le monde catholique, et en effet une tempête se déchaîna autour du poème et de son auteur. Après le scandale Butti, nous avons eu le scandale d'Annunzio, car les hommes n'ont pas encore appris que le seul moyen de tuer un écrivain ou une idée c'est le silence. De cette manière, le poète, qui ne comptait pas sur les ressources d'une réclame d'indignation, n'a fait qu'y gagner et il peut dresser dès à présent un petit autel à Vénus, pour nous donner le bon exemple.

M. Pascoli, après un long silence pendant lequel il s'était adonné complètement aux études philologiques et philosophiques, revient à la poésie. Son recueil **Canti di castelvecchio** rassemble une série de poèmes inspirés par la campagne et par la vie des humbles qui peuplent les villages de la Toscane, où il oublie qu'il est né en Romagne. Ces nouvelles poésies sont presque toutes le pendant de ces autres qui ont paru il y a plusieurs années dans *Myricæ*, un livre très original qui donna rapidement à M. Pascoli une magnifique renommée de poète, et qui le fit préférer par bon nombre de lecteurs à M. d'Annunzio même. Mais désormais M. Pascoli, plus fort et plus libre, peut semer dans ses vers ces audaces de pensée et de forme vers lesquelles son talent d'artiste exquis est irrésistiblement attiré. Les pauvres gens qui font son entourage ont un vocabulaire spécial, et on peut, en lisant les

vers de M. Pascoli, imaginer le poète depuis le matin jusqu'au soir se promenant de chaumière en chaumière, en quête de mots vifs et descriptifs. Il sait exploiter cette vie naïve, il goûte les rythmes populaires, il étudie les refrains, il imite le gazouillage des oiseaux, et souvent, d'un coup, par les choses et les sentiments simples de la terre, il arrive à des méditations et à des comparaisons profondes. Ses souvenirs personnels et les malheurs d'une jeunesse bien triste le poussèrent à fuir le bruit des grandes villes modernes. Il était encore enfant lorsque son père fut assassiné; il connut la misère et la faim; mais, loin de haïr les hommes, ceux mêmes qui lui ont fait tant de mal, le poète décèle pour tous une indulgence mélancolique, une douce tristesse pour l'incertitude de la destinée humaine. De temps à autre, soudainement, il plane sur ce petit monde qu'il connaît si bien et où est son royaume; dans ce recueil dont je parle, un poème (*la Bûcher*) est absolument admirable et il restera dans l'histoire de notre poésie. Cette vision profonde de l'univers, de ses avatars, de la vie et de la mort, est digne de Shelley.

LUCIANO ZUCCOLI.

LETTRES PORTUGAISES

L'œuvre de Manoel da Silva-Gayo. — Eugenio de Castro : *Choix de poésies, 1889-1900* (Librairie Aillaud, Paris-Lisbonne). — Traditionalisme et cosmopolitisme. — L'esprit de Gil Vicente chez Silva Gayo et spécialement dans *Mondego* et *Na volta da India*. — *La Vision des Temps* (*Epopée de l'Humanité*) de Theophilo Braga, traduction italienne d'Antonio Padula. — Analyse de l'œuvre, etc.

Dès la naissance, à l'apparition des *Oaristos* d'Eugenio de Castro, de la « Nouvelle école de Coïmbre », groupant sous la bannière d'un art neuf et plus vivant les plus ardents d'entre les jeunes, tels Manoel da Silva-Gayo, Antonio Nobre, A. de Oliveira Soares, Alberto de Oliveira, Julio Brandao, D. Joao de Castro, etc., une divergence capitale de tendances intellectuelles s'avéra parmi les disciples, que l'aimant d'un unique pôle esthétique ne pouvait attirer. Certains atavismes en travail subconscient y contribuèrent sans doute, dont ils ne s'aperçurent point d'abord, car ils n'avaient d'autre profession de foi que de se montrer pleinement personnels et originaux.

Mais, de l'essence diverse de leurs sensibilités, devait naître la division que je signale et qui semble les partager en deux groupes assez distincts : l'un, tout intellectuel, est à proprement parler tout entier contenu dans Eugenio de Castro, et retrouve

sa parenté, malgré la diversité des points de vue, dans l'universalisme scientifique de Theophilo Braga; l'autre, qui peu à peu a reconquis toute la nouvelle génération et qui part d'un esprit plus foncièrement traditionnel, trouva sa formule primitive dans les *Canções da Mondego* de Manoel da Silva-Gayo. C'est désormais dans une note quelque peu *naturiste* et *régionaliste* que semble évoluer l'esthétique lusitanienne, avec des préoccupations sociales et de combat chez quelques uns, sans retour toutefois aux vieilles formules. — Eugenio de Castro lui-même n'a-t-il pas magnifiquement renoué, dans *Constança*, son cosmopolitisme outrancier du début à la meilleure tradition *camonéenne*. Foncièrement, cette tradition lusitanienne, d'esprit très lyrique, m'apparaît souvent comme une sorte de *prophétisme* adouci de culture latine et provençale; car, séculairement, deux esprits contradictoires ont lutté au travers de la littérature portugaise : l'un prend racine chez Gil Vicente et jaillit droit de l'âme populaire ; l'autre a pour aïeul certain Sà de Miranda, dont l'un des arrière-neveux a nom justement Eugenio de Castro. Certaines coïncidences précisent parfois, dans l'ordre des faits devenus historiques, certains détails instructifs, et ce que l'*Arte* de 1895, surgissant sous la double direction de Manoel Gayo et d'Eugenio de Castro, ne m'avait suggéré qu'imparfaitement, voici que le *Choix de Poésies* du même Eugenio, magistralement préfacé par le même Silva-Gayo, me l'affirme indiscutablement.

Ils représentent chacun une part essentielle du génie portugais, et l'on doit regretter que Manoel Gayo, par un certain éparpillement dans le labeur de son esprit, ait négligé trop souvent d'épurer le trésor qu'il porte en lui et qui le prédestinait à devenir *l'autre chef* de la nouvelle génération portugaise. Au lieu de cela, on le vit abandonner un instant le fertile sillon ouvert par lui dans les *Cançoès do Mondego*, pour une sorte de poésie métaphysique et froidement allégorique, dont il faut louer cependant la haute tenue verbale et quelques épisodes. C'est la phase du *Mundo vive d'Illusão* (*le Monde vit d'Illusion*) et des *Trois Ironies*. Il fut sans doute incliné sur cette pente par son amitié suivie avec Moniz Barreto, dont il traça un magistral portrait littéraire, autant que par l'exemple d'Eugenio ; en sorte que l'on peut dire de lui que la curiosité de son esprit, en accaparant les forces de son imagination tumultueuse, fit le plus grand tort à l'expansion féconde de ses dons natifs les plus fiers.

Sa haute culture intellectuelle, à l'inverse de ce qui se pro-

duit chez Eugenio de Castro, ne l'empêche point de se complaire par instants aux détails enfantins d une affabulation à plaisir compliquée; en cela encore il est « peuple » et cède, sans s'en douter, aux tendances de sa sensibilité.

Au rebours de ce qu'il énonce en parlant du poète de *Sagramor* qui, selon lui, *voit et cherche le style plus que le caractère*, on pourrait dire qu'il voit le caractère plus que le style : de là la faculté, non plus lyrique ou épique, mais *dramatique* surtout et toute auto-suggestive, qu'il possède de revivre l'âme entière de ses personnages, avec tous les traits de leur époque. De là, en même temps, son inaptitude à créer de vrais symboles, comme à faire jaillir de son pessimisme la fleur amère de l'ironie véritable.

Autant Eugenio manifeste, de par les affinités natives de son esprit et l'atavisme de sa culture, la tendance à l'universel, autant Manoel Gayo, en dépit des efforts souverains de son intellectualité débordante, révèle la tendance au particulier. Ainsi a-t-il laissé se détourner de lui trop souvent les yeux d'un public impuissant à le suivre.

Avec des dons supérieurs et les plus significatifs de sa race, il n'est point encore un « consacré » de là-bas. « C'est pour n'avoir pas su, dit Carlos de Mesquita, garder le noble égoïsme de ses qualités et un peu de salutaire mépris pour les occupations des autres. »

Manoel da Silva-Gayo prétend actuellement se tourner plus spécialement du côté du drame et du roman : il fait bien.

Là, ce nous semble, est sa véritable voie, déjà glorieusement jalonnée par des œuvres précédentes. *Na volta da India* (*Au retour de l'Inde*), dont il nous faudra bien rendre compte un jour tout au long, possède, en effet, bien autre chose que le prestige du décor ancien ou le pittoresque des situations scéniques : ce drame est tout entier vécu selon l'âme du temps où il s'éploie, au point que la langue en revêt, sans l'emploi de termes ou de tournures rares ou désuètes, un véritable caractère archaïque. C'est que le dramaturge voit avec les yeux d'un Portugais du XVIe siècle et qu'il peint exactement ce qu'il voit ou veut voir. En cette œuvre trop peu remarquée et, comme tous les poèmes dramatiques, même en prose, qui ne vont pas droit à la scène, trop peu lue, Manoel Gayo retrouve la formule essentielle du drame lusitanien primitif, celui dont les traits grossiers ont persisté jusqu'à nos jours dans les représentations rustiques, aux temps de pélerinage, comme le raconte si bien quelque part, de sa plume

émue, le poète D. Joâo de Castro. Je suis sûr qu'avec sa haute conscience d'artiste, l'écrivain de *Na volta da India* va nous donner, dans son *Frei Gil*, une expression de ses qualités maîtresses mieux conforme encore aux ressources de son tempérament.

Il prépare également, dit-on, des contes, un roman et une suite aux *Chansons du Mondego*. Du côté de la nouvelle, *Peccado antigo* (*Péché ancien*) ne peut que nous faire augurer heureusement de l'avenir, pour la sûreté du trait, la légèreté du dessin, la franchise d'allure. Mais c'est auprès du Mondego que paraît résider la Muse bénie de ce poète : dès qu'il revient vers les bords fortunés de la rivière *camonéenne*, Manoel Gayo redevient comme le géant de la fable qui reprend des forces en touchant le sol. Son recueil de poésies, qui précisément porte ce titre : *Mondego*, en arrive par endroits, notamment dans la pièce intitulée *Lemano*, jusqu'à réaliser enfin le véritable symbole, celui de la Vie, dépouillé de tout l'artificiel des raisonnements et des systèmes. Cette églogue digne d'un Bernardim Ribeiro nous peint le retour du poète aux flûtes ingénues de sa jeunesse, par delà le scepticisme et l'illusionisme et tout le fatras des pessimismes périmés. Pourtant, là encore, la tendance dramatique du poète reparaît. Il ne raconte pas : il met en scène, et les épisodes de ses contes rimés sont comme des fragments de Gil Vicente ou du *Romanceiro*. Et voici, en quatre vers, toute la caractéristique de son tempérament :

« Pour bien conter, dans la vie, sa joie ou son mal, il n'y a que la langue née sur le sol où l'âme elle-même, dolente ou gaie, vint à naître. »

Et c'est au bord de ce Mondego, où les nymphes continuent de pleurer le martyre d'Inès de Castro, que devait se rejoindre le talent si divergent des deux maîtres amis ; c'est la voix plaintive et toute imprégnée de « saudades » de ce Mondego qui dicte à Eugenio de Castro les vers de *Constança*, et lui impose de laisser filtrer enfin un peu de vraie tendresse, à travers ses fictions abstraites et trop froidement belles.

Nous suivons très heureusement, parmi les poésies toutes de choix du nouveau Florilège, l'évolution du talent parfaitement personnel, malgré les influences novatrices toutes françaises dont il fut imprégné à ses débuts, du poète des *Oaristos*, depuis le verlainisme un peu outrancier des *Horas* jusqu'aux *Saudades do Céo*, qu'aurait pu signer Alfred de Vigny, en passant par le baudelairisme noir de

l'*Interlunio* et le joli clair de lune de *Tirésias*, une de ses œuvres maîtresses. *Belkiss*, naturellement, demeure à part, qui valut à l'auteur son entrée, à 27 ans, au sein de l'Académie des Sciences de Lisbonne, mais qui fut écrite en prose. J'ai relu avec plaisir certains admirables passages lyriques de *Sagramor*, lequel demeure, à mon sens et malgré de justes réserves à tels endroits, l'un des poèmes philosophiques les plus remarquables du genre Manfred. Il acquiert, d'ailleurs, une signification d'autant plus précise qu'il semble être la personnification désolée du Portugal actuel.

Aussi bien ai-je, en temps et lieu, concurremment avec L. P. de Brinn-Gaubast, rendu compte de chacune des œuvres séparées, dont la somme, un peu bien précoce à mon gré, est incluse ici. Le jeune Maître s'est-il donc lassé de produire? Le pur hellénisme de certaines pièces, encore inédites en recueil spécial (*Extase*, *De loin*), nous laisse espérer cependant d'admirables et parfaites moissons, où il ne nous déplairait pas de retrouver, à côté de l'exquise tendresse de *Constança*, un peu du charme des complaintes de *Sylva*. Trop d'autres, passionnés de problèmes sociaux, n'aperçoivent la Beauté que fardée d'oripeaux burlesques et qui ne peuvent qu'irriter la Déesse en avilissant son culte! Si encore, à l'instar d'un Théophilo Braga, fixant en la nacre éblouissante d'un vaste symbole le plus pur de sa doctrine, ils faisaient autre chose que rééditer des apostrophes et de la rhétorique! La poésie doit avoir l'audace de s'aimer elle-même. Le reste peut, avec du talent encore, servir à faire d'excellente prose, surtout si l'on y joint un peu de cet humour particulier et tout à fait intraduisible qui fait le charme de Fialho d'Almeida et de quelques autres.

Non moins que l'œuvre du philosophe et de l'érudit, l'œuvre poétique de Théophilo Braga est celle de toute une vie. Son unité est remarquable et, si l'on a pu, en raison de la parité des conceptions, comparer la *Vision des Temps* à la *Légende des siècles* et aux *Poèmes barbares*, il n'en faut pas moins dire bien haut que le poème portugais, dont Antonio Padula vient de donner une traduction italienne, et qui ne contient pas moins de quarante mille vers, possède un lien psychologique et subjectif que ses émules n'ont point. A ce titre, il réalise bien, en vérité, l'épopée philosophique de l'Idée positiviste. C'est le drame de l'Histoire qui se déroule selon les cycles indiqués par Comte et, certes, comme le dit le critique Bruno, « ni André Lefèvre, ni Sully-Prudhomme, ne lui peuvent être

assimilés », pour la rigueur méthodique de l'exécution autant que pour l'ampleur du sujet.

L'Épopée de l'Humanité de Braga, telle qu'elle se comporte en son édition définitive, comprend trois cycles : le *cycle de la Fatalité*, le *cycle de la Lutte*, le *cycle de la Liberté*. Dans l'ensemble ont pris place les recueils parus successivement de 1864 à 1894 : *Bacchante*, *Tempêtes sonores*, *Ondine du lac*, *Torrents*, *Mirages séculaires*.

Dans une lettre-préface à la traduction italienne de l'*Ondine du lac*, Théophilo s'était chargé d'exposer magistralement les grandes lignes psychologiques de son œuvre : pareille notice explicative précède la *Vision des Temps*. Nous apprenons ainsi que la *Lyre d'Orphée* devient le grandiose et éloquent symbole poétique de l'idée de « Grâce et d'Amour » en évolution dans l'humanité, par la vertu souveraine du « Temps ». A l'encontre du génie grec, le génie de l'Orient ne sut point découvrir l'harmonie de la Nature, et vint à considérer la Vie comme une expiation, dont le terme suprême était l'anéantissement dans le Nirvâna; cette influence descendit sur l'Europe avec les religions dionysiaques, moment historique inclus dans le mythe d'Orphée déchiré par les Bacchantes.

« Le destin de l'Homme se doit conformer également à l'harmonie de la Nature : c'est ce que pressentit le mythe orphique, assimilant au culte apollinien les rites de l'exaltation bachique.

« Dans la *Vision des Temps*, les deux facteurs de l'évolution naturelle et humaine sont représentés : le *Temps*, comme le démiurge qui, moyennant le Progrès et la Tradition, crée l'ordre cosmique et le groupement des races, et l'*Amour*, comme l'influx sympathique qui mène à l'altruisme moral et à l'idéalisation esthétique. »

Tout ce courant doctrinal, inclus à l'orphisme traditionnel de la Grèce, passa en partie, grâce à la philosophie alexandrine, dans le Christianisme, pour féconder ultérieurement le lyrisme des Troubadours et la Chevalerie. Divers petits poèmes épisodiques, et spécialement l'*Ondine du Lac*, illustrent cette phase historique, au cours de la *Vision des Temps*.

Ainsi le thème de l'Œuvre éploie ses variations autour de la Lyre d'Orphée. D'abord, elle signifie que la Poésie avait à l'origine la dignité d'une fonction sociale; celle-ci suppléait à la synthèse philosophique par le sentiment. « Mais la Lyre, qui proclame l'harmonie de la nature, doit parvenir également à la compréhension de la Vie. Déchaînées par l'esprit oriental,

les passions individuelles s'opposent à la théorie de l'harmonie mutuelle,et voici que le corps d'Orphée est traîné par lambeaux dans la mer. Depuis lors la Lyre est demeurée flottante sur les eaux de la Méditerranée, illuminant, comme un crépuscule d'aube, cette mer intérieure, pour faire comprendre l'nnité des civilisations occidentales. De siècle en siècle, des poètes inspirés ont reconnu sa voix. Mais voici que l'Orient, une seconde fois, s'est rué sur l'Europe : Constantinople est prise. La Lyre alors s'échappe plus haut ; elle s'en va vers le grand Océan, vers la Mer Ténébreuse. C'est l'ère des grands voyages portugais de découverte. Camoëns, au passage du cap des Tempêtes, reconnut la voix mystérieuse de la Lyre enchantée : de là le mérite universel et séculaire des *Lusiades*. Gœthe, un peu plus tard, aperçut à son tour la nécessité de restituer à la Poésie sa plus haute mission. Mais aujourd'hui les gouvernements empiriques, préposés à la conservation de l'ordre, sont les véritables fauteurs des catastrophes sociales ; c'est pourquoi nous sommes encore si loin de l'*Age normal*. Toutefois, ce que ne sauraient faire ni les hommes d'Etat ni les philosophes, c'est aux poètes et aux artistes à le tenter. »

Telle est la symphonie majestueuse, orchestrée par ce merveilleux poète qui a nom Théophilo Braga et qui est avant toutes choses un lutteur de la pensée. Son œuvre est de celles dont on peut discuter les principes, non la haute valeur consciencieuse, ni la générosité de vues, ni la splendeur d'imagination. Elle vaut d'être universellement étudiée, n'étant guère ce qu'on en fait le plus souvent : le vain pastiche d'une formule de poème épique innovée chez nous.

Peut-être reprendrai-je bientôt, à son sujet, une idée qui m'est chère et qui démontrera que la source de troubadourisme, d'où sont issus *Mireille*, *Calendal* et la merveilleuse *Atlantide*, nulle part ailleurs qu'en Portugal n'a nourri de fruits plus savoureux. Quelques Italiens éminents l'ont pressenti, qui voulurent fonder la *Societa Luigi Camoens*, désormais vivante.

Je voulais, cette fois, analyser comme il convient le beau livre impressionniste d'Oscar Léal : *A travers l'Europe et l'Afrique ;* mais déjà je me suis laissé entraîner trop loin, et je dois le remettre à plus tard, avec le *Desterrado* de José de Faria Machado et quelques autres.

PHILÉAS LEBESGUE.

VARIÉTÉS

Hans Sandreuter. — Le 1er juin 1901, Hans Sandreuter mourait à Riehen près de Bâle, dans la maison qui depuis deux ou trois ans absorbait ses soins et qu'il avait décorée avec cet amour dont ne s'aviseront jamais, hélas! ceux que l'enfance et les débuts ont faits fortunés. Il était devenu depuis si peu l'homme qui, après avoir toute une vie peiné dans la médiocrité et lutté pour sa place au soleil, éprouve enfin la joie de se sentir propriétaire et constate par un peu d'aisance matérielle la récompense longtemps différée de son acharné labeur! Et cependant l'Allemagne reconnaissait depuis des années en lui le premier artiste de la Suisse allemande. Par les côtés romands de son art, il s'était d'autre part acquis de nombreuses sympathies dans la Suisse française et même à Paris, lorsqu'il y vint fonctionner à l'Exposition universelle comme membre du jury. Cependant la tendance était générale de le considérer, malgré tout et malgré lui, comme une sorte de pâle lune de son maître Bœcklin, et le reproche qu'on lui fit constamment de ce départ chez Bœcklin fut certes l'un des plus révoltants dénis de justice artistique du dernier quart de siècle. Comme si l'on ne devait pas partir de quelqu'un (Bœcklin lui-même n'était-il pas parti de Poussin?) et comme si un second Bœcklin était possible! A vrai dire, si Sandreuter le reflète au début de sa carrière, ce ne fut ni plus ni moins que Stuck, Thomas, Pidoll, Klinger, Urban, Welti, tous si différents les uns des autres et que personne ne s'aviserait aujourd'hui de taxer de reflets du maître de San Domenico.

Une magnifique exposition posthume, qui eut lieu à Bâle l'année passée, permit enfin de démontrer clairement la très grande, la très sereine individualité de Sandreuter. De Bâle cette exposition se transporta à Zurich, où l'effet fut le même. La voici aujourd'hui, par l'entremise de M. William Ritter, ouverte au Glas Palast de Munich. et tous les yeux, ici comme ailleurs, sont dessillés. C'en est fait de la légende du clair de lune de Bœcklin, Il n'était que temps!

Hans Sandreuter est le *seul* paysagiste suisse. J'entends par là qu'il est le seul dont les paysages puissent passer pour types avérés et totaux du paysage suisse, qu'il s'agisse de la vallée du Rhin, de ce que l'on appelait la Haute-Souabe, de l'Alpe ou du Tessin. Je ne nie pas que certaines régions spéciales, surtout le lac Léman, le lac de Neuchâtel, le Valais, n'aient eu les notateurs spéciaux et souventes fois charmants

de leurs atmosphères et de leurs particularités. Mais Sandreuter seul donne une synthèse qui résume avec des caractères d'absolu, non les diversités, mais la physionomie générale du territoire helvétique. Le paysagiste est à la base de tout dans son œuvre et l'ampleur un peu crue et cependant toujours si harmonieuse de son coloris, la violence tantôt sourde, tantôt chantante de ses « effets » dont *l'effet* est toujours absent, produisent dans une salle d'exposition exactement la même impression de vision éclaircie et débarrassée d'une taie grise que les plantureux et ombreux paysages de la vallée où le jeune Rhin vert de malachite bouillonne et s'apaise, retrouvés à course d'express, après le jour ou la nuit de chemin de fer qui sépare Paris ou Milan ou Francfort, de Bâle.

Ce fut un grand poète serein et tranquille que l'auteur de la *Fontaine de Jouvence* et du *Dolce far niente*, un poète d'une mélancolie tout intérieure, d'une résignation complète à peine relevée d'une pointe d'humour goguenard, cet humour à l'accent de terroir si particulier, dont la saveur, âcre comme celle de la prunelle des haies, surprend si vivement à une première lecture de Gottfried Keller. Une propriété de ce don de large poésie, c'était de conduire Sandreuter sans aucune difficulté à la réalisation de ses vastes synthèses, par le moyen du premier aspect venu des campagnes où le souvenir des rôderies de son enfance le ramenait. En effet, il ne cherchait pas longtemps ce qu'il serait bon de représenter : il aimait tout; il se plaisait devant n'importe quoi d'agreste et de simple, mais là où un autre aurait trouvé motif à un tableautin très quelconque, lui, enlevait une vaste page et s'y prenait par des simplifications audacieuses de façon à extraire un Sandreuter complet du moindre accident de terrain. *Accident de terrain* n'est justement pas le mot, car il évitait autant que possible tout ce qui était un « motif », le rapetissant motif. Ses sujets seront toujours, à la montagne comme dans la plaine, au bord des fleuves comme dans la forêt, quelques lignes, de longs *plans* somptueux plus encore que des lignes, noyés d'harmonies étranges et sourdes; et l'expressivité est bien plus dans la composition générale et dans la couleur que dans une précision méticuleuse du dessin cependant toujours ferme; une coupure de ce qu'il a devant les yeux à peu près sans choix, mais traitée comme personne d'autre ne l'a jamais fait, à la fois plus largement, plus grassement, avec ce calme recueilli qu'il portait dans toute sa personne et encore une fois cette vision fraîche que nous ne connaissons à nul autre,

surtout pas à Bœcklin, lequel n'a aucune des subtilités, des finesses de Sandreuter. Et puis les uns qui cherchent la couleur perdent ordinairement la clarté, et les autres à cette clarté sacrifient tout et ils engrisaillent; Sandreuter, lui, est puissant et coloré dans la clarté, et sa série de paysages tessinois est bien ce que l'on peut rêver de plus ensoleillé, sans détriment aucun de la couleur en soi. Tout au contraire, la série de tableaux rapportés de Stein-sur-le-Rhin se joue dans les fines tonalités lasses et maussades d'un septembre gris sur les roselières déjà fauves des rives thurgoviennes, là où sort le fleuve du second lac de Constance.

Autour de sa maison, les dernières années de sa vie, le carré de nature que découpaient ses fenêtres lui fournit les pages capitales entrées aux Musées de Dresde et de Bâle : le champ de blé mal mûr déferlant glauque des premiers dévers de la Forêt Noire sur la campagne bâloise et la lisière de forêt vallonnée mi-partie d'ombre très foncée et de soleil éclatant qui domine de loin et de haut les méandres du Rhin. L'activité de cet homme, à la lenteur apparente, à la continuelle rêverie, fut quelque chose de prodigieux. En neuf mois il enlevait l'exquise décoration de la grande salle de l'Abbaye des Forgerons à Bâle, en moins de temps peut-être celle du chapitre de l'ancienne Abbaye de Saint-Georges à Stein. Trois ou quatre façades de maisons, dont la plus intéressante démolie avec une barbare inconscience, mirent son empreinte jusque sur l'aspect extérieur de sa ville natale. Il est avec Hermann Urban le paysagiste des lacs et des monts albains, et, après Bœcklin, l'artiste de notre temps qui a le plus habilement manié les procédés *a tempera;* et l'art sommaire et primesautier, et qui ne tolère pas l'hésitation, de la fresque, n'a jamais été pratiqué de nos jours avec une verve plus heureuse et une plus grande joie. La décoration de l'Abbaye des Forgerons est un bijou qu'aucun guide à Bâle ne mentionne et qu'il serait cependant légitime de signaler comme antidote à ceux qu'afflige la sauvagerie de la décoration sang de bœuf, bleu à lessive et or de parvenu de l'Hôtel de Ville.

Hans Sandreuter est également l'un des aquarellistes les plus émérites de notre époque. Là encore il ne ressemble à personne, surtout pas à Bœcklin. L'artiste qui n'aurait laissé que les quelque cinq cents feuillets rapportés par Sandreuter de ses promenades dans le Jura bâlois, la Forêt Noire et de ses excursions dans les Alpes, aurait déjà droit à être cité comme l'un des plus complets paysagistes de ce XIXe siècle

où furent inventées tant de versions nouvelles de l'art d'aimer et de transcrire la nature. Elles se sont heureusement dispersées un peu partout, ces aquarelles flamboyantes, dans les musées de Suisse où elles détonent, au milieu de la terne production locale, par leur outrance harmonieuse, leur verve tranquille et leurs cadres de bois blanchi, chargé de motifs décoratifs très robustes et très hauts en couleurs, d'un caractère schématique véritablement populaire. Les grandes mosaïques du Musée National de Zurich, dont personne à la mort de l'artiste ne s'est trouvé de taille à recueillir l'héritage, son grand vitrail du Palais fédéral à Berne, montrent une fois de plus que la Suisse a perdu en lui le seul décorateur foncièrement national, M. Paul Robert étant, selon nous, avant tout un éclectique et un alexandrin et M. Hodler encore plus un ameuteur de foule autour de ses tréteaux qu'un artiste convaincu.

Sandreuter a touché encore à l'eau-forte, à l'algraphie, à l'art du médailleur. La dernière année de sa vie il s'était préoccupé de tailler de grands bois décoratifs assez vastes de dimensions, assez rudes d'exécution et assez accentués d'effet pour que l'impression en plusieurs couleurs lui fût permise au moyen de cette seule plaque. Il n'eut pas le temps de pousser son invention assez avant pour la rendre définitive, mais les quelques épreuves qu'il a tirées de ces bois comptent parmi les estampes les plus curieuses d'une époque dont l'une des plus grandes gloires esthétiques sera sans doute cette nouvelle efflorescence des arts graphiques qui nous réjouit en tous pays.

Les meubles et les boiseries de la Mohrhalde, la maison de l'artiste à Riehen, le beau tapis bâlois qu'il avait composé pour la raison commerciale de son frère, ses recherches d'un nouveau timbre-poste suisse, bref tout ce qui de grand ou de petit est sorti d'entre ses mains, depuis le carton de *Manesse et Hadlaub* jusqu'à l'en-tête de son papier à lettres, révèlent les mêmes dons de hardiesse tranquille, de simplification expressive et d'activité indolente, le même besoin de composition sereine et large et de couleur puissante et harmonisée. Il avait une façon de se presser avec nonchaloir et d'abattre les plus fabuleuses besognes en ayant l'air de flâner, que je n'ai connue à personne d'autre, et cela me paraît sensible jusque dans ses moindres ouvrages. L'art de Sandreuter, étant l'un des plus colorés sans outrance et des plus véhéments sans gesticulation, demeure, après tant d'aventures et

d'expériences, celui qui, à notre connaissance, apporte le plus de paix à côté de celui de Puvis de Chavannes. Il est empreint d'une philosophie, d'ordre, d'empire sur soi-même et de résignation qui nous le rend cher entre tous et il est le seul qui dans la représentation de sites qui nous sont familiers, — que le caractère en soit méridional ou septentrional, — nous satisfasse pleinement. Le véritable triomphe que remporte cet œuvre aujourd'hui à Munich, dans les trois salles si excellemment aménagées par cet autre grand artiste consanguin Hermann Urban, nous prouve que cette impression n'est pas purement personnelle et qu'elle pourra être tôt ou tard universelle.

MARCEL MONTANDON.

PUBLICATIONS RÉCENTES

HISTOIRE. — Bismark: *Lettres de Bismark à sa femme pendant la guerre de 1870*, trad. par J. Schrœder et Bruck Gilbert; Tallandier, 3.50. — Docteur Cabanès : *Les Indiscrétions de l'Histoire*, avec 10 grav. dans le texte ; Albin Michel, 3.50. — Docteur Cabanès : *Poisons et Sortilèges ;* Plon, 3.50 — Pierre Lavroff : *Lettres historiques*, trad. du russe et précédées d'une notice bibliographique par Marie Goldsmith, portrait de l'auteur; Schleicher, 4 fr. — G. Lenôtre: *Vieilles maisons, vieux papiers;* Perrin, 3.50. — Pierre Quentin-Bauchart : *Lamartine homme politique;* Plon.

LITTÉRATURE. — Henri Albert: *Frédéric Nietzsche* (Les Célébrités d'aujourd'hui) ; Biblioth. intern. d'Edit., 1 fr. — Louis Bertrand : *La Renaissance classique, préface pour les chants séculaires de Joachim Gasquet;* « Renaissance Latine », 3.50. — Ad. van Bever: *Les Poètes satiriques des XVIe et XVIIe siècles, etc.;* Bibliothèque intern. d'Edit., 3 fr. — Ad. van Bever et Ed. Sansot-Orland : *Antonio Francesco Doni, conteur florentin du XVIe siècle*, portraits; Biblioth. internat. d'Ed., 1.50. — Ad van Bever et Ed. Sansot-Orland : *Œuvres galantes des Conteurs italiens* (*XIVe, XVe et XVIe siècles*), trad. littérale accompagnée de notices biographiques et historiques et d'une bibliographie critique; « Mercure de France », 3.50. — Loyson-Bridet : *Mœurs des Diurnales. Traité de Journalisme ;* « Mercure de France », 3 50. — Ferdinand Fabre : *Ma Jeunesse ;* Fasquelle, 3.50. — André Gide : *Prétextes. Réflexions sur quelques points de littérature et de morale;* « Mercure de France », 3.50. — Remy de Gourmont : *Epilogues* (Réflexions sur la vie), 1895-1898; « Mercure de France », 3.50. — Abel Hermant: *Discours;* Ollendorff, 2 fr. — Catulle Mendès: *Rapport à M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts sur la Poésie de 1867 à 1900, précédé de réflexions sur la personnalité de l'esprit poétique de France, suivi d'un dictionnaire bibliographique et critique et d'une nomenclature chronologique de la plupart des poètes français de XIXe siècle;* Paris, Imprim. Nationale. — Edmond Pilon : *Octave Mirbeau* (Les Célébrités d'aujourd'hui); Biblioth. intern. d'Edit., 1 fr. — Pierre de Querlon : *Remy de Gourmont* (Les Célébrités d'aujour-

d'hui) ; Bibliothèque internat. d'Edit., 1 fr. — Paul Verlaine : *Œuvres posthumes*, vers et prose ; Meissein, 6 fr.

Philosophie. — Jules de Gaultier : *La Fiction universelle ;* deuxième essai sur le pouvoir d'imaginer ; « Mercure de France », 3 50. — Frédéric Nietzsche : *La Volonté de puissance, essai d'une transmutation de toutes les valeurs* (Etudes et Fragments), trad. par Henri Albert ; « Mercure de France », 2 vol., 7 fr.

Poésie. — Archer de Lima : *Livre de sonnets ;* Eitel. — Jacques Beaulieu ; *Tristes et gaies ;* Messein, 2.50. — Maurice Chevais : *Le Nain qui file*, préface de Maistre François Rabelais ; Messein, 3.50. — Corbière : *Les Amours jaunes*, nouv. édition, ornée d'un portrait ; Messein, 3.50. — Louis Haugmard : *La Cape de lin ;* « L'Idée », 3 fr. — Gustave Hué : *Chrysalides ;* Messein, 2.50. — Eléonore de Mérinval : *Hontes humaines ;* Offenstadt, 3.50. — Gabriel Nigond : *Novembre ;* Stock, 3.50. — Jacques Normand : *Les Visions sincères ;* Calmann-Lévy, 3.50. — Pétrarque : *Canzones, Triomphes et Poesies diverses*, trad. nouv., avec introduction et notes par Fern. Brisset ; Perrin, 3.50. — Helène Vacaresco : *Lueurs et Flammes ;* Plon, 3.50.

Psychologie. — L. Figard : *Un médecin philosophe. Etude sur la psychologie de Jean Fernel ;* Alcan, 7.50. — Emile Tardieu : *L'Ennui*, étude psychologique ; Alcan, 5 fr.

Publications d'art. — Henry Marcel : *J.-F. Millet*, avec 24 reproductions ; Laurens. — Gabriel Séailles : *Léonard de Vinci ;* avec 24 reproductions ; Laurens.

Roman. — A. M. D G. : *Les Jésuites, par un des leurs ;* Ambert, 3.50. — Paul Acker : *Un amant de cœur ;* Simonis Empis, 3 50. — Armory : *En Débauches*, illust. de l'auteur ; Soc parisienne d'Edit., 3.50. — Maurice Beaubourg : *La Crise de Madame Dudragon ;* Simonis Empis, 3.50. — Paul Bilhaud : *Nous deux ;* Simonis Empis, 3.50. — Alfred Bouchinet : *Au delà de la Foi ;* Fasquelle, 3.50. — Adolphe Chenevière : *Pour Elles ;* Lemerre, 3.50. — Comte de Comminges : *La Comtesse Panier ;* Simonis Empis, 3.50 — Ernest Daudet : *La Carmélite ;* Tallandier, 3.50. — Jacques Frehel : *Les ailes brisées ;* Plon, 3.50 — Henri Frichet : *Dans les ronces*, Illustr. de E. Auger ; Dujarric, 3.50. — Charles Foley : *Marion Franchet ;* Juven, 3.50. — A. de Gériolles : *Fier Amour ;* Calmann-Lévy, 3.50. — Henri Ghéon : *Le Consolateur ;* Fasquelle, 3.50. — Aimé Giron et Albert Tozza : *Le Bien-aimé, 1725 ;* Ambert, 3.50. — Pierre Guédy : *Marie Eve ;* Chez tous les libraires, 3.50. — Johannès Gravier : *Rose et Rouge*, dessins de Barrère ; Tallandier, 3.50. — J. de la Hire : *Les Sept Beautés de la Marquise ;* Ambert, 3.50. — Charles-Henry Hirsch : *Héros d'Afrique ;* Fasquelle, 3.50. — Isabelle Kaiser : *Vive le Roi !* roman des guerres de Vendée ; Perrin, 3 50. — Marius Ary Leblond : *La Zezère ;* Fasquelle, 3.50. — Maurice Lefèvre : *Madame Carignan ;* Fasquelle, 3.50. — Pierre Louys : *Sanguines ;* Fasquelle, 3.50. — Robert de Machiels : *Victorine Gaurin ;* Ollendorff, 3.50. — Georges-Mareschal de Bièvre : *Cousine ma mie ;* Plon, 3.50. — Florian Parmentier : *Histoires échevelées ;* Valenciennes, Giard, 3.50. — Henry Rabusson : *Scrupule de Vierge ;* Fasquelle, 3.50. — Rachilde : *L'Imitation de la Mort ;* « Mercure de France », 3.50. — Restif de la Bretonne : *Lucile ;* Flammarion, 3.50. — Jean Saint-Yves : *L'Etape silencieuse ;* Ollen-

dorff, 3.50. — Louis-Frédéric Sauvage : *Sébastien Trume ;* Fasquelle, 3.50. — Marcel Schwob : *La Lampe de Psyché (Mimes, la Croisade des Enfants, l'Etoile de Bois, le Livre de Monelle) ;* « Mercure de France », 3.50.

Questions coloniales. — Gaston Leriche : *Nos colonies telles qu'elles sont ;* Stock, 3.50.

Questions religieuses. — L. Revel : *Les Mystiques devant la science ;* Bodin.

Sociologie. — L. Levy Bruhl : *La Morale et la Science des mœurs ;* Alcan, 5 fr. — Emile Durkheim : *L'Année sociologique ;* Alcan, 12.50. — Gabriel Séailles : *Les affirmations de la conscience moderne ;* Colin, 3.50.

Théatre. — Maurice Maeterlinck : *Joyzelle,* pièce en 5 actes ; Fasquelle, 3.50.

Voyages. Ethnographie. — Gahisto : *Pages rustiques ;* Saint-Amand, Gouy-Druon, 2 fr. — Albert Métin : *La Transformation de l'Egypte ;* Alcan, 3.50. — Serge Sculfort de Beaurepas : *Rénovation celtique ;* Champion, 2 vol., 12 fr. — Baron Jehan de Witte : *Des Alpes Bavaroises aux Balkans ;* Plon, 4 fr.

Divers. — *Figures contemporaines tirées de l'Album Mariani ;* 80 portraits, autographes, notices et biographies rédigées par Joseph Uzanne. Huitième volume, augmenté d'une table générale par ordre alphabétique et par tome de toutes les personnalités parues dans les huit volumes actuellement publiés ; Floury, 6 fr.

MERCVRE.

ÉCHOS

A M. Charles Morice, au sujet de l'Exposition Armand Point. — Une lettre de M. Charles Guérin. — *Un Coco de génie* et le Docteur Grasset. — Le Bureau Scandinave de Littérature et d'Art. — Le Monument de Georges Rodenbach. — « Les célebrités d'aujourd'hui. » — Publications du *Mercure de France.*

A Monsieur Charles Morice, au sujet de l'Exposition Armand Point.

Monsieur,

Vous pratiquez avec dextérité la critique équilibriste. Dans votre étude sur l'exposition Armand Point, sans discuter aucune œuvre et sans illustrer d'exemples vos raisons, vous concluez en substance ainsi : Point est un ouvrier malin, mais il ne dit rien qui vaille ; et le lecteur de conclure : il n'a donc qu'à se taire. Peut-être vous plaît-il par désinvolture intellectuelle de condamner ainsi le plus considérable effort artistique de ces dernières années ? Néanmoins, malgré des défauts que l'artiste ne méconnaît pas, d'autres estiment qu'Armand Point a dit des choses très grandes en un langage vibrant et beau.

Vous condamnez l'art d'Armand Point dans son principe et vous lui refusez la *vie*, sachant combien ce reproche sera capital auprès des esprits superficiels et obscurcis de fausse science. Vous oubliez, en une telle occurrence, de juger d'un art d'après l'Art. Vous confondez étrangement — vous idéaliste — l'Art et la Vie, qui sont comme Prospéro et Caliban. L'art ne fut jamais qu'une activité de la vie ; son principe n'est donc pas de la reproduire, mais de la dépasser. La Nature et l'Homme lui-même sont les éléments que la pensée humaine transfigure. L'Art n'a qu'un but : l'idée ; une vie : le sentiment qui est le point où l'idée s'humanise ; une réalité : la beauté, qui est la législation de la matière selon l'harmonie. C'est là cette doctrine des Rose-Croix que vous imaginez morts, cette doctrine qui s'enchaîne à la chaîne d'or de la tradition et qu'une épithète n'ébranle pas, cette doctrine qui organisa pour la bataille les artistes idéalistes. Vos qualificatifs — d'ailleurs faux — envers Péladan ne feront pas qu'il n'ait été le Ruskin français et qu'il n'ait écrit — lui — des chefs-d'œuvre qui interdisent la réprobation à ses ennemis mêmes.

Il eût mieux valu, Monsieur, définir ces termes, vie, mouvement universel. Je sais fort bien qu'ils correspondent en votre esprit à certaines conceptions. Lesquelles? Qu'entend-on par *vie* dans le vocabulaire esthétique? Si vous nommez ainsi ces instants fugitifs, ces états passagers où la nature spontanément, l'homme par volonté, atteignent leur apogée, certes, ce mot *vie* est une litote pour le mot *art*, mais seulement cela, car la *vie*, celle où se confondent sanies et soleil, celle-là est à jamais exclue de la cathédrale de l'Art.

Vous reprochez encore à Point son « imitation par l'extérieur ». Voudriez-vous qu'il dédaignât tout ce qui grandit l'homme, tout ce qui l'élève au-dessus de la littéralité? Voudriez-vous qu'il se modernisât? Le peut-il sans abandonner son idéal? L'idéal est que des formes pures traduisent des idées et des sentiments élevés. A certaines périodes, la civilisation par sa naturelle beauté participait à l'art ; mais aujourd'hui nos manières, sans caractère ni chaleur, les âmes n'étant plus ardentes, nos vêtures, sans beauté parce que leur principe est l'utilité ou l'égalitarisme, sont vulgaires et laides. Aussi tout véritable artiste demande son inspiration et sa forme au passé. Penser comme jadis oblige à des archaïsmes, et cette « imitation par l'extérieur » vient d'une identité intérieure. Un canon plastique n'appartient pas à l'artiste ; il le contrepointe, il l'individualise, mais l'origine en est obscure ; elle

procède de la sensibilité d'époque. Pour « renouveler le passé » (l'Art, avez-vous voulu dire?) il faudrait un présent; or, j'y insiste, nous sommes plus hésitants qu'Hamlet et plus falots que Polonius. Pour obtenir des accents nouveaux, user de cette actualité c'est s'inférioriser, c'est abdiquer.

Cette définition : l'Art est l'expression des sentiments et des idées par des formes belles, déplaît, car elle condamne beaucoup. C'est la plus haute formule : elle exige une culture déterminée et cette maîtrise de soi qu'admirait tant Léonard, culture et maîtrise contradictoires au caractère même de notre société. Cette société est une mêlée où toute direction paraît un défi, où tout est nerfs excités et impressions flottantes. Aussi n'aime-t-elle que les artistes d'approximation et d'effets. Ces courtisans sont accueillis qui saisissent les aspects transitoires et futiles. Les meilleurs d'entre ceux que vous défendez sont tels : belles exécutions, blancs et gris sur noirs, de Caro-Delvaille, caractérisme lourd de Cottet ou style réalistique de Henri Martin et de Mlle Dufau. Tous sont incomplets et bas, je ne dis pas par leur réalisation, mais par leur tendance. La tare est à la clef. Or, des cagnosités plus faciles à dessiner qu'un nu impeccable et périphériquement expressif, ces escamotages du dessin sous ces floconosités, ce sabrage dissimulateur, ce goût vulgaire ou crapuleux, ces artifices de touche, ces lumières traitées en valeur propre et non subsidiaire, tout cela ce sont des subterfuges ignorés à Hauteclaire. On y aime l'art pour l'idéal qu'il doit chanter, on l'aime encore pour la perfection de son langage. Et s'il ressemble au passé, c'est que le « principal » qui fit grand le passé : l'enthousiasme, l'amour, sont là-bas les inspirateurs.

Quand la religion vivait, l'art n'était pas une « religion en soi » ; elle le surpassait ; il en était le miroir. Maintenant la religion s'éteint ou plutôt se recueille et, comme l'art est, après l'élan religieux, le plus pur cantique, ne voir dans son culte qu'un culte étroit, c'est ne point voir très avant. Ce qu'ils cherchent en lui, à Hauteclaire, c'est la savante et poétique synthèse de la vie qu'est la Religion. Il n'y a pas de religion de la Beauté, mais il y a une ascension vers la religion par la beauté. Et voilà précisément l'originalité d'Armand Point. Il a pénétré le sens de ce recul de l'imagination et de l'étude qui nous pousse à chercher en jadis le motif de nos certitudes prochaines. Cette exégèse, qui est un regret et un espoir, palpite dans le corps androgyne de cet Eros, mythique figure au regard voilé et lourd d'une expérience rena-

nienne. Nos lassitudes, désireuses de vies rétrospectives, ont leurs icônes dans ces Princesses d'automne lasses et jusque dans leur chair chargées d'immenses rêves. Et ces femmes qui chantent au Portique de la Musique ne sont-elles pas de rêveuses contemporaines, toutes transformées par la volonté de n'être pas actuelles, ne sont-elles pas affaissées sous de navrantes nostalgies? Ces sanguines, dont vous ne parlez pas, — éphèbes assis, courant, saltant, cueillant des fruits, bacchantes frémissantes d'inextinguibles rires, sirènes aux regards ruisselants, — sont-elles de fallacieuses glanes dans les champs italiens? Comment n'êtes-vous pas ému par ce Coffret d'Ophélie (voyez-le au Luxembourg), triste comme un cercueil, étincelant comme les fleurs dont se parait la pâle enfant. Et cette Médaille d'Elémir Bourges qui stupéfie de vie typique, d'expression concentrée et d'exécution, nommez-moi son modèle, nommez-moi, dans la production contemporaine, une œuvre où s'allient avec plus de force la vérité et la beauté.

Voilà pourquoi, Monsieur, certains estiment qu'Armand Point a fait plus que de l'art pour l'art, comme vous l'assuriez. Voilà pourquoi il était bon que cela fût dit surtout à quelqu'un dont le vocabulaire et les idées esthétiques, très proches des nôtres, s'inspirent du traité l'*Art idéaliste et mystique*, à quelqu'un qui s'égare en injuriant Péladan après l'avoir estimé assez pour reproduire (notamment page 669 : *les Salons*) les propres phrases du penseur qui suscita des artistes tels qu'Armand Point.

GABRIEL BOISSY.

§

Une lettre de M. Charles Guérin.

21 juin 1903.

Mon cher Vallette,

Voudriez-vous avoir l'obligeance de faire insérer ce qui suit dans vos *Echos :* Que le nom de Charles Guérin qui figure dans la liste des convives du dernier banquet Octave Mirbeau n'y représente point l'auteur édité par le *Mercure de France*, et qui vous assure ici de ses meilleurs sentiments.

CHARLES GUÉRIN.

§

« Un Coco de génie » et le Dr Grasset. — Le Dr Grasset, professeur à l'Université de Montpellier, vient de publier

ses *Leçons de Clinique médicale*. Au cours d'une de ces remarquables études, il donne un curieux compte-rendu du roman de M. Louis Dumur, *Un Coco de génie*, à propos du cas de somnambulisme qui forme le thème de ce récit. Une des critiques qui ont été faites au roman de M. Louis Dumur, de la part de médecins étant précisément qu'un somnambule ne peut se souvenir à l'état de veille de ce qu'il a vu ou fait à l'état de somnambulisme, il nous paraît intéressant de reproduire ce que dit à ce sujet le savant professeur de Montpellier.

Il s'agit, dans l'étude du Dr Grasset, du psychisme inférieur, dont le champ d'étude scientifique s'étend et devient de plus en plus intéressant.

Nous nous bornons à remplacer ici les expressions d'une terminologie spéciale au Dr Grasset par les termes plus généralement connus de *conscient* et de *subconscient* :

« Dans le *somnambulisme* naturel ou spontané, il y a : 1° désagrégation entre le subconscient et le conscient, c'est-à-dire suppression des communications centrifuges du conscient au subsconscient ; 2° crises d'activité paroxystique des centres moteurs sous-corticaux ou inférieurs ainsi émancipés.

« Dans ce somnambulisme vous retrouverez, bien plus nettes et plus curieuses que dans le sommeil physiologique, ces particularités de mémoire : mémoire d'une crise à une autre, mémoire de la crise au réveil et du réveil dans la crise.

« Autre particularité curieuse : le moi retrouvant au réveil dans sa conscience des souvenirs déposés pendant la crise à son insu, ne découvrant pas l'origine vraie de ces pensées et les prenant pour de vraies et personnelles découvertes.

« La chose a été curieusement dépeinte ces derniers temps par un romancier, Louis Dumur (« Un Coco de génie », *Mercure de France*, 1902).

« Il s'agit d'un grainetier somnambule. Sans que personne s'en doute et sans que lui-même en ait la moindre conscience, il passe ses nuits à lire et à meubler son « subconscient » de littératures diverses, spécialement de vers.

« Dans la veille, son moi conscient retrouve tout cela dans son subconscient ; sans en reconnaître l'origine, le prend pour une inspiration personnelle et le sert comme une composition de lui dans une petite ville de province, où personne n'a beaucoup de littérature.

« Seulement le moi conscient du jeune homme intervient

dans une certaine limite dans la reproduction (c'est là que l'analyse des deux psychismes est curieuse).

« D'abord, il choisit avec goût parmi les lectures et les souvenirs de son « subconscient ».

« Puis il adapte des pièces (plus ou moins anciennes) aux événements du moment, à l'actualité.

« Ainsi, de l' « Enfant grec » des *Orientales*, de Victor Hugo, il fait l' « Enfant boer ».

« Les premiers vers :

Les Turcs ont passé là, tout est ruine et deuil,
Chio, l'île des vins, n'est plus qu'un sombre écueil.

deviennent :

Roberts a passé là, tout est ruine et deuil,
Le Veld, du Rand au Cap, n'est plus qu'un sombre écueil.

« Et la fin reste, avec un seul mot changé :

Que veux-tu ? fleur, beau fruit où l'oiseau merveilleux ?
Ami, dit l'enfant *boer*, dit l'enfant aux yeux bleus,
Je veux de la poudre et des balles.

« Ailleurs son « subconscient » supprime certains vers ou titres qu'il connaît et reconnaît.

« Ainsi d'« Athalie » de Racine, il fait une pièce qu'il intitule « Joas » et qui est textuellement l'entière pièce de Racine, sauf, en dehors du titre, le Songe d'Athalie, qui a été déchiré sur le livre lu dans le sommeil et dont il ajourne la rédaction, et sauf le premier vers, qu'il connaît et ne veut pas copier :

Oui je viens dans son temple adorer l'Eternel

et qu'il remplace par :

Gloire à Dieu, cher Joad, gloire au Dieu d'Israël

et continue textuellement :

Je viens selon l'usage antique et solennel....

« Et les vers qu'il compose ainsi lui-même, son moi conscient les fait péniblement, tandis que ce qu'il relit dans son subconscient, il l'écrit rapidement, tout à fait dans une crise d'inspiration.

« De même, il écrit l' « Hamlet » de Shakespeare, sous le titre de « Loridan, prince d'Islande », ne connaissant que le titre même d'Hamlet.

« Vous voyez toutes ces ruses de plagiaire, exercées seulement ici sur des réminiscences inconscientes.

« Le plus joli, c'est l'impression que produisent sur l'auditoire ces vers débités par le grainetier dans ce salon de sa

petite ville; on les trouve détestables, on se moque de lui, ne se doutant pas que c'est du Victor Hugo, du Lamartine ou du Musset.

« On le traite de « coco » et on lui refuse pour le feuilleton d'un journal local la prose de Gustave Flaubert, « Mme Bovary», devenue » Cette pauvre Emma ! » ; tandis qu'un Parisien, plus lettré, égaré dans cette société, reconnaît les pièces démarquées et prend d'abord le pauvre garçon pour un plagiaire volontaire et farceur. Puis il voit sa réelle bonne foi et le considère comme un plagiaire inconscient, comme un fou.

« En fait, le pauvre garçon a horreur du plagiat.

« Il élimine volontairement et soigneusemsnt de ses compositions tout ce qui de près ou de loin lui paraît ressembler à un souvenir ou à une réminiscence.

« Cela dure ainsi, à travers mille péripéties curieuses, jusqu'au jour, ou plutôt à la nuit, dans laquelle le pauvre somnambule met involontairement le feu à la bibliothèque où il allait lire toutes les nuits et voit à jamais disparaître son *inspiration*.

« Et l'auteur termine en soulevant cette question de l'inspiration et du génie :

« Au fond, qu'est-ce que le génie ? Qu'est-ce que l'inspiration ?... Qui sait si les hommes de génie ne sont pas eux aussi des somnambules ? Les somnambules d'œuvres écrites de toute éternité, existant déjà dans d'autres planètes ou dans d'autres mondes peut-être que nous ne soupçonnons pas... Un philosophe dont je ne me rappelle plus le nom n'a-t-il pas émis l'idée du retour éternel des choses ? Qui sait ? »

« Ce n'est pas là une démonstration scientifique ; mais c'est une bien jolie exposition du psychisme inférieur automatique, de son activité propre et de son rapport avec la personnalité consciente. »

Dr J. GRASSET

Leçons de clinique médicale.

Montpellier et Paris, 1903.

§

Le Bureau Scandinave de Littérature et d'Art. — On sait qu'à dater du premier juillet le Danemark adhère à la Convention de Berne. En vue de cet événement, il vient d'être créé (9, Lundsgade, Copenhague) un « Bureau Scandinave de Littérature et d'Art », qui se propose de faire respec-

ter la Convention de Berne en Danemark, en Suède et en Norvège, et de s'employer à favoriser l'achat et la vente d'œuvres littéraires et artistiques, la cession de droits de traduction et de reproduction, etc. Ce bureau, qui a les relations les plus étendues dans les pays scandinaves, aura un peu, là-bas, l'objet qu'a ici la Société des Gens de Lettres, car, investi de pouvoirs que lui conféreront les éditeurs des pays faisant partie déjà de la Convention de Berne, il aidera non seulement aux transactions, mais il sauvegardera les intérêts des auteurs et des artistes, et au besoin portera les litiges devant les tribunaux.

§

Le Monument de Georges Rodenbach, œuvre de Georges Minne, sera inauguré à Gand, le 19 juillet prochain.

§

« **The Masquers** ». — Une société qui s'appelle *The Masquers* vient de se fonder à Londres sous la présidence de Walter Crane. L'objet de cette société est de donner des représentations et des spectacles qui « expriment un sentiment de beauté »; elle s'efforcera aussi, dans la présentation des pièces, de « ramener le théâtre à cette simplicité qui libère l'attention de l'auditeur et lui laisse goûter le style de l'auteur et les mouvements de l'acteur ». Parmi les pièces dont un premier choix sera fait on annonce : l'*Hippolyte*, d'Euripide, dans la traduction du professeur Gilbert Murray; l'*Œdipe Roi*, de Sophocle, traduit par sir Richard Jebb; la *Tragique histoire du Dr Faustus*, de Marlowe, le *Train du Monde*, de Congreve; le *Cœur brisé*, de Ford ; *Fantasio*, d'Alfred de Musset ; la *Révolte*, de Villiers de l'Isle-Adam ; *Peer Gynt*, d'Ibsen ; les *Aveugles*, de Mæterlinck ; le *Divertissement d'amour*, de Purcell; un ballet de Rameau ; des œuvres de Gabriele d'Annunzio, de Robert Bridge, de W. B. Yeats, de Gordon Craig, du Dr Styde, de Laurence Irving, etc. Les représentations auront lieu le dimanche. Le comité directeur, qui comprend T. Sturge Moore, Walter Crane, le professeur Gilbert Murray, Arthur Symons, W.B. Yeats, etc., siège : 7, Smith Square, Westminster, S. W. Londres.

§

Les « Célébrités d'aujourd'hui », que publie la Bibliothèque internationale d'Edition, comptent trois nouveaux ouvrages : *Octave Mirbeau*, par Edmond Pilon ; *Frédéric Nietzsche*, par Henri Albert; *Remy de Gourmont*, par Pierre de Querlon. La même Bibliothèque publie en outre une monographie d'*Antonio Francesco Doni*, *conteur florentin du* XVIe *siècle*, par Ad. van Bever et Ed. Sansot-Orland, et un singulier recueil de documents de mœurs : *Les Poètes satiriques des* XVIe *et* XVIIe *siècles*.

§

La Pologne contemporaine est une belle publication in-folio, illustrée, qui se propose de donner des documents sérieux sur la Pologne, autour de laquelle « l'oubli, le mensonge ou la haine ont élevé une infranchissable barrière ».

« Le pays, la nation, l'industrie, le commerce, l'agriculture, les colonies polonaises, la situation politique depuis 1863, l'instruction publique, les sciences, les lettres et les arts, les opinions à l'étranger — tels sont les principaux sujets traités dans la *Pologne contemporaine* en des monographies substantielles qui ont la valeur de documents.

« Quant aux illustrations, elles comprennent les reproductions de tableaux, de dessins, de sculptures, etc., choisis parmi les œuvres de Matejko, Gierymski, Chelmonski, Brandt, Siemiradzki, Malezewski, Szymanowski, Wyczolkowski, Mehoffer, Stanislawski, Axentowicz, Pankiewicz, Podkowinski, Maslowski, Laszczka, Kurzawa, Ruszczyc, Wyspianski, Boznanska, etc., etc. L'ensemble de ces illustrations forme ainsi une autre série de documents dans lesquels se reflète, au moins en partie, l'art moderne polonais.

La *Pologne contemporaine* paraîtra en 24 fascicules bimensuels de 16 pages et formera un volume in-folio 27×29 comprenant environ 400 pages et 250 illustrations, parmi lesquelles plusieurs gravures sur bois, héliogravures, lithographies hors texte, etc. (S'adresser pour tous renseignements à M. Antoine Potocki, 5, rue de l'Odéon.)

§

Publications du « Mercure de France » :

ŒUVRES GALANTES DES CONTEURS ITALIENS (XIVe, XVe ET XVIe SIÈCLES), traduction littérale, accompagnée de Notices

biographiques et historiques et d'une Bibliographie critique, par Ad. van Bever et Ed. Sansot-Orland, 3 fr. 5o.

La Fiction universelle, *Deuxième essai sur le pouvoir d'imaginer*, par Jules de Gaultier, 3 fr. 5o.

Prétextes, *Réflexions sur quelques points de Littérature et de Morale*, par André Gide, 3 fr. 5o.

Mœurs des Diurnales, *Traité de Journalisme*, par Loyson-Bridet, 3 fr. 5o.

La Volonté de Puissance, *Essai d'une transmutation de toutes les Valeurs* (Etudes et Fragments), de Frédéric Nietzsche, traduit par Henri Albert, 2 volumes, 7 fr.

L'Imitation de la Mort, par Rachilde, 3 fr. 5o.

La Lampe de Psyché (*Mimes, la Croisade des Enfants, l'Etoile de Bois, le Livre de Monelle*), par Marcel Schwob, 3 fr. 5o.

MERCVRE.

§

A Loyson-Bridet. — On lit dans le *Livre de l'Ecole*, cours supérieur, par Ch. Lebaigue, page 84 (« Sur la Traite des nègres », par Mirabeau) :

« L'odieux trafic qu'on appelle la traite des nègres remonte au quatorzième siècle. Des familles entières, enlevées sur les côtes de la Guinée, étaient transportées, pour y être vendues, sur les marchés d'Amérique. »

Nous pensions que l'Amérique fut découverte en 1492, c'est-à-dire à la fin du quinzième siècle.

Le Gérant : A. Vallette.

Poitiers. — Imprimerie du Mercvre de France, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo, 7



LES CONGRÉGATIONS
EN CHINE

—

Malgré la prospérité extrême dont les Congrégations religieuses ont joui, à certaines époques, en Chine, malgré leur nombre encore très élevé à l'heure actuelle, tant dans la Chine proprement dite que dans les pays de civilisation chinoise, le monachisme n'est pas un fruit de la pensée des Célestes. Aucun de leurs systèmes philosophiques n'a abouti à l'idée de grouper, sous une règle et dans une vie communes, les adeptes d'une même doctrine mystique. Ils sont essentiellement pratiques, matérialistes et utilitaires, en dépit des dragons fantastiques dont ils se plaisent à décorer leurs monuments et leurs éventails, et les spéculations métaphysiques concluant à l'excellence de la contemplation oisive et, surtout, à la négation de la famille, au célibat volontaire, ont toujours inspiré une invincible horreur à la partie lettrée du peuple chinois.

La fondation des premières communautés religieuses se place à une époque relativement récente de l'histoire de la Chine et découle de l'introduction du Bouddhisme dans l'empire.

D'après la légende, l'empereur Ming-Ti vit, en

songe, un homme de stature gigantesque dont le visage avait la couleur et l'éclat de l'or. A son réveil, il consulta ses ministres sur la signification que pouvait avoir ce rêve. Or, parmi son conseil, se trouvait un personnage qui, sans doute, avait voyagé ou, tout au moins, s'était trouvé en relation avec des marchands venus de l'Inde : il raconta à l'empereur qu'en Occident (1) on tenait en grand honneur un génie du nom de *Fo*, dont la statue, de dimensions considérables, avait un visage couleur d'or.

Frappé de l'analogie existant entre cette statue et l'être surnaturel qui lui était apparu, Ming-Ti ne douta plus que ce fût le génie lui-même qui l'eût visité dans un but mystérieux. Aussi s'empressa-t-il d'envoyer, dans l'Inde, une mission chargée de réunir tous les renseignements qu'elle pourrait recueillir sur lui. Treize savants conduits par un officier du palais, nommé Thsaï-in, prirent part à cette expédition. A leur retour, les voyageurs ramenèrent avec eux un moine hindou, Kacya-Matanga, et, de plus, rapportèrent les Ecritures sacrées des Bouddhistes et une statue du Bouddha Çakya-Muni. Cet événement eut lieu pendant la 8e ou, selon d'autres textes, la 7e année du règne de Ming-ti, soit l'an 64 ou 65 de notre ère.

La doctrine bouddhique fut loin d'exciter, parmi les Chinois, l'enthousiasme qu'elle avait soulevé dans l'Inde. Ses apôtres se heurtèrent à une indifférence, à une répugnance même, qui ne cédèrent que très difficilement devant leur active propagande.

(1) Les Chinois désignent généralement sous ce terme l'Inde et le Thibet.

Le premier converti de marque paraît avoir été un vassal de l'empereur, portant le titre de roi de *Tchou*. Son exemple, comme toujours en pareil cas, fut suivi par un grand nombre de ses sujets ; mais ce fait resta longtemps isolé et sans écho dans le reste de l'empire. Il fallut au Bouddhisme plus d'un siècle d'efforts avant qu'il pût se flatter d'avoir pénétré et de compter des partisans dans la Chine entière.

Les adhésions elles-mêmes, bien que se multipliant, différèrent grandement, en leur esprit et en leurs résultats, des conversions hindoues. En acceptant le Bouddhisme, le Chinois se contentait de « prendre refuge » dans le *Bouddha* et dans la *Loi* ; il n'allait pas au delà. Le troisième « refuge » de la trilogie *Bouddha-Dharma-Sangha* : le Sangha, ou la Communauté des moines, n'exerçait nulle attraction sur lui. Il devenait bouddhiste, mais restait *upâsaka* (laïque).

De petits groupements de moines, de docteurs, occupés à traduire les livres saints, à en préparer des commentaires, à les répandre par la prédication, durent exister dès les premiers temps de l'introduction du Bouddhisme, mais ces cénacles isolés, copiés sur celui que, lors de son arrivée, Kacya-Mantaga avait fondé à *Lo-yang*, demeurèrent longtemps sans aucune importance. A l'encontre de ce qui s'était passé dans l'Inde, où, de son vivant, Çakya-Muni avait pu assister à la construction de plusieurs *vihâras* (monastères), ce ne fut que sous la dynastie des *Tçin*, vers l'an 335 de notre ère, que l'on édifia les premiers grands monastères spécialement bâtis pour l'usage des religieux bouddhistes.

Ces couvents prirent le nom de *Sse*, les moines

s'appelèrent *Seng* ou *Sen*, corruption du terme sanskrit *Sangha* (la communauté).

Imitant leurs coreligionnaires hindoues, les femmes chinoises réclamèrent, elles aussi, leur droit à la vie monastique. De nouveaux couvents : les *Ngan-youèn*, s'élevèrent pour les recevoir. Les religieuses furent désignées sous le nom de *Ni-kou* ou de *Ni ;* on leur donne, cependant, parfois aussi celui de *Sen*, comme aux moines.

Ce n'était pas sans luttes que le Bouddhisme remportait ce succès. En dehors des difficultés que créait, à sa propagande, la tournure spéciale et peu portée à la métaphysique, de l'esprit chinois, il s'était heurté à deux clans d'adversaires acharnés : les *Tao-sse*, sectateurs de Lao-tse, dont ils avaient dénaturé la doctrine philosophique, et les *Lettrés*, fidèles aux enseignements purement matérialistes de Koung-tse (Confucius). Les uns et les autres s'élevaient avec force contre les novateurs : les *Tao-sse*, parce que sorciers, magiciens et seuls, jusque-là, à satisfaire aux besoins de la superstition populaire, ils craignaient d'être supplantés par des rivaux ; les *Lettrés*, parce que, supportant déjà impatiemment les pratiques des *Tao-sse*, ils voyaient, avec colère, une nouvelle secte semer, parmi les masses, des fantaisies entraînant les imaginations au delà de la vie terrestre et des questions d'utilité pratique, dans les régions du rêve qu'abhorre le *jou-kiao* (doctrine des Lettrés).

L'idéal des Bouddhistes, si différent de celui des Confucéistes, rendait toute entente impossible entre eux. Les deux partis restèrent et restent, encore aujourd'hui, toujours inconciliables. Les Taosse, au contraire, finirent par se rapprocher des

nouveaux venus (1) et, ne pouvant les anéantir, se décidèrent à partager, avec les novateurs, la domination spirituelle et surtout l'exploitation des masses ignorantes. Les anciens ennemis, devenus en quelque sorte alliés, se liguèrent contre les Lettrés et, par cette union, rendirent leur opposition impuissante.

L'établissement des monastères marque, pour le Bouddhisme chinois, le commencement d'une ère nouvelle. Quatre siècles de prédications continues avaient porté leurs fruits. Sous la dynastie des *Thsi*, sous celle des *Liang*, qui lui succéda, les progrès des congrégations furent considérables. Dans les premières années du règne de Wou-ti des Liang (en 516) la Chine comptait 5000 monastères.

Les Tao-sse, bien avant même l'époque de Lao-tse (2), avaient eu des anachorètes s'isolant pour se livrer à la méditation philosophique et réunissant, parfois, autour d'eux, un petit nombre de disciples; mais l'idée de former de véritables groupements monastiques ne leur était jamais venue. Devant l'engouement qui commençait à se manifester pour la vie religieuse et pour parer à la concurrence de leurs rivaux, ils se mirent, à leur tour, à bâtir des couvents. Les moines tao-sse partagèrent avec leurs confrères bouddhistes le nom de *Sen* : quant aux nones elles reçurent celui de *Niu-kouan*.

(1) Il est bon de rappeler ici que ce rapprochement fut surtout facilité par le fait que la doctrine, présentée alors sous le nom de Bouddhisme, était déjà dénaturée, dans son essence, par une foule de superstitions grossières et très différentes du Bouddhisme primitif.

(2) Ils prétendent remonter à la plus haute antiquité. Un de leurs livres sacrés : « le livre des Talismans, » est attribué par eux à Hoang-ti qui aurait vécu vers le 22e ou le 26e siècle avant notre ère. Sans aller aussi loin, il est presque certain qu'une doctrine du *Tao* ou Raison suprême existait bien avant Lao-tse.

Plus anciens et mieux ancrés dans le pays que leurs adversaires, les Tao-sse ne pouvaient manquer de réussir dans leur entreprise. Sous les efforts des deux sectes, la Chine vit s'accroître, avec une rapidité fantastique, le nombre de ses monastères.

Après avoir combattu les progrès des ordres religieux en s'efforçant de rallier le peuple à la doctrine nationale des Lettrés (le Confucéisme), l'empereur Wouti finit par céder lui-même à l'entraînement que subissait son peuple et par adopter le Bouddhisme pour lequel il manifesta, dès lors, un enthousiasme exalté. Devançant Charles-Quint, il se retira dans le monastère de *Thoung-taï* où il se soumit à toutes les observances des moines. Arraché, à grand'peine, de sa retraite, par ses ministres désolés, il continua, de retour dans son palais, à suivre la règle de l'ordre qu'il avait quitté et, quelques années plus tard, retourna au couvent.

A l'époque de la mort de ce souverain (en 547) le nombre des monastères s'élevait à 13.000. Ainsi, depuis le recensement opéré en 516, 8000 nouvelles communautés s'étaient fondées dans une période de 31 ans, ce qui donne la moyenne, à peine croyable, d'environ 22 nouvelles fondations par mois.

Encouragés par le souverain de la Chine du midi, les moines bouddhistes triomphaient également dans l'empire du nord, dont l'impératrice, nommée Hou, tenta, elle aussi, de s'enfermer dans un couvent. Les ministres et la Cour ayant réussi à l'en dissuader, son activité pieuse se tourna d'un autre côté ; elle fit ériger le *Young-tching* (Séjour de la Paix éternelle) temple splendide orné de neuf tours, hautes chacune de mille pieds, dans lequel mille moines étaient entretenus aux frais de l'Etat.

Ce fut vers cette époque (552) que, par une conception simpliste marquant, de sa part, une profonde ignorance du cœur des dévots, l'empereur Hiao-youèn ti entreprit d'unir en une grande association fraternelle tous les moines de l'empire. A cet effet, il convoqua, pour une amicale entente, les plus célèbres théologiens des Tao-sse et des Bouddhistes. Les réunions débutèrent par d'aigres controverses qui ne tardèrent pas à faire place aux injures personnelles et à dégénérer en disputes et en violences. Le naïf souverain, indigné, sévit rudement contre les docteurs des deux sectes. Les uns furent exilés, d'autres emprisonnés; le bambou, cher à la Justice chinoise, caressa la plante des pieds de quelques saints personnages et Hiao-youèn-ti renonça à son projet.

La prospérité extraordinaire des moines, l'audace qu'elle leur donnait et les empiètements qu'ils ne tardèrent pas à se permettre provoquèrent une réaction du pouvoir civil. D'après le *Li-tai-ti-wang-nien-piao*, le premier qui exerça une répression à leur égard fut un roi de Tchéou (la Chine du Nord) (1). En 574, sous l'influence des Lettrés, il condamna, sans distinction, les communautés tao-sse et les communautés bouddhistes, ordonna la destruction, par le feu, de tous leurs livres sacrés, la dispersion des religieux et des religieuses et leur rentrée parmi les laïques.

Plutôt que de se soumettre au décret du souverain, un grand nombre de moines préférèrent fuir

(1) A cette époque les bonzes avaient déjà été persécutés, dans la Chine du Nord, par l'empereur Tai-wou-ti qui, vers 450, en fit périr un grand nombre ; mais ils étaient, alors, poursuivis pour avoir prêché une religion en désaccord avec les mœurs de l'empire et non point comme congréganistes.

les villes et les endroits directement placés sous le contrôle des autorités, pour se réfugier, au loin, dans les lieux déserts. Revêtus d'un prestige nouveau, grâce à l'auréole du martyre dont se nimbait leur front, leur succès redoubla et l'édit prononcé ne servit qu'à augmenter le nombre de leurs adeptes.

Leur disgrâce fut, d'ailleurs, de courte durée. En 579 les ordonnances furent rapportées et la fortune des congrégations s'accrut encore. Plusieurs moines jouirent alors d'une influence extraordinaire. On cite, parmi eux, le favori de l'impératrice Wou-Héou, le bonze Hoaï-y qui absorba, dans ses entreprises, toutes les réserves du trésor impérial. Occupant journellement une armée de dix mille travailleurs, il fit élever le Temple du Ciel et le Temple de la Grande Lumière. Ce dernier comprenait cinq étages d'une élévation considérable.

Toujours suivi par plus de mille jeunes gens, qui se déclaraient ses disciples, Hoaï-y fut en butte aux accusations de moralistes ou d'envieux qui, à tort ou à raison, lui prêtèrent des mœurs spéciales.

Il s'en fallait, d'ailleurs, que les moines donnassent l'exemple de l'austérité. Un grand nombre d'individus ne portaient le costume religieux que pour jouir des privilèges (exemption d'impôt, de corvée, etc.) que la loi accordait aux congréganistes. Beaucoup de bonzes s'occupaient ouvertement de négoce, prenaient légitimement femme ou se livraient au libertinage. En 626, l'empereur Kaotsou imposa, sous des peines sévères, la stricte observance des règles monastiques à ceux qui les avaient acceptées en entrant dans les ordres. Plein de défiance envers des gens qui prétendaient s'affranchir des lois de la nature, il voulut, au

moins, leur éviter les tentations et, par décret, fit défense aux moines d'avoir aucune fréquentation avec les femmes, quel qu'en soit le prétexte : zèle pieux, instruction religieuse ou charité.

Sous le règne de Wou-Héou, sous celui de l'impératrice Weï (1), temples et couvents s'érigèrent à l'envi sur tous les points du pays.

Les choses changèrent de face avec l'avènement de Hiouan-Tsoung. Aussitôt au pouvoir, il chercha à réduire les effets de cet engouement du peuple et de ses prédécesseurs pour les congrégations. Douze mille moines furent, par son ordre, renvoyés dans leurs familles et on leur enjoignit de rentrer dans la vie civile en embrassant une profession utile; un grand nombre de sanctuaires furent détruits et les statues de métal, qui y étaient vénérées, fondues au profit du Trésor public.

Encore une fois, l'orage passa sur les communautés sans les abattre. Plus d'un siècle après l'édit de Hiouan-Tsoung, l'empereur Wou-tsoung s'inquiéta, à son tour, des progrès des moines dans la société chinoise. Zélé taoïste, il écouta avec d'autant plus d'empressement les représentations des Lettrés, au sujet de l'accroissement continuel des congrégations, qu'elles lui permettaient de frapper les Bouddhistes. En 845, l'année qui précéda sa mort, il fit exécuter un recensement général de tous les temples, monastères et religieux des deux sexes consacrés au culte du Bouddha. Les rapports officiels mentionnèrent l'existence de 44.600 temples, auxquels étaient, pour la plupart, annexés d'importants monastères, dont 4.600 avaient été créés avec l'autorisation des empereurs et 40.000 s'étaient

(1) C'est-à-dire le règne de l'empereur Tchoung-tsoun, qui abandonna à sa femme Weï l'exercice réel du pouvoir.

élevés par les soins des moines ou des laïques dévots, sans avoir obtenu l'agrément du pouvoir civil. En dehors de ces 44.600 temples, existait encore un nombre considérable de couvents de plus ou moins grande importance. Le nombre des religieux et des nones groupés dans ces diverses congrégations s'élevait à 260.000 et les communautés possédaient, outre d'immenses propriétés en terre et en immeubles, 150.000 esclaves des deux sexes [Li-tai-ti-wang-nien-piao].

Après les Bouddhistes, l'empereur voulut aussi que l'on dénombrât les prêtres des sectes étrangères de *Ta-thsin* (nom chinois de l'empire romain) et du *Mou-hou-fou*. Les renseignements que nous possédons sur ces deux religions ne sont pas très précis : toutefois, certaines données laissent supposer que les *Mou-hou-fou* étaient des adeptes des Parsis et les *Ta-thsin* des chrétiens appartenant à l'une des fractions dissidentes de la première église, peut-être les coreligionnaires des *Taï-ping*. Le nombre des ministres de ces deux cultes était d'ailleurs tout à fait négligeable : on n'en trouva guère que 3.000.

L'année suivante (846), l'empereur, sans vouloir interdire la pratique du Bouddhisme, sévit contre les congrégations. Les 44.600 monastères, compris dans le recensement, furent détruits, les biens des communautés confisqués et affectés à la construction de bâtiments administratifs et les esclaves libérés et incorporés dans la classe des gens du peuple. Par ordre du souverain, on fondit aussi les cloches et les statues de métal pour les transformer en numéraire. Les prêtres et les religieuses, bouddhistes, Thaï-thsin et Mou-hou-fou, durent reprendre la vie laïque et satisfaire aux corvées et aux impôts

acquittés par le reste du peuple. Tous ceux d'entre eux qui étaient de nationalité étrangère furent conduits aux frontières et renvoyés dans leurs pays respectifs. Toutefois, l'on conserva un monastère dans chacune des deux capitales de l'empire : à Tchang-ngan (Si-ngan-fou) et à Lo-yang, le berceau du Bouddhisme chinois. En ce qui concerne les villes de moindre importance, on n'y autorisa qu'un seul temple. Les desservants, en petit nombre, qui y restèrent attachés furent placés sous l'autorité d'un supérieur, soumis, lui-même, aux supérieurs généraux résidant dans les deux grands monastères.

Les congrégations, comme on s'en doute, ne se résignèrent pas à accepter en silence le coup qui les frappait; le peuple, inféodé aux moines, prit leur parti : des troubles éclatèrent dans le pays. L'année même de la promulgation de ces décrets, Woutsoung mourut et son successeur, Siouèn-tsoung, se vit contraint, avant même de monter sur le trône, de révoquer les mesures prises contre les communautés.

A la suite de cet éclatant triomphe, les congrégations accrurent encore leur richesse et le nombre de leurs membres.

Cependant l'empereur, qui n'avait cédé que sous la pression populaire et pour ne point être écarté du pouvoir, prêta une oreille complaisante aux doléances que lui présenta un personnage influent de l'empire. « Le peuple est dans la misère, » était-il dit dans le placet de ce seigneur, « tandis que les « religieux vivent dans l'abondance et l'oisiveté. « Il serait plus utile à l'Etat que les moines cultivassent les champs et que les nones s'occupassent à l'élevage des vers à soie. » Approuvant son conseiller, Siouèn-tsoung publia l'édit suivant :

« 1° Aucun individu, de l'un ou de l'autre sexe, « ne pourra s'engager dans un autre ordre reli- « gieux sans en avoir obtenu l'autorisation du chef « du district .

« 2° Aucun individu ne pourra élever un temple « ni fonder un couvent sans en avoir obtenu l'au- « torisation du chef de la province .»

Ce décret fut renouvelé sous une autre forme par l'empereur I-tsoung, en 861, bien que ce monarque ait été un fervent bouddhiste très versé dans les Ecritures sacrées sur lesquelles il publia des commentaires en sanskrit. Lui aussi n'entendait viser que les congrégations, qui devenaient un danger pour l'Etat, sans attaquer la doctrine même de l'Eglise qui leur avait donné naissance.

Le decret d'I-tsoung figure toujours dans le code moderne; en voici la teneur en ses points les plus essentiels :

« Quiconque, sans avoir obtenu une licence du « Gouvernement, entrera comme novice dans une « communauté religieuse, s'y fera clandestinement « raser la tête, à la manière des Bouddhistes, ou « coiffer, à la manière des Tao-sse, recevra 80 « coups de bambou.

« Si le délit a été commis à l'instigation d'un « chef de famille (Kia-tchang), celui-ci subira la « peine édictée par cette loi.

« Il en sera de même des religieux et du supé- « rieur du monastère qui auront illégalement pro- « cédé à la réception du néophyte.

« Ils rentreront tous dans la classe des laïques, « ils seront inscrits de nouveau sur les registres de « l'état civil (1) et assujettis aux charges ordinaires « du peuple.

(1) Le nom des moines est effacé du registre de l'état civil le jour

« La licence est délivrée par le Gouverneur du district.

« Le novice doit avoir 20 ans révolus. Tout indi-
« vidu qui entrera dans une communauté religieuse
« avant d'avoir atteint l'âge de 20 ans sera con-
« damné à porter la cangue pendant 1 mois et
« redeviendra laïque.

« Thaï-Thsing liu-li, 77e section. »

En 955, l'empereur Chi-tsoung, de la dynastie des Tcheou postérieurs, modifia quelque peu cette législation. Le postulant dut, pour obtenir la licence du gouverneur du district, justifier que ses parents — c'est-à-dire : son père, sa mère, son aïeul et son aïeule paternels, ses oncles et ses tantes paternels — connaissaient sa résolution et y donnaient leur consentement. Il suffisait qu'un seul des parents précités refusât son autorisation, pour empêcher la délivrance de la licence officielle.

Cet édit n'obtint aucun succès. De même qu'elles l'avaient fait pour ceux qui l'avaient précédé, les congrégations surent encore éluder les dispositions, gênantes pour elles, des mesures prises à leur égard.

Avec la dynastie des Soung, les Tao-sse retrouvèrent la faveur impériale sans, toutefois, que les empereurs taoïstes éprouvassent le besoin de témoigner leur zèle en persécutant les Bouddhistes.

En 1014 Tching-tsoung célèbre lui-même le culte dans le temple de la Grande Pureté dédié à Laotse et, en 1029, il réunit dans son palais une sorte de congrès auquel, selon les chroniques, prirent part 13.086 religieux.

Vers 1114, l'empereur Hoeï-tsoung voulut régle-

où ils prononcent leurs vœux. Ils sont ainsi véritablement retranchés de la Société.

menter, d'une façon définitive, la discipline et la hiérarchie parmi les moines tao-sse (1). A cet effet il établit 36 degrés sacerdotaux compris en deux classes : les ordres majeurs et les ordres mineurs, et institua un conseil ecclésiastique suprême, composé de trois Tao-sse, éminents en magie (2), à qui il remit la haute direction des communautés. Les religieux ayant reçu les ordres majeurs, quelque crime ou délit qu'ils eussent commis, ne relevaient que de ce conseil et échappaient complètement à la Justice civile. Ce privilège leur fut enlevé l'année suivante par le chef tartare Taï-tsou, lorsqu'il s'empara d'une partie de l'empire.

La prospérité des Tao-sse et la paix dont jouissaient les congrégations en général prirent fin à l'avènement de la dynastie mongole.

Jusqu'alors les édits impériaux avaient poursuivi, non pas les doctrines religieuses, en elles-mêmes, mais l'extension prodigieuse des communautés et l'accroissement, hors de toute mesure, de la richesse des moines. Leurs ordonnances, bien que presque toujours appliquées aux Tao-sse et aux Bouddhistes, avaient surtout frappé ces derniers. En effet, parmi les adeptes du Tao, l'élément laïque tenait une place considérable et échappait à toute répression, tandis que, chez les Bouddhistes, la proportion des fidèles laïques étant plus faible, ceux-ci fournissaient, bien que moins nombreux que leurs rivaux, une quantité beaucoup plus grande de moines tombant sous le coup des décrets.

A part la persécution dont les Tao-sse avaient été l'objet en 557 et pendant laquelle nombre d'entre

(1) Li-taï-ti-wang-nièn-piao.
(2) On les nommait Wang-Tsen-si, Wang-Lao-Tchi et Sin-tchi-tchang.

eux furent exécutés ou bannis sous l'inculpation de sorcellerie et de pratiques criminelles rappelant celles attribuées, par les tribunaux du moyen-âge, aux sorciers et aux magiciens noirs de nos pays, les Tao-sse avaient joui d'une tranquillité relative. L'heure des tribulations sonnait, maintenant, pour eux.

En 1261 le petit-fils du fameux Tchinggis-Khan, Koubilaï-Khan (1), appelait à sa Cour un personnage de grande réputation parmi les Bouddhistes lamaïstes du Thibet. Ce théologien, dont la mémoire est encore aujourd'hui l'objet d'un véritable culte dans les sanctuaires thibétains, se nommait P'ags-pa-bLo-gros-rgyal-mts'an (2) [vulgairement Pa-sse pa]. Il instruisit l'empereur dans la doctrine bouddhiste-lamaïste (3) et lui conféra le sacre du dieu Hevajra (sorte d'*abikesha* ou initiation mystique).

A l'instigation des prêtres lamaïstes qui n'étaient encore qu'une poignée, vivant dans son entourage, Koubilaï renouvela l'édit de 574 contre les congrégations — les lamas tenaient à débarrasser la place avant de s'installer eux-mêmes ; — il s'attaqua spécialement aux Tao-sse et ordonna la destruction de tous leurs livres sacrés.

Quelque rigueur qu'on eût déployée, en certain cas, à leur égard, les congrégations avaient jusque-là réussi à échapper au paiement des impôts. Cette situation privilégiée prit fin en 1309. A cette époque, l'empereur Wou-tsoung fut contraint, par le mauvais état des finances publiques, de décréter sou-

(1) Son nom, comme empereur chinois, est Hou-pi-lie.
(2) En sanskrit : Aryamatidhvaja, en mongol : Bogda Batsin Soumati Dharma Dhwadja.
(3) Dérivant de l'école bouddhique du Mahâyâna et différente de celle qui avait été importée en Chine par Kacya-Matanga.

mises à l'impôt, au même titre que celles des particuliers, toutes les terres et propriétés des congréganistes tao-sse ou bouddhistes (selon d'autres données il se serait agit d'une taxe spéciale aux communautés). On peut croire qu'il en coûta à Wou-tsoung d'être réduit à cette extrémité, car l'on doit, à son fanatisme, un édit ordonnant de couper le poing à celui qui frapperait un prêtre bouddhiste et d'arracher la langue à celui qui lui dirait des injures.

L'influence des lamas suscita une vive opposition parmi les Lettrés, mais les moines, résolus à tout pour maintenir et accroître leur situation, se défendirent énergiquement et, comme celle de maints autres Etats, l'histoire de la Chine relate de nombreux drames issus de cette volonté des prêtres de briser tout ce qui lui résiste.

En 1223, le ministre Peï-Tchou périt, ainsi, victime des bonzes qu'il tentait de combattre.

Quelques années plus tard (1328), un autre ministre : Tchang-Koueï, reprit la tâche de son infortuné prédécesseur. Dans un placet que, d'un commun accord avec l'élite des Lettrés, il rédigea et adressa à l'empereur Taï-ting, il s'exprime en ces termes :

« ..... Un prince ne doit penser qu'à gouverner
« l'empire en père de ses sujets et ce n'est pas par
« des bonzes qu'il doit chercher à être heureux.
« Depuis que les bonzes, les lamas et les tao-sse
« font tant de prières et de sacrifices à leur Dieu,
« le ciel a donné des marques continuelles de sa
« colère et jusqu'à ce qu'on voie le culte de *Fo*
« (le Bouddha) aboli et tous les moines chassés,
« on doit s'attendre à être malheureux (1). »

(1) Gaubil.

Les efforts des Lettrés se brisèrent contre la puissance, croissant sans cesse, des moines lamaïstes. Ceux-ci, n'ayant plus de ménagements à garder, usaient sans vergogne de leur pouvoir. Ils avaient licence, entre autres privilèges, de se servir des chevaux de poste de l'Etat et parcouraient le pays avec le faste des princes. Obligation était faite au peuple de les fournir de provisions, pour eux, leur suite et leurs chevaux, pendant tous leurs déplacements. Lors de la visite que le Dalaï Lama du Thibet fit à la Cour de Chine, l'empereur prescrivit à tous de lui rendre les plus grands honneurs et les hauts fonctionnaires de l'empire durent le saluer en s'agenouillant devant lui. Un seul, paraît-il, d'entre les seigneurs, présents à sa réception, se révolta en voyant que le Grand Lama ne daignait pas même répondre par un signe de tête aux hommages exagérés des courtisans et osa enfreindre les prescriptions du cérémonial humiliant imposé par l'empereur : « Brave homme, dit-« il au Grand Lama, je sais que vous êtes le dis-« ciple de Fo et le chef des bonzes, mais peut-être « ignorez-vous que moi je suis le disciple de « Khoung-tse et l'un des premiers parmi les Let-« trés de l'empire; il est bon de vous l'apprendre, « si vous ne le savez pas; ainsi, agissons entre « nous sans cérémonie. » Ayant dit, le Lettré se tenant debout présenta une coupe pleine au pape d'Orient qui, subissant l'ascendant de son interlocuteur, se leva pour prendre la coupe avec politesse (1).

L'empereur Jin-tsoung, tout en rendant justice aux Lettrés et en ordonnant la distribution des livres

(1) Pauthier.

de Koung-tse à tous les officiers et mandarins de ses états, continua à protéger les moines lamaïstes. Ne sachant plus qu'inventer pour affirmer leur puissance, ceux-ci entreprirent de publier leurs livres sacrés en caractères d'or. Trois mille neuf cents onces d'or furent, dit-on, employées à cet usage (1317).

Le successeur de Jin-tsoung : Yng-tsoung, suivit les mêmes errements. Les lamas prirent l'habitude de ces éditions fastueuses de leurs ouvrages canoniques : nous les voyons renouveler, sous les règnes de plusieurs souverains, ces coûteuses fantaisies.

En 1373, un homme d'humble origine, ancien bonze qui avait jeté le froc aux orties pour embrasser la carrière des armes, s'empara du trône (Taï-tsou fondateur de la dynastie des Ming). Comme beaucoup d'autres qui ont approché de trop près les religions et leurs ministres, il ne semble pas que cet empereur ait conservé, de son séjour dans les ordres, une grande vénération pour ses ex-confrères. Il marqua son règne par des mesures très sévères contre les congréganistes et ne laissa subsister qu'un seul temple dans les villes des trois premiers ordres administratifs. Tous les temples et maisons conventuelles se trouvant en surplus dans ces villes ainsi que tous les monastères établis dans les localités de moindre importance furent impitoyablement supprimés par ses ordres. Il interdit également aux communautés d'admettre des novices-femmes avant que celles-ci aient atteint 40 ans révolus.

Un édit, réitérant cette défense, et l'étendant aux novices du sexe masculin, fut publié en 1398 par Kièn-wen-ti. La seconde partie de l'édit de ce

souverain tendait à restreindre le nombre des moines en limitant le nombre des admissions dans les communautés. Voici le passage qui se rapporte à ce sujet :

« Défense est faite aux religieux de la secte des « Bouddhistes et à ceux de la secte des Tao-sse « d'admettre au noviciat un trop grand nombre « de sujets. Tout religieux âgé de plus de 40 ans « aura le droit de s'adjoindre un novice. Si ce der- « nier, après avoir vécu irréprochablement, venait « à succomber, il serait loisible au religieux de le « remplacer » (Taï-thsing-liu-li, 77e section, 4e statut supplémentaire).

Le commentaire qui accompagne cet article vaut qu'on en cite quelques mots :

« Les religieux, dit le rédacteur, à quelque ordre « qu'ils appartiennent, sont des sujets inutiles en- « fermés dans leurs couvents; plongés dans l'inac- « tion, ils bravent perpétuellement la société... »

Le règne de Kièn-wen-ti fut court (moins de 4 ans) et agité par la révolte qui renversa son trône; ses décrets contre les congrégations restèrent lettre morte; les moines crièrent à l'intolérance et passèrent outre.

L'oncle de Kièn-wen-ti, après avoir vaincu son neveu et pris possession du pouvoir, poursuivit ceux qui avaient contrevenu aux lois éditées par ses prédécesseurs : 1.800 jeunes gens ayant adopté la profession religieuse avant l'âge légalement fixé à cet effet durent rentrer dans la vie civile. Cet empereur poursuivit aussi les magiciens tao-sse et fit brûler tous ceux de leurs livres traitant du *Tan* (breuvage magique qui était censé rendre immortels ceux qui le buvaient).

Tenus en suspicion depuis plus d'un siècle, les moines, et en particulier les moines Tao-sse, se relevèrent de cette longue disgrâce sous le règne de Hian-tsoung (1465). Désormais le désir de se procurer le fameux *Tan* va hanter ce souverain et ses successeurs et les pousser à mille extravagances.

En vain les Lettrés tentent-ils, encore une fois, sous Chi-tsoung (en 1538), d'obtenir la suppression des communautés; cet empereur ne leur répond qu'en les frappant en la personne de leur maître Koung-tse (Confucius) dont, poussé par les moines, il ordonne de détruire toutes les statues.

Chi-tsoung ayant cédé à sa folie et bu le « breuvage d'immortalité », que lui versèrent les religieux Tao-sse, mourut empoisonné comme jadis l'empereur Youèn-tsoung.

D'après les renseignements fournis par les missionnaires européens, le nombre des temples et monastères existant en Chine vers 1600 était incalculable. 480 d'entre eux étaient des lieux de pèlerinage particulièrement fréquentés par la foule des fidèles et possédaient d'immenses richesses. Les documents officiels mentionnaient l'existence de 530.000 congréganistes autorisés et reconnus par l'Etat, sans compter, naturellement, un grand nombre de bonzes non reconnus.

On le voit : par l'effet des divergences de vue des empereurs qui s'étaient succédé, du fanatisme outré de quelques-uns d'entre eux, de la superstition populaire et surtout de l'inébranlable ténacité des congrégations, la lutte que, dès le VIe siècle, le pouvoir civil avait engagée contre elles était loin, après 1.000 ans de péripéties diverses, d'avoir donné la victoire à ce dernier.

Ce n'est point que les armes aient manqué, à la Société laïque chinoise, pour se défendre contre la trop grande multiplication des ordres religieux : les textes qui vont suivre permettront d'en juger ; mais leur application ne fut pas continue et elle resta, presque toujours, très défectueuse.

Voici, d'abord, un ancien décret relatif à la fondation des maisons religieuses :

« Attendu que les monastères bouddhiques et « les monastères de la secte Tao compromettent, « sans utilité, la fortune du peuple..... il est inter- « dit à tout individu d'en fonder de nouveaux « comme aussi d'augmenter les anciens.

« Quiconque enfreindra cette loi recevra 100 « coups de bambous.

« Si c'est un religieux bouddhiste ou un religieux « de la secte Tao, il lui sera interdit de continuer à « exercer la prêtrise et il sera banni à perpétuité « du territoire de l'empire.

« Si c'est une religieuse de la secte des boud- « dhistes ou de la secte Tao, elle deviendra esclave « du gouvernement. » (Taï-thsing-liu-li, 77e sect., 1er statut.)

Le commentaire ajoute encore :

« On confisquera le terrain sur lequel on aura « commencé à bâtir et les matériaux de construc- « tion. »

Cette loi n'a jamais été sérieusement mise à exécution et on lui a substitué le texte plus moderne, plus administratif surtout, qui va suivre :

« S'il se trouve des individus qui désirent fonder « soit un monastère bouddhique, soit un monas- « tère tao-sse, soit un temple, ces individus devront « adresser une requête au *Tsoung-tôu* (gouverneur « général) ou au *Fou-youèn* (sous-gouverneur) de

« la province dans laquelle se trouve leur domi-
« cile. Le Tsoung-tóu, ou, en son lieu, le *Fou youèn*
« soumettra l'objet de la requête à S. M. impériale
« qui fera connaître sa volonté par un arrêté.

« Les requérants pourront alors, si la décision
« leur est favorable, construire le monastère ou le
« temple». (Taï thsing liu-li, art. : 773e statut supplémentaire.)

La guerre acharnée entre les Chinois et les Tartares-Mandchoux, qui marque le commencement de la dynastie actuelle, ne laissa pas, aux souverains, le loisir de s'occuper des congrégations. Le pays une fois pacifié, peut-être eussent-elles attiré l'attention des empereurs tartares, mais, à ce moment, ceux-ci furent absorbés par des événements qui étaient, pour la Chine, les avant-coureurs d'une ère toute nouvelle.

Les congrégations d'Occident avaient envoyé des émissaires dans les Etats du Fils du Ciel; à leur tour, leurs bonzes allaient se mesurer sur le terrain où les disciples de Confucius combattaient depuis tant de siècles contre l'envahissement de la religiosité et du mysticisme.

Dès ce moment, les soucis que leur causent les missionnaires chrétiens se substituent, dans l'esprit des gouvernants chinois, à ceux qui leur venaient autrefois de leurs moines nationaux. Mieux armés que leurs confrères tao-sse ou bouddhistes, forts de l'appui que leur prêtent les Puissances occidentales, ayant, à plusieurs reprises, servi de prétexte à l'invasion et au pillage de la Chine, ils sont devenus, pour ses hommes d'Etat, l'objet de préoccupations qui, jointes à celles de l'intrusion progressive et continue des « Barbares d'Occident », relèguent tout à fait au second plan l'intérêt

qui s'attachait jadis aux congrégations chinoises.

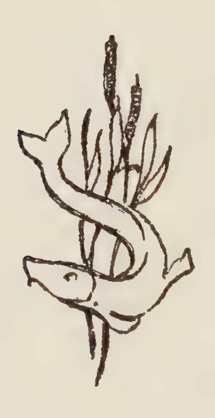
La situation de ces congrégations n'a guère changé. Comme autrefois, les hautes classes sociales restent fidèles à l'esprit absolument matérialiste du confucéisme. Les plus éclairés parmi les Lettrés y ajoutent une certaine culture européenne qui n'est pas faite pour les incliner vers les superstitions des moines. Quant au peuple, comme autrefois, aussi, il s'abandonne à toutes les pratiques insensées d'un Bouddhisme et d'un Taoïsme bâtards, amalgamant en un chaos singulier les génies nationaux, les docteurs déifiés de l'Eglise lamaïque, les divinités du panthéon hindou et le culte des ancêtres.

Moins puissants, moins riches, de nos jours, qu'aux périodes où la faveur des souverains se déversait sur eux, les moines des diverses sectes sont encore en nombre considérable, tant en Chine que dans les pays de civilisation chinoise tels que l'Indo-Chine, le Japon, la Corée. Méprisés par les Lettrés, ils sont raillés et chansonnés en de petites poésies satiriques qui rappellent, traits pour traits, les œuvres du même genre qu'ont inspirées les moines de nos pays : amour de la bonne chère et du lucre, trafic des prières et des cérémonies religieuses, fainéantise, libertinage clandestin, toute la gamme se retrouve dans les chansonnettes ou pièces bouffes de la Chine et de l'Annam.

Quel sort l'avenir réserve-t-il aux Congrégations d'Extrême-Orient? — Evidemment les présages ne leur sont pas favorables et rien de bon, pour elles, ne peut sortir du contact de la race jaune avec la civilisation européenne. Mais le danger qui les menace est loin. Longtemps encore les moines continueront à brûler du papier doré devant les Boud-

dhas et les génies aux yeux de cristal ou de jade, à réunir les petits écoliers des campagnes; les religieuses iront soigner les malades, ensevelir les morts et sauront se changer, au besoin, en discrètes entremetteuses afin d'aider à quelque mariage difficile. Longtemps, devant les bols de porcelaine alignés, pleins de riz, sur les tables étroites, prendront place les communautés assemblées, telles que je les vis dans le cadre pittoresque des pagodes, aux toits encadrés de clochettes, s'érigeant sur l'horizon verdoyant des rizières.

ALEXANDRA MYRIAL.



LE CHANT DU GRILLON

—

Dans le silence de la nuit chantait, hier soir,
chantait je ne sais où le grillon du foyer.
Ce petit chant élargissait encore le noir.
La flamme triste de ma bougie s'allongeait.

Allons. Il a fallu se recoucher, la mort
dans l'âme, en se disant que, pas plus qu'autrefois,
je n'aurais de bonheur sans doute, et que la voix
de ce cri-cri n'était que moi-même, et rien d'autre.

Ecoute, mon enfant, écoute le cri-cri.
Tu n'as pour te calmer que ce grésillement.
Mais comprends comme il est vaste, comme il s'étend
sur toute la vallée du cœur endolori...

Tout se tait, le chagrin, l'ennui, l'homme, que sais-je?
Seul le chant continue du grillon-boulanger.
Adresse-t-il à Dieu une plainte légère,
et Dieu laisse-t-il seul ce grillon lui parler?

Ecoute ce qu'il dit. Il dit le pain obscur
et le pot ébréché dans les cendres amères.
Il dit le chien qui dort. Il dit la ménagère.
Il dit je ne sais quoi de triste, bon et pur.

Il dit qu'il est ami. Il dit que, l'autre jour,
mon fermier a conduit sa fiancée à l'église,
et que la métairie était pleine d'amour,
ainsi qu'un cerisier est tout plein de cerises.

Il dit que les époux sont venus me saluer
et que, graves et lents, ils m'ont fait visiter
leur chambre où, dans le lit nuptial ouvert, dormait
la plus petite sœur de cette mariée.

La noce est repartie. Et ont fini les danses.
L'épouse a remplacé sa sœur la plus petite.
La joie est simple au fond de la chambre bénite.
L'horloge et le grillon s'aiment dans le silence.

FRANCIS JAMMES.



LES PETITS ROMANTIQUES

—

ULRICH GUTTINGUER

ET SES CORRESPONDANTS[1]

D'APRÈS LEURS LETTRES INÉDITES

—

Les lettres qu'on lira plus loin sont tirées de papiers d'Ulric Guttinguer, qui m'ont été obligeamment communiqués par son fils. C'est même à peu près tout ce qu'ils contiennent d'intéressant, la correspondance de ce charmant petit poète romantique ayant été pillée ou détruite pendant la guerre de 1870 par les Prussiens ou les maraudeurs (2).

Je me hâte de dire que ces lettres ne sont pas celles que je cherchais. Quand M. Gabriel Guttinguer me remit les cartons de son père, je pensais que j'aurais la chance d'y trouver les lettres que Sainte-Beuve lui écrivit de 1829 à 1837, années pendant lesquelles l'auteur des *Consolations* et de *Volupté* subit indiscutablement l'influence — heureuse et fâcheuse à la fois — du mystique romancier d'*Arthur* (3); mais la pie, hélas! avait été

(1) Ernest Fouinet, Antoine de Latour, Ch. Nodier et sa fille, Sainte-Beuve, Roger de Beauvoir, Alfred Tattet, etc.

(2) Le fils d'Ulric Guttinguer habitait alors à Asnières une petite villa qu'il abandonna comme tant d'autres aux approches du Siège.

(3) Ce roman d'*Arthur*, complètement oublié aujourd'hui, eut un retentissement considérable à l'époque où il parut chez Renduel (décembre 1836). Sainte-Beuve, qui s'en est visiblement inspiré dans son roman de *Volupté* — car il connaissait la première édition d'*Arthur* publiée à Rouen dès 1834 sous le voile de l'anonyme, et M. de Lovenjoul nous apprend qu'il avait d'abord eu l'idée d'écrire ce livre en collaboration avec Guttinguer — Sainte-Beuve, dis-je, en rendit compte dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 décembre 1836, et Vinet dans *le Semeur* du 26 juillet 1837, et les lettres que

prise au nid, et l'on jugera de la perte faite ici par l'histoire littéraire, rien qu'à la lecture des lignes suivantes, extraites d'une lettre que Sainte-Beuve écrivait à Guttinguer le 14 mai 1862 : « Vous nous avez vus dans ces deux ou trois années de véritable ivresse, vous m'avez vu dans ces six mois célestes de ma vie qui m'ont fait faire les *Consolations;* vous avez contribué à m'y inspirer par ce mélange de sentiments tendres, fragiles et chrétiens que vous agitez en vous et qui sont un charme (1). »

M. le Vicomte Spoelberch de Lovenjoul possède plus

j'ai sous les yeux témoignent de l'admiration que les lettrés du temps éprouvèrent pour *Arthur*. « Notre bon et cher ami Sainte-Beuve, écrivait Ernest Fouinet à Guttinguer, m'a fait de votre part un cadeau dont il me tardait de vous remercier avec toute l'effusion de mon cœur. Que j'aime *Arthur!* et que je suis fier de me dire que je le comprends et que je le sens! La lecture de ce livre si touchant et si tendre est destinée à faire du bien à plus d'un cœur souffrant, et de ce beau vase d'albâtre coulera un baume réparateur sur bien des blessures de l'âme. *Arthur*, dans la première partie est vrai suivant le monde, dans la seconde il est vrai suivant le ciel. Comment des mémoires aussi complets d'une existence élue ne seraient-ils pas pleins d'un intérêt haut et puissant?

« Ma femme, bien digne de comprendre *Arthur*, même dans la phase la plus austère de sa vie, l'a lu avec un vif plaisir et moi je vous répète avec toute affection que j'aimerais à serrer la main de votre poétique et pieux ami. Si vous vouliez être mon intermédiaire et recevoir les témoignages d'amitié pour lui, vous seriez bien aimable de venir me voir quand vous serez à Paris. Si vous y habitiez je courrais tout de suite vous voir et vous prier de lire *le Village sous les sables* (l'œuvre la plus remarquable de Fouinet) dont une seconde édition me permet de vous offrir un exemplaire. Vous y trouverez, j'ose l'espérer, des choses qui pourront plaire à l'auteur d'*Arthur*. » (Lettre inédite de janvier 1837.)

Un autre poète, plus oublié encore qu'Ernest Fouinet, Charles Castellan, écrivait à Guttinguer au mois de mars 1837 : « ..... Des livres comme celui d'*Arthur* sont faits pour opérer des guérisons radicales, et je lui ai dû pour ma part des heures de recueillement dont je retirerai du profit, j'en suis sûr. Je vous félicite bien sincèrement, Monsieur, de la paix et du bien-être que vous avez eu la force de vous procurer ; désormais, pour vous, vouloir ce sera pouvoir, et si j'en juge par les touchantes confidences d'*Arthur*, je suis certain que vous voudrez à tout jamais. » (Lettre inédite.)

Enfin, Mme Menessier-Nodier lui mandait en 1841 : « ... J'ai quelque chose de plus que de l'admiration pour l'auteur d'*Arthur*, car indépendamment de ce que c'est un des plus beaux livres qu'on ait écrits, c'est aussi une des plus belles actions qu'on ait commises... » (Lettre inédite.)

(1) *Corresp. de Sainte-Beuve*, t. I, p. 293.

de cent lettres écrites par Guttinguer à Sainte-Beuve de 1829 à 1837. Il est donc probable que Sainte-Beuve en avait écrit autant à Guttinguer dans le même laps de temps. « A partir de 1837, dit M. de Lovenjoul, Sainte-Beuve ne garda sans doute plus la suite de ces lettres, car jusqu'en 1857 il ne s'en trouve pas une seule dans le dossier, et de 1857 à la mort de Guttinguer (1866), il n'en existé qu'une dizaine en tout (1). » — Je crois plutôt qu'à dater de l'exode de Sainte-Beuve en Suisse (1837) il y eut un refroidissement sensible dans ses rapports avec Guttinguer et que le charme qui avait agi sur lui était bel et bien rompu. Ce qui me fortifie dans cette croyance, c'est le passage suivant d'une lettre que M. Antoine de Latour (2) adressait à Guttinguer au mois

(1) *Sainte-Beuve inconnu*, p. 136

(2) Antoine de Latour, dont je n'ai pas besoin de rappeler ici les titres littéraires, était précepteur du duc de Montpensier quand il fit la connaissance de Guttinguer. Il le servit de tout son pouvoir auprès du roi, de la reine et des princes, il s'employa à le faire décorer par M. Salvandy qui se plaisait à fleurir la boutonnière des artistes et des poètes, et entretint avec l'auteur d'*Arthur* une correspondance régulière où il y aurait beaucoup à glaner pour l'histoire littéraire de la première moitié du dix-neuvième siècle. De celles de ses lettres que j'ai sous les yeux j'extrais les passages suivants : « Le ciel continue à être serein de toute façon pour nos belles fêtes. Au milieu de toutes ces magnificences une fête à moi et peut-être la vôtre aussi, c'est le volume de Victor (Hugo) que *les Débats* annoncent ce matin, *les Voix intérieures :* les aura-t-il toutes écoutées ? » — « Pendant que nous nous enfonçons sous ces sombres avenues de l'imagination, le canon semble vouloir recommencer la poésie de l'Empire, non celle de Lormian ou d'Arnauld, mais celle de Napoléon, le seul poète de son temps. Aurons-nous la guerre ou la paix ? mon ami, ni l'un ni l'autre, je le crains. L'Europe me rappelle en ce moment la scène des Deux Ours dans *l'Ours et le Pacha*, mais lequel des deux est le véritable ours, et lequel a le plus peur de l'autre ? c'est ce que votre fils sait aussi bien que vous et moi. J'ai grand'peur que vous n'ayez trop raison et que nous n'entrions dans l'ère de la barbarie. Cela vaudrait mieux que l'âge d'airain de la calomnie écrite. Après l'âge d'or, l'âge d'argent, l'âge de fer, etc., etc., il y a l'âge de la plume et c'est le pire... » (Lettre inédite du 20 octobre 1840.)

— Ce Sainte-Beuve est un singulier homme. Tenez, voici un lambeau de journal qui m'est tombé sous la main et où on le parodie assez drôlement.

— Lisez-vous le *Journal de Paris ?* Il vous attaquait l'autre matin de la même pierre que Sainte-Beuve. Il accusait Sainte-Beuve de vous avoir découverts, M. Vinet et vous. Vous verrez que le savant

de novembre 1837 : « ... Pour Sainte-Beuve, je vous l'abandonne, il a quitté Paris le 12 du mois dernier, et depuis cette époque il est à Genève. (C'est à Lausanne qu'il aurait dû dire.) Ainsi, ne le faites pas réclamer en France, si vous tenez encore à le mettre dans les petites affiches (1). »

Cependant, à son retour à Paris, Sainte-Beuve revit Guttinguer. Cela résulte de la lettre qu'il écrivait à Juste Olivier, de Lausanne, au mois de juillet ou d'août 1838 :

« J'ai pourtant, lui mandait-il, été hier à Saint-Germain pour la première fois par le chemin de fer chez mon ami Guttinguer. C'est merveilleux : à 9 heures du soir sonnantes je partais de Saint-Germain (6 lieues de Paris) et j'étais rendu à mon hôtel à 10 heures sonnantes; il avait fallu au pas traverser la moitié de Paris. Chez Guttinguer je devais trouver Musset qui loge pour le quart d'heure à Saint-Germain à une fashionnable auberge où il pratique la vie de ses drames, mais, gris dès le matin, il avait de plus un *rendez-vous* à Paris, et n'a pu être de retour à temps; nous n'avons eu à dîner que mon ami Tattet et un autre gentil monsieur, mais à peine éveillés de leur griserie et de tout ce qui s'ensuit. C'était triste au fond de les voir ainsi. M. Brugnière, le

critique vous aura pris tous deux pour des contemporains de Ronsard !

— Où j'étais ? à Dreux, et nous en arrivons, c'était bien triste. *Les Débats* d'hier nous ont donné tout le détail, mais l'impression solennelle de cette grande chose, ils ne sauraient nous la donner : l'accueil des populations était respectueux et tendre, toute la campagne était là. La douleur du roi avait toute la grandeur de son caractère, celle des Princes était vive et touchante. Une pensée nous soulageait tous, c'est que la Reine n'était pas là : en serait-elle revenue ? Le cadre de cette grande scène eût été beau avec un rayon de soleil. L'hiver ajoutait à la tristesse de tous. Ce Saint-Denis des rois de Juillet est sur une hauteur qui domine la ville, et, comme la dynastie même de ces rois, il remplace une vieille citadelle en ruines. Malheureusement la chapelle est une déplorable construction dans le goût moderne. Je n'ai point vu les caveaux, un petit nombre ont été admis, mais ceux qui en sortaient avaient versé bien des larmes. C'est là qu'a éclaté la douleur de ce pauvre père. Dieu veuille que nous y retournions bien tard, bien tard, nous avons grand besoin de lui... » (Lettre inédite du 29 janvier 1839.)

(1) Lettre inédite.

compositeur, a chanté d'aimables chansons, celle du *Bon vieillard* de Béranger dont la musique est de lui : cela m'a rappelé nos soirs de Lausanne ! Guttinguer m'a montré force sonnets charmants (1)... »

Mais en dépit des vers et de la musique qu'il avait entendus à Saint-Germain, Sainte-Beuve ne semble pas être retourné chez son ami Guttinguer (2). Pourquoi ? pour plusieurs raisons qui se devinent. D'abord il avait fait peau neuve durant son séjour à Lausanne et la jeunesse littéraire qui s'amusait à Saint-Germain ne l'amusait plus ; ensuite il ne tenait pas à rencontrer chez Guttinguer M. et Mme Victor Hugo qui habitaient alors dans ces parages, l'été, et qui avaient rompu définitivement avec lui, on sait dans quelles circonstances.

Je fus donc quelque peu désappointé de ne trouver aucune lettre de Sainte-Beuve dans les papiers de l'auteur d'*Arthur*, mais ce désappointement fit vit place à une surprise des plus agréables quand j'y découvris des lettres de Charles Nodier (2), de sa fille, de Mme Victor

(1) Lettre inédite.

(2) « Ne dites donc pas, écrivait Antoine de Latour à Guttinguer au mois de janvier 1839, ne dites donc pas que vous avez perdu Sainte-Beuve : il est à vous comme toujours ! » (Lettre inédite.)

Voici une lettre que Charles Nodier adressait à Guttinguer, le 23 octobre 1838 :

« Mon cher ami et maître,

Ma fille me disputerait le plaisir de répondre à votre charmante lettre, si la pauvre femme n'etait pas au lit côte à côte d'une marmotte qu'elle m'a donnée il y a trois jours. Elle me charge donc de vous remercier de votre delicieuse prose et de vos vers délicieux, en attendant qu'elle puisse le faire elle-même.

« J'ai à vous remercier pour mon compte de l'inappréciable cadeau que vous faites à mon amitié, en me dédiant vos belles inspirations de *Jumièges* Je ne comptais plus, hélas ! sur tant de gloire, mort que je suis aux lettres humaines et enterré depuis trois ans dans la poudre des Dictionnaires ; mais si je suis tout fier que la lyre me conserve quelque souvenir, je suis plus heureux encore de celui de l'amitié. C'est surtout à ce titre que votre beau sonnet m'a profondément touché. J'y voudrais bien quelques louanges de moins, mais dans la langue que vous parlez avec tant de grâce, les louanges ne tirent heureusement pas à conséquence,

On ne peut trop louer trois sortes de personnes,
Les Dieux, sa maîtresse et son roi,

dit la Fontaine. On ne peut trop louer aussi ses amis, et je suis

Hugo, d'Antoine de Latour, de Roger de Beauvoir et toute une correspondance d'Alfred Tattet qu'on lira plus loin et qui valait vraiment la peine d'être mise au jour.

Certes, le nom de Tattet n'est pas un nom littéraire. Alfred Tattet n'a jamais rien écrit, que je sache; mais il touche quand même à la littérature par les chaudes amitiés qu'il compta dans le monde romantique, et chacun sait qu'il fut le confident, le second, la doublure et comme l'ombre d'Alfred de Musset qui était de son âge.

C'est chez Tattet que fut lue pour la première fois *la Coupe et les lèvres* (1832) et c'est à lui qu'elle est dédiée; c'est chez sa mère qu'eut lieu la première lecture du poème de *Rolla* (1833). Quand Musset revint d'Italie plus mort que vif, il n'y a qu'à Tattet qu'il ouvrit sa porte. Lorsque, tout saignant encore du mal qu'il avait rapporté de Venise, il jetait au feu les gravures qui décoraient sa chambre et faisait le vide dans sa bibliothèque, c'est Tattet qui le réconcilia avec l'art et la vie en lui offrant une belle épreuve de *la Sainte-Cécile* de Raphaël; c'est à Bury, chez son ami, que Musset composa les stances désespérées de *Tristesse;* c'est Tattet, enfin, qu'il prit pour juge du différend qui avait éclaté, en 1839, entre lui et son frère au sujet de son roman du *Poète déchu* (1), car il avait du goût, du bon sens, beaucoup de lectures, et il n'était pas de ceux que l'amitié aveugle.

Mais Alfred Musset ne l'aimait pas seulement pour ses qualités, qui étaient exquises, il l'aimait aussi pour ses passions qui étaient dangereuses. C'est Tattet qui l'avait lancé dans le monde où l'on s'amuse et l'on verra que

fâché qu'il l'ait oublié, mais vos lecteurs s'en souviendront. Donnez-moi donc votre livre, mon cher Guttinguer, et que ce reflet de votre beau talent qui va briller sur mon nom le sauve du moins d'un entier oubli. On saura que vous m'aimiez, et c'est un titre à être aimé de tous ceux qui apprécient votre esprit et votre cœur.

Tout à vous pour toujours.

CHARLES NODIER.
De l'Académie française.

(1) Ce roman, qui devait être publié dans la *Revue des Deux-Mondes*, ne fut jamais achevé et Paul de Musset déclare dans la *Biographie* de son frère que son intention était de détruire les fragments qu'il en possédait.

dans ses lettres il est souvent question de chevaux et de femmes. Mais quel joyeux compagnon de plaisir! Quel entrain! quelle élégance! et par-dessus tout quelle sûreté de commerce! quelle fidélité à ses amis! On connaît le sonnet que lui dédia le poète des *Nuits*, quand Tattet quitta Paris en bonne fortune, au mois de mai 1843 :

Ainsi, mon cher ami, vous allez donc partir!
Adieu; laissez les sots blâmer votre folie.
Quel que soit le chemin, quel que soit l'avenir,
Le seul guide en ce monde est la main d'une amie.

Vous me laissez pourtant bien seul, moi qui m'ennuie,
Mais qu'importe? L'espoir de vous voir revenir
Me donnera, malgré les dégoûts de la vie,
Ce courage d'enfant qui consiste à vieillir.

Quelquefois seulement, près de votre maîtresse,
Souvenez-vous d'un cœur qui prouva sa noblesse,
Mieux que l'épervier d'or dont mon casque est armé,

Qui vous a tout de suite et librement aimé,
Dans la force et la fleur de sa belle jeunesse
Et qui dort maintenant à tout jamais fermé.

Onze ans auparavant, il lui disait déjà :

Dans mes jours de malheur, Alfred, seul entre mille,
Tu m'es resté fidèle où tant d'autres m'ont fui.
Le bonheur m'a prêté plus d'un lien fragile;
Mais c'est l'adversité qui m'a fait un ami.

Aussi, quand cet ami lui manqua, quand Tattet mourut, au début de l'année 1857, Musset dit un soir à sa gouvernante qui le grondait de certaine imprudence : « Ne vous fâchez pas, ce sera peut-être la dernière; mon ami Tattet m'appelle et je crois que j'irai bientôt le rejoindre (1). »

Il le rejoignit, en effet, le 1er mai suivant.

Les lettres de Tattet à Guttinguer embrassent exactement — chose assez curieuse — la période comprise entre 1837 et 1857, où Sainte-Beuve et Guttinguer semblent avoir cessé de s'écrire. Il y a dans cette correspondance

(1) *Biographie d'Alfred de Musset*, par son frère, p. 331.

un certain nombre de trous qui doivent parvenir du pillage de la maison d'Asnières, mais c'est assez des lettres que nous publions ci-après pour reconstituer le milieu spécial où vécut Tattet jusqu'en 1843, date où il quitta Paris pour vivre à Fontainebleau d'une vie relativement régulière, et c'est assez aussi pour nous rendre la physionomie amusante du joyeux dandy qui les signa et de l'écrivain auquel elles furent adressées. Sans compter qu'elles pétillent comme le vin de Champagne et qu'elles fourmillent d'anecdotes, de mots d'esprit, de petites notes sur le monde romantique dont l'histoire littéraire pourra faire son profit.

A l'époque où s'ouvre cette correspondance, Ulric Guttinguer avait cinquante-deux ans, étant né à Rouen en 1785. Il avait donc vingt-cinq ans de plus que Musset et Tattet. Un quart de siècle! cela pèse sur la tête d'un homme arrivé à la cinquantaine. Mais tous ceux qui l'ont connu s'accordent à dire que Guttinguer resta jeune toute sa vie (1). Il le faut bien, d'ailleurs, pour qu'il ait été recherché comme il le fut, de la jeunesse

(1) Le 24 décembre 1859, N. Martin, qui fut un charmant poète, lui adressait des vers inédits que voici :

A ULRIC GUTTINGUER.

Vous vieux? allons donc! vous mentez, mon maître :
Vous avez vingt ans, du moins par le cœur,
Et le cœur est tout et de tout vainqueur!
Qu'est auprès de vous, je crois m'y connaître,
Un jeune homme sec et déjà moqueur?
Vous vieux? allons donc! vous mentez, mon maître!

Homère était vieux, Ossian aussi;
Et leurs cœurs profonds ont couvé les flammes
Où viennent sans fin s'allumer les âmes :
Si vous êtes vieux, vous l'êtes ainsi;
J'en prends à témoin vos vers et les femmes!
Homère était vieux, Ossian aussi.

De l'homme ici-bas l'âme est la mesure!
Qu'importe qu'il soit né tel ou tel jour?
Le cœur seul est vieux où s'éteint l'amour;
L'être nous sourit tant que le feu dure
Et maint corps transi se presse alentour.
De l'homme ici-bas l'âme est la mesure.

dorée dont faisaient partie Musset, Tattet, Chaudesaigues, Roger de Beauvoir et le prince Belgiojoso... Quand il publia en 1825 ses *Mélanges poétiques*, Charles Nodier se demandait s'il était classique ou romantique. A quoi Guttinguer répondit qu'il était l'un et l'autre. Il eût mieux fait de dire qu'il n'était ni l'un ni l'autre. Il appartenait au dix-huitième siècle non seulement par la date de sa naissance, mais encore par l'éducation qu'il avait reçue et par la qualité de ses premières poésies. Qu'on relise quelques-unes de ses élégies et surtout ses fables de *Polichinelle et les enfants*, *l'Etoile et la Fusée*, *le Chêne et le Chèvrefeuille*, et qu'on me dise s'il n'y a pas dans ces petits vers élégants, alertes et spirituels, comme un écho léger des « chansons » de Parny! Aussi bien je ne vois pas pourquoi l'on s'en étonnerait, quand on sait que Châteaubriand et Lamartine firent du poète de la *Guerre des Dieux* les délices de leur première jeunesse. Seulement Guttinguer fut moins heureux qu'eux, peut-être parce qu'il n'avait pas leur génie : il ne réussit jamais à se débarbouiller complètement de la poésie légère et facile du dix-huitième siècle, et ce serait être dupe des apparences que de se laisser prendre au côté mystique de ses œuvres soi-disant romantiques. Il n'était pas plus romantique, littérairement parlant, que Guiraud, Soumet, Ancelot, bien qu'il collaborât à la *Muse française*, mais il avait l'imagination catholique, et c'est par là qu'il fait illusion et qu'il se rattache au Cénacle de 1829... Est-ce par ce côté qu'il plut tout de suite au jeune poète des *Contes d'Espagne et d'Italie?* Assurément non, ce fut bien plutôt par la tournure de son esprit et par la réputation que lui avaient faite ses succès auprès des femmes. Relisons ensemble les beaux vers que Musset lui adressa, à la suite d'une conversation confidentielle, pendant le voyage qu'ils firent tous deux en Normandie, au mois de juillet 1829.

Ulrich, nul œil des mers n'a mesuré l'abîme,
Ni les héros plongeurs, ni les vieux matelots.
Le soleil vient briser ses rayons sur leur cime,

Comme un soldat vaincu brise ses javelots.
Ainsi, nul œil, Ulrich, n'a pénétré les ondes
De tes douleurs sans borne, ange du ciel tombé.
Tu portes dans ta tête et dans ton cœur deux mondes,
Quand le soir près de moi tu vas triste et courbé.
Mais laisse-moi du moins regarder dans ton âme,
Comme un enfant craintif se penche sur les eaux;
Toi si plein, front pâli sous des baisers de femme,
Moi si jeune, enviant ta blessure et tes maux.

Ces deux derniers vers nous édifient suffisamment sur la nature des confidences que Guttinguer fit à son jeune compagnon de voyage. Hélas! Musset ne devait pas tarder à connaître la blessure et les maux de l'amour. Pendant qu'il était à Honfleur, que ne demanda-t-il aussi à son hôte le secret de sa belle santé? Je suis sûr que Guttinguer lui aurait répondu : « Faites comme moi, amusez-vous, menez la vie à grandes guides, courez les tripots, les écuries et les femmes, mais quand viendra la quarantaine, rangez-vous et faites une fin. Il n'y a que les sots qui aient peur du mariage; le mariage n'a jamais empêché le plaisir, il y met un frein, voilà tout. » Cela est si vrai que Tattet éprouva un jour le besoin de suivre l'exemple de Guttinguer. Mais pour finir dignement dans les liens du mariage, on doit encore être capable d'aimer. Or, Alfred de Musset avait laissé son cœur à Venise et il faut croire que personne n'avait pu le lui rapporter et que le breuvage que lui avait préparé Pagello avait laissé sa blessure ouverte, puisqu'il disait longtemps après, comme pour se consoler de l'amour perdu :

Si deux noms quelquefois s'embrouillent sur ma lyre,
Ce ne sera jamais que Ninette ou Ninon.

LÉON SÉCHÉ.

LETTRES DE TATTET A GUTTINGUER

3 octobre 1837.

Encore une semaine passée sans vous voir, cher bon ami. Avec quelle rapidité le temps s'envole!

J'ai toujours peur en me couchant jeune homme de me réveiller vieillard. Soyez heureux, ami, la brouille est bien complète et je ne reverrai plus Jenny. J'ai donné la clé des champs à ce gros oiseau. Où donc trouver une femme qui vous aime, ou tout au moins qui se laisse aimer? Toutes les malheureuses qui m'entourent sont gangrenées jusqu'à la moëlle et sèches de cœur comme des pierres ponces. Elles ont tellement en horreur ce mot amour qu'elles l'ont rayé de leur vocabulaire à moins qu'il ne veuille dire duperie, fausseté, mystification, et cependant il y en a qui ne demanderaient pas mieux que d'être amoureuses, quand ce ne serait que pour changer : mais elles ne le peuvent pas, même en le voulant, et c'est ici qu'est la punition du ciel. Elles ont semé en trop d'endroits la divine semence du Seigneur, elles ont répandu sur trop de têtes le parfum contenu dans leur cœur, et, au moment d'avoir une passion durable, la force leur manque : elles avaient compté sur des ressources qu'elles n'ont plus. Elles croyaient qu'elles pourraient aimer longtemps parce qu'elles avaient tenté d'aimer souvent et elles se trompaient. Il y a une certaine somme de délicatesse et de sentiment qui, une fois dépensée, ne se renouvelle plus. Au lieu d'en faire une seule et même gerbe, elles distribuent une à une ces belles fleurs odorantes, elles en parent un nombre infini de boutonnières, et quand l'instant et venu de déposer aux pieds d'un homme tous les trésors de leur âme, elles la trouvent froide et vide comme si la mort y avait passé. — Mais c'est assez vous ennuyer de choses que vous savez mieux que moi. Je vous aurais amené Féray ces jours-ci, s'il n'était point parti pour la Normandie. Il est allé à Evreux

pour les élections, sans doute qu'il ne tardera pas à nous revenir. Alors vous pouvez compter sur nous deux. — Les vers sur Mme de Cicé sont de Méry. J'ai appris cela hier. C'est une manière de payer sa dette à V. H. (Victor Hugo) qui lui a cassé l'encensoir sur le nez dans son dernier volume de vers.

Quel jour viendrez-vous ici? Adieu, très cher et tout à vous.

ALFRED T.

13 novembre 1837.

Cher ami, votre sonnet dans le goût de Pétrarque m'a fait un grand plaisir et rendu un grand service. Grâce à lui, j'ai relu quelques sonnets de votre divin maître. Voici la fin du 126e que je trouve délicieuse : « Il cherche en vain une image de la beauté divine, celui qui n'a jamais vu ses yeux et leurs tendres et doux mouvements; il ne sait pas comment l'amour guérit et comment il blesse, celui qui ne connaît pas la douceur de ses soupirs, et la douceur de sa parole, et la douceur de son sourire. » — En voici un autre (le 25e) empreint d'une profonde tristesse et qui prouve qu'il n'y avait pas que de l'esprit dans sa passion, comme on le lui a si souvent reproché : — « Plus j'approche du dernier jour qui abrège la misère humaine,

(Quanto più m'avvicino al giorno estremo)

plus je vois le temps rapide et léger dans sa course et s'évanouir l'espérance trompeuse que je fondais sur lui. Je dis à mes pensées : Nous n'irons pas désormais longtemps parlant d'amour : cet incommode et pesant fardeau terrestre se dissout comme la neige nouvelle, et bientôt nous serons en paix parce qu'avec lui tomberont les espérances qui

m'ont fait rêver si longtemps, et les ris et les pleurs, et la crainte et la colère. Nous verrons alors clairement comme souvent l'on s'avance dans la vie au milieu de choses incertaines et combien on pousse de vains soupirs. »

Une chose bien extraordinaire et que vous ignorez peut-être, c'est que Laure mourut dans le même mois (6 avril, je crois), le même jour, à la même heure que Pétrarque l'avait vue pour la première fois. La grande question est de savoir s'il l'a aimée platoniquement; beaucoup disent oui, quelques-uns disent non; mais c'est encore à décider. Toujours est-il que Laure eut *11* enfants. Je viens de fouiller en votre honneur dans les notes de mon voyage en Italie, et j'en trouve une qui n'est pas sans intérêt. J'ai vu à Milan un Virgile qui a appartenu à Pétrarque et sur lequel il avait écrit une grande page au sujet de la mort de Laure. La voici traduite en partie : « Ce corps si chaste et si beau fut déposé dans l'église des pères Mineurs le soir même du jour de sa mort. Son âme, je n'en doute pas, est retournée comme Sénèque le dit de Scipion l'Africain, au ciel, d'où elle était venue. Pour conserver la mémoire douloureuse de cette perte, je trouve une certaine douceur mêlée d'amertume à écrire ceci, et je l'écris préférablement sur ce livre qui revient souvent sous mes yeux *afin qu'il n'y ait plus rien qui me plaise dans cette vie*, et que, mon lien le plus fort étant rompu, je sois averti par la vue fréquente de ces paroles et par la juste appréciation d'une vie fugitive, qu'il est temps de sortir de Babylone : ce qui, avec le secours de la grâce divine, me deviendra facile par la contemplation mâle et courageuse des soins superflus, des vaines espérances et des événements inattendus

qui m'ont agité pendant le temps que j'ai passé sur la terre. »

Je laisse toutes ces divines choses et redescends des cieux pour vous dire que je n'ai pu m'occuper de votre gendre, mon ami n'étant pas encore à Paris. Je garde précieusement votre petite note. Mon père est toujours malade et commence à nous inquiéter beaucoup. Je suis d'une tristesse affreuse et il me faut un grand courage pour vous copier aujourd'hui la chanson que vous m'avez demandée. Musset a voulu absolument vos nouveaux sonnets. Je lui en ai donné un exemplaire. — Pourquoi vos vers à Salvandy n'y sont-ils pas? Quand les aurai-je ainsi que mon grand volume?

Adieu, très cher. Votre vieille amitié me console de bien des chagrins.

Tout à vous,
ALFRED TATTET.

Faites-moi penser à vous parler de Roger (de Beauvoir).

8 décembre (1837)

Cher ami,

Je vous envoie ces deux fameuses pages de Voltaire (Du mal dans l'animal appelé Homme). Lisez-les et dites moi ce que vous en pensez. Je vous recommande aussi *le National* d'hier, dans lequel vous trouverez un extrait du livre de Lamennais. Heureusement que ce *Livre du peuple*, car c'est là son titre, n'est pas le moins du monde à sa portée. Ceux même qui savent lire n'y comprendront rien. Toutes ces rêveries de nos hommes de génie ne peuvent encore de longtemps descendre jusqu'aux gens du peuple. J'ai vu Féray. Il m'a bien dit que son beau-frère ne vous avait pas oublié pour le mois de jan-

vier. Le ministre reçoit tous les jeudis. Voudrez-vous jeudi prochain passer une partie de la journée avec nous? Cela serait bien bon et bien aimable. Je vous rendrais votre politesse la semaine suivante. J'ai hâte de faire connaissance avec votre roman, les charmants vers que vous en avez détachés m'ont mis l'eau à la bouche. Est-il par lettres? Quand sera-t-il fini? La donnée me séduit beaucoup. Arvers vient de trouver un délicieux sujet de pièce. A l'heure où je vous écris il est déjà à l'œuvre. Il m'a consacré sa journée. Je l'ai fait trouver avec mon notaire et mon avoué pour éclaircir quelques points difficiles.

C'est que l'animal dresse et dépouille un inventaire comme il tourne un couplet. C'est un précieux ami quand il veut s'en donner la peine.

Musset est redevenu invisible. On ne le voit que dans les grandes joies ou dans les grandes douleurs. Ce n'est pas l'homme de la conversation intime et du coin du feu.

Adieu, bien cher, et tout à vous de cœur.

ALF. T.

5 janvier 1838.

Cher ami, si vous ne m'aviez pas quitté l'autre-fois pour aller embrasser votre femme et votre Gabriel, je vous en aurais beaucoup voulu d'être parti aussi tôt. Mais le motif était par trop légitime et je comprends à merveille que vous ayez voulu baiser au front votre petit enfant un jour comme celui-là. On ne peut mieux commencer l'année. Vous savez sans doute aussi bien que moi que Racine a fait une histoire de Port-Royal,—car je ne veux pas encore quitter le thème favori de Sainte-Beuve (1),

(1) Sainte-Beuve faisait à ce moment à Lausanne son cours sur Port-Royal.

— dans sa jeunesse il s'en était moqué dans plusieurs lettres fort spirituelles. Je ne vous rappelle cela que confusément, mais vous relirez cette histoire avec bien du plaisir. Boileau regardait ce morceau comme le plus beau qu'il y eût en ce genre dans notre littérature. C'est sans doute fort exagéré. Si ma mémoire n'est pas infidèle, cela doit être simple, doux et passablement onctueux. Dans ses lettres qui étaient dans un tout autre esprit que l'histoire qu'il fit depuis, il disait : « qu'une femme fût-elle dans le désordre, qu'un homme fût-il dans la débauche, s'ils se disaient de vos amis, vous espériez toujours de leur salut. » Probablement il avait en vue cette duchesse de Longueville, l'héroïne de la Fronde qui tout d'un coup, grâce à M. de Sacy, s'était jetée dans la vie pénitente. Il faut que je vous cite, à propos de Port-Royal, un mot de M. de Rincy. Racine, dit-on, avait demandé dans son testament à être enterré à Port-Royal. « Ah! dit M. de Rincy, il n'aurait jamais demandé cela de son vivant. »

L'article du *Figaro* de dimanche m'a donné l'envie de lire *le Magicien* de M. Esquiros. Voici pourtant les phrases que vous y trouverez — *Seins blonds relevés en bec de tourterelle... ciel aux lèvres bleues... ouaté de nuages*, etc., etc.

La dernière heure des maisons de jeu a sonné. Je n'ai malheureusement pas assisté à l'agonie de la Roulette. Il s'est passé des choses incroyables : à 5 heures du soir les maisons gagnaient déjà 150.000 francs; les gains du mois de décembre se montaient à un million 300.000 fr. Un marchand de chevaux leur a emporté 100.000 billets de banque. Il peut donner de l'avoine dorée à ses chevaux comme feu Caligula. Laïs est morte : laissons en

paix sa cendre. Ne troublons pas le sommeil de cette femme de bien qui a emporté dans la tombe les écus de tous ceux qui l'ont connue.

J'ai dîné aujourd'hui avec Alfred, qui fait des vers en ce moment : il adresse quelques questions à l'Etre Suprême qui resteront sans doute sans réponse, du moins il n'y compte pas, même sous la forme de la fameuse statue de pierre. Il va donc porter à Dieu le père quelques bottes dont il ne mourra pas, mais qui pour tout autre qu'un immortel seraient fort embarrassantes (1). Vous savez qu'aux yeux de ma mère je suis censé aller lundi à Saint-Germain. C'est à Versailles que je coucherai avec une nouvelle beauté que j'amènerai un beau jour à l'hôtel d'Angleterre, enfin, n'importe, comme dit d'Alton (d'Alton-Shée).

Je vous préviens, mon cher ami, que j'irai très incessamment vous *revoler* votre grand volume de vers que je n'ai pas du tout l'intention de vous laisser. Il me faut aussi la chanson *A demain les économies.*

Me voici de nouveau à ma maison des champs,

(1) Allusion aux strophes qui terminent la pièce intitulée *l'Espoir en Dieu :*

Lorsque tant de choses sur terre
Proclament la Divinité,
Et semblent attester d'un père,
L'amour, la force et la bonté,

Pourquoi, dans ton œuvre céleste,
Tant d'eléments si peu d'accord ?
A quoi bon le crime et la peste ?
O Dieu juste, pourquoi la mort ?

Ta pitié dut être profonde
Lorsqu'avec ses biens et ses maux
Cet admirable et pauvre monde
Sortit en pleurant du chaos !

Puisque tu voulais le soumettre
Aux douleurs dont il est rempli,
Tu n'aurais pas dû lui permettre
De t'entrevoir dans l'infini.

comme dirait Sainte-Beuve, orné d'une épouse qui m'ennuie à ravir. Quand donc pourrai-je dire avec Phil. Desportes que j'ai acheté l'autre jour en vous quittant pour me consoler de *ma* robe comme vous peut-être de *votre* schall ?

Je fay l'amour, mais c'est de telle sorte
Que seulement du plaisir j'en rapporte
N'engageant point ma chère liberté...

Me voici, comme vous jadis à Saint-Germain, avec un enfant de moins et 3 chevaux de plus. — C'est du reste un peu sérieux, et je vais bientôt dire adieu à ces arbres qui se dressent comme des potences. A propos d'arbres, avez-vous vu le Bois de Boulogne! Prenez une citadine et faites-vous conduire là par curiosité. Vous croyez bonnement qu'il y a eu un bois de ce nom aux portes de Paris, détrompez-vous, mon cher, et ne vous avisez pas de faire une pareille question si vous ne voulez pas qu'on vous prenne pour un habitant de l'Amérique du Sud. Apprenez que le bois dit de Boulogne a été une première fois violé par les Cosaques il y a 25 ans, qu'il s'en était assez bien tiré (à peu près comme Mme la Baronne Méchin); mais que dernièrement M. Thiers s'en est mêlé et que cette fois-ci c'est pour tout de bon et qu'il ne s'en relèvera plus.

Vous m'avez trouvé bien triste l'autre jour; c'est que vraiment je ne suis pas sans inquiétude. Le Français né malin qui a créé le vaudeville... et la guillotine me semble vouloir délaisser l'un pour l autre. La chair fraîche commence à lui plaire un peu plus que le couplet grivois, et ce n'est pas rassurant, eût-on à son lit les rideaux recommandés par M. de Maistre. Il serait difficile d'avoir les idées couleur de rose en ce moment. Il est vrai pourtant que la Porte-Saint-Martin va rouvrir avec un drame

de Paul Fouché et que Sainte-Beuve est positivement marié, comme le vicomte vous l'avait dit.

A bientôt, très cher ami, il y a longtemps que je n'ai reçu une de ces bonnes lettres qui me donnent de la joie tout un jour.

Votre bien dévoué.

ALF. T.

8 novembre.

Septembre 1839.

Réparation d'honneur quant à Sainte-Beuve, mon bon ami, il était à la campagne et n'a pu répondre à ma lettre. Il m'a écrit hier un petit mot charmant; du reste, ce que vous dites de ces gaillards-là n'en subsiste pas moins, leur outrecuidance est intolérable et il faut laisser vivre tous ces cyniques dans leurs tonneaux. Gœthe et Byron étaient plus traitables, je le parie. — Avez-vous terminé votre affaire du faubourg Saint-Honoré? J'ai hâte de vous savoir à Paris. Par exemple, il me faudra dire adieu à Saint-Germain quand vous l'aurez quitté. Je n'y vais que pour vous. Vous n'avez point songé à habiter Versailles et à utiliser cet autre chemin de fer. Je l'ai montré à Musset, il y a 15 jours, il ne l'avait jamais vu et en est revenu enthousiasmé. Il a dû même faire un sonnet en son honneur. Le grand Roi a parfumé ce beau lieu pour longtemps encore et Louis-Philippe a jeté quelques pincées dans la cassolette. — A propos de cassolette, ouvrez la vôtre et envoyez-moi mes vers. — Comment trouvez-vous cette phrase de l'astronome de La Lande : « Où vous voyez Dieu je ne vois que la nature et le mouvement. Vous supposez un être qui existait avant tout et qui a tout créé de rien. Je vous épargne la moitié de l'ouvrage. »

Je serai à Paris mardi et mercredi — jeudi je vais déjeuner à Nanterre, je tâcherai de pousser jusqu'à la Terrase (1). Il faut pourtant que je sois à Paris pour 4 heures. — Mon oncle aurait été bien heureux de vous avoir pendant son séjour à Bury (2). Il se rappelle encore mes rires homériques au café Hardy, il y a bien longtemps, en revenant de la campagne. Ne me parlez pas des notaires.

Il y a deux ans qu'ils ont nos affaires entre les mains et rien n'est encore terminé. Quel malheur qu'on ne puisse pas naître, vivre et mourir sans ces gredins-là ! — A bientôt, n'est-ce pas ?

Toujours bien à vous.

ALFRED T...

Dimanche.

23 juillet 1841.

Je n'ai pas vu Alfred depuis fort longtemps. Son grand travail consiste à savoir si, étendu dans son vaste fauteuil, il se décidera à mettre sur sa cheminée sa jambe gauche plutôt que sa jambe droite. C'est, vous en conviendrez, fort important. Votre système pour l'argent prêté n'est pas le mien. J'ai rendu et demandé des services à mes amis, et je ne les ai pas perdus pour cela. Seulement, quand on m'a fixé un délai, j'aime qu'on soit exact parce que je le suis moi-même en pareil cas. — Les Jocrisses reviennent à la mode. Il y en a un au Palais-Royal qui est excellent. M. Duval dit à Jocrisse : « Eh bien ! qu'as-tu fait de ma montre... où est-elle ?

(1) Guttinguer était alors à Saint-Germain.

(2) Le père de Tattet avait, dans la vallée de Montmorency, une fort belle propriété qu'on appelait Bury. Son fils, non content de cela, louait en cachette une petite maison située une lieue plus loin, à Margency. On menait joyeuse vie dans les deux endroits, bien que le monde n'y fût pas le même... » (*Biographie d'Alfred de Musset*, par Paul de Musset, p. 170.)

— Mais vous le savez bien... Vous m'avez dit : « Va mettre ma montre sur la Mairie, elle y est. » — Cela m'amène naturellement à vous parler de Levol qui m'envoie des lettres de 8 pages, vers et prose. Il veut absolument faire imprimer quelque chose dans la *Revue* par le canal de Musset. Vous savez comme c'est facile et si notre ami se prêtera à la chose. En attendant il est en guerre avec *le Chauvain Lyonnais*. Vous savez qu'il postule un fauteuil à l'académie de Lyon.

Un fauteuil pour la gloire est un prix très frivole !

On le donne à François, et Florimond le vole, a-t-on dit. Les rédacteurs s'intitulent Lutin, Trilby, Follet, Astaroth, etc., etc. Il a répondu :

Prenez de jolis noms ou des noms effroyables,
Vous avez beau signer, écrivains de rebut,
Trilby, lutin, follet, Astaroth, Belzébuth,
On dit toujours : ce sont de pauvres diables !

En voici un autre :

Ne vous étonnez pas que le petit journal
Trouve à tous ses bons mots les auteurs peu sensibles ;
Il offre sur son titre un cortège infernal,
Et dans ses rédacteurs des *esprits invisibles !*

Enfin un nouveau journal intitulé *le Rhône*, s'étant amusé à ses dépens, voici ce qu'il leur a lâché.

Le Rhône est un grand fleuve ! eh non, c'est un journal !
Mais comme l'abonné n'arrive pas en foule,
Grâce à ce titre original,
On peut dire aujourd'hui : C'est un journal qui *coule !*

Certes, tout cela n'est pas d'un imbécile, mais c'est trop vieux de quarante ans. Il n'en fallait pas plus autrefois pour se faire une réputation. Pindare-Lebrun, Baour-Lormian, où êtes-vous ?

Arvers part demain matin pour l'Italie. Voilà un homme heureux!

Adieu, très cher ami, des lettres, des lettres, encore des lettres!...

A vous.

ALFRED T...

(A suivre.)



LES

COLLOQUES DES SQUARES

—

Au docteur J.-C. Mardrus.

Vers ce temps-là, à la suite de certaines instructions données à ses sous-ordres par le préfet de police de l'époque, M. de l'Epine-Volagère, les agents de ce service en uniforme ou secrets — et leur nombre à Paris est incalculable! — ajoutèrent une certaine rigueur à leur inflexibilité.

Ce fut particulièrement la classe des agents dits gardiens de squares, qui se piqua d'émulation à ce jeu, et devint intraitable. Elle poussa jusqu'aux dernières limites la sévérité envers les gens qui, sous les ombres protectrices des petits jardins, se tiennent trop près l'un de l'autre, et ne gardent pas la correction imposée par le règlement affiché à la grille. Une chasse générale fut organisée contre celles ou ceux qui entendent tirer quelques plaisirs des susdits squares; et il devint presque interdit à l'amant d'y asseoir sur ses genoux sa promise, et aux messieurs respectables d'imiter, avec certaines dames d'allure sévère et de mise sobre, et qui ont habitude de se rencoigner dans les ténèbres, les baisers des colombes, leur traditionnel divertissement.

Sans cesse en effet, dès la tombée de la nuit, on y arrêtait une foule de particuliers des deux sexes. On les arrêtait même lorsqu'ils n'avaient à se

reprocher que d'innocents petits flirts, d'à peine esquissées peccadilles, d'infinitésimaux éveils de concupiscence au fond de leurs yeux apeurés. Et les prisons de moralité, qu'à la suite des retentissantes campagnes du fameux « Vertueux du Matin » et du non moins fameux « Vertueux du Soir », on avait adjointes à chaque temple protestant de la capitale, ne désemplissaient plus de personnes s'étant laissé pincer en train de se livrer aux plus anodins délits nocturnes, ou sur le point de s'y livrer.

Pourtant, il eût été bien simple de concilier la volupté et la morale, et de ménager des allées appropriées aux besoins de chaque promeneur, tous devant finalement y trouver leur compte, et les convenances ne pouvant s'en choquer!

Que n'en traça-t-on par exemple à côté de celles habituelles, des Mères de Famille, des petits Commerçants avides de prendre l'air, des Intellectuels désireux de s'intellectualiser, d'autres, davantage ombragées et discrètes, répondant à des besoins moins avoués?

La solution d'une foule de questions délicates ne gît-elle pas dans cette rationnelle combinaison?

Toujours est-il qu'un de ces gardiens de squares, Gustave-Auguste Schariard (nom que sa terminaison « ard », *Grenouillard, Tatouillard, Menouillard, rend, malgré son vague parfum de Roi arabe, si essentiellement français), qui tenait sous sa dure ceux intitulés Delaborde et de la Chapelle Expiatoire, se montrait le plus inflexible et le plus intraitable d'entre eux.*

Il n'était pas d'arrestation pour le plaisir, pour l'agrément, à laquelle il ne se livrât; et sa main s'abattait indistinctement sur une foule d'épaules

jeunes ou déjà vieilles, dont les propriétaires avaient à peine entamé les plus minimes divertissements.

Aussi, les ponctuels promeneurs et les douces habituées de ces squares charmants tremblaient-ils sous son œil investigateur et sous ses médailles; et sitôt qu'ils l'apercevaient leurs baisers un peu ardents, leurs gestes un peu libres se figeaient ou revenaient à la normale, tandis qu'ils mettaient incontinent un courant d'air entre eux.

Or, une jeune fille qui était bien ennuyée de ces mauvais procédés, à cause de la gêne qu'ils apportaient à ses relations ordinaires avec les militaires de la caserne de la Pépinière, trouva un moyen vraiment inédit de remédier à cet inconvénient.

On l'appelait Chéché Rasade (surtout.... malgré la similitude de ce nom avec celui de je ne sais quelle fille de vizir..... pour sa façon de lever le coude aux comptoirs des marchands de vins du quartier) ; et elle avait une petite sœur surnommée Dodo Nasarde (pour sa façon aussi de faire des pieds de nez aux passants n'appréciant pas à leur valeur les mérites de son aînée), et qui s'arrangeait, tandis que Chéché Rasade se distrayait avec les militaires, à pratiquer, ainsi que cela devrait toujours se faire dans les familles vraiment dignes de ce nom, le guet de long en large aux environs.

Un soir donc que la petite Nasarde, distraite ainsi que tant de ses ingénues compagnes, s'acquittait assez mal de ce guet, il arriva que la grande Rasade, qui se trouvait précisément assise à l'ombre d'un massif entre un tambour et un flûtiste de la musique de la Pépinière, et qu'elle ne savait guère encore auquel des deux son choix tournerait, n'entendit pas s'approcher d'elle Gustave-Auguste, et

qu'elle reçut sa main sur l'épaule, avant même qu'elle pût reprendre la position que, chaque fois qu'il pointait au bout de l'allée, elle affectait.

Et comme, tout en colère déjà, celui-ci l'arrachait à son choix, lui ordonnant de le suivre jusqu'au poste de police le plus voisin,... et qu'elle se voyait forcée de l'y suivre la pauvre enfant,... et qu'elle allait y subir le sort de tant d'infortunées jeunes victimes qu'à cause du contact de la dépravation ambiante il n'est plus ensuite moyen de ramener au bien,... voilà qu'au moment même de quitter ce banc, elle eut l'idée de dire à Gustave-Auguste que, s'il voulait seulement différer jusqu'à la fin de la soirée son arrestation, elle lui raconterait une petite histoire, comme elle en savait à la douzaine, la chérie, qui ne manquerait pas de l'intéresser.

— Vous savez des histoires? fit Schariard d'un air incrédule, prenant sa grosse voix, et ronchonnant dans sa moustache.

— Les plus belles de Paris!... fit la jeune fille.

— Ce n'est pas, comme on dit, dans le but de vous payer ma tête, et de vous éviter la geôle, que vous me promettez ces histoires-là!

— J'en serais incapable, car j'ai le plus profond respect pour vous, cher garde!

— En ce cas... S'il en est ainsi... On peut toujours voir!... Et il alla chercher une chaise de fer qu'il plaça en face d'elle, tandis que cette pauvre Nasarde toute contrite de son défaut d'attention qui avait presque failli faire conduire en prison son aînée, se mettait à reprendre confiance en voyant le garde se radoucir, et venait s'appuyer au dossier du banc, légèrement dissimulée par le flûtiste et le tambour.

— Je vous raconterai donc,... commença Ra-

sade,... et cela afin de vous apprendre des choses dont vous ne vous doutez même pas, l'étonnante histoire de « La Bande à Catherine de Médicis ».

HISTOIRE

DE

LA BANDE A CATHERINE DE MÉDICIS

Il m'est parvenu, ô garde fortuné, qu'il y avait une vieille dame de Belleville dont le sobriquet était Catherine de Médicis, parce qu'elle connaissait quelques proscrits italiens, et qu'elle fabriquait, comme cette feue reine, certains juleps soporifiques propres à faire passer les coliques aux vieillards et les enfants aux filles.

Elle habitait, tout au haut de la colline, une petite maison à un étage de la rue du Télégraphe, à côté de l'*Ami Colliard*, balançoires, jeux de société, tonneaux, quilles, et tout près du vieux cimetière où les tombes sont tellement enchevêtrées de lierre, vigne vierge, clématite, qu'on n'y distingue plus les noms des morts, et que, parfois, dans les trous béants, l'on voit de grands arbres surgir.

Or, un soir, ou plutôt une nuit que Mme de Médicis, qui en suivait assidûment toutes les représentations, revenait du Théâtre de Belleville où l'on jouait « Gertrude ou les Malheurs de l'Innocence », et qu'elle avait quitté une ou deux respectables matrones qui remontaient la côte avec elle, et salué deux ou trois sergents de ville du quartier, elle regarda si elle n'apercevait pas certains visiteurs auxquels elle avait donné rendez-vous cette nuit-là.

Soudain, comme elle tournait la rue du Télégraphe, elle les aperçut.

D'abord un grand jeune homme à cheveux noirs, casquette et foulard, qui, le long du mur éclairé par

un bec de gaz, était selon son habitude occupé à y dessiner une série de poignards entrelacés : ce qui fait qu'on lui avait donné le surnom de « Poignard de la rue des Pyrénées ».

A côté, un second à cheveux blonds, foulard et casquette, qui y dessinait aussi une série de cœurs percés, à l'intérieur desquels il inscrivait des initiales : ce qui fait qu'on lui avait donné le surnom de « Cœur de la rue des Amandiers ».

Et à côté encore, à l'endroit le plus éclairé, un troisième à cheveux rouges, foulard et casquette, qui y dessinait une série d'objets, évoquant irrésistiblement ces vers du poète :

Il y avait un marchand
Qui vendait des navets.
Il les vendait si gros ,
Si gros et si bien faits
... Marchand de navets !

ce qui fait qu'on lui avait donné le surnom de « Tour Eiffel de la rue Bolivar ».

— Bonsoir, Poignard !... dit Mme de Médicis s'approchant du premier, et l'embrassant sur la joue droite.

— Bonsoir, ma tante ! fit Poignard.

— Bonsoir, Cœur ! — dit-elle au second, l'embrassant sur la joue gauche.

— Bonsoir, ma tante !—fit Cœur.

— Bonsoir, Tour Eiffel ! — dit-elle au troisième dont elle effleura imperceptiblement la moustache.

— Bonsoir, ma tante ! fit Tour Eiffel.

Et elle les pria d'entrer dans sa maison, qui, par un ingénieux système de boutons électriques, se trouva éclairée comme à giorno.

Dans la pièce du rez-de-chaussée, d'ailleurs la

seule de ce rez-de-chaussée, formant joli salon oriental, et dont on n'eût point soupçonné le luxe de l'extérieur, ils s'assirent selon leurs habitudes de corps et les positions respectives qu'ils affectionnaient sur les divans bas qui se trouvaient le long des murs, et elle commença en ces termes d'un ton bienveillant :

— Je vous ai fait venir ce soir, mes chers enfants, ainsi que je vous l'annonçais dans ma dernière lettre, afin de tenter en votre compagnie une nouvelle visite vers un nouveau quartier de Paris.

« Le sujet à visiter cette fois s'appelle Putois-Poulet, sénateur, commandeur de la Légion d'honneur, président de Ligues pour l'instruction, la repopulation, l'encouragement au bien, le redressement moral, etc..., demeurant place des Etats-Unis, en face du square de ce nom.

« Mise, par mes relations, au courant de certaines particularités cachées de son existence, je trouve qu'il a vraiment trop fait partie d'une foule de Conseils d'Administration de Banques et de Sociétés de crédit fictives, où, de ses titres et de son nom, il encouragea les gogos à venir lui apporter leurs économies.

« Trop, comme membre influent du Parlement, touché, soi-disant pour la caisse de son parti, mais en réalité pour le fond de sa poche, toutes sortes de mensualités, commissions et pots-de-vin.

« Trop trompé, dupé, roulé, escroqué, flibusté ses contemporains ! — Trop menti par ses paroles qui furent toujours, ainsi que celles de nos dirigeants, le contraire de ses actes.

« Bref, mes amis, trop commis de ces délits, tours et empiètements quotidiens, qui ne tombent pas, je l'admets, sous les articles ordinaires du

Code, mais en vue desquels le Seigneur Tout-Puissant (que son Saint-Nom soit respecté! que son Règne arrive!...) nous a justement institués, nous autres voleurs de profession, afin de mettre le holà!... Car si, dans sa prévoyance éternelle, aux petits des oiseaux il donne la pâture, et si sa bonté s'étend au reste de la nature, il est bien naturel, en revanche, puisque nous représentons sa justice, qu'il nous permette de nous livrer à des exploits qui nous rapportent, de façon que nous permettions à notre tour aux gendarmes de la justice humaine de gagner leur pain!

« Nous irons donc, si vous m'en croyez, exercer chez Putois-Poulet notre petit travail de restitution, de remise au point légitimes... Et comme, d'après informations, celui-ci se trouve en ce moment à la campagne, nous ne risquerons point qu'il nous dérange...

— C'est cela!... Allons-y, ma tante! — fit Poignard se levant d'un bond.

— Allons-y! — fit Cœur, mettant la main sur son cœur.

— Allons-y, à la fête à Noisy! — fit Tour Eiffel avec de joyeux signes d'assentiment.

Aussitôt, tournant dans le sens de leur fermeture les boutons d'électricité qu'elle avait précédemment ouverts, tandis que son joli salon oriental se trouvait replongé dans l'obscurité, Mme de Médicis, faisant passer devant elle ses amis, tira la porte qu'elle referma à touble tour, et se dirigea en leur compagnie vers la descente de Belleville.

Elle s'avançait devant eux, très digne dans la nuit noire, le long des maisons endormies, se retournant parfois pour voir s'ils ne s'attardaient

pas sur les trottoirs,et les fortifiant de signes d'encouragement.

Au bout de quelque temps, on entendit au milieu de la rue la chaîne du funiculaire achever ses derniers roulements, ramenant les petits tramways jusqu'à leur dépôt.

Un peu avant le boulevard extérieur, des adolescents à accroche-cœurs vinrent sur les portes des bars flambants de gaz :

— Tiens! C'est encore Catherine qui part avec sa bande! dit l'un.

— Où qu'tu vas, Catherine, à c'te heure? C'est-y le dardant qui t'appelle? — dit un autre.

— T'est donc pire que notre funiculaire, que tu ramasses tous les gigolos du quartier? — cria un troisième.

— Et ta sœur! — fit noblement Mme de Médicis, continuant sa route.

Mais plus loin, faubourg du Temple, des voix reprenaient :

— Voilà que tu files avec eux tous les soirs maintenant?

— Les mènes-tu chez le Suisse de la Madeleine afin d'y tâter la bedaine?

— Où chez le Génie de la Bastille, afin d'y faire faire pipi?

— Ta bouche! — fit-elle encore.

— Sais-tu la différence qu'il y a entre toi et le celluloïd, Catherine?

— Le sais-tu, ma vieille reine de France?

— Non!... Eh bien, c'est que le celluloïd est encore moins inflammable que toi, mon rat!

— La ferme! — clama-t-elle, se retournant cette fois si majestueusement que les adolescents à accroche-cœurs des bars, comprenant que l'expé-

dition était plus sérieuse en somme qu'ils ne pensaient, et ne voulant pas, par esprit de solidarité, déranger d'excellents camarades en cours de travail, revinrent autour de leurs comptoirs en fer à cheval, se reperchant sur leurs hauts tabourets, ainsi que s'ils n'avaient rien vu.

En toute tranquillité, Mme de Médicis et ses compagnons purent donc arriver sur la place près du canal, en face du buste de Frédérick-Lemaître.

Et comme un fiacre conduit par un vieux de la vieille passait :

— Collignon? Collignon? — cria-t-elle... Veux-tu nous conduire, mon ami?

Mais celui-ci prétendant s'éloigner et marmottant déjà l'éternel : « J'vas remiser! » ou « relayer! » des cochers de Paris, Tour Eiffel sauta d'un bond sur son siège, accaparant ses rênes :

— Pas avant d'avoir chargé Madame et mes camarades, mon gros papa?

Et tandis que ces derniers s'installaient à l'intérieur, il fouetta avec le propre fouet de l'automédon le maigre cheval, et la voiture partit à fond de train vers la place de la République, tandis que son conducteur improvisé entonnait joyeusement, selon le désir du poète, sa chanson favorite :

C'est la reine d'Angleterre-terre
terre-terre-terre-terre-terre-terre-terre-terre
Qui joue malgré son âge
Avec Abd-el-Kader-der-der
der-der-der-der-der-der
Sur une toile d'emballage!
Père Barbançon
çon-çon-çon-çon
Payez-vous la goutte
Goutte-goutte, etc.

De l'intérieur des voix ripostaient :

C'est la reine Médicis-cis
cis-cis-cis-cis-cis-cis-cis-cis
Qui part pour sa ballade
Avec ses trois saucisses-cisses-cisses
cisses-cisses-cisses-cisses-cisses-cisses
Sans qu'elle en soit malade!
Père Barbançon
çon-çon-çon-çon
Payez-vous la goutte
Goutte..., etc.

Les spectateurs qui quittaient le théâtre de l'Ambigu se disaient dans leur perspicacité que ce devaient être des conscrits, car il n'y a qu'eux qui aient droit de faire tel tapage à Paris.

Les marchands d'oranges à lanternes rouges de la Porte-Saint-Martin, « deux sous la Val*i*nce... la belle Val*i*nce », se reportaient au temps où ils étaient conscrits eux-mêmes, et leurs visages à ce souvenir s'éclairaient.

Les coureurs improvisés de la Renaissance qui ont mission d'appeler les cochers de maîtres par leurs petits noms, Jules, Charles, Dominique, Antoine, Théodore, comme s'ils étaient leurs amis intimes, en oublièrent ces noms, et se mirent à crier : « La classe! La classe! La classe! »... ainsi que doit le faire chaque Parisien qui rencontre des conscrits.

Les belles dames des Variétés, satins, bijoux, dentelles, entourées de leurs cavaliers-servants, monocles, plastrons, gardénias, et de leurs voyous ordinaires, loques, déchirures, crottes — car, à cette heure, la façade des Variétés est très fertile en toilettes frôlées des voyous — en tournèrent la tête, se disant que bien que la graine de conscrits ne vaille assurément pas celle des officiers de chasseurs, c'est tout de même encore de... l'espoir de la France... assurément!

Et il n'y eut pas jusqu'aux grandes Américaines plates du Vaudeville, filles des rois de métaux ou de bateaux, qui n'eurent comme une langueur... oh! que vaporeuse! en songeant que, dans la journée, ces petits Français... héritiers de tant de chargeurs à la baïonnette,... avaient subi un Conseil de Révision!

L'Opéra fut vite passé.

Vint le suprême flamboiement de l'Olympia.

Et le fiacre, qui ne transportait d'ailleurs nul conscrit, suivit dans la nuit noire la rue Royale, la place de la Concorde, le Rond-Point, l'avenue des Champs-Elysées jusqu'à ce que là-haut, tout là-haut, au coin de la rue Bassano, sur une injonction de Mme de Médicis, il s'arrêtât.

Tour Eiffel sauta de son siège, tandis que les autres descendaient.

On solda le cocher, encore tout marri de sa course fantastique, et qui, trouvant peut-être le pourboire insuffisant, se mit à fredonner par manière de vengeance... toujours selon le désir du poète :

C'est la reine Médicis-cis
cis-cis-cis-cis-cis-cis-cis-cis.
Qui n'attache pas ses chiens
Rien qu'avec des saucisses-cisses-cisses
cisses-cisses-cisses-cisses-cisses-cisses..., etc.

Sans même répondre à cette insinuation malveillante, tous quatre s'engagèrent sous la nuit pleine d'étoiles, par ce quartier de pierres de taille sculptées, massives, hostiles.

Ils coupèrent une première avenue contournée, vague, aux quelques arbres espacés.

Ils arrivèrent à une seconde, formant large place flanquée de maisons aux apparences de palais.

Un petit square de miniature, sans entourage, à

peine éclairé, celui des Etats-Unis, sommeillait au fond, précédé d'une colonne Morris à lueur de veilleuse.

Mme de Médicis traversa cette place dans la direction de la colonne-veilleuse, suivant une allée humide du square, afin d'aller voir si, dans la guérite-kiosque du gardien, personne ne se trouvait.

Par les vitres grillagées, elle n'entrevit qu'un manteau oublié.

— Faisons le tour ? — commanda-t-elle, désirant user de prudence.

Mais ni du côté de la rue de Lubeck, ni de celui des rues Galilée et Nitot, elle n'aperçut la moindre ronde de sergents de ville.

Rassurée, elle retourna sur ses pas, sous les arbres aux feuillages lourds... et, montrant à ses compagnons un hôtel à la façade pas trop éclairée de becs de gaz :

— C'est là, mes amis ! — fit-elle. — Toi, Tour Eiffel, tu vas t'avancer vers cette fenêtre, près de cette porte-cochère, et y gratter légèrement par trois petits grattements successifs... Poignard, Cœur et moi nous tiendrons un peu en arrière, attendant.

Tour Eiffel s'approcha de la fenêtre, où, selon l'indication de Mme de Médicis, il gratta :

A la troisième reprise une des lames du volet s'entrouvrit.

— Où est la nounou ? — grasseya tout à coup de l'intérieur, — et cela fut extraordinaire par ce square endormi et mystérieux, — une voix bizarre.

— Prends ton organe de flûte, et réponds : « Elle est par ici ! — » souffla Mme de Médicis.

— Elle est par ici ! — fit Tour Eiffel de son organe de flûte.

— Elle veut toujours allaiter le petit chéri ? — continua la voix.

— Réponds : « Elle veut toujours l'allaiter ! » — reprit Mme de Médicis.

— Elle veut toujours l'allaiter ! — fit Tour Eiffel.

— Elle a apporté les verges ? — poursuivit-elle.

– Réponds : « Elle les a apportées ? » reprit encore Mme de Médicis.

— Elle les a apportées !... fit Tour Eiffel.

Suivit un silence. La lame du volet se referma. On entendit une marche en chaussons sous la voûte menant à la porte-cochère.

Floc... Floc... faisaient les pas... Floc... Floc... On eût presque cru de la chair à même la pierre... Ils s'approchaient... s'approchaient sous cette voûte.

Un verrou fut tiré... Des clés grincèrent dans une serrure... Et la lourde porte s'entrebailla. laissant deviner un valet de chambre-maître d'hôtel à grands favoris blancs... tête vénérable de Président de la République... portant une sorte de falot, et tout nu dans l'ombre.

— Ce n'est pas la nounou !... Ce n'est pas la nounou !... cria le valet de chambre-maître d'hôtel-Président de la République.

— Chut ! — dit Tour Eiffel entrant.

— Chut ! — dit Mme de Médicis.

— Que voulez-vous ?... s'exclama-t-il encore...

— Chut ! — dit Poignard, surgissant à sa droite avec un poignard.

— Chut ! — dit Cœur surgissant à sa gauche avec un revolver.

— Ferme la porte, mon vieil A Poil — lança Tour Eiffel... Tu vas attraper un rhume...

— Mais m'habiller ! m'habiller !...

— Puisque ce costume suffit à ta nourrice, nous

n'avons pas le droit d'être plus exigeants !... Montre-nous le chemin ?

Tenant le falot d'une main, et faisant de l'autre le geste de la Vénus pudique à sa sortie de bain, le malheureux valet de chambre-maître d'hôtel-Président de la République entraîna ses visiteurs à travers un vestibule sévère, une salle à manger ornée des bustes de Démosthène et de Cicéron, une salle de billard contenant celui de Mathieu-Molé, une bibliothèque entre le Dalloz et les Pandectes de Justinien de laquelle se profilait l'effigie du sénateur Putois-Poulet, commandeur de la Légion d'honneur, maître de la maison.

— Vas-tu arriver? — pressa Mme de Médicis.

Il retraversa le vestibule sévère, monta l'escalier miroitant progressivement de peluches plus tendres, tandis que sa lumière tirait maintenant de l'ombre des palmiers, des dracénas, des azalées, enrubannés de gaze ou de satin.

Pénétrant dans une chambre de style amoureux, avec des lits bas, des ajoupas, des divans, des pouffs, des vis-à-vis :

— La chambre rose, — débuta-t-il automatique... purs Lancret, Boucher ! — Dans une autre... La chambre bleue... Watteau, Fragonard ! — Dans une troisième... La chambre héliotrope... Egrillard, Egrillard !

— Qu'est-ce qu'Egrillard ? — interrogea Poignard choqué dans l'érudition que ses séjours sur les bouches de chaleur des Musées lui avaient faite.

— Ne se trouve pas sur le catalogue du Louvre ! — constata Cœur.

— A quoi bon décrire ces chambres à la façon de celles du Palais de Trianon, mon garçon ! — con-

clut Tour Eiffel... ou plutôt de celles de son émule de la rue Colbert !

Avec le même geste de Vénus pudique, le Président de la République, voyant qu'il n'y avait plus moyen de gagner de temps, se décida à gravir un nouvel étage.

Il entraînait dorénavant ses visiteurs sans leur donner de détails, les faisant tourner ainsi que dans un cirque, les ramenant à leur point de départ, repartant, n'entendant ni les ordres des uns, ni les menaces des autres, ni les quolibets de Tour Eiffel,... ne sentant pas les pinçons dont celui-ci pinçait son individu nu.

— Vas-tu arriver ! — s'écrièrent-ils. — Vas-tu finir de nous faire trotter par ta maison ? — As-tu bientôt fini ?

— Ce n'est pas là ! —Ce n'est pas là! — gémit-il, s'arrêtant net devant une porte, complètement affolé.

— C'est là, au contraire! — déclara Mme de Médicis, qui flaira la frayeur dont il tremblait qu'on y entrât.

— Non!

— Ouvre?

— Je n'ai pas la clé!

— Cette porte obéit à un système que tu connais! Révèle-nous son système?

— Je ne le connais pas?

— Alors ton maître saura quelles étranges rôdeuses tu racoles la nuit, et tu amènes dans sa maison!... Nous lui écrirons?... Nous lui apprendrons qui tu es.

— Ne le lui écrivez pas! — Ne le lui apprenez pas !

— Nous lui révélerons tes singulières amours !

Nous ajouterons qu'en son absence tu ne crains pas de te servir de sa propre chambre, de son propre lit,... de t'y faire allaiter ou fouetter à tour de rôle,... peut-être en même temps !

L'infortuné se décida à se rapprocher de la porte, tirant deux petits verrous dissimulés l'un en haut, l'autre en bas, dans l'épaisseur du mur.

Et l'on aperçut une chambre presque vide et blanchie à la chaux, où se trouvait, montant jusqu'au plafond,un grand coffre-fort....

— Le coffre-fort maintenant?... Dépêche?

— Dépêche?... Dépêche?

— Je n'en sais pas le mot!... Seul mon maître le possède!

— Tu le sais tellement qu'hier encore tu es venu y dérober l'argent dont tu avais besoin!

— Ce n'est pas vrai!

— C'est si vrai que celui qui nous a révélé la façon de pénétrer ici t'a vu l'ouvrir et nous l'a dit :

— Si je l'ai ouvert une fois, ce n'était qu'afin d'y prendre quelque menue monnaie dont j'avais besoin!... J'ai agi en honnête homme!... C'est un prêt forcé que je dois restituer bientôt !

—Tu mens!... Chaque jour tu l'ouvres!... Chaque jour tu contractes les prêts forcés dont tu parles!... Et si tu ne nous obéis pas, nous enverrons à ton maître le relevé de toutes les sommes que tu as dérobées ainsi!

— Ne le lui envoyez pas!... Il me pardonnerait peut-être encore les mœurs... à cause des siennes! car nous avons tous les nôtres!... n'est-ce pas?... Mais s'il apprenait que je lui détourne la moindre parcelle de sa fortune il ne se connaîtrait plus,... deviendrait capable de tout!... D'ailleurs, vous

savez bien qu'à notre époque il ne faut pas ébruiter ces questions financières!... Qu'on doit toujours les laisser dans l'ombre!... Qu'il importe qu'on ne sache, jamais... jamais,... d'où vient l'argent!

— Va?

— Puisque je vous dis que ce m'est impossible! ... Vous voyez bien!

— Nous te donnons encore une minute!... Si, au bout de ce temps, tu ne te décides pas, ... prends garde!

Devant une pression aussi nette, catégorique, l'infortuné Président de la République, incapable de continuer plus longtemps la pénible lutte morale qu'il soutenait, allait peut-être quand même se diriger vers le coffre-fort, lorsque retentit un singulier bruit.

— C'est elle!... C'est elle!... Elle gratte!... Elle gratte!... Et, yeux dilatés, fièvre aux pommettes, échappant à ceux qui le retenaient... Je l'aime!... hurla-t-il tout courant... Laissez-moi!

Il descendait.

— Vas-tu remonter?

Il était déjà au bas de l'escalier, et l'on n'entendait que sa voix — cherchait-il à fuir? — était-ce sa passion qui le poussait? — répétant toujours... Je l'aime!... éperdument.

Dans la nuit noire, car il avait descendu avec lui son falot, éclata le même étrange dialogue :

— Où est la nounou? ... Où est la nounou? ... grasseyait-il...

— Elle est par ici! — répondait un nouvel organe de flûte.

— Elle veut toujours allaiter le petit chéri?

— Elle veut toujours l'allaiter! — reprenait l'organe.

— Elle a apporté les verges?

— Elle les a apportées!

Les mêmes... Floc... Floc ... sous la voûte de la porte-cochère se reproduisaient. Le même verrou était tiré. Les mêmes clés regrinçaient dans la même serrure. Et comme la porte s'entrebâillait, un tapage identique à celui qui avait déjà eu lieu éclatait de nouveau.

— Chut ! Chut! — entendait-on.

— Que voulez-vous?

— Chut! Chut!

— Mais enfin?

— Ferme la porte!

— Serait-ce une autre bande ? — murmura Mme de Médicis.

Et comme ses compagnons écoutaient :

— Il ne nous manquerait plus que cela! ... Juste à la même heure! ... Dans le même moment!

— Bataille alors! — déclara vaillamment Poignard.

— Bataille! — répéta le brave Cœur.

— Diplomatie plutôt! — opina Tour Eiffel... Deux bandes en présence! ... On peut établir un règlement! ... C'est ainsi qu'on fonde les sociétés!

Tout à coup eut lieu une remontée épouvantée du Président de la République :

— La famille ! — La famille! — s'écria-t-il, la voix étranglée. — La famille!

— Quoi?... Quelle famille? — interrompirent les visiteurs... Des neveux? Des tantes? Des cousins? Des fils naturels?... Qui?... Quoi?

— La famille! — répéta-t-il — La famille sans explication! — La famille!...

Et indiquant une sorte de cabinet de débarras qui se trouvait à droite... Cachez-vous vite là! ...

Pour Dieu! cachez-vous-y!... N'en sortez plus!

Tous quatre s'y cachèrent, tandis que déjà les pas des nouveaux arrivants résonnaient à l'étage inférieur.

Par le trou de serrure, Mme de Médicis vit arriver trois individus, s'éclairant à la lueur d'un rat de cave, en présence desquels le malheureux Président de la République, physiquement plus nu et moralement plus mort que jamais, brandissait un falot désespéré.

— Nous avons choisi cette nuit... commença celui qui paraissait leur chef (chef de bande ou de famille!)... parce que notre oncle Putois-Poulet est en ce moment à la campagne où nous l'avons invité... qu'il se trouve en train d'y dormir paisiblement, sans se douter que nous profitons de ce sommeil pour nous introduire dans sa maison!

— Ah!... fit le Président de la République.

— Alors... comme à son insu... nous t'avons déjà donné pas mal d'argent afin que tu nous secondes lorsqu'en serait venu le moment... que nous t'avons entretenu et acheté de toutes façons... nous venons te demander cette nuit l'intérêt de notre argent... tes services... ton aide?

— Mais...

— Nous désirerions... ainsi que nous te l'avons laissé entendre... supprimer certain testament qui nous déshérite, et le remplacer par une feuille de papier blanc d'égale dimension, introduite dans une enveloppe analogue à celle où tu nous as expliqué qu'il se trouve!

— Pourtant...

— Et comme notre bien-aimé oncle... notre bon oncle à millions... notre généreux oncle à cassette... qui ne possède nul autre héritier naturel que nous,

est à cent lieues de se douter de cette substitution... que, de plus, le médecin qui le soigne nous a assurés que ses jours sont comptés, et qu'il n'en a plus pour longtemps... nous souhaiterions ainsi que de braves héritiers, tranquilles sur ce qui doit leur revenir, conduire bientôt son bel enterrement!

— Cependant...

— Un enterrement de première classe, avec cinq panaches et un dôme d'étoiles!... Il faut bien faire les choses!... Chevaux en robes noires pareillement étoilées, portant pareils panaches sur leurs frontaux!... Le clergé de la paroisse officiant en grande pompe, entonnant un *Dies iræ* plus magnifique que tous les *Dies iræ* les plus magnifiques, un suprême *Fiche-ton-Camp!*... Et le cher défunt, dûment imbibé d'eau bénite, douillettement étendu sur ses capitons de satin, descendu sans heurt en son caveau, au milieu des bouquets, couronnes et regrets éternels de ceux qui comme nous sont soucieux de prouver aux impies et aux sceptiques que la famille demeure, hier ainsi qu'aujourd'hui... aujourd'hui ainsi qu'hier... qu'on la critique ou qu'on la loue...qu'on la vénère ou qu'on la bafoue... la grande institution éternelle, immanente,... l'institution à laquelle on ne touche pas!

— Je ne m'attendais guère...

— Hésiterais-tu à servir notre famille, après les facilités pécuniaires et les sollicitudes dont elle n'a cessé de te combler?... Quand elle compte absolument sur toi?

— C'est que...

— Sache que si tu refuses de nous seconder de ton plein gré, nous sommes résolus à employer d'autres moyens!... Que nous avons en notre possession la photographie d'un engagement que te signa

la femme en faveur de laquelle le testament que nous te demandons fut écrit! — Et que nous n'hésiterions pas à divulguer à ton maître cette preuve de ta singulière entente avec celle-ci, afin de l'édifier sur votre compte à tous deux!

— Je ne sais à quoi vous faites allusion!

— Tais-toi!... Ouvre le coffre-fort?... Donne-nous le testament, que nous y substituions la feuille blanche?... Ou sans cela... prends-garde! prends garde!

Devant ces menaces plus énergiques encore et définitives que celle des premiers arrivés, le malheureux Président de la République, harassé de la lutte morale renouvelée qu'il soutenait, allait s'avancer une seconde fois vers le coffre-fort et l'ouvrir ainsi que ses interlocuteurs lui en intimaient l'ordre, lorsque, juste à ce moment, éclata — c'était la nuit décidément! — on l'eût fait exprès qu'on n'y eût pas mieux réussi! — le même étrange bruit.

— Cette fois, plus de doute, — s'écria-t-il.., ressaisi de sa frénésie... C'est elle!... C'est elle!... Elle gratte délicieusement!... divinement!... voluptueusement!... amoureusement!

— Elle gratte avec tous les adverbes, quoi!... blagua de sa cachette Tour Eiffel... Va te faire gratter... N'hésite pas!

Sans écouter le conseil prononcé au reste trop bas pour être entendu, mais le suivant d'instinct, l'infortuné échappa aux héritiers, dégringolant l'escalier.

— Je l'aime!... je l'aime!... bramait-il comme un fou, — ne prenant plus souci de rien.

— Vas-tu remonter?

Il était en bas, continuant ses perpétuels : — Je l'aime! — Et dans des termes exactement sembla-

bles, identiques, la semblable, l'identique conversation recommençait :

— Où est la nounou?... Où est la nounou?... bafouillait sa voix de râle.

— Elle est par ici!... ripostait un nouvel organe de flûte.

— Veut-elle toujours allaiter le petit chéri!

— Elle veut l'allaiter!

— A-t-elle apporté les verges?

— Elle les a apportées!

La porte cochère s'ouvrait pour la troisième fois.

Mais pas plus que les deux premières, ce n'était encore sa nounou de guilledou! —

— Que voulez-vous?.. Que voulez-vous? — Chut! Chut!

Et tandis que les héritiers se demandaient anxieusement qui pouvait bien s'introduire à cette heure, et qu'en leur cabinet Mme de Médicis et ses compagnons s'impatientaient, l'infortuné ressurgissait en une remontée encore plus épouvantée et plus folle :

— Le gouvernement! — Le gouvernement! — Le gouvernement! — s'écriait-il essoufflé de terreur! — prêt à succomber d'effroi, — vraie bête traquée.

— Quel gouvernement? La République ou la Monarchie? La Réaction ou le Socialisme? — interrogeaient les héritiers.

— Le gouvernement! — Le gouvernement sans explication! — Le gouvernement!

Et indiquant une porte à gauche :

— Cachez-vous là! — N'en sortez pas! —

Ils s'en allaient vers la droite.

— Non! — Non! — Pas de ce côté! A gauche! Dans la salle de bains! Dans la salle de bains!

Des pas pesants gravissaient les dernières marches.

Deux hommes apparaissaient, en face du grotesque et de plus en plus déplorablement nu Président.

— Vite? Vite? — Ouvre ce coffre-fort? — faisait le premier sans s'attarder à de vains détails de toilette. On nous a assurés que ton maître Putois-Poulet y cachait certains papiers qui peuvent nous perdre!.. Il faut que ce soit nous qui le perdions! De façon que ce misérable sénateur apprenne à ses dépens que ce n'est pas impunément qu'on attaque un gouvernement, suprême palladium de la société moderne, arche sacro-sainte du progrès, éternel honneur et éternelle gloire d'un pays, sanctuaire de son honnêteté, de son intégrité, de sa respectabilité!

— Mais...

— Nous t'avons placé auprès de lui, de même que nous plaçons d'autres de nos créatures auprès d'autres hommes politiques, afin de surveiller ses actes... Aussi, nous pensons que tu dois avoir entendu parler des papiers auxquels nous faisons allusion, et connaître la place précise où ils les dissimule dans ce coffre-fort?

— C'est que...

— Donne-les-nous, afin de nous prouver tes talents?... Nous t'avons nommé officier du Mérite agricole et d'Académie pour services secrets!... Nous irons jusqu'à la Légion d'honneur, si tu fais habilement aboutir notre démarche.

— C'est que...

— Une partie décisive s'offre à toi! Tout ton avenir dépend de ta réussite!.. N'hésite pas!

— Pourtant!...

— Rappelle-toi que si, par hasard, tu n'accomplissais point ce que nous voulons, et n'ouvrais pas

ce coffre-fort afin d'y chercher les papiers, nous en savons long sur ton compte, ainsi que sur celui de ceux que nous employons!... Que nous avons toujours eu l'intelligence, au lieu de prendre nos serviteurs parmi *les perdus pour dettes* du temps de Louis-Philippe et de l'Empire, ce qui les rendait vraiment trop exigeants, de les choisir parmi *les perdus pour mœurs*, ce qui les met complètement à notre dévotion, et nous permet, à leur première velléité de révolte, de les replonger dans ces mœurs et de les faire coffrer sur l'heure, leur restant de vie!

— Mais.....

— Veux-tu donc que nous te fassions coffrer à ton tour?... Le veux-tu?

— J'ouvre!... j'ouvre!... déclara le Président de la République enfin maté, et cessant de lutter plus longtemps devant de telles raisons...

Mais ce furent eux cette fois qui entendirent un léger craquement dans le cabinet de droite.

— Qui est dans ce cabinet?... Seraient-ce les nourrices destinées à satisfaire ta passion d'enfant au biberon?

— Il ne s'y trouve nulle nourrice!... Il ne se trouve personne ici!...

— Nous avons entendu cependant!... Nous ne nous trompons pas!

— Peut-être M. Putois-Poulet y aura-t-il enfermé ses chiens avant son départ!

— Montre-nous les chiens?

Et comme il s'attardait à leur obéir, prétextant qu'il valait mieux ne pas les exciter, ils passèrent devant lui...

Chose stupéfiante. Il ne se trouvait plus personne dans le cabinet.

— Les chiens se sont envolés!... Les chiens se sont envolés!... cria-t-il de même qu'il allait s'envoler à son tour... Ils ont dû prendre par cette porte dérobée donnant sur le vestiaire, descendre ce petit escalier, et aller jusqu'au square des Etats-Unis se vautrer sur les pelouses, ainsi qu'on ne peut les empêcher de le faire chaque nuit!

Ils entendirent un nouveau craquement à gauche, vers la salle de bains.

— Et de ce côté... firent-ils, ne sont-ce pas les chats maintenant, que ton maître y aurait également enfermés?

— Je ne sais pas!

— Voyons si les chats de ton maître se sont envolés comme ses chiens?... et ils passèrent une seconde fois devant lui.

Mais aussitôt ils aperçurent trois individus accroupis derrière une baignoire:

— Voilà les gens que tu nous dissimulais?... Nos compliments!... Il ne te manquait plus que cela!... Tu es complet.

— Ces Messieurs ne sont venus ici que comme vous-mêmes, afin de me prier de leur révéler le secret de ce coffre-fort, que vous tous avez juré de me faire ouvrir cette nuit?

— Dans quel but?

— Pour me demander, comme vous-mêmes, de leur trouver certains papiers que je me disposais à y chercher lorsque vous êtes entré!

— Quel papiers?

— Le testament de mon maître qu'ils désirent avoir en leur possession!

— Ce sont ses parents?

— Ce sont ses héritiers!

Les deux interlocuteurs du Président changèrent

immédiatement de ton et d'attitude, se baissant vers les accroupis, très galants :

— Messieurs de la famille! — déclarèrent-ils — Relevez-vous?... Et excusez notre méprise?... Nous sommes au regret d'avoir un instant troublé vos recherches par une recherche identique à laquelle nous nous sommes trouvés contraints!

— Messieurs du gouvernement! — répondirent les interpellés se relevant plus galants encore. — C'est nous qui vous prions de nous excuser? Et nous sommes également au regret d'avoir troublé les vôtres, en choisissant parmi tant d'autres cette nuit-ci, sur laquelle vous aviez jeté votre dévolu!

— Il n'y a nul regret à exprimer!... Toutes les familles se rencontrent ainsi parfois dans des circonstances analogues!... Et nous ne sommes, tout compte fait, qu'une famille un peu plus large, un peu plus étendue,... voilà tout!... Tirez donc les premiers ce que vous désirez du coffre-fort, Messieurs de la famille!... Nous attendrons que vous ayez terminé!

— C'est à vous d'en tirer d'abord ce que vous désirez, Messieurs du gouvernement!

— A vous, Messieurs!

— A vous!

— Nous pourrions nommer un syndic de l'opération, afin de nous répartir nos parts!

— Il y a moyen de s'arranger!

— Rappelez-vous seulement pour mémoire la petite obole que nous avons coutume de demander à nos amis, et qui est comme le laisser-passer qu'on donne à toute administration... Et faites fructifier l'idée!... Car c'est surtout l'idée,... Messieurs, l'idée qu'il faut faire aujourd'hui fructifier!

— Nous ne l'oublions pas, Messieurs, et espé-

rons simplement en échange que vous voudrez bien nous assurer de votre si efficace protection !... Car nous sommes aussi des fanatiques de l'idée !... De l'idée qu'il faut faire fructifier.

— J'ouvre ! — prononça le Président de la République, qui tourna les boutons du coffre-fort, puis y introduisit les clés qu'il avait été chercher...

Mais au même moment :

— Mon maître ! — Mon maître ! — Mon maître — hurla-t-il, regardant l'escalier, les yeux presque sortis des orbites, tandis que tout son corps était agité d'un tremblement épouvantable.

— Tu te trompes !... Ce n'est pas lui !... Ce n'est pas possible !... Il est encore à la campagne !... firent les cinq autres regardant aussi de tous leurs yeux derrière lui.

— Mon maître ! — Mon maître ! — Mon maître ! — Mon maître ! — répéta-t-il plus haut, absolument terrifié.

En effet, ils aperçurent dans l'ombre, au bout du palier, devant eux, la silhouette en redingote et chapeau haute-forme de M. Putois-Poulet, — telle la statue du Commandeur, — flanquée de celle d'une jeune femme, avec dans le fond deux vagues amis aussi immobiles que lui.

— Sauve qui peut !...Et vive le gouvernement !... Vive le gouvernement quand même !... s'écrièrent les deux derniers arrivés, n'hésitant plus à cette vue, et s'enfuyant comme s'ils avaient eu une armée de leurs propres gendarmes à leurs trousses.

— Sauve qui peut !... Et vive la famille !... Vive la famille !... s'écrièrent les héritiers les suivant.

— Hâââââââ !... râla le Président lugubre, tombant à la renverse, tandis que son corps évanoui,

aux chairs livides, semblait un grand nénuphar décomposé à la surface d'un marais.

— Ils en ont un œil, ma tante!... prononça alors très finement Tour Eiffel qui n'était autre que la jeune femme attendant au bras de M. Putois-Poulet.

— Tu parles!... répondit Mme de Médicis, qui était ce sénateur lui-même, dont elle avait pris le haute-forme, la perruque, le pantalon et la redingote, dans le vestiaire du cabinet de débarras près duquel elle s'était cachée.

— Ce que c'est que les mauvaises consciences!... décrétèrent en chœur Cœur et Poignard, vêtus en gentilshommes fort distingués.

S'approchant donc du coffre-fort grand ouvert, ils se mirent en devoir, sans se perdre en vaines considérations, et sans se préoccuper des paperasses ainsi que leurs adversaires, à remplir leurs poches de tout l'argent liquide qu'ils purent y faire contenir, et dès que celles-ci furent à peu près pleines :

— Viens Poupoule?... dit avec un geste subtil Mme de Médicis à la jeune Tour Eiffel, qui d'un geste aussi subtil lui fit signe qu'elle approchait.

Et Poignard, enjambant le corps du Président de la République, puis lui prenant son falot pour descendre :

— Fais dodo, Nénesse, après toutes tes soûleurs!... lui glissa-t-il presque attendri dans le tuyau de l'oreille.

— Ne te réveille pas surtout... car, après tout cela, tu as besoin de sommeil! ajouta Cœur pitoyablement.

Et l'on entendit, le long de l'escalier, la voix de Poupoule ou de Tour Eiffel chanter, selon le désir du poète :

Dors bien jusqu'au matin,
Mon beau chérubin,
Ange aux ailes roses.
Dors, mon enfant chéri,
Ta mère aujourd'hui
Veille et tu reposes.
Elle te bercera
Puis embrassera
Tes paupières closes.
Dors, mon enfant, c'est moi...
Ta nounou... Ta nounou...
Qui veille sur toi!

La tendresse du début très accentuée,afin de faire mieux ressortir l'imprévu et le cocasse de la fin, rendit ses compagnons si hilares qu'ils faillirent tout à coup tomber dans des vélocipèdes appuyés le long de la voûte de la porte-cochère et qu'ils n'avaient pas vus.

— Les bicyclettes de la famille!... Le tandem du gouvernement! s'esclaffa Tour Eiffel.

Dans leur frayeur, ils les ont oubliés! reprit Mme de Médicis.

— Ce que nous allons être vite à Belleville! — conclurent Poignard et Cœur, enfourchant sans hésiter les deux premières, qu'ils venaient de sortir sur la chaussée.

— A dada?... A dada?... fit Poupoule, qui releva ses jupes entre ses jambes, afin de monter plus rapidement sur la troisième.

— A dada?... A dada?... Comme membre de la Chambre haute, naturellement je prends le tandem!... décréta le sénateur Putois-Poulet, qui se mit à y grimper à son tour, de même que s'il n'avait fait que cela toute sa vie.

Les becs de gaz étaient presque éteints dans le square des Etats-Unis, endormi et plus mystérieux que jamais!

On traversa l'avenue d'Iéna, sous le ciel inondé de lune, nimbé d'argent, où d'étonnants nuages prenaient les formes les plus amusantes.

— Le combat de l'éléphant et de la belette ! — dit Poignard, les considérant.

— La promenade de l'escargot dans les lagunes? — dit Cœur.

— La main de ma sœur dans la culotte...

— Voulez-vous être convenable, Mlle Poupoule... lança de loin Mme de Médicis qui avait entendu.

La rue Bassano, froide et dallée, où la lune découpait des ombres particulièrement nettes, fut vite passée.

Au coin du Palace-Hôtel, ils tournèrent à gauche, enfilant l'avenue des Champs-Elysées.

Des voitures de la Halle la remontaient à vide, avec leurs conducteurs y ronflant. Son pavage de bois miroitait ainsi qu'une glace inouïe sous le rayonnement nocturne, et cet éclat de miroir devenait parfois si intense, si obsédant, qu'ils avaient l'illusion de rouler en plein ciel, à travers les nuages d'éléphants poudroyants, de belettes d'argent ou d'escargots d'or qui s'y trouvaient.

Vers les Champs-Elysées, ils croisèrent plusieurs groupes de gens à pied, bien mis, faisant des gestes de bataille.

— Qu'est-ce encore que ceux-là, ma tante? demanda Tour Eiffel se retournant vers le tandem de Mme de Médicis.

— Des collègues sans doute, mon enfant? répondit-elle... Nous avons déjà rencontré le gouvernement et la famille ! — Ce doivent être maintenant l'armée, la magistrature et le clergé !

Mais comme ils dépassaient l'avenue Marigny :

— Arrêtez? Arrêtez? crièrent, fondant soudain

sur eux, deux agents cyclistes qui s'y étaient embusqués, afin de faire la chasse aux vélocipédistes non munis de lanternes.

— Tu dis ? mon petit ?

— Tu dis ?...

— Répète un peu, toi le premier, pour voir ? — menacèrent les poursuivants.

— Gare ! — Je m'appelle Poignard, et je te préviens que j'ai emporté mon poignard !

— Gare ! — Je m'appelle Cœur, et je te préviens que j'ai du cœur !

— Moi, je m'appelle Médicis... Mais ne touchez pas à mes saucisses !

— Et moi Tour Eiffel... Aussi vais-je vous faire ramasser la pelle !

Et passant vivement d'un preste coup de pied en plein ciel, la jambe par-dessus son guidon, il se trouva subitement à terre, tandis que sa bicyclette sans direction tombait en travers de la route des agents, et que ceux-ci venaient avec un ensemble admirable et tout policier s'y casser le nez.

Aussitôt, et plus que jamais, selon le désir du poète :

Les agents sont de braves gens
Qui s'balladent, qui s'balladent,
Les agents sont de braves gens
Qui s'balladent tout le temps !...

lança l'exécutant... remontant, avec une dextérité et une désinvolture charmantes, sur le tandem où pédalait le sénateur Putois-Poulet. Puis :

— Non ! Mais vois-tu, ma tante ! Ils voudraient nous soutirer notre pauvre argent parce que nous n'avons pas de lanternes, alors qu'eux-mêmes non plus n'en possèdent pas !

— C'est comme tout à l'heure, mon enfant...

riposta Mme de Médicis... quand les autres voulaient garder pour eux tout le contenu de ce coffre-fort, en nous défendant d'y toucher!

— Et ils nous appellent des bandes!

Devisant ainsi entre eux des événements de la nuit, ils arrivèrent peu à peu sur les hauteurs de Belleville, jusqu'à la rue du Télégraphe, où Mme de Médicis leur servit un petit souper froid, afin qu'ils pussent se restaurer et se sustenter comme il convenait.

*

A ce moment de sa narration, la grande Rasade s'aperçut que l'aiguille du cadran de la station de voitures marquait déjà dix heures, et sans allonger davantage son récit par des considérations inutiles, ainsi que les conteurs vulgaires en ont depuis quelque temps l'habitude, elle se tut.

Alors, tandis que le flûtiste et le tambour prenaient congé afin de rentrer dans leur caserne avant l'heure de l'appel, sa petite sœur Nasarde lui dit:

— O ma sœur, que ton histoire est édifiante et comique, et savoureuse et même fondante en son acidulé!

Rasade répondit :

— Mais qu'est-elle, comparée à celle du « Donneur de flemmes », *que je vous conterai le soir prochain si je ne suis pas encore à Saint-Lazare, et si ce bon Schariard consent encore à me tolérer ici !*

Et le garde déclara:

— Par le Sacré-Cœur de Montmartre, je ne t'y enverrai que lorsque j'aurai entendu ce « Donneur de flemmes » *qui, s'il est comme ta* « Bande à Catherine de Médicis », *doit être épatant !*

MAURICE BEAUBOURG.

LE GOUT MUSICAL

—

La variabilité et la diversité des appréciations sur les œuvres d'art ont toujours attiré l'attention des esthéticiens. Rien ne paraît plus instable que le goût ; les jugements qu'il prononce vont de l'éloge au blâme avec une facilité déconcertante et traversent, selon les individus qui les émettent, toutes les nuances comprises entre l'admiration, l'indifférence et l'antipathie. Ils semblent ne relever que de la seule sensibilité, ainsi que l'affirmait Kant, et demeurer par suite essentiellement subjectifs, indociles à toute règle, réfractaires à toute doctrine.

A s'en rapporter pourtant aux définitions données par la plupart des traités d'esthétique, on pourrait s'imaginer que le goût ne s'accorde point avec tant de versatilité et qu'il possède un critérium assuré. On le considère presque toujours en effet comme identique au « bon goût » et on le définit : « la faculté d'apprécier le Beau ». De cette définition retenons le verbe « apprécier » qui correspond très exactement à l'étymologie du mot goût ; mais constatons, sans plus tarder, que la formule présente l'inconvénient d'envisager le Beau comme une entité et d'opposer le Goût au Beau à la manière d'un sujet et d'un objet, alors que le plaisir du Beau ne se sépare point du Goût lui-même. Considéré au point de vue de l'opération mentale qui accompagne toute impression de plaisir, l'acte cérébral s'appelle Goût ; il devient le Beau si on le

tient pour l'idée générale qui résulte du sentiment éprouvé.

Des travaux récents ont montré que, rattaché à ses origines, le goût ne comporte qu'une distinction, qu'un choix. Il n'a aucune réalité objective, varie « avec les facteurs qui entrent dans l'équation esthétique de l'individu considéré (1) » et, par conséquent, il n'est ni bon ni mauvais. C'est à tort qu'on cherche à le confondre avec celui des gens cultivés, avec l'appréciation dogmatique de ce que M. Remy de Gourmont appelle justement la « caste esthétique ».

Il suppose avant tout l'émotion, parce que le propre de l'œuvre d'art consiste à émouvoir. Qu'il s'agisse du naïf ou du connaisseur, de l'illettré ou du lettré, c'est toujours de l'émotion ressentie que résulte le jugement du goût. Chez le naïf l'intensité de l'émotion en assume seule la genèse, tandis que chez le connaisseur l'intensité cède le pas à la qualité qui devient le principal agent moteur. Le premier se sent attiré par le contenu de l'œuvre d'art, alors que le second s'intéresse surtout à la forme, à la nuance, à ce qu'il y a de général et d'universel dans l'œuvre, au lieu que le naïf se montre prédisposé à ne discerner que ce qu'elle présente de contingent et de particulier.

Certains esthéticiens parmi lesquels nous citerons M. Ribot font des émotions intellectuelles une catégorie spéciale du sentiment, tout en reconnaissant que « les notions abstraites sont peu propres à promouvoir les conditions organiques de l'émotion (2) ». On ne saurait cependant nier l'influence que les purs états intellectuels exercent dans le

(1) Bray : *le Beau*.
(2) Ribot : *Psychologie des Sentiments*.

domaine du Beau, et le retentissement qu'ils provoquent au sein de la vie émotionnelle, en suscitant sans cesse de nouvelles causes de distinction. Ceci explique comment la théorie de l'Art pour l'Art caractérise des milieux très affinés, et surgit dans les civilisations avancées parce que, dans ces milieux, l'intellect en arrive à acquérir une sorte de prééminence sur la sensibilité.

Il se substitue ainsi une manière abstraite de sentir à la manière concrète et directe. On ne sent plus l'Art, mais on le comprend; on le contemple face à face dans son émotion « sublimée », suivant l'expression de M. Ribot. Cette contemplation collabore inconsciemment à la fixation d'un goût moyen, variable d'une époque à l'autre, mais capable de consacrer pour un temps plus ou moins long l'adhésion des dilettanti à une série codifiée de doctrines esthétiques. Si nous considérons le goût comme un mouvement de sympathie en faveur d'une œuvre, sans préjuger en aucune façon la valeur de cette œuvre, nous sommes amenés à admettre qu'un tel mouvement nécessite chez celui qui goûte certaines affinités avec l'auteur de l'œuvre goûtée. « Quiconque, écrit M. Ribot, éprouve à quelque degré, grossièrement ou finement, spectateur, auditeur, dilettante, l'émotion esthétique doit refaire dans la mesure de ses forces le travail du créateur. Sans une analogie de nature avec lui, si faible qu'elle soit, le spectateur ne sentira rien; il faut qu'il vive sa vie et joue son jeu, incapable de produire par lui-même, mais capable et contraint d'être un écho. » M. Hennequin a traduit la même pensée en disant que « l'œuvre d'art n'émeut que ceux dont elle est le signe (1) », et, jadis, de Lenz,

(1) Hennequin : *la Critique scientifique.*

dans son emballement naïvement irrespectueux, proclamait que « comprendre c'est égaler ».

Tous ceux qui apprécient et aiment l'œuvre d'un artiste appartiennent à sa famille intellectuelle en qualité de parents pauvres. Ils sont, en quelque sorte, des réductions plus ou moins passives de la personnalité de l'auteur.

Ainsi, le public, organe de réception, permet de mesurer l'action de l'artiste créateur; il constitue une manière d'appareil enregistreur sur lequel s'inscrit l'histoire de l'art. L'étude du goût et de ses variations n'est, en dernière analyse, que l'étude des impressions laissées dans le public par les œuvres. Considéré de la sorte comme la réaction favorable ou défavorable du public vis-à-vis de l'œuvre d'art, le goût entraîne le succès ou l'insuccès de celle-ci. L'insuccès peut résulter de deux causes : ou bien c'est l'insuffisance de l'œuvre qui le décide parce qu'elle dévoile chez l'auteur un étiage esthétique inférieur à celui de ses juges; ou bien il est provoqué par la disproportion qui existe entre la conception de l'artiste et celle dont le public est capable. Le chef-d'œuvre qui se dresse au milieu de spectateurs non préparés, inaptes à le comprendre ou enserrés dans les liens d'un formalisme routinier, subit presque toujours un échec. Il témoigne trop de la personnalité de son auteur, s'oppose au goût régnant et risque fort d'être méconnu parce qu'il devance son heure et se réclame de l'avenir. Est-ce à dire qu'il faille réprouver le succès et exalter uniquement l'œuvre d'avant-garde? En aucune façon, car le succès figure l'expression d'un goût plus naïf et plus immédiat que celui de l'élite intellectuelle et M. Remy de Gourmont a montré tout l'intérêt qu'il offrait au psycholo-

gue (1). Ceux qui se contentent d'émotions plus grossières, mais plus intenses et plus appropriées à leur nature n'ont pas absolument tort, à leur point de vue, écrivait Guyau : « Après tout, une émotion ne vaut qu'en tant qu'on la sent (2). »

M. Tarde a étudié récemment le mécanisme du cheminement des idées et de la formation des opinions au sein du public. Son travail éclaircit nombre de points encore obscurs de la psychologie collective et sépare nettement le « Public » de la « Foule », celle-ci représentant une forme primitive, presque animale, de collectivité, tandis que celui-là implique l'existence d'un intermédiaire intellectuel tel que le livre ou le journal. Il convient d'envisager le Public comme une foule innervée que traversent certains courants intellectuels à haute tension. Le livre, le journal, la critique dessinent le réseau nerveux sur lequel circulera jusque dans les régions les plus excentriques la secousse d'opinion (3).

Appliquées aux variations du goût artistique, ces considérations permettent d'en distinguer certaines causes encore inaperçues. L'extension prodigieuse prise par la musique, par exemple, s'accompagne d'une différenciation toujours plus marquée du public mélomane. Originairement, les auditeurs se séparent en castes séparées, car les couches sociales ont chacune leur vie propre et leurs habitudes distinctes ; il y a des opinions locales et régionales peu susceptibles de changements rapides. Le peuple, la bourgeoisie et la noblesse s'enferment en autant de compartiments étanches au sein desquels des formes musicales

(1) R. de Gourmont : *le Succès et l'Idée de Beauté*.
(2) Guyaux : *les Problèmes de l'Esthétique contemporaine*.
(3) Tarde : *l'Opinion et la Foule*.

ajustées à leur milieu naissent et se développent : chansons de plein air à la campagne, chansons de métier chez l'artisan, vaudeville ironique et frondeur dans la cité bourgeoise, romances et divertissements seigneuriaux. Une traduction musicale des mœurs s'établit ainsi pour chacun de ces petits publics homogènes et restreints, fidèles à la tradition et à l'art de coutume.

La seule forme hétérogène que prenne le public médiéval est la forme religieuse, l'Eglise réunissant dans un même but et vers un même idéal ceux que la vie sociale tient éloignés les uns des autres. Or on ne peut contester la part prépondérante que détient la musique religieuse dans l'évolution de l'art; elle se façonne et s'assouplit, élargissant son domaine en raison de la différenciation du public spécial auquel elle s'adresse. Dès que la société pratique un agrandissement d'elle-même et rapproche ses diverses classes en les organisant, le public musical devenu plus hétérogène voit le respect de la tradition formelle s'atténuer. Une ère d'expression lyrique se décide; par les communications rendues plus aisées entre provinces différentes, des échanges esthétiques s'accomplissent entre les formes pittoresques du Midi et la passion contenue, la mélancolie rêveuse du Nord. Plus le public se montre riche en individualités dissemblables, plus il devient un réactif énergique à l'égard des impressions musicales; à ses yeux, la musique revêt les caractères d'une religion, et toute modification opportée à ses manifestations spécifiques provoque d'ardents conflits d'opinions. Par son passage de l'homogène à l'hétérogène, le public aiguise sa sensibilité, se laisse aller aux engouements et substitue peu à peu la domi-

nation de l'art de mode à celle de l'art de coutume.

§

Entre tous les genres de goûts, le goût musical paraît le plus fugace et le plus subtil. « Il n'y a point d'art, écrit Batteux autre que la musique où le goût soit plus avide et plus dédaigneux. » Faut-il, à l'appui de ce jugement, citer les auteurs si nombreux qui consacrèrent de copieuses brochures aux « Révolutions » de la musique, les Leblond, les Marmontel, les Bonnet, les Martine? On conçoit sans peine que tous aient été attirés par les remous de l'opinion musicale, par ses contradictions et ses bizarreries. Mais ces remous, ces faits en apparence si incohérents dont se tisse l'histoire de la musique, ne doivent-ils être appréciés que comme des caprices, ou bien se rattachent-ils à des causes définies, à des changements nécessaires dans la manière de sentir et de juger?

« L'histoire des variations du goût musical, déclare M. Dauriac (1), ne doit pas nous apparaître comme une simple succession de faits, ou plutôt de métamorphoses sans lieu, c'est-à-dire sans raison. » Ces variations obéissent, en effet, à des lois strictes, et leur aspect, plus au moins fantasque, ne s'écarte point des formes imposées par l'évolution.

Toute évolution suppose deux caractères essentiels : « le surgissement de caractères nouveaux, et l'existence d'une force élective qui élimine les uns et conserve les autres. Remarquons avant d'aller plus loin que l'idée d'évolution et celle de rythme ne sauraient s'exclure, puisqu'il n'y a pas de mouvement sans rythme. Pour qu'il y ait évo-

(1) Dauriac : *la Psychologie dans l'Opéra français*.

lution, il suffit que « quelque chose qui est » se retrouve dans ce qui va être. Aussi l'oscillation du goût musical s'est-elle présentée à certains auteurs comme la forme qui enserrait le plus exactement ses variations; à des périodes d'expansion, d'art en ébullition, de recherche fougueuse, succèdent des périodes de cristallisation, de triage, de tassement. M. Mithouard a finement analysé, à ce point de vue, l'évolution des successives esthétiques et a montré que le Beau connaissait une « loi d'ondulation (1) ». Les disciplines, les styles classiques alternent avec les fièvres d'expression, de lyrisme à outrance; tour à tour le Beau se pare de Romantisme ou se drape dans l'austérité du classicisme.

Il est aisé de comprendre que les fluctuations du goût musical aient été jadis envisagées comme des transformations brusques, comme des façons de cataclysmes artistiques. Dans cette manière de voir on a employé le mot de « Révolution » bien que ce mot ne possède pas un sens très différent de celui d'« Evolution »; il ne marque, après tout, qu'une crise aiguë du mouvement, qu'un moment principal, qu'un tournant décisif; une « révolution » n'est autre chose qu'une évolution devenue perceptible; tant que la marche de cette dernière reste silencieuse et souterraine, elle nous laisse indifférents; il est nécessaire que l'accumulation des différences fixées prenne une valeur telle qu'elle ne puisse passer inaperçue, et, faute d'avoir suivi le phénomène dans sa continuité, nous le découvrons seulement à l'instant où il s'impose brutalement à nous. Cela posé, les anciens auteurs reliaient les « Révolutions » de la musique aux prétextes les

(1) A. Mithouard : *le Tourment de l'Unité.*

plus immédiats et les plus subits. Ignorant presque totalement les types ancestraux des formes musicales dont l'altération offusquait leur sensibilité, incapables de pressentir dans ces types les éléments dont le développement devait donner naissance aux innovations qu'ils combattaient, ils se montraient fidèles aux habitudes de l'esprit régnant en jetant l'anathème aux tentatives révolutionnaires. On jugeait en effet des choses comme si elles dussent se plier à une harmonie préétablie, attribuant à chacune d'elles un rôle fixe, assigné une fois pour toutes, les réduisant à l'immobilité ou du moins à une progression fatidique vers une fin établie à priori. C'est ainsi que la réaction monodique de la Renaissance, l'invasion de l'Italianisme en France, les réformes du drame lyrique et le Wagnérisme se voyaient commandés par des causes spontanées et prenaient un caractère d'étrange et incompréhensible soudaineté, alors que leur apparition dans l'histoire de l'art s'explique naturellement lorsqu'on cesse de les isoler du milieu ambiant, et qu'on admet que le principe universel de toutes choses réside dans le mouvement et la métamorphose.— Les mouvements de l'opinion musicale ne se séparent point du reste de l'activité contemporaine; les uns sont fonction de celle-ci, et dépendent étroitement des habitudes régnantes, du degré atteint par la culture générale, du jeu de l'association et de la dissociation des idées. L'aptitude à la variation provient de nouvelles associations psychiques, mais, parmi ces associations fraîchement écloses, il en est de stables et d'instables, et celles-ci s'éliminent d'elles-mêmes par dissociation en présence des premières qui persistent seules. Voilà la force élective, la sélection dont nous parlions plus haut.

Etudié de ce point de vue évolutionniste, le goût musical s'enferme dans la loi du passage de l'homogène à l'hétérogène, autrement dit du simple au composé. Et cette loi se traduit par trois aspects principaux, s'affirme dans trois directions bien nettes : le goût évolue de la monodie à la polyphonie, le goût s'exerce à l'origine de façon collective pour tendre ensuite à l'individualisme, le goût, enfin, se plie à des modes d'expression de plus en plus étendus qui vont de l'anthropomorphisme au sentiment de la nature.

L'évolution du goût de la monodie à la polyphonie intéresse avant tout la culture du sens auditif. L'éducation de l'oreille s'est accomplie en suivant la loi du passage du simple au composé, car successivement notre organe s'adapta à des combinaisons sonores de plus en plus complexes, en même temps que sa puissance de réceptivité s'accroissait à l'égard de l'intensité des sons. Ici, la marche de l'évolution a obéi aux lois naturelles de l'apparition des harmoniques d'un son principal; l'oreille, au moyen d'analyses successives, a reconstitué sous forme d'accords les agrégats partiels de sonorités qu'elle perçoit en bloc lorsqu'elle entend un son isolé. Mais, à un moment donné de cette évolution, le phénomène de l'audition musicale présente deux degrés, deux stades qui différencient profondément, au point de vue du jugement esthétique, la masse des auditeurs.

En premier lieu, ces auditeurs reçoivent une impression sonore; ils subissent l'action élémentaire du son. Or, des expériences rapportées par Wundt, sous la rubrique d'Esthétique élémentaire, ressort bien clairement que, dans le domaine acoustique, toutes nos sensations possèdent un ton affectif qui

leur est propre, que la hauteur des sons, leur timbre, leur succession lente ou rapide, les dissonances ou battements entre leurs harmoniques, engendrent des sentiments particuliers variant à l'infini selon les combinaisons diverses auxquelles peuvent se prêter tous les facteurs qui précèdent. Sans doute, les déterminations sentimentales changent d'un individu à l'autre, mais le principe demeure acquis, en vertu duquel le phénomène sonore exerce en nous une répercussion d'ordre affectif. Observons de plus qu'au point de vue de leur subjectivité les sensations sonores sont loin d'avoir la même valeur. Riemann a remarqué que la liberté d'interprétation de l'auditeur se trouve réduite à la zone moyenne de l'échelle sonore et que les sons très élevés comme les sons très bas se perçoivent de manière plus objective, avec une détermination presque constante chez tous les auditeurs. La zone moyenne se rapproche des possibilités sonores atteintes par la voix humaine qui reste la mesure de ce qu'il y a de plus particulièrement subjectif dans l'ensemble des impressions reçues.

Ceci est le premier stade de l'impression; l'intellect y demeure inactif, et chez un grand nombre d'auditeurs le contact avec une œuvre musicale se borne à une série d'impressions sonores. — Chez d'autres, l'intelligence entre en jeu, perçoit des rapports constants entre les durées, distingue les différences de hauteur des sons, et saisit des relations fixes au sein des combinaisons sonores. Comme l'esprit humain s'affirme avant tout organisateur et constructeur, qu'il tend à généraliser, à styliser, a établir des « lois », les concepts d'équilibre, de symétrie, d'harmonie, de moindre effort, germent de la sorte, et provoquent de purs états intellec-

tuels. Ce qui distingue essentiellement le phénomène musical du phénomène sonore, c'est le sentiment que certaines lois président au premier qui restent indifférentes vis-à-vis du second. Et notons que l'existence de ces lois n'est nullement incompatible avec la relativité de l'art, car l'idée de « constante » s'associe très aisément avec celle de « relatif ». Des nécessités qui s'imposent aux mouvements de la mélodie, oscillant entre la tonique et la dominante, de l'obligation dictée à la matière sonore d'entrer dans certains moules, dans certaines formes, naît ce qu'on peut appeler l'impression musicale proprement dite. Elle est l'apanage d'un petit nombre d'auditeurs, car elle suppose une attention plus soutenue fortifiée par des connaissances techniques étrangères à la masse du public. Selon le Dr de Fleury, l'idée esthétique pour le vulgaire se relie à un phénomène de mémoire. « Lorsque l'œuvre que j'écoute, déclare-t-il, dépasse le niveau de complexité où je suis parvenu, elle me procure un sentiment d'accablement, d'ennui, d'hostilité presque. A une deuxième ou troisième audition, je distingue quelques lueurs dans le chaos; certains passages m'ont causé du plaisir. Or, ces choses qui ont amené quelque émoi esthétique ne sont ni les plus rares, ni les plus caractéristiques du génie de l'auteur, mais bien les moins neuves, celles qui ressemblent un peu aux œuvres musicales déjà familières à la mémoire (1). » Ainsi l'émotion résulterait du fait de reconnaître, de retrouver une sensation passée, et le public serait conquis parce qu'il se souviendrait. On a objecté à cette thèse que « reconnaître, c'est commencer à com-

(1) V. *Revue de Philosophie* (avril 1903).

prendre », et que, par suite, la reconnaissance constitue un pont intellectuel jeté entre l'auditeur naïf et le connaisseur.

Quoi qu'il en soit, dans la plupart des cas, le public sent la musique bien plus qu'il ne la comprend. Ce qui se sent précède ce qui se comprend, parce que la sensibilité forme le tréfonds primordial de notre être, vérité que la philosophie spiritualiste eut le tort de laisser dans l'ombre en ne discernant pas que le choix même des épithètes employées pour qualifier le Beau met fréquemment à contribution les sens dits inférieurs tels que le goût et l'odorat. Les mots doux, suave, chaud, froid, amer, âpre, si souvent usités pour caractériser des impressions musicales, appartiennent au vocabulaire du toucher, du goût, et de l'odorat. Prétendre que les sensations venues par le canal de ces sens ne donnent pas de prise à l'exercice de l'entendement et ne laissent jamais sortir d'elles-mêmes une perception de forme, c'est risquer une objection bien précaire, car, ainsi que l'observe Guyau : « la perception de forme et de contour n'est point nécessaire à l'émotion esthétique ». Tout auditeur inexpérimenté qui écoute une symphonie a de fausses perceptions de formes ; pour lui, le bithématisme et le développement sont perçus comme un polythématisme, et la forme objective donnée par l'auteur à son œuvre se trouve par cela même complètement méconnue. On connaît l'appréciation de Stendhal, qui cependant se piquait d'être mélomane sur la scène des ténèbres du « Moïse » de Rossini : «Rossini y déploie, assure-t-il, toute la science de Winter et de Weigl réunie à une abondance d'idées, qui effraierait ces bons Allemands (1). » Or

(1) Stendhal : *Vie de Rossini.*

l'abondance d'idées signalée par l'auteur de la « Chartreuse » se réduit à un même trait répété 26 fois.

Que si l'on étudie la psychologie de l'audition musicale à un autre point de vue, on ne tarde pas à découvrir le rôle considérable joué par l'imagination dans la perception des sons. M. Souriau y distingue tout un travail de synthèse et d'analyse. A l'audition monodique, la synthèse s'impose afin de rattacher les unes aux autres les sensations qui proviennent des sons successifs; c'est l'imagination qui les sonde et les distribue sur une ligne de forme déterminée. Dans l'audition polyphonique, en outre de l'admission par l'oreille d'intervalles réputés consonnants, admission qui résulte de l'habitude et qu'élargit progressivement l'accoutumance à des écarts nouveaux, il y a à la fois un travail analytique et un travail synthétique. L'oreille, en arrivant à distinguer dans un ensemble tel ou tel son composant, obéit à un effort d'imagination qui « figure » ce son à l'esprit et nous porte à lui conférer une plus-value, à le placer envedette, en dehors de l'ensemble dont il fait partie. De plus, l'opération mentale nécessaire à la reconstruction d'une partie mélodique, après que chacun des sons qui la constituent a été dégagé de ceux qui l'accompagnent, ressort de la synthèse.

Ces quelques considérations permettent de juger par quels efforts et par quelle série de différenciations successives le goût s'est acheminé de la monodie à la polyphonie.

Abordons maintenant le second point, la seconde directive adoptée par l'évolution : le sentiment musical d'abord strictement social évolue vers l'individualisme. Aux hautes époques, l'art est collectif

et anonyme, qu'il s'agisse de musique religieuse ou de musique profane. Le plain chant, aussi bien que la chanson de geste, appartient au groupe comme s'il était de l'œuvre de tous; nul ne le revendique comme son bien propre, et il réunit souverainement toutes les adhésions. Bien plus, il n'est point besoin d'artistes spéciaux pour l'exécuter puisque ce soin incombe à la seule collectivité. Peu à peu, à mesure que l'architecture des œuvres se complique, le sentiment musical perd son caractère social et progresse vers l'individualisme. On voit surgir de la masse du public des corporations d'artistes, des professionnels qui réclament la paternité de leurs compositions; ménestrels et jongleurs possèdent seuls l'habileté technique indispensable pour les exécuter convenablement, et la foule, d'exécutante qu'elle était d'abord, devient progressivement passive. Le goût tend à se différencier; des opinions contraires et hostiles les unes aux autres s'élèvent; blâmes et admirations viennent féconder l'ardeur procréatrice des artistes en stimulant les amours-propres. De nos jours, l'art n'a pu échapper au principe de la division du travail et il se fabrique malheureusement de la musique commerciale, industrialisée et tarifée à l'instar des pâtes alimentaires et des vêtements confectionnés. Cette musique n'existe que parce qu'elle possède une clientèle et des « débouchés ».

Si le goût peut tomber aussi bas par suite de l'abus des spécialisations artistiques, nous le voyons par bonheur s'agrandir et se déshumaniser depuis les origines jusqu'aux temps modernes. Les auditeurs ne veulent d'abord que d'un art s'intéressant uniquement à l'homme, soit pour exalter ses rapports avec la Divinité, soit pour vanter les qualités

humaines par la glorification des héros et la louange de la beauté féminine. A cet effet, la musique demeure presque exclusivement vocale; c'est à la voix humaine qu'elle confie ses destinées, joignant ainsi l'anthropomorphisme de l'instrument à l'anthropomorphisme de l'expression. Peu à peu, la musique instrumentale empiète sur le domaine de la musique vocale; elle se fait apprécier au début par les ressemblances qu'elle affiche avec sa rivale, car elle s'efforce d'imiter les concerts de voix. Wasielewski (1) a montré, par une étude approfondie de la littérature du luth, de quelle façon les formes vocales se sont muées en formes instrumentales; en même temps les luthistes témoignent d'une tendance marquée à chercher la Beauté spécifique de l'art dans le libre jeu des combinaisons, et cela que les formes employées proviennent de la musique vocale ou de la musique de danse également entachée d'anthropomorphisme, puisqu'elle s'accompagne de mimique et de chorégraphie. De la sorte, on parvient à s'intéresser à la musique considérée en elle-même, abstraction faite des moyens appelés à la réaliser, et l'anthropomorphisme musical se dépouille de son exclusivisme primitif... « Le moment où le sentiment esthétique s'est déshumanisé, écrit M. Ribot, coïncide avec l'apparition du sentiment de la nature, apparition tardive parce qu'elle nécessitait la conquête de la nature par l'intelligence et le sentiment », parce qu'elle exigeait des abstractions et des généralisations toujours plus profondes et plus étendues, et une extension toujours plus large de la sympathie.

(1) Wasielewski : *Histoire de la musique instrumentale au XVIe siècle.*

Cette lente évolution du goût vers des représentations plus subtiles et plus pénétrantes de la nature, vers la prise de possession d'une plus grande quantité du monde, se traduit par les progrès de l'expression. Elle suppose que des rapports constamment plus nombreux et plus étroits se sont révélés entre les impressions qui ressortissent de nos différents sens, que des déterminations objectives se sont imposées à certaines formes musicales, à certains groupements sonores par le secours des autres arts, qu'en un mot les divers appareils de notre système sensoriel se sont syndiqués pour nous donner une impression totale des phénomènes. L'art musical met l'ensemble de ses signes spéciaux au service de cet effort commun ; de là découlent les transpositions sonores, une sorte d'équivalent musical des choses, un transfert dans le monde des sonorités des mouvements du monde réel. M. Jules de Gaultier a trouvé, pour caractériser une telle reconstitution des apparences extérieures par les moyens matériels de chaque art, le vocable heureux de transsubstantiation (1).

L'expression musicale n'est donc autre chose qu'une équivalence, qu'une équation posée entre un geste extérieur et une modalité sonore. Nous savons que l'impression acoutisque crée en nous « des dispositions dépendantes de l'état organique et de l'activité nerveuse que nous traduisons par les termes vagues : « joie, tristesse, tranquillité, inquiétude, etc. ». De telles dispositions se précisent et s'accentuent dès que la musique s'associe à la parole ou à la mimique, et se propose ainsi un « programme » plus ou moins nettement défini. Le

(1) Jules de Gaultier : *la Fiction universelle.*

concours apporté par d'autres arts à la musique facilite d'autant mieux le travail d'objectivation expressive que, par une illusion naturelle, nos impressions musicales tendent d'elles-mêmes à s'objectiver. Chacun sait à quel point nombre d'auditeurs expérimentés et simplement sensitifs interprètent littérairement et poétiquement une pièce de musique pure telle qu'une symphonie. En projetant la sensation en dehors de nous, nous lui donnons une existence indépendante de la nôtre et nous la localisons pour ainsi dire dans la cause qui l'a excitée. Il suffit qu'un instrument idéographique tel que le langage vienne consolider ce transfert pour que l'expression musicale revête un caractère stable et échappe à l'anarchie d'interprétation qui résulte de son état primitif.

Le sentiment de la nature s'impose au goût musical, en raison de l'imitation plus ou moins fidèle que l'art permet de retracer des sonorités naturelles. C'est par son côté extérieur, immédiat, et pour ainsi dire tangible, que ce sentiment se perçoit ; la musique est jugée d'autant plus pittoresque qu'elle s'ingénie avec plus d'exactitude à créer ce qu'on pourrait qualifier de « trompe-l'oreille ». On en vient ensuite à raffiner sur cette conception du monde matériel, on se détourne de la description proprement dite pour écouter la philosophie que parlent les choses en un langage mystérieux et subtil. De l'immense machine qui nous enserre, nous démontons lentement les mille rouages et découvrons entre ceux-ci d'innombrables rapports ; des lois de dérivation se pressentent et, d'une cellule initiale, par une série ininterrompue de divisions dichotomiques, de généalogies thématiques, jaillit toute une symphonie.

§

Jusqu'ici nous avons passé en revue les conditions générales qui commandent l'évolution du goût musical et nous nous sommes efforcés de montrer qu'elles se résument dans la loi de différenciation. Il convient maintenant d'examiner les facteurs qui ont plus spécialement influencé notre goût national et qui relèvent de ce qu'on pourrait appeler les « circonstances locales ».

Au premier rang de ces facteurs se présente l'importation étrangère dont le poids a pesé si fréquemment sur notre développement esthétique. Tour à tour la musique italienne et la musique allemande ont en effet aspiré à la prééminence, les Bouffons, Gluck et Wagner jalonnant les étapes les plus saillantes de l'invasion de l'art étranger ; dernièrement la musique russe et la musique scandinave provoquaient chez nous des engouements dont l'élan n'est point encore amorti. Et alors une question se pose : Sommes-nous, ainsi que certains le prétendent, des « Déracinés » musicaux? « Les Français, écrivait Mozart, ne peuvent rien faire par eux-mêmes ; ils sont obligés d'appeler les étrangers à leur aide ». D'un autre côté, M. Dauriac ne serait pas éloigné de croire que les réactions violentes et soudaines de notre goût musical prouvent que le génie national semble manquer de ressources suffisantes pour résister à l'influence étrangère. Nous pensons qu'il est possible d'appeler de la sévérité de ces jugements en faisant voir que la marche saccadée et irrégulière de l'évolution de notre goût met seulement en lumière les caractéristiques de l'esprit français et affirme, dans une certaine mesure, l'excellence de ses qualités.

A ceux qui reprochent aux Français leur passion pour l'exotisme et la nouveauté étrangère, on répondra que, de l'accueil si empressé que nous faisons à l'art du dehors, résulte l'augmentation de notre horizon intellectuel ; prédisposé aux qualités d'équilibre et de raison, le génie français comprend celui des autres nations beaucoup mieux que celles-ci ne saisissent le sien propre ; il est essentiellement objectif, et attaché passionnément à la réalité des choses. Tout caractère outrancier le choque et il l'élimine impitoyablement. Qu'au contraire une œuvre étrangère dissimule seulement sous des apparences trop localistes la nouveauté et la puissance originale de sa conception, le goût français l'adopte en principe, mais il se livre sur elle à une sorte de mise au point et de polissage. Après en avoir extrait le suc, il la remanie à sa façon avec les nuances et les demi-teintes qui lui sont chères, avec les arrangements de perspective qu'il trouve indispensables. En raison de sa situation moyenne qui la place à mi-chemin entre la zone d'influence saxonne et la zone d'influence latine, la France présente un terrain merveilleusement propice aux luttes d'idées et sert de laboratoire intellectuel au monde entier.

Les deux marques distinctives les plus frappantes du caractère français paraissant résider dans la sociabilité et l'intellectualisme, l'une et l'autre permettent d'expliquer bien des particularités de notre goût musical. Tout d'abord, il semble qu'on puisse rattacher à la sociabilité la passion du théâtre qui a déteint sur la musique et qui a si longtemps assuré chez nous la prédominance de la musique dramatique sur la musique pure. « Le théâtre, remarque M. Fouillée, devait acquérir en France un dévelop-

pement particulier, parce qu'il est vraiment une institution et une œuvre sociales (1). » Notre musique ne résume-t-elle pas d'ailleurs en un curieux raccourci la marche des phénomènes sociaux? Si le style polyphonique correspond, dans l'histoire de la musique française, à l'organisation de la société et à l'éveil de la puissance disciplinée des masses, nous voyons, lorsqu'une réaction vers l'individualisme, préparée par l'activité des études humanistes, vient à se produire, le besoin d'expression se transformer, négliger la collectivité qui se réduit au rôle de chœur, sorte de décor vivant, pour s'attacher plus spécialement à l'individu. On s'occupe alors à serrer de plus près la personnalité humaine, à dessiner des portraits et non plus à édifier de vastes ensembles ou à tracer des symboles. Au sein du motet et du madrigal, la mélodie principale prend un rôle dominateur pendant que les autres parties abandonnent leur liberté rythmique et ne s'attachent plus qu'à une fonction harmonique.

A mesure aussi que la forme aristocratique s'unifie et se centralise en se fondant dans la royauté absolue, les figures musicales vont en se solennisant en quelque sorte, et s'orientent vers des types à la fois plus généraux et plus nobles. Le goût musical au siècle de Louis XIV se trouve ainsi en réaction contre les tendances individualistes de la Renaissance; il associe l'idée polyphonique d'organisation et de discipline à l'idée monodique d'autorité et de liberté. Lorsqu'au XVIIIe siècle perce en littérature le sentiment de la nature, lorsque, sous l'action de Rousseau et des Encyclopédistes, les doctrines humanitaires viennent surexciter, jusqu'à

(1) Fouillée : *Esquisse psychologique des peuples européens.*

la rendre maladive, la sensibilité sociale, les œuvres musicales éprouvent le contre-coup des investigations nouvelles; on les sent torturées, fécondes en contrastes et en exagérations, poussées à la déclamation et à l'enflure.

L'influence des littératures allemande et anglaise, les guerres de la Révolution et de l'Empire préparent le mouvement romantique, et le wagnérisme se dresse ainsi que la formidable arrière-garde de l'invasion saxonne qui a rempli de son tumulte la moitié du xixe siècle.

La facilité que nous montrons à adopter les esthétiques étrangères et à les imiter dérive encore de la sociabilité. A en croire M. Tarde, le degré de sociabilité chez un peuple se mesure en partie à son pouvoir d'imiter et à son goût d'imiter. Stendhal fulminait contre « l'esprit de société » qui avait affaibli en France l'habitude de l'attention; il lui faisait un crime d'avoir desséché le cœur et tari l'imagination en établissant la tyrannie d'une sensibilité moyenne, de façons communes de penser et de sentir. C'est cependant à cet esprit de société que nous sommes redevables de la forme lyrique d'opéra, issue des mascarades et ballets de cour. La sociabilité entraîne d'indéniables avantages d'organisation et de cohésion, mais, comme toute médaille a un revers, elle est responsable du développement du snobisme. Rassemblant les admirations de coterie autour de ce qui se pique de virtuosité et de singularité, professant le culte de la chose rare, précieuse ou baroque, le snobisme provient de l'instinct d'imitation qui pousse les tempéraments de médiocre résistance à se modeler sur des types de silhouette plus accusée. Jusqu'à un certain point, il a favorisé la prolongation de la lutte

des Gluckistes et des Piccinistes en la transformant en querelle de « coins ».

On le retrouve au fond des admirations empruntées des habitués du Théâtre italien et chez la plupart des Wagnériens de la dernière heure. La sociabilité rend compte du singulier mélange de routine et d'aspirations révolutionnaires que manifeste l'esprit français. Le Français est, en effet, conservateur à outrance et maintient avec une inertie regrettable les habitudes et les procédés les plus surannés; mais cela ne l'empêche pas de se montrer révolutionnaire avec tout autant d'énergie, phénomène qui reçoit son explication de la puissance réalisée en France par le sentiment social. Asservi à la routine, l'individu abdique son initiative personnelle, et se plie à la tradition collective, tandis que la tendance révolutionnaire découle de la contagion exercée sur la masse par une idée nouvelle.

Passons maintenant à l'Intellectualisme. Il prédispose à la logique, au radicalisme d'esprit, au jacobinisme; appliqué au goût musical, il se montre plus favorable à la musique dramatique qu'à la musique symphonique et fortifie dans ce sens l'action de la sociabilité. C'est que, dans la musique dramatique, de pareilles dispositions psychologiques rencontrent immédiatement matière à explications; il y est loisible de donner la raison de tel ou tel dispositif sonore, de constater l'ajustement adéquat d'une mélodie aux paroles qu'elle supporte. Le type français de l'Opéra, qui se base sur la fusion complète de la poésie et de la musique, découle, à n'en pas douter, de nos velléités rationalistes; il exige la mise en œuvre des idées de simplicité, de justesse, de condensation auxquelles

nous tenons par-dessus tout et donne satisfaction à notre besoin de logique. De même encore, le rationalisme consolide la faveur dont a joui chez nous la musique descriptive. Si nos chansons à plusieurs voix des XVe et XVIe siècles font si souvent appel au sens de la description, à la traduction sonore des contingences extérieures, c'est que notre rationalisme y trouve son compte. D'ailleurs, on peut facilement suivre les modalités de son influence sur les variations du goût musical. Voyez le goût monodique des hautes époques ; ne correspond-il pas aux quelques idées simples, riches d'autorité, que promulgue la doctrine chrétienne ? Plus tard, les associations psychiques se multiplient : il se dessine dans les esprits une inclination vers le commentaire et la scolastique et cette disposition mentale correspond aux efforts de la musique polyphonique. Certains documents exhumés par Coussemaker, certains « triples » et « quadruples » des XIIe et XIIIe siècles constituent de véritables « disputationes » musicales. Les tentatives opérées à la Renaissance au sein de l'académie de Baïf présentent le même caractère rationaliste par leur souci constant de restaurer la musique « grégeoise » et d'adapter des mélodies à des mètres antiques. En France, ainsi qu'on l'a justement remarqué, l'esprit s'est développé plus vite que l'imagination ; la comédie et la tragédie ont devancé le drame lyrique et, pour cette raison, nos premiers drames lyriques furent des tragédies en musique et des comédies à ariettes. On a commencé par considérer la Beauté sous ses agréments mineurs, le charme, l'élégance, la joliesse, avant d'être retenu par ses dehors de noblesse, de grandeur et de complexité. « Il y a quelquefois, dit Montesquieu, dans les personnes

ou dans les choses, un charme invisible, une grâce naturelle qu'on n'a pas pu définir et qu'on a été forcé d'appeler le « je ne sais quoi ». — Ce « je ne sais quoi » caractérise excellemment la mélodie française, comme il reste l'apanage exclusif de l'esprit français. N'est-ce pas que la grâce constitue une qualité éminemment sympathique et rationaliste? « Raison harmonieuse, écrit M. Fouillée, qui ne veut rien d'excessif ni de heurté. » Par son absence de tension et d'effort, par son aisance à se communiquer à autrui, la grâce s'apparente à la fois avec la sociabilité et avec l'intellectualisme.

Il est intéressant de constater que l'italianisme a surtout sévi dans les milieux élégants affiliés à l'esprit classique, esprit de pur rationalisme. Sans doute la symétrie de l'Aria italien, l'ordonnance régulière de « l'Opéra Seria » et la perfection de travail des virtuoses rencontraient quelques affinités secrètes chez les beaux esprits entichés du culte excessif de la forme, de l'ouvrage nettoyé à la Boileau, sans cesse remis sur le métier. A considérer l'art de ce point de vue formaliste, on se trouvait tout naturellement porté à goûter une musique d'extériorité, de cadences arrondies et de périodes équilibrées. Le doctrinarisme classique a donc favorisé l'italianisme en raison de la parenté qu'il affichait avec lui.

C'est encore au rationalisme français qu'il faut imputer en grande partie les ardeurs de la campagne anti-wagnérienne. L'œuvre lyrique du chantre de Tristan pénétrait en France au moment où le Romantisme expirant laissait place nette au naturalisme positiviste, et mettait en conflit notre mentalité claire, précise et optimiste avec la mentalité germanique, anxieuse du devenir et inoculée de

pessimisme. Aucun accord ne semblait donc possible. M. Caussy a démontré fort judicieusement en quoi l'art wagnérien s'opposait à l'intellectualisme français, comment il s'appuyait sur l'instinct en répudiant la raison, et comment il choquait notre simplicité par sa « grandeur forcée » et l'essoufflement de ses symboles grandiloquents. Des recherches effectuées parmi les critiques dont s'accompagna la représentation mémorable de Tannhæuser à l'Opéra permettraient de retrouver au milieu d'un fatras de clichés la substance d'arguments que des écrivains mieux avertis et moins passionnés font valoir aujourd'hui contre l'esthétique du maître de Bayreuth. On verrait de la sorte, et cela ne manquerait pas de piquant, que nombre de ceux que de fervents néophytes traitèrent dédaigneusement d'imbéciles aperçurent alors, par une sorte d'intuition prophétique, les lignes générales du jugement de la postérité ! — Dès 1861, on reprochait à Wagner de se complaire dans le développement symphonique, et d'encombrer ses drames de longueurs purement musicales. Le reproche subsiste en entier de nos jours.

En définitive, le rôle de l'art d'importation se réduit à de nouveaux aspects et à galvaniser certaines de nos énergies nationales auxquelles des habitudes séculaires ne demandaient qu'un travail réduit et incomplet. Il n'est plus possible de soutenir, avec les anciens musicographes, que l'introduction en France du sens polyphonique revient aux Allemands. Quant à l'italianisme, qui n'est autre chose que l'appel à la virtuosité et que la mise en actions des sensations rudimentaires et presque uniquement physiologiques de la jouissance musicale, convient-il de nous en faire un crime person-

nel? Tous les peuples, à cet égard, ne logent-ils pas à la même enseigne? D'ailleurs, si la politique a répandu en France la musique italienne, et secondé le goût de l'opéra ultra-montain, greffe rendue facile par l'affinité des races et leur presque identique culture humaniste, le prétendu engouement de nos arrière-grands-pères pour l'art du « bel canto » se tint à un niveau bien inférieur à celui qu'on atteignait dans le reste de l'Europe. On n'entend point parler de querelles musicales en Allemagne, alors qu'à Paris Gluckistes et Piccinistes s'invectivent et se battent à coups de pamphlets. Si Lully a importé en France le cadre de la tragédie musicale italienne, il a surtout travaillé sur des canevas de tragédies classiques auxquelles il a adapté de la musique française. La même observation s'applique à la réforme de Gluck, qui sacrifie stoïquement tout à l'expression, c'est-à-dire à ce pourquoi le goût français a toujours combattu, de sorte que cet étranger se trouve plus français que ses devanciers de France. De même qu'une goutte de réactif suffit à déterminer au sein d'une dissolution l'apparition d'un précipité, de même un musicien de génie suffit à donner aux tendances d'une race la direction assurée autour de laquelle elles tâtonnaient.

Nous devrions même nous savoir gré à nous-mêmes d'avoir protesté avec tant d'énergie, au XVIIIe siècle, contre les gargouillades italiennes alors répandues et prônées dans tous les pays. Le grand public, celui qui frémissait à Iphigénie en Tauride, n'avait rien de commun avec les snobs et les pédants qui s'extasiaient aux roucoulements des « tenorini ». Pour ceux-là, la virtuosité tenait lieu d'unique critérium du plaisir éprouvé. C'est qu'elle

flatte tout un côté méticuleux, précis et soigneux de notre caractère ; elle a quelque chose de sportif, sent l'entraînement et le muscle en bon état. N'oublions pas que le fini, l'abondance des détails, et, par-dessus tout, le sentiment de la difficulté vaincue sont de notables éléments d'admiration. La virtuosité mérite d'autant plus d'attention qu'en musique l'interprète collabore de façon plus intime et plus nécessaire à l'œuvre d'art. Toute composition musicale possède, en effet, deux existences, l'une due au travail du compositeur, l'autre l'existence sociale, qui réclame impérieusement l'intervention de l'interprète. Dans les autres arts, l'artiste se met directement en relations avec le public et n'interpose point d'intermédiaire entre son œuvre et les dilettanti, alors que le musicien ne peut se passer de l'interprète, sorte de héraut qui proclame son œuvre en face de l'auditeur. L'action du virtuose ajoute alors à la beauté de cette œuvre quand elle ne la défigure pas. Telle est la raison pour laquelle tant d'auditeurs se livrent à de si fâcheuses confusions entre la musique proprement dite et l'exécution. Il se forme des traditions d'interprétation qui s'imposent au public, façonnent son goût et en arrivent à estomper complètement l'expression voulue par l'auteur.

Durant de longues années, l'opinion admit comme article de foi la faible musicalité des Français. On octroyait l'épithète de musicienne aux deux seules nations allemande et italienne. Tout au plus voulait-on considérer Paris comme le lieu où se consacraient les talents européens ; cantatrices et virtuoses allaient y faire enregistrer leurs titres de noblesse artistique. Mais le Français n'était musicien que par goût, par éducation, par plaisir, à ce

qu'assuraient les pontifes de la critique; il ne l'était pas par essence, avantage réservé aux contemplatifs, aux rêveurs et aux mystiques. En matière de critérium du goût musical, on proclamait la facilité dont témoignent les peuples germaniques à chanter en chœur et la prodigieuse volubilité des vocalises italiennes. Nous savons aujourd'hui ce qu'il faut penser de pareils clichés. Un peuple dont le folklore recèle d'incomparables trésors, un peuple qui sut aux xve et xvie siècles créer la plus riche des littératures polyphoniques, un peuple qui produisit Rameau, ce musicien génial dont la gloire si longtemps méconnue monte irrésistiblement à l'horizon de l'art et commence à éclipser celle du chevalier Gluck, un tel peuple en présence d'un tel passé ne craint aucune comparaison. Après avoir magnifié de ses larmes les accents d'Iphigénie, et avoir associé dans son admiration Don Juan et le Freyschütz, la France s'est ouverte à l'ésotérisme wagnérien avec un fanatisme non encore apaisé. Toutes les nations commirent des erreurs musicales et la nôtre s'échappa point à la loi commune ; il n'empêche que la marche féconde et sûre de son développement artistique s'atteste depuis trente ans par des faits d'une victorieuse éloquence. Durant la période qui va de César Franck à Claude Debussy, une page entière de l'histoire de la musique s'est écrite dans notre pays.

L'évolution du goût ne s'effectue jamais sans retours en arrière ; elle oscille entre la procession et la régression, car l'habitude consolide certaines manières de sentir qu'il devient, par la suite, très laborieux de détruire. Chaque génération tend, en vieillissant, vers une sorte de tradition qui n'est le plus souvent qu'un déguisement de la routine et

prend une attitude de critique vis-à-vis de ses cadets. On est prédisposé à traiter de chimériques les conceptions de l'avenir et à considérer comme suffisantes et raisonnables celles auxquelles le passé a accordé un semblant de réalisation. Chaque génération recrée ainsi la tradition à son profit.

L'évolution de l'art précède toujours l'évolution du goût, et le degré de culture d'une société se mesure, jusqu'à un certain point, à l'intervalle de temps qui sépare ces deux mouvements. Un véritable artiste, créateur et novateur, sera d'autant moins longtemps méconnu que la société qui l'entourera sera plus affinée.

A toutes les époques de l'histoire de la musique retentit le cri des conservateurs doctrinaires : « Où allons-nous ? Que va devenir la musique ? » Lorsqu'un musicien estime que la technique précédemment usitée manifeste une insuffisance déclarée pour réaliser l'idéal qu'il entrevoit, il brise les moules anciens, s'efforce d'en construire de nouveaux et cherche ainsi à fixer une portion encore ignorée du devenir de l'art. Aux yeux des contemporains, de semblables tentatives s'interprètent généralement comme des symptômes d'hostilité à l'égard des formes épuisées, et telles individualités, qui, vues par nous à distance, apparaissent avec la marque de leur époque et accusent une indéniable parenté, sont considérées de leur temps comme nettement étrangères les unes aux autres.

On juge presque toujours mal ses contemporains parce que la valeur réelle d'une innovation disparaît dans le conflit des passions qu'elle soulève. A l'histoire seule appartient le jaugeage exact des œuvres et leur placement définitif dans l'échelle de la beauté.

L. DE LA LAURENCIE.

POÈMES

—

EN ROUTE

A M. Pierre Quillard.

Tout le jour, à travers plaines, moissons, prés verts,
Rouges labours, damier qui tournoie, à travers
La panique des peupliers et des passages
Brusques d'un paysage à d'autres paysages —
Poteaux et fils où pend en loques la vapeur;
Ferrailles et sifflets, et, dans le soir, la peur
D'être gagné de vitesse par la nuit bleue —
Le rapide a brûlé les rails, de lieue en lieue...

O cauchemar! rouler, courir, toujours plus loin!
Affolement des trains surpris par la male heure!
Et toi, dodelinant tes rêves dans ton coin,
Le front cherchant le frais sur la vitre qui pleure,
D'où cette fièvre qui t'agite? Est-ce de voir,
A son poste, là-bas, exacte et quotidienne,
Et patiente et résignée à son devoir,
Telle pauvre gare perdue, humble gardienne
Allumant ses signaux fidèles dans le noir?
Est-ce regret de fuir, songeant qu'un wagon ivre
Laisse derrière lui, peut-être, un site où vivre
Serait un doux repos plein de roses pour qui
S'en revient des cités de fumée et d'ennui?
Ou bien, à ce tournant de route, qui s'enfonce

Vers le soleil broyé dans les griffes des ronces,
As-tu vu disparaître à cheval, au galop,
Le feutre rabattu sur les yeux, un ballot
En croupe, et se hâtant au fond des brouillards jaunes,
Le voyageur-de-nuit des vieux contes, qui porte
La grâce d'une prisonnière déjà morte,
Et que guette, près de l'étang, le Roi des aunes?...
Mais la nuit, qui s'est mise en marche à l'horizon,
Se rapproche, en rampant de l'arbuste au buisson,
Et, d'un bond, se cramponne au rapide qui passe!
Et maintenant, sa bouche est là, contre la glace,
Qui s'écrase, gluante et moite... Rien de plus
Qu'une lueur qui court vite sur les talus,
Et que le battement berceur et monotone
Du train oppressé par l'ombre, qui s'époumonne...

Compagnons de hasard, dormeurs mystérieux,
Vers quel songe angoissant sont-ils tournés vos yeux?
Têtes qui vous penchez si lourdes sous les lampes,
Quelle poursuite a mis ces sueurs sur vos tempes,
Quel effort pour s'enfuir, en traînant, tout le long
D'un chemin interminable, des pieds de plomb?...
Sommeil, relâche du visage, flasques joues
Où se détend, ô masque, l'orgueil que tu joues!
Fronts ravagés, vieillis tout à coup de dix ans.
Plis des bouches, las de plaisirs, ou méprisants,
Et ce désordre des cheveux, ces pattes d'oie,
Flétrissures de la douleur et de la joie!
Compagnons ballottés dans vos manteaux, pressés
D'arriver j'ignore où, venant d'où? je ne sais,
Vous que transperce, à chaque sursaut des voitures,
Cette vrille de quels remords ou courbatures!
Serait-ce de porter tant d'ombre de départs

D'attentes, de destins errants, demain épars,
Que le train haletant d'inquiétude beugle,
Et sent une âme éperonner sa course aveugle?...

O froissement des nerfs à vif, lorsque le frein,
Dans des jets de vapeur, crisse contre la roue...
Noms des gares, criés d'une voix qui s'enroue,
Dans le ruissellement, sur des tôles, d'un grain...
Bruits retrouvés, toujours pareils, et vous, de même,
Images des modernes voyages, qu'on aime,
Odeur de houille, odeur de poussière et de cuir,
Acre parfum de notre rêve, à nous, de fuir,
De nous évader loin d'où notre âme est liée,
Recluse en quelque chambre, et sur soi repliée...
Pour tout de bon, vraiment, un soir comme aujourd'hui
S'en aller, planter là son âme sédentaire,
Avec son pauvre fond de phrases et d'ennui,
Et, Dieu sait où, vagabonder... Grande est la terre!



PROMENADE

Après ces plages de sable, où le mica
Etincelle comme le silex qu'on frotte,
Et ce soleil grêlant sur la mer, la grotte
Où mon pied, l'autre après-midi, se risqua,
Emprisonnait dans un réseau d'algue brune
Un demi-jour d'aquarium et de lune...
Fraîcheur d'entre les roches qui coula
En douche d'ombre sur ma nuque! C'est là,
Dans les bruissements du crabe et du cloporte,
Que j'ai trouvé ton corps encor tiède, ô Morte!
Ce n'est qu'un rêve... Non! car n'entends-je pas

Crépiter les coquillages sous mes pas?
Et l'eau froide où ma main trempe est aussi vraie
Qu'il est vrai le rocher que mon ongle raie!
Et derrière moi, du côté de la mer,
Dont les échos sourds, quand le vent du large entre,
Roulent en coups de tonnerre au fond de l'antre,
Comme le ciel à perte de vue est clair!
Beauté, flammes de joie en mon œil indigne,
Eblouissement dont ma paupière cligne!
De son flanc blessé son sang coule, elle a dû
Aborder, pour y mourir, ce coin perdu...
Elle dormait, à l'aube, sur la mer lisse!
Comme une méduse, à fleur d'eau, vers l'azur
Emergeait son ventre lumineux et pur!
Quelque steamer, peut-être, d'un coup d'hélice...



LANGUEUR

Pose ta chère tête sur ma poitrine, où
Mon cœur s'entend qui bat la berloque, le fou!

Ne rêve pas trop haut, si tu t'endors, de l'autre;
Pense en fermant les yeux à ce présent bien nôtre.

Pense que c'est beaucoup d'avoir toujours là, près,
Une main pour ton front qui soit un baume frais.

Va, rien ne vaut ce geste simple et ce sourire
De deux amants qui se dévêtent sans rien dire...

Si douce l'impatience qui les pâlit,
Quand se glisse leur chair-de-poule dans le lit!

Si douce la tristesse ardente des fatigues
Où le flot contenu des larmes rompt ses digues!

Rayon du petit jour aux vitres, mince et froid,
Qui fait l'embrassement plus tendre et plus étroit!

Et claquements de fouets des laitiers! sonnerie
Pour la messe de l'aube en quelque nonnerie!

Et toujours, ponctuels, durs réveille-matins,
Ces marteaux forgeant des chaînes à nos destins!



FUGITIFS

Rayon du petit-jour, mince, pareil au fil
D'un couteau de justice au-dessus de leurs têtes,
Et, faiblesse ou remords, leurs nuques déjà prêtes
Aux coups du ciel, en châtiment de cet exil!
Lâches, vaincus déjà, dès la cour de la gare,
Et si chétifs, si grelottants, comme le gaz
Du large boulevard désert où l'œil s'égare
Là-bas, dans ces vapeurs d'une aurore de mars...
Où donc leur rêve? où donc ce fier amour qui vibre
A vouloir briser tout et fuir pour être libre?
Où ces rages de sacrifice et de défi
Dont l'âme, dans l'ardeur des nuits blanches, s'exalte?
Pauvre orgueil, que l'air froid du matin a suffi
A rabattre et jeter morfondu sur l'asphalte
De ces trottoirs luisants d'averses! Cœurs aigris
De rancune couvée en silence, de honte
Bientôt près d'éclater en querelle, et qui monte,
Lente et rouge comme le soleil au ciel gris!

Mais vite disparus dans la cité qui fume,
Dans le vacarme aigu des marchands, le halo
Des lumières, le son, comme du fond de l'eau,
Des cornes rauques de tramways perçant la brume,
Etouffés dans la foule, et rien de plus qu'un pleur
Anonyme, perdu dans le flot de douleur...

FRANÇOIS PORCHÉ.



L'AMOUR ET M. LEWISHAM

HISTOIRE D'UN TRÈS JEUNE COUPLE

(*Suite* 1)

—

CHAPITRE XXVIII

L'ARRIVÉE DES ROSES

Les roses s'égarèrent.

Quand Lewisham rentra, après sa leçon chez Vigours, il était presque sept heures. Plein d'anxiété, il ouvrit la porte, s'attendant à trouver Ethel toute émue et les roses en place. Mais Ethel était pâle et défaite. Il en fut si surpris que les compliments qu'il avait préparés s'arrêtèrent sur ses lèvres. Ses plans étaient déjoués. Il pénétra dans leur logement et nulle part ne se trouvaient les roses. Ethel passa près de lui et s'installa, devant la fenêtre, le dos tourné. Cette incertitude devint soudain pénible... Il fut obligé de demander, bien qu'il fût assuré de la réponse :

— Rien n'est venu?

Elle se retourna.

— Tu pensais qu'il viendrait quelque chose?

— Oh! rien.

Elle reprit son poste d'observation derrière les vitres.

— Non, fit-elle lentement, — rien n'est venu.

Il essaya de trouver quelque chose à dire, quel-

(1) V. *Mercure de France*, nos 160, 161, 162, 163.

que chose de simple et de naturel, pour supprimer la distance qui les séparait, mais ce fut en vain... Il lui faudrait attendre l'arrivée des roses. Il prit ses livres et une heure interminable s'écoula avant le dîner qui fut une cérémonie glaciale ornée de remarques exagérément polies. Le désappointement et l'exaspération assombrissaient Lewisham. Il commença à ressentir de la colère contre tout... même contre elle... Il voyait qu'elle le supposait toujours fâché et cela l'agaçait contre elle. Il reprenait ses livres, et Ethel aidait la servante de Mme Gadow à débarrasser la table quand ils entendirent le bruit répété du marteau à la porte de la rue.

— Les voilà, enfin! — se dit Lewisham réconforté. Il se demanda s'il s'esquiverait ou s'il assisterait à la réception de son envoi. La présence de la bonne était un contre-temps fâcheux. Mais il entendit la voix de Chaffery et laissa échapper tout bas une exclamation de dépit.

La seule chose à faire maintenant, si les roses venaient, était de se glisser dans le vestibule, de les intercepter et de les porter dans la chambre à coucher par la porte du corridor. Il valait mieux que Chaffery ne fût pas témoin de cette phase sentimentale. Il pourrait malencontreusement décocher quelque trait ridiculisant qui ne s'effacerait plus de leur mémoire.

Lewisham essaya de laisser voir qu'il ne tenait pas à recevoir de visite ce soir. Mais Chaffery était en verve et capable de réchauffer une douzaine de réceptions glacées. Sans attendre d'y être invité, il s'installa dans son fauteuil préféré. Devant lui et Mme Chaffery, les Lewisham voilaient, sous une cordialité affectée, les différends qui pouvaient exister entre eux, et Chaffery, ne soupçonnant rien

de leur crise matrimoniale, discourut bientôt librement. Il sortit deux cigares.

— Je me suis mis en frais, — déclara-t-il. — Pour une fois, me suis-je dit, l'honnête brûlera l'admirable... ou l'admirable brûlera l'honnête, comme vous voudrez. En voulez-vous un? Non? Toujours vos austères principes! Un de plus qui me reste, alors. Mais vraiment j'aurais autant de plaisir à vous voir le fumer, car ce soir je me sens rayonnant de générosité.

Il coupa soigneusement le cigare, l'alluma avec cérémonie, après avoir attendu que ce fût le bois de l'allumette qui brulât, et pendant toute une minute resta silencieux, occupé qu'il était à tirer d'énormes bouffées de fumée. Ensuite, il reprit la parole ponctuant ses phrases de capricieuses volutes bleues.

— Jusqu'ici, — commença-t-il, — je n'ai fait que badiner avec la canaillerie.

Comme Lewisham ne daignait pas communiquer les réflexions que lui inspirait ce préambule, il reprit bientôt:

— Il y a au monde trois espèces d'hommes, mon garçon, trois et pas plus... de femmes, il n'y en a qu'une. Il y a les hommes heureux, il y a les canailles et les imbéciles. Les hybrides, je ne les compte pas. Et, selon moi, les canailles et les imbéciles sont fort semblables.

Il se tut.

— Peut-être bien, — fit Lewisham nettement, en fronçant les sourcils du côté de la cheminée.

Chaffery l'épiait du coin de l'œil.

— Je dis des choses sages. Ce soir je profère une sagesse d'une qualité particulière. Je vous déverse de mon plus fin et de mon plus vieux, parce que...

vous vous en apercevrez plus tard... c'est une occasion spéciale. Et vous êtes distrait!

— Un anniversaire? — demanda Lewisham en levant la tête.

— Vous le verrez... Mais je faisais d'inappréciables observations sur les canailles et les fous. De bonne heure, j'ai été convaincu de l'absolue nécessité de la droiture pour rendre les hommes heureux. J'en suis aussi sûr qu'il y a un soleil au ciel. Cela vous surprend-il?

— Ça cadre assez mal...

— Oui, je sais. J'expliquerai tout cela. Mais laissez-moi vous parler de la vie heureuse. Laissez-moi vous dispenser mes paroles, comme si j'étais sur mon lit de mort. D'abord, l'intégrité mentale. Eprouvez toutes choses, tenez-vous fermement à ce qui est droit. Que le monde n'ait pour vous ni illusions, ni surprises. La nature est pleine de cruelles catastrophes, l'homme est un singe physiquement dégénéré; à tout instinct, à tout appétit, il faut un frein; le salut n'est pas dans la nature des choses, mais quel que soit le salut, s'il en est un, il est dans la nature de l'homme; placez-vous en face de toutes ces pénibles constatations... J'espère que vous me suivez?

— Continuez, — dit Lewisham, dont le penchant pour la discussion théorique l'emporta un instant sur le problème des roses.

— Pendant la jeunesse : l'exercice et l'étude; pendant l'adolescence : l'ambition; au début de l'âge viril : l'amour... mais non ces passionnettes théâtrales.

Chaffery fut très solennel sur ce point, soulignant ses paroles d'un trait de son index maigre.

— Puis le mariage, convenable et assorti; ensuite

des enfants et le travail honnête et acharné pour les élever, le travail aussi pour l'état dans lequel on vit; une vie de sacrifice de soi, et au soir de l'existence un modeste orgueil... c'est là la vie heureuse. Soyez bien sûr que c'est la vie heureuse; la vie que la sélection naturelle a façonnée pour l'homme depuis le commencement des choses. C'est ainsi qu'un homme peut aller, heureux, du berceau à la tombe... du moins, passablement heureux. Et pour y arriver, il faut juste trois choses : un corps sain, une intelligence saine et une volonté saine... une volonté saine.

Chaffery s'attarda sur cette répétition.

— Aucun autre bonheur ne dure, et quand tous les hommes seront sages, tous les hommes chercheront ce genre de vie. La Gloire! La Richesse! L'Art!... Les Peaux-Rouges adorent des fous et nous autres nous respectons les esprits faibles. Mais je dis que tous ceux qui ne mènent pas cette vie heureuse sont des canailles et des imbéciles. L'estropié physique, pauvre diable, vous savez que je le considère comme une sorte d'imbécile corporel...

— Oui, — réfléchit Lewisham, — c'est peut-être vrai.

— Or, un imbécile rate le bonheur à cause de son esprit insuffisant; il calcule mal, il trébuche, clopine, et se laisse prendre à des réclames et à des supercheries. Il trouve l'amour dans les livres et une femme dans la rue, ou il cherche querelle pour des motifs mesquins; les menaces l'effraient, la vanité le trompe, il échoue par aveuglement. Mais la canaille qui n'est pas un imbécile échoue contre la lumière. Bien des canailles sont aussi des imbéciles... la plupart en sont... mais il

y en a qui ne le sont pas. Je le sais... Je suis une canaille, mais pas un imbécile. Le faible de la canaille est de manquer de la volonté, de la faculté déterminatrice qui le ferait toujours chercher son plus grand avantage. La canaille abhorre la persévérance. Etroite est la voie et resserrée la porte; la canaille ne peut la suivre ni l'imbécile la trouver.

Lewisham perdit quelques mots de ce que Chaffery disait, parce qu'on avait frappé à la porte. Il se leva, mais Ethel l'avait devancé. Il dissimula de son mieux son anxiété et il fut soulagé quand il entendit la porte d'entrée se refermer et Ethel qui passait dans la chambre à coucher par le corridor. Son attention revint à Chaffery.

— Vous êtes-vous jamais rendu compte, — demanda Chaffery apparemment à propos de rien, — que la conviction intellectuelle n'est nullement déterminante? Pas plus qu'une carte des chemins de fer ne fera marcher une locomotive pendant un kilomètre.

— Hein? — fit Lewisham. — Une carte... une locomotive... un kilomètre... Ah! oui, c'est vrai... non, ça n'est pas possible.

— C'est précisément mon cas, — dit Chaffery... C'est le cas de la pure canaille, partout. Nous ne sommes pas des imbéciles... parce que nous savons. Mais là-bas, passe la grand'route dure, austère, où souffle le vent, une sorte de bonheur desséché qui dure; et ici, c'est l'agréable chemin de traverse... avec ses pièges à loup sous les fleurs...

Ethel reparut au seuil de la chambre à coucher. Elle lança un coup d'œil à Lewisham, demeura debout un instant et s'assit dans le fauteuil d'osier comme pour se remettre à son travail d'aiguille

laissé en train, mais presque aussitôt elle se leva et retourna dans la chambre.

Chaffery continuait à disserter sur la nature transitoire de la passion et de toutes les expériences de ce genre. Des passages entiers de ce discours furent perdus pour Lewisham, dont toute l'attention était accaparée par les roses. Pourquoi Ethel était-elle retournée dans la chambre? Était-il possible qu'...? Bientôt elle revint, mais elle s'assit de façon qu'il ne pouvait la voir de face.

— S'il est une chose qu'on puisse placer en contraste avec la saine façon de vivre, c'est l'aventure, — disait Chaffery. — Mais l'aventurier doit prier pour une mort prématurée, car avec l'aventure viennent les blessures et avec les blessures la maladie et, excepté dans les romans, la maladie affecte le système nerveux. La vigueur s'en va, et, alors, mon garçon, où en êtes-vous?

— Chut! qu'est-ce qu'il y a? — interrompit Lewisham.

On cognait à la porte d'entrée. Sans se soucier du flot de sagesse que l'autre déversait dans ses oreilles, Lewisham se précipita... pour ouvrir la porte à un ami de Mme Gadow. L'homme enfila le corridor et disparut dans l'escalier. Quand Lewisham rentra, Chaffery était debout, se disposant à partir.

— J'aurais pu causer avec vous plus longtemps, — dit il, — mais vous avez une préoccupation en tête, ça se voit. Je ne veux pas vous ennuyer en devinant ce que c'est. Un jour, vous vous rappellerez...

Il n'en dit pas plus, mais posa sa main sur l'épaule de Lewisham. On aurait pu s'imaginer qu'il se croyait offensé par quelque chose. En tout autre moment, Lewisham aurait cherché à s'excuser;

mais cette fois il ne l'essaya pas. Chaffery se tourna vers Ethel et l'examina curieusement.

— Au revoir, — fit-il en lui tendant la main.

Sur le seuil, Chaffery lança à Lewisham le même regard curieux et sembla préparer quelque remarque appropriée.

— Au revoir, — dit-il enfin, avec, dans sa manière, quelque chose qui fit rester Lewisham sur la porte à regarder un instant s'éloigner son beau-père. Mais bientôt la préoccupation des roses l'emporta.

Quand il rentra, Ethel, désœuvrée, était devant sa machine à écrire sur les touches de laquelle elle promenait les doigts. En l'entendant, elle se leva et alla s'asseoir dans un fauteuil, en se cachant la figure derrière une livraison. Lewisham la regardait, n'osant l'interroger. Après tout, donc, les fleurs n'étaient pas venues. Il éprouvait maintenant un désappointement intense, une colère sourde contre l ineffable jeune vendeuse en robe noire. Il tira coup sur coup sa montre sans voir l'heure; puis il prit un livre et feignit de lire; mais, en réalité, il préparait une diatribe qu'il débiterait le lendemain à la fleuriste infidèle. Il posa son livre, alla chercher son sac noir, l'ouvrit et le referma sans savoir ce qu'il faisait. Il lança un coup d'œil furtif à Ethel et s'aperçut qu'elle l'épiait furtivement aussi, sans qu'il fût capable de dire si l'expression de son visage était sympathique ou non.

A force d'aller et de venir, il pénétra dans la chambre à coucher, et, à peine le seuil franchi, il s'arrêta net. Indiscutablement une odeur de roses lui caressait les narines. Si fort était le parfum qu'il alla voir à la porte de la chambre, s'attendant à y trouver une boîte entière mystérieusement arrivée.

Mais il n'y avait dans le corridor aucune trace de fleurs.

Alors, à ses pieds, il aperçut une chose énigmatique et pâle et, se baissant, il ramassa le pétale crémeux d'une rose. Il le garda entre ses doigts, dans un état de perplexité inénarrable. Soudain, il remarqua un léger désordre dans le rideau de la table de toilette, et, par une rapide intuition, le rapporta au pétale.

Il fit deux pas, souleva l'étoffe et il vit ses roses jetées là, froissées et flétries! Il haleta comme un homme qu'on plonge inopinément dans l'eau glacée, et il restait penché, tenant toujours l'étoffe.

Ethel apparut dans l'embrasure du battant ouvert et l'expression de ses traits était inquiétante. Il contempla bouche bée sa face pâle :

— Quelle idée t'a prise de mettre là mes roses? — demanda-t-il.

Ce fut à son tour de le regarder bouche bée. L'étonnement d'Ethel ne le cédait en rien à celui de Lewisham.

— Pourquoi as-tu jeté là mes roses? — répéta-t-il.

— *Tes* roses, — s'écria-t-elle. — C'est donc *toi* qui les avais envoyées?

CHAPITRE XXIX

LES ÉPINES ET LES ROSES

Toujours penché et les yeux sur elle, il comprenait peu à peu ce qu'impliquaient ces paroles. Bientôt, tout lui apparut clairement.

En devinant sur les traits de Lewisham ce qui se passait dans son esprit, elle poussa un cri de consternation et vint s'asseoir sur le petit fauteuil. Se tournant vers lui, elle voulut parler.

— Je...

Mais elle s'arrêta, avec un geste d'impatience.

— Oh ! — fit-elle.

Debout et raide, il la regardait. Entre eux, gisait la corbeille renversée.

— Tu pensais que ces fleurs venaient de quelqu'un d'autre? — interrogea-t-il, essayant de bien saisir cette inversion de l'univers.

— Je ne savais pas... — balbutia-t-elle en tournant ses regards vers lui. — Une voiture... Il n'était guère à penser... qu'elles vinssent de toi.

— Tu croyais qu'elles venaient de quelqu'un d'autre, — répéta-il.

— Oui, je le croyais.

— De qui?

— De M. Baynes.

— De ce gamin?

— Oui... de ce gamin.

— Eh! bien!

Lewisham chercha quelque chose autour de lui... comme un homme en présence de l'inconcevable.

— Alors, cela veut dire que tu roucoulais derrière mon dos avec ce jeune homme?

Elle ouvrit la bouche, mais sans pouvoir dire une parole. Lewisham devenait d'une pâleur telle que bientôt il n'y eut plus la moindre trace de couleur sur son visage. Il éclata de rire, puis grinça des dents. Mari et femme se regardaient dans les yeux.

— Je n'aurais jamais cru... — commença-t-il d'une voix égale.

Il s'assit sur le lit, écrasant sous ses pieds, avec une sorte de satisfaction farouche, les roses éparses.

— Je n'aurais jamais cru... — reprit-t-il, et en balançant le pied il envoya la légère corbeille s'é-

chouer indignement dans l'autre pièce en laissant sur son passage une traînée de pétales rouge sang.

L'espace de deux minutes, peut-être, ils restèrent silencieux et quand, de nouveau, il parla, sa voix était rauque. Il en revint à une formule ancienne.

— Ecoute, — fit-il, en toussant pour s'éclaircir la gorge, — tu ne t'imagines pas, je suppose, que je vais supporter cela, non, sans doute?

Il tourna la tête vers elle. Elle était demeurée assise, et regardait sans voir, droit devant elle, ne cherchant même pas à conjurer le désastre.

— Quand je dis que je ne vais pas le supporter, — expliqua Lewisham, — cela ne signifie pas que je vais faire du tapage, une scène de violence. On peut se quereller et être désappointé sur... d'autres choses... et continuer à se supporter mutuellement... Mais ceci est absolument différent... Tant de rêves et d'illusions!.... Songer à ce que j'ai perdu avec ce maudit mariage. Et maintenant... Tu ne comprends pas... Tu ne veux pas comprendre.

— Toi non plus, — protesta Ethel, pleurant, mais sans lever les yeux ni soulever ses mains qui reposaient impuissantes sur ses genoux. — Toi non plus, tu ne comprends pas.

— Je commence.

Il rassembla ses forces en silence.

— En un an, — reprit-il, — toutes mes espérances, toutes mes ambitions flambées. Je sais que j'ai été revêche et irritable... je le sais. J'étais tiraillé de deux côtés à la fois. Mais... je t'avais acheté ces roses!

Elle porta ses regards sur les roses, puis sur la figure pâle de Lewisham; elle fit vers lui un mouvement imperceptible et reprit son attitude de passivité.

— Je me suis aperçu d'une chose : je t'ai trouvée superficielle ; tu ne penses pas, tu ne sens pas comme moi. J'ai passé par là-dessus. Mais je croyais que tu étais loyale...

— Je suis loyale, — s'écria-t-elle.

— Tu crois?... Bah!... tu as fourré mes roses sous la table.

Un silence plein de sombres présages s'ensuivit. Ethel bougea et il tourna les yeux vers elle pour épier ce qu'elle allait faire. Elle tira son mouchoir et se mit à essuyer rapidement ses yeux secs, l'un après l'autre. Puis elle commença à sangloter.

— Je suis... aussi... loyale... que toi... en tous cas, — bredouilla-t-elle.

Un instant Lewisham demeura consterné. Puis il se rendit compte qu'il valait mieux feindre d'ignorer cet argument.

— J'aurais supporté bien des choses... j'aurais tout supporté, si tu avais été loyale... Si j'avais pu être sûr de toi. Je suis un imbécile, je le sais, mais j'aurais supporté l'interruption de mes travaux, la perte de la carrière espérée, si j'avais été sûr de ta loyauté... Je... Je t'aimais beaucoup!

Il se tut, s'apercevant qu'il devenait pathétique, et il se réfugia dans la colère.

— Et tu m'as déçu! Depuis combien de temps? Peu m'importe! Tu m'as trompé! Et je te le dis, — il commença à gesticuler — je ne suis pas suffisamment un imbécile et ton esclave pour supporter cela! Aucune femme ne fera de moi cette sorte d'imbécile-là, quoi qu'il... En ce qui me concerne, cela termine les choses, cela les termine. Nous sommes mariés... mais peu m'importe quand même nous le serions cinq cents fois! Je ne veux pas vivre avec une femme qui accepte des fleurs d'un autre...

— Je n'ai rien accepté, — protesta Ethel.

Lewisham céda à un transport de colère. Il prit une poignée de roses et les tendit, le bras tremblant.

— Qu'est-ce que cela? — demanda-t-il.

Son doigt écorché par une épine saigna, comme il avait saigné jadis, déchiré par une ramille d'aubépine.

— Je ne les ai pas acceptées, — répéta Ethel.— Ça n'est pas ma faute si on les a envoyées.

— Peuh! — fit Lewisham. — Mais à quoi bon discuter et nier? Tu les a reçues, tu les as entrées ici. Tu as beau être rusée, tu t'es vendue. Et notre vie et tout cela, c'est fini, — déclara-t-il en indiquant du geste le mobilier de Mme Gadow.

Il regarda Ethel et répéta avec une amère satisfaction :

— C'est fini.

Elle leva à son tour les yeux sur lui, mais le visage de Lewisham était impitoyable.

— Je ne continuerai pas à vivre avec toi, — spécifia-t-il pour qu'il n'y ait pas de malentendu. — Notre existence est finie.

Les regards d'Ethel allaient de Lewisham aux roses éparpillées et finalement se fixèrent sur celles-ci. Elle ne pleurait plus, et sa figure, sauf autour des yeux, était toute pâle.

Il présenta la chose sous une autre forme.

— Je m'en irai... Nous n'aurions jamais dû nous marier, — réfléchit-il, — mais... je ne m'attendais pas à *cela*.

— Je ne savais pas! — s'écria-t-elle, élevant la voix. — Je ne savais pas. Est-ce de ma faute? Oh!

Elle s'arrêta, et, les mains jointes et les yeux

hagards, elle l'implorait désespérément. Lewisham restait impénétrablement malveillant.

— Je n'ai pas besoin de savoir, — dit-il, répondant à ce muet appel, — cela décide de tout... *cela!*

Il indiquait les fleurs éparses.

— Que m'importe ce qui est arrivé ou non? — reprit-il. — Quoi qu'il en soit... Oh! ça m'est égal. J'en suis heureux. Comme ça, tout s'arrange... Plus tôt on se séparera, mieux ça vaudra. Je ne resterai pas avec toi une nuit de plus. Je vais porter ma malle dans l'autre chambre et faire mes paquets. Je resterai ici ce soir et je dormirai dans un fauteuil... où je *réfléchirai*. Et demain je réglerai le compte avec Mme Gadow et m'en irai. Tu pourras retourner... à tes fourberies.

Il se tut pendant une minute ou deux. Ethel demeurait absolument immobile.

— C'est ce que tu voulais... Tu le peux, à présent. C'est ce que tu voulais avant que j'eusse de l'ouvrage. Tu te rappelles? Tu sais que ta place est toujours prête chez Lagune. Qu'est-ce que cela me fait? Je t'assure que ça ne me fait rien... rien du tout. Tu iras de ton côté et moi du mien. Tu comprends? Et toute cette feinte... cette duperie de vivre ensemble quand on ne se soucie aucunement l'un de l'autre... je ne me soucie guère de toi, *à présent*, et ne vas pas le croire... tout cela sera fini et bouclé. Quant au mariage... je m'en moque, du mariage... il ne peut faire d'une erreur et d'une simulation autre chose qu'une comédie... c'est une comédie, et les comédies ont un dénouement, et voilà le dénouement de la nôtre.

Il se leva résolument. A coups de pied, il écarta les roses qui le gênaient et il plongea le bras sous

le lit pour atteindre sa malle. Ethel ne parla ni ne bougea, mais ne cessa d'observer ses mouvements. Un instant, la malle refusa de sortir, et Lewisham fit tort à sa sévère résolution en proférant à mi-voix un : viens donc, mille pétards ! qui était une exclamation assez déplacée. Enfin, il vainquit sa résistance et traîna la malle dans l'autre pièce, où il se proposait de s'installer pour emballer ses affaires.

Quand il eut pris dans la chambre à coucher tous ses effets personnels, il ferma, avec un air définitif, la porte à double battant. Aux bruits qui suivirent, il se rendit compte qu'elle se jetait sur le lit et cela l'emplit d'une satisfaction mauvaise.

Il demeura un moment immobile pour mieux entendre; puis il commença à emballer méthodiquement ses biens terrestres. Sa fureur première s'était calmée; il comprenait parfaitement qu'il infligeait un châtiment grave, et cela l'enchantait. Il éprouvait aussi un curieux plaisir à voir se terminer par cette crise inattendue cette longue et pénible période de vague mésentente. Avec une activité quasi-douloureuse, il percevait le silence et l'immobilité de la pièce voisine. Afin qu'on n'ignorât pas qu'il persévérait dans ses préparatifs, il avait grand soin de faire sans cesse quelque bruit bien distinct, battant ses livres l'un contre l'autre, brossant ses habits. Il était environ neuf heures quand il commença, à onze heures il était encore en train...

Soudain, l'obscurité se fit. Il était dans les habitudes économiques de Mme Gadow de fermer à cette heure son compteur à gaz, à moins qu'elle ne reçût par hasard des amis.

Lewisham explora ses poches pour trouver des allumettes; il n'en avait pas. Des malédictions lui

montèrent aux lèvres. Pour obvier à ces suppressions de lumière, il avait acheté une lampe de cuivre et il y avait des bougies dans la chambre à coucher. Ethel en avait une qui brûlait dans le bougeoir; il voyait une ligne de lumière jaune passer entre les deux battants mal joints. Tâtonnant à l'aveuglette, il chercha à atteindre la cheminée; en route, il s'enfonça un dossier de chaise dans les côtes; puis, avec d'extrêmes précautions, il promena ses mains parmi les bibelots autrefois amusants qui ornaient le dessus de cheminée. Mais là non plus, pas d'allumettes. En se dirigeant vers la commode, il culbuta presque par-dessus sa malle. Un accès de rage silencieuse l'arrêta. Puis il trébucha dans la corbeille qui avait contenu les roses. Mais toujours pas d'allumettes.

Ethel devait les avoir dans la chambre à coucher, mais aller les y prendre était absolument impossible. Il se pourrait même qu'il eût à les lui demander, car quelquefois elle les mettait dans sa poche... Il n'y avait pas d'autre alternative que d'interrompre l'emballage. De l'autre pièce, aucun bruit ne lui parvenait.

Il décida de s'installer pour passer la nuit. Avec prudence, il gagna le fauteuil et s'y allongea. Après avoir écouté un instant, il ferma les yeux et s'arrangea pour dormir. En attendant le sommeil, il se mit à réfléchir sur ses plans du lendemain. Il imagina la scène avec Mme Gadow; puis son départ à la recherche d'un logement de garçon; il se demanda dans quelle direction il irait pour trouver des chambres convenables; des difficultés possibles avec son bagage, des ennuis probables dans ses recherches lui apparurent gigantesques. Ces petites tracasseries l'irritèrent énormément. Tout de même, il

aurait bien voulu savoir si Ethel faisait aussi ses paquets. A quoi se résoudrait-elle ? Il prêta l'oreille, mais n'entendit rien. Elle était fort tranquille. Elle était vraiment fort tranquille. Que pouvait-elle bien faire ? Cette préoccupation lui fit oublier les ennuis du lendemain. Bientôt il se leva tout doucement et écouta. Puis il se rassit impatiemment et essaya d'oublier sa curiosité en récapitulant la série de ses griefs.

Tout d'abord, il éprouva quelque difficulté à fixer son esprit sur ce sujet, mais en peu de temps les souvenirs accoururent en foule. Seulement, ce n'était pas de ses griefs dont il se souvenait à présent. Cette idée absurde le harcela qu'il s'était conduit injustement envers Ethel, qu'il avait été inconsidéré et malveillant. Il fit d'énergiques efforts pour retrouver son premier accès de jalousie, mais en vain ; et il ne put chasser de son esprit cette réflexion d'Ethel qu'elle avait été aussi loyale que lui. Une préoccupation s'installa en lui, opiniâtre et lancinante, de savoir quel serait le sort d'Ethel, s'il la quittait. Que pourrait-elle bien faire ? Il savait combien elle avait besoin d'un appui. Bonté du ciel ! Que ne lui arriverait-il pas ?

Enfin, et avec beaucoup de peine, il parvint à fixer ses pensées sur Baynes, ce qui l'aida à gagner sa position d'homme offensé. Quelque cruel que fût le destin qui lui était réservé, elle le méritait, elle méritait son sort !

L'instant d'après, cependant, il en revenait aux remords et aux regrets du matin. Il se cramponna à une corde et il reprit ses sens. Ses méditations voltigèrent autour du personnage de Baynes ; il n'avait jamais vu le poète, de sorte que son imagination avait libre carrière. Le fait que Baynes

était un tout jeune homme — peut-être plus jeune que lui-même lui apparaissait comme un obstacle exaspérant à la vengeance qu'exigeait son honneur compromis.

Puis, de nouveau revint à la surface la question de savoir ce que deviendrait Ethel. Il se débattit au milieu de cent hypothèses. Non! cela ne le regardait pas. C'était son affaire à elle.

Il se sentit inexorablement condamné au sentier qu'il avait choisi, malgré tout l'apaisement de sa furie. Il avait mis la main à la charrue.

— Si tu pardonnes cela, — se disait-il, — tu en auras bien d'autres à pardonner. Il y a des choses qu'on ne *doit* pas tolérer!

Il essaya de s'en tenir à ce point de vue, en ne s'imaginant qu'assez vaguement quelles étaient les choses qu'il ne voulait pas tolérer. Peu à peu, il en arriva à s'interroger nettement sur ce sujet. Elle avait dû tout au moins flirter!... Il résista à cette tendance vers la justice, comme si c'eût été un sentiment honteux, en s'efforçant de se représenter Ethel en compagnie de Baynes...

Mais il valait bien mieux tâcher de dormir. Malheureusement son tourment ne lui permettait guère le sommeil. Dans l'espoir de s'assoupir, il se mit à compter; ce moyen étant peu efficace, il crut qu'il distrairait ses pensées en repassant la série des poids atomiques.....

Tout à coup, il eut un frisson; il dut constater qu'il avait froid et qu'il était tout engourdi sur ce fauteuil peu confortable. Il avait sommeillé. Un coup d'œil vers la porte de la chambre à coucher l'assura que la ligne de lumière jaune se voyait encore, bien qu'elle parût trembloter. Il se dit que la bougie touchait à sa fin et lançait ses der-

nières lueurs vacillantes. Le paisible silence l'inquiéta. Pourquoi donc avait-il peur?

Longtemps, il resta sur son fauteuil, le buste droit, la tête tendue en avant dans les ténèbres, cherchant à entendre quelque chose bouger.

L'idée grotesque que tout cela était arrivé depuis bien longtemps lui traversa l'esprit : il la chassa, il lutta contre la déraisonnable conviction que quelque chose d'irrévocable était survenu. Mais pourquoi donc un pareil silence?

Il se sentit envahir par le pressentiment d'une calamité intolérable.

Il se leva, puis, très lentement et avec d'infinies précautions pour ne pas faire de bruit, il se glissa jusqu'à la porte. Là, il prêta attentivement l'oreille; il n'entendit rien... pas même la régulière respiration d'une personne qui dort. Mais il s'aperçut que les battants n'étaient pas clos au loquet. Il poussa tout doucement le vantail ordinairement mobile et l'ouvrit sans bruit. Mais Ethel ne bougeait pas, sans doute, puisque le silence restait le même. Un peu plus encore il ouvrit la porte et put jeter un coup d'œil dans la pièce. La bougie en effet s'était consumée tout entière et le bout de mèche jetait de temps à autre une flamme falote. Sur le lit, Ethel était allongée à demi dévêtue, tenant une rose dont les pétales frôlaient ses lèvres.

Il s'arrêta, pour mieux la contempler et n'osant bouger. Il écoutait anxieusement et son visage était d'une pâleur extrême... Il n'entendait pas encore de respiration.

Après tout, il n'y avait probablement à cela rien d'extraordinaire. Elle était tout bonnement endormie. Il regagnerait l'autre pièce avant qu'elle ne s'éveillât. Si elle le trouvait là...

Une fois encore, il la regarda... Il y avait, sur ses traits, quelque chose... Il s'approcha, ne se souciant plus du bruit qu'il pourrait faire. Il se pencha sur elle. Maintenant même, elle ne paraissait pas respirer.

Il vit que ses cils étaient encore humides, que l'oreiller près de sa joue était trempé. La vue de cette face baignée de larmes et si pâle lui fit mal... Il éprouva envers elle une pitié immense. Il oublia tout le reste et la façon dont il l'avait contristée ce jour-là. Alors, elle remua faiblement et murmura d'une voix à peine distincte un petit nom tendre dont elle l'appelait quelquefois.

Il ne pensa pas qu'ils allaient se séparer pour toujours, dans la grande joie qu'il ressentit à la voir et à l'entendre. Sa jalousie disparut comme une frêle bulle qui éclate. Il se laissa tomber à genoux.

— Chérie! — dit-il tout bas. — Tu n'es pas souffrante? Je... Je ne t'entendais pas respirer... Je ne t'entendais pas respirer...

Elle tressaillit et ouvrit les yeux.

— J'étais dans l'autre chambre, — reprit Lewisham, d'une voix pleine d'émotion. — Tout était si calme... J'ai eu peur... Je ne savais pas ce qui avait pu arriver... Chérie... Ethel chérie! Tu n'es pas souffrante?

D'un mouvement rapide elle se mit sur son séant, examinant un peu inquiète le visage de Lewisham.

— Oh! laisse-moi te dire... — gémit-elle. — Laisse-moi te dire. Ce n'est rien. Ce n'est rien. Tu n'as pas voulu m'écouter. Ce n'était pas juste... avant de m'avoir entendue...

Il la prit dans ses bras.

— Chérie, — dit-il. — Je savais que ce n'était

rien. Je le savais... Je le savais... Je le savais...

Alors, elle parla, par phrases entrecoupées de sanglots.

— C'était si simple. M. Baynes... quelque chose dans sa manière... je croyais qu'il avait des idées... Seulement, je désirais tant t'aider...

Elle s'interrompit. A cet instant, avec la rapidité d'un éclair, lui apparut l'impossibilité de tout dire : la rencontre par hasard, l'échange de quelques phrases niaises et futiles, la panique, la retraite... Elle l'aurait raconté, si elle avait su comment, mais elle ne put le faire. Elle hésita, supprima l'incident... qui ne fut pas dit.

— Et alors, reprit-elle, — je me suis imaginé que c'était lui qui envoyait les roses et j'ai été affolée... j'ai été affolée.

— Ma chérie — dit Lewisham, — ma chérie! J'ai été cruel envers toi. J'ai été injuste. Je comprends maintenant. Pardonne-moi, ma chérie, pardonne-moi.

— J'avais tant envie de faire quelque chose pour toi. C'est tout ce que je pouvais gagner... ce peu d'argent. Et puis, tu étais en colère. J'ai cru que tu ne m'aimais plus parce que je ne comprenais pas tes travaux... Et cette Miss Heydinger... Oh! c'était dur!

— Ma chérie, — fit Lewisham. — Ton petit doigt m'est plus précieux que Miss Heydinger.

— Je sais combien je t'embarrasse. Mais si tu voulais m'aider. Oh! je travaillerais, j'étudierais. Je ferais tout ce que je pourrais pour comprendre.

— Ma chérie! — murmura Lewisham. — *Ma chérie!*

— Et puis aussi *elle*...

— Ma chérie, — avoua-t-il, — j'ai été une brute. Je mettrai fin à tout cela, j'y mettrai fin.

Il la prit soudain dans ses bras et la couvrit de baisers.

— Oh! je *sais* que je suis stupide, — affirma-t-elle.

— Mais non, c'est moi qui ai été stupide. J'ai été méchant... Tout aujourd'hui... je n'ai fait que d'y penser. Ma chérie! Tout le reste m'est égal... C'est *toi!* Si je t'ai, rien d'autre ne m'importe... Seulement je me laisse aller à être revêche et maussade... C'est à cause du travail qui va mal et parce qu'on est pauvre. Vois-tu, ma chérie, il faut bien nous entendre... pour nous soutenir mutuellement. Ainsi, toute la journée, c'était terrible...

Il se tut. La tenant toujours enlacée, il s'assit près d'elle.

— Je t'aime, — dit-elle bientôt, en lui passant ses bras autour du cou. — Oh! oui, je t'aime, je t'aime...

Leur étreinte se resserra. Il la baisa au cou.

— Je t'...

Il la baisa sur les lèvres.

La bougie lança très haut sa dernière lueur, qui vacilla et s'éteignit.

L'air était alourdi du parfum des roses...

CHAPITRE XXX

UNE DÉFECTION

Le mardi, en revenant de chez Vigours, à cinq heures, — à six heures et demie il devait repartir pour un autre cours — Lewisham trouva Mme Chaffery et Ethel en larmes. Il était fatigué et il avait en chemin pensé au plaisir qu'il aurait à prendre confortablement son thé, mais les nouvelles que les deux

femmes allaient lui annoncer lui firent oublier son plaisir anticipé.

— Il est parti, — dit Ethel.

— Parti? Qui? Chaffery?

Mme Chaffery, anxieuse de la façon dont Lewisham prendrait la chose, hocha la tête en pleurnichant dans un mouchoir. Lewisham saisit aussitôt l'essentiel de la situation, et fut sur le point de lâcher une exclamation superfétatoire. Ethel lui tendit une lettre.

Un instant, tenant la lettre à la main, Lewisham posa quelques plus amples questions et il apprit que Mme Chaffery avait trouvé la lettre dans la caisse de sa pendule qu'elle voulait remonter. Chaffery n'était pas rentré depuis le samedi soir. L'enveloppe, à l'adresse de Lewisham et non fermée, contenait une épître pleine de divagations qui auraient voulu être spirituelles et sensées, et rédigée quelques heures avant la dernière visite qu'il avait faite à son beau-fils; sa conversation de ce soir-là était sans doute une sorte de codicille.

« L'extraordinaire stupidité de ce Lagune me chasse de mon pays, » lut Lewisham. « Ce fut finalement pour moi la pierre d'achoppement, et un achoppement illégal, j'en ai peur. Je file. Je prends la poudre d'escampette. Je romps mes liens. Je regretterai nos bonnes et longues conversations. Vous m'aviez démasqué et je pouvais parler à cœur ouvert. Je suis désolé de quitter Ethel, mais, Dieu merci, elle vous a pour veiller sur elle! A vrai dire, elles vous auront toutes les deux, encore que ce « toutes les deux » doive vous ouvrir des horizons inattendus. »

Lewisham grogna, passa de la page 1 à la page 3, conscient de les avoir vraiment là « toutes les

deux », et découvrit le Chaffery, homme pratique.

« Il n'y a guère dans cette maison de Clapham de meubles légers et portatifs qui aient échappé à ma lamentable imprévoyance, mais il reste cependant un ou deux objets : le coffre à ferrures, le bureau au couvercle cassé, et la grande machine pneumatique sur lesquels vous pouvez emprunter, si vous parvenez à les transporter chez un prêteur. Vous avez plus de volonté que moi, qui n'ai jamais pu descendre ces maudits embarras. Le coffre m'appartenait déjà, avant que je ne devinsse le mari de votre belle-mère, de sorte que vous ne direz pas que je suis absolument indifférent à votre bien-être, et à la nécessité de laisser l'équivalent de ce que j'emporte. Ne me jugez pas trop sévèrement. »

Sans finir le reste de la page, Lewisham passa à la suivante.

« La vie à Clapham, » reprenait la lettre, « me pesait depuis quelque temps, et, à vous dire la vérité, le spectacle de votre jeune et vigoureux bonheur me faisait penser que les années passent, car vous avez de bons moments, vous avez à lutter contre le monde. Pour être franc, j'éprouve le besoin de vivre encore ma propre vie, comme disent les féministes du beau sexe. Quelle phrase admirable! Vivre sa vie! Paroles embaumées d'un honnête mépris pour le plagiat moral! Pas d'*Imitation de Jésus-Christ* là-dessous. Il me tarde de voir d'autres hommes et d'autres pays. Je commence tard, je le sais, à vivre ma vie, chauve comme je le suis et orné de favoris gris; mais mieux vaut tard que jamais. Pourquoi seuls les gens émancipés auraient-ils le monopole de l'affaire? Et, après tout les favoris, on les teint... Il y a des choses (je n'y insiste pas) qui étonneront bientôt Lagune.. »

En lisant ce passage, Lewisham devint plus attentif.

« Cet homme m'émerveille qui s'échine à la recherche de merveilles au milieu du merveilleux le plus incroyable. Quelle peut être la nature d'un homme qui ne se contente pas du miracle de son existence idiote, inconséquente, sans raison, insondablement sinistre. Mais croyez-vous qu'une chose telle que Lagune existe? Je dois avouer que j'ai là-dessus les doutes les plus graves. Heureusement que son banquier est d'un type plus crédule que moi... De tout cela Lagune vous parlera bien assez tôt. »

— Je suppose qu'il s'est cru malin en écrivant ces niaiseries, — dit amèrement Lewisham, qui, sans en lire davantage, jeta avec impatience les feuillets sur la table. — La vérité toute simple, c'est qu'il a volé, qu'il a commis des faux ou autre délit semblable... et qu'il a pris la fuite.

Il y eut quelques minutes de silence.

— Qu'est-ce que maman va devenir? — s'écria Ethel.

Lewisham regarda « maman », réfléchit un instant, puis jeta un coup d'œil vers Ethel.

— Nous sommes attelés au même joug, — fit sententieusement Lewisham.

— Je ne voudrais donner de tourment à qui que ce soit, — déclara Mme Chaffery.

— Il me semble que tu pourrais servir le thé à un malheureux bien las, Ethel, — dit Lewisham, en s'asseyant soudain —... Si rien ne s'y oppose, — ajouta-t-il, en tambourinant sur la table. — Il faut que je sois à Walham Green à 7 heures moins le quart... Nous sommes tous attelés au même joug, — répéta-t-il, au bout d'un moment, sans cesser de tambouriner.

Il était bizarrement occupé de ce fait qu'ils étaient tous en effet attelés au même joug. Quelle extraordinaire faculté il avait pour entasser les responsabilités! Levant la tête à l'improviste, il surprit le regard larmoyant de Mme Chaffery tourné vers Ethel, comme une interrogation désolée, et sur-le-champ sa perplexité se changea en pitié.

— Ça va bien, maman, — fit-il. — Vous n'avez rien à craindre. L'on ne vous abandonnera pas.

— Ah! — soupira Mme Chaffery.

— J'en étais bien sûre, — s'écria Ethel, qui vint l'embrasser.

Un instant, il fut menacé d'un embrassement général.

— Je voudrais bien enfin avoir une tasse de thé, — dit-il.

En prenant son thé, il interrogea Mme Chaffery, essayant de se rendre compte de la situation que créait ce départ.

Mais le soir, à dix heures, quand il rentra de Walham Green, fatigué et accablé de chaleur, il essayait toujours de se rendre compte de la situation. Ses réflexions se perdaient en des perspectives vagues ou se heurtaient à des obstacles infranchissables, et il était fort perplexe.

Il savait que le souper serait le prélude d'un interminable colloque sur ce sujet, et, en réalité, ils n'allèrent pas se coucher avant deux heures du matin. Mais on avait pris des décisions. Un long bail liait Mme Chaffery à la maison de Clapham et c'est là qu'ils iraient habiter. Le rez-de-chaussée et le premier étage étaient loués non meublés et le loyer qu'on en tirait équivalait au loyer total de la maison. Les Chaffery se contentaient du sous-sol et du second. Au second, une chambre à coucher

autrefois louée aux locataires du premier pourrait être occupée par Lewisham et Ethel, dans cette pièce on installerait une vieille table de toilette pour servir aux travaux et aux études qu'il faudrait faire à la maison. Ethel transporterait sa machine à écrire dans la salle à manger du sous-sol. Mme Chaffery et Ethel se chargeraient des soins du ménage, et aussitôt que possible, puisque sous-louer des logegements était incompatible avec l'orgueil professionnel de Lewisham, ils se libéreraient de ce bail qui les liait et ils prendraient quelque habitation plus petite et plus suburbaine. Déménageant ainsi sans laisser d'adresse, ils éviteraient de voir revenir le prodigue Chaffery.

Les fréquents et pathétiques témoignages de Mme Chaffery envers la bonté de Lewisham ne délivrèrent qu'en partie ce dernier d'un accès d'amertume philosophique. La discussion de ces arrangements pratiques fut compliquée par des digressions au sujet de Chaffery, ce qu'il avait pu faire, où il avait pu aller, et si par hasard il n'allait pas revenir.

Quand enfin Mme Chaffery en larmes les eut avec effusion embrassés et bénits tous les deux, « ses excellents et chers enfants, » dit-elle, — et qu'elle fut partie, M. et Mme Lewisham rentrèrent dans leur logis. La petite figure de Mme Lewisham était pleine d'enthousiasme.

— Tu es un cœur d'or! — s'écria-t-elle, ouvrant amoureusement ses bras, comme récompense. — Je le savais... Je le savais bien! Et tout ce soir je n'ai fait que t'aimer. Mon chéri! Mon chéri!...

Le lendemain, Lewisham fut trop occupé pour se mettre en communication avec Lagune. Mais le surlendemain matin, il se présenta chez « l'investigateur psychique » qu'il trouva occupé à corriger les

épreuves d'*Hesperus*. Néanmoins, Lagune reçut cordialement le jeune homme, s'imaginant qu'il venait lui poser les questions promises autrefois. Il était évident qu'il ne savait rien du mariage de Lewisham, et celui-ci exposa avec une brusque franchise les raisons qui l'amenaient.

— Il vint ici samedi pour la dernière fois, — dit Lagune. — Vous avez toujours été enclin à le soupçonner. Avez-vous une preuve?

— Lisez ceci, — fit Lewisham, en réprimant un sourire narquois, et il tendit à Lagune la lettre de Chaffery.

Pendant que le petit homme parcourait la missive, Lewisham l'observait pour voir s'il en était arrivé à la partie qui le concernait particulièrement, et le reste du temps il inventoriait d'un œil d'envie les commodités et les accessoires qui encombraient le luxueux bureau. Sans doute, l'étudiant aux longues oreilles avait eu, lui aussi, ce confortable et ces avantages...

Quand Lagune en vint au passage où son existence réelle était mise en doute, il gonfla ses joues d'une façon fort curieuse, mais ne fit aucun autre signe.

— Hé! hé! — fit-il enfin. — Mes banquiers!

Il leva sur Lewisham des regards dont la douceur niaise était exagérée encore par les lunettes.

— Que pensez-vous que cela veuille dire? — demanda-t-il. Est-ce qu'il est devenu fou? Nous avions entrepris ces temps derniers certaines expériences... qui comportaient... une énorme tension d'esprit... lui, moi et une dame. L'hypnotisme...

— A votre place, j'examinerais mon carnet de chèques.

Lagune prit un trousseau de clefs et sortit le carnet dont il tourna les souches.

— Il n'y a rien d'irrégulier, — déclara-t-il bientôt, en tendant le carnet à Lewisham.

— Hum ! — dit Lewisham. — Oui... Mais... Et ceci... Est-ce vraiment bien régulier ?

Il rendit à Lagune le carnet ouvert à la souche en blanc d'un chèque qui en avait été détaché. Lagune ouvrit de grands yeux et se passa la main sur le front d'un air égaré.

— Je ne vois rien d'irrégulier.

Lewisham n'avait jamais entendu parler de suggestion post-hypnotique et il restait incrédule.

— Vous ne voyez rien ! — exclama-t-il. — Quelle plaisanterie !

— Je n'y vois rien d'irrégulier, — répéta Lagune.

Pendant quelques secondes, Lewisham ne put sortir de ces questions et de ces réponses stupidement répétées. Puis, l'idée lui vint d'une preuve indirecte.

— Mais pourtant, vous voyez bien cette souche-ci ?

— Parfaitement, — répondit Lagune.

— Vous pouvez lire le nombre qu'elle porte?

— Cinq mille deux cent soixante-dix-neuf.

— Bien, et ceci?

— Cinq mille deux cent quatre-vingt-un.

— Bien... Où lisez-vous ce dernier nombre?

Lagune commençait à se sentir mal à l'aise.

— A coup sûr, — dit-il, — il n'a pas... Voulez-vous le lire tout haut... le chèque, je veux dire la souche que je ne puis voir.

— Mais elle est en blanc! — cria Lewisham, en ricanant malgré lui.

— C'est vrai? — fit Lagune, tandis que son malaise croissait. — Voulez-vous que j'appelle quelqu'un qui confirmerait... ?

Lewisham voulut bien, et la jeune bonne qui lui avait ouvert la porte le jour de la séance apparut. Quand elle eut donné son témoignage, elle sortit. En quittant la pièce par une porte à laquelle Lagune tournait le dos, son regard rencontra celui de Lewisham : elle leva les sourcils, abaissa les coins de sa bouche et lança vers Lagune un coup d'œil significatif.

— J'ai bien peur, — dit le pauvre homme, — d'avoir été mal récompensé. M. Chaffery est un homme indiscutablement doué... indiscutablement doué. Mais j'ai bien peur... j'ai bien peur qu'il n'ait abusé des conditions de l'expérience... Tout cela... et ses insultes... me touchent d'assez près...

Il se tut. Lewisham se leva.

— Auriez-vous l'amabilité de revenir? — demanda Lagune avec une politesse tranquille.

Lewisham, à sa grande surprise, éprouva envers cette extraordinaire victime des sentiments de compassion.

— C'était un homme qui avait des dons extraordinaires, — reprit Lagune. — Il avait su m'inspirer une grande confiance... Mon compte disponible a été très élevé, ces temps derniers. Je ne saurais dire comment il l'a su... c'est-à-dire, il faut tenir compte de ses dons remarquables.

Quand Lewisham revint voir Lagune, il apprit en détail les méfaits de Chaffery, et ce fait additionnel que la « dame » avait aussi disparu.

— C'est une bonne affaire, — se dit égoïstement le jeune homme. — Comme cela, on est à peu près sûr qu'il ne reviendra pas.

Il chercha à se représenter la « dame »; mais il constata mieux que jamais dans quelles limites étroites était enfermée son imagination. Ces gens à cheveux gris et à conscience élastique avaient eux aussi leurs amours... des amours ardentes même! Il en revint aux faits : — Chaffery, pendant une séance, avait fait signer à Lagune, alors sous l'influence hypnotique, un chèque en blanc, comme autographe.

— Le curieux de la chose, — expliqua Lagune, — c'est qu'il est douteux qu'il soit valable. La loi est si bizarre en ce qui concerne l'hypnotisme, et j'ai certainement signé le chèque, vous savez.

Le petit homme, en dépit de sa perte d'argent, était maintenant tout ragaillardi par cet aspect inattendu de la question.

— Vous pouvez dire que c'est une coïncidence, — disait-il, — vous pouvez l'appeler un coup de raccroc, mais pour moi je préfère une autre interprétation. Considérez ceci. Le montant de mon compte est un secret entre mes banquiers et moi. Jamais il ne l'a eu de moi, car je ne le savais pas... Il y avait des mois que je n'avais pas regardé mon livre. Et sur un seul chèque, il tire le tout moins dix-sept shillings et six pence. Et le total dépassait cinq cents livres!... A dix-sept shillings et six pence près! — s'écria-t-il, au comble de la satisfaction! —Comment expliquez-vous cela? Donnez-moi donc une explication matérialiste qui résoudra tout cela. Vous ne le pouvez pas! Moi non plus!

— Je crois que je le puis, — dit Lewisham.

— Eh! bien... dites.

Lewisham indiqua de la tête un petit tiroir du bureau.

— Ne pensez-vous pas que... peut-être... il avait

un passe-partout ? — suggéra Lewisham, fort amusé.

En retournant à Clapham, Lewisham se divertit à se remémorer la figure de Lagune. Mais bientôt ce plaisir disparut, car il découvrit soudain que Chaffery était son beau-père, Mme Chaffery sa belle-mère, qu'eux deux et Ethel constituaient sa famille, son clan, et que la maison noirâtre et disgracieuse du coteau de Clapham devenait dorénavant son foyer. Son foyer ! Pour son début dans le monde, il était intimement lié à ce milieu et aussi inexorablement que s'il y fût né. Et il y avait un an à peine, sauf une réminiscence effacée d'Ethel, aucun de ces êtres n'existait pour lui. Les voies de la Destinée ! Les événements des derniers mois, raccourcis par la perspective, semblaient s'être déroulés avec la rapidité d'une pantomime. Cela lui parut soudain risible, et il se mit à rire.

Son rire marquait une époque nouvelle. Jamais encore Lewisham n'avait ri des embarras dans lesquels il se trouvait. L'immense sérieux de l'adolescence avait pris fin ; les jours de sa jeunesse étaient comptés. C'était un rire qui présageait d'infinies concessions.

CHAPITRE XXXI

DANS LE PARC DE BATTERSEA

Bien que Lewisham eût promis de mettre un terme à ses relations avec Miss Heydinger, il n'en fit rien pendant cinq semaines, sinon qu'il se contenta de laisser sa lettre sans réponse. C'est au cours de cet intervalle que le jeune couple quitta — non sans controverse polyglotte — le logis de Mme Gadow. Ils prirent possession, dans la maison de Clapham, de la petite pièce du second étage ; et

c'est là que le monde fut soudain transformé, étonnamment transfiguré — par un murmure.

Ce fut un murmure entre des sanglots et des larmes, les bras d'Ethel autour de son mari, les cheveux d'Ethel tombant sur ses épaules de sorte qu'à peine il voyait son visage. Et lui aussi, il murmura des mots imprévus, un peu consterné, peut-être, mais éprouvant cependant un étrange orgueil, une émotion bizarre et nouvelle, un sentiment entièrement différent de ce qu'il s'était imaginé quand il avait pensé qu'adviendrait cet accident redoutable. Tout à coup, il se rendit compte qu'il survenait quelque chose de décisif, une solution inopinée, la fin du conflit qui durait depuis si longtemps. Il n'y avait plus à hésiter, son parti était pris.

Le lendemain, il écrivit quelques lignes qu'il expédia, et, deux matins plus tard, il partit pour ses répétitions de mathématiques une bonne heure avant le moment habituel. Au lieu de suivre directement le chemin qui l'aurait mené chez Vigours, il traversa le pont et se rendit au Parc de Battersea. Il trouva bientôt, auprès d'un banc où ils s'étaient déjà rencontrés, Miss Heydinger, qui était arrivée la première. Côte à côte, ils montèrent et descendirent l'allée, s'entretenant pendant quelque temps de choses indifférentes ; puis, sans que rien le fît prévoir, ils se turent.

— Vous avez quelque chose à me dire ! — fit brusquement Miss Heydinger.

Lewisham changea de couleur.

— Ah ! oui, j'allais... — répondit-il, en affectant d'être très à l'aise. — Vous ai-je jamais dit que j'étais marié ?

— Marié ?

— Oui.

— Marié ?

— Oui, — répéta-t-il avec un imperceptible mouvement d'humeur.

Pendant un instant, ni l'un ni l'autre n'ouvrit la bouche. Lewisham, sans aucune dignité, feignait d'examiner les dahlias municipaux et Miss Heydinger le regardait, ébahie.

— Et c'est ce que vous aviez à me dire ?

M. Lewisham tourna la tête et rencontra le regard de son amie.

— Oui... c'est ce que j'avais à vous dire.

Un silence suivit ces paroles.

— Vous me permettez de m'asseoir ? — demanda Miss Heydinger d'un ton qu'elle voulait rendre indifférent.

— Il y a un banc là-bas sous l'arbre, — indiqua Lewisham.

Ils se dirigèrent en silence vers le banc.

— Allons, — fit Miss Heydinger avec calme, — dites-moi qui vous avez épousé ?

Lewisham la satisfit en quelques phrases brèves. Elle lui posa plusieurs questions, l'une après l'autre. Il se sentit stupide et répondit à contre-cœur mais véridiquement.

— J'aurais dû m'en douter, — dit-elle. — J'aurais dû m'en douter. Seulement, je voulais rester aveugle. Racontez-m'en encore. Parlez-moi d'elle.

Lewisham s'exécuta. Tout cet entretien lui était abominablement désagréable; mais il fallait que ce fût fait : il l'avait promis à Ethel. Bientôt Miss Heydinger eut un aperçu de son histoire, elle la connut tout entière, excepté le côté sentimental qui la rendait croyable.

— Et vous vous êtes marié... avant le second examen ? — répéta-t-elle.

— Oui, — avoua Lewisham.

— Mais pourquoi ne m'avez-vous jamais dit cela ? — demanda Miss Heydinger.

— Je ne sais pas, — marmotta Lewisham. — Je voulais vous en parler un jour, vous rappelez-vous, dans les jardins de Kensington. Mais je ne l'ai pas fait. Il est évident que j'aurais dû vous en prévenir.

— Oui, vous auriez dû me prévenir.

— En effet, je l'aurais dû... mais je ne l'ai pas fait. Et puis... c'était difficile. Je ne savais pas ce que vous diriez. Cela me semblait bien téméraire, vous comprenez, et puis... tout le reste.

Il s'arrêta, ne sachant plus quoi dire.

— Vous auriez dû me prévenir, — articula Miss Heydinger, les yeux fixés sur le profil du jeune homme.

Lewisham entama la seconde partie et la plus délicate de son explication.

— Il y a eu une difficulté, — commença-t-il, — depuis le début... je veux dire à propos de vous... C'est un peu embarrassant... Le fait est que ma femme, vous comprenez... Elle voit les choses d'un point de vue différent de celui d'où nous les voyons...

— Nous ?

— Oui, c'est bizarre, sans doute. Mais elle a vu vos lettres...

— Vous ne les lui avez pas montrées ?

— Non, mais, je veux dire... elle sait que vous m'écrivez et elle sait que vous m'entretenez dans vos lettres de socialisme et de littérature et... de choses que nous avons en commun... et qu'elle n'a pas...

— Vous ne voulez pas dire qu'elle ne comprend pas ces choses ?

— Elle n'y a pas encore réfléchi. Il y a, je suppose, une sorte de différence dans l'éducation...

— Et elle trouve mauvais...?

— Oh ! non, — fit Lewisham prompt à mentir, — elle ne trouve pas mauvais...

— Eh bien ! alors ? — répliqua Miss Heydinger, qui devint très pâle.

— Elle sent que... Elle sent... Elle ne le dit pas, c'est certain, mais je sais qu'elle sent que c'est là quelque chose à quoi elle devrait prendre part. Je sais... combien elle tient à moi. Cela lui fait honte... cela lui rappelle... ne voyez-vous pas que cela la blesse ?

— Oui, je vois... si bien que ce peu...

Miss Heydinger étouffa à grand'peine un sanglot, et il lui fallut se contenir. Enfin, en se faisant violence elle parla.

— Je vois que cela me blesse, — dit-elle, avec une grimace.

— Non, ce n'est pas cela, — discuta Lewisham hésitant. — Je savais que cela vous ferait de la peine.

— Vous l'aimez. Vous pouvez sacrifier...

— Non, ce n'est pas cela,... il y a une différence. Elle aurait de la peine sans comprendre... Mais vous... il me semble tout naturel de venir à vous... Pour elle, je fais toujours des concessions...

— Vous l'aimez.

— Je me demande si c'est cela qui fait la différence. Les choses sont si complexes. L'amour signifie tout... ou rien. Je vous connais mieux que je ne la connais, elle... vous me connaissez mieux qu'elle ne me connaîtra jamais. Je puis vous dire des choses que je ne lui dirais pas. Je pourrais m'ouvrir tout entier à vous... presque... et je suis

sûr que vous me comprendriez... Seulement...

— Vous l'aimez.

— Oui, — confessa faiblement Lewisham en tirant sur sa maigre moustache. — Je suppose... que c'est cela.

Pendant un instant, ils restèrent tous deux silencieux.

— Ah ! — fit tout à coup Miss Heydinger avec une emphase extraordinaire. — Songer que tout cela finit ainsi ! Que tout ce qu'il y avait en vous... Que vous donne-t-elle donc que je ne vous aurais pas donné ?... Et maintenant encore ! Pourquoi renoncerais-je au peu de vous qui est à moi? Si elle pouvait le prendre... Mais elle ne le peut pas. Si je vous abandonne... vous ne ferez rien. Toutes ces ambitions, tous ces espoirs s'affaibliront et mourront... et elle ne s'en inquiétera pas. Elle ne comprendra pas. Elle s'imaginera qu'elle vous aura encore. Pourquoi convoite-t-elle ce qu'elle ne peut posséder? Pourquoi lui serait-il donné ce qui m'appartient... pour le jeter de côté ? En un sens, j'en étais venue à penser à vous comme à un bien qui m'appartenait... j'y penserai toujours...

Elle ne regardait pas Lewisham, mais droit devant elle, et ses traits exprimaient son angoisse et sa misère.

— Il y a une chose, — dit Lewisham après une pause, — une chose qui m'est venue à l'esprit, une fois ou deux, dernièrement. Ne croyez-vous pas que vous faites trop de cas de ce que j'aurais pu faire ? Je sais que nous avons parlé de grandes entreprises. Mais j'ai lutté pendant plus de six mois pour trouver à gagner ma vie, la vie que chacun semble capable de gagner. Cela m'a pris tout mon temps. On ne peut s'empêcher de réflé-

chir, après cela, que le monde est une sorte d'affaire plus dure à...

— Non, — interrompit-elle péremptoirement. — Vous auriez pu accomplir de grandes choses... Et encore maintenant vous nous feriez de grandes choses... Si seulement je pouvais vous voir quelquefois, vous écrire... Vous êtes si capable et si faible. Il vous faut quelqu'un... c'est là votre faiblesse. Vous faiblissez dans votre foi. Il vous faut un soutien et une foi...un soutien et une foi inflexibles et illimités. Pourquoi ne serais-je pas cela pour vous ? C'est tout ce que je veux être... Au moins à présent. Pourquoi le saurait-elle ? Cela ne lui dérobe rien. Je ne veux rien... de ce qu'elle a. Mais je sais aussi qu'avec mes seules forces je ne puis rien, et je sais qu'avec vous... C'est seulement parce qu'elle le sait qu'elle s'estime blessée. Pourquoi le saurait-elle ?

M. Lewisham se tourna vers elle d'un air embarrassé. Ce fantôme de grandeur qu'elle lui voyait, c'était cela qui illuminait les yeux de la jeune fille. En cet instant, au moins, il n'eut aucun doute sur la possibilité de sa « Carrière ». Mais il comprit que le secret de sa grandeur et cette admiration étaient inséparables, idée une et indivisible. Pourquoi vraiment Ethel le saurait-elle ? Son imagination parcourut tout ce qui pourrait être fait, tout ce qui arriverait, et il vint rapidement se heurter sur les complications, la confusion, la découverte du mystère.

— La vérité, c'est que je dois simplifier ma vie. Je n'arriverai à rien si je ne simplifie pas ma vie. Il n'y a que les gens qui ont de la fortune qui puissent se permettre d'être... complexes. C'est l'un ou l'autre...

Il hésita, et tout à coup il eut une vision d'Ethel pleurant comme déjà elle avait pleuré une fois, et il y avait des reflets de lumière dans les larmes qui coulaient de ses yeux.

— Non ! — reprit-il, presque brutalement. — Non ! C'est comme cela... Je ne veux rien faire en cachette. C'est-à-dire... je ne suis pas devenu si extraordinairement scrupuleux, maintenant. Mais je n'ai pas cette sorte de disposition. Elle découvrirait le pot aux roses. Dissimuler ne servirait à rien et elle s'apercevrait de tout. Ma vie est trop compliquée. Je ne puis la diriger telle qu'elle est et suivre le bon chemin. Je... Vous vous êtes exagéré ma valeur... Et d'ailleurs... Des choses sont survenues, quelque chose... — Il hésita encore, mais en revint à sa résolution. — Il *faut* que je simplifie, et c'est le fait important de l'histoire. J'en suis fâché, mais c'est ainsi.

Miss Heydinger ne répondit pas, et il fut fort étonné de ce silence. Pendant une demi-minute, peut-être, ils restèrent assis sans mot dire. D'un mouvement brusque, Miss Heydinger se leva, et aussitôt il fut debout à côté d'elle. Elle était toute rouge et abaissait les yeux à terre.

— Au revoir, — fit-elle soudain, d'un ton bas, en lui tendant la main.

— Mais... — dit Lewisham, qui resta court.

Miss Heydinger perdit ses couleurs.

— Au revoir, — répéta-t-elle en plantant ses yeux dans ceux de Lewisham et en riant de travers. — Il n'y a rien de plus à dire, n'est-ce pas ? Au revoir.

Il prit la main qu'elle lui tendait.

— J'espère que je n'ai pas...

— Au revoir, — fit-elle avec impatience; puis, dégageant sa main, elle se retourna et partit.

Il fit un pas pour la suivre.

— Miss Heydinger, — dit-il, mais elle ne s'arrêta pas. — Miss Heydinger!

Il comprit qu'elle ne voulait pas lui répondre, et il resta immobile, la regardant s'éloigner. Il eut l'impression qu'il venait de faire une grande perte, il lui vint une vague idée de la rattraper et de lui débiter des protestations passionnées...

Pas une seule fois, elle ne tourna la tête. Elle était déjà fort loin quand il se mit à courir après elle. Une fois en train, il accéléra son pas et gagna sur elle. Il n'avait plus que trente mètres à faire pour l'atteindre... Il ralentit son allure. Tout à coup, il eut peur qu'elle ne se retournât, mais elle franchit les grilles et fut presque aussitôt hors de vue. Il s'arrêta, les regards fixés sur l'endroit où elle avait disparu. Avec un gros soupir, il prit à gauche un sentier qui le ramenait vers le pont et l'institution Vigours. Arrivé sur le milieu du pont, il lui fallut subir une autre crise d'indécision. Il s'arrêta, ne sachant quel parti prendre. Une pensée impertinente intervint : il regarda sa montre et constata qu'il lui fallait se hâter s'il voulait ne pas manquer son train pour arriver à l'heure chez Vigours. Puis il songea que Vigours pouvait bien aller au diable.

Mais, à la fin, il prit tout de même son train.

CHAPITRE XXXII

LA VICTOIRE FINALE

Ce soir-là, vers sept heures, Ethel entra dans la chambre avec une corbeille à papier qu'elle avait achetée pour lui, et elle le trouva assis devant la

petite table de toilette sur laquelle il devait « écrire ». Par la fenêtre, la vue, spacieuse pour Londres, s'étendait sur une longue dégringolade de toits vers la station ; un immense ciel bleu montait jusqu'au zénith obscurci et s'appuyait sur un mystère hérissé et brumeux de toits et de cheminées, d'où émergeaient les feux divers des signaux et des volutes de fumée, les chenilles lumineuses des trains qui se croisaient et de vagues perspectives de rues. Ethel lui montra la corbeille et la déposa auprès de lui. Cela fait, elle jeta un coup d'œil sur le document jauni qu'il tenait à la main.

— Qu'est-ce donc que tu as là ?

Il le lui tendit.

— Je l'ai trouvé... qui garnissait le fond de ma malle... J'avais cela à Whortley.

Elle prit la feuille et vit un plan chronologique, intitulé SCHEMA avec des notes en marge et toutes les dates corrigées par une main hâtive.

— Oh ! comme le papier est devenu jaune ! — s'écria-t-elle.

Cela lui parut être justement ce qu'il ne fallait pas dire. Il fixa ses yeux sur le document avec un soudain surcroît de sympathie. Il y eut un intervalle de silence. Il sentit qu'elle posait sa main sur son épaule, qu'elle se penchait sur lui.

— Chéri ! — murmura-t-elle, d'une voix étrangement changée.

Il comprit qu'elle cherchait à dire quelque chose qu'il lui était difficile d'exprimer.

— Quoi donc? — fit-il.

— Tu as de la peine?

— A quel propos ?

— De ceci... et de l'enfant...

— Non!

— Tu n'as pas... tu n'as même pas de regret.

— Non... pas même de regret.

— Je ne peux pas le croire. C'est tellement...

— Je suis content, — proclama-t-il, — *content.*

— Mais le tourment... la dépense... tout... et ton travail?

— Oui, — dit-il, — c'est justement cela.

Elle le regarda d'un air incrédule. Il leva les yeux vers elle et ce furent ses yeux qu'elle interrogea. Il lui posa un bras autour de la taille et elle, sans s'en rendre compte, obéit à cette invite, s'inclina et lui offrit ses lèvres.

— Cela arrange tout, — déclara-t-il, sans la lâcher. — Cela nous unit, vois-tu? Auparavant... Mais maintenant c'est différent. C'est quelque chose qui... c'est le lien qu'il nous fallait, qui nous rapprochera, qui cimentera notre union. Ce sera notre vie, le but de mes efforts, maintenant... les autres... ce n'était que... vanité, — conclut-il, en affrontant la vérité.

Sur les traits d'Ethel, il lut encore une expression de doute, un désir d'en entendre davantage. Elle parla :

— Mon chéri.

— Oui?

Elle fronça les sourcils.

— Non, je ne sais pas le dire, — gémit-elle.

Elle s'assit alors sur ses genoux. Il embrassa sa main, mais elle gardait toujours son expression de gravité et ses regards se perdaient au dehors, dans le crépuscule.

— Je sais que je suis stupide, — prononça-t-elle. — Ce que je dis... ne ressemble pas à ce que j'éprouve.

Il attendit qu'elle continuât.

— Je ne peux pas... — fit-elle encore.

Il jugea que le devoir lui incombait d'exprimer ce qu'elle pensait, mais il s'aperçut lui aussi qu'il était difficile de trouver les mots exacts.

— Je crois que je comprends, — dit-il, en se débattant contre l'insaisissable.

Le silence qui suivit parut long, mais non pas entièrement vide. Brusquement, elle tomba dans le prosaïque. Elle se leva.

— Si je ne descends pas retrouver maman, le dîner...

A la porte, elle s'arrêta, et tourna vers lui un visage à peine distinct dans le crépuscule. Un instant, ils s'examinèrent; pour elle, il n'était qu'un contour obscur. D'un mouvement involontaire, il lui tendit les bras... Mais entendant du bruit, en bas, elle se dégagea et descendit en hâte. Il discerna sa voix.

— Maman, il ne faut pas mettre le couvert, reposez-vous.

Le bruit de ses pas s'assourdit et s'évanouit quand elle fut parvenue dans la cuisine. Alors, Lewisham reporta ses regards sur son schéma qui, un moment, lui sembla n'être qu'une bien petite chose. Il le prit à deux mains sur la table comme si ç'eût été l'écriture d'un autre, et, en réalité, c'était bien l'écriture d'un autre.

« Brochures pour soutenir les idées libérales, » lut-il.

Et il sourit.

Bientôt le cours de ses pensées l'entraîna. Son attitude s'amollit un peu, et le schéma devint pendant quelques instants un simple symbole, un point de départ, et les regards de Lewisham se perdirent par la fenêtre dans la nuit qui tombait. Long-

temps il poursuivit ses pensées, qui étaient des demi-émotions, des émotions qui assumaient la forme et la substance des idées, et qui, croissant d'intensité, se formulèrent à haute voix.

— Oui, c'était vanité... Une vanité puérile... pour moi, en tous cas. Je suis trop bilatéral... Bilatéral?... Lieu-commun! Des rêves comme les miens... Des capacités comme les miennes... Oui, celles de tout le monde! Et cependant... tout ce que je me proposais de faire.

Ses pensées le ramenèrent au socialisme, à ses rouges ambitions de réformer le monde. Il s'émerveilla des perspectives qu'il avait découvertes depuis cette époque-là.

— Pas pour nous... Pas pour nous... Il nous faut périr dans le désert... Un jour... Plus tard... Mais pas pour nous... En somme, le tout c'est l'enfant. L'avenir, c'est l'enfant. L'avenir? Que sommes-nous... tous tant que nous sommes... sinon les serviteurs et les traîtres de l'avenir?. . . . . .

. . . .

Il s'ensuit... la sélection naturelle... Le bonheur, de ce côté... seul. Il n'y en a pas d'autre.

Il soupira.

— Durer toute une existence. Et cependant... c'est presque comme si la vie m'avait joué un mauvais tour... elle m'a tant promis... pour donner si peu!... Non!... Il ne faut pas voir les choses sous ce jour! Ce n'est pas possible... pas possible... La Carrière! En soi, c'est une carrière... la plus importante carrière au monde. Père! Que pourrais-je désirer de plus?... Et... Ethel... Pas surprenant qu'elle ait paru superficielle... légère... qu'elle l'ait été... Pas étonnant qu'elle fût inquiète et nerveuse... étant négligée... que pou-

vait-elle faire?... Elle n'était qu'une esclave... un jouet... oui... c'est la vie. Cela seul est la vie! Pour cela, nous sommes créés et nés... Toutes ces autres choses, toutes les autres choses... ne sont qu'une sorte de jeu... une comédie!

Ses regards revinrent au Schéma. Ses mains s'écartèrent et il hésita. La vision de cette carrière organisée, cette suite ordonnée de travaux et de succès, d'honneurs sur honneurs, surgit brillante du papier-symbole. Puis, pinçant les lèvres, il déchira, très délicatement il déchira en deux le feuillet jauni. Il doubla les moitiés et déchira encore, doubla attentivement les morceaux et déchira jusqu'à ce que le Schéma ne fût plus qu'une infinité de minuscules fragments. Il lui sembla qu'il avait déchiré son moi d'autrefois.

— Comédie! — murmura-t-il après un long silence. — C'est la fin de l'adolescence... la fin des rêves creux...

Il resta immobile, les coudes sur le bord de la table, les yeux perdus dans l'infini bleuâtre de la fenêtre oblongue. Les lueurs qui s'attardaient se réunirent et devinrent une étoile...

Il s'aperçut qu'il tenait toujours les fragments déchirés. Il étendit le bras et les laissa choir dans la corbeille neuve qu'Ethel lui avait achetée.

Deux morceaux tombèrent au dehors. Il se baissa, les ramassa et les remit soigneusement avec les autres.

H.-G. WELLS.

Traduit de l'anglais par HENRY-D. DAVRAY.

FIN

REVUE DU MOIS

—

ÉPILOGUES

La mort du pape. — Carte intellectuelle de la France.

La mort du pape. — La mort du pape a semblé un événement très important, parce que c'est un événement que deux longévités extrêmes ont rendu très rare. Mais une série peut revenir où les papes se succéderont rapidement, et l'émoi sera fort modéré. La succession au trône pontifical est d'ailleurs réglée par une tradition si ancienne et si solide, le mécanisme en est si ingénieux qu'aucune de ces surprises ne sont possibles qui se rencontrent soit dans le système héréditaire, soit dans le système populaire. Ce Sénat de cardinaux, continuation indirecte, mais réelle et voulue, du Sénat romain, cette assemblée d'hommes, qui ne possède pas le pouvoir et qui cependant le délègue, ces électeurs nommés par un élu et qui vont en élever un autre, quel merveilleux système! On ne comprend pas qu'aucun état politique ne l'ait adopté, car il serait pour une nation un puissant principe de vie et de perpétuité. Il réunit à peu près tous les avantages que l'on peut demander à une constitution, et si ses inconvénients sont sensibles, ils sont moins graves que ceux que l'on voit dans les monarchies ou dans les autres républiques. Cependant, c'est nécessairement un gouvernement de vieillards, et voilà le défaut. Il suffirait peut-être d'établir une limite d'âge, de prévoir des cardinaux honoraires, en même temps qu'on accroîtrait un peu leur nombre; quelques remaniements nécessités par le passage de l'état ecclésiastique à l'état politique, et l'on aurait un gouvernement excellent. C'est

d'ailleurs celui qui a joué le plus grand rôle dans l'histoire du monde, puisque son modèle est l'empire romain. Son grand principe, de faire abstraction du peuple, serait probablement goûté comme un insigne bienfait par la plus grande partie du peuple, celle qui, s'oubliant dans le travail, est aujourd'hui évincée des faveurs.

Carte intellectuelle de la France. — Au moment où Paris s'en va en province, il est peut-être utile de rappeler Paris au respect de la Province. Paris est producteur de force à la manière d'une machine à vapeur; mais il faut de la houille à la machine et des hommes à Paris. Les hommes viennent de province; Paris n'en suscite que fort peu, et ceux qu'il offre à la France sont en général des Parisiens récents. Moins la population est dense et plus belle est la plante humaine, plus belle au sens de plus forte, plus riche en sève. Paris est donc dans de mauvaises conditions pour produire l'homme de génie; cette variété vient de la campagne; elle naît directement, dirait-on, de la terre arable et de la terre forestière.

Un savant anglais, M. Havelock Ellis, a essayé, il y a quelques années, de dessiner une carte de France sur un plan nouveau et très original. Les noms de lieux y sont remplacés par des noms d'hommes. Chaque homme est placé à l'endroit, qui n'est pas nécessairement celui de sa naissance, d'où l'on suppose qu'il a tiré ses qualités héréditaires les plus caractéristiques. Quand le père et la mère viennent de régions différentes, le nom est inscrit en deux endroits différents. Ainsi en est-il pour Victor Hugo. Il n'est inscrit nulle part, soit que les origines du héros se mêlent en un inextricable écheveau : Molière, Saint-Simon; soit que ces origines soient nettement étrangères; soit enfin qu'il s'agisse d'un Parisien né de Parisiens, car, dit M. Ellis, « qu'un homme soit né dans une grande capitale, que ses parents y soient nés aussi, cela ne vous dit rien de précis sur sa race véritable ».

C'est là, malgré les erreurs inévitables, un travail

intéressant et utile, mais peut-être s'appuie-t-il trop exclusivement sur l'idée abstraite de race. Je voudrais qu'une telle carte fût géologique et climatérique en même temps qu'ethnographique : l'homme est un produit du sol. La craie de l'Artois ne peut donner les mêmes caractères que les roches primaires de la Bretagne, ou le terrain jurassique de la Bourgogne. Les poètes semblent naître en abondance dans les terrains crétacés; mais ils ne sont pas rares dans les terrains primaires; cela demanderait des recherches précises. Elles porteraient moins sur la géologie souterraine que sur les produits du sol et la composition même du tuf qui nourrit les racines. On noterait aussi les rapports entre le genre des esprits supérieurs d'une province et la boisson coutumière. Le vin semble très favorable à la formation du génie, témoin la riche Bourgogne ; mais le cidre ne lui est pas défavorable, témoin le riche Nord-Ouest. Tout est obscur dans cette question qu'un patient travail suffirait cependant à résoudre, au moins extérieurement. Le groupement des faits matériels, s'il donnait des contradictions, comme cela est probable, on aurait recours pour l'établissement définitif de la théorie à l'examen de la force de réaction contre le milieu que possède à un haut degré tout être humain supérieur et à un degré variable tout homme sain et conscient. Le milieu éducateur laisse toujours une empreinte. L'athéisme de Renan s'enveloppe de religiosité; la religiosité est le milieu, l'athéisme est la réaction. Mais pourquoi une seule des unités du milieu se dresse-t-elle en opposition au groupe resté homogène? Là est le mystère. Mais chaque fois qu'il y aura supériorité intellectuelle, supériorité vraie, on pourra supposer que le milieu producteur était imprégné d'un esprit très différent de celui qui se manifeste dans cet individu isolé. C'est le vice de la théorie de Taine, qu'excellente pour déterminer le caractère moyen d'une race, d'un homme ordinaire et soumis, elle échoue complètement à expliquer l'homme extraor-

dinaire, celui qui contrarie les traditions de la famille, qui crève le milieu d'un coup de poing, qui s'élève en souriant au-dessus du moment.

Mais, faute de biographies très précises, de généalogies détaillées et motivées, on peut s'en tenir provisoirement aux données ethnographiques et géologiques. L'abondance des génies dans une région signifiera toujours la puissance de la race qui la peuple, son pouvoir supérieur de réaction, sa tendance à l'individualisme.

C'est dans cet esprit qu'on peut étudier la carte de M. Ellis. En l'examinant, on aperçoit d'abord que la plupart des noms sont écrits à la périphérie et que le triangle formé par Paris, Bordeaux, Lyon est à peu près vide. On doit, il est vrai, y placer Rabelais, Régnier, Pascal, mais tout près des côtés : le centre est un bon argument pour ceux qui croient que les hommes supérieurs sont très souvent le produit des races croisées, car il est bien évident que plus on s'éloigne du centre de la France, moins la race est pure. A cela on opposerait la stérilité, au moins relative, de Paris ; mais le cosmopolitisme, la promiscuité conduisent à des croisements multipliés dont les produits sont instables.

Autour du triangle, voici des archipels de noms, voici le groupe breton, le groupe normand, le groupe belge ou flamand, le groupe lorrain, le groupe bourguignon, le groupe dauphinois, le groupe provençal, enfin le groupe du sud-ouest, qui comprend presque toute l'ancienne Aquitaine.

La Bretagne donne des poètes : Chateaubriand, Hugo, Villiers, Leconte de Lisle, Brizeux, Corbière, Loti se rattachent tous à la Bretagne, au moins par une de leurs racines. La philosophie exige également de l'imagination. La Bretagne est aussi un pays de philosophes : Abélard, Descartes, Maupertuis, La Mettrie, Broussais, Lamennais, Renan, Th. Ribot. Ses artistes, assez rares, sont d'une originalité particulière : Michel Colomb, Odilon Redon.

Rêveur en Bretagne, l'homme est positif et individualiste en Normandie. « Moi ! » crie la Médée de Corneille. La Normandie quand elle produit des poètes leur donne des qualités solides, un esprit constructeur : c'est Corneille, c'est Malherbe. Elle est riche en écrivains sérieux : Saint-Evremont, Fontenelle, B. de Saint-Pierre, Flaubert, d'Aurevilly, Maupassant; en savants : La Place, Le Verrier. Beaucoup de peintres : Poussin, Millet, Géricault, Jules Breton, Cazin, Anquetin.

La Picardie est un pays de métaphysiciens religieux ou politiques : Pierre l'Hermite, Suger, Calvin, Malebranche, Robespierre, Daunou. Ses écrivains sont : Sainte-Beuve et Paul Bourget, esprits critiques; ses poètes sont médiocrement poètes : Voiture, Gresset. Un seu grand artiste : La Tour.

Le groupe flamand est au contraire producteur de poètes : Racine, Desbordes-Valmore, Verlaine, Coppée, Samain, H de Régnier; d'artistes : Jean de Bologne, Watteau, Pater. Son grand historien est à la fois un rêveur et un curieux, Froissart.

Beaucoup de rêve aussi en Lorraine; rêve religieux : Jeanne d'Arc; rêve fantaisiste : Callot; rêve coloriste : Claude Gellée. Et quel plus grand rêveur que Hugo ? Peu d'écrivains, mais solides : Joinville, les Goncourt.

La Lorraine est très pauvre de savants. C'est le contraire en Bourgogne, où l'on trouve Jussieu, Ampère, Claude Bernard, Pasteur, Monge, Buffon, Lalande, Bichat, et un écrivain à tendances scientifiques, Diderot. Elle donna aussi des mystiques, poètes ou religieux : saint Bernard, Bonnet, Quinet, Lamartine; des conteurs sans préjugés, Bonaventure des Perriers, Piron, Crébillon fils C'est aussi un verger d'artistes : Rameau, Greuze, Prudhon, Rude, Courbet, Clésinger.

Entre la Bourgogne et le Dauphiné, il y a le Lyonnais. Ce pays, qui fut le premier centre chrétien des Gaules, est demeuré un laboratoire d'hérésies religieuses et philosophiques. Ballanche et Puvis de Chavannes ne représentent que médiocrement les Lyonnais. Il y a en eux

quelque chose de mystérieux qui se devine et qui ne s'est jamais nettement formulé.

Bien supérieur en vitalité, le Dauphiné produit avant tout les hommes raisonnables. Ses artistes mêmes ont de la sagesse : « La prudence et l'énergie, disait Berlioz, dauphinois pur, voilà les deux moyens de succès. » Les grands Dauphinois sont Lesdiguières, Barnave, Mounet, Condillac, Mably, Condorcet, d'Alembert, Champollion, Vaucanson, les Perier, et Stendhal, ce parfait résumé d'une race où la logique tempère facilement la fantaisie.

En passant à la Provence, on entre dans une région toute différente. La pensée s'extériorise en paroles, et souvent la parole est toute la pensée. Pays d'orateurs : Mirabeau, Massillon, Guizot, Thiers, Gambetta ; d'improvisateurs ; Mistral et les félibres ; de conteurs : Gautier, Daudet, et Silvestre, pays capable cependant de force artistique ou philosophique : Puget, Daumier, Gassendi, Vauvenargues, Chénier.

La région des Pyrénées et la Gascogne, c'est la terre des capitans et des capitaines : Lannes, Murat, Soult, Bernadotte, pays aussi des capitans littéraires, tels que Cyrano de Bergerac, La Calprenède, Brantôme, et des capitans de la sainteté, Vincent de Paul, François Xavier. Mais l'Aquitaine est encore capable de philosophie et de science : Montaigne, Montesquieu, Bayle, Fermat, Dupuytren. Balzac, qui est un psychologne, se rattache par sa mère à cette région assez féconde.

En remontant vers la Bretagne, on traverse une région fort pauvre en esprits supérieurs, puis on trouve le groupe Angevin-Tourangeau qui nous donne des poètes, Ronsard, Du Bellay. Rabelais vient de là, d'entre Tours et Poitiers.

Enfin, produit unique de la région des volcans, voici Pascal, qui remplit à lui seul le grand désert du centre plutonien.

De cette rapide et incomplète revue, quelle conclusion ? Y a-t-il vraiment une région des poètes, une région des

savants, une région des philosophes? Malgré quelques apparences, non. C'est probablement que le régime géologique est fort varié en France, sauf en certaines régions. On serait cependant tenté d'attribuer au terrain primaire une certaine productivité en poètes, non musicaux mais de pensée, en poètes à la manière de Chateaubriand et de Renan : la Bretagne et l'extrémité ouest de la Normandie sont de roches primaires. Un des terrains les plus féconds en hommes de forte intellectualité serait le jurassique: c'est celui de la Bourgogne et de partie de la Lorraine. Le terrain tertiaire, qui règne en haute Normandie et dans une large partie du sud-ouest semblerait également apte à de belles productions humaines. Le crétacé donnerait volontiers des mystiques soit en poésie, soit en religion et en politique. Enfin le terrain volcanique représenterait la stérilité, une stérilité tempérée par quelque rare floraison : Pascal.

Je livre à quelque patient chercheur cette idée d'un rapport entre la nature géologique du sol et la nature intellectuelle de l'homme.

On s'occuperait alors non plus seulement de l'homme de génie, mais de l'homme moyen, bien équilibré. Le rapport est certain; il est nécessaire. On le trouvera, si on le cherche.

REMY DE GOURMONT.

LES ROMANS

Henri Ghéon : *Le Consolateur*, Fasquelle, 3.5o. — Charles-Henry Hirsch : *Héros d'Afrique*, Fasquelle, 3.5o. — Henri Rabusson : *Scrupule de vierge*, Fasquelle, 3.5o. — Alfred Bouchinet : *Au-delà de la foi*, Fasquelle, 3.5o. — Georges Lecomte : *Le Veau d'or*, Fasquelle, 3.5o. — Comte de Comminges : *La Comtesse Panier*, Simonis Empis, 3.5o. — Paul Bilhaud : *Nous deux*, Simonis Empis, 3.5o.— Maurice Beaubourg : *La Crise de Madame Dudragon*, Simonis Empis, 3.5o. — Ernest Daudet : *La Carmélite*, Tallandier, 3 5o. — Paul et Victor Margueritte : *Zette*, Plon, 3.5o. — A. Billot : *Le roman d'un petit bourgeois*, Plon, 3.5o. — Pierre Clésio : *Femme de général*, Plon, 3.5o. — Prosper Montlovier : *Lorsqu'elles écrivent*, Société d'éditions parisiennes, 3.5o. — Aimé Giron et Albert Tozza : *Le Bien-aimé*, Ambert, 3.5o. — Restif de la Bretonne : *Lucile*, Flammarion, 3.5o. — Pierre Guesdy : *Marie-Eve*, chez l'auteur, 3.5o. — Charles Foley : *Marion Franchet*, Juven, 3.5o.— Armand Charpentier : *L'Amoureuse Rédemption*, Ollendorff, 3.5o.

— A. de Gériolles : *Fier amour*, Calmann Lévy, 3.50. — Mme Octave Feuillet : *Petite Régine*, Calmann-Lévy, 3.50. — Jacques Fréhel : *Les Ailes brisées*, Plon, 3.50.— G. Mareschal de Bièvre : *Cousine ma mie*, Plon, 3.50. — Henri Frichet : *Dans les ronces*, Dujarric, 3.50.— Armory : *En débauches*, Société parisienne, 3.50. — Adolphe Chenevière : *Pour elles*, Lemerre, 3.50. — Albert Vidal : *La Toile d'araignée*, Toulouse, Société prov. d'édit., 3.50.— Johannès Gravier : *Rose et rouge*, Librairie illustrée, 3.50. — René Vivien : *Du vert au violet*, Lemerre, 3.50. — Robert de Machiels : *Victorine Gaurin*, Dujarric, 3.50. — Rudyard Kipling : *Histoires comme ça*, Delagrave. — Docteur Mardrus : *Tome XIII des Mille Nuits et une Nuit*, Fasquelle.

Le Consolateur, par Henri Ghéon. Est-il nécessaire de mettre de l'amour, c'est-à-dire une intrigue, selon le vieux mot, dans un roman? Non. Pourvu qu'un livre contienne une idée ou une étude de mœurs intéressante, il amusera ou instruira très certainement son lecteur. Cependant il manque vraiment quelque chose au livre de Henri Ghéon pour qu'il amuse et il a peut-être, en trop, de nous instruire un peu longuement sur un cas spécial qui sent encore plus la folie que l'humanité courante. Mais c'est une tentative honorable. Voici l'histoire : un jeune égoïste,ni plus ni moins intelligent qu'un bourgeois timide ordinaire, se découvre une vocation ou mieux une attirance vers la bonté. C'est là que se révèle toute la curieuse philosophie de cet ouvrage en désaccord complet avec les coutumières idéologies sur la sagesse, le renoncement, le dévouement et les multiples de la sociabilité. Daniel Mellis a horreur de son prochain et il éprouve une maladive répulsion pour toute espèce de confidence éplorée. Il vit seul avec une mère dévote qui espère le conserver pur dans le petit bocal hermétique de la vie de province. Ataviquement elle a dû lui transmettre le goût de la religiosité comme on transmet une habitude de propreté interne. Daniel Mellis aime son coin de jardin, son coin de table toujours bien servie à l'heure, sa chambre où il revoit les mêmes aurores et les mêmes atômes dansant dans le rayon de son soleil, atômes qui sont de sa famille par leur inutilité apparente; il est un vieux jeune homme que rien ne tourmente, sinon la possibilité de changer son train de vie ou de voir déranger l'ordre de ses pensées intimes. Il a peur de rencontrer son semblable, car tout semblable qui passe dans notre vie quotidienne y apporte une perturbation, et pourtant il écoute le récit du malheur d'un voisin, un brave homme expansif dont la femme est poitrinaire. Le voisin souffre sûrement moins de son angoisse personnelle que Daniel Mellis d'en avoir reçu la confi-

dence. Ce jeune sauvage se sent irrévocablement condamné à la pitié. Il porte en lui le germe de cette véritable maladie, qui naît du commerce de toutes les religions avec le sentiment du devoir humain. Il est d'une part l'égoïste qu'est tout homme d'instinct, mais il est aussi l'apôtre, en grand comme en petit, qu'est tout civilisé pourri par la persécution éternelle des responsabilités morales.

Chez certains êtres plus racés que Daniel Mellis, il y a une autre sorte de manie dominante : l'éducation, qui arrive à remplacer religieusement cette persécution du moi responsable jusqu'à martyriser des natures froides, orgueilleuses et dénuées même de toute espèce de sentimentalité. Pas plus que la religion, le simple devoir vis-à-vis du prochain n'est en nous naturellement, et pas plus que l'éducation, le dévouement à la cause d'autrui, qui en est l'exagération, ne peut s'emparer d'un cerveau sans un combat se renouvelant tous les jours entre la vraie nature, celle des premiers âges du monde, et la fausse, celle qui nous a créé de puériles formules de sociabilité, j'allais dire de chevalerie Se soustraire au devoir d'écouter poliment le récit d'une torture, de permettre l'écoulement d'un chagrin ou de suivre les péripéties d'un drame qui ne vous touche en rien, mais dont vous êtes cependant le personnage principal selon la comédie antique : le confident ! Ah ! Il faudrait n'avoir jamais reçu de confidence, n'avoir jamais été, par occasion, prêtre, médecin ou juge, pour ne pas saisir toute l'horreur de la situation de Daniel Mellis. Retournera-t-il sur le banc où il s'est assis avec cet inconnu prolixe? Ou se cachera-t-il au plus profond des entrailles de la terre pour oublier qu'il a l'impérieuse mission *de consoler*, la mission d'être, de sang-froid, aussi désolé que ce mari de poitrinaire, lui, le tranquille célibataire qui n'a ni maîtresse, ni femme justement pour obtenir la paix profonde et pour son cœur et pour ses sens. Ce qui étonnera le lecteur de ce livre, c'est la façon *clinique* dont Henri Ghéon révèle la naissance d'un sentiment. Il y a fièvre au lieu d'y avoir enthousiasme et la *bonté* se loge en l'homme patient comme un abcès ou un kyste. Plus tard, il suppurera de consolations sur tout un pays, ce malheureux condamné à être bon pour tous ses prochains... car la bonté dans le sens de l'apostolat est un fléau, une épidémie effroyable, tous les apôtres, depuis Jésus-Christ jusqu'à Ravachol, nous ont fait du mal et nous ont empêché de savoir nous défendre contre la misère ou la maladie par notre propre valeur qui ne peut exister que si

nous la cultivons aux dépens des autres, c'est à-dire en nous pénétrant de cette vérité qu'il faut être toujours le plus fort. Le dévouement, le renoncement, l'abnégation et le besoin de consoler, de prêcher, de redresser sont autant des vices que des vertus, et si on ne réduit pas ces mouvements d'âme à de simples formules de politesse, on ne tarde guère à en devenir fou, ce qui signifie malfaisant. Le danger des prêtres et des prédications religieuses sort de là tout entier : les missionnaires qui évangélisent et consolent les pauvres, les esclaves et les malfaiteurs sont eux-mêmes des malfaiteurs dès qu'ils transgressent les lois de la politesse banale. Au fond l'humain déteste qu'on s'occupe de lui, pour lui faire du bien, parce que cela l'oblige.

Daniel Mellis console comme on règne. Il est atteint de la monomanie de cette grandeur qu'il y a à demeurer sans souffrance et sans misère parmi la peine et la pauvreté des autres. Il se dévoue jusqu'au gâtisme. C'est un saint... mais un saint moderne. Ce n'est pas pour un Dieu qu'il remplit sa mission, c'est pour le besoin de son *moi*, seul vrai Dieu du civilisé, qu'il accomplit des tours de force de dévouement. Il est malade de la maladie de Torquemada... mais à rebours. Un curé veut l'attirer dans le calendrier catholique, et ce saint, frappé de vertige, finit par mourir en scandalisant sa mère (qui devine enfin) par un nouveau genre de sainteté moderne, autre forme de la monomanie de la persécution. Maintenant le livre de Henri Ghéon est prodigieusement ennuyeux... oui... mais si vous croyez que la vie vue de cette manière médicale est drôle! Lorsqu'on s'aperçoit, à la longue, du fourmillement de sales microbes que peut contenir le plus pur des sentiments humains, on n'a probablement pas envie de rire, ni de faire rire.

Héros d'Afrique, par Charles-Henry Hirsch. Il existe aujourd'hui un convenu philosophique pour littérateur comme il existe un convenu littéraire pour gens du monde. Il ne faut pas craindre d'appeler cela du snobisme même en présence du réel talent de ceux qui font profession d'intervertir les rôles pour la plus grande gloire d'une race. Plus tard, dans très longtemps, on déterrera le cadavre de chaque vieux us et on aura la joie touchante de se remémorer la naïve barbarie qu'il y avait à être ou soldat français ou prêtre catholique, tellement on sera las des libérales coutumes et des grandes indépendances sociales. Je crois que Charles-Henry Hirsch a cédé, sans le savoir, peut-être, à ce besoin du rare et de l'étonnant

qui tourmente tous les jeunes talents de son espèce. Les héros d'Afrique sont des gens de sac et de corde qui ont pour eux l'armure légendaire du pittoresque. Conduits ou inspirés par un Français dilettante, Marcel Lantenay, ils vont à la découverte chez d'autres héros, des rois nègres, et ils défendront, avec eux, la liberté du sol de la patrie, repousseront l'envahisseur au nom de je ne sais quelle vieille théorie d'héroïsme de foyer qui est exactement la même, quoique procédant en sens contraire, que celle poussant les soudards français de jadis et d'aujourd'hui à agrandir leurs états. Il est entendu que nous sommes citoyens d'un état unique, la planète Terre, et il est convenu, en théorie également, que nous sommes tous frères sortis d'un même père Adam « aux bras velus ». Mais les pires divisions sont généralement les haines dites de famille!

Nos véritables héros d'Afrique, les pauvres nègres croyant au dieu Sango, le dieu du feu, et refusant de se servir des fusils obligeamment prêtés par ce commis-voyageur de Lantenay, sont autant de frères infirmes qui encombrent la grande famille et dont l'estimable grande famille en question a le plus vif désir de se débarrasser. Ces états sociaux étaient prévus de toute éternité par le père Eternel (aux bras non velus, mais pesants). Si on ne veut pas différencier des hommes, il vaut mieux ne pas les créer blancs, jaunes, rouges et noirs. Le livre de M. Hirsch est curieux, biblique, intéressant, tout à fait faux, soigneusement faux. Il est *oriental*. L'Afrique centrale n'est pas l'Orient. Le harem du roi N'Dar a des ressemblances avec le harem de n'importe quelle Mille et une Nuits. C'est presque délicat, y compris les coups de cordes sur les fesses de ces dames. J'appelle *orient*, en écriture, ce certain vernis de perle et de henné dont on abuse dans les tableaux asiatiques; or, ce vernis ne va pas sans le discours fastueux, les métaphores et les caressantes allusions des personnages mis en scène. Fillimap parle comme... un album de Ziem; N'Dar est tour à tour fantaisiste et dément comme un empereur de décadence. Tango, rusé comme un derviche; il faut l'entendre vanter la cuisine de son pays, la cuisine officielle. Des noirs de ce genre-là seraient déjà les maîtres du monde, on s'en serait dégoûté dans un ineffable fatalisme comme de vieux chinois. Mais le nègre n'est guère plus qu'un enfant sale, mal débarbouillé par la nature, le souffre-douleur abruti de naissance du puissant blanc avec ou sans arme. Or, la seule manière de le débarbouiller est encore de l'effacer...

absolument, comme nos premiers parents surent effacer le singe. Le convenu de cet apitoiement perpétuel sur une race condamnée comme le sont certaines races d'animaux et qui me semble inutile même en littérature. Inutile même pour faire ressortir Lantenay, cet esthète qui fournit des armes contre l'envahisseur et fiche le camp sur un âne gris pour ne pas avoir à tirer sur les Français. Ce commis-voyageur en beauté sociale est un peu trop... prince-errant pour m'attendrir. Il mange du piou-piou français, alors que les nègres se contentent généralement de manger leurs prisonniers de guerre; je ne plains pas plus le piou-piou français que le nègre; mais à un détour de brousse, qui casserait la tête de Lantenay sans aucune forme de procès ferait œuvre pie... Je l'ai reconnu, moi, comme un chien sent son gibier, même sous une peau de mouton, et il est bien l'éternel entremetteur, parfois bourreau se lavant les mains, parfois justicier sonnant l'heure des révoltes, mais toujours celui qui passe, fournit l'arme et s'en va, ses affaires le rappelant ailleurs. Et il s'intéresse au commerce...Je le crois! Il ne s'intéresse qu'à cela, et il est à supposer que les transactions commerciales s'effectueraient joliment mieux, d'une façon tellement plus esthétique, si toutes les nations acceptaient le libre échange des fusils. Ai-je besoin d'ajouter que ces réflexions n'entament point la loyauté de l'œuvre, car en littérature moderne, la seule loyauté est celle de bien écrire.

Scrupule de Vierge, par Henry Rabusson. Ce qui ressort de cet honnête roman, c'est qu'une jeune fille peut aller, bon gré malgré elle, jusqu'aux plus extrêmes limites de la passion... de son voisin,sans pour cela perdre l'estime de son futur mari ni même son estime propre. (Les femmes et les littérateurs ont un toupet vraiment extraordinaire!) Je sais bien que le sous-titre : roman libre indique, de la part de l'auteur, l'intention évidente de ne pas se faire lire chez les jeunes filles encore au pensionnat; mais cependant la morale de cette histoire est navrante pour les futurs époux. Sur les balances automatiques il est écrit : qui bien se connaît bien se porte. Peser le pour et le contre en amour est le moyen d'atteindre à la vraie santé conjugale... qui est, risquons cette vulgarité première, de bien se porter sur la tête des autres. Maintenant la scène du restaurant où le cabinet particulier touche la chambre à coucher entame un peu la naïveté de cette vierge qui se croit chez un pâtissier glacier du coin. Il n'y a vraiment qu'un naïf dans cette affaire, sinon un scrupuleux, c'est Luc Maugrain, le très discret initiateur.

Sébastien Trume, par Louis-Frédéric Sauvage. Cet enfant adoptif traverse toutes les perplexités morales des jeunes gens de famille affligés de beaucoup d'argent et de quelques simplicités d'âme. Ce fils d'ivrogne et de catin se conduit toujours en parfait gentilhomme, il protège les arts, courtise les jeunes flirteuses avec des égards qui ne leur sont pas dus, a des réflexions sur l'armée, des théories sociales comme un bon philosophe Il finit par épouser une demoiselle ruinée par son toqué de père mage et il fera souche de petits bourgeois honorables. Cela trompe, les fils d'ivrogne et de catin, et les meilleures prévisions de nos médicastres en vogue sont mises en déroute quant aux résultats de l'alcoolisme. Ce roman est écrit en langue spirituelle.

Au delà de la Foi, par Alfred Bouchinet. Le trouble apporté par la présence de Dieu dans un ménage. Dieu, le troisième oreiller, celui des larmes! Un prêtre mauvais conseiller, une belle-mère atroce dévote vampire et une jeune femme plutôt bornée qui termine la discussion par le plongeon sensuel. Nous arriverons pourtant un jour au moment furieusement psychologique où les hommes regretteront le troisième oreiller divin, car il tient encore moins de place que l'autre... et il assure souvent l'héritage à l'héritier légitime.

Le Veau d'Or, par Georges Lecomte. Histoire de bons commerçants qui gagnent leur vie et d'autres qui ne sont pas bons parce qu'ils gagnent de l'argent. Il y a une bonne grand'mère et un pâle rejeton pour lequel on lutte au nom de l'humanité. Quelques anecdotes de tiares fausses ou pas fausses parsèment ce roman, très long, de leur reflet amusant. Je préfère au nouveau livre de cet auteur *les Valets*, ouvrage très remarquable, parfaitement composé.

La Comtesse Panier, par le comte de Comminges. Cela se passe sous le futur empire. Pourquoi? Une jeune et jolie coquette s'efforce de séduire un jeune et joli lieutenant épris déjà d'une charmante petite mercière. Entre les deux aimables personnes, le cœur du jeune homme balance et comme il balance au galop d'un bon cheval assez bien dressé pour suivre les manœuvres tout seul, cela se termine logiquement, presque animalement. On trouverait agréable de prendre l'une pour maîtresse et l'autre pour épouse. Sous la troisième république, on aurait épousé la comtesse Panier et pris pour favorite la petite mercière, mais en 1920 ce sera plus moral. On épousera la petite plébéienne pour ne pas même flirter à fond avec la pauvre comtesse... Adieu Panier, vendanges sont faites! M. de

Saint-Marcet-Comminges a beaucoup d'esprit... presque un peu trop, mais le déshabillé si galant!... Je préfère sa *Demi-carrière* à ce dernier roman. Seulement comme il est du bois des littérateurs qui jouent avec leur plume, il fera sérieux au moment où l'on s'y attendra le moins et on sera bien forcé d'en convenir d'autant mieux qu'il n'aura pas prévenu, en homme d'esprit qu'il est.

Nous deux, par Paul Bilhaud. Il y a des choses qui sont très intéressantes pour ceux qui les font, mais, si bien contées soient-elles, je doute qu'elles intéressent les étrangers... au déduit.

La Crise de Madame Dudragon, par Maurice Beaubourg. Le grand défaut des rêveurs est de donner à tout la forme de leurs rêves, c'est-à-dire d'oublier de nous dire quel tabac il convient de fumer pour suivre les méandres de leurs symboles dans le bleu! Maurice Beaubourg met en présence une bourgeoise ivre de snobisme et un jeune rustre, Félicien des Prés, et il leur fait tenir des conversations un peu bien esthétiques. Dans le début le jeune rustre (qui regarde les choses la tête entre les jambes) est plus que suffisamment rustre, mais plus tard, quand il redresse ce roseau pensant de Mme Dudragon (un roseau gras), il se résume comme un metteur en scène ou un véritable philosophe à la Jean-Jacques. Il y a le mari qui a du génie, lui, surtout comme metteur en scène, et s'entend en jardinage géométrique. Cette fantastique satire du vague à l'âme est poignante par son mystère... peut-être voulu. Je ne sais rien de sincèrement horrible pour la pureté des intentions des femmes soi-disant sans intention comme la chaufferette au crottin de cheval. Ça, oui, c'est une leçon... de jardinage... l'art de fumer les fleurs de rhétorique aux pieds!

La Carmélite, par Ernest Daudet. Encore le confesseur se mêlant des dessous de la femme. Elle abandonne Dieu pour l'amour, puis l'amour pour Dieu, mais la maternité la rappelle en dernier ressort et elle reste avec le fils qui a besoin d'elle. Sur la couverture, le portrait d'une carmélite... très ressemblante.

Zette, par Paul et Victor Margueritte. Histoire, disons roman d'une petite fille. Cela va de six mois à treize ans. Et l'on revoit Poum, le héros bien connu. Zette est une petite gâtée dans laquelle on peut revoir toutes les petites pestes parisiennes qui ravagent les salons de leurs mollets nus. Elle est à la fois méchante, sensible, gourmande et vaniteuse,

comme le sont presque toutes les filles d'Eve des deux côtés de la Seine, rive droite ou rive gauche. Zette a des poupées, des courtisans et des chiens. Elle va au bal et au lit très tard.

Elle aime peut-être Poum, mais elle ne l'épousera pas, car il est important d'épouser un marquis poudré d'or qu'on n'aime pas. Je pense que le roman de Zette va faire pâmer d'aise toutes les mères soucieuses d'avoir des enfants selon la mode, les plus proches de l'art nouveau, des enfants sur fond de lotus bleu et d'iris mauve qui n'en paraissent que plus terribles.

Le Roman d'un petit bourgeois, par A. Billot. Un instituteur destiné d'abord à la prêtrise par son père le vigneron. Il se bat comme un homme ordinaire se marie avec un amour raisonnable et a beaucoup d'enfants dont il perd les aînées, ce qui lui permettra de mieux aimer le fils venu plus tard. Un petit bourgeois est d'habitude un Monsieur ridicule; celui-ci réhabilite l'espèce.

Femme de général, par Pierre Clésio. Un homme généreux qui apaise sa jalousie pour servir de mentor à sa jeune femme et finit par se faire aimer malgré ses cheveux blancs.

Lorsqu'elles écrivent, par Prosper de Montlovier... Ça reste et c'est encombrant, car elles écrivent beaucoup, sinon toujours comme des anges !

Le Bien-aimé, par Aimé Giron et Albert Tozza. L'histoire sentimentale de Louis XV, datant de sa sortie des pages jusqu'à son mariage avec Marie Leczinska. La petite infante espagnole, sa cour de petits négrillons et de mignons de couchette. Les tentatives de séductions : Mme de Soubise, la Camargo. Vers la fin une belle page, bien amenée psychologiquement, sur la mort, disons le meurtre d'une biche blanche, le symbole des dernières innocences du roi qui cesse à partir de ce moment *rouge* d'être le bien-aimé.

Lucile, par Restif de la Bretonne. Réédition qui est illustrée de naïves et convenables gravures. Je me réjouis à l'idée que les lecteurs de Jean Lorrain vont se dire : « Tiens, il écrit moins bien qu'avant ! »

Marie-Eve, par Pierre Guédy. Roman licencieux et photographié. Des lettres libres échangées entre un Philippe Dancenay et une Marie-Eve, tous les deux amateurs d'orgie romaine. Cela finit mal et en cabinet particulier. Sur la couverture le portrait de l'héroïne... Une femme affreuse, bonne

à faire fuir n'importe quel collégien, fût-il pressé. Tous les goûts sont dans la nature... photographiée.

Marion Franchet, par Charles Foley. Marie-Antoinette et la princesse de Lamballe. Très juste point de vue sur la révolution ou l'art de préparer les émeutes. Le personnage du traître, amoureux du mal, hanté par la soif rouge, est un peu bien... Paul Féval, mais on aime le courtisan de la princesse et l'amant de Marion Franchet. Je suppose que cette histoire possède un tome second, car elle ne semble pas terminée.

L'amoureuse Rédemption, par Armand Charpentier. L'amant des deux sœurs ou une faute chasse l'autre, car je ne crois pas qu'une séduction, même consentie, puisse réhabiliter un homme. Il est vrai que les hommes ont l'habitude de se croire tout permis et de faire des lois pour appuyer leurs faux mouvements.

Fier Amour, par A. de Gériolles. Une jeune personne dont les rêves de fortune font la fierté. Elle n'ose attendre le fiancé des jours heureux et, devenue institutrice, elle abandonne l'espoir d'une vie meilleure; mais il revient et ramène le bonheur conjugal. Des lettres au petit frère qui sentent le journal de bord.

Petite Régine, par Mme Octave Feuillet. Je me demande ce que l'auteur de M. de Camors doit penser du haut de sa demeure dernière. Ce n'est pas mal écrit précisément, mais c'est d'un enfantin vraiment trop pastel de Latour. Une jeune femme peureuse désire s'exercer au courage, affronter les tempêtes de la vie en canotant sur le lac du Bois de Boulogne. Sa bague de mariage lui échappe, elle se penche...et pouff... vous avez saisi ? Elle meurt en laissant une fille qui perdra l'usage d'un bras et d'une jambe dans l'incendie du Bazar de la Charité, catastrophe lui permettant d'épouser son oncle... beaucoup plus vieux qu'elle sans trop de différence.

Les Ailes brisées, par Jacques Fréhel. Noël, un Breton, s'éprend d'une jeune aristocrate qui le trompe, le séduit pour l'abandonner ensuite et se marier plus selon son rang. Le pauvre artiste regagne son paisible intérieur breton, les rêves brisés, le cœur douloureux. Puis il y a un duel, un combat vraiment singulier avec la marquise de Birague, étrange grande dame qui tue ses amants, comme jadis Isabeau de Bavière ou Marguerite de Bourgogne, et le malheureux devient fou. On le deviendrait à moins.

Cousine ma mie, par Georges Mareschal de Bièvre. Ro-

man pour jeune fille. Cela leur apprend à devenir romanesque et à rêver des choses impossibles, et comme elles auront beaucoup moins d'esprit que l'héroïne... ce sera tant pis!

Dans les ronces, par Henri Frichet. Une abominable mère qui ayant fait une faute se punit dans l'enfant de cette faute et l'empêche d'épouser celui qu'elle aime. La pauvre fille meurt une couronne d'épines sur la tête. C'est à la fois touchant et invraisemblable d'honnêteté.

En débauches, par Armory. Un roman d'amours échevelées et bien parisiennes qui ressemble un peu à une *Passade* de Pierre Veber et Willy. On a l'impression de boire des apéritifs mêlés qui finiraient par vous couper l'appétit. Maintenant, pour prouver à l'auteur combien j'ai mis de soin à le lire, je le préviens qu'il fourmille de coquilles aussi variées que cocasses. C'est à croire qu'il n'a pas revu une seule épreuve. Ce qu'il y a de plus drôle, outre les coquilles, ce sont les illustrations, du même Armory, et la façon très *rose-croix* dont il vous présente une vierge byzantine. Un livre très amusant, en somme, et de différentes façons.

Pour elles, par Adolphe Chenevières. Une jolie fantaisie intitulée le *Tablier vert*.

La Toile d'araignée, par Albert Vidal. Des études de mœurs. Un professeur qui emprunte à son concierge voleur et est ensuite soupçonné, puis se tue. *La Gorge*, curieuse étude sur l'ouvrier dans une usine de province méridionale.

Rose et Rouge, par Johannès Gravier. De courtes et bonnes nouvelles, écrites avec un grand sens de l'enchaînement des faits aux phrases. A citer: *Laissez passer la justice du peuple*, ou la mort d'un jokey. *Les faiseurs de rois*, où l'on voit des terreurs de barrière arranger ou déranger des élections.

Du vert au violet, par René Vivien. Une série de petits poèmes en prose soigneusement agencés dans une gamme de tons, très art nouveau et même ancien.

Victorine Gaurin, par Robert de Machiels. Le récit lamentable et bien trop connu d'un pauvre ménage honnête dont l'homme devient voleur et la femme folle quand on arrête son mari.

Histoires comme ça, par Rudyard Kipling. Qui ne voudrait connaître les aventures délicieuses de l'*Enfant d'Eléphant*, de *Courtaude-Pataude* et de *Piquant-Pointu*, du *petit père Kangourou*, de *Dingo Chien jaune* et du *Chat qui s'en va tout seul* avec sa queue? Voilà le régal des petits et des

grands enfants, surtout des *Mieux-aimés*. Les illustrations sont de l'auteur du livre de la Jungle et à elles seules valent de longs poèmes. Voir les trois poils dressés sur le crâne de l'enfant d'Eléphant!... Ces contes sont traduits spirituellement par R. d'Humières et E. Fabulet.

Tome XIII des Mille nuits et une nuit, du docteur Mardrus. Voici le mauvais chiffre heureusement passé! Le chiffre le plus redoutable pour le lecteur est celui qui terminera la série. Espérons que nous ne le verrons apparaître que dans Mille et une années!...

RACHILDE.

LITTÉRATURE DRAMATIQUE

Camille Mauclair: *Le Génie est un crime*, pièce en 4 actes; édition de la « Grande Revue ». — Maxime Gorky: *Dans les bas-fonds*, p. en 4 actes, trad par E. Séménoff; Société du « Mercure de France », 3 fr. 50. — Henrik Ibsen: *Catilina*, drame en 3 actes et en vers, trad. par Colleville et Zépelin; Per Lamm, 3 fr. 50. — H. Ibsen: *Mme Inger à Oestraat*, p. historique en 5 actes, trad. par les mêmes; même édit., 3 fr. 50. — Gabriele d'Annunzio: *Les Victoires mutilées*, 3 tragédies (*la Gioconda, la Ville morte, la Gloire*), trad. par G. Hérelle; Calmann-Lévy, 3 fr. 50. — Emile Strauss: *Punch et Judy*, célèbre drame guignolesque anglais; Biblioth. de « la Pensée ». — Octave Mirbeau: *Les Affaires sont les affaires*, com. en 3 actes; Charpentier, 3 fr. 50. — Maurice Donnay: *L'Autre danger*, com. en 4 actes; Charpentier, 3 fr. 50. — Victor Emile-Michelet: *L'Amoureuse aventure* et *le Pèlerin d'amour* (*La Porte d'Or*); Ollendorff, 3 fr. 50. — Hélène Picard: *La Feuille morte*, p. lyrique. féerique en 5 actes, en vers; à Privas, typographie Lucien Volle, 3 fr. 50. — Auguste Cuche: *Son frangin*, 1 acte; Société paris d'édit., 1 fr. — André Hesse: *Code pratique du théâtre*; Stock, 3 fr. 50. — Jean Blaize: *L'Art de dire*; Arm. Colin, 3 fr. 50 — *L'Art dramatique et musical au XXe siècle: 1902*; libr. Molière, 7 fr. 50. — *La Revue d'Art dramatique, la Revue théâtrale, les Tablettes théâtrales, le Monde artiste, la Libre Critique*, etc.

— Le génie ne serait-il pas un péché? (Dumur et Josz, *Rembrandt*, acte IV, sc. 4).

— **Le génie est un crime,** répond M. Mauclair. Or (contraste étrange!) c'étaient surtout les hommes qui traquaient Rembrandt — au point d'arracher à Manasseh sa question douloureuse et presque impie,... tandis que le Dorel imaginé par M. Mauclair paraît avoir déchaîné lui-même de l'au-delà son propre Malheur.

« Imaginé? » — Pas tout à fait. Sous les traits doux et indépendants d'un Taine, il y a du Nietzsche en ce fatal Dorel. Sa fin rejoindra celle du Titan germano-slave, si pathétique

et si représentatif de l'angoisse qui tourmente toute l'Europe intellectuelle. Jamais la folie n'assaillit ainsi les penseurs : Schumann! Baudelaire! tant d'autres..... On songe à ce déclin du soleil médiévique, où les Rois se mirent à délirer sur tous les trônes, au pied desquels se racornissaient en nationalités ennemies les lambeaux de l'unité catholique, déchirée à force de schismes et d'hérésies. Non pas que les coupables soient frappés, en pareil cas! Ce serait philosophie enfantine, morale d'école laïque, — et injustice en somme si l'on considère l'immense solidarité que constitue la foi. Plutôt, il semblerait qu'à ces deux époques l'air se fît malsain jusque sur les sommets : et de temps à autre, un voyageur tombe..... Une loque plus animale qu'humaine, voilà ce qui demeurera aux mains de l'Ami et de la Femme, — le génie une fois envolé à la clameur de leur exorcisme abominable.

Car Méreuse était inquiet, Hélène était jalouse! Vous serez tous deux exaucés : plus de « tour d'ivoire », comme disait la racaille d'il y a quatre ans, plus d'« égoïsme » gœthien, n'est-ce pas? , comme vous nommiez la dévotion de Dorel à l'idée. Mais du coup, plus d'idée..... ni (ah! pleurez, trop tard) plus de Dorel!

Pauperes enim semper habetis vobiscum : me autem non semper habetis.

Notons que M. Mauclair n'a point fait d'Hélène *une envieuse* (cas plus fréquent qu'on ne l'a remarqué chez l'épouse) ni de l'honnête Méreuse un médiocre. Méreuse même s'explique dans une théorie..... que l'auteur hésite à condamner : à savoir qu'il y a peut-être 2 espèces de génie, — mieux : de Génies. Car il s'aventure jusque-là : d'accord avec le polythéisme hellénique et avec le christianisme, que dis-je? avec toute la civilisation, asiatique et européenne, moderne et antique (moins l'incrédulité déiste, scientiste, etc., de trois ou quatre décadences neurasthéniques), *il objective* le génie et croit y voir — par les prunelles effarées des personnages du drame, qui n'osent d'abord se communiquer leur pensée singulière — une « Présence » étrangère à l'humanité, mystérieuse, mais réelle et formidable..... Elle rôde dans la maison du chercheur qu'elle a marqué, le sacrifie, exige qu'il lui sacrifie ses proches, et — devant leurs malédictions, qui le font défaillir — se retire, indignée, ne laissant derrière elle qu'un cadavre méprisable... Ce « Génie » ne serait-il donc qu'un mauvais Ange? telle se traduit bien, à un moment, l'arrière-pensée de Méreuse, qui, à un autre, s'effraie davan-

tage et refuse *à tout génie* d'être une mission de Dieu : « C'est plutôt la voix des éléments qui veulent se faire comprendre. Mais la nature n'est pas Dieu ! » Dieu, pour cet esprit fatigué, signifie la paix, — et non pas au sens où l'ont entendue les Martyrs ni les Croisés..... Aussi, dans ce dialogue, périt l'amitié, pour Méreuse, de Dorel. Celui-ci a, d'ailleurs, déjà dû rompre, d'âme, dès longtemps avec Hélène, sa propre femme.

Des admirateurs, Leumann le journaliste-à-enthousiasmes vient de se révéler définitivement le charlatan qui va criant sur les toits, en la dénaturant à son profit, la pensée d'autrui, compromis adroitement, et Roncieux, de l'Académie Française, l'homme des concessions au public, du remords emmi le succès et, partant, de la rancune contre l'incorruptible. Tous deux à l'envi étouffent l'auteur de la *Philosophie des Analogies*. Elie Rochès, enfin, le jeune, qui la publie à ses risques, ne représente, pour Dorel, qu'un disciple sentimental.

Mais il lui reste, dans la solitude, sa hautaine fille, Elisabeth, prêtresse non moins fanatique de la « Présence ». Or, voici qu'elle observe, au fort de ces luttes mortelles du cœur, son père haletant, lassé, paresseux, et retardant l'heure de l'inspiration...

Alors, elle se dresse, et avec les propres paroles de son père, le menace, l'atteint :

— Tu sais si je te suis dévouée, mais j'ai découvert quelle était la base de mon dévouement, à force de creuser en moi. Ce n'est pas l'amour filial, ni l'admiration, ni le besoin de me dévouer.

Dorel. — Et quelle est cette base?

Elisabeth, *se levant*. — C'est que tu ne doutes jamais de ton entreprise.

...Ainsi la Hilda de Solness le constructeur.

— Le talent, c'est la foi en soi-même, en sa force ! proclame, au même instant, à l'Orient de l'Europe, l'Acteur, **dans les Bas-fonds** de Gorki, après avoir jeté cette vérité superbe, négatrice du progrès : — L'instruction... de la blague ; l'important, c'est le talent.

Or cet homme, un vaincu aussi, va se pendre, — en dépit du « mensonge vital » dont a essayé de le ranimer Luc, le vieux passant, si indulgent du reste au merveilleux ramassis de filous, d'ivrognes, de déclassés, de joueurs, de filles, de mourants et de pauvres, où un seul être, en vérité, rebute

toute sympathie, ce benjamin des sociologues, l'intègre et laborieux « ouverrier » Klechtch, racine de bourgeois.

Car, à défaut de Nietzsche mort avant l'heure, l'âme (un peu sa mère) d'Ibsen domine — depuis que l'orgueil a fait choir le grand Tolstoï de sa route vers le Christ à l'hérésie informe du déisme — et crie l'angoisse de l'Europe qui pense. Rien de plus intéressant, pour cette raison, que d'apercevoir comment le Scandinave partit de Shakespeare, dans les deux œuvres de jeunesse que l'on vient de nous traduire: **Catilina** et cette **Mme Inger à Oestraat**, frappant, par erreur l'objet de son amour maternel, en la confuse et puissante intrigue où elle a génialement déjoué et dompté l'oppresseur danois, mais inutilement, hélas ! puisqu'il n'était lui-même que l'instrument employé — avant elle — par la Fatalité inexorable...

Et du Sud aussi répond à ces grandes voix qui, du Septentrion, de l'Est et du Couchant, se croisent sur une tombe, un « latin épris de lumière » (selon le cliché inévitable) : d'Annunzio.

L'exigence d'Elisabeth devant Dorel, — l'impure Comnène l'exprime avec plus d'emportement devant le tribun Ruggero Flamma : elle s'est donnée à lui sur le cadavre de son amant; et, vivante effigie de **la Gloire** qu'il a conquise là ou plutôt qui l'a conquis, elle l'entraîne toujours plus haut, par un escalier de crimes, puisqu'il en faut. Selon le vœu par lui-même formé, elle le tuera avant qu'il ne se soit laissé abattre. Et, complice passée du coup justicière aux yeux de la foule éternellement éblouie, elle restera, comme il sied, inébranlée, au pinacle !

Ce cri enivré, et qui angoisse, de Flamma le tribun, du penseur Dorel en son cabinet de travail, de l'Acteur déchu parmi les clients de l'abri, de Solness, — de Nietzsche, — vous l'avez entendu monter des deux autres pièces insérées au volume des **Victoires mutilées** — lorsqu'on vous les analysait ici : la **Ville morte**, au premier acte énorme, funèbre et vraiment digne des Atrides, — la **Gioconda**, inspiratrice de beauté, mais que dépassera pourtant l'épouse tendre, Silvia, à sauver, au prix de ses frêles mains, la statue jadis inspirée par la courtisane et maintenant précipitée...

§

Ubu, tel M. Loubet, a reçu la visite de son confrère anglais, **Mr Punch**, dont M. Strauss s'est fait le Delcassé.

D'où naissent ces étonnants fantoches ? De caractères exagérés (Tartufe n'aboutit pas si loin de Karaghuz !) ou de types professionnels, tels que Pathelin, le Parasite, le Valet, etc. ? Sont-ils naturels ou sociaux, par conséquent ?

Après Lesage et Balzac, M. Mirbeau a senti qu'il faut reprendre la maquette, toujours inachevée, de l'*Homme d'argent*. N'ayant qu'à mentionner cette œuvre, puisque représentée, j'en soulignerai seulement une particularité, négligée par la presse ; à savoir que M. Mirbeau n'a pas fait sans nécessité logique de son Lechat un directeur de journal et notamment d'un journal inféodé au parti Homais : — Ce n'est pas l'homme qu'il faut acclamer, c'est l'idée, sapristi ! acclamez l'idée... — VOIX DANS LA COULISSE : Vive Isidore Lechat ! — ISIDORE : Va te promener !... Eh bien, tenez, voilà pour l'idée (*il jette des sous et des pièces blanches*). **Les affaires sont les affaires.**

L'autre Danger (M. Donnay veut dire : que l'adultère d'une mondaine se voit troublé par la rivalité de sa fille) alterne avec le précédent, son complémentaire, aux devantures des libraires, non moins brillamment qu'aux soirées de notre Premier Théâtre Français.

Le Second, de son côté, s'honora, cet hiver, à jouer l'acte de Victor Emile-Michelet : le **Pèlerin d'amour**, que vous pouvez lire à présent, dans son heureux volume, la **Porte d'or**. De l'oratorio qui l'y précède, l'**Amoureuse aventure**, ces vers :

La vie est un songe
Dont l'amour est la beauté réelle

résumeraient assez bien la **Feuille morte**, de Mlle Hélène Picard, où une foule d'images charmantes et de vers gracieux (principalement aux deux premiers actes) ne parviennent pas néanmoins à édifier un drame. Erreur commune aux lyriques ! Il y a une poésie de mots, il y en a une autre de pensée, — de même que pour les « figures » en rhétorique. Et il y en a une autre enfin — que Démosthène connaissait bien, et qui confine à la vie du héros : — une poésie d'action. C'est celle là qui constitue la féerie même la plus inconsistante en apparence : la féerie d'un Shakespeare, voire d'un Gozzi ou d'un Aristophane.

Je n'annonce que pour mémoire **Son frangin**, de M. Cuche : il a collaboré, aux Bouffes-Parisiens et aux « five o'clock », d'un quotidien le long duquel Arthur Dupin rédige, avec l'un des auteurs dont je dus lire naguère la *Voix d'airain* : y aurait-il là une école — immédiatement au-dessous, j'imagine,

de la primaire, sinon plutôt de la maternelle, où, comme disent les petits, on « apprend à rester tranquille » ?

C'est à ce conseil, plein de mélancolie, qu'aboutit le **Code pratique du théâtre**, — simple rajeunissement (m'a-t-il semblé), par M. André Hesse, des travaux publiés de génération en génération (1820, 1853, 1876), sous les noms autorisés de Vulpian et Gauthier, de Lucan et Paulmiez, de Ch. Constant, etc.

M. Jean Blaize, lui, n'a pas voulu que rajeunir M. Legouvé au moment de son trépas. On connaît trop le joli recueil d'historiettes que le vieil amateur intitula, à la satisfaction générale, l'*Art de la lecture*, pour ne pas prévoir l'infériorité inévitable d'émules en ce genre. Elle se marque aux récits tentés encore pourtant par M. Blaize, qui n'a pas su se jeter franchement dans la voie scientifique ou, pour mieux préciser, technique. L'**Art de dire!** on est effrayé de tout ce qu'il contient quand on y songe, ou simplement lorsqu'on voit avec dégoût, à nos rampes les plus illustres, se marier les airs prétentieux ou érotiques des actrices aux lamentables agitations des hommes à mentons bleus. Qu'avez-vous fait, malheureux, de cette splendeur, l'Attitude humaine ?

« Il n'y a qu'un langage, énonce avec beaucoup de sens M. Blaize, langage tantôt mimique, tantôt verbal, le plus souvent mimique et verbal à la fois. »

Mais je ne puis m'empêcher de rire en lisant, aussitôt après, les exercices par lesquels M. Blaize pense initier l'orateur et le comédien à l'art du geste : Tendez le bras droit, le bras gauche, en avant, de côté, en arrière... Savez-vous de combien de façons on peut tendre le bras droit « en avant, de côté, en arrière » ? J'ai compté : de 16.000. Encore ai-je tenu pour nul tout déplacement parcourant moins de 30 degrés. Rien que la main peut faire près de CINQ MILLIONS de signes.

§

REVUES. — Celle d'**Art dramatique** a réuni ses comptes-rendus pour **1902** dans un annuaire, qui vient de paraître. — Outre qu'elle donne de galants portraits, en toutes sortes de costumes, des *sœurs Mante*, de *M. Albert Lambert*, de *M*^lle^ *Gallois*, de *M*^mes^ *Laparcerie-Richepin* et *Raunay*, de *M*^lle^ *Leconte*, la **Revue théâtrale** énarre, sous la plume narquoise de M. Céard, les extraordinaires promenades de sa *Renée Mauperin* dans les théâtres. Les auteurs sont vraiment

bien patients. — Etudes sur *Mmes Segond-Weber* et *Lucienne Saunier* (du Théâtre Molière), à la **Libre Critique**. — Les **Tablettes théâtrales** nous montrent *Monna Vanna* jouée à la fois sur 34 scènes d'Allemagne, où elle a dépassé, ce dit on, « la millième »; New-York, pendant ce temps, a fourni (d'après le **Monde artiste**), dans une année, des représentations à 24 millions de spectateurs. Où est-elle, la légende de Paris, ville des théâtres?

GEORGES POLTI.

HISTOIRE

Georges Duviquet : *Héliogabale* raconté par les historiens grecs et latins. Avec dix-huit gravures d'après les monuments originaux. Préface de Remy de Gourmont ; Société du *Mercure de France*.— Comte d'Haussonville et G. Hanotaux : *Souvenirs sur Madame de Maintenon*. T. II : Les cahiers de Mademoiselle d'Aumale. Avec une introduction par G. Hanotaux ; Calmann-Lévy. — Comte d'Haussonville : *La Duchesse de Bourgogne et l'Alliance Savoyarde sous Louis XIV*. T. III ; Calmann-Lévy.

Héliogabale, par Georges Duviquet. — C'est un fait bibliographique assez connu de quiconque s'est occupé d'histoire romaine que, de tous les ouvrages de langue française et même étrangère relatifs à cet ordre de connaissances, les plus rares sont assurément les monographies d'Héliogabale. Vous trouverez chez nous divers écrits sur Héliogabale, mais, à l'exception de l'*Héliogabale* vieilli de J.-B. Chaussard, non recueillis en un ouvrage distinct. Avec l'*Héliogabale* de M. Georges Duviquet, voici enfin ce qu'on peut appeler un travail exprès sur la question. Ce livre n'est d'ailleurs pas une composition faite d'après les documents originaux ; il est moins, et il est plus : il est le recueil de ces documents mêmes. Toutes les sources sont réunies ici, Lampride, Dion Cassius, Hérodien, etc. ; une nomenclature des monnaies et médailles d'Héliogabale et de ses épouses, de Sœmias aussi, de Mésa, de Mammée; plus l'iconographie de ces personnages, les inscriptions, etc. C'est la première fois que tous les documents originaux, écrits ou autres, relatifs à l'empereur syrien et à sa famille sont ainsi rassemblés. On les connaissait isolément auparavant : réunis, leur valeur en est comme renouvelée.

La méthode d'après laquelle s'est guidé M. Duviquet est celle de la non-répétition. « La manière dont les événements se complètent dans les trois principaux historiens d'Héliogabale, dit-il, a permis de les citer presque entièrement »; on a

eu seulement soin d'omettre ce qui constitue, dans chaque auteur, « un double emploi évident, littéral, par conséquent inutile. » C'est ainsi qu'après Lampride l'on trouvera dans Dion Cassius (complété par Xiphilin) nombre de nouveaux détails sur les commencements et l'avènement d'Héliogabale, sur Mésa, Sœmis et Mammée. Hérodien de son côté, seul à donner l'impression d'un auteur sachant écrire et composer, « embellit la nomenclature sèche de Lampride et le récit diffus de Dion Cassius ». Aurélius Victor, Eutrope, Zosime, Orose peuvent confirmer les précédents auteurs. C'est dans Aurélius Victor qu'on trouve mention de la castration d'Héliogabale (fait d'ailleurs resté hypothétique). Enfin Zonaras, dont l'ouvrage est rédigé d'après Dion Cassius, nous conserve un détail extraordinaire de l'hystérie d'Héliogabale, détail qui ne se trouve plus dans le texte mutilé du modèle de l'écrivain grec. Chaque auteur est précédé d'une notice résumant ce que l'on sait de lui. La traduction de Lampride est complète; elle est de plus nouvelle. Quant aux autres, les extraits que M Duviquet en a choisis dans les meilleures traductions, ou qu'il a traduits lui-même, sont reliés entre eux par un commentaire perpétuel qui met çà et là la note vive d'une interprétation à la moderne. Ajoutez-y des notes nombreuses prises dans les auteurs anciens et constituant surtout « une contribution à la psychologie d'Héliogabale ». Quelques-unes de ces notes, en général fort curieuses, n'étaient peut-être pas indispensables, par exemple celles relatives aux boucliers anciles et aux déportements de Messaline, choses bien connues. Enfin une revue des Pères de l'Eglise, touchant la religion importée par Héliogabale, des citations empruntées à divers auteurs modernes à propos de la description des monnaies, médailles, inscriptions, etc., fortifient et complètent le caractère exégétique de l'œuvre. C'est un travail documentaire de première valeur.

En outre, sur ces matériaux recueillis et combinés avec tant d'érudition et d'entente, M. Remy de Gourmont a, dans une préface, tenté une généralisation mieux qu'ingénieuse : tout à fait juste de ton ; de plus, fort bien éclairée. Héliogabale, toutefois, est peut-être traité avec trop d'indulgence, et, par cela même, insuffisamment pris au sérieux. Mais le caractère et le rôle des trois femmes qui, depuis la mort de Caracalla jusqu'à celle d'Alexandre Sévère, gouvernèrent l'empire, est admirablement indiqué. C'est d'abord l'héritière des desseins de la grande Julia Domna, la vieille Mesa, « am-

bitieuse pratique », de « politique nette et forte » ; puis les deux Augustas à la jeune et rayonnante maturité : « Soemis, plus femme que toutes les autres, pieuse et voluptueuse »; femme d'un grand courage d'ailleurs, comme elle le prouva lors de la décisive bataille qui donna l'empire à son fils très aimé ; enfin « Mammée, sérieuse et rêveuse, inquiète du christianisme, directrice excellente des affaires » . C'est par ces femmes que pendant plus de vingt ans le monde romain marcha, du moins on pourrait le dire, s'il n'avait marché tout seul, maintenu de lui-même en la Pax Romana. — Le mouvement des esprits durant cette période est aussi très heureusement esquissé. On pourrait objecter que le syncrétisme néo-pythagoricien qui s'inspira du livre de Philostrate sur Apollonius de Thyane est antérieur, non seulement quant à la date, mais encore quant à son plein effet, au règne d'Héliogabale, l'empereur syrien ayant eu de son côté un idéal religieux distinct. Ce point semble avoir été définitivement fixé par M. Jean Réville en son beau livre, *la Religion à Rome sous les Sévères*. Le syncrétisme de Philostrate fut à noyau gréco-romain ; celui d'Héliogabale, à noyau sémitique. Mais comme l'influence de Philostrate reparut sous Alexandre Sévère, on en peut très légitimement conclure qu'elle n'avait cessé d'inspirer le paganisme, absorbée seulement en apparence dans des formules unitaires d'ailleurs antipathiques aux Romains. Celles-ci étaient asiatiques ; et, bien que le dieu Solaire Elagabale, par sa nature « très compréhensive et très complexe », pût aisément (aussi bien que Sérapis par exemple) être assimilé à Jupiter ; bien que, d'autre part, le syncrétisme, dans la combinaison autocratique de l'empereur-hiérodule, dût avoir une force d'agrégation plus grande, toutefois Rome tint toujours pour étranger ce monstre de dieu sémitique, ce mari de la Tanith punique, encore desservi par les extravagances du répugnant petit jeune homme qui était son pontife. Nous n'en voulons pour preuve que ce fait typique : le Sénat, pourtant peu difficile, n'admettant sur la monnaie de cuivre, dont il avait la direction, que le symbole du Soleil debout, la tête radiée (Cohen, cit. par Fr. Lenormant, t. III, *Elagabale*, nos 186-189, 196), le symbole oriental de la pierre noire apparaissant seulement sur les monnaies d'or et d'argent que l'empereur frappait en vertu de son pouvoir propre.

M. Georges Duviquet cite, dans ses notes, un article de F. Lenormant sur Héliogabale, article compris dans le *Dict. des Antiq. Grecq. et Rom.* de Daremberg et Saglio. Je me

permettrai à ce propos de lui signaler, du même érudit, un article beaucoup plus complet, inséré dans le tome III de la *Revue de l'Histoire des Religions*, sous ce titre : *Sol Elagabalus*. L'article du Dictionnaire s'y retrouve, avec de considérables développements. J'en extrais ce curieux passage qui achève de nous faire connaître l'hystérie religieuse d'Héliogabale : « Les immondes débauches, racontées par Dion et Lampride, dans lesquelles il passait sa vie et qui finirent par soulever le dégoût des Romains, peu scrupuleux pourtant, constituaient l'existence à laquelle se consacraient, par une aberration monstrueuse du sentiment religieux, les hiérodules des religions syro-phéniciennes appelés *qedeschîm*, analogues aux Galles de la religion phrygienne, mais plus infâmes encore, ceux que la Bible appelle des « chiens ». Les inscriptions phéniciennes de Larnaca ont révélé le fait inattendu que ce nom injurieux de *Kelabîm* était employé dans le langage officiel des sanctuaires Kénânéens. » Flaubert, dans *Salammbô*, a, de façon saisissante, suggéré l'aspect physique des Qedeschîm, qui se peut prêter aussi bien à cette femme manquée d'Héliogabale. « On applaudissait parmi ces femmes les Kedeschim aux paupières peintes, symbolisant l'hermaphrodisme de la Divinité, et parfumés et vêtus comme elles, ils leur ressemblaient malgré leurs seins plats et leurs hanches plus étroites. » Héliogabale était un *Qedesch* couronné. Ceci était un peu loin de la notion romaine, tout de même, quelque universelle qu'elle fût devenue.

Souvenirs sur Madame de Maintenon. Les *Cahiers de Mademoiselle d'Aumale*. — Les principaux écrits relatifs à Mme de Maintenon peuvent se diviser en deux groupes : ceux où l'on trouve ce qu'elle voulut bien qu'on sût, et les autres. On connaît les premiers, dont voici les titres dans l'ordre chronologique : *Histoire de Mme de Maintenon*, par le duc de Noailles (1848) ; *Correspondance générale*, recueillie par Th. Lavallée (1854) ; *Madame de Maintenon et la maison royale de Saint-Cyr*, par le même (1862) ; *Madame de Maintenon d'après sa correspondance authentique. Choix de ses lettres et entretiens*, par A. Geoffroy (1887). Ajoutons-y un essai, *Madame de Maintenon, son rôle politique*, par M. Alfred Baudrillart, inséré dans le tome XLVII de la *Revue des questions historiques*. Dans l'autre groupe, ce sont d'abord les récits de Saint-Simon ; puis la fameuse publication de La Beaumelle, scandale et désespoir des héritiers et apologistes de la marquise : *Mémoires pour servir à l'histoire*

de Mme de Maintenon (1755-56); enfin *La Beaumelle et Saint-Cyr*, par A. Taphanel (1898).

Les Cahiers de Mlle d'Aumale, récemment découverts chez un antiquaire par MM. le comte d'Haussonville et Hanotaux, sont une réponse au livre de La Beaumelle. L'intérêt qu'ils présentent « tient surtout à cette pensée maîtresse et à l'autorité des documents que le rédacteur eut sous les yeux : des correspondances qui ont disparu, une première rédaction des souvenirs de Mme de Caylus citée en morceaux importants, rédaction qui a disparu également, les traditions de la maison (Saint-Cyr), des nuances de pensée et de langage qui précisent ou éclaircissent bien des problèmes... et surtout l'âme du grand siècle, le témoignage direct, le ton et le tour de ceux qui avaient *vu* ». Le texte des Cahiers de Mlle d'Aumale n'est pas reproduit *in extenso* dans ce second volume : c'était inutile, bien des faits et des événements cent fois racontés s'y retrouvant consignés sans variante ; mais tout ce qui a une valeur de nouveauté a été soigneusement choisi. Ces larges extraits sont répartis en six chapitres : *Madame de Maintenon et Madame de Montespan* (origines, premières attaches avec la Cour, relations avec le Roi, mariage secret) ; *Madame de Maintenon et la Duchesse de Bourgogne ; Madame de Maintenon et Louis XIV* (tableau complet de la vie intime de la marquise) ; *Le Siège de Turin. L'année 1709 et les charités de Mme de Maintenon ; Mort de la Duchesse et du Duc de Bourgogne ; Mort de Louis XIV.* Le volume est enrichi d'un bon portrait de la célèbre favorite (1684) et complété par deux appendices, dont l'un, encore assez peu connu, donne le texte (copié par Mlle d'Aumale sur l'original même) d'une lettre écrite par Louis XIV, peu de temps avant sa mort, à son arrière-petit-fils (Louis XV).

Ces Mémoires sont tout ce que la pieuse maison de Saint-Cyr pouvait désirer de mieux comme louange de sa fondatrice (à ceci près que l'aimable rédactrice, personne assez naïve, autant qu'on en peut juger, avec une manière d'écrire agréablement vive néanmoins, laisse passer çà et là des traits qu'il eût été préférable de ne pas livrer aux réflexions du lecteur). Ils complètent l'apologie de Lavallée, Geffroy, etc. Là-dessus, nous sommes fort à notre aise pour faire une réflexion propre à caractériser la méthode, ou plutôt l'état d'esprit de leur éditeur et critique, M. G. Hanotaux. C'est qu'ils sont présentés avec une indépendance où, quoi qu'on en ait, se sent un désir de ne pas être dupe ; une indépendance qui ne doit pas faire confondre

assurément M. Hanotaux avec les dépréciateurs d'une mémoire restée énigmatique, mais qui ne le rapproche pas non plus des Lavallée et des Geffroy. Nous n'en voulons pour preuve que les développements donnés, dans l'*Introduction*, à la critique de l'œuvre de La Beaumelle (qui demeure mêlée de faussetés, certes, mais aussi de vérités qu'on ne trouve que là) ; ajoutons-y les détails sur le rôle de cette singulière Mme de Louvigny, une des dames de Saint-Cyr, qui protégea et documenta ce diable de La Beaumelle, lui dévoilant tout le côté secret et ultra-secret de l'histoire (*Introduction*, pp. xxxvi, xxxvii) ; et n'oublions pas enfin cette note de la page xxxvi, où les travaux pas très favorables de M. Taphanel sont qualifiés de publication capitale qui renouvelle toute l'histoire de Mme de Maintenon.

Un des chapitres les plus intéressants de ces Mémoires est celui qui relate les débuts de Mme de Maintenon à la cour, comme gouvernante des enfants légitimés du Roi, les commencements de sa faveur, ses relations avec Mme de Montespan et Louis XIV. C'est là surtout que Mlle d'Aumale, comme nous l'avons dit, laisse passer maints traits précieux pour l'exacte connaissance de son héroïne. Tout de suite, elle se révèle comme une fine mouche, tenace et sûre de soi ; une de ces sensibilités nettes et concertées, et, ce qui est redoutable, détachées en apparence, et ne laissant jamais voir leur profond éveil. Elle a vite le sentiment de ce que vaut sa place, occupée par une femme de son intelligence ; elle s'y cramponne malgré les rudesses de Mme de Montespan, vaguement inquiète. Le bon abbé Gobelin, son confesseur, celui-là même qui lui écrivait joliment : « Vous n'avez que des étoffes communes, mais je ne sais ce qu'il y a : je vois tomber avec vous, quand vous vous mettez à genoux, une quantité d'étoffes à mes pieds qui a si bonne grâce, que je trouve quelque chose de trop bien, » le bon abbé Gobelin, consulté par elle sur un prétendu projet de retraite, s'empresse naturellement de lui prouver qu'elle doit rester à la cour (on ne possède pas toujours une telle pénitente en un tel lieu) ; elle reste donc, mais il est bien entendu que c'est la main forcée par son directeur spirituel. On ne se laisse pas prendre à de tels cas de conscience. Nous ne nous rappelons pas si Saint-Simon connut ceci : mais jamais ses sarcasmes ne fussent tombés plus à propos. Un peu plus loin, quand elle se voit assez « bien voulue » du Roi, elle commence de l'entreprendre pour l'amener à éloigner Mme de Montespan, dont elle n'a pas quitté le service, méri-

tant là, pour le coup, la dure épithète de « domestique ingrate » que lui donne Voltaire. La bonne mademoiselle d'Aumale n'y entend pas malice, sans quoi elle eût été plus curieuse de maintes choses, de savoir, par exemple, où était née Mademoiselle de Blois, premier fruit de la réconciliation de Louis XIV avec sa maîtresse. Cette question n'est pas une digression peu intéressante, comme elle le croit ; et si, comme on l'a découvert, le lieu de naissance de la fille naturelle du roi fut précisément le château de Maintenon, on doit trouver étrange, avec l'éditeur des *Cahiers*, que Mme de Maintenon, après son rôle actif dans la précédente tentative de séparation, ait accepté que Mme de Montespan vînt faire ses couches à Maintenon même. En pleine faveur, elle médite toujours de quitter la cour. Comment en douter ? Elle le dit à l'excellente mademoiselle d'Aumale, elle l'écrit à son confesseur. Elle eut toujours cette habileté d'interposer entre elle et les gens clairvoyants de ces dupes sincères et intéressées, de sorte qu'elle s'acheminait au grand personnage qu'elle fut « sans avoir l'air de le savoir ou d'y participer ».

Un autre chapitre important est celui qui a pour titre *Madame de Maintenon et Louis XIV*. Il contient le témoignage, fort timoré d'ailleurs, de Mlle d'Aumale dans cette question si controversée, l'ingérence de la femme morganatique du roi dans les affaires politiques. D'une manière générale, il ne faut jamais oublier, en pareille matière, la fameuse rectification indiquée à La Beaumelle par la terrible Mme de Louvigny. On avait fait dire d'abord à Mme de Maintenon (dépeignant à Mme de Glapion les soirées du roi travaillant avec ses ministres, elle à son ouvrage dans le coin d'une fenêtre) : « Quand on veut de moi, on m'appelle. » Or, il faut mettre : « Quand il travaille avec ses ministres et qu'on ne m'appelle pas, *ce qui est très rare*. » Ajoutez cet aveu : « *C'est à moi qu'il faut s'adresser, par qui tout passe*. » La participation aux affaires de la succession d'Espagne a été décrite en détail, d'ailleurs dans un sentiment laudatif, par M. Baudrillart. Les agissements de la vieille favorite lors de la question de la Régence demeurent plus vagues. Enfin, pour la part prise à la révocation de l'Edit de Nantes, c'est La Beaumelle, constate M. Hanotaux, qui a raison contre Mlle d'Aumale. Il est certain que Mme de Maintenon rédigea un « Mémoire » dans lequel elle s'élève contre l'idée de revenir sur l'édit qui « révoque celui de Nantes », tout en conseillant les voies de douceur et de persuasion. Elle-même,

et en personne, fut une convertisseuse enragée. « On ne voit que moi et mes convertis dans les églises, » dit-elle quelque part.

Au surplus, l'influence de Mme de Maintenon a été ce qu'elle a été, et il n'y aurait pas tant à épiloguer là-dessus. Avouons même que c'est là une vie extraordinaire, une vie unique; sympathique, jamais, mais qui présente une certaine grandeur: qui aurait sûrement de la grandeur, si cette femme à la forte intelligence, dans la crainte de paraître la « grande meneuse » que voyaient en elle Saint-Simon et la Princesse Palatine, n'avait pas, jusqu'à la fin, mesquinement équivoqué sur elle-même. Ceci a naturellement induit à des discussions et des restrictions sur sa vie. Nous entendons bien que le Roi, dont la disgrâce était toujours possible et qui ne cessait de se méfier au fond, l'obligeait à cette attitude: tout de même, elle exagéra; et c'était, en effet, la pente de son caractère plus encore que l'effet de sa situation. Elle voulut, selon ses propres expressions, « être une énigme pour le monde ». Elle avait, dit M. Hanotaux, l'orgueil raffiné de la modestie. Orgueil faux, comme tout ce qui est du « trop »; scrupule pas très naïf, fécond en malentendus conscients, où elle se complaisait avec une coquetterie à rebours qui était bien ce qu'il y avait de plus captieux. Au fond, elle fut toujours, avec des accommodations admirables, la huguenote qu'elle était née. Cette façon compliquée d'être modeste, de savoir d'autant plus ce que l'on vaut qu'on affecte davantage de l'ignorer et de s'en désintéresser, cette force secrète du sentiment intérieur précieusement sauvegardée par tout un appareil d'indifférence, de raison terne, d'exactitude tranquille, ceci, certes, est d'une qualité toute protestante, et de la plus fine et pénétrante qualité, étant donnée la femme. Elle eut ainsi la fortune d'apporter dans la vie de Louis XIV juste la nuance morale dont avait besoin cette existence d'un roi amateur de femmes et qui en était à se ranger. Ce même sentiment calviniste, propagé de là de proche en propre sous déguisement orthodoxe et bigot, produisit la rigidité de toute cette fin de règne.

La Duchesse de Bourgogne. — *Le Duc de Bourgogne à l'Armée, les Années d'épreuve.* — Le considérable ouvrage de M. le comte d'Haussonville sur la Duchesse de Bourgogne supplée enfin à ce que la publication des *Lettres* inédites de cette princesse par le duc de Noailles avait d'insuffisant. Il y a divers écrits entre les deux œuvres. Mais il suffirait de la dernière, dont un volume seulement reste à publier, pour que

ce sujet fût épuisé désormais, qui est presque toute l'histoire des dernières années de Louis XIV. Le précédent volume finissait sur la rupture malheureuse de la France avec la Savoie, pays de la duchessse. Celui-ci s'ouvre sur le départ du duc d'Anjou, devenu roi d'Espagne, et sur la déclaration de la guerre de Succession. M. d'Haussonville nous fait part, à ce propos, d'après M. Legrelle (*la Diplomatie française et la succession d'Espagne*), d'une découverte : les coalisés s'étaient mis d'accord avant que Louis XIV, par la reconnaissance du fils de Jacques II comme roi d'Angleterre, eût provoqué les hostilités : de toute façon, la guerre aurait eu lieu, ce qui tendrait à diminuer la responsabilité immédiate de Louis XIV.

Le rôle militaire du duc de Bourgogne commença avec cette guerre néfaste, et aussi ses « années d'épreuve ». On peut, avec son historien, plaindre le prince. Mais on n'est pas tenu de se battre aussi les flancs pour trouver à son héros, ne disons pas des excuses, car en somme celui-ci n'a rien fait de mal, mais quelque chose qui fût propre à relever sa terne personnalité. C'était un pauvre homme que le Duc de Bourgogne ; déjà, un Louis XVI, presque aussi épais et lourd ; avec cependant, dans son humilité, une certaine profondeur douloureuse par moments émouvante. Son incapacité à l'armée est lamentable, ahurissante, et, pour employer un terme du grand siècle, tout ce qu'il y a de fort. Vendôme en perd la tête, et c'est le désastre d'Oudenarde, la capitulation de Lille, l'abandon de la Flandre. On emporte de cette lecture le sentiment très net que l'exagération du point de vue dynastique causa les désastres de cette période. Pour placer un si pauvre homme à la tête de l'armée de Flandre, on n'avait pas hésité à bouleverser les grands commandements, et à quasi mettre en lisières Vendôme, général capable pourvu qu'il eût ses aises.

On ne sait trop que penser, après avoir attentivement lu et comparé M. d'Haussonville, du rôle, jusqu'ici sévèrement jugé, de la Duchesse de Bourgogne dans le désastre de Turin : fut-elle aussi néfaste ici, par ses attaches avec la famille de Savoie, que son mari en Flandre, par son incapacité ? M. d'Haussonville a repris la discussion avec beaucoup de conscience et d'autorité : mais l'impression reste mêlée. Il y a, dans les lettres de la Duchesse, des passages qui ressemblent si terriblement à une divulgation ! Involontaire ? On le veut bien. Il y eut certainement, de son fait, une influence équivoque. — Longtemps frivole et coquette, malgré la « laideur régulière »

que lui prête Saint-Simon, femme captivante d'ailleurs et d'exquise élégance, Adélaïde de Savoie, duchesse de Bourgogne, donna, le moment venu, à son malheureux mari, tout l'appui qu'il fallut. Ceci nous est conté en d'agréables pages sur Versailles. On nous dira, dans un volume complémentaire, les dernières années du ménage princier, toutes de préparation au règne, et la triste fin prématurée.

EDMOND BARTHÈLEMY.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

Ch.-Eug. Schmidt : *Séville*, H. Laurens, 4 fr. — A. de Vlaminck : *Le Château des comtes dit le Gravensteen, à Gand*, II, Vromant et Cie à Bruxelles. — Ch Brossard : *Géographie pittoresque et monumentale de la France*, t. V. — *La France du Sud-Est*, Flammarion, 25 fr. — J. Pène-Siefert : *Jaunes et Blancs en Chine*, Berger-Levrault, 3 fr. 50. — André Bellessort : *La Société japonaise*, Perrin, 3 fr. 50. — C. Fabre : *Grande Kabylie*, Vanier, 2 fr. 50. — Iaan Morvran : *La Finlande*, édit. de la Plume, 2 fr. 50. — P. Foncin : *Régions et Pays*, Toulouse, Société provinciale d'édition.

Parmi les vieilles cités d'Espagne qui ont conservé leur parure de monuments et nombre d'œuvres magnifiques du passé, **Séville**, que nous présente M.Ch.-Eug. Schmidt dans la collection des *Villes d art célèbres* de la librairie Laurens, est une de celles qui méritent le mieux d'être vues. L'art hispano-mauresque y a laissé de véritables merveilles, car les premiers rois chrétiens de l'Andalousie, fort éloignés du fanatisme religieux qui devait animer, deux siècles et demi plus tard, les conquérants de Grenade, non seulement ne firent point abattre et se contentèrent d'approprier les édifices des Almoravides et des Almohades, mais lorsqu'ils bâtirent à leur tour, ils employèrent des ouvriers et des artistes arabes, construisirent palais ou églises de la ville devenue chrétienne dans le même style que les avaient construits les mahométans. Ils continuèrent l'art et la civilisation des vaincus. L'Alcazar de Séville, qui offre un résumé de toutes les formes architecturales qui se sont dégagées les unes des autres au cours de sept siècles en Andalousie, depuis les porches en fer à cheval du XIIe siècle jusqu'à l'arsenal édifié sous Philippe V au commencement du XVIIIe et dont les cours et les salles peuvent rivaliser de splendeur avec les plus belles de l'Alhambra, est l'œuvre de Pierre le Cruel, le tragique monarque contre lequel batailla notre breton Duguesclin, et quelques pièces seulement datent de la période

musulmane (1). Pour élever ce palais il avait demandé à son ami le roi maure de Grenade « un bon architecte et d'habiles ouvriers », si bien que, dans la décoration des salles, tracées de cette admirable écriture coufique qui se marie si bien aux arabesques, au-dessus des parois de gypse ou de stuc ajourées comme des dentelles, on relève des versets du Coran à la gloire d'Allah, voisinant avec des inscriptions gothiques et des blasons portant les colonnes d'Hercule, les lions de Léon ou les tours de Castille. — Nombre d'églises, à Séville, possèdent encore des clochers qui ne sont d'ailleurs que d'anciens minarets. Lors de la prise de la ville, il existait quinze mosquées, dont on donna onze aux chrétiens, trois aux juifs, et la dernière seule resta aux musulmans. La *Giralda*, qui sert de tour à la cathédrale, faisait partie de la grande mosquée des Almohades qui ne fut abattue qu'en 1401 pour faire place à l'immense église actuelle; et lorsqu'on reconstruisit les temples arabes en style gothique, — en gardant des bâtiments primitifs tout ce dont on pouvait tirer parti, en incorporant même au gothique des motifs mauresques, il résulta de cet alliage des formes nouvelles, pleines de grâce et d'harmonie, et dont les monuments de Séville sont sans doute les spécimens uniques. A l'époque de Charles-Quint même, où la Renaissance s'introduisit en Espagne, on demandait encore à l'art arabe les accessoires qui accompagnaient et encadraient les tableaux et les statues, on se servait du plan mauresque, on décorait dans le même goût que l'alcazar de Pierre le Cruel des habitations comme la *Casa de Pilate*, la *Casa de Olea*, la *Casa de las Dueñas*, ancien palais des ducs d'Albe, que l'on peut visiter aujourd'hui encore, — et cette délicieuse *Casa des Abades*, devenue une hôtellerie, et où je me promets bien de descendre, si j'ai, quelque jour, le plaisir de me trouver à Séville. — Ce fut la dernière floraison de ce style spécial, le style dit *mudejar*. Dans la cathédrale, commencée en 1402, c'est le gothique du Nord, l'art chrétien de France et d'Allemagne qui triomphe. — Cette cathédrale de Séville est du reste un des édifices les plus grandioses et les plus riches de l'Espagne; précieux comme monument avec sa parure de vitraux, son ornementation et sa statuaire, c'est encore un musée par la quantité incroyable des œuvres d'art qui s'entassent

(1) L'alcazar de Séville a malheureusement subi des restaurations vers 1856, où il fut aménagé pour servir d'habitation au duc de Montpensier, fils de Louis-Philippe, qui avait épousé une princesse espagnole.

dans ses cinq nefs, ses chapelles, ses annexes. A Séville, aussi bien, chaque église possède des tableaux de maîtres, des tombeaux, des chefs-d'œuvre de sculpture; on en trouve à la Caridad, à l'église de l'Université, à Santa-Paula, à San-Lorenzo, à Santa-Ana même, dans le faubourg de Triana. C'est dans les monuments religieux autant qu'au Musée, qui occupe l'ancien couvent des moines de Notre-Dame-de-Grâce, qu'il faut étudier Murillo, Zurbaran, Valdès Léal, Herrera le Vieux, les sculpteurs Montañès, Pedro Milan et Bartolomeo Morel. C'est à Séville enfin qu'il faut aller pour voir quelles applications merveilleuses le génie hispano-mauresque fit de la céramique à l'architecture, sur les murailles, les encadrements de portes, revêtant les constructions de ces carreaux vernissés dont le fronton circulaire de Santa-Paula a conservé intacte la décoration somptueuse, et que les anciennes fabriques de Triana avaient rendus célèbres. — Parmi les monuments de Séville, M. Eug. Schmidt signale encore l'hôtel de ville, dont les parties les plus remarquables datent de Charles-Quint; la Tour de l'Or au bord du Guadalquivir. Il reste aussi des tours et des remparts pittoresques de l'enceinte; la ville offre de délicieux jardins, des tableaux de rues d'une couleur amusante, et il y a une semaine sainte pendant laquelle on promène, somptueusement vêtus, tous les saints et saintes de la ville, et pour laquelle on organise des trains spéciaux.

La notice de M. Eug. Schmidt, sans avoir rien de littéraire, est pleine de faits et d'indications, et, avec les photographies nombreuses qui l'illustrent, c'est un des plus jolis volumes de la série publiée par la librairie Laurens.

§

M. A. de Vlaminck, dans la deuxième partie du travail qu'il a consacré au **Château des Comtes de Flandre, dit le Gravensteen, à Gand** (1), nous fournit des renseignements précieux sur la disposition et la destination des bâtiments intérieurs, assez difficiles en effet à étudier dans leur état de ruine actuel. — Le donjon, qui occupe à peu près le centre de l'enceinte, fut élevé en 1180 par Philippe d'Alsace sur les substructions de l'ancienne turris du castellum, qui remontait au IXe siècle. C'était une construction vaste, longue de 27 m., large de 8 m. 26; les murs atteignaient 30 mè-

(1) Extrait des *Annales de la Société archéologique de Bruxelles*, 1902. — Cf. *Mercure de France*, février 1903.

tres de hauteur, mais on a dû en sacrifier un tiers « dans l'intérêt de la conservation du monument ». Du côté du nord seulement, le donjon a gardé à peu près sa hauteur primitive ce qui donne à l'ensemble l'aspect d'un bâtiment allongé, dominé par une grosse tour carrée. Les murs étaient étayés de contreforts en retrait et garnis de quatre tourelles d'angle en forme d'échauguettes, reliées entre elles par une balustrade circulaire et surmontées de lions et d'aigles en cuivre doré.— Le donjon du château de Gand n'avait pas, comme on pourrait le croire d'après ce qui subsiste, un toit élevé à pans coupés ; il se terminait par une plate-forme dallée en lames de plomb, et ce n'est que vers 1662 que la toiture d'ardoise a remplacé la plate-forme. Au rez-de-chaussée s'étendait une salle dite la *grande* ou *vieille salle ;* des verrières y furent placées en 1415 et l'on y voyait encore un rétable figurant le jugement dernier qui fut retouché en 1482 par le peintre Augustin de Brune. Cette salle fut d'abord à l'usage des hommes d'armes de la garnison, puis servit de salle de Plaid (XIVe siècle), puis de salle de justice et même de torture, — car en 1451 il est mentionné qu'on y donna la question ainsi que dans la crypte qui s'étendait au-dessous et qui est attribuée à Baudouin Bras de Fer. C'est aussi dans cette salle qu'avaient lieu les fêtes et réceptions solennelles connues sous le nom de baise-mains. On y organisa des tournois et, en 1445, le duc Philippe le Bon, qui tenait dans le *steen* le septième chapitre de la Toison d'Or, y fit servir deux repas somptueux que décrit le chroniqueur Olivier de la Marche. En 1469, Charles le Téméraire décida également d'y donner ses audiences publiques. — Quant à la galerie romane qui s'adosse à la face est du donjon, elle était fermée de verrières, et l'on y trouve à une certaine époque des comptoirs de marchands ; à ses extrémités s'élevaient deux tourelles avec des escaliers dont les bases et les seuils sont demeurés visibles. — Entre ces constructions et l'enceinte, du côté de la rue de la Monnaie, s'étendent de longs souterrains voûtés, qui furent utilisés d'abord, d'après ce que l'on suppose, pour la défense du château.

Le *Steen,* dont les ruines se dressent à l'occident du donjon, remonte lui aussi à Philippe d'Alsace. C'était un haut bâtiment à trois étages dont les pignons en gradins furent décorés au XIVe siècle d'un lion et d'un aigle de cuivre doré ; au rez-de-chaussée est une salle voûtée, divisée en six travées par des arcs diagonaux retombant sur deux colonnes isolées. — Entre le donjon et le Steen se trouvait la chapelle où l'on

pénétrait par une porte donnant dans la *Vieille salle*. — Derrière ces deux édifices et du côté du nord, existe encore une immense arcade en tiers-point — comme un pont jeté en hauteur parmi les décombres — et qui autrefois supportait une galerie destinée à mettre en communication les étages. — Galerie et arcade doivent être attribuées au comte Louis de Male qui, pour habiter le Steen, fit exécuter, en 1361, des travaux importants d'aménagement et de réparation dont les archives de la ville conservent le détail et les comptes; — Louis de Male avait également transféré la Monnaie au Gravensteen dans des constructions annexes, toutes situées dans la partie nord-ouest de l'enceinte. Plus tard, les ducs de Bourgogne appelèrent à Gand des monnayeurs de France, du Tournaisis et du Brabant pour suppléer à l'insuffisance de leurs ouvriers si bien que les constructions parasites envahirent non seulement la cour du château, mais s'étendirent au dehors, du côté du pont Capital (1), le long de la rue de la Monnaie et sur les deux rives du Fossé aux Corroyeurs; ce fut l'origine de ce quartier de bicoques qui enserra jusqu'à ces dernières années le manoir de Philippe d'Alsace et que les dégagements ont fait disparaître. Les monnayeurs, dont l'atelier fonctionna jusqu'en 1584, eurent même leur chapelle qui s'éleva près du pont Capital. — Le vieux Steen et une partie de ses dépendances étaient occupés depuis longtemps déjà par le Conseil de Flandre (1407), installé après bien des changements dans la salle voûtée du rez-de-chaussée qui, d'après cette destination nouvelle, garda le nom de *Consistoire*. D'autres juridictions avaient eu d'ailleurs leur siège dans le château de Gand, et l'on mentionne au XIVe siècle la cour féodale du Vieux-Bourg les hauts-échevins de la Châtellenie qui y élevèrent leur maison du Pays ou *Landhuis*, dont un dessin de Sanderus a conservé l'aspect général; en 1461, la cour spirituelle de l'évêché de Tournai et au siècle suivant la lieutenance civile. Enfin en 1779, l'impératrice Marie-Thérèse le vendit à l'architecte Brismaille, — auquel nous devons le plan ancien reproduit par M. de Valminck et le seul qui existe — et le Gravensteen de-

(1) A Gand, les exécutions par le glaive se faisaient sur le pont Capital ou pont de la Décollation, — entre la rue de Bruges et la place de Saint-Pharaïle — pour les bourgeois non bannis ; les bannis étaient décapités devant la porte du château, dans les *bailles*, deux solides barrières parallèles en bois de chêne, renforcées de ferrures — plus tard une double balustrade en pierre de taille — qui précédaient l'entrée.

vint une filature de coton. — Ce n'est qu'en 1872 qu'il fut acquis par la ville.

Des travaux de réfection et de consolidation ont été entreprès depuis quelques années au château de Gand ; la plupart des tourelles de l'enceinte ont été refaites, et M. de Vlaminck remarque à ce propos qu'on n'a point tenu compte, dans la restauration actuelle, d'une porte latérale qui débouchait au sud-ouest du Steen, à l'extrémité de la rue Haute-du-Soleil, près du pont Capital. Il faut toujours que les architectes *arrangent* un peu les monuments qui leur sont confiés. — Une construction qui se prolongeait de ce côté également, au moyen d'une voûte à plein-cintre au-dessus du rempart, s'écroula pendant les dégagements. Comme il fallait s'y attendre ensuite, un projet de restauration des bâtiments intérieurs a été mis à l'étude; mais de même qu'il est arrivé pour la Tour de Jean-sans-Peur à Paris, on n'a pu se mettre d'accord sur le nombre et la place des étages que comportait le donjon. La *Commission royale d'art et d'archéologie* de Belgique appelée à se prononcer déclara, dès lors, qu'il ne fallait que rétablir le gitage supérieur, destiné à mettre la construction à l'abri des intempéries. Ce serait la sagesse même et une fois de plus nous émettons le souhait qu'on s'en tienne là. Il nous reste en attendant à remercier M. de Vlaminck de cette pupublication consciencieuse, appuyée de textes patiemment réunis, et qui sera d'un utile secours à tous les visiteurs de ce précieux reste de l'architecture militaire du XIIe siècle qui en voudront pénétrer plus intimement le caractère et l'histoire.

§

La librairie Flammarion a terminé, avec **La France du Sud-Est**, la publication de la *Géographie pittoresque et monumentale* de M. Ch. Brossard. Il s'agit cette fois d'une région moins riche sans doute au point de vue monumental que celle qui s'étend au nord de la Loire, mais où l'on trouve encore nombre d'édifices dont la place est justifiée dans un répertoire de ce genre : — les cathédrales d'Albi, de Mende, de Vienne ; les ruines et monuments romains de Nîmes, de Vienne, d'Orange, d'Aix, d'Arles, de Saint-Rémy, de Fréjus; les constructions militaires de Carcassonne, d'Aigues-Mortes et d'Avignon. Bien des villes comme Castres, Cordes, Lisle-d'Albi ont gardé de même des restes importants de l'architecture civile du Moyen-Age; l'Auvergne a vu fleurir durant

la période romane un style spécial dont les églises du Puy,de Brioude, d'Issoire sont les spécimens les plus connus. On s'attardera encore, en feuilletant ce volume, aux vues pittoresques de Saint-Bertrand de Comminges, du cloître d'Elne, des vieilles maisons de Thiers, des églises fortifiées d'Agde, de Vénerque, de Lodève, de Villeneuve-lès-Avignon, des Saintes-Maries de la Mer. Beaucoup d'autres, malheureusement, sont insignifiantes; les vues de pays et de sites, souvent plus importantes de ces côtés que les œuvres humaines, ont été fort négligées; un choix judicieux des illustrations enfin n'eût point omis d'y placer des édifices aussi curieux par exemple que l'église Saint-Victor de Marseille, ou admis des reproductions aussi dérisoires que celles qui figurent le château et les remparts d'Avignon. L'ouvrage, en somme, demeure imparfait. C'est un essai, et qui mériterait d'être repris; mais il serait alors convenable de remplacer par un texte ayant quelque rapport avec l'art monumental, les brèves indications de M. Ch. Brossard, qui ne concernent guère, nous l'avons indiqué déjà pour les tomes précédents, que l'instruction publique, l'agriculture ou l'hydrographie.

Je suis obligé de passer rapidement sur le livre de M. Pène-Siefert, **Jaunes et Blancs en Chine**, dont le premier volume, *les Jaunes*, est un travail important d'ethnographie, de philologie, d'histoire politique et sociale. M. Pène-Siefert, qui se propose d'étudier l'œuvre et l'influence de la civilisation européenne sur le grand empire de l'Extrême-Orient, a d'abord voulu rechercher la formation et le développement de cet être bizarre qu'est pour nous le Chinois, d'après les conditions d'habitabilité du pays, la disposition naturelle de la race, les institutions et les mœurs. Des chapitres abondants et bien documentés sont consacrés encore à la langue et à l'écriture; à la philosophie et aux luttes séculaires des deux grandes sectes des Tao-ssé et des Lettrés; à la dynastie Mandchoue dont le déclin et l'impuissance ont encouragé toutes les ambitions. Mais peut-être M. Pène-Siefert se fait-il illusion sur l'avenir de la mentalité chinoise qui ne peut être autre que ce qu'elle est, et sur le profit moral que la Chine tirera de nos relations; il s'appuie sur les dernières données de la science et parle comme un professeur. La Chine, sans doute, « autrement cultivée pourrait aboutir à une philosophie de la nature et à la haute culture scientifique ». Par malheur, « l'évolution humaine vers un état supérieur » ne lui apparaît point nécessaire, et elle est tellement chinoise qu'elle ne peut

comprendre ce que nous entendons « par le progrès ». Il faut admettre dans les races humaines ce qui les différencie et se résigner à ce qui leur manque. — Ces petites réserves faites, j'ai hâte de dire que M. Pène-Siéfert parle de la Chine en toute sympathie et compétence, et que nous serons heureux de voir paraître l'étude même dont ce premier volume n'est en quelque sorte que l'introduction.

Avec **la Société japonaise**, de M. André Bellessort, nous trouvons un livre beaucoup plus proche comme formule des relations ordinaires de voyages, et cependant une œuvre originale et neuve, d'une jolie écriture soignée, expressive, au tracé net, qui enserre la pensée, arrive à traduire les observations de faits, d'idées, les tableaux exotiques avec une telle précision que les images se lèvent, semble-t-il, entre les pages et les lignes, persistent en souvenir comme de choses soi-même vues et ressenties. Le Japon contemporain, singeant les idées européennes, abandonnant sa civilisation propre pour une culture, des institutions politiques et sociales, des procédés qu'il croit plus avantageux et capables de lui donner la suprématie qu'il ambitionne, c'est un monde étrange et déconcertant sur lequel nous n'avions jusqu'ici que des données superficielles. M. André Bellessort nous le montre tel qu'il l'a observé, étudié et compris, avec ses bizarreries, ses contradictions, son charme demeuré, sa vie spéciale ; il a pénétré l'âme japonaise, l'a poursuivie sous son masque de convention et ses vêtements d'emprunt, — tâche ardue et délicieuse — et nous la révèle dans ce livre de psychologie aiguë où tout est à retenir, les croquis savoureux du monde politique, — rappelant ce cabaret de Paimpol qui avait pris pour enseigne : « A l'Instar », — comme les pages merveilleuses consacrées aux époques légendaires et féodales, les fines notations sur l'esprit religieux, l'impersonnalité de l'art, la femme japonaise et la conception de l'amour. M. Bellessort devait toucher encore aux divers problèmes sociaux qui se dressent devant la société japonaise renouvelée à l'européenne. Il l'a fait avec une sagacité rare et une grande délicatesse. On le lit avec la joie d'avoir rencontré enfin le guide qui vous conduit dans une région mystérieuse et fermée, et je ne serais pas surpris si ce volume restait comme une des choses les plus complètes en même temps que les plus exquises qu'on ait données sur le Japon.

Sous le titre **Grande Kabylie**, légendes et souvenirs, M. C. Fabre a recueilli des fables et récits indigènes, qu'il a un peu

arrangés et mis en vers; de curieuses notes sur la condition des femmes berbères et sur les tentatives plus ou moins heureuses de relèvement par l'éducation et l'instruction selon les méthodes françaises, dont on fit grand tapage, dans ce coin de l'Algérie, ces dernières années. A citer, cette bizarre croyance des Kabyles et des Arabes, qui pensent que l'enfant peut *s'endormir* dans le sein de sa mère et ne venir au monde que quatre ans après avoir été conçu. Cette idée est, paraît-il, pour la femme veuve, là-bas, une précieuse ressource, nul n'ayant le droit de disposer d'elle quand elle se déclare enceinte.

Dans les éditions de « La Plume », la plaquette de M. Iann Morvran sur **la Finlande**, avec des illustrations d'artistes finlandais, est une protestation éloquente en faveur de ce petit pays dont le droit constitutionnel est violé par la toute-puissante Russie et qui se trouve livré à l'arbitraire des bureaucrates russes. On sait malheureusement trop ce que valent, au temps où nous sommes, les protestations du droit contre la force. Que les Finlandais s'expatrient ! Il n'est pas mauvais, leur a dit le général Kouropatkine, qu'une frontière soit déserte.

J'ai à mentionner encore une brochure de propagande, **Régions et Pays**, où M. P. Foncin, inspecteur général de l'Instruction publique, s'élève avec raison contre le système illogique et factice de division par départements, qui nous est resté en France des remaniements révolutionnaires. La seule naturelle était la division par provinces et pays, car elle correspondait à la formation historique du territoire ; mais c'est sans doute à celle-là qu'on ne reviendra pas.

CHARLES MERKI.

QUESTIONS COLONIALES

Le naufrage du « Liban ». — Le roman colonial. — La rixe de Zenaga. — Les missions en Indo-Chine. — L'évangélisme au Congo. — Bibliographie.

Le naufrage du « Liban ». — Le 7 juin dernier, le « Liban », paquebot de 3.600 tonneaux, sortant du port de Marseille, rencontre un autre paquebot et sombre. Plus de cent morts — le navire abordeur a continué sa route. Les pertes de la Compagnie Fraissinet sont couvertes par des assurances.

C'est là le fait-divers.

Il y a quelques années, j'ai fait un long voyage à bord du paquebot défunt. Je me souviens qu'à mi-chemin entre les Canaries et Gibraltar nous subîmes une assez dure tempête.

Comme au jour de la récente catastrophe, l'équipage était réduit à sa plus simple expression ; les canots de sauvetage, à demi pourris, n'auraient pu être mis à la mer ; et, en dépit de la loi, il n'y avait point à bord de ceintures de sauvetage en nombre égal à celui des passagers. L'Océan nous fut clément. Deux jours plus tard, nous touchions Oran. Je ne relate ces choses que pour mémoire. Et aussi, pour constater l'inanité des discours innombrables nés à l'occasion du sinistre.

Le « Liban » a sombré — Pourquoi ? Le capitaine n'était pas à son poste. Les signaux de rigueur n'ont pas été échangés, etc., etc. Le capitaine sera condamné ou acquitté. Les victimes ne ressusciteront pas ; et, à l'avenir, les commandants des navires, paraît-il, seront à leur poste — les appareils de sauvetage seront bien entretenus, et toute collision en mer sera rendue impossible.

Voilà ce que dicte l'optimisme universel à quelques journalistes crétins.

Et demain, deux autres navires se rencontreront au même endroit. Toutes les précautions auront été prises : ceintures, canots, signaux, équipage au complet — et ils sombreront comme le « Liban ».

Pourquoi ?

C'est que tout aura été prévu — *tout*, hormis l'accident — l'accident, qui, par définition, — lisez donc le Larousse ! — est la *chose imprévue :* temps couvert, tempête, avarie ou, tout simplement, collision.

§

Le roman colonial. — « La vraie formule vient de nous en être donnée », affirme M. Jean Rodes dans la *Grande France* de juin dernier.

Le « roman colonial », nouvelle entité ; plutôt, nouvelle étiquette.

Nous connaissions déjà, le « roman de mœurs », genre cher aux anciens chefs de la sûreté retraités, le « roman vécu », écrit généralement en rhétorique par d'aspirants gens de lettres ; le « roman historique », *Ecce homo*, *Quo vadis ;* le « roman-feuilleton », voire le « roman inédit », le plus commun ensemble et le plus rare.

Voici le « roman colonial ».

Ce nouveau genre, comme les précédents, n'a qu'une valeur de classification purement objective.

Il y a plus d'un demi-siècle, Balzac pouvait rassembler plusieurs œuvres sous ce titre général : « Scènes de province. » Cela ne pouvait faire sourire. A cette époque, ni chemins de fer, ni automobiles, et la province était ignorée du peuple des grandes villes. Puis, Balzac avait trouvé un titre plus général encore qui faisait passer l'autre, un titre immense qui constituait en même temps la vraie définition du roman : « La Comédie humaine. » — Enfin, et surtout, Balzac connaissait peu ou mal la province, et ce fut là sa meilleure excuse.

Je souhaite que les futurs auteurs de romans coloniaux ignorent de même les colonies — sans quoi, quel supplice ! — quel jardin de supplices — pour les lecteurs !

Non — les colonies, actuellement, peuvent fournir un thème à la littérature, mais non une littérature.

Un thème? M. Pierre Loti, entre deux escales, aime une Tahitienne à Papaete, une Arménienne à Péra, une Japonaise à Tokio — il nous conte ses amours et leur cadre pittoresque. C'est parfait — et c'est encore du roman très peu colonial — et le « néant » qui constitue l'unique philosophie du frère Yves n'a que des rapports lointains avec le nirvanah hindou qu'il ne saurait, d'ailleurs, comprendre.

Une littérature ? — Plus tard, peut-être. Si, par exemple, l'Indo-Chine nous donne un jour un Kipling ou un Multatuli, c'est-à-dire une individualité exceptionnelle.

Mais nous pouvons attendre...

§

La rixe de Zenaga. — Le bombardement de Figuig, au début du mois de juin, causa une grande joie à tout bon Français soucieux d'être renseigné exactement sur les effets de la mélinite.

Les journaux, à ce sujet, contèrent des exploits qui nous consolent de bien des défaites :

« L'effet des obus fut foudroyant. Ils éclataient à l'intérieur des maisons et faisaient tout sauter. Pour terminer, le feu fut dirigé sur le minaret de la mosquée de Zenaga. Grâce à la précision de notre tir, le minaret fut éventré et les ailes de droite et de gauche arrachées. *Notre artillerie a été admirable.* »

Et plus loin :

« Tout le temps de l'action nos troupes sont restées l'arme au pied. »

Quand aux Arabes :

« Ils sont consternés et ont passé toute la nuit en pleurs. *Leur insolence a cessé.* »

La Libre Parole ajoutait :

« Un grand nombre de juifs de Figuig parvinrent à s'échapper avant l'attaque et à se réfugier dans le camp français avec des dépouilles de l'oasis. » (Des plumes d'autruche, sans doute).

Le Figaro concluait :

« Nous n'avons pas de blessés ; on ignore le nombre des tués et des blessés marocains. »

Telle est, résumée en quelques phrases caractéristiques, la journée de Zenaga.

Les causes de l'attentat qui la provoquèrent? Autant demander à un Apache de Belleville pourquoi il tue un pante.

Les Figuiguiens, agrégat de peuplades pillardes, n'ont, ainsi que le déclare *l'Européen* du 6 juin :

« Jamais dépendu des sultans de Fez ; et, en s'adjugeant
« cette oasis et celle d'Ich, en plein Bed Siba, ou pays libre de
« la zone algérienne, ils se ménagèrent un foyer d'influences
« et de collectes coraniques en même temps qu'ils nous
« réservèrent mille prétextes à conflits de frontières. »

En somme, ici, comme partout ailleurs, nous avons été victimes de notre manie unitaire. La convention de Lalla Marnia, en 1845, a donné au Maghzen, qui n'en avait aucun, des droits sur Figuig. Par une fiction du même genre, nous avons créé jadis la puissance d'Abdel Kader, comme nous entretenons aujourd'hui celle de Bou-Amama.

Le tempérament français répugne à lutter contre une puissance occulte et anarchique.

Quelques rôdeurs troublent-ils Paris ? Aussitôt, se crée la légende d'une vaste association d'Apaches, et « le spectre du surin » remplace, pour un temps, dans les esprits anémiés, le péril noir, jaune ou rouge.

De même, les jurisconsultes ont inventé l'entité « Etat » et donné aux sociétés commerciales une personnalité, afin de mieux saisir l'organisation anonyme et de lui infliger, le cas échéant, une responsabilité certaine.

Pour des raisons semblables, nous avons attribué Figuig au Maroc.

Quoi qu'il en soit, l'honneur de la France est sauf, et M. Jonnart est un parlementaire plus privilégié que la plupart de nos généraux, car il a failli assister, sinon à une bataille, du moins à une rixe.

§

Les Missions en Indo-Chine. — En même temps que nos frontières d'Algérie étaient menacées par les troubles de Zenaga, de sérieux désordres se manifestaient aux portes de l'Indo-Chine, désordres qui ont fortement compromis les études du tracé des chemins de fer du Yun-Nan.

Notre colonie d'Extrême-Orient traverse, en ce moment, une crise assez grave tant au point de vue politique qu'au point de vue économique, et M. Beau a succédé à M. Doumer sans le remplacer.

A cette situation difficile, un collaborateur de *l'Européen* propose un remède : la suppression des missions catholiques en Indo-Chine.

La fameuse formule : « l'anticléricalisme n'est pas un article d'exportation », serait, paraît-il, un lieu commun (ignoré vraisemblablement de Léon Bloy). — Les missions, en Indo-Chine, feraient au gouvernement une « opposition systématique », et les missionnaires en Chine « affubleraient le Christ d'un ventre bouddhique et coifferaient la Vierge à la chinoise. »

Tiens ! tiens ! tiens !

Et l'auteur de cette étude fort documentée rappelle le mot si spirituel et si juste de Mgr Puginier :

« La Providence a fait pousser le rotin à côté de l'Annamite. »

Personnellement, je ne vois pas d'inconvénient à ce qu'on expulse les missions d'Indo-Chine, quoique cela me paraisse constituer le « Combes de l'intolérance ».

Mais, si j'en crois *l'Européen*, il y a, en Cochinchine, 3 évêques, 150 missionnaires, 130 prêtres indigènes, 900 sœurs indigènes, etc.

Si tous ces gens-là s'en vont, c'est le cas de rappeler la réponse d'un vieux Tonkinois à M. Doumer, qui prétendait chasser de l'Indo-Chine tous les pédérastes :

« Mais alors, monsieur le Gouverneur Général, c'est l'évacuation ! »

§

L'Evangélisme au Congo. — Depuis longtemps déjà le Congo périclite. Afin de le relever, l'Administration vient

d'élaborer un décret en 32 articles qui réglemente les contrats de travail à intervenir entre les indigènes noirs et les employeurs blancs.

Les indigènes sont pourvus de livrets portant leurs nom, prénoms, domicile (!) et signalement (!!)

Le signalement d'un nègre ! lèvres lippues, cheveux crépus, dents blanches, teint coloré.

O Bertillon, tôn Kutsch est dépassé !

Le décret prévoit la ration des employés : manioc, riz, bananes, poisson et viande.

La viande ! voilà qui va ressusciter l'anthropophagie.

Le décret enfin est lourd de pénalités à infliger à l'engagiste blanc. Pour les engagés noirs, les bons traitements seuls sont indiqués. Sans doute, les rédacteurs ont-ils pensé que le voisinage de la brousse rendait toutes pénalités illusoires.

« Les concessions du Congo », quel beau sujet de feuilleton pour ceux qui poussent l'amour des choses coloniales assez loin pour appeler Paul et Victor Margueritte : Paul et Victor Madagascar !

§

BIBLIOGRAPHIE

— MM. Alfred et Guillaume Grandidier publient, sous le patronage du Comité de Madagascar, le tome I de la Collection des ouvrages anciens concernant la grande Ile de 1500 à 1613. De nombreuses cartes et gravures accompagnent les relations de voyages de Tristan da Cunha, Juan Serrano, de la compagnie anglaise des Indes Orientales, de Samuel Bradshaw, du P. Louis Mariano, de sir Henry Middleton, etc., etc.

— De M. E. Descamps, *l'Afrique nouvelle*, un essai sur l'Etat civilisateur dans les pays neufs et sur la fondation, l'organisation et le gouvernement de l'Etat Belge indépendant du Congo.

— De M. Paul Labbé, *l'Ile Sakhaline*, un bagne russe — étude très documentée sur la colonisation pénale russe, qu'il faudrait compléter par le récit des atrocités communiquées à *l'Européen* de ces derniers mois.

— Du capitaine Lenfant, *le Niger*, voie ouverte à notre Empire africain — accompagné de la préface obligée de M. Etienne.

— De M. Paul Renard, un exposé complet et judicieux, en même temps que juridique, du régime foncier de nos colonies d'Afrique.

— Du capitaine Pérignon, *Haut-Sénégal et Moyen-Niger: Kita et Ségou.*

— De M. Pierre Decharme, *Compagnies et Sociétés coloniales allemandes,* ouvrage consciencieux renfermant une étude intéressante des problèmes complexes de droit international et de droit constitutionnel que souleva la création des grandes compagnies (Compagnies à chartes, Sociétés Coloniales non souveraines, etc.).

— Du capitaine J.-M. Rambaud, un manuel de langue Wolof.

— *La Dépêche coloniale illustrée* a consacré un numéro au voyage de M. Loubet en Algérie et en Tunisie. Les photographies, très bien venues et tirées avec soin, sont des plus suggestives, une, surtout, qui nous montre le Président embrassant un caïd sur la bouche, et la légende est la suivante: sous la tente!

— Un autre numéro donne les résultats de l'Exposition de Hanoï — un four....jaune.

— Enfin, de M. Salaün, une étude sur l'Indo-Chine, éditée par l'Imprimerie Nationale, et de M. Bonnafos des *Impressions africaines* dont je donnerai plus tard un compte rendu détaillé.

CARL SIGER.

LES REVUES

Revue bleue: M. Sully-Prudhomme, à propos de la prose, de la poésie et des vers. — *Grande Revue:* M. Camille Lemonnier, sur l'œuvre de Constantin Meunier. — *Revue de Paris:* M. A. Mallet défend feu Alexandre Ier de Serbie contre ses détracteurs.

Un article de M. Léon Vannoz dont les tendances furent discutées à cette place (1) a provoqué une réponse de M. Sully-Prudhomme, que, sous le titre: *la Prose, la poésie et les vers,* vient de publier la **Revue bleue** (27 juin).

M. Sully-Prudhomme, par amour de la clarté, a lentement préparé sa réponse au plaidoyer de M. Vannoz en faveur du « vers libre ». La peur de provoquer des confusions incite le vénérable académicien à exposer que « les âmes ne communiquent entre elles que par l'intermédiaire des sens, principalement de l'ouïe et de la vue »; que « la voix est devenue peu à peu la parole »; que « l'espèce humaine aspire au bonheur ».

(1) Voir le *Mercure de France*, VII-1903, pp. 206 et suivantes.

Ainsi, M. Sully-Prudhomme en arrive à cette définition du poème :

«... Ce que j'appelle un *poème* est une production littéraire dont la caractéristique est de susciter l'aspiration à quelque degré, directement ou indirectement, même par contraste, et dont la forme est un langage spécial, le langage le plus expressif possible. »

Après ce louable effort vers la précision, M. Sully-Prudhomme définit la poésie, — laquelle « exalte l'âme ou la fait rêver », — en ces termes : « l'aspiration servie par la forme la plus expressive possible ». Cette forme dépend de l'*accent* et du *rythme*. Ici, l'éminent versificateur raille avec courtoisie « le grand rythme de la vie, essentiel, identique à la vie même » dont parlait M. Léon Vannoz, — et il perd soudain sa belle sérénité de Parnassien lauré, pour fondre, la plume basse, sur les poètes qui ont délivré le vers français des règles surannées :

« Quant aux réformateurs présents, il vous faut bien avouer leur indigence de pensée ou leur insuffisance d'art, ou peut-être les deux ensemble, car le public des belles-lettres est si friand de nouveauté que, si ces poètes avaient eu quelque inspiration remarquable à lui révéler, il n'aurait pas remarqué uniquement l'étrangeté de leur langage et les aurait acclamés. »

L'emportement messied à M. Sully-Prudhomme. Le calme retrouvé, il renvoie le lecteur au chapitre du *Testament poétique* consacré au « rythme des sons », et dont il détache quelques phrases. Elles sont rébarbatives, si l'on peut dire, et portent le masque de la science. L'une d'entre elles relate les conditions favorables à la régularité du rythme : elle consiste en ce que « la durée de la période qui commence est égale à la durée de la précédente conservée dans la mémoire, ou bien possède avec elle un commun diviseur ».

Cette égalité, ce commun diviseur, font intervenir la précision mathématique assez mal à propos, pour couvrir un usage, un simple usage, un moyen habituel, empirique. M. Sully-Prudhomme lui est fidèle, mais il n'a pas su donner sa logique raison d'être.

Il en appelle ensuite au bon M. Jourdain pour exprimer ce qu'est la prose. Ah, le fâcheux service que rendit Molière aux poètes, en apprenant au bourgeois gentilhomme qu'il faisait de la prose sans le savoir ! M. Sully-Prudhomme est trop délicat pour abuser de l'argument, mais il en use, et c'est

déjà beaucoup. « Une phrase régulièrement rythmée, » — qu'il tient pour exceptionnelle dans la prose, qui « détonne, rompt l'inconscience et décèle une intrusion spécialement musicale », n'est-ce pas un élément *essentiel* du style? M. Pierre Louys, dans sa préface aux *Ballades françaises* de M. Paul Fort, en fit une excellente démonstration sur un texte de Buffon. On la renouvellerait en prenant, sans la choisir, une page de Flaubert, de Renan, de M. Elémir Bourges, par exemple. Il faudrait cependant admettre que la conversation d'un digne facteur ou la correspondance d'un notable commerçant ne sont pas de la « prose » et qu'il y a la prose, les vers, et ce tiers moyen d'expression, le plus usité par beaucoup de poètes, les journalistes, les fontainiers, les cochers de fiacre, les repasseuses, les sages-femmes, les négociants en marrons, les photographes, les marchands de tableaux : LE CHARABIA de toutes les langues !

... Reprenons, pourtant, la curieuse démonstration de M. Sully-Prudhomme :

« Si un poète inaugure une forme littéraire telle que, insinuée dans une page de prose, d'ailleurs excellente, elle n'y détonnerait en rien et semblerait n'en être qu'un fragment à tout lecteur non prévenu, ce poète, bon gré mal gré, a fait œuvre de prosateur. Est-ce à dire que cette forme ne puisse pas être poétique? Certainement, elle peut l'être, car il y a de la prose poétique. Une forme est poétique, dès qu'elle emploie les qualités expressives de son harmonie à s'adapter d'une façon adéquate au mouvement de l'âme. Divers facteurs peuvent concourir à l'harmonie du langage; le rythme régulier est le seul d'entre eux qui répugne à la prose....

« Outre la prose et la prose poétique, il existe un troisième mode de langage, très ancien et très accrédité, précisément celui qui intercale l'harmonie, déjà fort riche, de la seconde dans celle du rythme régulier, et y joint les agréables consonances de la rime. Le rythme régulier, étant essentiel à ce mode de langage, le distingue de toute prose par définition même. C'est le vers. Compromettre, si peu que ce soit, la régularité du rythme dans le vers, c'est donc le rapprocher de la prose; mais si cette infraction le rapproche de la prose poétique, il n'est pas impossible que la forme, en cessant d'être un vers, y gagne en puissance expressive, car le rythme irrégulier, sur les lèvres d'un grand orateur, par exemple, en tant que mouvement adéquat à celui de l'âme, exprime l'émotion avec une fidélité sans rivale. Victor Hugo le sentait bien : le

balancier monotone ou, si vous le voulez, la balançoire des hémistiches, loin de rendre les battements précipités, les bonds de son cœur dans le drame, ou l'incessante variété du ton appropriée à celle des objets et des impressions dans la poésie descriptive ou narrative, lui semblait avec raison trahir plutôt que traduire ses inspirations. Il tenta de réformer le vers, il ne fit que le déformer, je veux dire en altérer l'essence, mais au profit, souvent considérable, du langage poétique. Il a, dans beaucoup de ses innombrables vers, atteint l'extrême limite où demeure perceptible l'accent séparatif des hémistiches, et semble l'avoir outrepassée dans quelques autres. Dans ceux-ci, en réalité, il ne versifie plus; peut-être fait-il mieux que versifier. Dans le rigide cadre du rythme régulier, les accents supplémentaires, ajoutés à ceux qui en jalonnent les périodes, modifient à l'infini l'harmonie totale du membre de phrase qu'il divise. Ces modifications enrichissent singulièrement la cadence musicale du rythme et il le faut bien, car cette cadence, au fond, se borne à battre la mesure; elle est une caresse à l'oreille, mais elle n'est par elle-même que très vaguement expressive. Dans l'alexandrin, par exemple, le rythme n'est susceptible que de deux modes différents, le mode traditionnel, habituel, qui divise par moitié le nombre des syllabes et le mode ternaire, récemment mis en relief, qui le divise par tiers....

« Le nombre maximum de syllabes constitutives du vers a été fixé à douze au plus, par l'expérience de la mémoire des sons; le nombre des divers rythmes réguliers qui leur sont applicables est, par suite, fort restreint. Aussi n'y a-t-il nulle chance pour qu'il en reste d'autres à découvrir après plusieurs siècles de recherches; Hugo lui-même n'a découvert aucun nouveau rythme régulier. La composition des strophes ne comporte pas davantage un nombre indéfini d'essais, parce que la mémoire des vers qui y concourent ne saurait être plus longue que la mémoire assez courte des syllabes. Malgré ces réserves touchant les ressources offertes à l'expression par le rythme régulier, il n'en demeure pas moins un si prestigieux accompagnateur du concert des syllabes asservies à sa loi, il est même un chef d'orchestre si entraînant que la récitation bien scandée d'un poème est un enchantement *sui generis* sans équivalent.

« Ce charme ensorceleur, à l'état pur dans les poèmes de Racine et de Lamartine, est-il supérieur à la magie insinuante ou impérieuse de la grande éloquence, sur les lèvres d'un

Mirabeau ou d'un Berryer ? je n'oserais l'affirmer. Je ne comparerai même pas ces deux puissances du verbe humain. Mais je conçois un langage tout nouveau qui participerait à la fois de l'une et de l'autre, qui réunirait toutes les ressources de l'expression verbale, où le rythme régulier alternerait avec l'irrégulier pour servir uniquement les plus hautes aspirations comme aussi les plus fines délicatesses du cœur chez le poète présent. Son œuvre serait à coup sûr un poème ; seulement la versification n'en défraierait pas seule la technique. Toute espèce de force harmonieuse y serait admise. Ce langage pourrait s'appeler proprement le *verbe euphonique* ou simplement l'*euphonie*. Ah ! certes, vous auriez chance d'y trouver de quoi exprimer *le grand rythme vital,* quel que soit pour vous le sens de ces deux mots accouplés, car toute la vie physiologique de l'appareil vocal et de l'ouïe serait utilisée à rendre la vie psychique, à fournir de signes naturels les faits de conscience. Aussitôt tomberaient nos discordes. J'applaudirais aux poèmes euphoniques et vous ne les appelleriez plus des poèmes en vers ; ce seraient seulement des poèmes où les vers auraient droit de cité sans nécessaire prépondérance.

« Je doute, hélas ! que vous acceptiez ces propositions de paix ; vous ne sacrifierez pas volontiers l'antique prestige du vers, malgré ses mésalliances avec les sujets comiques ou graveleux, à la création d'un genre littéraire, hybride en apparence, dont le succès est tout aléatoire. Vous continuerez, je le crains, à nommer *vers* certaines formes rares de la prose et j'aurai prêché dans le désert.

« Malgré tout, l'échange de nos idées n'aura pas été stérile : nous aurons réfléchi plus profondément sur l'art des vers. Nous y aurons acquis plus de prudence dans nos affirmations, plus d'ouverture et de tolérance dans nos critiques. »

Les concessions faites par M. Sully-Prudhomme sont radicales. Il admet qu'un poème en vers libres puisse être un *poème,* à l'expresse condition de n'en pas appeler : *vers*, les éléments. Le débat est singulièrement élargi ?

§

M. Camille Lemonnier publie dans **la Grande Revue** une étude admirable sur l'œuvre de *Constantin Meunier.*

Il est impossible d'analyser plus profondément l'œuvre du grand sculpteur belge. C'est surtout afin d'inspirer la curiosité

de lire cet article magistral qu'on en reproduit les lignes suivantes :

« Constantin Meunier est certes un des artistes en qui le plus manifestement s'exprime ce signe du génie de ne paraître faire par un acte de volonté que ce que les puissances extérieures ont décidé, en sorte que ce sont celles-ci qui se proposent vraiment les conductrices de sa pensée. Il possède le don d'ingénuité des créateurs absolus : une chose en lui sait ce qu'il fait sans qu'il le sache lui-même; et il s'étonne qu'on veuille voir dans sa sculpture tant d'intentions qui certes virtuellement y sont contenues, mais auxquelles il ne croit pas qu'il ait jamais pu penser.

« Presque sans effort visible, il a retrouvé tous les secrets de son premier métier. Les formes viennent se grouper sous ses mains nerveuses et fortes sans qu'il paraisse avoir besoin de les chercher. Après trente ans qu'il la délaissa, sa sculpture, nourrie de toute la substance de son multiple travail de peintre et de dessinateur, manifeste la continuité d'un art qui ne cesse pas d'être pratiqué. Et pourtant elle est jeune, elle pousse une clameur qu'on n'a jamais entendue : elle a la beauté terrible de la force et de la souffrance. Elle apparaît surtout extraordinaire d'être si primordialement de la vie, dans le temps et dans le moment. Elle vient de naître et on dirait qu'elle existe immémorialement. Elle s'égale à la jeunesse de l'artiste même, sorti des extrêmes limites de la maturité avec la force incompressible d'un dieu et qui, sur le seuil déjà de l'âge qui fait fléchir la généralité des hommes, relève d'un si fier coup d'épaule l'horizon de l'art abaissé autour de lui.

« Ce prodige d'une réexistence féconde et plus jeune d'avoir indéfiniment reculé la vieillesse s'accompagnait ici d'une manœuvre rapide et ductile pour qui la trouvaille de la statique et de l'accent semblèrent spontanés, dans un bonheur rare d'improvisation toujours fraîche et qui ne connaissait pas la lassitude. Le travail était simple comme les silhouettes et les ordonnances qui en sortaient, comme toute la vie de l'homme si destitué d'orgueil et d'emphase et que les visiteurs surprenaient au soir, après l'œuvrée de tout un jour, juché sur un escabeau et mouillant lui-même ses modelages. Il aimait travailler solitaire sous sa haute coupole, sans l'aide du praticien ou des élèves, assumant les basses œuvres de son art, gâchant et massant, édifiant ses bâtis, montant de la cave à son atelier, par cet escalier qui semblait descendre chez les morts, de pleines charges de glaises. Un béret en travers de sa tête à

grands plans, martelée de reliefs puissants et tassée entre ses épaules montueuses, tout en os et en nerfs, avec le flottement de sa blouse grise par-dessus ses énormes chaussures de feutre glissantes, il emplissait toute la tour de sa vie concentrée et volontaire, rallumant vingt fois une pipe qui toujours s'éteignait, sifflant à mi-voix une bribe de Wagner et travaillant ses terres avec ses doigts, par mépris des beaux outils.

. . . .

« Je touche ici à une heure irréparable : j'aurais voulu ne point insister ; mais elle eut son contre-coup dans cette destinée illustre et misérable à laquelle il semble qu'il ait été départi de connaître le fond des douleurs humaines pour en composer l'essence d'un art qui, plus que les autres, fut de la souffrance réalisée. Cette âme paternelle allait être frappée dans deux des existences qui constituaient les assises de la famille et avaient été son permanent réconfort parmi l'excès de ses épreuves. Ses deux fils, il les perdit à quelques mois de distance, l'un, le cadet, jeune homme charmant et vaillant, parti pour l'aventure marine et que la mer ne rapporta jamais ; l'autre, ce Karl frappé dans sa vie d'art et de rêve et qui, parmi tant d'autres œuvres, peintures, dessins, eaux-fortes, laissa ce monument de ferveur et d'admiration filiales, les estampes du *Pays Noir*, gravées d'après les tableaux de son père. Il avait rêvé d'en faire une Bible du travail ; l'outil lui tomba des mains comme il finissait la première série.

« La mort, d'un double verrou, scella l'atelier où symboliquement, avec le grand *Faucheur* qu'on apercevait dès le hall d'entrée, abattant de son geste équivoque les hommes et les épis, elle régnait déjà. Les ombres remontèrent, toute vie longtemps fut suspendue. Les amis entre eux se confiaient qu'un matin, dans la paix pensive du studio, tandis qu'il s'absorbait dans un modelage, l'artiste tout à coup, dans le vertige d'une hallucination foudroyante, avait vu se présenter à lui son plus jeune fils, celui qu'on appelait « le marin » dans la famille. L'enfant, avec un regard inouï, avec le regard de celui qui ensuite est voué à ne plus rien apercevoir du monde vivant, l'avait regardé et puis avait disparu. Plus tard, il se vérifia que cette vision avait correspondu avec l'heure funèbre du suprême départ pour des pays d'où jamais le cher voyageur n'était revenu. Je n'évoque ici un si pénible souvenir que pour marquer l'exaltation de la vie nerveuse, l'hyperesthésie

de la sensibilité chez ce voyant de la vie qui, ainsi, s'attesta aussi le voyant des régions éternellement voilées.

....

« Constantin Meunier a pu goûter sur le tard la joie de posséder une demeure; il cessa d'être l'étranger errant qu'il avait été pendant une part si longue de ses jours. Sa maison est sortie du sang et des larmes : par ses frémissantes racines, elle s'enfonce au cœur même de sa vie. Il a connu ainsi la mélancolique justice qui, après les famines et les désastres, quelquefois octroie aux grands travailleurs l'apaisement dans la sécurité. Mais la fortune qui, autour de lui, a tout changé n'a pas changé le cours de sa vie : les titres, les honneurs, l'argent n'ont pu faire qu'il ne soit demeuré l'ouvrier simple, cordial, ponctuel qui, comme le vieux Rude buvant à midi, en blouse blanche, son pichet de vin sur le pas de sa porte, s'accommode des vieilles mœurs rudes préférablement aux mœurs élégantes du jour. Constantin Meunier a gardé un peu de la beauté de ces saints laïcs que sont les purs artistes sous l'auréole idéale qui les nimbe. »

§

M. Albert Mallet, qui fut pendant deux ans le précepteur du roi de Serbie, Alexandre Ier, récemment occis par de braves guerriers inoccupés, a composé pour **La Revue de Paris** (1er juillet) une touchante défense de son royal élève. En la lisant, il convient de se rappeler le procès-verbal d'autopsie du royal cadavre : le cerveau présentait à peu près les mêmes tares observées sur celui de Vacher, le « tueur de bergers ».

M. Albert Mallet, — qui est professeur au Lycée Henri IV, — écrit :

« Sa très réelle intelligence naturelle avait survécu au plus terrible des surmenages : six heures de cours par jour ! « Sa Majesté, m'avait dit le Régent, devait avoir une instruction générale, *encyclopédique!* »

« Aussi était-ce tout le long du jour, dans la salle d'études, une succession presque ininterrompue de professeurs de toutes sciences et de leçons de toutes natures, langues vivantes et langues mortes, histoire littéraire, mathématiques, sciences physiques et naturelles, philosophie, droit, économie politique, histoire, géographie et tout le militaire, tactique, stratégie, artillerie, fortification ! J'en passe, à coup sûr. Tout cela défila devant son cerveau pendant quatre années. Chaque leçon comportait des notes, trois notes : conduite (!), application,

progrès ! On lui faisait passer des examens en présence des régents, du tuteur, des ministres, du gouverneur ; le métropolite même a dû y être convoqué. Le roi mettait tout son amour-propre à bien répondre aux questions. Mais comme il lui était humainement impossible d'être prêt pour tout, *il prévenait ceux de ses professeurs en qui il avait confiance qu'il ne savait pas bien telle ou telle partie de leurs cours.* (Délicieux !)

« Au total, ce prétendu *minus habens* — le mot a été redit à satiété par les meurtriers et leurs amis — parlait le français comme sa langue maternelle, l'allemand et le russe de façon très convenable ; il comprenait l'italien et l'anglais et lisait très aisément un texte latin. Il était, à dix-sept ans, infiniment plus instruit que ne le sont nos très bons lycéens à cet âge. Les questions de philosophie le passionnaient ; il connaissait notre histoire de France dans le menu détail. S'il n'était pas brillant causeur comme son père, du moins il avait de suffisantes clartés de tout ; et, qu'il s'agît de littérature, de théâtre, d'art, d'histoire, de questions d'enseignement même, d'économie politique, de théories politiques et constitutionnelles, il était capable d'émettre une opinion toujours sensée, le plus souvent très juste, et qui témoignait qu'il avait pensé par lui-même. »

Alexandre Ier de Serbie « était né bon et juste », assure M. Mallet, et il aurait fait un excellent roi constitutionnel !

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Une polémique à propos de Thomas Carlyle (*La Fronde*, 26 juin et 4 juillet). — Le témoignage du perroquet (*Journal des Débats*, 19 juin).

La *Fronde* est un des rares journaux où peuvent s'engager des discussions sur des sujets autres que « défense républicaine », « congrégations », « droits de l'homme », et autres niaiseries à l'usage de l'électeur badaud. On y peut parler de Carlyle ; c'est ce que fit une rédactrice qui signe Anthony. Elle écrivait :

« Par testament écrit en 1873, le célèbre écossais Carlyle confiait à son ami l'historien Froude, le soin de publier après sa mort la correspondance et le journal intime de sa femme.

« Froude se mit à l'œuvre avec la conscience d'un philosophe antique, et la flegmatique prudence d'un Anglo-Saxon : il classa et numérota les notes de Jane Welsh Carlyle, n'omet-

tant ni les intimes ni les « outrées », et nous eûmes ce livre déchirant qui révéla au grand public « le douloureux métier de femme de grand homme ».

« Ah ! certes oui, douloureux; Jane, fille de médecin, élevée à la campagne, s'adonne passionnément à l'étude du latin dont elle débrouille vite — tant était éveillée son intelligence — les mystères ; elle aime la musique, la peinture et — follement — la nature ; les questions religieuses la passionnent, l'histoire aussi. C'est en somme un esprit solide et poétique à la fois, que les grandes prairies concurremment avec l'antiquité ont affiné encore. Son historien nous la montre belle — très — causant gravement avec les amis de son père sans que jamais l'un d'eux ait idée de la qualifier de bas-bleu.

« Elle rencontre Carlyle, le fils d'un maçon écossais que l'Université n'a pu polir. Son aspect est plus que rustique, et ses manières tellement communes qu'elles éloignent, au début, la délicate Jane : enfin, certain soir, les deux jeunes gens causent longuement...

« Toute une révélation pour Jane Welsh : ce n'est plus un paysan qui est là devant ses yeux, c'est une âme sœur de la sienne qu'elle sent palpiter, un esprit élevé qui lui en impose, un génie qu'elle pressent...

« Carlyle, de son côté, se sent attiré; elle est si séduisante et si fine la belle Jane !

« Ils s'aiment, se le disent, se fiancent et, quelque temps après, se marient.

« Ce doit être un ménage idéal : la femme collaborera à l'œuvre — bien diffuse encore — de son mari, on pensera en commun, on écrira aussi.

« Hélas ! beaux rêves que tous ces projets ; le terrible Ecossais se révèle, dès le lendemain du mariage, le plus acariâtre des pessimistes, il ne peut écrire que dans la solitude et le silence absolus ; il lui faut des mets particuliers, des vêtements compliqués, il grogne, crie, tempête...

« Et Jane — la cultivée, la poétique — doit se transformer en *pot-au-feu* perfectionné. A elle de faire taire les animaux de la basse-cour pendant que travaille son tyran ; à elle de préparer les galettes sucrées et même de faire cuire le pain, à elle de tailler et de coudre des vêtements, à elle aussi de brosser le parquet, de fourbir les cuivres, de s'oublier en somme toujours et pour tout.

« Cela dura ?

« Jusqu'à sa mort.

« Cela même s'aggrava d'une crise de jalousie légitime, qui tortura des années la malheureuse femme.

« Carlyle, lui, inconscient et égoïste, ne voyait rien.

« Tel est le ménage bizarre que Froude nous présente.

« Exagère-t-il? Ce n'est guère possible, vu que ses commentaires s'harmonisent toujours avec les lettres ou les notes écrites par Carlyle.

« Malgré cela les disciples du maître, respectueux de sa mémoire, s'émurent : Comment lui, un monstre domestique ? Non ! Non ! Il était tellement élevé dans ses démonstrations, tellement au-dessus de toutes les petitesses, tellement !...

« Un neveu de Carlyle, ému de leurs attestations, se mit en tête de réhabiliter « l'incompris ». Pour ce, il fouilla à nouveau dans les lettres et le journal de Jane Welsh et rangea si bien toutes choses que l'histoire est renversée : Thomas est un savant et Jane une mégère.

« Cela se comprend, pour la seule raison que le neveu est un homme qui, pour des hommes, veut relever un homme.

« Peine perdue, la postérité ne s'y laissera point prendre : le Carlyle que nous donna Froude en 1881 est le vrai, celui de 1903 est un... *apprêté.* »

Carlyle est la propriété de M. Edmond Barthélemy, qui a donné une belle traduction de *Sartor Resartus* et écrit sur le grand idéaliste la meilleure étude que nous possédions, celle de Taine n'étant qu'une merveilleuse esquisse. M. Ed. Barthélemy a donc voulu défendre son philosophe, et il a répliqué en ces termes :

« Vous savez, ou vous ne savez pas, que je me suis occupé particulièrement de Carlyle dont j'ai traduit le *Sartor Resartus* et raconté la vie dans une étude biographique et critique. Permettez-moi, à ce titre, d'essayer, dans ces quelques lignes suggérées par votre récent article sur « la mémoire de Carlyle », de remettre les choses au point en ce qui concerne la délicate question du ménage de l'illustre historien.

« Froude admirait Thomas Carlyle. Mais il ne l'aimait pas. Je crois même qu'il le détestait plus qu'il ne s'en doutait lui-même. Son témoignage, que j'ai pesé, est donc peut-être empreint de partialité, tout au moins involontaire.

« D'autre part, le récent témoignage en sens inverse du parent de Carlyle peut paraître intéressé.

« Voici, très résumé, le résultat de mes études personnelles : Jane Welsh sut fort bien tout de suite ce qu'elle faisait en épousant Carlyle (lequel, soit dit en passant, n'était nullement

gauche ni commun) : un pur mariage d'ambition. Elle avait eu précédemment un amour malheureux et elle ne cherchait dans son union avec le nouveau venu que les compensations, un peu creuses évidemment, de la renommée littéraire. Carlyle, de son côté, avait aimé aussi une autre jeune fille (la belle et intelligente Marguerite Gordon, dont il fut également aimé) ; et, pas plus qu'il ne lui en demandait, il ne répondait de donner des satisfactions sentimentales à sa femme. Chez tous deux ce fut une affaire de tête. Ils le savaient, ils en convenaient, les imprudents ! Mais qu'y faire ?

« D'autre part, l'on a exagéré, sur la foi, je devine, de Mme Arvède Barine, dont l'étude est charmante mais superficielle, l'humilité du rôle où Carlyle aurait réduit sa femme.

« Oui, durant les six années que le ménage passa dans le cottage isolé de Craigenputtok de suite après le mariage, Jane Welsh, la brillante Jane Welsh, mena une vie de fermière, Carlyle lui voyant faire avec trop peu d'étonnement sans doute ce qu'il avait toujours vu faire à sa propre mère et à ses sœurs. Cependant Jane avait l'aide d'une bonne. On recevait en outre la visite de Jeffroy, le puissant éditeur de l'*Edinburgh Review*, satisfaction d'amour-propre qui n'est pas à la portée de toutes les fermières.

« N'importe, c'était une dure vie, dont Mme Carlyle garda longtemps les traces. Mais il est absolument inexact de dire que ce régime d'isolement, d'humilité, d'abnégation ait duré « jusqu'à la mort ». Le ménage ne resta que six ans dans sa thébaïde des montagnes du Dumfriesshire. A Londres, après la foudroyante réussite de *French Revolution*, Jane Welsh connut, et au-delà les satisfactions, si peu enviables fussent-elles, qu'elle avait convoitées en épousant Carlyle. Elle fut fêtée comme l'est, si elle sait tenir sa place, et Dieu sait si Mme Carlyle s'y entendait, toute femme d'auteur qui réussit. Tout ce que Londres et même le continent comptaient de sommités littéraires passa par le salon de Chelsea. Avouez que pour cette intellectuelle le lot n'était pas méprisable.

« Pour l'intellectuelle... mais pour la femme ?

« Hélas, oui, jamais nul bruit de gloire ne couvrira chez une vraie femme les profonds battements du cœur. C'est un triste festin que la réputation ; le moindre grain de mil ferait bien mieux l'affaire. Cependant, si Jane Welsh ne trouva pas ce qu'elle ne recherchait pas d'abord, ce qu'elle avait convenu en elle-même de ne pas rechercher, peut-on de bonne foi en faire un crime à Carlyle ? Il n'avait pas promis l'amour, mais

la gloire, et il tenait ce qu'il avait dit. Lui-même n'était pas si heureux. Jane Welsh ne fut pas le moins du monde la « mégère » que voudrait nous montrer le récent biographe de Carlyle : et j'ai rendu un hommage ému à la vaillance, au dévouement de cette exquise et malheureuse femme : cependant Froude lui-même n'a pu s'empêcher de remarquer et de noter, dans l'attitude de Mme Carlyle envers son mari, devant les familiers de la maison, on ne sait quoi de pas très tendre. En somme, les deux époux ne communiaient pas, autrement qu'en littérature. Mais c'est précisément ce que l'un et l'autre avaient voulu. »

Cependant l'ardente féministe a voulu avoir le dernier mot (ce qui, du moins, est féminin) et elle a répliqué à son tour :

« Nous entendons bien, certes, que les témoignages pour et contre Carlyle peuvent être outrés. En saurait-il être autrement ? Un homme de sa trempe n'inspire ni admiration, ni haine modérées.

« Aussi ne le jugeons-nous ni d'après son premier historien, ni d'après son dernier ; simplement d'après son journal, celui de sa femme et les renseignements absolument désintéressés, que nous ont donnés deux de ses amis.

« Oui, Jane Welsh, le cœur plein d'Edouard Irving, épousa Carlyle par ambition. Elle le lui dit clairement du reste.

« Mon cœur est capable, lui écrivit-elle lors de leurs fiançailles, d'un amour pour lequel aucune privation ne serait un sacrifice ; d'un amour qui ferait bon marché de l'opinion et de la raison. Mais... je vous ai déjà expliqué la nature de mon affection pour vous. »

« Carlyle se trouvait absolument dans les mêmes dispositions.

« Leur arriva-t-elle hâtivement cette fortune littéraire, leur rêve ?

« Non, leurs 6 années de Grangenputtok furent 6 années terribles : terribles pour lui qui, perdu dans les philosophes allemands et en butte à ses difficultés de plume presque insurmontables, passait ses journées à geindre ; pénibles pour elle qui — oui, exclusivement — joua le rôle de la parfaite domestique. Car s'ils avaient une bonne, on sait que le maître ne supportait point ses services, cette « butorde de souillon » ne le comprenant pas.

« S'il y eut quelques heures de jouissances littéraires, c'est Carlyle seul qui en profita, car l'éditeur de l'*Edimburgh review*, visitant le cottage, ne visitait point Jane — qui eut

rarement plus de ses vingt minutes journalières de salon — mais Carlyle.

« Aussi le *Maître* se faisait servir — et avec quelle intelligence il le fut ! — jouissait de temps à autre ; et l'ambitieuse Jane... souffrait.

« A Londres, la situation fut autre, dit M. Barthélemy, Jane connut la gloire qu'elle appelait.

« Hélas ! non. D'abord Jane n'appelait plus la gloire, mais l'amour ; et puis l'eût-elle désirée, que c'eût été en vain.

« Carlyle choyé, fêté de tous, des dames surtout, de la belle lady Ashburton notamment, délaissait sa compagne qu'il trouvait — et il le disait — « rustique, peu élégante ». Ses admirateurs formulaient des jugements identiques. »

« Et Jane recherchait la solitude, rongée par le jalousie. Voici les pages qu'elle écrivit alors :

« 22 octobre 1855. — J'ai été interrompue hier soir par le retour de M. Carlyle. Il revenait de Bath-House (la demeure de lady Ashburton).

« Si l'on additionnait tous les milles que M. T. Carlyle a faits à pied pour y aller et en revenir, je me demande combien il y en aurait de milliers. Chacun d'eux met une borne milliaire entre lui et moi. »

« Et ailleurs :

« Seule ce soir, Lady A... est revenue ; et, naturellement, M. Carlyle est à Bath House ! O mon Dieu !... »

« Qui oserait soutenir qu'elle connut le bonheur à ce moment ; et qui, aussi, n'accuserait point Carlyle de ses profondes tristesses ?

« Cela revient à dire : au début de son mariage, Jane Welsh désira la gloire littéraire, elle trouva le ménage avec ses détails rebutants, et un mari morose.

« Plus tard, le cœur absolument pris, elle rêva l'amour, et rencontra l'indifférence, parfois la raillerie.

« Heureuse ? Jamais.

« Malheureuse ? — Oui, très — et, répétons-le, à cause de Carlyle. »

Maintenant, on pourrait poser cette question : Le devoir de Carlyle était-il d'accomplir son œuvre ou de rendre heureuse Mme Carlyle ? Peut-être dira-t-on que les deux termes n'étaient pas inconciliables ; — mais je les suppose inconciliables.

§

Le *Journal des Débats* conte une anecdote qui aurait ému le monde les philosophes aux temps cartésiens; elle sera encore goûtée aujourd'hui; espérons-le, par amour pour l'humanité.

« Un étrange, étrange procès s'est jugé à New-York.

« Une actrice, miss Selma Claret, avait mis un perroquet en pension chez Mme Anne Wendt. Il y fut volé. Le voleur fut retrouvé, et l'oiseau avec lui. Mais ledit voleur affirma qu'on se trompait et que l'oiseau, loin d'être le perroquet de miss Selma, avait été acheté par lui hors de New-York. On alla en justice.

« L'esprit du roi Salomon revient tout à coup dans le juge, qui manda l'oiseau comme témoin. Sans être intimidé par le solennel appareil qui enveloppe l'infaillibilité judiciaire, le témoin roula un œil noir, se pouilla le creux de l'aile et, apercevant sa logeuse, Mme Wendt, poussa un *hoch!* à la mode allemande. Mme Wendt, émue lui répondit : « On ne t'enlèvera pas à ta Selma. » Sur quoi l'oiseau s'écria en deux langues : « *Robber! Wo bist du Selma?* » Intéressé, le juge prit à son tour la parole et demanda au perroquet : « A qui appartenez-vous? » La salle pantelait. Le perroquet, comme si un esprit l'eût inspiré, répondit : « Selma. » Il parut à ce signe que la vérité sortait de son bec. On respira. Et le juge rendit l'oiseau à miss Claret. »

Sérieusement, n'est-ce pas inquiétant? — ou rassurant? Le jour où le perroquet aura ses diplômes, nous pourrons enfin nous reposer et enfin vivre en homme véritables, silencieux et souriants.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

COMÉDIE-FRANÇAISE : Reprise de *Médée*, drame en trois actes, en vers, de M. Catulle Mendès (20 juin); *Les Ames en peine*, comédie en trois actes, de MM. Ambroise Janvier et Marcel Ballot (2 juillet).

Il faut louer la Comédie-Française d'avoir ajouté **Médée** à son répertoire. Le drame de M. Catulle Mendès est le meilleur, je crois, des drames à l'antique écrits de notre temps. Il y avait quelque audace à mettre en scène, une fois de plus, la légende de Médée. De nombreux poètes avaient, avant M. Catulle Mendès, pris pour héroïne la terrible magicienne; et pourtant M. Catulle Mendès a su être original. Il a fait de

Médée une amoureuse, d'une sensualité souveraine, et qui n'en arrive aux actes terribles que sous le coup d'une horrible déception. La grande scène entre Médée et Jason, au second acte, — scène qui est toute de l'imagination de M. Mendès, — est de celles qui émeuvent profondément le spectateur. Médée n'ignore pas que Jason la trompe encore, mais elle a tant d'amour qu'elle consent à être trompée ; elle veut être trompée ; et le sacrifice héroïque et doux de sa défiance lui rend, pour un instant, l'espoir qu'elle avait perdu. Elle se persuade qu'elle croit en la parole de Jason ; elle se persuade que la ruse du trompeur n'a pas été vaine. Et la désastreuse Médée, qui avait perdu le bonheur, est, un instant encore, heureuse.

L'invention de M. Mendès est d'un vrai dramaturge ; elle donne matière à une scène qui est belle, et elle justifie l'affreuse vengeance de Médée. L'horreur tragique du dénouement en est accrue. Le dénouement de *Médée* ne donne en rien l'impression du factice. Et toute la pièce est construite avec une noble, avec une savante simplicité.

Mme Segond-Weber a merveilleusement dit les vers de M. Catulle Mendès ; elle a mis en valeur leur grâce charmante ou leur énergie farouche. Le personnage de Médée est complexe : Mme Segond-Weber n'a voulu rien négliger de ce qui le fait intéressant. Et elle a su être tendre et caressante, comme elle a su être cruelle et sauvage. M. Albert Lambert a été un Jason d'une belle prestance. Mlle Madeleine Roch a tenu à son honneur le rôle de la Nourrice, et Mmes Silvain, Géniat et Garrick ont récité agréablement les vers des chœurs.

MM. Ambroise Janvier et Marcel Ballot sont des esprits distingués, et le sujet des **Ames en peine** est d'une jolie ingéniosité. L'aventure du jeune homme et de la jeune fille que mettent en scène MM. Janvier et Ballot a, par sa grâce frêle et subtile, de quoi nous intéresser. Et pourtant la comédie de MM. Janvier et Ballot a je ne sais quoi de monotone, de lent, qui fait qu'on ne goûte, à l'entendre, qu'un plaisir modéré. Peut-être les auteurs ont-ils eu tort de ne pas nous emmener au pays de la fantaisie ; peut-être n'ont-ils pas pris tout le soin qu'il eût fallu d'affiner leur style, et de le rythmer. La pièce ne garde pas l'élégance légère qui nous eût séduits. Mais il faut être reconnaissant à MM. Ambroise Janvier et Marcel Ballot de leur tentative : les auteurs sont rares que ne satisfont point les intrigues banales, et qui cherchent à renouveler les données dramatiques ; MM. Janvier

et Ballot sont de ces auteurs, ils ne manquent pas de courage, et il sied qu'on les en loue.

A.-FERDINAND HEROLD.

PUBLICATIONS D'ART

Les Livres : *Meister der Innen Kunst*, Darmstadt, Alex. Koch, 3 fascicules, 80 francs. — *Le Décor Floral*, Librairie Centrale des Beaux-Arts. — Henry Marcel : *J.-F. Millet*, H. Laurens, 2 fr. 50. — Mlle Judith Cladel : *Auguste Rodin pris sur la vie*, édition de La Plume, 3 fr. 50 — Les Revues : *La Revue des Arts graphiques ; La Plume ; Le Sourire ; Le Rire ; L'Assiette au Beurre ; Le Canard Sauvage ; The Studio ; The Burlington Magazine ; Deutsche Kunst und Dekoration ; Innen-Dekoration ; Emporium.*

Les Livres. — M. Alex. Koch s'est depuis plusieurs années déjà consacré à la diffusion des idées nouvelles en art appliqué. L'architecture de nos maisons modernes et leur décoration intérieure le préoccupe vivement. Il a déjà fondé pour la vulgarisation des principes récents et pour soutenir l'effort de créateurs hardis plusieurs organes importants dont les plus connus sont *Deutsche Kunst und Dekoration* et *Innen-Dekoration*. Voici qu'il ajoute à ces publications, qui rendent aux décorateurs de si grands services, une série d'albums de grand luxe consacrés aux maîtres décorateurs du *home* : **Meister der Innen Kunst**. Il a demandé aux principaux architectes des divers pays une création d'ensemble sur un sujet qui devait les tenter passionnément *la Maison d'un ami des arts*, toute liberté laissée à l'artiste qui n'avait qu'à résumer en un certain nombre de planches son rêve architectural, sans nulle préoccupation d'avoir à satisfaire tel ou tel goût particulier, sans qu'aucune fantaisie de propriétaire vînt troubler sa conception personnelle.

Trois fascicules sont déjà parus, nous faisant participer à trois pensées architecturales très différentes, œuvres de trois artistes de haut talent, M. Baillie Scott, de Londres, M. Mackintosh, de Glasgow, et Léopold Bauer, de Vienne.

L'œuvre de M. Baillie Scott, commentée par M. Hermann Mathesius, nous séduit par un plan savamment équilibré et par une disposition rationnelle des pièces. L'ensemble est contenu dans une sorte de losange qui enclôt avec les bâtiments les espaces réservés aux cours, aux jardins et à la terrasse. La maison seule occupe l'espace réparti dans deux autres losanges plus petits, réunis par un grand hall, une galerie et l'entrée qui mangent une pointe de chacun des losanges en leur servant de trait d'union.

De cette façon l'architecte a obtenu un grand développement de façades et son œuvre y gagne en aération et en harmonie. L'aspect général des élévations évoque peut-être un peu trop par les nombreuses tours qui bastionnent l'édifice, le souvenir du moyen âge, alors que la donnée était des plus modernes. Mais si nous pénétrons à l'interieur nous y trouverons les plus récentes préoccupations dans l'agencement, dans le mobilier et dans le décor. Il est assez curieux de voir se marier dans ces chambres à la construction simple et apparente et à la décoration bigarrée, le goût anglais et l'influence des arts musulmans.

Les plans, élévations et intérieurs de M. Charles Rennie Mackintosh sont également le résultat d'un effort digne de la renommée de leur auteur. Cependant leur originalité excessive tourne parfois à la complication et à la bizarrerie. Il me paraît que certaines parties de la construction ne sont pas assez largement éclairées. Il ne faut pas oublier que la lumière doit être une des conquêtes de l'architecture moderne comme elle a été celle des impressionnistes dans la peinture. C'est dans la recherche ingénieuse que triomphe M. Mackintosh, mais cette recherche est souvent maladive et ce que je reprocherai à ces dix-huit cartons, d'ailleurs très captivants, c'est le côté quasi perverti de la conception.

Les constructions de M. Léopold Bauer, qu'explique une glose de M. Felix Commichau, sont plus rationnelles et mieux inspirées par la constante idee de l'usage. Ce que je critiquerai dans cette organisation intérieure c'est ce que j'appellerai l'abus des *petites cases*. En effet M. Léopold Bauer se plaît à créer des renfoncements pour des sièges ou des alcôves pour des lits. Il sied, je crois, de se rapprocher d'une disposition plus pratique et moins étriquée à la fois.

En résumé l'œuvre de M. Alexander Koch sera certainement bienvenue de tous ceux qui comprennent et aiment le vaste effort fait par les architectes et les artistes modernes pour briser les vieux moules des conceptions traditionnelles et pour créer à leur tour un décor adéquat à la civilisation à laquelle ils appartiennent. Cette série sera continuée et je signalerai au fur et à mesure les prochains recueils.

La Librairie centrale des Beaux-Arts, que M. Lévy dirige avec un sens aigu des besoins et des tendances de l'art moderne, publie une série de documents choisis par M. Verneuil dans la flore décorative et photographiés d'après nature. Le **Décor Floral**, qui se publie par livraisons de dix planches,

formera un volume complet en cinquante planches et sera de la plus grande utilité à tous les décorateurs. C'est une sorte d'herbier commode à manier et dont l'avantage est de fournir à l'artiste, d'une façon plus durable et moins fragile que des plantes séchées, des documents exacts non seulement quant à la forme, mais aussi quant à la couleur.

« Quand vous peignez un tableau, disait Millet, que ce soit une maison, un bois, une plaine, l'Océan ou le ciel, songez toujours à la présence de l'homme, à ses affinités de joie ou de souffrance avec un tel spectacle. » M. Henry Marcel a parfaitement saisi ce côté d'humanité générale qui émane de l'œuvre entier de **J.-F. Millet.** Il a montré, sous l'écorce rude du paysan, le philosophe très profond et l'artiste très ému, l'homme aussi, si noble, qui fit du créateur un compatissant, un compréhensif, un peintre penché sur la Vie pour en saisir quelques attitudes éternelles et pour en analyser les émotions en poète. Il faut aimer et comprendre Millet si on veut aimer et comprendre les premiers artistes contemporains. M. Henry Marcel a spécifié l'importance de son influence et la pure beauté de ses paysages animés.

C'est un livre caressant, d'admiration féminine, artiste et sensitive, celui que Mlle Judith Cladel a consacré à **Auguste Rodin pris sur la Vie.** Egalement un livre exact, une forme agréable de journal sténographique écrit avec un joli sens du décor par quelqu'un qui connaît bien le sculpteur, qui l'a fréquenté assez quotidiennement pour savoir la merveilleuse ingénuité que recèle son âme au premier abord prudente et renfermée. Ingénuité d'artiste dans un cerveau logique, patient, informé plus qu'aucun ; prudence qui vient de beaucoup de timidité et d'un peu de ruse, cette Ruse qui seconde ici avec tant de bonheur la Force. Il ne sera plus possible de parler de Rodin sans avoir lu le livre de Mlle Judith Cladel, car ce livre n'a pas eu d'autre ambition que de ressembler à une eau courante qui suivrait en la reflétant la promenade d'un homme à travers l'existence, présentant à ses réconforts comme à ses déboires, à ses espérances comme à ses désillusions, mais surtout à ses dédoublements créateurs, son clair miroir chantant. Mlle Judith Cladel doit être félicitée de la modestie avec laquelle elle a toujours laissé le pas au maître, de la conscience avec laquelle elle a étudié sa manière d'être et réédité son enseignement et sa parole.

Les Revues. — **La Revue des Arts graphiques** (20 juin). — M. Gaston Menier, député, s'est inquiété de l'avenir

réservé aux publications de notre époque en tant que durée. Les journaux d'il y a cinquante ans tombent déjà en poussière. Dans un siècle il n'existera plus aucun de nos ouvrages imprimés sur des papiers à la pâte de bois. On se rappelle qu'il y a quelques années un certain nombre de graveurs s'étaient réunis pour obtenir des fabricants de papier la confection d'un papier spécial pour les estampes. Ils demandaient qu'on revînt, pour cette fabrication relativement restreinte, au papier de pur chiffon blanc. Ils ne purent rien obtenir et leur production encourt les risques d'un prompt évanouissement. Voici la proposition de loi que M. Gaston Menier vient de présenter à la Chambre :

ARTICLE UNIQUE

« Les articles 3 et 10 de la loi du 29 juillet 1881 sur la liberté de la presse sont modifiés ainsi qu'il suit :

« Art. 3. — Au moment de la publication de tout imprimé, il en sera fait par l'imprimeur, sous peine d'une amende de 16 francs à 300 francs, un dépôt de deux exemplaires, destinés aux collections nationales. *Les exemplaires ainsi déposés devront être tirés sur un papier spécial, dont les conditions de fabrication auront été indiquées par le Ministère de l'Intérieur et portant une vignette d'authenticité.* Ce dépôt sera fait : au Ministère de l'Intérieur pour Paris ; à la préfecture pour les chefs-lieux de département ; à la sous-préfecture pour les chefs-lieux d'arrondissement ; et pour les autres villes à la mairie. L'acte de dépôt mentionnera le titre de l'imprimé et le chiffre du tirage. Sont exemptés de cette disposition les bulletins de vote, les circulaires commerciales ou industrielles et les ouvrages dits de villes ou bilboquets.

« Art. 10. — Au moment de la publication de chaque feuille ou livraison du journal ou écrit périodique, il sera remis au parquet du procureur de la République ou à la mairie, dans les villes où il n'y a pas de tribunal de première instance, deux exemplaires signés du gérant. Pareil dépôt sera fait au Ministère de l'Intérieur pour Paris et le département de la Seine, et pour les autres départements à la préfecture, à la sous-préfecture, ou à la mairie dans les villes qui ne sont ni chefs-lieux de département ni chefs lieux d'arrondissement. *Les exemplaires destinés à ce dernier dépôt devront être tirés sur un papier spécial dont les conditions de fabrication auront été indiquées par le Ministère de l'Intérieur et portant une vignette d'authenticité.* Chacun de ces dépôts sera ef-

fectué sous peine de 50 francs d'amende contre le gérant. »

La Revue des Arts graphiques est hostile à cette proposition sous le prétexte que ce seront de nouveaux frais pour les imprimeurs. Il semble cependant que ce serait une bien minime contribution en regard des avantages qui en résulteraient pour l'histoire, pour la science et pour l'art. C'est bien le moins que ceux qui vivent des créations de la pensée soient astreints dans une certaine mesure à en assurer la durée.

La Plume (15 juin). — Numéro consacré aux Salons avec articles de MM. Adolphe Dervaux, Charles Saunier, Félicien Fagus, Léon Bazalgette. Nombreuses reproductions.

Le Sourire (passim). — Dessins très observés de Huard sur la province et les provinciaux et quelques pages d'Eug. Cadel pittoresques et humoristiques.

Le Rire (23 mai). — Excellent numéro avec une composition de Willette d'une exquise poésie ironique et une dernière page d'Hermann Paul, cruelle, synthétique, terriblement vue : « —...*Ah ! la, la ! c'que monsieur est enfant !* »

L'Assiette au Beurre (passim). — Cette publication continue à être agréablement violente avec ses numéros spéciaux sur *la Police*, texte de Laurent Tailhade ; *les Journalistes*, texte de Léon Bloy, dessins de Poulbot ; *les Apaches du Préfet* avec un amusant projet de vitrail signé Willette ; *les Massacres de Kichinev*, texte de Laurent Tailhade, dessins de Grandjouan et Hradscky.

Le Canard Sauvage (passim). — Dessins d'Hermann Paul, Vallotton et Steinlen.

The Studio (15 juin). — M. Léonce Benedite étudie l'œuvre trop peu connue en France du peintre-graveur Alphonse Legros (30 illustrations).

The Burlington Magazine. — Fondée depuis quelques mois, cette revue parfaitement éditée a su prendre parmi les publications anglaises une place luxueuse. Au numéro de mai des dessins de Dante Rossetti admirablement reproduits accompagnent une étude intitulée *Dante Rossetti et Elisabeth Siddal.*

Les cinq dessins inédits proviennent de la collection de M. Harold Hartley.

Deutsche Kunst und Dekoration (juin). — Il y a longtemps que nous connaissons en France le nom et le talent de M. Joseph Sattler, mais nous avons vu fort peu de son œuvre très expressive dans laquelle s'évoque quelque chose du Moyen âge à côté d'imaginations bien modernes. Le

présent fascicule lui est entièrement consacré et on en consultera avec fruit les reproductions.

Innen-Dekoration (juillet). — M. Hermann Muthesius accompagne de notes intéressantes des reproductions de meubles créés par l'architecte anglais M. H. Baillie Scott.

Emporium (juin). — *Un artiste contemporain : Alceste Campriani*, par Vittorio Pica.

YVANHOÉ RAMBOSSON.

LETTRES ANGLAISES

English Literature, an illustrated record, in four vols. imp. 8°, vol. I, *from the beginnings to the age of Henry VIII*, by Richard Garnett. xvi-368 pp. Vol. III, *from Milton to Johnson*, by Edmund Gosse, xii-382 pp., £ 3 et £ 4. 4 s., ou 16 s. séparément. William Heinemann. — *Œuvres complètes de George Meredith*, Constable. — *Œuvres complètes de Thomas Hardy*, Macmillan. — La formule nouvelle du roman en Angleterre. — Revues. — *Harper's Magazine.* — *Review of Reviews.* — *The World's Work.* — *Monthly Review.* — *Fortnightly Review.* — *Cornhill Magazine.* — *The Weekly Critical Review.*

Le magnifique ouvrage qu'édite avec un soin parfait Mr. William Heinemann comble une lacune jusqu'ici des plus fâcheuses, et, pour bien des raisons, il est appelé sans aucun doute à un grand succès. Cet *illustrated record* de la littérature anglaise forme, pour la première fois en Angleterre, une histoire d'ensemble des diverses périodes du développement littéraire. Il existe sur chaque période une infinité d'études de grand mérite; il y a des encyclopédies remarquablement complètes, telle la *Chamber's Cyclopædia*, mais une relation continue de l'origine à nos jours n'avait pas encore été rédigée. Jusqu'ici l'*Histoire de la Littérature anglaise*, de Taine, était la seule tentative importante qui ait été faite en ce sens, mais Taine s'était contenté de présenter les figures principales d'une époque en négligeant une foule d'auteurs secondaires dont il eût fallu tenir compte. De plus, depuis quarante ans, maintes découvertes ont été faites dans le domaine de l'érudition et bon nombre des jugements de Taine réclament une révision sérieuse. Parmi les histoires résumées de la littérature anglaise, il est bon de signaler l'ouvrage de Mr. Edmund Gosse, qui va de 1350, époque où la langue anglaise est définitivement constituée, jusqu'à la fin du XIXe siècle. D'ailleurs, lorsque le volume parut à la librairie Armand Colin, M. Charles-Henry Hirsch en a dit à cette place même tous les mérites. Sans doute, en projetant ce « record»

historique et critique, Mr. William Heinemann s'est inspiré de la volumineuse *Histoire de la Littérature Française* qu'a publiée, sous la direction de M.Petit de Julleville,cette même librairie Armand Colin. Mais pour l'ouvrage anglais, le plan prévoit quatre volumes dont nous n'avons encore que le premier et le troisième. Dans sa préface, l'éditeur déclare qu'il a voulu « donner une œuvre qui stimule et satisfasse la curiosité concernant les principaux auteurs de notre pays et l'évolution de son histoire littéraire ». Cette curiosité ne saurait se contenter de la sèche énumération des manuels. « Elle fait appel à l'œil aussi bien qu'à l'oreille et à mesure que le lecteur se sent attiré vers les écrits de tel ou tel écrivain et sent grandir son enthousiasme, il désire savoir et savoir instantanément et sans peine, non seulement qui était l'écrivain et ce qu'il écrivit,mais quel était son aspect, à des âges divers peut-être, en quels lieux il vécut, quel aspect avait son écriture, et comment il apparut en caricature à ses contemporains ».

C'est une exellente idée d'avoir, en effet, si copieusement illustré ces superbes volumes. Les auteurs durent sentir leur tâche allégée par ce recours à l'image et le lecteur est plus facilement séduit, attiré, intéressé, et l'effort qu'il impose à son intention est aussi plus facilement soutenu par ces reproductions de portraits, de manuscrits enluminés, de caricatures, de spécimens d'illustrations, de pages de titre, etc.

Les dix chapitres du premier volume sont dus à Mr. Richard Garnett, qui fut longtemps bibliothécaire du British Museum, et dont l'autorité est universellement reconnue. Il part des premiers balbutiements de la langue pour s'arrêter au milieu du xvie siècle, à l'époque d'Henry VIII. Rien n'est habituellement plus confus que les débuts d'une littérature qui se développe au milieu de vicissitudes nombreuses, et la tâche n'était guère facile de donner un tableau exact, clair et attrayant d'une période primitive où toute production prend la forme versifiée, et où, malgré les investigations des érudits du monde entier, il y a encore des lacunes considérables.

Il est indispensable aussi, pour une telle période, d'unir étroitement à l'histoire littéraire d'une nation son histoire politique et sociale, sans quoi le lecteur risquerait de se perdre dans une confusion de faits inexpliqués et de ne plus rien comprendre aux causes et aux raisons des développements divers qu'on lui expose. De même, pour que soit profitable l'étude d'une période où la langue est informe encore, il est nécessaire de donner quelques explications philologiques con-

cernant les variations dialectiques, la prononciation et la prosodie. Avec une maîtrise parfaite, Mr. Richard Garnett est venu à bout de toutes ces difficultés et ce premier volume, avec ses deux cents illustrations, est le digne préambule d'un aussi remarquable ouvrage.

Le troisième volume, qui va de Milton à Johnson, c'est-à-dire de 1630 à 1780, est l'œuvre de Mr. Edmund Gosse, que ses travaux précédents sur le XVIIe et le XVIIIe siècle, désignaient tout particulièrement pour cette période. Dès le seuil, Mr. Gosse nous prévient qu'il a été « forcé de clore ses oreilles à maintes voix de sirène » et que sa tâche, à mesure qu'il avançait, fut surtout une sélection parmi les innombrables noms qui attirent l'historien et que « la plus sérieuse de ses responsabilités fut de peser la somme de qualités que chaque candidat présente ». Il n'a ici, ni la prétention, ni l'espoir de plaire à tout le monde, et il s'en remet simplement à ses propres lumières pour élire ou éliminer.

Dans ces quatre cents pages, ornées de plus de trois cent cinquante illustrations, Mr. Edmund Gosse triomphe des plus redoutables difficultés : il lui faut examiner consécutivement quatre des plus grandes périodes de la littérature anglaise. C'est d'abord Milton et les prosateurs et poètes de moindre envergure qui furent ses contemporains ; puis Dryden, avec Shadwell, Otway, Lee, Temple, Locke, Bunyan, Pepys, Butler, Marvell, Wycherley, Congreve, Vanbrugh, Bentley, etc. Ensuite ce sont les quarante années qu'on appelle la période de la reine Anne, avec Pope, Prior, Gay, les *essayists :* Addison, Steele, Swift, Mandeville, Defoe, Berkeley, etc. Et enfin Johnson et la seconde moitié du XVIIIe siècle avec des poètes comme Thomson, Young, Gray et cent autres ; les créateurs du roman moderne : Richardson, Fielding, Sterne, Smollett, Goldsmith ; les déistes : Tindal, Whiston ; les historiens : Hume, Robertson, Gibbon ; les philosophes : Hutcheson, Hartley, Reid ; les théologiens : Butler, Warburton, etc. ; et Walpole, Chesterfield, Sheridan et une foule d'autres. C'est une joie de parcourir, sous la conduite d'un guide aussi savant et autorisé que Mr. Gosse, ces magnifiques époques ; et il faut louer l'éditeur intelligent et avisé qui, ayant conçu le plan de cette œuvre capitale, en a confié l'exécution à des maîtres que nous écoutons volontiers et que nous admirons.

§

Les historiens de la littérature ont proclamé close la période victorienne en Angleterre. Nous sommes par conséquent dans une période nouvelle,dont le baptême n'a pas encore été décidé. L'ère précédente fut des plus glorieuses et des plus longues,et sans aucun doute les historiens futurs la diviseront en deux parties. De l'ère actuelle nous ne saurons rien et le public ne veut rien en savoir. Pourtant, ceux qui s'intéressent à ce qui se publie de jour en jour de l'autre côté du détroit constatent que l'activité intellectuelle n'est aucunement en baisse et qu'une jeunesse ardente s'est mise en route vers la gloire. La génération qui la précède n'a pas su s'affranchir de l'influence des vieux aînés dont la plupart ne sont plus et dont le reste goûte un repos bien acquis.

Ces survivants appartiennent indubitablement à l'ère victorienne. George Meredith, qui est né en 1828 et dont la première œuvre parut dès 1850, sera classé dans la seconde période de cette époque. D'ailleurs, son œuvre considérable semble terminé, et il a réuni en une édition complète ses poèmes et ses romans, comme s'il voulait élever, avec ces magnifiques matériaux, un monument impérissable.

Thomas Hardy, lui aussi, rassemble sous un vêtement uniforme les dix-neuf volumes qui composent son œuvre. Il se rattache autant que Meredith à la seconde moitié du XIXe siècle, au dernier quart même. Ces deux grands écrivains sont à peu près les seuls dont l'influence soit acceptée par la jeune génération. Le style admirable et l'intellectualité prestigieuse de Meredith sont bien faits pour séduire, tandis que les préoccupations de Thomas Hardy, l'intérêt qu'a pour lui le conflit des sexes le rapprochent du mouvement prochain dont on dira qu'il fut un des initiateurs.

C'est un sujet que nous développerons ailleurs plus longuement, mais dont nous voulons dire ici quelques mots, afin que,si nos prévisions sont justes, nous puissions revendiquer l'honneur d'avoir été le premier à les émettre. Dans un avenir très prochain en Angleterre le roman sera sexuel, si j'ose employer cette tournure anglaise : *the sexual novel*. Il l'est en France depuis cinquante ans et nous finissons même par être las de cette formule archi-usée qui se relâche, tel un vieux moule ayant trop servi, et tombe dans la pornographie. Pendant qu'auteurs et lecteurs français examinaient sous tous ses aspects le problème des rapports des sexes, le public an-

glais se refusait absolument à en entendre parler. Cela tient, sans aucun doute, à la présence sur le trône d'une vieille dame, veuve irréprochable, bonne mère de famille, monarque insignifiant et femme dénuée de toute imagination et de tout sens artistique. C'eût été, certainement, attenter à la respectabilité de la reine que d'oser publier sous son règne un roman où la vie aurait été dépeinte sous ses couleurs réelles, où les gens se seraient aimés comme on s'aime habituellement, même en Angleterre, où l'adultère, aussi fréquent dans la société anglaise que partout ailleurs, aurait été examiné en fait et dans ses conséquences. Tout le monde se revêtait de la même respectabilité que la reine. Mais quand les *vieux*, incapables maintenant de se débarrasser de ce manteau commode, auront disparu, il est incontestable que le problème des sexes si longtemps ignoré tentera plus d'un jeune auteur. Déjà, certains écrivains semblent vouloir s'engager dans cette voie ; certains romans traitent déjà des conflits qui naissent à tout moment du heurt des conventions sociales et des nécessités de l'existence pour l'homme et la femme. La situation de cette dernière dans la société a subi de profondes modifications et ces transformations des rapports réciproques des deux sexes soulèvent une foule de questions qu'il faudra résoudre. Il semble bien que ce soit dans ce sens que doive se trouver la formule nouvelle du roman anglais. Certains indices qui ne sauraient échapper aux esprits attentifs indiquent que ce changement s'accomplira dans un avenir très proche. Nous reviendrons sur ce point et nous aurons occasion, au cours de ces chroniques, d'indiquer les auteurs et les livres qui nous paraîtront devoir se classer dans ce mouvement.

§

Revues. — Dans le numéro de juin du **Harper's Magazine**, Mr. Edmond Gosse publie quelques fort intéressantes pages sur le *Patron in the Eighteenth Century:* « De 1710 à 1750, le patronage fut en pleine vogue et quoique nous puissions penser de l'indépendance personnelle et de l'heureuse fortune des auteurs démocratiques d'aujourd'hui, nous serions cruellement injustes envers les nobles personnages, indulgents et éclairés, dont l'hospitalité permit à la haute littérature d'exister dans la première moitié du xviiie siècle, si nous leur refusions le mérite d'avoir été en somme pleins de générosité, de tact et de simplicité. »

Le 15 juin, la **Review of Reviews** consacrait un *character sketch* au roi des Belges et un long article à la biographie du *Father Dolling*, par Charles S. Osborne.

Au sommaire de **The World's Work** (juillet) : *the Motor World*, par Henry Norman ; *French Frocks and their Makers*, par Octave Uzanne ; *A Sculptor of the Wild West*, par Arthur Goodrich, etc.

Mr. Robert Bridges donne, dans la **Monthly Review**, une curieuse *Epistle to a Socialist in London*, écrite selon la prosodie de William Stone.

Dans la **Fortnightly Review**, avec maintes dissertations politiques, un article sur la *Joyzelle* de Maurice Maeterlinck, la suite des études de Mr. Churton Collins sur Shakespeare, et une présentation de l'Académie Goncourt, par J.-H. Rosny, etc. ; dans le **Cornhill Magazine**, un article sur *Father Dolling*, de Stephen Gwynn, une étude sur *Mazzini*, par Mr. Sidney Low, et *Yesterday Roses*, par Katharine Tynan.

Depuis quelque temps, il paraît à Paris, sous la direction de M. Arthur Bles et le titre de **The Weekly Critical Review**, une Revue hebdomadaire franco-anglaise, consacrée à la Littérature, aux Beaux-Arts et à la Musique. On y peut lire d'intéressantes contributions par Remy de Gourmont, Arthur Symons, J.-F. Runciman, J.-G. Prod'homme, J. Huneker, Ernest Newman, prince B. Karageorgevitch ; des vers de Laurence Housman, Aleister Crowley, etc.

Les derniers numéros de *The Academy* contiennent une série d'articles sur le meilleur style en prose, une étude sur W. E. Henley, par Francis Thompson, et les *Paris Letters* de miss Hannah Lynch.

Outre les chroniques régulières de J.-F. Runciman et de Max Beerbohm, la *Saturday Review* a publié dans ses derniers numéros une intéressante série : *London as I knew it*, par Alexander Innes Shand et un article de J.-E.-C. Bodley sur *M. Hanotaux and Contemporary France*.

Dans une prochaine chronique, nous parlerons de quelques volumes récemment publiés.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES NÉO-GRECQUES

La « *Critique* ». — La question linguistique. — Un livre de Photo-Photiadis. — C. Crumbacher. — Une conférence de S. Stamatiadis. — Les journaux « *Le Patriote* » et « *Noumas* ». — Sérénité, poésies de Georges Dracinis. — Une critique de Paul Nivanas.

Il se manifeste, depuis quelque temps, dans nos sphères lit-

téraires et artistiques un mouvement plein de promesses. Les périodiques en donnent la meilleure preuve, car c'est en eux, comme je l'ai expliqué, dans une précédente chronique, que se concentre la plus large part de la production littéraire de la Grèce, et, ce qui caractérise plus spécialement le mouvement de cette dernière période et ce qui est un indice d'un réel progrès, me paraît être dans la culture naissante de certaines branches jusqu'à ce jour négligées; je veux parler surtout de la critique artistique et scientifique. Cette branche littéraire, si riche et si féconde dans ses manifestations, avait été traitée, par ceux même qui peuvent être considérés comme les représentants de la nouvelle période intellectuelle, avec une légèreté et un à peu-près qui frisait le dilettantisme. (Il n'y aurait à faire exception que pour deux ou trois personnalités dont l'effort sérieux fut décisif pour la cause du progrès et de la vérité.) — Ce n'est point que le sens critique fût, ici, défaut, mais ceux qui avaient la bonne intention de cultiver ce sens-là se heurtaient à d'infinies difficultés qui rendaient fort problématique pour les écrivains la possibilité de voir publier leurs travaux dans les journaux ou dans les périodiques. En outre étant donné le nombre restreint d'artistes, de poètes et de littérateurs, presque tous unis par les liens de l'amitié, la critique semblait malaisée et dangereuse puisque la critique a pour devoir de se montrer, à l'occasion, acerbe et cruelle, et qu'il ne s'agissait ici, au grand dommage de la vérité, que d'un encensement mutuel. Mais voici que les choses ont radicalement changé depuis qu'est né, il y a quelques mois, un périodique qui a pour titre la *Critique*. Il semble que là tout le monde se soit mis d'accord pour délaisser l'antique usage, et que, mettant de côté toute amitié personnelle, on s'efforce enfin dans une lutte d'idées qui sera tout au moins féconde, si elle ne révolutionne pas notre monde artistique et scientifique.

Je voudrais avec enthousiasme signaler ici les belles figures qui dans la *Critique* se sont affirmées libres, hardies, avides de vérité pleines de sens critique, et qui feront certainement époque dans le genre, mais je m'abstiens, préférant laisser passer cette première période de production qui, tout en étant remarquable, n'est pas exempte d'indécision. La *Critique*, libre jusqu'à l'anarchie, ne suit aucun système, mais elle embrasse tout dans le champ artistique et dans le champ scientifique. Si elle a un drapeau c'est celui de la sincérité, car cette sincérité s'affirme chez elle même quand il s'agit de

jugements entre collaborateurs Les directeurs sont M. Georges Axiottis et le soussigné.

§

Il y a peu de temps parut ici un livre qui fit quelque bruit, car l'auteur, M.Photi-Photiadis,est un homme qui sent et qui pense, dans le sens le plus éloquent de ces mots; ce livre a pour titre *la Question linguistique*, et, dédié à M. Psycharis, se compose d'une série de lettres déjà publiées dans le « Courrier de Constantinople »,accompagnées d'une longue préface où l'auteur expose ses idées sur l'éternelle question qui est dans la Grèce moderne un écueil insurmontable pour son progrès et pour son unité nationale et intellectuelle; il propose un ensemble de réformes à introduire dans l'instruction publique grecque pour combattre l'obstination des pédants qui occupent généralement les chaires des écoles du gouvernement et qui, au mépris de tout ce qui est vie, sentiment et idéalité, ne s'inquiètent d'autre chose, depuis le jour où l'élève commença à épeler, jusqu'à l'obtention de son diplôme, que d'extirper de son âme le sens de la vie réelle environnante pour faire de lui un archéologue à leur image fanatique et pédant et un orateur vide et boursouflé. La principale cause de cette calamité provient de la langue dite « pure » que, dès sa plus tendre enfance, l'élève apprend dans les écoles, en plus de la langue classique ancienne, et qui ne dérive d'aucune nécessité engendrée par le sentiment et l'esthétique de la Grèce moderne,mais des recettes des poètes pédants qui, moisis dans les bibliothèques de cette période bysantine qui, si on lui est redevable de grandes et belles choses, marqua, en tout cas, la décadence et la fin de la vitalité et du génie d'une race glorieuse et ne peut fournir tout le matériel nécessaire à la vie néo-grecque.Vie nouvelle, langue nouvelle, soutiennent les propagateurs du nouvel idiome pris dans la vie et dans le sentiment du peuple, et tels sont Jean Psicharis, le chef d'école, Kosti Palamas, notre grand poète à la belle intelligence, A. Pallis, A. Eftaliotis et beaucoup d'autres qui, héroïquement, luttent pour le triomphe de leurs principes, pour l'adoption de la vraie langue (δημοτική) en dépit des invectives des partisans de la langue pure (καθαρεύουσα) et jusqu'au point que certains vont jusqu'à l'exagération aux dépens de la vérité et de l'esthétique.

A ces champions courageux, s'associe M. Photiadis, avec son dernier ouvrage, qui, s'il pèche un peu par la méthode, se

distingue par une richesse de logique et de bon sens, et arrive en divers points, par les moyens les plus simples, par des paraboles faciles, mais profondes, à rendre évidentes et à démontrer les choses les plus confuses et les plus difficiles.

L'idée dominante de M. Photiadis dans ce livre est que l'enseignement de la vraie langue devrait commencer à l'asile infantile. Nous avons besoin d'un véritable alphabet et d'un véritable premier livre de lecture. A l'enfant qui, en se détachant des bras maternels, pénètre pour la première fois dans l'atmosphère des écoles, le maître s'empresse d'inspirer le mépris de la vraie langue qu'il apprit de la bouche de sa mère, de cette langue réelle qui engendra en lui le vrai sentiment et le vrai sens de la vie. Il lui fait entendre que la langue qu'il parla jusqu'alors était fausse et banale et que la vraie langue est la sienne, la seule pure, et il la lui fait avaler, jour par jour, comme une pilule indigeste. L'enfant, étant donné son jeune âge, reçoit dans le cerveau des traces indélébiles, s'habitue peu à peu à ce mensonge et quand il est passé par le lycée et par l'université, au lieu d'un homme c'est un pédant qu'il donne à la société. Voudrait-il alors changer de direction, il se heurterait à mille difficultés et n'y parviendrait point.

Ce serait donc un grand bénéfice si, du jour où le petit élève fréquente l'école, on lui enseignait la vraie langue. L'école serait alors le premier et l'essentiel facteur de cette unité de langue si désirée et qui porte en soi la véritable unité morale et la vraie force de la nation. Ainsi parle Photiadis et c'est ce qu'avant lui exprimèrent Psycharis, Palamas, etc., chacun d'eux à sa façon. Déjà, il faut retenir que le nouvel idiome gagne tous les jours du terrain et, en dépit de l'opposition et des attaques des puristes les plus fanatiques, il semble qu'il soit destiné malgré tout à dominer.

On sait toute la passion et toute la rage qui fut déployée par ses adversaires qui allèrent jusqu'à provoquer une révolution et à faire répandre le sang. Un grand nombre des personnalités étrangères des plus éminentes et des plus compétentes en l'espèce suivent avec intérêt les diverses phases de notre question linguistique. Parmi eux, l'éminent historien et bysantinologue C. Crumbacher, dans une étude glossologique publiée en Allemagne, démontra l'erreur des défenseurs de la langue pure, et, avec de nobles paroles, alla jusqu'à qualifier de héros les partisans du nouvel idiome dont, dit-il, l'effort méprisé aura dans l'avenir la même signification et la

même valeur que gardent, pour la conscience nationale, les actes les plus sublimes des Grecs anciens. Les puristes, naturellement furieux de cette attaque, se répandirent contre Crumbacher en une série d'articles d'ailleurs inoffensifs qui ne firent que provoquer la pitié.

Plusieurs faits notables attestèrent, en ces temps derniers, le grand progrès de la langue nouvelle, i ya mais jusque-là, du haut des chaires universitaires, ce ne fut que pour se déchaîner contre les novateurs et pour les dénoncer aux élèves comme des traîtres à la patrie que fut agitée la question linguistique. Mais voici que les choses semblent vouloir prendre une autre tournure grâce à l'exemple courageux de M. Stamatios Stamatiadis, professeur de physique à l'Académie industrielle qui fonctionne à Athènes, jeune homme de talent et de vaste culture qui, avec un juste sens des choses, dans une conférence faite devant les élèves de l'Académie et ses directeurs progressistes, sut, en de simples et claires paroles, démontrer combien fut jusqu'à ce jour erronée la voie suivie par les puristes, et quelle place occupe et quels droits possède, dans le sentiment de la vie néo-grecque, la langue populaire.

Cette conférence hardie, émaillée de subtiles et incisives ironies, publiée en entier dans la *Critique*, fut un événement dans les sphères littéraires de la Grèce et une véritable révélation pour les élèves de l'Académie.

Un autre signe, qui vient encore renforcer les espérances des progressistes, est que, depuis un certain temps, la presse quotidienne commence à participer aux nouvelles tendances. Le journalisme en Grèce à vrai dire — encore qu'il compte parmi ses représentants quelques intéressantes physionomies et quelques fortes plumes — ne fait d'ordinaire pas montre d'un grand zèle quand frappe à sa porte la vérité outragée. Il sait bien ce qu'il a à faire! C'est là d'ailleurs l'éternelle histoire du journalisme dans le monde entier. Le journal aime à suivre le sentiment, les idées et le goût de la masse et en cela malheureusement il est presque toujours dans son tort. Voici pourtant deux exceptions : deux journaux, qui semblent vouloir servir autre chose que les partis politiques et les appétits de la majorité, ont pris à cœur la cause de la vérité : tel le *Patriote*, dirigé par M. Angelo Verichios et écrit tout entier en langue populaire, est devenu en quelque sorte l'organe officiel des nouvelles tendances ; tel le *Noumas* dirigé par le publiciste Demetrios Tangopoulos, fondé

dans le but d'encourager principalement la jeunesse moderniste et progressiste, écrit lui aussi presque entièrement en langue populaire, est plein de vitalité. Mais l'événement le plus important dans cet ordre d'idées, et qui marquera dans l'histoire intellectuelle de la nouvelle Grèce une phase décisive, est la proclamation officielle d'un futur comice pan-hellénique dans l'instruction publique fixé pour l'année prochaine à Athènes.

L'objet principal de ce comice sera certainement la question de la langue, et on dit que, dans ce but, tout ce qui dans les sciences et dans les lettres joue un rôle en Grèce se réunira en ce comice. Psycharis, croit-on (indispensable, à la vérité), abandonnera momentanément Paris pour venir se mettre à la tête de son parti. De même, M. Eftaliotis, résidant lui aussi à l'étranger, et Alexandre Pallis, le traducteur de l'Evangile en langue populaire, dont le travail, inspiré par une noble et patriotique intention. fut si injustement et si faussement interprété par la foule fanatisée et fut cause, comme on sait, de tragiques et sanguinaires tumultes.

On ne peut prévoir de quel débat et de quelle agitation sera cause ce comice dont l'issue aura sûrement une grande importance et une décisive influence sur les destinées de notre Instruction Publique et de la littérature néo-grecque.

§

Georges Brosinis, ancien directeur de l'*Estia*, ce courageux périodique qui eut l'honneur, le premier entre tous, d'offrir l'hospitalité à l'avant-garde de la nouvelle génération intellectuelle, est un poète dont chaque nouveau livre éveille toujours un vif intérêt dans les sphères artistiques. Il fut le premier à sentir la nécessité de délivrer la poésie des lourdes dépouilles de la langue pure pour la revêtir des fraîches parures de la langue populaire ; il fut aussi, parmi les premiers poètes modernes qui éprouvèrent le besoin de rechercher dans les sources de la poésie populaire sa fantaisie et de lui infuser avec son souffle une vigueur nouvelle.

Son dernier recueil de poésies intitulé *Sérénité* provoqua parmi nos critiques une sorte de révolution. Le signal en fut donné par une critique de Paul Nirvanas parue dans le périodique *les Panathénées* et caractérisée par une telle franchise et une telle hardiesse de pensée qu'on en voit rarement de semblable ici. Le puissant critique, avec une vigueur résolue, et quasi cruelle, refuse à Brosinis la sincérité de l'inspiration et

la vérité poétique. Bien des raisons sur lesquelles se base sa critique sont à vrai dire convainquantes, sans que, pour cela, fassent défaut dans cette *Sérénité* bien des qualités qui constituent la personnalité.

Le défaut qui peut se relever dans ce recueil aux pages les moins bonnes est la faible originalité et l'absence de fraîcheur des rythmes et des rimes qui s'aggrave parfois d'expressions creuses et de lieux communs. Il semble, en outre, que, dans ses poésies (mais non dans les plus belles), il subisse l'attraction du dernier vers, créé d'avance, semble-t-il, pour rendre son tributaire tout ce qui précède et préparer son arrivée. Un autre défaut de Brosinis, quand il a à évoquer des tableaux de nature, est l'exagération des traits dont il veut marquer la beauté de certains sites. Décrivant par exemple une grotte marine, il voit en elle le pêcheur qui, la torche à la main, illumine ses obscures profondeurs, il voit briller les stalactites comme autant d'étoiles, il entend le vol strident des chauves-souris, il voit dans les nids les colombes se lever, il voit même le poisson se débattre convulsivement contre l'avidité du pêcheur; dans le fond de la grotte il voit encore une fontaine qui, goutte à goutte, coule dans le mystère, et dans un trou plus profond un phoque qui se lamente.

Le poète, qui est peintre, nous offre là un tableau vivement impressionniste. Chaque coup de pinceau retrace avec fraîcheur et vérité une chose réelle, mais l'ensemble du tableau qu'il compose semble exagéré et inacceptable en réunissant, en un même moment, tous ces éléments comme si on leur avait donné rendez-vous dans cette grotte en vue de la visite du poète.

Paul Nirvanas, qui est toujours dans ses critiques intéressant même lorsqu'il ne convainc pas, ne peut nier à Georges Drosinis la beauté de plusieurs des poésies de ce recueil comme celle de la *Folle mère*, d'une vérité touchante et d'une harmonieuse plasticité de vers, comme dans le poème intitulé *Notre village*, où le poète décrit avec de vives couleurs l'aspect d'un village dont les fraîches maisons se confondent dans le vert de la campagne comme autant d'agneaux paissant dans la prairie. Ce qui assure à Drosinis, parmi les poètes grecs contemporains, une place à part c'est le caractère pictural du vers qui n'appartient qu'à lui. Il est en outre dans la forme élégant et précis jusqu'à la recherche. Dans le plus grand nombre de ses dernières poésies, il apparaît comme exclusivement amoureux de la plasticité des tableaux de la

nature. Il semble que ses sens et sa sensibilité ne soient frappés que de l'extériorité des choses. Mais si les formes le captivent à ce point, c'est sans doute parce qu'elles recèlent des motifs d'émotion qu'il nous fait, à travers elles, entrevoir, sans nous révéler qu'ils soient la cause immédiate de son inspiration.

GEORGIOS LAMBELETIS.

LETTRES NÉERLANDAISES

Louis Couperus : *De Boeken der kleine Zielen* : 1° *De kleine Zielen*. — 2° *Het late Leven*. — 3° *Zielenschemering*. — 4° *Het heilige Weten* (Les livres des âmes petites : 1° Les âmes petites) (2 vol.). — 2° La vie tardive (2 vol.). — 3° Crépuscule des âmes (2 vol.). — 4° Le saint Savoir (2 vol.), Amsterdam, L. J. Veen. — Styn Streuvels : *Dagen* (des Jours), Amsterdam, L. J. Veen. — M. J. Brusse : *Boefje* (Petite fripouille). Couverture de Steinlen, Rotterdam, W. L. Brusse. — J. F. Haspels : *Zee en Heide* (Mer et Bruyère), Amsterdam, P. N. van Kampen en Zoon. — Anna van Gogh-Kaulbach : *Mammon*, Amsterdam, P. N. van Kampen en Zoon.

Les livres des âmes petites. — Doucereux roman à rallonges que l'auteur a dû songer un instant à sous-intituler : *Histoire naturelle et mentale d'une famille sous la reine Wilhelmine*.

Première partie : *Les âmes petites* (deux volumes). — Copieuse introduction des personnages : bas et hauts fonctionnaires civils et militaires ; un ministre ; une dame jadis adultère — personnage de premier plan — que réhabilita, par le mariage, son amant ; une onctueuse grand'mère, veuve d'un gouverneur-général des Indes ; deux grand'tantes gâteuses ; deux oncles à araignée ; un pullulement d'enfants... Gerrit, l'officier de cavalerie, en a « toute une aube blonde » — neuf, dix, douze, je ne sais plus au juste ; Addy, le futur premier rôle, pas assez enfant, et son père, van der Welcke, pas assez homme ; un tas de neveux, de nièces, d'oncles, de tantes. Monde mesquin et médisant auquel l'enseigne : *Aux âmes petites*, sert de programme.

Tous maniaques : l'onctueuse grand'mère, Mme van Lowe, maniaque de la cristallisation familiale ; le ministre, van Naghel, maniaque de l'honneur familial et du décorum ; Gerrit, le militaire, maniaque de la procréation ; l'oncle Paul, maniaque de la méticulosité ; l'oncle Ernest, maniaque de la persécution ; Constance, la dame jadis adultère, maniaque du regret ; son fils, Addy, précoce maniaque du devoir...

Seconde partie : *La vie tardive* (deux volumes). — Des sentiments tardifs, peut-être, mais peu de vie. Le flapi Brauws, maniaque — encore un — des logomachies humanitaires, n'a rien de vivant. Seule la nullité de Constance — excellente dame, au demeurant, cœur d'or — explique son amour pour cet imbécile. Elle et Brauws restent, d'ailleurs, dans le devoir, ce dont il faut louer M. Couperus et Addy qui est vraiment un père pour ses parents. Car son papa aussi est sur le point d'adultérer, avec une nièce... Mais Addy, à qui, en garçon d'ordre, l'idée d'avoir un père à Paris et une mère à Marseille est insupportable, discrètement l'en dissuade. Là-dessus, départ de Brauws pour une tournée de propagande et réconciliation entre Constance et son mari qui, à l'avenir, coucheront sur leurs positions. — Le gâtisme des grand'tantes s'accentue. Les oncles Paul et Ernest deviennent plus braques. Le ménage de Gerrit, le militaire, continue de s'aubeblonder. A la dernière page, dernière ligne, du second volume, M. van Naghel, le ministre, atteint en pleine poitrine par un scandale familial, périt, foudroyé. Rupture d'anévrisme ou apoplexie? Qui jamais le saura!

Troisième partie : *Crépuscule des âmes* (deux volumes). — Les grand'tantes gâteuses se sont éteintes. L'onctueuse grand' mère *devient* gaga. L'oncle Ernest perd radicalement le nord. Gerrit, le capitaine de cavalerie procréateur d'aubes blondes, se suicide après une longue maladie et de plus longs soliloques, suite et fin d'une rencontre avec Pauline, son ancienne maîtresse, dont, hasard pur ou fatalité raisonneuse, il retrouve le cadavre — Pauline se noya — dans un dépôt mortuaire. Puis le nommé Eduard, un sale bougre vindicatif, assassine Henri, le frère et le protecteur d'Emilie, sa femme fugitive. Entre temps, Constance se réconcilie peu à peu avec tous les membres de sa famille qui lui en voulaient de les avoir déshonorés, il y a quelque vingt ans, par son adultère. Son mari, van der Welcke, fume des cigarettes. Leur fils Addy, qu'ils auraient voulu voir entrer dans la Carrière, leur notifie sa prédilection pour la médecine. Il sera spécialiste ès maladies mentales! N'a-t-il pas, dans sa famille, la plus complète collection de loufoques que puisse ambitionner un futur aliéniste?

Quatrième partie : *Le saint Savoir* (deux volumes). — Je croyais l'histoire finie. Erreur. Voici que les âmes crépusculaires se raniment sous le geste et le regard thaumaturgiques d'Addy. L'oncle Ernest de fou furieux devient docile. Emilie,

qui, depuis le meurtre de son frère, souffrait de troubles vésaniques, redevient normale. Le crétinisme de Klaasje, l'un des multiples rayons de l'aube blonde engendrée par Gerrit, se dissipe. Addy — évidemment pour avoir tout ce monde à portée de la main — a emmagasiné chez lui, à titre permanent, la veuve et les neuf enfants de son oncle Gerrit, sa grand'mère et sa cousine Emilie. A côté, il a installé ses oncles, Ernest et Paul. Ceci fait, il se marie et procrée deux enfants. Mais il ne s'entend pas avec sa femme. Personne ne s'entend avec sa femme. Avec la femme d'Addy, je veux dire. A un moment donné Addy est sur le point d'être cocufié par un officier de ses amis. Noblement il s'efface en laissant sa femme libre de choisir entre lui et le militaire. Il lui laisse même les enfants. Pendant son absence, sa femme réfléchira. Elle lui dira — dans trois mois, dans six mois, dans deux ans, ses préférences. — Au retour d'un long voyage, Addy s'installe à la campagne, dans l'asile familial, cependant qu'à La Haye sa femme réfléchit toujours... Il est à redouter qu'un cinquième appendice (en deux volumes) de ce roman ne nous apprenne le résultat complet des méditations solitaires de la dame.

Il y a, naturellement, dans ces dix-sept cents pages de M. Couperus, de bons fragments. Le récit du renouement de Gerrit et de Pauline en est un. Très mélo, cette aventure, mais du très bon mélo Et pas trop invraisemblable. Seulement, la scène du dépôt mortuaire est fâcheuse. — Les soirées familiales chez Mme Van Lowe sont d'une bonne description. Les jolis papotages!... M. Couperus papote avec dextérité... Mais que de fous, de 1/2 fous et de 1/4 de fous dans cette famille! Puis deux suicides et un meurtre, sans compter les décès inopinés. De quoi saupoudrer vingt gros volumes, quelque cycle à la Rougon-Maquart... toutes distances observées.

Des jours. — La Flandre... La Flandre — le jour, la nuit, sous l'été lourd et l'hiver glacé, sous la pluie battante et la brume qui bruine, dans les pâturages gras et les plaines brûlées, au hameau éparpillé et dans les villes tumultueuses, sur les canaux et par les routes, pendant l'odorante fenaison et à l'époque des semailles, sous le toit morne du pauvre et dans la chaude étable du fermier opulent... la Flandre sentimentale et violente, généreuse et cupide, astucieuse et naïve, cynique et fervente — voilà l'œuvre de Styn Streuvels, chantre du labeur fruste et du vagabondage frénétique,

sculptural comme Constantin Meunier, indulgent comme Gorki, fantastique comme Poe.

Dans ces six nouvelles,toutes les grandes qualités de Styn Streuvels: couleur, souplesse, vigueur et originalité, s'affirment à nouveau avec éclat.

Petite fripouille. — Cette traduction du titre *Boefje* est un à peu près. Le héros du livre, Jan, le « boefje », est un juvénile vagabond qui à Paris serait apprenti-Apache et à Londres *street arab* et élève-*hooligan*. A Rotterdam, son lieu de naissance et champ d'action, il est *boefje*.

Boefje est délicieux. Il est voleur comme une pie et batailleur comme un coq. Il est la terreur de ses parents, des voisins et des flics. Les craques les plus ébouriffantes jaillissent, spontanées, de sa bouche, comme d'une source intarissable. Il a l'invective prompte, spirituelle et imagée. Il est insensible aux râclées et imperméable à la morale.

Son premier cambriolage — Mozart de l'infraction, Boefje débute à dix ans — lui réussit mal. Il est arrêté, coffré et traîné à la barre. Proclamé « sans discernement », il est absous à condition qu'une société de relèvement de l'enfance s'occupe de son avenir. Boefje, que la prison préventive a retourné comme un gant, est placé dans une sorte de colonie dirigée par des Frères. Il y devient pieux, poli, honnête et — c'est là le miracle! — il ne se mue pas en sournoise canaille.

J'ai lu ce livre bien écrit avec d'autant plus d'intérêt et de plaisir que les aventures de Boefje sont, avec quelques variations, celles de ma propre et prime jeunesse.

M. Brusse est un bon observateur.

Mer et Bruyère. — Voici quatre contes dont l'affabulation est d'une parfaite niaiserie : lectures villageoises pour pluvieux après-midi de dimanche...

Mais si M. Haspels, au lieu de débiter des contes moraux : vertus, dévouements, labeurs probes, voulait se borner à faire de la description, il produirait des pages excellentes. A preuve, dans *Repêché,* cette scène de l'abordage, dans le brouillard, sur la mer du Nord. Dans *Pilleurs d'épaves*, la tempête sur la mer et dans les dunes. A preuve encore, dans *la Solution,* ce lumineux paysage automnal frison : le lac de Heeg, la brume floconneuse sur les champs et les canaux, le grand soleil froid, les panses luisantes des bateaux, les silhouettes lointaines et nettes des moulins à vent, des clochers pointus et des fermes à toit immense et à murs bas, et les rafales qui strient

la surface des eaux tourbeuses, où Rinse, le pêcheur, manœuvre sa barque à coups de gaffe magnifiques...

Pourquoi, ô pourquoi M. G. F. Haspels tient-il absolument à nous raconter de petites histoires morales à dormir debout?

Mammon. — Trois nouvelles. Mme Van Goch-Kaulbach s'attriste, pessimistement, de la méchanceté humaine, dont, sans déclamation outrée, elle plaint les victimes : filles abandonnées après enfant fait ; clercs de notaire altruistes qui volent leur patron et affameur pour offrir des voyages d'agrément à leur pecque de sœur et des drogues reconstituantes à leur mère acariâtre, et qui, pris la main dans la sacoche et pardonnés par leur maître, resteront, toute leur vie, sous la coupe humiliante de ce pharisien.

Tout cela est un peu vieillot, ce qui n'empêche pas tels passages, comme, par exemple, la révolte du clerc, d'avoir de l'accent et de l'originalité.

Mariage aussi a de bonnes qualités. Nora a raison de quitter son mari, une parfaite brute. Et elle n'a pas tort peut-être, quand, se sachant enceinte et pour ne pas être séparée de son enfant — que la loi lui enlèverait — elle rentre sous le toit et le joug conjugaux. La scène de cette rentrée est bien.

Mais à la place de Nora j'aurais fui, avec mon amoureux van Aarden, qui a des moyens, vers quelque Guatemala ou quelque Paraguay, contrées qui, si mes informations sont exactes, n'extradent pas le nouveau-né, pas même sur la demande de son père légitime.

ALEXANDRE COHEN.

VARIÉTÉS

Le théâtre de Péladan : « Œdipe et le Sphinx » à Orange. — N'eût-il pour garant devant l'avenir que son formidable travail, Péladan mériterait la considération des hommes. Il n'est pas une des minutes de sa vie qui n'ait été consacrée à quelque prouesse idéale, à quelque généreux combat contre l'iniquité d'art, de mœurs ou de pensée. Avec force, M. René-Georges Aubrun fixait récemment cette époque inoubliable de la grande activité de Péladan : « L'instant le plus étonnant de cette étonnante carrière, disait-il, fut celui où il écrivait, parallèlement et chaque année, un roman, une tragédie, un long traité théorique, des brochures et donnait, entre temps, des conférences, montait un théâtre, instituait

un salon, restaurait un ordre. » Je n'augure pas, parmi toutes ces réalisations, de celle qui conquerra dans la mémoire future la plus rayonnante gloire, mais j'observe que, pour l'heure, le théâtre a forcé l'admiration des plus systématiques adversaires.

Le souvenir du triomphe qui salua les représentations de *Babylone* n'est pas encore éteint. On comprit alors que Melpomène, la muse à l'abord difficile, inspirait vraiment l'un de ceux qui se pressent à ses autels.

Toute puissante qu'elle soit, *Babylone* n'atteint pas à la perfection sublime d'*Œdipe et le Sphinx*, que Paul Mariéton représente ce mois au théâtre antique d'Orange. Sophocle n'osa écrire cette tragédie. Craignit-il, moins audacieux qu'Eschyle, les vengeances sacerdotales ? Craignit-il l'insurrection de la sensibilité hellénique devant cet anormal spectacle : un monstre parlant et discourant avec l'homme ? Peladan l'a osé ; il le peut, ayant affronté bien plus, puisqu'il a reconstitué les deux tragédies perdues d'Eschyle : le *Prométhée porteur de feu* et le *Prométhée délivré*, puisqu'il a, par cette œuvre de Titan, rendu la vie plastique au plus formidable des mythes, le mythe de la stabilité et du mouvement.

Les chefs-d'œuvre nous imposent une conception de l'art tragique, le premier entre tous les arts. La tragédie est l'expression synthétique des rapports de l'homme avec le cosmos et la divinité. Quelles sont les lois qui commandent à nos actes ou bien en résultent? Quel est le jeu de nos sentiments et de nos passions? Voilà son objet. Ce n'est pas, comme d'autres genres dramatiques, l'art des agencements agréables ; c'est le développement de l'action selon l'ordre logique de l'Etre. Le pathétique y naît non de l'habileté, mais de la vérité. Elle exprime l'idée par le mouvement psychologique, car l'idée la plus abstraite en s'humanisant se passionne. Son langage est l'essentiel du verbiage humain ; il est poétique, de même que ses personnages sont beaux : cet art d'apogée exige toutes les perfections. Les œuvres qui satisfont à ces lois seules sont immortelles.

Œdipe c'est l'Homme jouet de l'Ananké, esclave de forces indomptables et inconnues. Dans *Œdipe-Roi*, son irascibilité se heurtant aux circonstances lui découvre l'irrévocable évidence : toute sa destinée s'est accomplie. Dans *Œdipe et le Sphinx*, le drame, plus intérieur, est plus terrible encore. C'est la lutte tenace mais inutile, le combat illusoire de la volonté d'Œdipe contre les inflexibles Arrêts. Vainement il fuit ; vai-

nement il oppose à la prédiction son âme noble et généreuse ! Cette même irascibilité, les réactions insurmontables et mystérieuses de notre individualité devant la circonstance, l'ignorance effrayante où nous sommes de tout ce qui nous entoure, tout le pousse aux crimes redoutés, tout le livre à la fatalité. Quel plus pathétique sujet que cette implacable succession d'événements où les plus purs sentiments sont la cause même du malheur ?

Après le banquet où un convive douta de sa naissance, Œdipe a fui. Delphes lui a révélé l'oracle. Il fuit plus loin encore. Il arrive au Triodos ; il songe, et, dans un monologue au rythme majestueux, il atteste les dieux : il ne saurait commettre les crimes que sa pensée réprouve. Soudain, on l'appelle. Lychas, un de ses jeunes compagnons corinthiens, l'a suivi désespéré par son désespoir. Il veut le ramener à Corinthe et dans une scène de gigantesque tendresse le héros, dont le cœur se déchire, le chasse, furieux, son attendrissement subitement transformé en colère.

Il détache de l'arbre du chemin un bâton pour appuyer sa route et l'écorce quand paraît, précédant un char, un héraut, qui le somme de faire place. Le fils du roi se refuse à cette injonction ; insulté, frappé, il se courrouce et de son bâton tue le héraut. Le voyageur (Laïus) aperçoit le cadavre de son serviteur : il veut passer, Œdipe barre la route. Alors le père et le fils s'invectivent et se lancent de terribles malédictions dont se commence déjà l'accomplissement ! Laïus, violent, combat et tombe aussitôt sous la terrible massue qui massacre enfin les serviteurs accourus au secours,du maître. L'épouvante saisit Œdipe ; à la vue des cadavres sa colère se dissipe ; il se croit vengeur prédestiné d'Apollon en cette occasion, et il s'attendrit à penser qu'au moins après ce premier meurtre son père Polybe est vivant. Trois routes se croisent : il prendra celle qui conduit à Thèbes, vers qui son bâton en tombant s'est tourné. Qu'adviendra-t-il de ce meurtrier confiant dans sa droiture et tout chargé d'opprobres ? A Thèbes (IIe acte), Jocaste, accompagnée du peuple et des prêtres, pleure, en une des plus belles lamentations qui ait été écrites, la mort de Laïus Le grand-prêtre s'inquiète : il faut punir les meurtriers du roi, il faut délivrer la ville du Sphinx sur qui Laïus allait consulter Apollon. Tirésias est appelé, et, dans une scène merveilleusement antique, une scène qui est un prodige d'incompréhensibilité et de vérité, d'ambiguité et de sincérité hiératique, le vieux devin parle. Aux deux questions il

ne fera qu'une réponse. S'il révèle le nom du coupable, il taira le nom du héros vainqueur futur du Sphinx : à l'instant même tout deux entrent dans Thèbes. On sent alors, au-dessus de ce dialogue, palpiter les ailes de la Fatalité, et cet inconscient effroi s'augmente lorsque Jocaste est sommée par le grand-prêtre de se vouer au vainqueur du monstre. Il est dans la ville : cette récompense et le sceptre de Thèbes le pousseront au combat. Œdipe paraît : on lui annonce les récompenses promise : alors une immense joie germe au cœur du banni : il va retrouver un trône ! Il exige que Jocaste lui répète son vœu ; la reine y consent ; mais une anxiété horrible la saisit quand le jeune étranger, qui, étrangeté ! ressemble à Laïus, s'annonce comme le héros attendu. Aussi, lorsque, après avoir, magnifique et formidable, invoqué les Dieux il part, la mère qui ne se croit qu'amoureuse, la mère rentre défaillante au palais. — Autour de la caverne d'Harma (acte III), Œdipe rêve et le Sphinx veille : il fait nuit, les deux adversaires ne se voient pas. Tout à coup, un éclair ; Œdipe et le monstre s'aperçoivent. Ils se défient ; le Sphinx, martelant les syllabes féroces, dit la destinée de ceux qui l'affrontèrent. Il n'épouvante pas le héros qui monte vers lui. Un duel d'énigmes et de pensées subtiles qui défie l'analyse s'engage. Œdipe dit au monstre sa nature, il est l'émanation des perversités humaines. La vierge ailée veut séduire celui qu'elle n'a pu effrayer ; le héros repousse la caresse. Le Sphinx à son tour s'épouvante ; il implore en vain l'inflexible qui ne fléchit pas plus qu'il ne redouta. Le Sphinx est précipité ! Œdipe chante un hymne de victoire, et s'endort, épuisé, comme Hercule sur les tronçons de l'hydre. L'aube se lève et des chœurs thébains, hésitants sur la victoire ou la défaite, paraissent précédant Jocaste qui s'élance, au moment où Œdipe se dresse triomphant.

Le héros a conquis le sceptre et l'hymen ; il rentre à Thèbes glorifiant encore, dans l'humaine inconscience de l'Ananké satisfaite, la volonté et l'effort. On attend désormais, l'angoisse à la gorge, Œdipe roi.

Une longue étude suffirait à peine à suivre, à souligner la progression tragique de ce corps à corps effrayant, mais vain, entre la volonté individuelle et la Fatalité. Œdipe appartient à celle-ci parce qu'il appartient à son tempérament, à son caractère dont les qualités mêmes se transmuent en calamités. Depuis la mort de Laïus, une double anxiété nous étreint : reviendra-t-il vainqueur et glorieux du colloque avec le

Sphinx? Accomplira-t-il l'oracle? Quelle plus terrible situation que cette alternative d'héroïsme et de crimes? Parmi ces péripéties, le caractère d'Œdipe se dessine en sa complexe unité. Il est tendre et filial, il est fier et respectueux. Au triodos si sa colère éclate c'est qu'il n'oublie pas son origine et qu'il s'indigne lui, fils de roi, de céder à l'objurgation brutale. A Thèbes, s'il se décide ardemment au colloque, c'est qu'une générosité spontanée l'emporte vers l'opprimé, c'est aussi qu'il doit se reconquérir le sceptre et le rang perdus. Au Sphinx, s'il ne frémit pas d'effroi, s'il se courrouce, c'est que sa nature droite et son esprit clair ne peuvent redouter, ni tolérer l'anormal. Ainsi en ce seul Œdipe, outre son débat avec l'Ananké, s'incarnent les trois caractères primordiaux de l'âme grecque : conscience de la race, amour de la gloire et sens de l'harmonie.

Le Sphinx, si dangereux à traiter, est ici la forme littéraire même des figurations plastiques. Hybride, de sexe hésitant, subtil comme un penseur, félin comme une panthère, masculin, c'est-à-dire menaçant dès l'abord, féminin, c'est-à-dire passif et enjoleur dès qu'il se sent dominé, il est vraiment le monstre, l'être hors nature par les formes, le langage et la tenue morale... Jocaste, inquiète, fière, insouciante, est peut-être plus majestueuse que dans Sophocle, majesté qui tient à son deuil. Tirésias, hautain et prophétique, domine ces éphémères auxquels il révèle seulement ce qui sera le moins préjudiciable au bien.

La langue de Péladan surtout suscitera bien des discussions. Souple à l'infini elle suit les méandres de l'émotion et va de l'extrême lenteur à la rapidité de la flèche, de la force sentencieuse à la caresse veloutée. Cette langue, — l'eumolpée — est une poésie sans versification. Elle procède des modes d'élocution antiques et du récitatif wagnérien. C'est un rythme sans rime qui a pour règle l'émotion de celui qui parle. Dans la *Revue Bleue* MM. Sully Prudhomme et Léon Vannoz ont longuement discuté sur la versification traditionnelle et sur le vers libre et ni l'un ni l'autre n'ont donné des formules nettes. En sa contexture extérieure, qu'est-ce que la poésie? Un rythme sans rime et des images. Et, qu'est-ce que le rythme dans le langage? L'analogue du caractère dans l'idée et le sentiment. Et qu'est-ce que l'image ? c'est le sens de l'analogie. Or, le *caractère* dans le sentiment et l'idée c'est un mouvement plus expressif, une vie plus intense, et le sens de l'*analogie* paraît à la faveur de cette excitation. Telle est la poésie. La versifica-

tion a pour origine l'uniformité du sentiment qui crée pour chaque genre poétique l'uniformité de mesure. Chacun des mètres correspond à un mode sentimental ou lyrique. Dans la tragédie, l'alexandrin, rythme de solennité et d'égalité d'âme, ne répond plus à notre analyse pénétrante, descriptive, onduleuse. Tous les mouvements en ont été pris par des hommes de génie et Victor Hugo le dernier l'a transformé en un rythme libre. Les vers-libristes n'ont pas été des novateurs, mais des réfractaires : ils ne créèrent pas une poétique nouvelle, mais mêlèrent le respect et la licence envers les règles anciennes. M. Charles-Henry Hirsch disait ici : « il faut que nous trouvions un instrument nouveau qui contienne tout le passé en le transformant, mais qui le dépasse par la création de rythmes plus souples, de combinaisons plus riches, de strophes plus amples et plus complexes. » M. Sully-Prudhomme demande quel « vocable spécial » désignerait ce genre « où l'harmonie expressive est le souci constant ». Eh bien ! j'estime que l'un et l'autre désir sont satisfaits dans *Œdipe et le Sphinx* : « l'instrument nouveau » et le « vocable spécial » sont l'*eumolpée* de Péladan.

Je ne puis aujourd'hui développer ma pensée ; mais j'invite artistes et novateurs à lire cette tragédie ou bien à assister à ses représentations, sinon à Orange du moins aux futures du Théâtre-Français. Ils reconnaîtront la force émotive de ce rythme propice à la formule philosophique comme à la lamentation ; ils comprendront la hauteur de cette conception nouvelle de la tragédie, synthèse procédant à la fois de la formule hellénique, de la formule française et de l'esprit d'analyse moderne. A la représentation surtout, ils verront Paul Mounet, ce génie incomparable — sauf à son frère —, vivre *avec naturel* l'Héroïsme et la Beauté.

GABRIEL BOISSY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

BIBLIOGRAPHIE. — Frédéric Lachèvre : *Bibliographie des recueils collectifs de poésie* (1597-1700), t. II (1636-1661) ; Leclerc, 20 fr. — *Tables de l'Ermitage, 1891-1902* ; « L'Ermitage », 3 fr.

GÉOGRAPHIE. — P. Foncin : *Régions et Pays* ; Toulouse. Société provinciale d'édit., 0.25.

HISTOIRE. — L. Béclard : *Sébastien Mercier, sa vie, son œuvre, son temps* ; H. Champion, 10 fr. — Brachet : *Pathologie mentale des rois de France : Louis XI et ses ascendants* ; Hachette, 15 fr. — F. Descostes : *Les Emigrés en Savoie, à Aoste et dans le pays de Vaud, 1790-1800* ; Chambéry, Perrin, 5 fr. — Capitaine Fran-

çois : *Journal du Capitaine François, dit le Dromadaire d'Egypte,* publié par Charles Grolleau. I, 1792-1802; Carrington, 7.50. — Abbé G. Grente : *Jean Bertaut, évêque de Séez* (1552-1611); Lecoffre, 6 fr. — P. Hémon : *La Révolution en Bretagne : Audrein, Yves Marie;* Champion. — Jules Hoche : *La Faillite des Trônes;* Tallandier, 3.50. — Maïnfroy Maignial : *La Question juive en France en 1789;* Rousseau. — Abbé Eug. Martin : *Histoire des diocèses de Toul, de Nancy et de Saint-Dié,* avec grande carte coloriée et nombreux blasons gravés; E. Lechevalier, 30 fr. — Edward Montier : *L'Education du Sentiment;* Soc. franç. d'impr. et de librairie, 1 fr. — Général Hardy de Périni : *Archives et correspondance du général de division Jean Hardy, de Valmy à Maëstricht* (1792-1794), avec cartes et croquis; Chapelot, 3 fr. — André Rabel : *Le Maréchal Bessières, duc d'Istrie,* avec 1 portrait et 10 cartes; Calmann-Lévy, 7.50. — Jean de Ruffi de Pontevès : *Souvenirs de Seymour;* Plon, 3.50. — H. Taussin : *Notice historique sur Bardo di Bardi Magalotti, lieutenant-général des armées du Roi et Gouverneur de Valenciennes, 1629-1705, avec un tableau généalogique, 2 grav. et 1 pl. ;* Lechevalier, 5 fr. — Colonel Thomas : *La Vie d'un soldat. Impressions et souvenirs, de 1844 et 1903;* Chapelot, 5 fr.

Littérature. — Antoine Albalat : *Le Travail du style enseigné par les corrections manuscrites des grands écrivains;* Colin, 3.50. — Joachim du Bellay : *Œuvres complètes. T. I : Défense et illustration de la langue française, suivie de l'Olive et quelques autres œuvres poétiques,* avec commentaire, par L. Séché; Gamber, 12 fr. — G. Michaut : *Sainte-Beuve avant les « Lundis ».* Essai sur la formation de son esprit et de sa méthode critique; Fontemoing. — Jehan Rictus : *Un « Bluff » littéraire. Le Cas Edmond Rostand;* Sevin. — C. Rochel : *Cervantès inédit,* traduction; J. Tallandier, 3.50.

Musique. — Jacques Dalcroze : *Festival Vaudois,* poème et musique; Neufchâtel, Sandoz.

Philosophie. — F. Rauh : *L'Expérience morale ;* Alcan, 3.75.— Louis Weber : *Vers le Positivisme absolu par l'Idéalisme;* Alcan, 7 50.

Poésie. — Jacques Beaulieu : *Tristes et Gaies;* Messein, 2.50. — Théodore Botrel : *Coups de Clairon,* ill. de L. Burret; Ondet, 3.50. — Joachim Gasquet : *Les Chants séculaires,* préf. de Louis Bertrand; Ollendorff, 3.50. — Horace Hennion : *Le Sachet rose ;* Tours, Arrault. — Eugène Hollande : *La Cité future;* Fasquelle, 3 50. — Eugène Vaille : *A la gloire de la Luxure;* Soc. provinciale d'édition, 3.50 — Alfred de Vigny : *Œuvres complètes. Poésies;* Delagrave, 3.50 — Fridolin Werm : *Poèmes sans art;* Schleicher. — Moritz Wronghel : *Fragments poétiques ;* Genève.

Publications d'art. — L. Arnavon : *Une collection de faïences provençales ;* Plon. — Eugène Hoffmann : *Jean-Louis Hamon, 1821-1874;* Chez l'auteur, 93 *bis,* rue Croix-Nivert. — Adolphe Hildebrand : *Le Problème de la forme ;* Bouillon. — René Prejelan : *La Légende de Béguinette,* cent dessins. Préface de Pierre Weber; Simonis Empis, 3.50.

Romans. — Paul Adam : *Au soleil de juillet ;* Ollendorff, 3.50.— G. d'Azambuja : *Trois Dots ;* Plon, 3 50. — Henri Barbusse : *Les Suppliants ;* Fasquelle, 3.50. — Louis Bertrand : *Le Rival de*

Don Juan ; Soc. d'éd littéraire, 3.5o. — Henry Bordeaux : *L'Amour en fuite* (*Une honnête femme. Le Paon blanc*)*;* Fontemoing, 3.5o. — Victor Buisson : *Les Heures Somptueuses ;* Lyon, Legendre, 3 5o — Luigi Capuana : *Le Marquis de Roccaverdina ;* Fontemoing, 3.5o. — Gaston Chérau : *Mons igneur voyage ;* Ollendorff, 3.5o. — F.-Marion Crawford : *Corleone*, traduction de Ch. Bernard-Derosne ; Calmann-Lévy, 3.5o. — René Daranval : *Faux marquis ;* Tillié, 3.5o. — Henri Datin: *Les Deux mères ;* Rudeval, 3.5o. — André Delcamp : *Chocho de l'Académie française ;* Albin Michel, 3.5o. — Gaston Derys : *Confession de deux amants ;* Ollendorff, 3.5o. — Marie Dutoit : *A deux voix*, psychologie de jeunes filles ; Perrin, 3.5o. — Claude Ferval: *Le plus fort ;* Calmann-Lévy, 3.5o. — Maxime Formont : *L'Enervée ;* Lemerre, 3.5o. — André Geiger : *André*, avec une préface de Jules Claretie ; Fasquelle, 3.5o. — Edouard Grardel : *Basine ;* Messein, 3.5o. — Gyp : *Les Petits amis ;* Juven, 3.5o — Comte de Larmandie : *Nivôse ;* Ginevra, Mascaro. — André Lichtenberger : *Portraits d'aïeules ;* Plon, 3.5o. — *Le Livre des mille nuits et une nuit*, traduction littérale et complète du texte arabe par le Dr J.-C. Mardus, tome XIII ; Fasquelle, 7.5o. — Jean Lorrain : *Quelques hommes ;* Per Lamm, 2.5o. — Maurice Magre : *Histoire merveilleuse de Claire d'Amour, suivie d'autres contes merveilleux;* Fasquelle, 3.5o. — Marguerite Poradowska : *Mariage romanesque ;* Plon, 3.5o. — Charles Recolin : *Le chemin du Roi ;* Fontemoing, 3.5o. — Jean Roanne : *Mademoiselle de Calian ;* Fasquelle. — Maurice Talmeyr : *Sur le Turf ;* Perrin, 3.5o. — Guy de Téramond : *La volonté de vivre ;* Simonis-Empis, 3.5o. — Charles Vayre : *Le P'tit jeune homme ;* Offenstadt, 3.5o. — Albert Vidal : *La Toile d'Araignée ;* Toulouse, Soc. provinciale d'édit. — Charles Vincent : *L'Ogre ;* Rudeval, 3.5o. — Villy : *La Maîtresse du prince Jean ;* A. Michel, 3.5o.

Sciences. — Louis Favre : *L'Esprit scientifique et la méthode scientifique ;* Schleicher. — Dr E. Laurent : *Le Sadisme et le Masochisme ;* Vigot frères, 3.5o. — Docteur Michaud : *Le début de la maladie de Nietzsche ;* « Revue génér. de chirurgie ». — N. Vaschide et Cl. Vurpas : *Essai sur la psycho-physiologie des monstres humains ;* Rudeval, 3.5o.

Sociologie. Morale. — D. Draghicesco : *Le Problème du Déterminisme social;* « Grande France », 2 fr. — Han Ryner : *Contre les Dogmes ;* « Cri du Quartier », 0.10. — N. Kostyleff : *Le Problème de la vie en rapport avec les origines de la sociologie ;* Giard et Brière, 1 fr. — Louis de la Garde : *Nos paysans*, étude de physiologie sociale ; Aix, Nicot. — Raoul de la Grasserie : *De la criminologie des collectivités ;* Giard et Brière, 3 fr. — Ch. Lejeune : *La Morale religieuse et métaphysique et la Morale laïque ;* Giard et Brière, 1.5o. — L. M. Themanlys : *Misère et Charité ;* Soc. franç. d'impr. et de librairie, 3.5o.

Théâtre. — Henry Bernstein : *Joujou*, comédie en 3 actes ; Fasquelle, 3.5o. — Gustave Fréjaville : *La Peur d'aimer*, comédie en un acte ; Toulouse, Soc. prov. d'Edition, 1 fr. — Péladan : *Œdipe et le Sphinx*, tragédie en trois actes ; « Mercure de France », 1 franc.

Voyages. — A. Dry : *Trinacria*, promenades et impressions siciliennes ; Plon, 3.5o. — André Hallays : *A travers la France ;* Perrin, 3.5o. — Raymond Recouly : *Le Pays magyar ;* Alcan, 3.5o.

MERCVRE.

ÉCHOS

Une lettre de M. Remy de Gourmont. — William Ernest Henley. — Les « Charles Guérin ». — Publications du *Mercure de France*. — Conférences. — Le Maquignon. — Le Théâtre du Peuple, de Bussang. — Ballade de Diurnale en dédain de Loyson-Bridet.

Une lettre de M. Remy de Gourmont.

Manoir de Mesnil-Villeman
par Gavray (Manche).

Mon cher ami,

Il paraît que le passage de la *Préface* d'un livre de M. Jean Lionnet, que j'ai cité dans la dernière rubrique *Littérature*, devait être pris dans un sens ironique, — et que je n'y ai rien compris. Loin de préconiser le culte du succès, M. Lionnet ne se laisse guider que par des soucis esthétiques; loin d'être un disciple des « grands critiques », il n'a « jamais lu un ouvrage ni de Deschamps ni de Doumic ». Cette attitude de M. Lionnet est trop honorable pour que je ne lui fasse pas mes excuses.

Mais son morceau d'ironie était vraiment trop réussi, trop dans le ton « Doumiculet ». Cela devient un piège; on y est pris, nécessairement, quand on ignore tout de l'auteur, de ses antécédents et de son milieu.

Mes meilleures amitiés.

REMY DE GOURMONT.

§

William-Ernest Henley vient de mourir. Il convient d'adresser un dernier salut au grand et noble poète qui disparaît. L'Angleterre perd en lui l'une des plus marquantes et prestigieuses figures qui occupèrent la scène littéraire en ces quinze dernières années. Il fut non seulement un admirable poète, mais aussi un critique, un essayiste dont les jugements avaient un retentissement considérable. Presque tout ce qui écrivit en Angleterre depuis 1888 a subi son irrésistible influence, et s'il suscita autour de lui des inimitiés profondes, il fut entouré aussi d'admirateurs enthousiastes. Nous donnerons dans un prochain numéro une appréciation de son œuvre.

§

Les « Charles Guérin ».

Mon cher Vallette,

Pour éclairer ma lettre publiée ici même le mois dernier,

et qui n'a peut-être pas paru suffisamment explicite, voudriez-vous insérer dans vos *Echos* que je n'ai rien de commun avec M. Charles Guérin, peintre.

Bien à vous, CHARLES GUÉRIN.

D'autre part, nous recevons de M. Charles Guérin, peintre, la lettre et la note suivantes :

Monsieur,

Je vous serais on ne peut plus reconnaissant de vouloir bien insérer dans votre prochain *Mercure* la note ci-jointe :

A l'occasion d'une note parue dans notre numéro du 1er juin, M. CHARLES GUÉRIN, *peintre*, nous prie de vouloir bien avertir, nos lecteurs qu'il n'a rien de commun avec M. CHARLES GUÉRIN, *poète*.

§

Publications du « Mercure de France ».

ŒDIPE ET LE SPHINX, tragédie en trois actes, texte conforme à la représentation du 1er août au Théâtre Antique d'Orange, par Péladan, 1 franc.

§

Conférences. — M. Jan Lorentowicz a fait à Lemberg, dans les locaux de la Société des Gens de Lettres polonais, une série de conférences sur la littérature contemporaine en France : mouvement symboliste et roman moderne. M. Lorentowicz, qui travaille depuis plusieurs années à un ouvrage sur la culture moderne en Europe et spécialement en France, est très documenté sur le sujet qu'il traite, et nul mieux que lui n'est qualifié pour en discourir.

§

« Le Maquignon ». — C'est le titre d'un drame populaire que se sont amusés à écrire MM. Virgile Josz et Louis Dumur, les auteurs de *Rembrandt*. Mme Sarah Bernhardt s'amuse à le leur monter sur la scène qui a vu *l'Aiglon*. Cette tentative de rajeunir le vieux mélo cher à nos pères sera peut-être curieuse. La première aura lieu du 5 au 10 août.

§

Le Théâtre du Peuple de Bussang donnera cette année trois représentations.

Le dimanche 9 août, on jouera une comédie nouvelle en 3 actes de M. Maurice Pottecher : *A l'Ecu d'argent*.

Le 16 et le 30 août, on reprendra le chef-d'œuvre de Shakespeare : *Macbeth*, dont le succès fut si vif l'an dernier.

§

Ballade de Diurnale en dédain de Loyson-Bridet.

Je ne rugis ni ne me cabre,
De rien mon front n'est obscurci :
L'honneur de sa fleur de cinabre
Pique mon pet en l'air roussi ;
Je ne suis un Montmorency
Et ma langue moins que la vôtre
Est vieux jeu, loto, reversi !
Mieux vaut rire, comme dit l'autre.

Les cheveux en saule, l'œil glabre,
Chaque soir, couci-couci,
Sous la lueur du candélabre,
Je pisse du papier noirci,
Et bientôt ma verve a farci
Le doux journal où je me vautre,
Si j'ose m'exprimer ainsi :
Mieux vaut rire, comme dit l'autre.

Ma plume parfois est un sabre
Par nulle pitié radouci :
Je vais, je crie et je palabre,
Bien ou mal : *is sum qui feci.*
Qu'importe qu'on m'outrage aussi ?
Je dédaigne la pâtenôtre :
Du moment que j'ai réussi,
Mieux vaut rire, comme dit l'autre.

ENVOI

En philosophe, Dieu merci !
Franc du collier et bon apôtre,
Je vis sans rêve et sans souci :
Mieux vaut rire, comme dit l'autre.

16 juillet 1903.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo, 7



W. E. HENLEY

—

> The ways of Death are soothing and serene
> And all the words of Death are grave and sweet.
> W. E. H.

Faut-il plaindre ceux qui s'en vont quand leur vie fut toute de souffrance et de labeur, et qu'eux-mêmes attendirent la mort avec la même vaillance qu'ils supportèrent de vivre? Non, les voies de la mort sont apaisantes et sereines et nos discours funèbres doivent être graves et doux, ainsi que le veut le poète.

William Ernest Henley naquit à Gloucester, le 23 août 1849; — il est mort le 13 juillet dernier. Sa destinée est singulière. Il meurt, laissant son œuvre inachevé, à l'âge où d'autres sont en pleine maturité.

Rodin modela d'après lui une tête admirable, qu'aisément l'on s'imagine plantée sur les épaules larges et vigoureuses d'un athlète à la haute stature; mais, en réalité, Henley, esprit énergique et dominateur, habitait un corps délabré qu'il lui fallait transporter en s'appuyant sur des béquilles. Je le rencontrai et il me reçut chez lui à diverses reprises et rien n'était plus navrant que de le voir marcher en s'aidant des chaises et des meubles,

après des conversations où sa vivacité et son animation nous avaient fait oublier son état. Il déploya une activité de géant et l'œuvre qu'il laisse est en somme peu de chose; son ascendant fut énorme et tyrannique, mais comme il fut aussi tout personnel, il ne se continuera pas par son œuvre ; il laisse des disciples sans doute, mais plus du vivant de leur maître ils subirent le joug, plus vite ils s'en affranchiront maintenant que le maître a disparu.

Henley, poète et critique, eut des admirateurs enthousiastes, des partisans; il eut aussi des détracteurs acharnés, des ennemis. Ceux-ci lui refusaient injustement le mérite que ceux-là lui attribuaient avec excès, si bien qu'il ne fut jamais apprécié à sa juste valeur.

Nous n'avons certes pas l'outrecuidance de vouloir porter sur Henley le jugement définitif de la postérité. Il est trop près de nous et son influence fut trop considérable pour qu'on s'affranchisse suffisamment de certaines partialités; d'ailleurs, son œuvre est encore disséminé et l'on ne saurait que difficilement en donner une impression d'ensemble. Pendant ces quinze dernières années, Henley exerça une autorité prépondérante sur une scène que les grands premiers rôles de jadis ont quittée et qu'encombrent une foule de jeunes acteurs pleins du désir d'étonner la galerie et de s'éclipser les uns les autres; sans plus de cabotinage qu'il n'en faut à l'homme de lettres, il voulut que la comédie fût bonne et que chacun se mît à la hauteur du rôle assumé. Tous ne se soumirent pas à ce régisseur exigeant, mais ceux qui l'écoutèrent en ont tiré un précieux avantage, car il leur apprit qu'écrire n'est pas une profession, mais un art.

Henley avait fait ses classes à la Crypt Grammar School de sa ville natale; de là, il passa à l'Université de Saint Andrews, où il prit le diplôme de docteur en droit. Sa santé et des années d'hôpital l'empêchèrent d'entrer au barreau, et d'ailleurs la carrière des lettres l'attirait davantage. En 1877, il contribue à fonder et dirige un magazine, *London*, qui cesse de paraître l'année d'après. Henley y publia, sans les signer, quelques poèmes exquis que M. William G. Hutchison réimprima en 1898 dans son recueil : *Lyra Nicotiana* (Canterbury Poets Series). « Après avoir passé la meilleure part de ma vie à la poursuite de la poésie, dit W. E. Henley, dans la préface de ses *Poems*, je me trouvai (vers 1877) si absolument dénué de valeur marchande, *unmarketable*, que je dus me considérer comme battu en art, et m'adonner au journalisme pendant les dix années qui suivirent. » Et c'est ainsi que, de 1882 à 1886, il dirige le *Magazine of Art*. Enfin, en 1888, désireux de dire librement ce qu'il pense, il fonde le *Scots Observer*, qui devint peu après le *National Observer*. Dès lors, l'influence de W. E. Henley s'établit prépondérante : il s'entoure de jeunes gens de talent et mène vigoureusement le bon combat pour l'art. Toutefois, en 1893, le *National Observer* cesse de paraître; en réalité, il renaît quelques mois plus tard sous le titre de *New Review* et dure ainsi jusqu'en 1898. Les collections des deux *Observers* et de la *New Review* sont des plus intéressantes à feuilleter: on y retrouve une foule d'excellentes contributions qui ne furent pas réimprimées et l'on y rencontre les noms de presque tous ceux qui, à l'heure actuelle, se sont acquis dans les lettres la notoriété ou la gloire. Maints poèmes de Verlaine

y parurent inédits; Marcel Schwob et Paul Valéry y publièrent quelques-uns de leurs trop rares essais.

Libre de nouveau et ne pouvant se passer d'un organe où il défend ses idées, Henley prend une part active à la fondation de *the Outlook*, publication hebdomadaire à la fois politique, littéraire et artistique, où l'Impérialisme fut ardemment prêché, en même temps qu'étaient soutenues les tentatives les plus avancées en art et en littérature.

Il est à souhaiter qu'on réunisse dans un prochain avenir l'ensemble de l'œuvre de Henley. La plupart de ses articles sont éparpillés en toutes sortes d'endroits, et je doute fort qu'il soit nécessaire d'en éliminer aucun. Il collabora à un bon nombre de journaux, de revues et de magazines, et il ne doit pas être difficile de retrouver ses contributions, même quand elles sont anonymes. La versatilité de Henley fut remarquable, mais quel que fût le sujet qu'il traitât, son originalité est indiscutable. Il écrit, par exemple, une notice biographique sur J.-F. Millet pour un album de *Twenty Etchings;* en 1888, avec Andrew Lang, il publie, sans nom d'auteur, une spirituelle satire: *Pictures at Play, by two art critics;* il est chargé des « stories of the plays » d'un « historique de la pièce », pour la Galerie des Héroïnes de Shakespeare, donnée par le *Graphic;* il rédige une *Note on Romanticism* et des biographies d'artistes pour un rapport sur l'exposition internationale de l'Industrie, des Sciences et des Arts, d'Edimbourg. En 1889, il rassemble des notes historiques et biographiques pour *A Century of Artists*, à propos d'une exposition, tenue à Glasgow. En 1890, il fournit une introduction et des notes pour un album

de portraits par Sir Henry Raeburn, et, avec J.-S. Farmer, il publie *Slang and its analogues*. En 1891, tourmenté déjà par son patriotisme fougueux, il coordonne une anthologie : *Lyra Heroïca*. Car, quoi qu'il en dise, il n'est pas seulement un journaliste ; il possède une vaste érudition et un sens critique des plus sûrs, comme le prouvent les *Tudor Translations*, dont la première paraît en 1892 ; il avait en effet entrepris la réimpression de ces merveilleuses traductions de Rabelais, par Sir Thomas Urquhart, de Froissard, par lord Berners, d'Amyot, par Sir Thomas North, etc. La même année, il se chargeait du catalogue de la collection Cottier et il publiait *Three Plays*, écrites avec la collaboration de R.-L. Stevenson. Après un intervalle d'un an, il publie, en 1893, une anthologie d'*English Prose*, compilée avec l'aide de Charles Whibley; en 1895, une nouvelle anthologie : *A London Garland*, et la quatrième des pièces perpétrées avec Stevenson : *Robert Macaire*, qui d'ailleurs reparaissait avec les trois autres en un seul volume l'année suivante. En 1896, aussi, commençait à paraître l'édition nouvelle de Robert Burns, entreprise avec Mr. Henderson ; en même temps, il s'attelait à un ouvrage qu'il ne devait pas achever: une savante réimpression des œuvres complètes de Byron. Malgré toutes ces besognes, il réunissait un choix d'*English Lyrics*, de Chaucer à Edgar Poe, qui paraissait en 1897. En 1898, avec Mr. George Wyndham, il publiait les *Poems*, de Mr. Wilfrid Blunt, et c'est lui qui écrivait un avant-propos pour l'*Imperialism*, de C. de Thierry. En 1899, il présente, en une remarquable introduction, les romans de Smollett. En 1900, il préface d'un mémoire biographique les *Things Seen*, de G.-W. Steevens,

un jeune et brillant écrivain qui mourut au siège de Ladysmith; puis il édite, avec H.-F. Brown et H.-G. Dakyns, les poèmes de T.-E. Brown. Enfin, en 1902, une réédition des œuvres de Hazlitt est aussi préfacée par lui. En outre, deux volumes d'articles réunis sous le titre de *Views and Reviews*, parurent le premier en 1890 et le second en 1902.

Les œuvres poétiques de W. E. Henley sont moins volumineuses. En 1888, son premier recueil *A Book of Verses* paraissait ; puis, il publiait : en 1892, *The Song of the Sword and other Verses ;* en 1898, les *Collected Poems* et *London Types*, treize « quatorzains » pour un album de W. Nicholson ; en 1899, *Hawthorn and Lavender*, *Songs and Madrigals ;* en 1900, *For England's Sake*, *Verses and Songs in time of war ;* enfin, en 1901, la plupart de ces derniers poèmes reparaissaient en un seul volume sous le titre de *Hawthorn and Lavender, with other verses.* Au début de cette année, il publiait dans une revue, à la gloire de l'automobile, un *Song of Speed*, qui fit beaucoup parler. Une édition définitive de ces diverses réimpressions ne formerait qu'un recueil assez léger, mais, en revanche, il ne s'y trouverait guère que de beaux vers.

Dès le *Book of Verses*, W.-E. Henley fut fameux. La première partie du recueil, *In Hospital*, datée : *The Old Infirmary, Edinburgh, 1873-1875,* a pour épigraphe une ligne de Balzac : « On ne saurait dire à quel point un homme, seul dans son lit, devient personnel. » Et, en effet, le poète retrace, avec une originalité singulière, des tableaux d'hôpital, ses souvenirs d'heures douloureuses. Rien de tel encore n'avait été tenté en Angleterre et ces

poèmes captivèrent autant par leur nouveauté que par leur mérite. La technique en est curieuse : certains rappellent les formes classiques françaises; d'autres sont en vers de mesures variées et sans rime, des « vers libres » en somme, affranchis des entraves métriques, s'adaptant merveilleusement au réalisme des scènes décrites et permettant toutes les nuances qui intensifient l'émotion. Dans la seconde partie, *Bric à Brac*, le poète sacrifie à la mode, qui régnait alors chez nos voisins, de s'exercer à des versifications soumises aux plus artificielles prosodies ; il accepte les formes sévères de la ballade, du rondeau, du sonnet, avec toutes les exigences d'une métrique empruntée directement à la poésie française.

Ces difficultés, contraires au véritable génie de la poésie anglaise, ne semblaient pas embarrasser Henley. La *Ballade of a Toyokuni Colour-Print* en est une preuve.

Was I a Samurai renowned
Two-sworded, fierce, immense of bow ?
A histrion angular and profound?
A priest? a porter? — Child, although
I have forgotten clean I know
That in the shade of Fujisan,
What time the cherry-orchards blow,
I loved you once in old Japan.

As here you loiter, flowing-gowned
And hugely sashed, with pins a-row
Your quaint head as with flamelets crowned,
Demure, inviting — even so,
When merry maids in Miyako
To feel the sweet o' the year began,
And green gardens to overflow
I loved you once in old Japan.

Clear shine the hills ; the rice-fields round
Two cranes are circling; sleepy and slow,

A blue canal the lake's blue bound
Breaks at the bamboo bridge; and lo!
Touched with the sundown's spirit and glow,
I see you turn, with flirted fan,
Against the plum-tree's bloomy snow...
I loved you once in old Japan.

ENVOY

Dear, 'twas a dozen lives ago;
But that I was a lucky man
The Toyokuni here will show:
I loved you — once — in old Japan.

Il ne montre pas moins de dextérité et de finesse dans la *Double Ballade of Life and Fate*, avec son refrain :

Fate's a fiddler, Life's a dance.

Parfois, dans *Rhymes and Rhythms*, mais surtout dans *London Voluntaries*, *The Song of the Sword*, *Arabian Nights' Entertainments* et dans *Hawthorn and Lavender*, Henley s'affranchit de toute influence, répudie les formes strictes, étroites, précises qui limitent et contrarient l'inspiration : il adopte les vers irréguliers qui s'harmonisent à tous les lyrismes et à toutes les émotions tout en obéissant à des lois trop subtiles pour être codifiées, mais que le poète observe par instinct : l'inspiration y crée la forme, et c'est le véritable esprit de la poésie anglaise. Les cinq motifs de *London Voluntaries* composent un hymne splendide à la gloire de l'immense cité londonienne; la somptuosité du verbe s'y allie à la richesse du rythme.

On ne saurait ni traduire assez bien ni citer trop. Voici, au début du second motif, *andante con moto*, une description de la nuit calme et délicieuse :

Forth from the dust and din,
The crush, the heat, the many-spotted glare,

The odour and sense of life and lust aflare,
The wrangle and jangle of unrests ;
Let us take horse, Dear Heart, take horse and win —
As from swart August to the green lap of May —
To quietness and the fresh and fragrant breasts
Of the still, delicious night, not yet aware
In any of her innumerable nests
Of that first sudden plash of dawn,
Clear, sapphirine, luminous, large,
Which tells that soon the flowing springs of day
In deep and ever deeper eddies drawn
Forward and up, in wider and wider way
Shall float the sands and brim the shores
On this our lith of the World, as round it roars
And spins into the outlook of the Sun.
(The Lord's first gift, the Lord's especial charge)
With light, with living light, from marge to marge
Until the course he set and staked be run.

Et c'est le vieux fleuve qui, vêtu de matin, roule en chantant vers la mer immortelle :

... Look, ô, look ! a tangle of silver gleams
And dusky lights, our River and all his dreams,
His dreams that never save in our deaths can die.
What miracle is happening in the air,
Charging the very texture of the gray
With something luminous and rare?
The night goes out like an ill-parcelled fire,
And, as one lights a candle, it is day.
The extinguisher, that perks it like a spire
On the little formal church, is not yet green
Across the water : but the house-tops nigher,
The corner-lines, the chimneys — look how clean,
How new, how naked ! See the batch of boats,
Here at the stairs, washed in the fresh-sprung beam !
And those are barges that were goblin floats,
Black, hag-steered, fraught with devilry and dream !
And in the piles the water frolics clear,
The ripples into loose rings wander and flee,
And we — we can behold that could but hear
The ancient River singing as he goes
New-mailed in morning to the ancient Sea.

Puis, *allegro maestoso*, les derniers vers du poème :

Praise God for giving
Through this his messenger among the days
His word the life He gave is thrice-worth living!
For Pan, the bountiful, imperious Pan —
Not dead, not dead, as impotent dreamers feigned
But the gay genius of a million Mays
Renewing his beneficent endeavour! —
Still reigns and triumphs, as he hath triumphed and reigned
Since in the dim blue dawn of time
The universal ebb-and-flow began,
To sound his ancient music, and prevails
By the persuasion of his mighty rhyme
Here in this radiant and immortal street
Lavishly and omnipotently as ever
In the open hills, the undissembling dales,
The laughing places of the juvenile earth.
For lo! the wills of man and woman meet,
Meet and are moved, each unto each endeared
As once in Eden's prodigal bowers befell,
To share his shameless, elemental mirth
In one great act of faith : while deep and strong,
Incomparably nerved and cheered,
The enormous heart of London joys to beat
To the measures of his rough, majestic song;
The lewd, perennial, overmastering spell
That keeps the rolling universe ensphered,
And life, and all for which life lives to long,
Wanton and wondrous and for ever well.

Seul, Verhaeren sut, en France, célébrer la Ville avec autant de grandeur et de puissance, et les deux poètes se rencontrent dans leur commun amour de la vie *thrice-worth living*. Henley eut une idée hautaine de la dignité de l'homme; la plate humilité et la lâche résignation n'étaient pas de son goût, non pas qu'il fût un révolté, partant inutilement en guerre contre les lois immuables de la vie, mais il avait l'orgueil de son indépendance,

de sa pensée insoumise malgré sa carcasse humaine débile et douloureuse. Un des poèmes d'*Echoes* est caractéristique de cet état d'esprit : le poète, comme un martyr, y proclame orgueilleusement que ni douleurs, ni souffrances ne lui ont fait baisser la tête, et que malgré les menaces et les châtiments, il reste « le maître de son destin, le capitaine de son âme » :

Out of the night that covers me,
  Black as the Pit from pole to pole,
I thank whatever gods may be
  For my unconquerable soul.

In the fell clutch of circumstance
  I have not winced nor cried aloud.
Under the bludgeonings of chance
  My head is bloody, but unbowed.

Beyond this place af wrath and tears
  Looms but the Horror of the shade,
And yet the menace of the years,
  Finds, and shall find, me unafraid.

It matters not how strait the gate,
  How charged with punishments the scroll,
I am the master of my fate :
  I am the captain of my soul.

Il aima la vie pour tout ce qu'elle lui donna : joies et larmes, luttes et souffrances, défaites et succès :

Praise the generous gods for giving
  In a world of wrath and strife
With a little time for living
  Unto all the joy of life.

At whatever source we drink it,
  Art or love or faith or wine,
In whatever terms we think it,
  It is common and divine.

Praise the high gods, for in giving
  This to man, and this alone

They have made his chance of living
Shine the equal of their own.

Pourquoi méditer, discuter, s'attrister? Hier n'est plus, l'heure prochaine accourt, et qu'elle apporte des rires ou des larmes, il faut la vivre.

The ways are green with the gladdening sheen
Of the young year's fairest daughter.
O, the shadows that fleet o'er the springing wheat!
O, the magic of running water!

The spirit of spring is in every thing,
The banners of spring are streaming,
We march to a tune from the fifes of June,
And life 's a dream worth dreaming.

La vie est un rêve qu'il vaut la peine de rêver, et nous partons au son des fifres de juin, et sans cesse le poète répète que *the end of life' s to live*, le but de la vie est de vivre, sans restrictions, d'un bout à l'autre, et c'est le *brave, irrésistible message* qu'il annonce à pleine voix.

Life is worth living
Through every grain of it,
From the foundations
To the last edge
Of the cornerstone, death.

Parfois ces clameurs sonores, ce fracas retentissant, ces accents éclatants s'adoucissent, sans que le poète perde sa foi ardente en la beauté de croire.

What is to come, we know not. But we know
That what has been was good — was good to show,
Better to hide, and best of all to bear.
We are the masters of the days that were.
We have lived, we have loved, we have suffered...even so,

Shall we not take the ebb who had the flow?
Life was our friend. Now, if it be our foe —
Dear, though it spoil and break us! — need we care
What is to come!

Let the great winds their worst and wildest blow,
Or the gold weather round us mellow slow :
We have fulfilled ourselves, and we can dare
And we can conquer, though we may not share
In the rich quiet of the after glow
What is to come.

Ou bien c'est, dans une note un peu attristée, un regret des choses passées ou lointaines, mais un regret souriant, passager, qui ne saurait diminuer l'espoir infatigable de ce qui doit venir; non pas le remords complaisant de ce qu'on fit, mais le regret de ce qu'on n'a pas pu faire. Ils sont nombreux aussi les poèmes où se retrouve cette émotion; ils sont épars dans les divers recueils. Voici *Sing to me, sing, and sing again; Dearest, when I am dead...; Silence, loneliness, darkness; So let me hence alone...;* puis *In the year that's come and gone; Friends...old friends...; There's a regret; You played and sang a snatch of song;* c'est dans ces dispositions de tendresse virile que nous l'aimons le mieux, dans ces poèmes adressés à des êtres chers :

When you are old, and I am passed away —
Passed, and your face, your golden face, is gray —
I think, whate'er the end, this dream of mine,
Comforting you, a friendly star will shine
Down the dim slope where still you stumble and stray.

Dans l'éclat guerrier de ses trompettes sonores, ses chants plus doux et plus harmonieux se perdirent, mais on ne saurait oublier que ce combatif violent et audacieux eut pour ceux qu'il aimait toutes les douceurs et toutes les tendresses.

C'est ce mélange d'énergie autoritaire et d'affection vraie qui lui valut d'exercer autour de lui une influence subtile et irrésistible. Sa situation d'*editor* de revue le mit en rapports avec une foule de jeu-

nes écrivains qui désiraient devenir ses collaborateurs. Aucun effort ne lui semblait superflu pour obtenir d'eux le meilleur de ce qu'ils pouvaient produire : il leur conseillait telle correction, telle suppression ; il proscrivait tel mot douteux ou laid et obtenait d'eux qu'ils eussent quelque souci du style. Bien mieux, il est bon nombre d'auteurs actuels à qui Henley indiqua la voie qu'ils devaient suivre, alors qu'indécis, ils tâtonnaient et s'essayaient en des directions diverses. Il était le mineur qui, dans le gisement, découvrait le filon à exploiter et rejetait implacablement tout ce qui n'était pas le métal pur. Et il exerça jusqu'à l'exagération ce contrôle sur lui-même. Nulle part dans ses poèmes, dans ses articles de critique, il ne reste trace de gangue ni de scorie.

Les articles que contiennent ses volumes de *Views and Reviews* n'ont que quelques pages chacun, et cette brièveté est d'autant plus remarquable que le critique dit tout ce qu'il veut dire et tout ce qu'il fallait qu'il dît. Qu'il s'occupe de Dickens, de Disraeli, de Hugo, de Rabelais, de Shakespeare, de Berlioz, de Balzac, de Tennyson ou de Tolstoï, sa méthode est la même : l'homme et l'œuvre avec les défauts et les qualités, leur influence. Toutefois, sous cette apparente perfection, un péril se cache. Henley est un critique qui vous saisit, vous entraîne de vive force, mais il ne faut pas se laisser faire, il ne faut pas oublier qu'il est un polémiste, même lorsqu'il le paraît le moins. Il apprécie bien plutôt qu'il ne critique : il essaie de découvrir quelles furent les intentions de l'auteur et jusqu'à quel point il les a réalisées. Une telle méthode comporte de sérieux dangers : comment s'assurer de l'exactitude du jugement que l'on a porté ? Le critique, suivant ses

facultés, peut attribuer à l'auteur des intentions que celui-ci n'avait pas et en ignorer d'autres qu'il avait. Mais le lecteur averti ne s'y laisse pas prendre et plus il sera séduit par la rectitude et la pénétration juste du critique, plus volontiers aussi sera-t-il disposé à protester contre ses torts et ses erreurs et à les discuter, ce qui est un bien, puisqu'il lui faudra pour cela réfléchir et discuter.

Prenons, par exemple, l'étude sur George Meredith qui est une des meilleures et des plus typiques du volume. Henley énumère les qualités du glorieux auteur de *l'Egoïste* et il les lui donne toutes: « Il est, dit-il, le compagnon de Balzac et de Richardson, l'intime de Fielding et de Cervantes. » Il passe alors aux défauts, et, avec une identique générosité, les lui octroie tous : c'est injuste ou paradoxal à moins que ce ne soit purement humoristique. « Il est ennuyeusement amusant, il est brillant au point d'en être obscur, etc... » Mais évidemment Meredith a les défauts de ses qualités et l'ensemble donne un écrivain de génie, l'un des plus grands dont l'Angleterre puisse se glorifier. Dans cette double tentative, Henley ne réussit pas à résumer son auteur, dont mille autres aspects lui échappent ; alors, il s'y essaie « d'une autre façon » et conclut « il nous faut le prendre comme il le veut et comme nous le trouvons ». Certes oui, de même que vous le faites pour Shakespeare. Désespérant de mater le géant, le critique maintenant s'attaque à quelques œuvres et ses facultés et sa méthode nous forcent de nouveau à l'admiration ; d'ailleurs, en terminant, il avoue implicitement sa défaite : « Le mérite et la distinction de l'art consistent en ceci : qu'il est plus réel que la réalité, qu'il n'est pas la nature, mais l'essence

de la nature. La fonction de l'artiste est non pas de copier, mais de synthétiser, d'éliminer de la grossière confusion de l'actualité tout ce qui est accidentel, inutile, impropre, et choisir seulement pour être perpétué, ce qui est approprié et immortel. » Et George Meredith ne fit jamais autre chose.

Le jugement que Henley porte sur Hugo est des meilleurs, bien qu'il soit incomplet; il exagère l'importance d'Alexandre Dumas père ; quelques lignes sur Rabelais sont excellentes ; « si les feux de la rampe pouvaient changer de place avec le soleil, dit-il, un peu plus loin, M. de Banville risquerait de devenir un Shakespeare. » Ailleurs : « L'ambition de Balzac fut d'être omnipotent. Il voulut être Michelangelesque, et cela par la simple force de la minutie. Il exagéra scientifiquement, et fit les choses gigantesques par une plénitude microscopique du détail. » Il serait trop long de citer toutes ses opinions sur Heine, Byron, Longfellow, Labiche, Champfleury, Congreve, Fielding, Richardson, etc. ; c'est un plaisir de lire ces pages écrites dans un style merveilleux, plein de vigueur et de personnalité, émaillé d'épigrammes et d'images imprévues ; fait de phrases admirablement construites avec des mots parfaitements choisis. D'un bout à l'autre, le critique reste inébranlablement fidèle à ses idées et l'on ne saurait certes refuser à son livre « that unity that comes of method and an honest regard for letters ».

Ce dont il faut le louer surtout, à une époque où florissaient la « respectability » et l'hypocrisie, c'est d'avoir osé être sincère, de n'avoir toléré ni réticences ni compromissions, d'avoir dit toujours toute sa pensée. Quand certains amis de Steven-

son voulurent, entraînés par leur affection imprudente, offrir un culte indiscret à l'écrivain disparu dont ils défiguraient fâcheusement la réelle personnalité, Henley protesta avec virulence, réclamant pour son ami mort le droit d'avoir été un homme, d'avoir eu des défauts, des faiblesses, des imperfections. Ce n'est pas Henley qui, s'il avait essayé de la biographie, aurait mitigé, atténué, effacé, passé sous silence telle ou telle période de la vie de son héros. Vigoureusement et courageusement, il l'eût fait ressemblant, campé bien vivant devant la postérité avec sa force et sa faiblesse, ses vertus et ses vices, il l'eût dépeint, tel qu'il l'aurait trouvé, et il ne se serait laissé aller à aucune sentimentalité, à aucune sensiblerie; il aurait dit toute la vérité.

M. Marcel Schwob, qui connut beaucoup Henley, nous résumait ces jours derniers son jugement sur le grand disparu et nous reproduisons ici ces quelques lignes autorisées : « Henley a été essentiellement un fécondateur; il a donné bien des idées à Stevenson et à Kipling (Cf. *The Finest Story in the World*) — c'est lui qui a trouvé Wells et Morrison. Son action patriotique a été considérable. Il a été un régulateur de la langue et du style; il a remis à la mode le XVIIIe siècle anglais et le vrai génie d'*humour* anglais depuis Ben Jonson jusqu'à Dickens. C'est un grand homme de lettres et le plus parfait des *poetæ minores* de l'ère victorienne ».

Henley fut, dès le début et jusqu'au dernier moment, l' « antithesis of Grocerdom, the Uncanmonplace incarnate », le champion de ce qui est beau, sincère, original; et autant par son attitude dans la vie que par ses œuvres, il s'est acquis dans l'his-

toire littéraire de l'Angleterre une place très grande et la postérité la lui attribuera définitivement.

HENRY-D. DAVRAY.



LA
RÉALITÉ AMOUREUSE

—

I. Conception d'une réalité morale d'origine théologique.— Conception d'une réalité morale objective et naturelle, distincte de l'activité qu'elle régit. — Conception moniste et subjective de la réalité morale : la même énergie vivante qui invente cette réalité en fixe aussi la loi.—II. Critique de la conception d'une réalité morale objective : le rationalisme. —Critique du romantisme considéré comme un cas de rationalisme dans l'ordre de la sensibilité. — La réalité amoureuse dans le milieu biologique,— dans le milieu humain. — Le romantisme, concevant autres qu'elles ne sont les conditions de la réalité amoureuse, compromet l'existence de cette réalité. — III. Illustration de la thèse : *les Amants de Venise.* — IV. Confusion, sous une même diathèse, du rationalisme et du romantisme. — En quoi ces maladies de l'esprit sont utiles : elles nous apprennent qu'au cours de son évolution l'humanité a su créer, par des moyens mensongers, une réalité sentimentale et morale qui a su lui plaire.— Recherche, en vue de perpétuer ces réalités, d'une forme nouvelle de l'illusion.

I

Il en est des réalités du monde moral comme il en est de celles du monde qui tombe sous nos sens. Les unes et les autres, sans doute, sont de même nature, elles reconnaissent une même origine et se sont formées par les mêmes moyens.

Mais tandis que les réalités du monde sensible, plus anciennement constituées, nous semblent immuables, tandis qu'elles affectent, d'une façon presque identique, tous les organismes, les réalités du monde moral, plus récentes, sont loin d'avoir atteint le même degré de fixité. Les hommes s'entendent sur ce qui est blanc ou

noir, ils ne s'entendent pas sur ce qui est bien ou mal. Or, ce défaut d'entente en ce qui touche à la réalité morale et qui la montre, au regard critique, incertaine et muable, laisse voir encore comment elle s'est constituée, par quels procédés elle a réussi à s'objectiver. En même temps, ce jour projeté sur l'origine de cette forme particulière et dernière venue de la réalité permet de soupçonner quelle put être la genèse de toutes les autres formes du réel.

Nous voyons bien que toute réalité morale implique comme éléments une impulsion et un frein qui, modérant l'impulsion, la définit. Nous voyons bien que les hommes ont créé jusqu'ici leur réalité morale au moyen de partis pris volontaires s'opposant dans une mesure déterminée à la liberté des instincts. Nous voyons encore que ces partis pris de la volonté se sont fondés, sous le jour de la motivation consciente, sur des illusions entraînant la croyance, sur quelque conception imaginaire quant à l'origine de cette réalité morale, conception qui, fécondée par l'assentiment unanime, eut force de loi.

Cette conception fut d'abord théologique. On imagina une réalité morale créée par Dieu ou par les dieux et cette imagination engendra le parti pris autoritaire nécessaire à la vie. En vertu de la volonté divine un acte fut bon ou mauvais et la croyance en l'origine divine du décret eut pour effet de façonner cette réalité morale dont on présumait qu'elle existait déjà.

Au regard de cette conception qui a survécu à l'époque de ses origines, l'idée morale est telle en vertu de la volonté arbitraire de la divinité, volonté antérieure au droit et à l'équité et qui fixe le droit et l'équité. « Les dieux l'ordonnent, les dieux le défendent », tel est l'unique argument qui sculpte dans l'esprit des premiers hommes les contours de la réalité morale, les formes du bien et du mal. Ces prescriptions qui contrarient le plus souvent les instincts les plus forts, n'impliquent aux origines aucune justification rationnelle : on n'imagine point qu'elles soient en elles-mêmes bonnes ou mauvaises,

mais leur valeur réside uniquement en ce qu'elles sont réputées commandées par les dieux.

§

Or, on constate historiquement que, peu à peu,à cette conception théologique en succède une autre. Celle-ci consiste en une nouvelle croyance, la croyance que la réalité morale a une existence objective, un « en soi », qu'il y a une forme naturelle de la moralité.

A la conception d'une réalité théologique de la morale se substitue donc la conception d'une réalité naturelle. On pourrait voir naître cette conception à quelque époque de toutes les civilisations dont la mémoire et l'image sont parvenues jusqu'à nous. Mais comme on se propose ici non pas d'en faire l'histoire, mais de la dépeindre et de la caractériser de manière à la différencier des autres conceptions du réel, on va se contenter de la signaler dans une de ses manifestations les plus récentes et peut-être aussi les plus typiques.

Cette manifestation s'est produite,—elle est parvenue du moins à son apogée, — au cours du XVIIIe siècle; elle a engendré une forme nouvelle de la sensibilité, que l'on peut nommer la sensibilité rationaliste, et dont Kant et Rousseau, avec des nuances diverses, apparaissent les protagonistes. A la suite de Kant, cette conception a pris corps, avec les philosophes, dans le domaine moral. Sous l'inspiration de Rousseau elle s'est objectivée plus spécialement, avec l'aide de la littérature, dans le domaine sentimental. Il existe, selon Kant et le rationalisme moral, une idée du bien pourvue d'une réalité objective, qui n'est pas un produit de l'activité humaine, qui ne peut être autre qu'elle n'est, que l'homme distingue dans une catégorie de sa raison et à laquelle il a le devoir de se conformer. Il existe, selon Rousseau, une forme objective et normale des sentiments et des instincts, forme fixée par la nature et gravée dans la conscience, qui ne doit rien à l'élaboration sociale, que l'état de société au contraire a eu pour effet de corrompre et dont

la souveraineté ne doit être contrainte par aucune défense extérieure.

Cette conception d'une réalité morale confondue avec la nature et existant en soi n'exclut pas nécessairement le déisme. Mais tandis qu'au regard de la conception précédente il semble bien que la volonté arbitraire des dieux eût pu aussi bien lui donner une autre forme (paganisme, polythéisme, judaïsme primitif, catholicisme dogmatique), il apparaît dans la conception nouvelle qu'elle ne saurait être autre qu'elle n'est : voici que la volonté divine est tenue de la sanctionner et n'intervient, à vrai dire, que pour la vivifier (protestantisme, rationalisme, spiritualisme). Aussi, si cette conception d'une réalité naturelle n'exclut pas nécessairement le déisme, elle peut fort bien s'en passer. Il est aussi aisé d'accorder l'existence objective à l'idée d'une loi morale naturelle que de l'attribuer à l'idée divine : certains esprits pensent avoir accompli un grand progrès et s'être singulièrement affranchis du joug théologique après qu'ils ont dépassé cette étape.

Pourtant cette simplification, qui est l'aboutissement logique de toute conception objective de la réalité morale, est, à vrai dire, l'exagération et l'aggravation du point de vue théologique. L'essentiel de ce point de vue consiste en effet en ceci qu'il implique un dualisme et distingue deux entités dans le monde : d'une part, une énergie, un principe actif doué de mouvement, de l'autre un principe législatif, ayant une existence réelle et séparée, et imposant à cette énergie sa direction. Or, tant que le principe législatif demeure subordonné, au cours de la conception théologique, à la volonté indépendante des dieux, il conserve bien à l'égard des hommes tout son pouvoir de contrainte, mais cette conception laisse place, en ce qui touche au réel lui-même, à la possibilité d'un changement : un caprice divin peut intervenir, à tout moment, assignant à la réalité morale une forme nouvelle et des directions nouvelles. Au contraire, dès que, sous le jour de la conception objective du réel, le

dieu lui-même se voit subordonné à la loi ou qu'il est supprimé pour laisser place à la loi, la réalité se voit prise dans un mécanisme inflexible. Cette conception d'une réalité naturelle et objective, par laquelle ceux qui la forment pensent avoir échappé à la théologie, implique donc, renforcé et rétréci, le dualisme qui est l'âme du point de vüe théologique. Elle implique la croyance qu'il existe, au-dessus de l'activité du monde, un principe différent de cette activité, et qui la régit. Toutes les représentations plus ou moins différentes que les philosophies se forment tour à tour de ce principe ne sont que des nuances de ce même point de vue qui imagine en dehors et au-dessus d'une énergie vivante que l'on voit incertaine, hésitante, en quête de sa destinée, et l'inventant, et la créant, un θεος, un λογος immuable, fixant la loi de cette énergie.

§

A ces deux conceptions de même nature touchant le réel s'en oppose une troisième, qui trouve, dans le fait même de son antagonisme, les termes de la formule qui la définit. Par opposition au dualisme qu'impliquent les deux autres, elle est, de la réalité, une conception moniste. Elle consiste en cette appréciation : la même énergie vivante qui crée la réalité au cours et parmi les avatars d'une évolution hasardeuse, crée du même coup la loi de cette réalité. Cette énergie n'est plus soumise à une législation fixée par un être différent d'elle-même, mais elle promulgue elle-même les décrets de cette législation à mesure qu'à travers une série de tâtonnements, de réussites heureuses et d'inventions ingénieuses, elle parvient à se formuler et à vivre. Les seules causes qui la puissent influencer sont les démarches mêmes accomplies par elle antérieurement, et ce, dans la mesure où ces démarches conditionnent ses directions futures.

A défaut de cette loi objective imaginée par les esprits théologiques pour expliquer la formation du réel, à défaut de cette loi qu'infirment toutes les anomalies que pré-

sente à un œil non prévenu l'observation de la vie, la production de la réalité se montre le résultat d'une rencontre entre les différents états de division du sujet, soit métaphoriquement, entre les divers fragments de la substance vivante répandue dans l'univers. Cette rencontre est caractérisée par des accords et des conflits, des faits de convergence et de divergence, par des faits de répétition intéressant des ensembles de plus en plus vastes et ayant pour effet de systématiser des parties de matière ou de mouvement en un tout qui va émerger désormais parmi le chaos originel et lutter avec avantage contre tout ce qui est épars encore et inorganisé. Ainsi semble-t-il que l'on ne puisse attribuer, aux origines, quelque influence créatrice qu'au hasard qui, là où il engendre des faits de convergence et de systématisation, crée, au-dessus de lui, de nouveaux facteurs, des faits d'inégalité, des faits de suprématie. Ceux-ci interviennent alors et participent, favorisés ou contrariés toujours par le jeu persistant de l'aléa, à former des réalités plus parfaites. Ainsi la vie ne s'organise pas en vertu d'une loi du bien de la meilleure façon qu'il serait possible, mais les divers fragments qui parviennent à se systématiser présentent par ce seul fait l'image d'une perfection confondue absolument avec leur réalité.

L'idée de loi se montre ainsi un aboutissement, un succédané de l'évolution, au lieu d'en être le principe directeur. Ceci établi, un tel concept n'en conserve pas moins un intérêt considérable à l'égard de toutes les réalités dont l'évolution est parvenue à son terme. Celles-ci n'acceptent plus de modification sans en être brisées, elles évoluent, naissent, meurent et se renouvellent selon un ordre toujours identique. Les modes qu'elles ont créés, à mesure qu'elles élaboraient leur propre réalité, semblent maintenant les régir; elles ne peuvent plus s'en écarter sans s'affaiblir ou mourir; elles semblent ainsi soumises à une finalité. La science applique donc avec succès l'idée de loi à toutes les réalités de cette nature et de cette maturité; or ces réalités

nous en sommes environnés et elles composent le tuf solide de l'existence : telles sont les réalités intellectuelles touchant le temps, l'espace et les principes logiques, telles sont les réalités astronomiques, telles sont les réalités biologiques en ce qui touche, par exemple, les animaux constitués en espèces invariables. C'est dans la contemplation de cette part ordonnée de la vie que les esprits théologiques ont formé leur conception d'une finalité universelle imposée à la réalité vivante par une loi objective. Parce que les choses sont devenues telles, ils ont imaginé qu'elles devaient nécessairement devenir telles. Ils ont fermé les yeux au spectacle hasardeux de la genèse et ont prétendu appliquer à des phénomènes susceptibles encore d'évoluer, tels que les sentiments moraux, une loi de finalité qui ne vaut que dans certains cas, à l'égard de certaines classes de phénomènes fixés par la durée.

II

Ainsi ce qui sépare expressément la conception positive et empirique du réel, de la conception théologique, c'est l'acceptation ou le rejet d'une finalité qui serait imposée à l'énergie vivante par un but extérieur à elle-même et immuable. Le fait d'accepter ou de repousser l'idée de cette finalité maîtresse, le fait plutôt d'imaginer avec les uns que la vie déjà possède un sens, qu'il le faut découvrir et qu'il faut vivre en conséquence, ou d'estimer avec les autres qu'il importe de créer un sens à la vie, voici la grande distinction qui établit entre les esprits une ligne de partage : d'un côté de cette balustrade, sont tous les esprits théologiques, de l'autre, tous ceux du mode nouveau.

Parmi les esprits théologiques, les rationalistes sont les plus typiques et les plus caractéristiques, car c'est précisément dans l'ordre des sentiments moraux, c'est-à-dire dans l'ordre des réalités les plus inachevées, les plus capables de se modifier encore, qu'ils en appellent à une loi supérieure à l'activité qu'elle régit et qui lui

fixerait des modes invariables. Il existe à ce sujet une équivoque sur laquelle on n'insistera jamais assez jusqu'à ce qu'elle soit dissipée : le rationalisme se donne en effet et se prend pour une forme progressive de la pensée philosophique parce qu'il croit avoir débarrassé la conception théologique de son aspect anthropomorphique. Il croit ainsi l'avoir épurée. Il ne l'a en réalité qu'obscurcie et aggravée de métaphysique au sens le plus défavorable du mot. Il est vain, en effet, de prétendre échapper à l'anthropomorphisme dans l'ordre des spéculations de l'esprit, car la signification du terme n'est point restreinte à désigner l'emploi des images plastiques : l'homme ne conçoit rien en dehors des formes de sa pensée; ses idées les plus subtiles portent ce caractère inaliénable d'anthropomorphisme; elles ne s'en dépouillent que pour perdre en même temps le caractère intelligible. La qualité de l'esprit positif consiste à savoir cela, et que tout effort pour sortir des formes humaines de la pensée est mysticisme. L'idée *Loi* au sens métaphysique que lui donne le rationalisme est, au même titre que l'idée *Dieu*. une falsification, dans le but d'atteindre l'absolu, d'un procédé de connaissance dont, au cours d'une analyse précédente, on a montré l'utilité et la légitimité dans le domaine du relatif. La substitution à l'idée *Dieu* de l'idée *Loi* telle qu'elle s'exprime dans l'impératif Kantien ne semble donc un progrès intellectuel que si l'on est dupe d'un artifice de langage. En fait, elle consacre, ainsi qu'on l'a montré, avec un absolutisme croissant, cette conception dualiste en laquelle réside l'essentiel du point de vue théologique.

Ce n'est pas assez de signaler le lien étroit de parenté qui existe entre la forme théologique et la forme objective de l'idée morale. Il convient de noter dès maintenant que les formes théologiques sont à vrai dire seules créatrices d'une réalité morale quelconque. En fait, historiquement, une conception objective d'une réalité de cette nature ne se formule jamais qu'à la suite de longues périodes durant lesquelles a régné une conception pure-

ment théologique du réel. C'est au cours de ce règne théologique que se précise l'objet de la morale : le rationalisme ne fait jamais rien de plus que découvrir cet objet même là où la théologie l'a placé. L'ayant découvert, il nie ses origines merveilleuses, mais il ne sait pas lui restituer sa véritable généalogie et le rattacher à l'utilité physiologique ou sociale dont il est le produit.

Montrer que les rationalistes Kantiens, aussi bien que les philosophes de l'encyclopédie, ne découvrirent dans la Raison ou dans la Conscience l'idée du Bien que parce que la matière, les éléments et la forme de cette idée avaient été préalablement créés, inventés et modelés par l'instinct social, sous le couvert de la théologie apportant l'illusion nécessaire, montrer que le rationalisme moral comporte ainsi une illusion à deux degrés et perpétue les procédés de la théologie au delà de leur utilité, c'est ce qu'on s'est efforcé de faire en quelques chapitres d'un précédent livre, « de Kant à Nietzsche ». On va s'appliquer ici à faire voir que la conception de la réalité sentimentale a subi une crise analogue. Restreignant cette analyse à la conception de l'amour, on va faire voir que le romantisme est, sous le jour des développements qui précèdent, un cas du rationalisme dans l'ordre de la sensibilité.

§

On vient de dire que le rationalisme se fonde sur une fausse conception de la réalité morale. Il pose comme une entité objective et simple, existant par elle-même, une idée du bien et du mal dont la genèse est infiniment complexe et qui est le résultat instable d'un conflit entre les instincts individuels et les contraintes sociales et religieuses. Le romantisme repose sur une fausse conception de la réalité sentimentale. Il pose comme une entité objective et simple, existant par elle-même, l'instinct de l'amour, tel qu'on le rencontre ciselé, mis au point de la civilisation et transmué en une sorte d'œuvre d'art par ces mêmes contraintes sociales et religieuses. Dans les deux cas une chose infiniment compliquée, dont il est

possible pourtant avec un peu de soin d'analyser les ressorts, est prise grossièrement pour un sentiment simple, inné, situé hors de l'évolution et de la réalité empirique. Dans les deux cas une chose qui est un compromis entre des tendances contraires est prise pour une tendance unique. Dans les deux cas, en retranchant quelques-unes des forces antagonistes dont le conflit constituait en leur point d'équilibre une réalité humaine, croyant fortifier et sanctifier cette réalité, on supprime les conditions de son existence.

§

Le sentiment de l'amour sous la forme raffinée où on le rencontre au moyen âge et dans les temps modernes reconnaît pour matière première, aux premiers stades de la biologie, le pur instinct de reproduction. Il apparaît aux origines comme une conséquence ou une contrepartie de la nutrition, et ces deux fonctions semblent alors composer la vie totale de la matière vivante dans la cellule. Dans les organismes pluricellulaires et à mesure qu'en s'élevant dans l'échelle animale la vie se complique, cette fonction de reproduction devient l'apanage de quelques-unes seulement des cellules de l'organisme. Celles-ci sont constituées désormais en groupes distincts, évoluant, parmi d'autres groupes distincts, préposés ceux-ci à d'autres fonctions et qui tendent, luttant pour la puissance, à intéresser à leur développement l'activité générale de l'individu. Dès lors, la fonction amoureuse n'est plus qu'une province dans la confédération que forme l'animal tout entier. Longtemps encore au cours de l'évolution biologique elle va conserver l'hégémonie sur les autres provinces dont l'activité semble avoir pour seul but de l'entretenir. Mais à mesure que les espèces s'élèvent elle va céder une place de plus en plus importante à d'autres modes de l'activité. Ce sera alors une condition de vie pour l'animal dont elle dépend qu'elle soit limitée, dans une certaine mesure, par ces autres modes de l'énergie, qu'elle ne s'exerce par exemple qu'en un temps déterminé : et voici déjà une forme de la

morale de l'amour constituée par le seul jeu des énergies de l'organisme. D'autres formes, où apparaissent déjà des influences sociales, se dessinent dans l'animalité même qui admet selon les espèces polygamie ou monogamie : si le bélier, si le taureau, si le coq sont résolument polygames, le lion, le cerf, la tourterelle vivent par couples. Il en est de même de beaucoup d'autres espèces, et, chez les unes, le mariage semble être indissoluble et durer la vie entière ; chez d'autres, il semble n'avoir d'effet que pendant la durée d'une ou de quelques saisons. La ressemblance est grande, on le voit, avec les couples humains; il n'est pas, s'il faut en croire les zoologistes et les observateurs des mœurs animales, il n'est pas jusqu'à la fidélité entre les époux qui ne présente ici à peu près le même degré de rigueur, — sans plus ni moins, — que chez l'homme. Il reste que la monogamie, comme forme de l'instinct de reproduction chez l'animal, nous montre déjà une transformation capitale des manières d'être les plus anciennes de l'amour. A l'instinct qui pousse primitivement tous les mâles vers toutes les femelles, voici substitué un mode qui donne une apparence toute nouvelle à la réalité amoureuse et qui la particularise singulièrement.

§

Il faut donc noter que, dans le règne animal lui-même, se distinguent des types divers de cette réalité instinctive de l'amour, des types dont on ne saurait vraiment en vertu de quel critérium décider lequel est le plus conforme à la nature. Il apparaît bien ici que cet instinct de l'amour est une réalité encore en pleine évolution, qui se prête à des transformations incessantes, dont la norme est à déterminer avec chaque espèce nouvelle, parfois même avec les circonstances qui modifient les conditions de vie d'une même espèce. Il n'en est pas autrement avec l'homme et le nouveau facteur que l'on voit apparaître dans ce milieu, le facteur moral, ne fait que confirmer cette appréciation. Tandis qu'il n'existe chez l'animal, en matière de mœurs, que des états de

fait, que tout état de fait et tout changement à cet état nous semblent ici également normaux, nous voyons chez l'homme que les états de fait sont accompagnés de jugements et d'évaluations qui, au nom de ce qui doit être, approuvent, condamnent, tendent à modifier ce qui est. Or si l'on observe que ces appréciations morales diffèrent d'une race à une autre, d'un pays à un autre et, parmi les mêmes races ou dans les mêmes pays, d'un temps à un autre, il nous faut conclure qu'elles ne manifestent pas autre chose que la malléabilité, la possibilité d'évolution demeurées chez l'homme comme chez l'animal en ce qui touche aux formes de l'instinct amoureux. Ces prescriptions, ces conceptions anticipées, diverses et muables, ces impératifs changeants ne sont pas autre chose que le prolongement, sous le jour de la conscience de l'évolution commencée parmi les centres obscurs de la physiologie. Elles nous avertissent derechef qu'avec la réalité amoureuse nous touchons à un phénomène qui en ses extrémités n'a pas fini d'évoluer, n'est pas fixé et ne s'est point créé une finalité inflexible.

L'homme ne semble donc pas avoir inventé des modalités de l'amour qui soient demeurées inconnues aux sociétés animales. Il est toutefois possible, dans ce nouveau milieu, de déterminer ces modalités avec une précision plus grande, par où elles nous apparaissent plus caractéristiques, parce que le phénomène de conscience qui les accompagne est de nature semblable à l'acte conscient par lequel nous les saisissons et tentons de les analyser.

De tous ces modes, le plus particulier et auquel ont tenté de s'identifier les autres modes supérieurs de l'amour, c'en est un, à la vérité, qui semble n'emprunter ses éléments qu'à la seule physiologie. Il apparaît, lorsque, indépendamment ou à l'encontre de toute contrainte sociale, un individu voit toute sa sensibilité amoureuse confisquée au profit d'un autre individu particulier et déterminé, de telle façon qu'elle ne peut être assouvie que par la possession de cet unique individu, de telle façon

que la colonie de cellules amoureuses enfermée dans sa périphérie semble ne pouvoir frayer qu'avec une colonie particulière d'autres cellules déterminées, enfermées elles aussi dans la périphérie d'un être déterminé. Ce mode de l'amour on va le nommer, pour préciser le cas d'un seul exemple concret, le mal de Phèdre. C'est un phénomène fort ancien et qui toujours frappa singulièrement les imaginations. Par ses caractères tranchés, par son relief fortement accusé, par son origine purement physiologique, semble-t-il, bien que le pouvoir d'imaginer ajoute peut-être chez l'homme à sa violence, il est la forme la plus typique qu'éveille dans les esprits l'idée de passion amoureuse. Les romantiques, quand ils formèrent leur conception de l'amour, eurent les yeux fixés sur ce modèle.

Cette passion fatale peut-elle pourtant être considérée comme une forme plus particulièrement objective et naturelle de l'amour? Que dire alors de cet appétit plus général qui, à des stades moins élevés de la vie animale, pousse les sexes sans choix individuel l'un vers l'autre? Que dire de ce brutal instinct dont l'impétuosité persiste encore chez les espèces supérieures, demeure chez l'homme, malgré l'opposition habituelle des morales, et se montre ici, à vrai dire, le plus souvent, l'apanage de la santé physique? A moins de refuser à ces formes plus anciennes de l'instinct sexuel le caractère naturel, il reste que le mal de Phèdre, ce mode de la passion amoureuse exclusive et spécialisée, n'est ni conforme, ni opposé à un *en soi* naturel et objectif et qu'il réalise seulement un état de fait viable, où des instincts opposés, se rencontrant et se faisant équilibre, dessinent les contours d'un phénomène passionnel saillant et manifeste.

Il faut déjà faire remarquer ici que cette forme violemment passionnelle de l'amour, en faveur de laquelle le romantisme invoquera un droit de liberté, ne nous donne pas lui-même cet exemple de liberté, il faut noter que les éléments physiologiques qui semblent seuls en

jeu ici, nous enseignent au contraire la tyrannie et nous montrent la contrainte comme un moyen de forger les réalités fortes. Le mal de Phèdre, durant le temps qu'il s'exerce, consacre, par le seul jeu des instincts ou de pouvoirs chimiques dont l'analyse nous échappe, une restriction inouïe, et dont nulle contrainte sociale n'égalera par la suite la rigueur, à la liberté d'un instinct sexuel plus ancien et d'une passion de volupté accoutumés longtemps à s'assouvir sans frein. Il nous montre donc seulement une forme particulière de cet instinct de volupté, endigué par des contraintes dont nous ignorons la nature, recevant la forme particulière que nous lui voyons des obstacles qu'il rencontre et qui, limitant son expansion, augmentent son impétuosité vers la seule issue qui lui demeure ouverte.

A côté de cette forme de l'amour créée dans l'homme par la physiologie, en voici d'autres créées par l'intervention sociale. Au cours des âges, selon la diversité des climats et des circonstances, avec l'appui et par le moyen des religions et des lois, l'utilité sociale a ciselé, dans la matière brute de l'instinct, des motifs divers et voici, tour à tour, accompagnées de rites et de pratiques parfois singulières, la promiscuité primitive faisant place à la polygamie, puis aux différentes formes de la monogamie tempérée par le concubinat, la prostitution et l'adultère. Parmi les peuples de l'Europe chrétienne, tout l'effort social semble tendre à consacrer dans l'humanité l'état monogame. Non seulement les lois civiles et religieuses, longtemps confondues, prohibent, en faveur du mariage d'un seul avec une seule, les autres modes possibles de l'association amoureuse, mais, à côté des prescriptions positives, à côté des sanctions qui les accompagnent, à côté de cet ensemble de mesures impératives qui ont pour effet de situer cette forme légale de l'amour en un rang privilégié où le plaisir s'accorde avec l'intérêt et la commodité, on observe aussi dans le même sens une intervention de la propagande littéraire et de la mode. Toute la littérature de la chevalerie et des cours

d'amour va à imposer aux esprits un idéal déterminé de l'amour. Et si cette conception ne se confond pas absolument avec celle que favorisent les Etats, si elle n'identifie pas complètement l'amour avec le mariage, elle n'en introduit pas moins dans ce sentiment l'obligation d'une fidélité et d'une constance réciproques qui ont pour effet de le spécialiser dans le même sens que font les lois. Le sentiment de l'honneur, si énergiquement cultivé à cette époque, fortifie de ses sanctions intimes et publiques cette conception de la passion amoureuse où collaborent, avec les impulsions de l'instinct physiologique, des motifs d'aimer tirés de la considération des vertus morales et des qualités intellectuelles.

Faut-il donc ici encore s'insurger et prétendre que cette conception monogame de l'amour, parce qu'elle est favorisée alors par la loi et la coutume, est contraire à la nature ? De quel droit, puisque nous voyons l'animalité même aboutir, non point exceptionnellement, mais d'une façon fréquente, à l'état de fait que cette conception préconise ? De quel droit, puisque nous avons vu naître, issues d'un débat où la physiologie seule intervient, en dehors et à l'encontre de toute préoccupation morale, telles passions exclusives assez fortes pour déterminer au suicide des êtres empêchés de les satisfaire ? Faut-il donc d'autre part affirmer que cette conception est conforme à la nature des choses et réalise un idéal naturel? De quel droit? demandera-ton comme précédemment, lorsque la nature nous montre avec une même impassibilité des exemples contraires où la matière vivante, animée du seul désir de se multiplier, mêle les êtres sans choix, lorsque nous voyons le fait de cette impulsion sexuelle générale, dominant toute sélection particulière, persister chez les espèces les plus élevées. Il reste donc encore que cette conception, avec l'arbitraire qu'elle comporte, est une des réussites où, à un moment donné de l'évolution et de l'histoire, se manifeste avec quelque durée une forme spéciale et déterminée de la réalité amoureuse. Il reste encore que cette forme se montre ici

ce qu'elle se montre ailleurs : un compromis entre un instinct d'expansion et de reproduction, propre à la vie et très ancien, et d'autres tendances plus récemment apparues et avec lesquelles cet instinct plus ancien est tenu de transiger. Il reste enfin que l'instinct amoureux, matière première de la vie, père de tous les autres instincts, indestructible comme la vie même, n'a point reçu encore une forme fixe et hiératique, qu'il se montre à ses extrémités, malléable, accommodant et susceptible de s'assouplir au gré de la fantaisie nombreuse des circonstances.

Cette souplesse a fait ses preuves dans un milieu purement physiologique, où l'instinct le plus primitif de l'amour s'est laissé modifier par des influences qui ont su le contraindre. Il n'y a pas lieu de s'étonner qu'elle persiste dans le milieu humain où des influences mentales, des représentations anticipées se montrent les prolongements et les équivalents, sous le jour de la conscience, du débat purement physiologique des origines. De leur parenté avec cette action physiologique dont elles sont les masques, les conceptions que l'homme se forme sur l'amour tiennent leur pouvoir de changer dans une certaine mesure la forme des sentiments amoureux.

§

Cette action impérative des influences mentales ainsi justifiée, on constate que, mis au point et sculpté par la contrainte des lois, du christianisme, de la coutume et de la littérature, l'instinct amoureux s'est trouvé être, parmi les peuples civilisés de l'Europe moderne, une réalité sentimentale où se mêlèrent, au gré d'un art mûri par les siècles, la violence des instincts primitifs, la douceur et le raffinement des sentiments esthétiques et moraux, une réalité, d'autre part, qui trouvait le plus souvent sa place avec aisance parmi les autres réalités sociales en sorte qu'elle engendrait à la fois des vertus et du bonheur.

En présence de cette réalité heureuse, admirable ouvrage, et artificiel, de la patience et de l'ingéniosité humaines, faite du juste assemblage de tendances contra-

dictoires, le romantisme a cru à l'existence d'une réalité objective, innée dans le cœur de l'homme. Cette forme spiritualisée de l'amour, produit d'un immense labeur de l'imagination poétique et des suggestions religieuses et sociales sur des formes instinctives affinées déjà au cours de l'élaboration physiologique, le romantisme l'a confondue avec un instinct naturel existant de toute éternité.

Il a nié au profit d'une hypothèse métaphysique le lent et hasardeux travail de coordination des éléments multiples de la vie. A la manière de la théologie, il a vu des entités souveraines et permanentes là où n'existent que des réussites passagères et qu'un effort continu de la volonté parvient seul à faire durer. Poussant à bout cette fausse conception sur la nature des choses, le romantisme en est venu à imaginer que l'amour produirait d'autant mieux ses conséquences bienfaisantes au point de vue du bonheur humain, engendrerait d'autant mieux dans les cœurs les vertus présumées inhérentes à sa nature qu'il serait délivré des contraintes dont on a vu qu'elles contribuèrent à le former. Parce qu'ils ont pris pour un sentiment simple, un instinct humain d'une extrême complexité, les romantiques ont cru pouvoir élaguer autour de ce sentiment tout ce qui était apport des conventions sociales ou religieuses, tout parti-pris, tout apprêt volontaire et, ce faisant, ils ont supprimé les conditions indispensables à la formation de ce sentiment mis au point de perfection qui les avait séduits. Une telle confusion peut être comparée exactement à l'illusion d'un éleveur qui, ayant fait naître des hybrides par le croisement d'animaux choisis parmi des espèces voisines, croirait posséder une race naturelle et prétendrait la perpétuer en unissant entre eux les produits inféconds de ces croisements. Les sentiments humains, dès qu'ils parviennent à la complexité qu'ils revêtent dans le monde moral, sont ces êtres hybrides qui ne parviennent pas à se reproduire eux-mêmes et dont il faut sans cesse et à nouveau créer le type par le

rapprochement des circonstances et des conditions dont leur existence dépend. A l'application, la sentimentalité romantique, fondée par la méconnaissance de sa propre réalité, et soustraite à sa genèse artificielle, aboutit à l'impuissance. Elle se supprime elle-même.

En fait, on peut observer que la conception romantique de l'amour s'est montrée impuissante à sauvegarder et à faire vivre sa propre réalité, constituée naguère par un concours de circonstances dont elle reniait quelques-unes. Impuissante à créer, elle s'est montrée un agent de dissociation aussi bien à l'égard des formes sociales de l'amour qu'à l'égard de cette passion intense et exclusive qui s'est constituée aux sources de la physiologie. En exaltant dans la passion amoureuse la part instinctive qu'elle comporte, en affranchissant cette passion de toute règle et de toute contrainte, elle a discrédité les formes légales de l'amour. Mais en proposant pour idéal et comme une vertu cette passion exclusive, intense et dramatique dont les hasards des combinaisons physiologiques ne font éclore quelques cas qu'à titre d'exception, elle a excité les imaginations à la parodie.

Un tel excitant ne se rencontre pas auparavant. Jusqu'à l'époque du triomphe de la conception romantique, la passion, loin qu'elle soit objet de désir, est réputée fléau : car elle asservit à ses fins l'activité tout entière d'un être qui dès lors perd le libre exercice de ses autres instincts et des facultés diverses par où il accomplissait sa fonction humaine ; et, le plus souvent, elle le met encore en guerre avec les réalités sociales qui l'environnent. C'est ainsi que la littérature antique ne fait point grand état de l'amour et des guerriers qui s'y abandonnent. Pâris apparaît dans l'Iliade comme un héros sans noblesse. La passion demeure ici l'apanage de la femme. Encore est-elle dépeinte sous un jour redoutable : elle est funeste aux cœurs qu'elle envahit et voici jusqu'à nos oreilles la plainte d'Ariane et de Didon. Homère et les poètes lui attribuent tous les symptômes d'un mal physique et c'est bien le mal de Phèdre, tel que Racine nous l'a restitué,

selon les modes de sa fatalité tragique : une possession qui ne diffère point, par la façon dont elle s'abat sur un être, des fureurs qui s'emparent d'Oreste. Le moyen-âge ne s'en fait pas une idée bien différente : il y voit les conséquences d'un ensorcellement, d'un maléfice. Mais une telle attitude à l'égard de la passion nous garantit son authenticité lorsque nous la voyons s'abattre sur un être. C'est bien alors l'oiseau de proie qui fond sur la fuite inutile de sa victime. Nous reconnaissons sur la chair en émoi les marques véridiques et sanglantes de l'étreinte. Un tel spectacle nous émeut et nous séduit encore par sa violence. Il composa toujours une tragédie d'une admirable beauté par la simplification qu'il introduit dans tous les ressorts d'un organisme tendus vers un seul but.

Le Romantisme qui, entre autres fautes de critique, confondit les plans de l'esthétique avec ceux de l'éthique, ne vit dans cette passion que l'admirable intensité qui s'y révèle. Il renversa à son endroit l'attitude des imaginations. Elle était un objet d'effroi, il en fit un objet de désir. Mais, par là, il supprima l'obstacle qui faisait sa violence et sa beauté, contre lequel, se brisant et s'irritant, elle nous attestait sa réalité et sa force. Il devint permis de douter dans quelques cas de la réalité d'une passion que la mode littéraire avait mise au pinacle et qu'il eût été avantageux de feindre à défaut de l'éprouver. La ressentir devint une perfection et il arriva que beaucoup de jeunes hommes et de femmes transformèrent, sous l'empire de la mode romantique, des inclinations éphémères et des instincts trop naturels en cette passion spécialisée : ils se donnaient ainsi le spectacle d'une sensibilité violente et rare. Mais de telles passions, qui ne tiennent point leurs conditions de durée d'une spécialisation physiologique toujours exceptionnelle, ne les reçoivent pas non plus de contraintes morales qui ont été soigneusement écartées de l'idée de l'amour. A l'usage, elles se montrent impuissantes à engendrer une constance que l'amour physiologique sous sa forme la plus normale

ne comporte pas et, longtemps avant que de s'éteindre, elles ne continuent d'exister que par un effort d'imagination qui échoue à les réaliser.

III

C'est une bonne fortune pour le philosophe, et qu'il ne doit négliger, lorsque la vie lui fournit, en un raccourci concret, quelque exemple illustre à l'appui de ses raisonnements. C'est une bonne fortune plus rare et d'autant plus précieuse lorsque cet exemple s'offre à lui mis au point et préparé déjà pour l'illustration par l'historien, le romancier ou le psychologue. Aussi ne saurait-on manquer d'évoquer, à l'appui des derniers développements de cette étude, ces *Amants de Venise*, où M. Charles Maurras, nous faisant un nouveau récit d'une aventure déjà contée par d'autres, nous expose, par-dessus l'anecdote qu'il eût délaissée, le jeu de cette conception romantique de l'amour dans le cœur et dans la tête de ses deux héros de lettres, Georges Sand et Musset. Ce qu'il nous montre, en une suite d'analyses singulièrement habiles et clairvoyantes, c'est proprement le Bovarysme de l'amour romantique, c'est une fausse conception touchant les conditions de la réalité amoureuse, détruisant la réalité amoureuse, c'est, avec un détail plus précis, comment, en supprimant les contraintes qui mettaient auparavant l'instinct sexuel au point des formes les plus hautes de l'amour, comment, en ajoutant même à la violence de l'impulsion physiologique, qui réclamait un frein, l'excitant d'une apothéose, la conception romantique de l'amour a compromis l'existence même de l'amour.

M. Maurras a aussi désigné le lien qui unit le romantisme au rationalisme en distinguant, comme deux cas particuliers d'une même diathèse, la conception qui fut propre au poète et celle qui guida plus expressément Georges Sand. Le cas de Lélia, tel qu'il nous est exposé, décèle en quelque sorte le romantisme du rationalisme. Le cas d'Alfred de Musset nous dénonce ce qu'il entre de rationalisme dans le romantisme. Enfin M. Maurras

a décrit avec une rare lucidité comment le nouvel apprêt apporté par le romantisme à l'idée de l'amour l'a transformé, par une combinaison différente des éléments en jeu, en cet autre fait qui est bien le trait caractéristique du romantisme, un fait de frénésie, où la violence même de la passion déchaînée vaut par elle-même, indépendamment des directions qu'elle implique.

« Pour bien aimer, a formulé M. Maurras, il ne faut pas aimer l'amour. Il ne faut pas le rechercher, il est même important de ressentir pour lui quelque haine. S'il veut garder toute la douceur de son charme et la force de ses vertus, l'amour doit s'imposer comme un ennemi qu'on redoute, non comme un flatteur qu'on appelle. La Phèdre malgré soi du théâtre classique reste le modèle du véritable mal sacré non souhaité, subi (1). » Or il lui semble bien que la passion même de l'amour fut plus forte chez Alfred de Musset que l'amour qu'il éprouva pour sa maîtresse. Il rappelle le « j'aimais à aimer » des Confessions de saint Augustin et l'applique à son héros. Il nous laisse entendre comment cette ardeur d'aimer, toujours impatiente de se fixer sur quelque objet, et toujours prête à prévenir l'amour, fait obstacle à cette passion véritable qui, suscitée chez un être par un être déterminé tient, de la particularité de l'objet qui l'excite, sa violence réelle et sa durée. Chez Musset, cette passion d'aimer qui se repaît d'elle-même et que ne détermine pas avec fatalité une femme plutôt qu'une autre, cette passion d'aimer se tourne en une passion de sentir, qui lui fait dire : « L'exercice de nos facultés, voilà le plaisir; leur exaltation voilà le bonheur (2). » Et voici bien cet amour de la passion pour elle-même et pour le paroxysme où elle atteint, qui, supprimant avec le romantisme les buts définis de l'amour, leur substitue des buts nouveaux et fait dévier l'amour vers un autre souci : celui d'une perfection sentimentale résidant dans le fait de l'exaltation passionnelle.

(1) *Les Amants de Venise*, p. 266. Ed. Fontemoing.
(2) Cité par M. Maurras, dans *les Amants de Venise*, p. 35.

Sous l'empire d'un tel souci, Alfred de Musset en arrive bientôt à ajouter à la passion de l'amour d'autres stimulants, et jusqu'à l'aiguillon même de la douleur, témoin cet aveu évoqué par M. Maurras :

J'aime et je veux pâlir, j'aime et je veux souffrir.

Loin que l'amour, associé ainsi à la douleur, lui semble désormais haïssable, il le désire et l'appelle avec plus de force et tient *pour des jours où il n'a pas vécu les jours où il n'a pas aimé.* Ainsi, en vertu de la loi d'ironie qui condamne les volontés humaines à réaliser des buts différents de ceux qui sont par elles visés, l'amour romantique nous montre bien ici qu'il n'est plus sa propre fin à lui-même, qu'il n'est qu'un des moyens par lesquels un être se donne la représentation esthétique de son propre moi animé du mouvement le plus intense. « L'amour, dit d'Alfred de Musset M. Charles Maurras, lui servait à jouir de soi exactement comme à Narcisse le ruisseau (1). » Et il faut lire les pages où il explique comment Georges Sand, le trahissant et le torturant, remplissait à vrai dire le rôle que strictement il exigeait d'elle, dont il eût su faire tenir l'emploi à d'autres femmes à défaut de celle-ci.

Avec Alfred de Musset, c'est bien l'idée même de l'amour telle que le poète l'a conçue, qui, à l'user, se montre irréalisable. Délivrée par la conception romantique des contraintes au moyen desquelles les lois et les mœurs l'avaient mise au point de l'amour, l'impulsion sexuelle se montre impuissante à produire, par un effet de sa nature, les qualités de constance et les effets de durée que le héros romantique lui attribuait le pouvoir d'engendrer. Alfred de Musset, semble-t-il, en fit d'abord l'expérience par lui-même. Le premier, il se sentit enclin au changement. Toutefois on peut imaginer que cette aventure personnelle n'éveilla pas encore sa défiance à l'égard de la conception qu'il s'était formée de la passion. Il eût pu, semble-t-il, en être différemment lorsqu'il vit se manifester chez sa maîtresse cette même instabilité propre

(1) *Les Amants de Venise*, p. 33.

aux modes les plus anciens de l'amour; il n'en fut rien pourtant et plutôt que d'incriminer l'amour ou le faux idéal qu'il s'en était composé, il accusa la femme.

Il ne semble pas que Georges Sand ait fait entrer dans sa propre conception de la passion l'idée que la passion dût impliquer nécessairement l'exclusivisme et la durée. « Je ne me suis jamais, dit-elle, imposé l'amour comme un devoir, la constance comme un rôle (1). » Mais son bovarysme fut d'une autre sorte et s'exerça plus particulièrement à l'égard de l'idée morale. Elle croyait, comme Rousseau, à l'efficacité des instincts naturels pour engendrer la vertu. Eprise d'un idéal de bonté, estimant que le mal, c'est la douleur des autres, elle imagina vainement que sa bonté instinctive dût la préserver de causer ce mal. Cette bonté, qui lui semblait l'apanage naturel de la nature humaine, ne se montra pas à l'usage un frein assez fort pour maîtriser l'instinct de volupté. La douleur imposée par elle à son amant infligea un démenti à la fausse conception qu'elle s'était formée du cœur humain et du pouvoir de la conscience.

Définissant les deux protagonistes de cette expérience sentimentale, « l'un, a dit M. Maurras, ne croyait qu'à l'amour, l'autre ne croyait qu'aux âpres beautés de l'orgueil. Ils méprisèrent donc les divers mécanismes par lesquels la tradition du genre humain, fermement définie chez les peuples civilisés, a tempéré l'orgueil et maîtrisé l'amour (2) ». Chez l'un et chez l'autre, la conception romantique de la moralité naturelle ou de l'excellence de l'amour manifesta son impuissance à maîtriser des instincts de formation plus ancienne et la passion célèbre de deux amants de lettres, destinée à immortaliser l'amour romantique, avorta en des querelles et des rancœurs où la vanité blessée finit par remplacer l'amour.

IV

Confirmant la thèse exposée au début de cette étude,

(1) Cité par M. Maurras dans *les Amants de Venise*.
(2) *Les Amants de Venise*, p. 3.

le beau livre de M. Maurras précise donc l'étroite parenté qui unit la conception rationaliste de la réalité morale à la conception romantique de la réalité amoureuse. Il faut désormais reconnaître que le romantisme imagine, dans le domaine de la sentimentalité amoureuse, une forme objective de l'instinct, un en-soi, comme le rationalisme imagine, dans le domaine de la moralité, une forme objective de la conscience engendrant les idées du bien et du juste. Par cette fausse appréciation de la réalité et des conditions qui la font naître, l'une et l'autre conception joignent le dogmatisme le plus étroit et le moins fondé à un principe d'anarchie. D'une part, elles considèrent comme une chose achevée, dans l'ordre des mœurs et des sentiments, une réalité qui, née d'une lente évolution, n'a point encore atteint son terme et peut se prêter encore à des modifications utiles à l'individu et à la société : tel est leur dogmatisme qui menace d'arrêter prématurément la croissance de la Vie. D'autre part, en considérant comme des tendances simples et parfaites, existant en raison d'une nécessité interne, les réalités complexes qu'elles envisagent, elles suppriment l'intervention des pouvoirs d'inhibition qui mirent au point de leur perfection les instincts impulsifs, matière première de toute entité passionnelle ou morale : c'est par là qu'elles sont un principe de désordre et d'anarchie et qu'elles mettent en péril les réalités mêmes qu'elles préconisent.

§

Est-ce à dire que tout soit à condamner en cette double et jumelle conception du rationalisme et du romantisme, qu'il en faille tout rejeter et dédaigner ? Faut-il admettre sans restriction que de telles manières de voir, qui ont conquis des esprits généreux, qui ont déterminé depuis cent ans un grand élan parmi les hommes, faut-il admettre que ces manières de voir soient dénuées de toute beauté, de toute force, de toute efficacité? Une telle conclusion, qui tendrait à exclure du labeur collectif, pour l'invention des formes de l'avenir, une fraction im-

portante de l'élite humaine, imposerait les pronostics les plus pessimistes sur le succès de cette entreprise. Si l'on songe d'ailleurs que tout le progrès de l'humanité antérieure a été accompli au moyen de croyances absurdes, on est contraint de reconnaître que les erreurs de l'esprit laissent place à des formes de l'activité où persiste un pouvoir utilisable et qu'il ne faut négliger.

Quel est donc l'élément efficace qu'il importe de distinguer dans la croyance rationaliste et dans l'idéal romantique sous le vice intellectuel qui s'y manifeste ? C'est un état de sensibilité, c'est l'aveu d'une préférence pour les états mêmes de la moralité et du sentiment qu'ils menacent de détruire. Cet aveu nous apprend qu'à travers ses tâtonnements l'évolution de la vie a réussi à inventer déjà des formes de la réalité morale et sentimentale qui ont su plaire aux hommes. Il nous indique dans quelles directions doit être continué l'effort volontaire des individus et des sociétés en vue de créer la destinée humaine. Il nous montre aussi que les hommes, divisés quant aux origines qu'ils attribuent à l'idée et aux sentiments moraux, n'en sont pas moins animés sur quelques points importants d'une sensibilité voisine, et éprouvent des désirs communs. Les idées d'un bien absolu, d'une justice absolue, d'une égalité universelle entre tous, ne répondent à aucune réalité objective, elles sont même incompatibles avec les conditions de la vie phénoménale. Mais elles témoignent, sous l'absurdité de la construction logique, d'une sensibilité que révoltent des écarts trop grands entre les diverses conditions humaines, d'une sensibilité morale qui du moins s'est déplacée et ne supporte plus la vue de telles formes anciennes de la souffrance. La conception rationaliste envisagée sous ce jour nous offre un enseignement précieux : elle nous fait connaître quelle est la forme actuelle de la conscience humaine telle que l'a façonnée le long effort de la civilisation. Elle nous indique les modes contemporains d'une sensibilité normale.

La conception romantique fait de même. En procla-

mant que tel mode de la sentimentalité et de l'instinct amoureux sont l'expression d'une réalité naturelle et objective, en dehors de laquelle tout est anormal, elle ne fait qu'attester le goût pris par une élite à un certain état de l'instinct sexuel où la violence des impulsions physiologiques s'allie en quelque mesure à l'attrait exercé par des qualités intellectuelles et morales, où la spontanéité brève des instincts primitifs emprunte à des contraintes conventionnelles des qualités nouvelles de solidité et de durée.

§

Si toutefois le mouvement rationaliste nous renseigne sur les sentiments moraux qui ont su plaire aux hommes, à cela se réduit son rôle utile. C'est désormais à la conception subjective du réel, dont on a formulé les termes en dernier lieu, qu'il convient de demander les moyens de perpétuer et d'amender au besoin ces formes heureuses et raffinées des instincts.

Il nous est apparu, sous le jour de cette conception, que les sentiments moraux prennent naissance à la rencontre de deux courants instinctifs s'opposant l'un à l'autre, mais issus d'une même source : le moi humain. Des instincts égoïstes donc, refrénés par d'autres instincts égoïstes, qui faisant obstacle dans une certaine mesure à l'expansion des premiers leur imposent, en les limitant, des contours définis, tels sont les éléments positifs qui entrent dans la composition des sentiments moraux. Or, si l'on considère comme donnés les instincts du premier groupe, que l'on peut nommer des instincts d'impulsion, il reste à rechercher sous quelles influences ont surgi dans le moi humain les instincts égoïstes du second groupe qui, agissant sur les premiers comme des freins, peuvent être appelés des instincts d'inhibition.

On constate historiquement que ces influences furent de deux sortes. Les premières se manifestèrent sous forme de croyances religieuses. Elles s'élevèrent, aux époques théologiques, dans le milieu individuel lui-même : elles persuadèrent l'égoïsme individuel, modifié

par l'illusion qu'elles apportaient, de résister aux formes les plus primitives et les plus immédiates de l'égoïsme individuel. Les secondes se firent sentir dans le milieu social sous forme de menaces. Elles contraignirent l'égoïsme individuel, par la crainte d'un châtiment, à réagir contre ces mêmes formes plus primitives et plus immédiates de l'égoïsme individuel. Elles agirent ainsi sur l'individu par des contraintes extérieures, tandis que les premières agissaient par persuasion et déterminaient le consentement intérieur.

Si, après avoir reconnu l'existence de ce mécanisme d'inhibition à l'époque où se forma la réalité morale sur laquelle nous vivons, on examine quel en est actuellement l'état de conservation, on en vient à constater que, des deux rouages qui assuraient son bon fonctionnement, celui-là seul est encore intact et efficace qui consiste en l'action de la contrainte extérieure. L'ancienne illusion théologique a perdu le pouvoir d'halluciner les consciences ; elle est destinée sans doute à perdre de plus en plus ce pouvoir et, avec lui, le caractère d'utilité qui seul la justifiait.

En présence de cette constatation, il semble qu'il importe à tous ceux que préoccupe la durée de la civilisation sous ses formes ascendantes de chercher, en dehors de cette source ancienne d'illusion aujourd'hui desséchée, le principe de contrainte propre à remplacer celui qui vient à manquer aujourd'hui, le principe de contrainte propre à donner à la matière ardente des instincts forme de sentiments humains.

Là-dessus, quelques sociologues pourront imaginer que les principes du droit de mieux en mieux définis, sanctionnés par des pénalités qu'une organisation sociale plus parfaite rendrait plus inévitables, seront désormais un frein suffisant pour mettre au point les instincts. Il est permis de douter qu'une telle prévision se réalise. Il est permis surtout de penser que des sentiments moraux formés par le moyen de cette seule forme extérieure de la contrainte manqueraient de cette noblesse que confèrent

à des manières d'être le consentement intérieur et l'adhésion volontaire. Une telle forme de la moralité ou de la sentimentalité n'impliquerait-elle pas une déchéance et une régression par comparaison avec les formes obtenues par l'office des illusions anciennes? Il y a donc ici une œuvre d'art à forger, une œuvre qui incombe peut-être à notre temps. Il s'agit d'inventer, à la place des contraintes anciennes, des contraintes nouvelles puisant leur efficacité en des motifs nouveaux, motifs à faire surgir du cœur humain, à entretenir et à fortifier. Des deux éléments d'inhibition qui, refrénant les impulsions instinctives, engendraient la réalité morale et sentimentale et jusqu'à la réalité passionnelle même, un seul nous reste, la loi; l'autre, la croyance, est usé. Par quel mobile intérieur remplacer ce mobile intérieur qui vient à faire défaut? Par le désir, telle est la réponse, en forme d'hypothèse, que l'on ose ici risquer.

L'esprit critique a détruit l'idée de vérité qui était l'objet de la croyance, mais il n'a pas détruit l'état de sensibilité inventé par la croyance. Or, on peut se demander si le goût, pour une réalité ébauchée qui déjà a su plaire aux hommes, ne pourra pas leur inspirer des vertus que leur imposa la foi théologique ou métaphysique. Ne sauront-ils servir une réalité dont ils se connaîtront les inventeurs d'un zèle aussi efficace que celui dont s'enflammèrent leurs prédécesseurs à l'égard d'une vérité qui s'offrait sous un déguisement étranger? Le désir, qu'une chose soit, parce qu'on l'aime et qu'on la veut, ne saura-t-il remplacer en bienfaisance la croyance qu'une chose est par la volonté divine ou en raison de la nature des choses? S'il en est ainsi, les hommes ne sauront-ils aimer et cultiver comme un moyen, au service du désir, les partis pris de la volonté? La présence d'un frein opposé à la frénésie de l'instinct ne se montrera-t-elle pas comme une attitude d'utilité adoptée par l'instinct lui-même en vue de se conserver, comme un symptôme de santé et de force de l'instinct? L'empire sur soi-même, le pouvoir de mesurer ses actes n'apparaîtront-ils pas

comme une marque de supériorité, comme un motif de s'estimer? Cette joie d'orgueil n'aura-t-elle pas, pour humaniser les instincts, le même empire qu'eurent naguère la crainte religieuse et les prétendus impératifs de la raison? On peut espérer plus encore, et, si toute activité efficace se reconnaît à son pouvoir d'engendrer l'illusion, il n'est peut-être pas téméraire de supposer que la violence du désir, à la façon de l'ancienne fiction de vérité, saura susciter au profit de ses fins des leurres assez forts pour nous séduire et nous duper? Car ce n'est pas de ce que les anciens mensonges, théologique ou rationaliste, sont des mensonges, qu'on leur tient ici rigueur, mais seulement de ce qu'ils sont démasqués et qu'ils ne savent plus séduire et persuader.

JULES DE GAULTIER.



CHANSONS COULEUR DU TEMPS

—

I

Oiseau bleu, couleur du temps,
Vole à moi promptement.

Un soir très doux et clair elle est venue, l'oiselle...
Venait-elle
De tout près ou de là-bas,
De faubourgs pleins de fracas,
Ou d'une petite ville à des cents lieues,
Ou de quelque banlieue,
Ou du village où les filles, les jours de fête,
Promènent leurs longues files timidement coquettes?
D'où qu'elle soit venue,
Oh! je lui dis merci d'être venue,
D'avoir posé son aile sur mon cœur
Et d'être un instant restée
Et d'avoir embaumé
De son vol et de son gazouillis
Mon rêve endolori.

Oiseau bleu, couleur du temps,
Vole à moi promptement.

C'était pendant l'été doux et joyeux,
Et la nuit était descendue,
Pâle, bleue, grise, d'un pâle bleu gris.
La mer était un voile gris bleu pâle ;

Et le ciel pâle gris bleu
Continuait la nappe des flots vaporeux.
O symphonies exquises du bleu gris pâle,
Cieux d'opale,
Mers pâles,
Nuits d'été tièdes divinement!
La tendre brunette pâle
En sa robe gris pâle bleu
Semblait vêtue de la robe couleur du temps;
Ses yeux
Souriaient doucement;
Ses noirs cheveux
S'encadraient dans la voilette grise;
Oiseau couleur du temps,
Couleur du ciel et de la mer et de la rive,
Elle était apparue;
Et du ciel et de la mer et de la rive pâle
En mon cœur morose
Elle semblait éclose,
Telle que l'esprit de cette nuit charmante.

Oiseau bleu, couleur du temps,
Vole à moi promptement.

Minuit sonnèrent sur la plage déserte;
Par la fenêtre ouverte
Les vapeurs marines entraient fraîches et salines,
Et le lent bruissement marin
Bourdonnait ainsi qu'un lointain essaim;
L'horizon s'éclaira d'un mince croissant de lune.
Maintenant ses cheveux dénoués flottaient en doux arpèges;
Debout elle appuyait sa tête brune
Sur la poitrine

De son amant;
Et ses narines
Palpitaient éperdûment,
Comme le cœur d'un oiseau pris au piège.

Oiseau bleu, couleur du temps,
Vole à moi promptement.

Elle est venue, qui sait pourquoi?
Pour ceci? pour cela?
Peut-être par hasard? par caprice? qui sait
Pourquoi elle avait dit : oui, je viendrai?
De n'importe où,
Du fond de l'inconnu jaloux,
Elle était arrivée en disant : me voici.
Et voici
Qu'Amour, le dieu joli,
Lui-même s'était mis de la partie;
Il en était, le joli dieu, et c'était lui,
Le porte-clés rieur du paradis.
Et toi, ô l'oiseau bleu, l'oiseau divin, l'oiseau charmant
Oiseau couleur du temps,
Tu venais éternellement.

II

Le ciel est sombre,
Les heures, lentes, sombrent.
— Amour, tu verses la lumière
A travers l'atmosphère.

Des sanglots
Se répondent sur les eaux.

— Amour, tu mets des chansons
Parmi les horizons.

Les caravanes cheminent
Au milieu des ruines.
— Tu parais,
Amour, et sur chaque rive rayonnent des palais.

Un âpre désert
Flotte dans l'air.
— Mais des oasis de joie
Par toi
Surgissent, ô Amour, et verdoient.

La plus morne solitude
Tombe des altitudes.
— Amour, à ta voix naissent
Cent et cent visions enchanteresses.

Quel silence!
Quelle désespérance!
— Toi, tu réveilles les harmonies
Depuis l'aurore évanouies.

Sur la plaine
Planait une mortelle haleine.
— Le printemps
Sous tes pieds éclate en parfums triomphants.

Et mon cœur
Vieux et fané mourait en sa langueur.
— Mais les floraisons,
Les chansons,

L'azur des cieux les plus profonds
S'exaltent, ô Amour, sous tes doigts féconds.

III

Oh! je renais, je revis, je redeviens moi-même;
J'aime;
Je suis celui qui se retrouve adolescent;
Mes yeux se rouvrent; des accents
Joyeux montent du fond de ma poitrine;
Mon âme s'illumine;
Du long sommeil d'hiver, mon printemps ressuscite;
Nuit polaire, tu fuis; salut, matin!
Engourdissement torpide,
Nuit livide,
Je vous secoue, ténèbres de langueur;
Mon cœur,
Ainsi que la nature en avril, se réveille;
Et pour mûrir bientôt, tu reverdis, ô treille!
Le vieil homme n'est plus;
Me revoici celui qu'au temps passé je fus;
Tout chante; c'est le jour; je rouvre la fenêtre;
Je deviens celui que j'avais rêvé d'être.

IV

C'était du temps de la Saint-Jean,
Souvenez-vous en...

A la Saint-Jean les nuits sont brèves;
A peine l'ange sombre est-il au firmament
Que l'ange clair se lève,

Et l'Orient
Rieur sourit au flamboiement de l'Occident.

Un oiselet
A l'orée de la forêt
Chante sa liesse;
Mon cœur est un écho
Où le renouveau
Se dresse.

. . . .

C'était du temps de la Saint-Jean,
Souvenez-vous en...

A la Saint-Jean les nuits sont tièdes;
Quand les fanfares éclatantes du midi
Se sont tues, les violons soupirent des intermèdes,
Et la symphonie
Chante encore dans la douceur des harmoniques assoupies.

Les oiselets clairs
Sèment des éclairs
Au bout de leurs ailes;
Dans mes yeux béants
Des lueurs d'argent
Ruissellent.

. . . .

C'était du temps de la Saint-Jean,
Souvenez-vous en...

A la Saint-Jean les nuits sont amoureuses,
Et les âcres parfums

Épars au sein de l'ombre vaporeuse,
Tout à coup sombrent dans l'essaim
Des brises les plus fraîches du matin.

Par la fenêtre
La fraîcheur qui pénètre
Dans la chevelure de l'amante rôde ;
Mais en mon âme qui s'endort
Frissonne encor
Le délice de la nuit chaude.

C'était du temps de la Saint-Jean,
Souvenez-vous en...

ÉDOUARD DUJARDIN.



LES PETITS ROMANTIQUES

—

ULRICH GUTTINGUER

ET SES CORRESPONDANTS

D'APRÈS LEURS LETTRES INÉDITES[1]

—

S. D. (1839) (2)

Cher ami, vous avez été bien bon et bien aimable de venir déjeuner à ma *Caverne* et de nous y avoir apporté cette adorable humeur que vous avez dans vos bons jours. Musset, pour un homme qui s'était levé à 11 heures, était aussi passablement en train. Il m'a lu aujourd'hui 2 ou 3 pages admirables sur la différence qui existe entre le poète et le prosateur. Cela fera partie du *Poète déchu* qui sera fini Dieu sait quand (3). Nous aurons auparavant une espèce de Conversation qui ne sera ni un roman distingué ni un proverbe sur les bals de l'Opéra et qui rappellera peut-être *la Nuit et le Moment*, de Crébillon fils.

Ne venez pas jeudi déjeuner à la maison, ma mère va à Bury et vous ne trouveriez personne. La Grammaire des Grammaires est de Girault du Vivier. C'est le meilleur ouvrage de ce genre.

(1) V. *Mercure de France*, nº 164.

(2) La date de cette lettre nous est donnée par le passage relatif au *Poète Déchu*, qui fut écrit en 1839.

(3) Il ne fut jamais fini, un peu beaucoup par la faute de Paul de Musset, qui ne goûtait pas ce roman.— Cf. la *Biographie d'Alfred de Musset*, pp. 134 et 235.

La femme que Roger (de Beauvoir) a promenée à la liste civile s'appelle maintenant Hortense de Ruelle; autrefois elle se nommait Clarisse Levasseur. J'ai possédé jadis ses faveurs sous cette raison sociale. Elle était au b... de Londres il y a un mois.

J'en étais là de ma lettre comme est rentré mon ami Sho, sous-secrétaire d'ambassade, que vous avez vu jadis chez moi. C'est un garçon de mérite et d'esprit qui a conservé de vous un si bon souvenir qu'il m'a demandé en grâce de vous faire trouver ensemble.

Il sera chez moi demain jeudi à 11 heures. Nous déjeunerons dans mon petit appartement. *Je compte sur vous.* Arvers et Musset seront des nôtres.

A demain donc et tout à vous.

ALF. T.

Mercredi

S. D.

Cher ami, quels vers délicieux que ceux ajoutés en P. S. à votre arbre ! Comme ils sont tristes et vrais, finement touchés, et que je préfère la voix qui chante au pied de l'arbre à celle de l'oiseau qui gazouille dans son feuillage ! Savez-vous que c'est du beau de planter un arbre et de pouvoir lui parler 30 ans après ! Faites de même aujourd'hui et nous verrons ce que vous lui direz à 80 ans. J'ai hâte d'avoir votre volume, mon cher Ulric, et j'imagine que j'y retrouverai les belles choses que vous m'avez dites autrefois dans cette langue si mélodieuse et si douce que je suis vraiment digne d'entendre.

A votre place il y a quelques fables que je ne sacrifierais pour rien. Voici mes préférées : *le Chat et la Mouche*, *les Renards et les Bûcherons*, *les*

Feuilles et le Vent, *Polichinelle*, *Philomèle*, *la Perruche et le Rossignol*, *l'Habit et la Robe de chambre*. J'y joint *le Chêne et le Chèvrefeuille* (1) qui rappelle *le Chêne et le Roseau*, bien que pris d'un autre point de vue, et *le Paysan de la Touques*, que vous avez le droit de nommer une fable puisque *le Paysan du Danube* porte aussi ce titre modeste à jamais anobli.

Je vous enverrai cette nouvelle d'Alfred, mais je vous préviens que c'est du dernier médiocre. J'aime mieux qu'il se taise que de parler ainsi. Celle de George Sand est commencée. Jusqu'à présent c'est un Anglais qui a le beau rôle. A propos d'Anglais, je vous dirai que ma forêt commence à perdre cette perruque rousse qu'elle a gardée tout l'hiver et qui est si bien portée par certains habitants de la perfide. Mon Dieu! que les chênes sont donc longs à partir! Je déteste cet arbre qui n'aime pas le Printemps : parlez-moi des bouleaux qui, depuis un mois, servent de plumets et de panaches à ces vieux feutres.

Décidément est-ce vous qui m'avez envoyé le *Raspail* ? Ce sont des idées toutes nouvelles. Je n'ai pas grande confiance dans ces animalcules qui nous avalons de tant de façons différentes et qui causent toutes nos maladies. On vit fort bien avec cela et nul doute qu'ils existent dans les remèdes mêmes qu'il vous ordonne. Il recommande la flanelle que je déteste et les draps de coton que je n'aime pas. S'il s'habille comme il veut habiller le genre humain, il doit avoir une assez jolie tournure: en hiver redingote d'alpaga, chapeau de paille, sabots — il ne veut dans les appartemens ni marbre,

(1) Toutes ces fables ont paru dans *les Mélanges poétiques*, en 1825.

ni glaces, ni cristaux : il devait donc se trouver à merveille dans sa prison. La mienne serait de mon goût si je pouvais souvent vous serrer la main, mais pour cela il me faudrait au moins le *bras de Collignon.* Serez-vous encore à Paris en juillet quand nous y viendrons accoucher? C'est un vilain moment à passer. Adieu, cher bon, envoyez-moi force vers et prose de vous, que je vous lise en attendant que je vous voie. Mille choses aimables de notre part à madame Guttinguer. Nous embrassons Gabriel et nous vous aimons bien cordialement.

ALF.

S. D. 1841.

Qu'est-ce que cela vous fait, mon très cher, que je sois à Paris ou ailleurs? Ne m'aviez-vous pas dit que vous viendriez déjeuner avec moi un des jours de la semaine dernière? Je vous ai attendu tous les matins, car vous saviez que j'y restais toute la semaine, et malgré votre promesse (à cause de cela peut-être) je ne vous ai pas vu une seule fois.

Comment puis-je espérer, je vous le demande, que j'aurai le plaisir de vous posséder une journée entière à Bury? Vous profiteriez de l'occasion, du reste, pour faire une visite à Mme Hugo, qui a loué un château superbe dans un des plus beaux lieux de la terre, tout à côté de nous. Je dois vous prévenir qu'en général V. H. ne vient que le samedi pour s'en retourner le dimanche soir ou le lundi matin en excellent mari qu'il est. Pourquoi ne viendriez-vous pas tous dimanche prochain? Nous irions débaucher le grand homme et sa couvée. Je vais samedi chercher à Paris Roger de Beauvoir qui a la plus grande envie de se trouver avec vous. Allons, prenez 4 tasses de café et décidez-vous. Je n'ai

pas besoin de vous dire qu'Arvers sera de la partie.

Je suis allé dimanche à l'Isle-Adam. J'ai fait mes six lieues à cheval fort lestement et, arrivé là-bas, j'ai piqué une tête dans l'Oise; l'eau était passablement froide, j'avais très chaud *naturellement* et il n'aurait tenu qu'à moi de ressembler à Alexandre dans le Cydnus; mais pas si bête. Il faut vous dire que je m'étais purgé le matin (je me purge tous les 2 jours) et que les paysans m'encourageaient en me disant que bien des gens s'étaient noyés là où je m'étudiais à faire la planche. *Je nageais sur un volcan.*

J'ai lu P... amour-propre effréné, préface inouïe à la Chateaubriand, quelques beaux vers, d'autres moitié italiens et moitié latins. Il y a une chanson gasconne que je n'ai pas comprise du tout. Comme notre homme est boiteux ainsi que Byron et que dans sa modestie il a pu craindre qu'on ne le comparât un jour à ce poète, il en dit mille horreurs pour qu'il n'y ait point d'allusions possibles. Sa pièce tombée est pour lui le rocher de Sisyphe. Il a *le Camp des Croisés* sur le cœur et y fait allusion dans maint endroit. Vous verrez cela. J'ai lu autrefois, sur la recommandation d'Alfred, les mémoires d'Alfieri en italien. Je n'en ai qu'un souvenir assez vague, mais je me rappelle un orgueil féroce, 2 ou 3 passages très lestes et la manière dont il traite le français — la traduction de M. de Latour a donc paru? et les volumes de Marmier, les avez-vous? Je vois d'ici que vous vous montez une bibliothèque à 2 fr. le volume avec des repas à 15 fr. par tête, ô *Grand capitaliste!*

Vous seriez bien aimable de m'envoyer le sonnet que M. de Latour a dit chez vous : il est charmant. Je voudrais bien avoir aussi l'*antique* sonnet de Fontaney *à 2 heureux.*

Ce que vous dites de Michelet est très juste : ils est par trop synthétique, mais que de rapprochements ingénieux! Quelle âme et quelle science, et souvent quel style!

Est-ce que par ces belles journées vous ne vous surprenez pas à regretter Saint-Germain? Adieu, mon sauvage ami.

ALF. TATTET.

Mardi.

31 mai.

Cher ami, je n'ai reçu de vous qu'une lettre datée du 30 mai; la longue dont vous me parlez sera restée rue Grange-Batelière. Je l'aurai jeudi soir et vous enverrai de suite le renseignement demandé. Veuillez de votre côté me dire si Trouville est un lieu tranquille, si on peut y vivre passablement et à bon marché. Madame veut prendre quelques bains de mer, j'ai de suite pensé à cet endroit que vous m'avez vanté jadis et dont le plus grand mérite est de se trouver dans votre voisinage (1). Y a-t-il moyen d'avoir pour 15 jours une petite maison bien isolée au bord de la mer? Quelle route prendre pour y aller? Le bateau à vapeur n'est-il pas le moyen de transport le plus économique? Hélas! il faut que je pense à tout cela maintenant. Quelle humiliation et quelle honte! Donnez-moi donc, très cher, un petit itinéraire et dites-moi à peu près ce que ces 15 jours me coûteraient. Je serais bien heureux de revoir vos rouges fontaines et de me promener avec vous au milieu de ces pins que vous avez plantés et qui doivent être si beaux maintenant.

A quelle époque serez-vous au chalet et à quel moment aller à Trouville pour n'y trouver que peu

(1) Guttinguer possédait une très belle propriété à Saint-Gatien-les-Bois, près Honfleur.

de monde? Vous devez savoir tout cela. Ecrivez-moi à Paris. Il est plus que probable que je déjeunerai vendredi à Tortoni avec Ducléré. Ne pourriez-vous venir à 11 heures chez moi avec une botte de lilas? Je vous verrai quelques heures au moins et vous serrerai la main? Nous chercherons des maisons de campagne de tous les côtés pour y rester jusqu'en janvier. Vous ne seriez pas homme à nous louer le chalet quand vous le quitterez? J'y transporterais ma maison composée maintenant de 2 chevaux et de 3 domestiques.

Voici ce que je sais de l'Andalouse de Roger (1).

(1) A cette époque. Roger de Beauvoir adressait la lettre suivante à Guttinguer qui habitait alors le passage Delorme.

Mardi minuit.

Infandum regina jubes! Je pars demain pour aller chez ma mère à 4 heures, cher Ulric, et reçois votre lettre accusatrice. Je renvoye la cause à trois jours chez moi à midi.

Quel est donc mon crime, ô poète ?
Des lilas de votre retraite
J'ai respiré l'air embaumé,
J'ai vu vos toits de chèvrefeuille,
Les roses que la Muse effeuille,
Et votre fils, enfant aimé !
Un barbare propriétaire
A mon sujet veut augmenter
Son poétique locataire.
Tant mieux ! nous devons acheter
Ulric à vingt francs l'exemplaire,
Ulric à ce taux va monter !
Augmentez notre cher poète
Vous tous, éditeurs insolens,
Qui vendez de petits talens
Et des vers de peu de défaite !
Mais, ô vous Delorme à l'œil dur,
O vous que j'ignore et déteste
N'imposez pas un cœur si pur
Pour m'avoir dit, je vous l'atteste,
Toute la fraîcheur de mon mur.
Ingrat ! qui faites des passages,
Delorme, sachez donc, mon cher,
Que chez vous il pleut en hiver
Et que j'ai peur de vos pavages.
Mais près de votre pavillon
Gazouillait l'oiseau de Courcelles,
J'ai dû songer aux hirondelles...
Contentez-vous d'être un grillon.

(Lettre et vers inédits.)

Il a emmené avec lui la mère et la fille et arrivé à Paris il leur a donné en toute propriété sa statuette. Je crois qu'elles lui font un procès en ce moment.

Adieu, mon bon, mon épouse veut absolument voir mon ami *Arthur* Guttinguer.

Je vous aime et vous embrasse.

ALF.

31 mai.

L[ouis]-Philippe vient d'arriver ici.

Cher ami, si vous êtes un peu malade, je suis à peu près mort. Je rends l'âme sous le *pied vainqueur* de Musard. J'ai maintenant 3 femmes attelées à ce que vous savez bien. La pépie vient en mangeant. Comment vous n'allez pas entendre Dupré, Rubini? Vous ne connaissez peut-être pas Rachel et vous vous égarez au Vaudeville : c'est de la folie — la pièce est d'un homme d'esprit qui prendra sa revanche, c'est tout ce qu'on peut dire — ces vieilles amours n'ont rien de neuf que votre joli refrain.

Je voudrais avoir déjà votre portrait. — J'ai revu les convives de l'autre jour. Il n'est question que de vous, de votre esprit, de vos chansons, de cette amabilité et de cette grâce qui n'appartiennent qu'à vous, mon bon ami. — Que dites-vous des vers d'Alfred? Roger les a vus comme pour les faire siffler. Excellent ami, va!...

Avez-vous mené Gabriel voir les masques? Je m'attendais à tout instant à vous voir passer dans une berline patriarcale. Je médite un repas quelconque avec Théophile Gautier et Alphonse Karr, à la condition expresse que vous en ferez les honneurs.

Ducléré est parti pour Laval — nous reparlerons de Challamel en carême. Je n'ose pas vous dire

que je n'ai pas encore lu votre nouvelle. C'est du plaisir que je mets en réserve. Je vous prêterai le volume de Gœthe quand vous viendrez, mais rapportez-moi mon grand in-8 de vers à vous et mon marc; prêtez-moi aussi *les Mélanges poétiques.* Je reçois à l'instant une lettre de Levol qui fait jouer à Lyon (heureux habitans des beaux vallons de l'Helvétie) (bis) 2 pièces en 1 acte. Il en envoie une en 3 actes à Paris et en achève une en 5 qu'il apportera bientôt lui-même. Je suis inquiet du sort de la malle qui contiendra ce chef-d'œuvre — on ne la recevra qu'au roulage. J'ai une levrette magnifique qui par flatterie se fait malade comme son maître qui râle et vous embrasse.

A vous de cœur.

ALF.

27 septembre (1841)

Bury

Ce que vous dites de *Colomba* est fort juste, mon cher Ulric, mais je me demande comment il se fait qu'Alfred ait cela en si grande estime. Je vous assure que, selon lui, c'est au-dessus de tout ce qui se publie. — Pour Cormenin, je vous avais prévenu qu'il y avait du Paul de Kock dans son affaire. Il est fort loin de Courier pour qui vous êtes bien sévère. La *France littéraire* dont vous me parlez est une Revue qui ne vivra pas. C'est la concurrence de la *Revue des Deux-Mondes* qui a mangé plusieurs centaines de mille francs avant d'arriver à la place qu'elle occupe aujourd'hui, et il est fort douteux que la *France* ait assez d'argent pour tenir longtemps. Les 2 colonnes du journal sont Esquiros et Eugène Pelletan. Roger de Beauvoir y met des vers ainsi que M. le Flaguais et Calemard de Lafayette. — Vous y verrez des dessins de Hugo

qui se garde d'y insérer des articles — un M. Alfred Michiels est en train d'y écharper Sainte-Beuve. En un mot, c'est le *champ d'asyle* des littérateurs au petit pied repoussés par Buloz de ses 2 Revues. — Je crois que tous les vers de Arvers (1) y seraient reçus avec joie. Je tiens *les Vierges folles* : c'est un petit volume in-32 saisi par la police, m'a-t-on dit, et qui doit plaire à toutes les p... qu'il exalte, plaint et bénit. Mais qu'est-ce que tout cela nous fait? Je vais vous chercher les lettres de mylord Chesterfield que je suis sûr d'avoir quelque part.

Je vous ai un peu attendu et beaucoup désiré aujourd'hui. La journée a été passable ; que n'êtes-vous venu ? C'est décidément dimanche que la pêche a lieu. Nous n'avons invité que la famille Hugo et Arvers — cela vous effraie-t-il ? S'il fait beau, viendrez-vous tous les trois déjeuner avec nous ! Cela vous éviterait la visite à Saint-Prix (2).

(1) Arvers, à qui son fameux sonnet a fait une telle réputation, a donné au théâtre un certain nombre de vaudevilles très gais et qui ont eu du succès.

(2) Où la famille Hugo était en villégiature.

« Mon cher monsieur, écrivait Mme Victor Hugo à Guttinguer le 12 juin 1840, je crains que vous n'entrepreniez le voyage pour Saint-Prix pendant que je serai absente. Cette idée me préoccupe, devant me trouver à Paris, dès lundi, afin d'assister à la 1re communion de mon petit *Toto*. Arrivez donc ici avant lundi ou après jeudi. Vous seriez fort aimable de me donner votre jour, cela vous engagerait. Je crois peu aux choses vagues. Et puis je pourrais prévenir Victor qui est si désireux de passer quelques moments avec vous. Enfin faites ce que vous voudrez pourvu que vous veniez. Vous ne pouvez avoir l'idée de rouler pendant l'espace de 10 lieues sans celle de vous reposer le reste de la journée, près de nous. Si j'étais prévenue je commanderais le dîner de façon à ce que vous puissiez être de retour chez vous vers 9 heures. Je suppose que votre fils peut veiller jusque-là. Mme Guttinguer jouira de voir son gamin monter sur les meules de foin, comme je suis heureuse de regarder les miens exécuter de brillants assauts en les escaladant. Il y a ici mon petit neveu qui est fort disposé à tenir tête à votre Lion.

J'ai bien vu hier M. Tattet, il vous espère dimanche. Je lui ai dit que c'était moi qui comptais sur vous. Que dites-vous de la distraction que j'ai là ? Cette histoire prouve, plus que tous les livres de morale, qu'il ne faut rien écrire que tout le monde ne puisse lire, ou

Je suis encore pour longtemps à la campagne si ma mère ne pense pas à la quitter, du moins il n'en est pas question.

Vous avez appris la mine de Tiron qui allait épouser Mme de Thorigny. Je vous conterai les détails une autre fois. — Vous ne parlez pas des lettres de Mme Lafarge. Quelle originalité et que d'esprit ! Depuis que je les ai lues, je m'intéresse singulièrement à cette grande coquine. Et votre roman ? Qu'en fait-on dans cette ignoble *Presse* qui va dégobiller sur nous un roman de Bazancourt ? Et moi qui comptais sur le vôtre ! Je leur ai donné 12 francs à cette intention. Vous me les devez positivement.

A bientôt, mon cher Ulric, dois-je dire à dimanche ?

ALF. T.

S. J. (février 1843) (1).

Un autre cahier de musique, s'il vous plaît... Ah ! ça je finirai bien par en trouver un où il y aura des romances de vous. Que sont devenues les

bien qu'il peut quelquefois *arriver des choses* quand on n'a nulle attention.

Je suis enchantée, malgré ces chances fatales, que vous soyez à 5 lieues de moi, puisque nous ne nous retrouvons qu'à cette distance. Franchissez-la et croyez à mes plus affectueux sentiments.

ADÈLE HUGO.

La Terrasse, ce 12 juin.

(Lettre inédite.)

(1) La date de cette lettre nous est donnée par celle que Musset écrivait à son frère, en Italie, au mois de février 1843 : «... J'étais donc à souper chez Buloz le jour des Rois. Toute la *Revue* s'y trouvait, plus Rachel. C'était un peu froid ; on aurait dit un dîner diplomatique. Le hasard facétieux a donné la fève à Henri Heine, qui a fait semblant de ne pas savoir ce qu'on lui voulait, de sorte que le gâteau sur lequel la maîtresse de la maison devait compter pour égayer la soirée a été pour le roi de Prusse. Heureusement Chaudesaigues s'est grisé, ce qui a rompu la glace... (*Œuvres posthumes* de Alfred de Musset.)

perles répandues devant P. Brugnières, Duchambge, etc., etc. ?

Envoyez-moi donc mon Pierre le Noir, que je le finisse et m'explique pourquoi Musset y est allé trois fois ; je ne vous écris que pour vous demander quelque chose, comme vous voyez. Donc, prêtez-moi le 2e vol. du *Rhin* de V. Hugo et n'oubliez pas surtout 4 ou 5 de vos derniers *Cahiers manuscrits*, espèces d'herbiers, sorte de *flore* intellectuelle : chaque feuille est un parfum, un bouquet, n'est-ce pas ? Ah ! Alfred (de Musset) est venu ce soir. Voilà ma vie depuis que je ne l'ai vu : — Soirée chez Mme Decazes — souper chez Buloz — malade 2 jours. — Le souper des 2 Revues a été charmant. Rachel était délicieuse ; seulement de Vigny, à table, puis Hugo dans la soirée se sont emparés d'elle et ne l'ont pas quittée un instant. Vous savez comme V. H. la traitait chez vous ; maintenant ce n'est plus cela. — Ils étaient tous là, depuis Chaudesaigues, qui s'est *saoulé* (1), jusqu'à X. Marmier, le Finlandais, Mérimée, Heine, Théoph. Gautier, M. de Rémusat, Vivien, Lerminier, etc., etc. Rien n'y manquait. Heine a été le roi de la fève.

J'ai prié Alfred de m'envoyer tous les vers qu'il reçoit et qu'il ne lit pas — il a toujours sur sa table des livres qu'on lui offre et qui restent vierges.

RONDEAU

Fut-il jamais douceur de cœur pareille
A voir Manon dans mes bras sommeiller?
Son front coquet parfume l'oreiller;
Dans son beau sein j'entends son cœur qui veille.
Un songe passe et s'en vient l'égayer.

(1) Sur Chaudesaigues, consulter les *Portraits et souvenirs littéraires*, par Hippolyte Lucas, qui lui a consacré une charmante notice.

Ainsi s'endort une fleur d'églantier,
Dans son calice enfermant une abeille.
Moi, je la berce : un plus charmant métier
Fut-il jamais?

Mais le jour vient, et l'aurore vermeille
Effeuille au vent son bouquet printanier.
Le peigne en main et la perle à l'oreille,
A son miroir Manon court m'oublier.
Hélas! l'amour sans lendemain ni veille
Fut-il jamais?

Mon cher ami, j'ai été bien plus content de vous aujourd'hui. Décidément, la tristesse ne vous va pas; apprenez donc le whist à Gabriel.

Lisez-vous dans *la Presse* une nouvelle rococo-bocagère d'Alex. Dumas! Cela s'appelle *Sylvandine* — ce n'est pas du tout dans sa manière habituelle; les diables de gens se métamorphosent quand et comme ils le veulent; pourtant, ici, il frise diantrement l'Arsène Houssaye. — A propos de *nouvelles*, j'ai les nouvelles de l'Inde de ce matin sur le cœur : ces brigands d'Anglais pillent, brûlent et massacrent tout. Caboul n'existe plus — vous me direz à cela « qu'est-ce que ça vous fait » ? A la bonne heure, mais que ces gueux-là ne se fassent pas les apôtres de la civilisation, qu'ils ne prêchent pas l'émancipation des noirs; qu'ils ne frappent pas des médailles avec ces mots : *Pacem Asiæ Victoria fecit*, car on peut leur cracher à la face le mot de Tertulien : *Ubi solitudinem faciunt pacem appellant*. — Autre malheur : Alfred a perdu ce soir 24 fiches — A bientôt. Oubliez Dubois d'Angers, Dubois de Nantes, Dubois dont on fait.... etc., etc., mais n'oubliez pas Dubois de l'Ile Bourbon.

A vous.

ALF. T.

S. D. (1843).

Cher ami, vous ne savez pas où je suis, mais vous savez ce que j'ai fait. *Alea jacta est*, j'ai franchi le Rubicon. Je suis le plus heureux des hommes, bien que brouillé avec toute ma famille qui se doute de la chose. Si vous voyez ma mère, je vous prie même de prendre chaudement mon parti et de me défendre comme un autre vous-même. Préparez-lui une de ces tartines que vous faites si bien. Je me passe à merveille de Paris (1), de ses joies, de sa famille et de ses ennemis, mais je ne me passe pas aussi facilement de vous, mon très cher. Tenez votre promesse, écrivez-moi souvent et longuement. Vos lettres me réjouissent le cœur. Quand je souffre elles me consolent et quand je suis heureux elles doublent mon bonheur. Je ne sais pas trop quand je vous verrai : on parle d'une plainte déposée à la préfecture de Police où l'on m'accuse d'avoir enlevé Mad.... D'abord ce n'est pas vrai, je ne l'ai pas emmenée malgré elle, etc., etc. ; nous nous sommes *enlevés* réciproquement. Le courage ne me manque pas et je suis à la hauteur de ma position. Il serait dur de me repentir pour avoir fait juste le contraire de vous. Lequel de nous deux aura eu raison, l'avenir nous l'apprendra. Il y a des choses qui m'ont épouvanté dans votre lettre... Heureusement qu'il y a une couronne de fleurs sous votre bonnet de philosophe. Ma couronne à moi c'est ma femme, car elle est à tout jamais la mienne à présent sans que nous ayons besoin de ce sacrement qu'on traîne comme un boulet.

(1) Alfred Tattet avait quitté Paris et était allé habiter Fontainebleau. « Les motifs qui le décidèrent à rompre avec sa vie passée, dit Paul de Musset dans la biographie de son frère, étaient trop sérieux pour être discutés. »

C'est un serpent doré qu'un anneau conjugal

a dit notre poète.

Il ne sort pas une plainte de sa bouche et cependant elle a déjà goûté de mon pain noir, car on me laisse un peu tirer la langue là-bas. Mais qu'est-ce que tout cela quand on s'aime ?

Votre lettre du 18 septembre ne m'est arrivée que le 16 octobre. J'y réponds aussitôt et moins longuement que je ne le voudrais. Vous ne perdrez rien pour attendre, je vous supplie encore une fois de ne pas m'abandonner quand tous me délaissent. Ma mère est indigne pour moi. Mon petit frère, ce pauvre être chétif et souffrant, me montre un cœur d'or et me donne mille preuves de dévouement et d'affection : il n'y a donc que les malheureux qui vous aiment. Vous montrez le latin à Gabriel. J'en sais maintenant juste assez pour l'apprendre en même temps que l'élève que j'aurais. Quand donc aurai-je un fils aussi moi? Je ne songe qu'à cela... Je vous embrasse, mon cher Ulric, je vous serre la main du fond du cœur. J'espère bien me donner mes étrennes en allant vous voir rue de Courcelles.

Bien à vous.

ALF.

Mai (1843).

Cher ami, tout va bien. Arvers a reçu votre lettre et sera des vôtres avec bien du plaisir... Que je voudrais être au nombre de vos convives! Ne me laissez pas trop attendre votre visite et portez-moi vos vers dès qu'ils seront faits. L'affaire du coupé est arrangée : on l'enverra chez vous et vous n'aurez qu'à le recevoir. Je l'ai payé hier... Merci de l'hospitalité que vous donnez à la voiture

qui doit m'emmener et me séparer de vous pour 5 ans, c'est-à-dire pour toujours peut-être.

Bien à vous.

ALF..

28 mai (1843).

Mon cher ami, avant tout je commence par vous remercier ainsi que madame Guttinguer de votre dîner d'adieu. Ma femme me charge aussi de vous exprimer à tous deux sa reconnaissance et de vous dire combien elle a été sensible à votre bon accueil. Je suis heureux, mon très cher, d'avoir bu chez vous le coup de l'étrier. Mais quel vilain coup que celui-là et quelle triste chose qu'un départ! Nous avons sangloté une partie de la nuit et maintenant encore des larmes me viennent aux yeux en songeant à tous les cœurs sympathiques laissé derrière moi. Ce pauvre Gabriel, qui, au dîner, avait bien réparé le temps perdu, était ému lui-même en m'embrassant. Qui n'a jamais quitté ceux qui l'aiment, comment comprend-il ce qu'une séparation, qui sera peut-être éternelle, a de poignant et de cruel?...

Qu'avez-vous dit et fait après notre départ, mon bon Ulric? Ces messieurs vous ont-ils quitté en même temps que nous? Que c'est bien à Alfred d'être venu m'embrasser! Il ne s'est point invité à dîner pour cela comme Arvers. Quant à mon frère et à mon oncle, si froids d'ordinaire, ils m'ont paru passablement remués. Pour tout dire, vous avez été tous charmans, et je n'oublierai jamais le dîner du 18 mai de la rue de Courcelles.

Maintenant, mon bon Ulric, quand reviendrai-je vous serrer la main et vous gagner votre argent au whist? car vous remarquerez que j'ai été sans pitié jusqu'au dernier moment. Triste compensation de la fortune qui d'un côté me tendait la main pendant

qu'elle me donnait de l'autre un grand coup de pied... vous savez où. C'est toujours ainsi qu'elle procède, la traîtresse.

Je ne vous parlerai pas de mon voyage en France; je n'ai remarqué sur la route que l'admirable portail de la cathédrale de Reims. Après 2 accidents assez graves et beaucoup de pratique nous sommes arrivés à Liège, j'y suis resté deux jours et me voici installé pour quelque temps aux eaux de Spa. C'est là qu'il faut m'écrire sous mon vrai nom, à l'hôtel d'York, et le plus tôt possible, s'il vous plaît. Ils ne m'ont pas encore demandé mon passe-port et ils font bien, car je n'en ai qu'un de 2 ans à leur offrir.

Ne dites à personne, mon très cher, que je suis à Spa et sous mon nom. Autant éviter les indiscrétions et les ennuis qui en découlent. N'oubliez pas de me prévenir quand je devrai vous adresser mes lettres au chalet. Ne pourriez-vous pas voir Valbezin, vous plaindre en mon nom de son silence et le prier de vous donner pour moi une lettre que vous vous chargerez de faire parvenir avec une des vôtres à mon frère? Ceci est pour la frime, car vous la mettrez tout bonnement sous enveloppe avec la vôtre et me l'enverrez à Spa. Je serais enchanté d'avoir quelques détails du major Fridolin sur les *mystères* de Chantilly.

Vous saurez que la voiture de Mosselmann (1) est beaucoup meilleure qu'il ne la supposait. Elle a très bien porté nous et nos immenses bagages et est toute prête à recommencer.

A bientôt de plus longs détails. Vous croyez peut-être que vos lilas sont fanés : chez vous, c'est possible, mais je vous assure que ceux que j'ai em-

(1) Un de ses compagnons de plaisir.

portés sont en pleine floraison et parfument ma solitude, et vous savez comment dans le parfum monte le souvenir,

A vous du meilleur de mon cœur.

ALF.

S. D.

J'ai pris le grand parti et me suis décidé à écrire (pardonnez-moi, mon ami) une vingtaine de lignes sur votre charmant volume : j'ai de plus fait une citation. On m'a bien promis qu'il passerait prochainement, la chose en est là; mais comme j'ai le soin de dire : « bientôt nous reviendrons sur le livre de M. U. G., etc. », votre gros Latour pourra, s'il le veut, mettre un grand article raisonné d'autant plus facilement qu'il n'y a pas de Chambre de Députés en ce moment.

J'ai été bien heureux de me retrouver à Bury. Qu'on est donc délicieusement sous le toit paternel! Quand donc pourrai-je y venir avec ma bonne et chère femme?

Je vous envoie une chanson faite par le préfet Romieu en l'honneur de sa maîtresse la *Reine Pomaré* qui danse la polka à ravir. L'air est délicieux et les vers sont bien tournés.

Quant à la vôtre, elle ferait damner tous les commentateurs. Je crois, à vrai dire, qu'il ne faut pas y chercher un sens. Qu'est-ce que la Du Maine? Croyez-vous sérieusement que cela peut regarder le bâtard de Louis XIV, fils de la Montespan, ou la femme Louise de Condé, qui avait de si beaux yeux, de si jolis cheveux blonds et qui n'était pas plus grande qu'un enfant de 10 ans? La comtesse de Montbazon me chiffonne aussi. D'abord c'était une duchesse. La plus célèbre fut la maîtresse de Rancé, comme vous savez — une belle-fille de celle-ci fut

bien la maîtresse du grand Roi quand elle eut épousé M. de Soubise, qu'elle fit prince par ce canal-là. Mais tout cela n'explique pas le moins du monde la fameuse chanson qui est une énigme pour moi. Vous avez été frappé par ces deux noms: la Montbazon et la Du Maine. J'en donne ma langue aux chiens, et cependant vous avez raison de dire que je connais bien cette époque, car je me regarde comme très ferré sur le grand siècle que je vois défiler tous les matins en chemise dans Saint-Simon qui souffle sur bien des héros.

Adieu, très cher ami. C'est la dernière lettre sans doute que je vous adresse au chalet. Bientôt je vais vous voir, ce qui vaudra mieux pour nous deux.

Vous ne voulez donc pas me dire combien me coûterait, rendu à Fontainebleau, un tonneau de ce fameux cidre mousseux si excellent ?

A bientôt, cher Ulrich, je vous écris dans la petite chambre de ma femme et tous deux nous embrassons la sainte Trinité de Saint-Gatien.

A vous.

ALF.

S. D.

Cher bon ami, votre « courrier de campagne » a paru dans *le Globe* de mardi et je l'ai lu avec bien du plaisir. Que vous faites à merveille de regretter et de défendre nos pauvres postillons français si alertes et si gais ! Je vous vote un chapeau vernis garni de rubans tricolores. Vous savez que petit à petit la race des postillons quitte le monde. En Allemagne j'étais furieux contre ces grands diables d'Allemands qui étaient en grand costume avec des bottes leur montant jusqu'au nombril et qui vou-

laient absolument monter sur le siège de ma voiture. Dans quelques années il n'y aura plus en Angleterre une seule de ces berlines à quatre chevaux qu'on nomme des diligences. Les chemins de fer tuent tout et j'aurais voulu voir partir celle dont les journaux ont parlé dernièrement. C'était son dernier voyage. Elle était complètement vide. Le cocher était en grand deuil et les chevaux, caparaçonnés de noir semblaient suivre leur propre convoi.

Nous aurons dans le prochain courrier l'histoire de votre empoisonnement, n'est-ce pas ?

Le major Fridolin part samedi pour Brest et le Cap. J'irai mettre en malle poste ce pauvre bon et courageux ami.

J'ai vu hier feu Ternaux, à présent vicomte de la Morelie : il a une femme charmante, au dire de maman, à qui elle a été présentée. Ce Woldemar m'a beaucoup parlé de son voyage en Egypte. Il avait acheté une esclave qu'il a donnée en partant comme pourboire à un domestique de place. Il va habiter neuf mois de l'année la terre de sa belle-mère, entre Fécamp et Caen.

Alfred continue à être plongé dans les filles : il y laissera son génie et sa santé. Quel affreux suicide ! Décidément, aurons-nous la guerre ? Qu'en pensez-vous ? J'en ai une peur atroce. En attendant que nous vivions de carottes, je me dépêche de faire les achats indispensables et je viens de donner à ma femme pour ses relevailles (je m'y prends de bonne heure, comme vous voyez) un cachemire des Indes, long, de 1600 fr.

J'ai lu le discours d'Harel sur Voltaire, il est très bien et ne croyez pas votre *Revue de Paris* qui l'a fort maltraité.

Mon cher Ed. Bocher (1) est très malade et donne de grandes inquiétudes à Gabriel que j'ai vu. Il a des polypes dans l'oreille. On lui en a extirpé un et il a souffert si effroyablement qu'on hésite à continuer l'opération. La famille Bocher est très éprouvée en ce moment. Mad. de Thorigny est très souffrante, le père a une recrudescence de sa maladie de vessie. Il n'y a que Charles qui continue à être le correspondant assidu du *Globe*. Dites donc à votre éditeur de m'envoyer 2 ou 3 exemplaires. Je voudrais en offrir un de votre part à Alf. Leroux. J'ai donné mes 2 au *Journal des Débats*. A propos, il n'y a pas moyen de songer à avoir un grand article. M. de Sacy a des articles *tout faits* qui ne paraîtront que dans 3 ans. Ce sont de véritables sultans que ces bougres-là.

27 décembre (1855).

Que vous êtes bon et aimable, mon cher Ulric, et avec quel plaisir je vous serrerai la main! Vous savez pourquoi je vous remercie, dispensez-moi donc de vous le dire.

N'est-ce pas que je suis heureux et que je suis digne de ma fortune puisque j'en sens tout le prix? Mais pourquoi ne pas vivre éternellement aux genoux de cette adorable femme qui me donne tant de preuves d'amour, qui me rend meilleur, qui ouvre mon âme à toutes les sensations les plus tendres? Je viens de passer encore une journée charmante. Je vous écris de cette chambre que je ne quitte plus... Je ne suis bien que là... les murs me

(1) C'est M. Ed. Bocher, qui devint plus tard sénateur et représentant du comte de Paris, qui remit à son frère Gabriel, bibliothécaire du duc d'Orléans, le sonnet que Musset avait fait sur l'attentat de Meunier contre le roi en 1836. (Cf. la *Bibliographie* d'Alfred de Musset, p. 178.)

semblent pleins d'une moiteur sortie d'elle, j'y baigne mon front comme dans une rosée céleste, enfin je suis fou, ivre et vous supplie de me pardonner les extravagances que je vous envoie.

Hélas! elle n'est plus là. C'est vous dire quel hôte est assis à mon foyer... Je vois à mes côtés cet horrible spectre qu'on appelle la tristesse, il me parle, il m'oppresse. C'est qu'il s'entend bien avec la solitude. Mais je connais une fraîche figure qui demain en lui montrant le bout de son nez le fera fuir aussitôt... il n'aime pas les jolies femmes, et dès qu'elles ouvrent une porte, il se sauve par la fenêtre.

Vous m'avez promis des vers, j'y tiens et nous y comptons. En attendant, voici ceux de Roger. Le dit troubadour avait ramassé une plume d'aigle sur les Pyrénées, il la dédia à V. H.

C'est un aiglon qui, regagnant son aire,
Laissa tomber sur le roc solitaire
Sa longue plume arrachée à son flanc;
Je vis au bout une perle de sang...
J'en eus pitié... car vous êtes son frère!
Que faites-vous? dites, notre aigle à tous,
Pendant qu'ici la brise nous assiège?
Près de ces monts aux épaules de neige,
On est si haut qu'on doit penser à vous!

Réponse :

Oui, c'est une heure solennelle!
Et le penseur grave et serein
Croit qu'un peu de gloire éternelle
Se mêle au bruit contemporain,
Puisque dans son humble retraite
Il ramasse sans se courber
Ce qu'y laissa choir le poète,
Ce que l'aigle y laisse tomber;
Puisque sur sa tête fidèle,
Ils ont jeté, couple vainqueur,
L'un, une plume de son aile,

L'autre, une strophe de son cœur!
Oh! soyez donc les bienvenus,
Plume! strophe! envoi glorieux!
Vous avez erré dans les nues
Vous avez plané dans les cieux (1)!

S. D. (1855).

Mon cher Ulric,

Notre maisonnette est pleine depuis samedi dernier et nos enfants et les amis ne me laissent pas un moment de repos. Il faut se baigner, monter à cheval, jouer au whist, et cela par les chaleurs tropicales et avec mon bras presque toujours endolori. Arago est toujours le plus gai et le plus aimable des convives et Jadin et Comairas les plus gentils compagnons qu'on puisse imaginer. J'attends Lefuel aujourd'hui et ne vous parle pas de Dejean, toujours un peu endormi, et de Giraud, que vous ne connaissez point. C'est Arnould Frémy qui s'est chargé de mettre votre lettre à la poste lundi dernier. Mon garçon a eu au lycée Saint-Louis un 1er accessit de version latine, un 2e prix de dessin et un 1er prix de musique. Vous voyez, d'après cela, qu'il n'est pas fort en thème. C'est toujours quelque chose. Je lui ai acheté un cheval et tous les matins il le prend pour aller prendre une répétition à Fontainebleau, parce que je veux qu'il fasse une bonne 4e l'année prochaine. Quant à Julie, la filleule de cette pauvre madame Guttinger, sa distribution de prix n'aura lieu que le 20, mais elle y sera fort maltraitée parce qu'elle ne fait rien et que l'on ne peut en venir à bout. Du reste elle aime beaucoup la musique et est gentille à croquer, de visage et de manières.

(1) Cette réponse de Victor Hugo au poétique envoi de Roger de Beauvoir parut dans *les Contemplations* (1856) sous le titre : *Au poète qui m'envoie une plume d'aigle*.

L'absence de Gabriel a dû vous faire un grand vide. Ces diables d'enfants prennent une place énorme dans la vie. J'espère que vous vous déciderez prochainement à l'accompagner ici. Le train qui part de Paris à 9 h. du matin ne met qu'une heure en route et c'est celui qu'il pourrait prendre; les autres demandent 2 h. moins 1/4 : ce n'est vraiment pas un voyage. Je ne sais ce que devient Tessier : le rencontrez-vous quelquefois? il est revenu de Londres assez souffrant, me dit-on, mais qu'allait-il faire dans cette maudite galère ? Je vous recommande les *Etudes morales sur le temps présent* par Caro (1) (Hachette). Stendhal, talent un peu surfait, selon moi, y est fort maltraité. Le poème de Marguerite dans *les Récits poétiques* d'Eugène Mordret, mort l'an dernier, m'a beaucoup plu. Adieu, très cher, tenez-moi au courant de ce que vous faites. Avez-vous lu le 1er voyage de Lamartine en Italie dans son *Cours familier de littérature*, et ce qu'il dit d'Alfieri et de son tombeau par Canova? Hélas! je ne savais pas encore que le marbre n'est pas plus chaud que l'herbe sur un cercueil.

A vous de cœur

ALPH. T.

Dimanche.

Pour copie conforme,

LÉON SÉCHÉ.

(1) Ouvrage paru en 1855.



LES DERNIÈRES COLONNES DE L'ÉGLISE

—

FRANÇOIS COPPÉE
de l'Académie Française.

Je me déplais moins qu'autrefois.
La Bonne Souffrance, p. 17.

La conversion de Coppée a été le chemin de Damas de tout le monde... A dater de ce jour, on a su que la vie chrétienne était une chose facile. Après *la Bonne Souffrance*, il n'est plus permis d'ignorer qu'on est un très présentable chrétien quand on peut dire « avec ce tour humoristique dévolu au seul Huysmans : Il faut que Dieu ne soit pas difficile pour se contenter de gens comme moi ! » ou qu'on peut ajouter immédiatement : « Et comme moi, donc ! » avec cette bonhomie de vieil oncle à sous-ventrière qui est la marque spéciale de l'auteur des *Humbles*. Un autre signe c'est de reconnaître de bonne foi qu'on a fait « un peu de bien au cours de sa vie et qu'en somme on ne fut pas un méchant » ; qu'on n'a pas, il est vrai, « la tête théologique », mais que, tout de même, on a « écouté le Verbe divin avec *autant de simplicité* que les pêcheurs du lac de Tibériade », peut-être même avec plus de simplicité. Alors, en y pensant bien, il paraît hors de doute que « cette

conversion doit être attribuée à la grâce divine(1)».

La joie que cet événement détermina chez nos catholiques a dépassé toutes les joies prévues. On lit dans l'Evangile selon saint Luc qu'il y aura autant de joie au ciel pour un pécheur qui se repent que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence. C'est exactement ce qu'on voit dans notre société religieuse qui est une manière de ciel, comme chacun sait.

A supposer que Coppée ait été vraiment un pécheur, ce dont lui-même paraît incertain, on peut dire qu'il y a peu d'exemples d'un retour à la vertu qui ait édifié un aussi grand nombre de contemporains. Songez que j'ai lu *la Bonne Souffrance* en Danemark, il y a cinq ans, chez un professeur qui avait conçu l'ambition bien jutlandaise de surprendre ainsi le secret de notre plus beau langage.

Même succès dans tous les pays du monde. *La Bonne Souffrance* est lue sous la tente mongole, dans le gourbi vermineux des Touareg, dans les bateaux-fleurs du Céleste Empire, au fond de la yourte souterraine des Kamtchadales. Quel livre eut jamais un succès plus étourdissant? Je l'ai vu, moi qui vous parle, à l'étalage des merceries ou lampisteries, dans les quartiers pieux, et sous la vitrine des vendeurs d'ornements d'église, entre des chasubles et des candélabres. Enfin, je l'ai trouvé, ô miracle ! chez des prêtres et jusque parmi ceux-là qui ont fait vœu de ne rien lire avant la consommation des siècles...

Triomphe étonnant, mais si explicable ! Le monde catholique avait besoin d'un poète gâteux.

(1) Il est bien entendu que les guillemets signifient, sauf indication d'une autre source, *la Bonne Souffrance*. Avertissement presque inutile, d'ailleurs. Le bon vin est assez trahi par son bouquet.

L'idiotie humaine, longtemps méprisée, criait vers le ciel. L'imagerie pieuse affamée de lyrisme rugissait dans toutes les boutiques sulpiciennes. Coppée converti, ce monde affligé crut entendre la musique des sphères. Lui-même l'a si bien compris que, dès l'épigraphe, il se compare nettement à Lazare, l'ami du Seigneur. Empruntant un texte fameux de saint Jean : « Cette maladie, déclare-t-il, n'est pas pour la mort, mais pour la gloire de Dieu. » Quelle maladie ? La sienne propre, évidemment, cet aimable et joyeux gâtisme envoyé pour encourager nos déliquescences. Ce *bon souffrant* parle de « la résignation avec laquelle il a toujours accepté les disgrâces de la vie ». *Beati mites*, ajoute-t-il dans la candeur de son vieux cœur. Et, par là, tout est expliqué. Dieu est son ami parce qu'il est un doux et, selon la suite du texte, *il possédera la terre* : « Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram. »

L'étonnement cesse, d'ailleurs, aussitôt qu'on apprend qu'ayant eu « le cœur vraiment filial » il a eu pour mère « une immaculée ». « Il faudrait une plume exquise et légère que je n'ai pas, il faudrait choisir des *mots aériens* pour exprimer ce sentiment pieux... Je n'en puis donner une idée qu'en rappelant le mystère de la foi chrétienne, si touchant et si profond, qui entoure la Mère de Jésus d'une idéale (?) pureté. » Le chapitre *Souvenir filial* est extraordinaire, même dans le gâtisme coppéen. « Je ne relis jamais mes anciens vers. » Je te crois, répondrait Jehan Rictus, mais alors qui, diantre, les relira ? N'importe, il nous sert une chose qu'il nomme « un très vieux dizain » dont voici le début :

J'écris près de la lampe. Il fait bon...

et les deux rimes finales :

Elle met une bûche au foyer plein de flammes.
Ma mère, *sois bénie entre toutes les femmes.*

On sait qu'au temps de la Commune l'église de Notre-Dame-des-Victoires fut envahie par une marée de crapules et profanée autant que Dieu le permit. Il est raconté qu'une citoyenne grimpa sur l'autel de la Vierge Immaculée et montra généreusement son derrière à la multitude.

Les admirateurs de *la Bonne Souffrance* iraient d'un bond aux extrêmes confins de la stupéfaction si on leur disait que ce geste historique diffère très peu, *dans l'Absolu*, du dernier vers qui vient d'être cité et qu'un tel usage littéraire ou sentimental d'une forme aussi sainte que la Salutation Angélique est une profanation inexprimable. Mais la paralysie générale des catholiques modernes étant elle-même confluente à la liquidité de cet élégiaque, leur admiration en devient plus grande. Les curés atteints de littérature peuvent débiter ça devant le Saint Sacrement lorsqu'ils veulent émotionner leur pâturage.

Villiers de l'Isle-Adam a dû contribuer plus qu'on ne pense à la gloire de François Coppée, lorsqu'il l'a si génialement ramassé tout entier dans ce vers unique et fameux :

Donnez-lui de l'argent puisqu'il aime sa mère.

Coppée nomme Jésus « l'humble artisan de Galilée ». Comment voulez-vous que les âmes sensibles résistent à ça ? « Lui, l'amoureux et le poète..., lui de qui, jadis, toute fleur avait le baiser (1)... il a appris dans l'Evangile l'art de souffrir et de mourir. » Celui de raser, il l'avait appris aupara-

(1) *La Bonne Souffrance*, page 30.

vant. « Les démons impurs qui troublaient et possédaient son âme en sont à jamais chassés... Sa conscience est devenue plus exigeante... Pourtant il n'a rien d'essentiel à se reprocher, sinon d'avoir fait pleurer sa mère, sa sainte mère !... Et si, parfois encore, il chancelle et s'il a peur, *comme saint Pierre en marchant sur les flots* » (1), dites-vous qu'il est bientôt rassuré par « les ailes d'ange, qui lui poussent aussitôt après une absolution (2). » *La Bonne Souffrance* fourmille de ces expressions rafraîchissantes. Il faudrait tout citer, tout copier. Songez qu'il nomme l'*Ave Maria* un « délicieux appel » !

Ah ! il a raison de ne pas se mépriser ! — Si l'on n'allait que chez les gens qu'on estime, dit un personnage de comédie, on n'irait presque chez personne et même il y aurait des jours où on ne pourrait pas rentrer chez soi. Qui donc oserait se flatter d'un domicile si Coppée couchait dans la rue ?

Aujourd'hui Coppée est devenu une espèce d'homme politique. En même temps qu'il soutient l'Eglise, il a mis son âme allégée de turpitudes au service de la patrie. Il préside des réunions et fait même, je crois, des discours. Cela m'afflige et je regrette l'époque déjà si lointaine où *le Journal* publiait, chaque semaine, une chronique de ce renaissant chrétien. La plupart du temps, cette chronique pouvait être considérée comme le bulletin hebdomadaire de son impotence. Rien de plus, rien de moins. Mais qui dira combien cela remuait les cœurs ?

(1) *La Bonne Souffrance*, page 200.

(2) Un jour, en 1900, à Copenhague, on me demanda ce que je pensais de *la Bonne Souffrance*. — C'EST UN LAVEMENT RENDU, répondis-je. Concise appréciation qui fut goûtée. On était à table De telles paroles ont le pouvoir de réconcilier beaucoup avec la vie

Généreux et cher vieillard! Je crois le voir encore écrivant dans son lit mécanique entouré, d'« êtres chéris », continuellement réparé par l'infatigable chirurgien qui lui « sauve la vie » tous les quinze jours et « rêvant d'innocence immortelle » entre les fioles et les vases. Aussi longtemps que dura son mal, nous priva-t-il, une seule fois, du récit de ses douleurs ? Quelqu'un eut-il le droit d'ignorer les vicissitudes cruelles de sa digestion ou les poignantes péripéties de son uretère ? Eh bien! ce moribond sans cesse ajourné trouvait la force de nous consoler et de nous instruire. Et quelle surprenante, juvénile et délicieuse fantaisie ! Quelle liquidité de style, quelle transparence, quelle fluidité de pensée ! Quelle lecture pour les familles !

Un jour il s'attendrissait sur une vieille malle; un autre, il se comparaît lui-même à une source pure souillée bientôt par les blanchisseuses et devenue plus loin un vaste fleuve qui recevait dans ses ondes les désespérés et les charognes ; un autre jour encore, il protégeait la religion — déjà ! —et, avec cette acuité de regard et ce merveilleux discernement prophétique insoupçonné de lui-même, il nous proposait comme un des derniers boulevards de la Foi le si digne prêtre qui a nom Victor Charbonnel. Le lendemain de l'incendie du Bazar de Charité, ce généreux gaga, transporté d'indignation, écumant, fumant de rage et ne pardonnant pas à Dieu d'avoir consenti à l'immolation d'un aussi grand nombre de personnes riches, sut parler comme il convenait, lui reprochant, je crois, d'être un Dieu « rouge de sang » ou quelque chose de semblable (1).

(1) « On chercherait en vain un blasphème dans mes écrits. » *La Bonne Souffrance*, p. 7. Il a raison. Quand les pauvres souffrent,

Plus tard, lorsqu'il avait dû vendre *la Fraisière* où « un peu de son âme resté dans les fleurs qu'il avait aimées (2) » allait être acquis — à vil prix, sans doute — par quelque inconnu ; avec quel art ne sut-il pas, en nous donnant l'adresse du notaire, étaler aux *petites bougies* son cœur désolé. Ces pages sont dans toutes les mémoires.

Oui je l'aimais mieux à cette époque, décidément. Ce qui l'a perdu, c'est de ressembler à Napoléon. Du moins on lui fit croire autrefois à cette ressemblance et cela est resté sur toute sa vie.

J'ai connu, dans mon enfance, un horloger de Périgueux qui passait pour ressembler, lui aussi, à Napoléon et qui se promenait, comme sur la Colonne, la main dans son gilet, en consultant l'horizon.

De là le goût constant de notre François pour le bonnet à poil et la passementerie héroïque. De là aussi, je l'imagine, la mélancolie de ce poète sans batailles forcé de descendre du cheval de Bonaparte avant Rivoli ou les Pyramides et de se mettre à la tisane sans espoir d'attraper jamais le ventre de l'Empereur. Il a fallu que l'occasion du *nationalisme* le déchaînât et c'est un joli spectacle pour la pensée que celui de ce général en chef, lieutenancé de stratèges tels que Jules Lemaître ou le Vénérable Edmond Lepelletier, galopant, son parapluie à la main, sur le front de bandière de cette grande armée de chie-en-lit.

on ne doit parler que de résignation. Dieu reste un Père infiniment adorable. Mais lorsque les riches écopent, Dieu est un bourreau et il faut lui dire son fait. Il n'y a pas là le moindre blasphème.

(2) « L'acheteur aura peut-être cette illusion que les fleurs qui embaumèrent les promenades d'un poète exhalent une odeur plus exquise et que les oiseaux qui chantèrent pour le charmer trouvent des chants plus mélodieux. » *La Bonne Souffrance*, p. 82.

O Waterloo ! je pleure et je m'arrête, hélas !
Car ces derniers soldats de la dernière guerre
Furent grands....

Faut-il que l'Eglise soit malheureuse et que les catholiques aient tout mérité pour que ce ridicule vieillard soit cru quelque chose et pour que des prêtres et des évêques soient avec lui contre leurs propres troupeaux !

FERDINAND BRUNETIÈRE
de l'Académie Française.

Dieu n'en est pas plus grand ni plus heureux pour avoir créé Brunetière. — Bossuet, *Elévations sur les mystères.*

Un jour, il y a plus de dix ans, une puissante rafale de gifles passa tout à coup sur le cuistre impondérable qui tenait l'emploi de critique à la *Revue des Deux-Mondes*. Par un miracle inouï, et qui n'a certes pas obtenu l'étonnement qu'il méritait, tout ce qui portait alors une plume le conspua, exactement comme s'il eût été un Ecrivain.

Pour la confusion inexprimable des Visibles et des Invisibles, il obtint précisément le même décri dont fut honoré toute sa vie et après sa mort le grand Baudelaire outragé par lui.

Car il avait eu cette habileté, le pauvre homme, et il en devint, une minute, le semblant d'un individu. On comprend qu'une telle gloire n'était pas pour durer. Il était même sans exemple qu'elle eût pu se prolonger au delà des quelques instants qui représentent la longévité d'un animalcule.

Donc ce Brunetière ayant eu la cautèle de feindre l'existence juste au moment où naissait la fan-

taisie de se mettre quelqu'un sous la dent, on imagina que cet insulteur de la Poésie avait cessé d'appartenir au néant. Je me souviens d'avoir félicité de l'aubaine ce successeur des Curculionides fameux traditionnellement affermés par tous les Buloz pour tarauder la littérature. Celui-là, du moins, pouvait désormais, non sans orgueil, réintégrer le Rien qui était sa patrie et chauffer, avec la nonchalance d'un victorieux, le nombril qu'il croyait avoir à la flamme sans chaleur des petits fagots qui s'étaient égarés éventuellement sur l'échine qu'on lui supposait.

Quant à Baudelaire, pourquoi se fût-il réveillé ? Il lui avait, si longtemps à l'avance, répondu ! « Ah misérable chien, lui avait-il dit dans *les Petits Poèmes en prose*, si je vous avais offert un paquet d'excréments, vous l'auriez flairé avec délices, et, peut-être, dévoré. Vous ressemblez au public à qui il ne faut jamais présenter des parfums délicats qui l'exaspèrent, mais des ordures soigneusement choisies. »

Ce chien de Baudelaire est, aujourd'hui, une des Dernières Colonnes de l'Eglise.

« Ce sont autant de colonnes que vous élevez à votre gloire, » a dit Bossuet, le grand et triste Bossuet qui parvint à peine à n'être pas un schismatique, et que déshonore un peu plus l'admiration de Brunetière ! Car cet instituteur ne s'arrête jamais de citer Bossuet.

Parlant de Shakespeare, Victor Hugo a écrit : « J'admire tout, *comme une brute.* » C'est ainsi que Ferdinand Brunetière admire Bossuet. Pauvre grand Bossuet des *Variations* et des *Sermons*, mais aussi, hélas ! du *Discours*, homicide *sur l'histoire universelle* et, surtout, de la déplorable *Défense*

gallicane — cette dernière heureusement écrite en latin !... On m'a montré sa dalle funèbre dans le chœur de la Cathédrale de Meaux et je me disais que cette pierre serait usée par les genoux des pèlerins, si celui dont elle recouvre la poussière avait pu être le saint Ambroise ou le saint Thomas de Cantorbéry que les contemporains espérèrent.

Au lieu de cela, silence et banalité. Le bon chanoine qui me servait de guide n'eut rien à me dire, sinon qu'il valait mieux ne se souvenir de rien. Il avait raison, je pense, mais, tout de même, une telle absence de gloire sur les restes d'un homme dont le nom fracasse l'imagination, c'est d'une tristesse trop étrange et, vraiment, le culte — quelque *canin* ou *chevalin* qu'on le suppose — d'un Brunetière ne suffit pas.

Il suffit, cependant, à l'Académie Française à qui tout suffit et que tout contente, excepté la grandeur intellectuelle, et qui élira des juments, quand elle aura épuisé ses Rostand, ses Bourget ou ses Hanotaux.

C'est, en effet, l'admiration sans entrailles de Brunetière pour « l'aigle de Meaux » qui l'a précipité à l'Académie. On n'avait jamais vu un admirateur comme ça. J'imagine pourtant qu'il y eut autour de ce *titre* quelques petites saletés favorables... Mais je m'écarte sensiblement de mon objet. Je voulais faire voir la colonne que ce pion est devenu, l'inimaginable unité que ce pédagogue représente parmi les Dernières Colonnes de l'Eglise. Il faut avoir heureusement franchi la cataracte de bêtise absolue par où le vieux Nil de l'idiotie humaine fait son entrée dans le vingtième siècle, pour affronter, le temps d'un éclair, une aussi déconcertante pensée !

Il sera raconté plus tard à des malins qui refuseront de le croire que, le 27 novembre 1894, M. Ferdinand Brunetière a eu l'honneur d'être reçu par Sa Sainteté, *nominatim et privatim*, en sa qualité de Nonce de la *Revue des Deux-Mondes*. Ce qui fut dit alors ne sera jamais révélé. C'est un secret entre M. Petdeloup et le Vicaire de Jésus-Christ. Telle fut l'origine du *Columnat* de Brunetière. La brochure peu apocalyptique née de cette entrevue l'a mis sous l'entablement. Qu'il y reste pour la joie durable des mascarons qui ne furent pas comme lui achevés en cariatides.

Cette brochure de cent pages se nomme *la Science et la Religion*. Balzac a écrit cinquante volumes du plus grand art dont plusieurs signifient Religion et *Science*. L'Académie s'est passée de sa figure, à celui-là, aucun pape n'a songé à le recevoir et l'Eglise a pu se soutenir sans son coup d'épaule. La situation de l'auteur de *la Comédie humaine* est autre que celle de Brunetière, décidément.

Ce qui est inouï, par exemple, et ce dont Balzac eût été bien incapable, c'est d'avoir écrit, en style de proviseur, la dite centaine de pages pour parler de la Religion en vue de la Science ou de la Science en vue de la Religion, *sans nommer, une seule fois, Ernest Hello*, qui a épuisé la matière, il y aura bientôt un demi-siècle (1). Il est vrai que celui-ci non plus ne fut pas de la Congrégation des pilastres. L'excellent homme eut assez à faire toute sa vie de soutenir convenablement son vieux parapluie, même quand il n'y avait ni pluie ni vent. Je le vois encore. C'est à peine s'il put porter son âme extraordinaire et douloureuse, mais il y parvint et

(1) *M. Renan, l'Allemagne et l'Athéisme au XIXe siècle.* Paris, Douniol, 1859.

la consolante théologie nous enseigne qu'il y a plus de *quarante* places à la droite de Jésus-Christ.

Oui, je viens de feuilleter une dernière fois cette plaquette qui finit par le nom de Bossuet. Impossible d'y découvrir le nom d'Hello. Le crétin d'Hulst, dit Monseigneur, est nommé, Taine est nommé, Berthelot et Renan sont nommés, Clemenceau, Brisson, Homais, Bouvart et Pécuchet, tous sont nommés, jusqu'à Jean Jaurès. Ernest Hello ne l'est pas.

C'est ahurissant, abrutissant, idiotifiant, mais c'est ainsi. L'ignorance pure et simple étant insupposable, reste le prodige tout nu de ce silence qui est parmi les choses les plus mystérieuses qu'on ait vues depuis le commencement des siècles.

Enfin Brunetière est une Colonne. Il y en a peut-être d'un plus élégant module, mais voyez ce chapiteau : « Il ne s'agit plus que de choisir entre *les formes du christianisme* (!!!) celle qu'on pourra le mieux UTILISER à la régénération de la morale et je n'hésite pas à dire que c'est le catholicisme. » Ce maître d'étude « n'hésite pas », peut-être parce qu'il y a en lui quelque chose de la nature des centaures auxquels il fut, je crois, comparé. Il est le centaure de la religion et de la critique échappé aux flèches de Pirithoüs et aux illécébrances des Sirènes.

Etant un penseur, il n'hésite pas à croire à la pluralité des religions, comme Fontenelle croyait à la pluralité des Deux Mondes ; mais parce qu'il est en même temps un homme juste, il tient expressément à « ne pas méconnaître la haute valeur du protestantisme ». De là à proclamer, fût-ce dans un semblant d'ironie, que « le protestantisme a la raison pour lui », il y a un si petit cheveu que cela ne fait presque pas de différence.

Et voilà donc ce que soutient cette colonne : Un

protestantisme large tolérant l'Eglise, Bossuet et Calvin sur le *même* plan intellectuel (1) ! Le Bossuet des *Variations!* Mais Brunetière est si pion qu'il n'a pas dû lire autre chose que les *Oraisons funèbres*, le fameux *Discours* et, peut-être, deux ou trois panégyriques ou sermons. Le reste où il était question de Dieu a dû tellement le raser !

Dans un éclair de raison, de cette raison qui est certainement le privilège du protestantisme, il pousse l'audace de l'intuition et le casse-cou de la transcendance jusqu'à dire qu' « il n'y a qu'une question A RÉSOUDRE : *Jésus-Christ est-il ou n'est-il pas Dieu?* » C'est ici que l'allégresse des catholiques, à commencer par Léon XIII, ne connaît plus de bornes. Un homme s'est rencontré... pour trouver ça ! Il arrive, alors, — l'époque étant inouïe — que cet homme est reçu par le Pape, tellement reçu que l'auguste auteur de l'Encyclique *De conditione opificum*, devenu, pour l'étonnement du monde, le pavillon du Socialisme et de la Démocratie, l'écrase, comme une punaise, de sa Bénédiction irréparable. « Le Concordat philosophique, » écrit alors à cet aplati un correspondant opportun, « que, nouveau Bonaparte, vous êtes allé signer à Rome, au nom de la pensée française !... » N'est-ce pas un péché de lire ces choses?

A l'heure où j'écris, le successeur de Pie IX est sur le point de mourir. Peut-être est-il déjà mort et devant Dieu, face à face. Que va-t-il dire au Pasteur qui lui redemandera son troupeau? Quel compte rendra cet intendant qui a enfoui le talent de son Seigneur, ce berger qui a sacrifié les brebis pour réconcilier les chiens avec les loups? Que

(1) *La Science et la Religion*, page 21.

répondra-t-il à son Maître, ce premier de tous les Vicaires du Fils de Dieu qui ait encouragé la Canaille et restitué la parole à la servante de Caïphe, silencieuse depuis tant de siècles? Alléguera-t-il « le côté d'où vient le vent », « la queue de la poële » ou « l'assiette au beurre », au milieu du ruissellement des Anges et parmi les cataractes de la Lumière?

Enfin ce dissipateur du *Syllabus* fera-t-il à son Juge cette déclaration prodigieuse:

— Autant que je le pouvais, j'ai détruit la foi en frappant au cœur l'obéissance des peuples et la discipline du clergé. Je me suis tu chaque fois que les forts massacraient les faibles et j'ai donné ma bénédiction à ceux qui Vous outrageaient. Les victimes de la violence ou du mensonge qui me nomment leur Père ont en vain crié vers moi.

A cause de moi, la France est au désespoir.

Enfin, le danger de mes doctrines républicaines et la parfaite abomination de mon inertie pontificale ont été un scandale comme on n'en avait jamais vu.

Seulement, voici Brunetière qu'aucun autre pape n'aurait pu séduire. Ce précieux bavard n'est-il pas une de vos plus fermes Colonnes? L'ai-je payée d'un trop grand prix, ô Seigneur?...

Le catholicisme contemporain suppose qu'une telle conquête est plus qu'il ne faut pour effacer tous les Reniements.

Post-Scriptum. — On me communique une conférence de Brunetière: *la Question du Droit de l'Enfant*, lue à Lille, « sous les auspices des Unions (*sic!*) de la Paix sociale et au nom de la Ligue de la Liberté d'enseignement (!!!) » le 18 janvier 1903. L'objet publié par *le Temps* a plus de mille lignes et la lecture en est terrible.

J'ai essayé pourtant. J'ai vu « la revendication de la liberté de l'erreur, au nom de la liberté de conscience »! Ailleurs c'était « l'admission en principe de la *neutralité* de l'école et de son indépendance à l'égard de toute *confession* ». Ailleurs encore, et dans le même patois, j'ai trouvé ceci : « Quelque intérêt que je porte aux congrégations, enseignantes ou autres, hospitalières ou *contemplatives* — et dont je crois leur avoir donné plus d'une preuve — j'en porte davantage encore à la liberté de l'enseignement, qui les *dépasse* ou qui les DÉBORDE. »

Un Monsieur Gréard, par exemple, débordant (?!?!) saint Jean de la Croix ou saint Philippe de Néri!....

Eh bien! j'y renonce, la vie est trop courte.

LÉON BLOY.



LE PRINCIPE DES NATIONALITÉS

AU POINT DE VUE PHILOSOPHIQUE ET ABSTRAIT

—

Le principe des nationalités au nom duquel l'Italie et l'Allemagne firent naguère leur unité est en train, par suite de l'application qu'en font les panslavistes et les pangermanistes, de ramener l'Europe à un état spécial voisin du moyen-âge. Ce qui fut d'abord une nécessité pour deux grands peuples qu'aucune frontière naturelle, mais la politique seule avait divisés en plusieurs petits États, est devenu la marotte, l'idée fixe, le dada de petits peuples vivant encore à l'état agricole ; le principe des nationalités, complètement identifié avec celui des races, est devenu la pomme de discorde des clans, des tribus, des villages où une rue combat l'autre parce que l'une est serbe et l'autre croate.

Et l'Europe doit s'intéresser à ces querelles, alors même qu'elles demeurent purement académiques ; nous devons les épouser ; chacun de ces petits peuples demande à la France de lui prêter l'appui et l'ascendant de la pensée française, sa puissance et son expansion intellectuelles pour l'aider dans son œuvre de discorde et de haine à l'adresse de ses voisins ; il s'agit de se détester, de s'exécrer, de se haïr, de se calomnier, de se traiter mutuellement de barbare au nom d'une civilisation, dont ces peuples n'ont qu'une idée confuse ; un tel nous

sollicite, au nom d'une vague et lointaine origine latine, à le délivrer de prétendus oppresseurs, mais il nous en veut à mort d'intervenir pour ceux qu'il opprime lui-même; un tel autre demande notre sympathie parce qu'il est slave et par là parent de notre « amie et alliée » la Russie; un autre encore la réclame au nom des principes de justice, de droit, d'humanité parce que nous sommes la patrie de Voltaire et de Descartes, et le parti qui nous sollicite ainsi est dirigé par la réaction cléricale; chacun se dit opprimé de la pire manière, chacun prétend vivre sous un joug étranger et chacun à son tour poursuit de sa haine et tyrannise ceux qui, vivant avec lui sur le même sol, ne parlent pas la même langue ou ne sont pas de même race; chacun nous implore de le délivrer au nom du principe des nationalités et de l'aider à maintenir sous sa puissance d'autres races, au nom de sa raison d'État.

Et partout on s'incline devant ce principe des nationalités comme devant une chose sacramentelle, tous les esprits y sont gagnés sans discussion, y voient l'avenir de l'Europe ; dernièrement encore Bjœrnstjerne Bjœrnson, cet écrivain des plus avancés, des moins accessibles à la réaction, entretenait le public de ses idées sur la nécessité d'une grande union de tous les peuples germaniques. On discute les questions de socialisme, des centaines de mille de livres ont été publiés sur la démocratie; le capitalisme, l'émancipation des classes, le paupérisme, l'assistance sociale, l'idée du socialisme ont donné toute une littérature et des écrivains, des penseurs, comme Fourier, Blanc, Saint-Simon, Rousseau, Marc, Proudhon, Owen, Lassalle, etc.; mais quant à la théorie des nationa-

lités, quant au principe des races, autre forme de la question sociale, tout est encore dans les langes. On connaît à peine une douzaine d'ouvrages de quelque valeur et encore sont-ils écrits dans cet esprit de dilettantisme, de confusion qui caractérise les questions encore mal éclaircies; le principe des nationalités, tout en agitant l'Europe entière, tout en faisant verser des torrents d'encre tous les jours, n'a pas encore assez intéressé la pensée humaine pour trouver son philosophe. Thiers aurait-il eu raison en disant : *principe des nationalités, principe des races, pour moi, tout cela, c'est de la propagande et voyez-vous, la propagande n'a jamais réussi à personne?*

Mais si le principe des nationalités n'a encore fait faire aucun pas au progrès; si, à part l'unité de l'Italie et de l'Allemagne, il n'a créé que des agitations stériles, malfaisantes, si au lieu de pousser les peuples vers le travail, le bien-être laborieux et la liberté, il les en détourne plutôt, n'est-ce pas le moment de l'étudier.

Or, en présence de ce qui se passe en Europe, étudions-le un peu, voyons d'où il sort, où il va, ou plutôt où il nous mène, voyons s'il est juste. La France a toujours marché à la tête du mouvement des idées; en matière de discussion de grands principes, elle a toujours tenu un rang prédominant; c'est là du reste sa seule force expansive vraie. Ce serait peut-être à la France maintenant de reprendre la discussion sur le bien-fondé de la théorie des races; la question avait bien été soulevée par elle et les polémiques battaient leur plein quand les événements de 1870 nous réduisirent au silence. Mais l'affaire Dreyfus nous a rouvert la lice; nous avons repris le bon combat; que de

réduire la théorie des races à ses justes proportions, ce serait un grand service à rendre à la paix du monde, car l'Europe souffre cruellement, et la civilisation aussi, de ces vaines et stériles agitations; et, si nous n'y prenons garde, le continent sera mis à sang et à feu du fait de ces haines nationales.

Mais, d'abord, mettons un peu d'ordre dans les idées qui embrouillent encore cette question.

Que signifient ces deux mots vagues et peu corrects : question des nationalités? On entend par là ce mouvement qui porte certaines populations de même origine et de même langue, mais faisant partie d'Etats différents, à se réunir de façon à constituer un seul corps politique, une seule nation.

Quand les divers essaims qui ont peuplé notre continent y sont entrés — Ibères, Gaëls, Hellènes, Germains, Slaves — les hommes qui les composaient étaient réunis par la conformité de l'idiome, des mœurs, des traditions, de l'origine. Pour tous les peuples à l'état primitif, l'identité de race est la base de l'unité politique, il en est encore ainsi de nos jours chez toutes les tribus sauvages. Mais dès que les hommes s'attachent au sol, par la propriété et par la culture, les guerres, les conquêtes, les émigrations rassemblent sur un même territoire des populations de race différente ou répartissent entre des souverains différents des populations du même sang. Cela s'est produit partout, autrefois, en Asie, en Europe ; personne n'y voyait alors d'inconvénient. Lorsque les Magyars eurent fait la conquête de tout le bassin carpathien du Danube, leur premier roi chrétien, saint Etienne, en face de toutes ces races diverses englobées dans son

royaume, s'écrie, émerveillé : « Une monarchie est faible et fragile lorqu'elle est une par la langue et par les mœurs. »

Aujourd'hui, en ces pays comme en bien d'autres encore, les hommes parlant le même idiome veulent se réunir suivant leurs affinités ethnographiques. Les souverains ou les Etats, dont ce bouleversement menace l'intégrité territoriale ou la prépondérance politique, ne s'y résignent pas ; ils y opposent des objections d'abord, des bayonnettes ensuite et, enfin, des canons, s'il le faut. Voilà à quoi se réduit, en définition philosophique, la question des nationalités.

On a prétendu que le principe des nationalités était faux, bien qu'un des plus grands meneurs de peuples, Napoléon, eût dit à cet égard : « Celui qui le premier lèvera le drapeau des nationalités et s'en constituera le défenseur dominera l'Europe. » Napoléon avait également dit : « Une de mes plus grandes pensées avait été l'agglomération, la concentration des mêmes peuples géographiques qu'ont dissous, morcelés, les révolutions et la politique. C'est avec un tel cortège qu'il eût été beau de s'avancer dans la postérité et la bénédiction des siècles. Je me sentais digne de cette gloire. »

Néanmoins, il y eut de graves objections au principe des nationalités vers 1860 où la thèse battait son plein, chauffée à blanc par Quinet, Garibaldi et autres. Eugène Iung, dans *les Débats* du 30 octobre 1862, la réfutait comme suit ; il s'agissait de l'unité italienne.

« Cet accord des races latines, ce principe des « nationalités ne sont point par eux-mêmes des « idées fausses, ils méritent d'occuper une place « dans l'ensemble des besoins et des intérêts de

« l'Europe actuelle, mais à la condition qu'ils ne « fassent pas litière de tout le reste. S'ils prétendaient dominer seuls, s'ils devenaient la règle « unique de la politique générale, ils tendraient à « séparer les peuples en groupes naturellement ennemis, ils iraient au rebours du travail de fusion « qu'accomplissent les temps modernes et qui, par « une pénétration réciproque par l'ascendant des « idées et des institutions, permet aux nations les « plus civilisées de pousser partout le progrès universel. Il ne faut donc accepter ce principe et « s'en faire les champions que dans une certaine « mesure, dans celle où la paix européenne n'en « serait point sérieusement menacée. »

Une chose est certaine : quiconque se met au service du principe des nationalités réussit et quiconque le combat succombe. Essayez-vous de le comprimer, c'est alors seulement qu'il acquiert toute sa puissance et étend partout son empire ; plus on fait d'efforts pour le dompter, plus sa violence s'accroît ; c'est le fait des révolutions générales,rien ne peut les arrêter et toute résistance les précipite.

Napoléon, profond politique, avait donc raison.

Or, une telle force sociale ne saurait être fausse, forcément elle doit avoir sa base dans la marche du progrès, elle doit représenter une phase de l'évolution des sociétés. L'état de choses que les partisans des nationalités veulent changer existe depuis longtemps. Mais comment se fait-il que cette question surgisse précisément lorsque les relations de nations à nations deviennent plus intimes et qu'elle s'aggrave au moment où le sentiment du cosmopolitisme universel tend à réunir les races diverses en une vaste fédération? Pourquoi, dans

des pays comme les Etats-Unis de l'Amérique du Nord, où tant de races européennes vivent juxtaposées, la question des nationalités ne se manifeste-t-elle pas, et, comment, dans certains pays européens, le sentiment national devient-il si farouche qu'il aspire à l'isolement quand presque partout les particularités nationales tendent à s'effacer sous le vernis uniforme de la civilisation européenne?

Parmi les rares penseurs qui se sont occupés avec autorité du principe des nationalités, Emile de Laveleye est le seul qui ait donné une explication, plausible, philosophiquement et en tous points concordante, de ce phénomène apparemment contradictoire.

« Ses causes résident, dit-il en substance, dans le progrès moderne même; l'égalité de tous, la souveraineté populaire, le régime constitutionnel et parlementaire, les découvertes de la science, la culture de la philologie et des lettres sont autant de facteurs du principe des nationalités qu'ils le sont des idées philosophiques de la démocratie. Le mouvement des nationalités a donc bel et bien des racines dans ce qui constitue le caractère distinctif des sociétés actuelles. Il en résulte que, pour l'arrêter, il faudrait arrêter aussi tout progrès et ramener les peuples à l'ancien régime. Ce point mérite cependant d'être éclairci.

« La diffusion des lumières et de l'aisance, la culture des lettres ont fortifié, généralisé, les sentiments que la proclamation des droits de l'homme et les recherches scientifiques avaient fait naître. Tant que les hommes vivent dans l'ignorance et dans la misère, nul ne s'inquiète du patois qu'il parle. Dans une province habitée par des brutes,

fondez des écoles, établissez un chemin de fer et tolérez une imprimerie, vingt ans après, le sentiment national est né; au bout de deux générations, il fait explosion, si on tente de le comprimer. C'est en s'éclairant que l'homme prend conscience de lui-même et arrive à vouloir se diriger librement. Il en est de même pour les peuples. Acquièrent-ils certaines lumières, ils ne supportent plus les maîtres étrangers et prétendent marcher affranchis de toute tutelle vers l'accomplissement de leur destinée. C'est ainsi que la question des nationalités naît du progrès même de la civilisation. »

Le baron Joseph Eötvös, célèbre écrivain et homme d'Etat hongrois, a prouvé, de son côté, dans un traité sur la question des nationalités que cette agitation des races se rattache aux grands mouvements historiques qui transforment nos sociétés depuis l'avènement du christianisme et surtout depuis la Réforme (1); Gobineau, prédécesseur de Nietzsche, l'a prouvé de même dans son magistral : *Essai sur l'inégalité des races humaines.*

On est donc peu fondé d'expliquer simplement la question des nationalités par de pures ambitions politiques, factices, entretenues naguère par l'Allemagne, la Russie et l'Italie.

Si ce mouvement des nationalités sort ainsi du progrès même de la civilisation contemporaine, s'en suit-il qu'il démembrera tout Etat qui contient des populations de langue différente pour aboutir à la constitution d'énormes agglomérations fondées uniquement sur les affinités ethnographiques? Nous ne le croyons pas, bien que, par l'acceptation sans discussion du principe des nationalités, cette

(1) *Die Nationalitätenfrage* v. Joseph Freiherrn v. Eötvös; aus dem ungarischen Manuscript übersetz v. Dr Max Falk; Pesth, 1865.

croyance tende à se généraliser parmi un certain nombre de politiciens. Il ne soulèvera, en effet, comme il le fait déjà, que des peuples un peu arriérés, se prétendant mal gouvernés et opprimés. Les peuples avancés de notre Occident ont dépassé le moment où, pour base de l'association, on ne veut que la communauté de race. Ils sont déjà si engagés dans les idées cosmopolites que la passion ardente qui anime les jeunes nations de l'Orient en voie de formation leur est à peine intelligible, ce qui est du reste la principale cause de ce que cette question des races est si mal traitée et si mal comprise en France. Voulez-vous une preuve de ce que la France, par exemple, a dépassé l'étape de son développement où les agitations politiques du fait de la proscription de telle ou de telle langue puissent recommencer, vous n'avez qu'à voir le peu de cas qu'on a fait de l'interdiction du breton dans les églises de Bretagne par le gouvernement Combes; que les gouvernements allemand, hongrois ou autrichien essayent donc une fois d'interdire le tchèque, le roumain, le serbe ou le polonais dans les églises des régions habitées par ces races, et vous verrez le tollé général que suscitera cette mesure; nous l'avons du reste vu à propos des événements de Wreschen et de la Pologne prussienne.

C'est que, à mesure que la culture d'un peuple s'élève, l'identité d'idiome et de sang exerce sur lui moins d'empire et la sympathie morale en exerce davantage. Au-dessus des nationalités ethnographiques, il y a des nationalités politiques électives, peut-on dire, ayant leurs racines dans l'amour de la liberté, dans le culte d'un passé glorieux, dans l'accord des intérêts, dans la similitude des mœurs, des idées, de tout ce qui fait la vie intellectuelle. La

Suisse avec ses Allemands, ses Français, et ses Italiens, la Belgique avec ses Flamands et ses Wallons en offrent de frappants exemples. Les nationalités électives sont plus dignes de respect, car elles reposent sur l'esprit; les autres n'ont pour raison d'être que les affinités de sang et d'origine.

Or, encore une fois, rien n'arrêtera les conquêtes de la démocratie; mais le mouvement démocratique qui jette l'Orient dans la lutte des races porte l'Occident vers le cosmopolitisme.

Le mouvement des nationalités n'est donc qu'une phase, qu'un moment du progrès de la civilisation et il est plus que probable que les peuples de l'Europe occidentale l'ont déjà franchi. Comme il a ses origines dans les faits passés, communauté de race, d'origine, d'histoire, de souvenirs archéologiques, il n'exercera d'action profonde que sur les esprits et les populations qui sont encore attardés dans les situations créées par le moyen-âge; les Etats et les gouvernements animés d'idées et d'intérêts modernes n'en seront certainement pas ébranlés.

Le problème des nationalités en Orient est insoluble; il ne faut pas chercher à créer tel nouvel Etat au profit de tel clan, car, quelle qu'en soit la nationalité, l'enchevêtrement des races est à ce point qu'elle ne sera pas seule sur son territoire, et de nouveau nous nous trouverons en face d'un oppresseur et d'un opprimé. Le progrès et la critique seule peuvent résoudre cette question, par voie d'élimination; en effet, elle ne tient pas debout devant le raisonnement, et l'avancement de la civilisation dans les régions qui en sont agitées la fera tomber.

La critique de la question est facile à faire : le principe des nationalités revendique pour les races l'autonomie et l'unité. L'autonomie est de droit

supérieur pour les peuples. C'est de leur dignité et de leurs libertés naturelles, que les hommes réunis en société tiennent la faculté de se gouverner eux-mêmes et de n'obéir qu'aux lois qu'ils se sont imposées, mais ce n'est pas la race qui confère ce droit pas plus que la latitude ni le climat, c'est le titre et la qualité d'homme. Ce n'est pas parce qu'ils sont de telle ou de telle race qu'ils ne peuvent être forcés d'obéir qu'aux lois qu'ils se sont volontairement données, mais simplement parce qu'ils sont hommes, conséquemment, libres.

Si donc la revendication de l'autonomie par les peuples opprimés est chose sainte et constitue un droit sacré, la revendication de l'autonomie pour les races est chose indifférente en elle-même, par ses conséquences, plus nuisible qu'utile, et ne peut, en tous cas, constituer un droit. C'est pour cela que les petites races de l'Orient, lorsque les appétits autonomistes leur viennent avec ceux des libertés civiques, commencent toujours par se dire opprimées ; il n'existe pas de droit à l'autonomie, à l'indépendance, à la séparation des races les unes des autres, et vouloir établir ce droit, c'est vouloir établir que les races sont naturellement hostiles, c'est les placer réciproquement dans une situation antagoniste.

Nous le répétons donc, l'antagonisme des races n'est qu'une phase de l'évolution sociale ; elle marque une tendance psychologique momentanée qui n'est qu'une étape du progrès ; il n'a pas plus de valeur absolue que n'ont les haines religieuses. Cet antagonisme ne réussira pas nécessairement à se satisfaire, il n'atteindra pas nécessairement son but qui serait d'unifier les races homogènes et de séparer les races juxtaposées d'origine différente, car

telle ne semble pas être le but de la nature qui est le mélange et le croisement aux fins de créer des races nouvelles plus fortes et supérieures, nous le démontrerons tout à l'heure. La haine, la répulsion momentanées qu'éprouve une race pour une autre, que ressent une race à l'égard de son vainqueur ou vice versa, font partie, le comte de Gobineau et d'autres après lui l'ont amplement démontré, de cet ensemble d'instincts et de qualités féminins qui semblent être créés pour pondérer la sélection, pour contrebalancer une trop rapide fusion. L'antagonisme entre deux races ou plutôt la haine d'une race à une autre est à l'hymen de deux sociétés ce qu'est la résistance, la pudeur, la fuite d'une femme à l'égard des entreprises d'un homme; c'est pour cela que la sociologie l'appelle instinct féminin; il accentue la sélection, la régularise parce que, pour être bonne et utile, pour donner naissance à un nouveau type, à une nouvelle nationalité, il faut que cette sélection soit lente, pondérée. Moins une race est déjà pure elle-même, plus le temps de cet antagonisme entre elle et une nouvelle race, également mélangée, sera long, et c'est ce qui explique en partie le puissant antagonisme qui anime nos races blanches de la péninsule balkanique plus ou moins mélangées et encore, par-dessus le marché, plus ou moins parentes entre elles. Toutes, la sociologie les compte parmi les races quaternaires, c'est-à-dire déjà mélangées au quatrième degré. « Au moment qu'une race quaternaire, dit Gobi-« neau, est encore modifiée par l'intervention d'un « type nouveau, le mélange ne se pondère plus « que difficilement, ne se combine plus que lente-« ment et à grand'peine à se régulariser. Les carac-« tères originels entrés dans sa composition, déjà

« considérablement affaiblis, sont de plus en plus « neutralisés. Ils tendent à disparaître dans une « confusion qui devient le principal cachet du nou- « veau produit. Plus ce produit se multiplie et se « croise, plus cette disposition augmente. Elle ar- « rive à l'infini. La population où on la voit s'ac- « complir est trop nombreuse pour que l'équilibre « ait quelque chance à s'établir avant des séries « de siècles. Elle ne présentera qu'un spectacle « effrayant d'anarchie ethnique (1). »

De ces explications sociologiques revenons à des explications de droit public.

Le droit a été violé lorsqu'un peuple s'est vu arracher, par la force, ses lois, a vu déchirer sa constitution nationale; mais le droit n'est pas violé parce que plusieurs nationalités, plusieurs races se trouvent réunies dans un même Etat, sous l'empire d'une même constitution. Si cette constitution était oppressive, elle offenserait la justice, mais elle ne l'offense pas par cela seul qu'elle est commune à des populations de race différente.

Il ne faut donc pas confondre le droit sacré qu'ont tous les peuples à réclamer leur indépendance avec le prétendu droit des races à l'autonomie. Dans quel code est-il écrit que des races doivent nécessairement demeurer séparées; que des hommes de races diverses ne peuvent se lier par de communes institutions, et qu'une fois liés ils peuvent, sur le fait seul de la différence de races, rompre l'union.

S'il existait un grand peuple composé de nationalités distinctes, également unies par le lien d'institutions libres et protectrices, l'une d'entre elles pourrait donc impunément rompre le pacte

(1) Gobineau. *Essai*, p. 154, tome I (1884).

commun en invoquant le droit d'autonomie que lui confère le principe des nationalités? Ceux qui se sépareraient pourraient donc dire à leurs associés de la veille, comme ils le font, du reste : il est vrai, nous étions naguère unis par le nœud d'une constitution régulière, nous avions en commun toutes ces choses, dont le lien sacré constitue la patrie : les lois, le drapeau, les libertés et les souvenirs de gloire, mais nous nous sommes rappelé que notre race n'était pas la vôtre ; voyez nos traits physiques différents, plusieurs siècles d'union volontaire, de succès et de revers partagés sont maintenant non avenus ; nous reprenons l'idiome de nos pères qui commençait à se confondre avec le vôtre, il est bon que nous soyons séparés! Ce langage est, n'est-ce pas, inadmissible, mais, depuis quarante ans il se tient tous les jours en Europe, il est la conséquence naturelle du principe de l'autonomie des races.

L'unité n'a donc rien de commun avec le droit, elle est d'ordre politique, administratif ou militaire ; elle intéresse la sûreté, l'organisation ou la puissance des Etats, mais elle n'est pas, par elle-même et par essence, revêtue d'un caractère sacré. On conçoit cependant qu'un peuple placé entre de puissants voisins cherche à réaliser son unité, s'il croit devoir y trouver sa sécurité, la garantie de son indépendance. Cette faculté constitue pour lui un droit, si l'on veut, mais un droit analogue à celui de lever des milices, de fondre des canons, d'élever des remparts, un droit qui n'est, au fond, que celui de la défense.

C'est la force qui donne l'unité et c'est la force que lui ont demandée l'Allemagne et l'Italie ; or, la force n'a jamais constitué un droit : c'est une chose

digne d'envie, digne de désir, soit pour attaquer soit pour se défendre, mais ce n'est pas un droit et les aspirations militaires n'ont pas d'excuses légitimes dans l'état actuel des sociétés où ces haines de races sommeillaient depuis longtemps. Il ne faut donc pas confondre l'unité que peuvent légitimement réclamer les peuples avec cette unité à laquelle aspirent présentement les races ; la première, d'accord avec l'état actuel des sociétés, la seconde en opposition avec cet état commun, avec les lois de la nature.

En effet, la nature, en séparant, par l'obstacle immense des mers et des déserts, les différentes branches d'une même race, semble avoir opposé à la réalisation de son unité politique des barrières jusqu'à présent insurmontables. De plus, en jetant sur tous les rivages, au gré des hasards de l'émigration ou de l'esprit d'aventure, des hommes de toutes les origines, elle a voulu, sans nul doute, aussi, qu'une fois séparés de leur souche première ils pussent s'unir entre eux par des mariages et contribuer à former de nouveaux peuples et de nouvelles sociétés.

Reconnaître le principe de l'unité individuelle des races et, conséquemment, la nécessité d'unir toutes celles qui vivent séparées, c'est encore sanctionner des préjugés cruels, c'est consacrer l'esclavage né précisément de cette idée fausse de la séparation des races en clans hostiles, de l'infériorité nécessaire des unes et de la supériorité naturelle des autres.

Cette idée admise, le rapprochement et la fusion de deux races deviennent chose impossible, nuls préjugés n'étant plus fort que ceux que l'homme croit devoir attacher à la supériorité de sa

naissance. Et nous revoilà en pleine sociologie.

Si la nature a séparé par des barrières infranchissables les différentes espèces, si les unions même entre espèces sœurs deviennent rapidement inféconds, elle n'a mis en revanche aucune borne à la puissance de reproduction des unions contractées entre les différentes races d'une même espèce. Elle semble, au contraire, avoir voulu faire du croisement une condition de progrès et de perfectionnement. Les races demeurées pures dégénèrent ou restent stationnaires, les vices héréditaires s'y transmettent en s'aggravant. Avec le croisement, au contraire, les défauts disparaissent, les qualités se développent ou se multiplient. Il suffit d'indiquer des considérations de cet ordre pour faire sentir quelles conséquences entraînerait la reconnaissance formelle du principe de l'unité individuelle des races. On ne saurait nier, en effet, que le génie particulier aux peuples des Etats-Unis, d'Angleterre, de France, ne soit plus varié que celui des peuples dont la nationalité est restée sans mélange; qu'il n'y ait, par exemple, des facultés plus nombreuses chez les Français, qui est le peuple métis par excellence, que chez tout autre. L'Allemagne, l'Italie, bien plus pures de race, témoignent d'une moins riche variété d'aptitudes. Si l'Angleterre semble aussi accuser un génie moins simple que sa voisine, c'est que sa force absorbante a été moindre; l'Irlande lui a échappé. Pourtant, quel génie puissant et fécond s'est dégagé du mélange d'aptitudes particulières aux différentes races qui ont peuplé le sol britannique, aux Gaëls, aux Danois, aux Saxons, aux Normands. L'Angleterre a tout abordé, le commerce, l'industrie, la guerre, les sciences, même les arts, et a réussi presque

dans tout. Voyez l'Amérique, quelles ressources merveilleuses elle déploie !

Or, une nation au sein de laquelle plusieurs nationalités sont fondues est comme un instrument aux sons divers, tandis qu'une nationalité demeurée sans mélange est un instrument qui n'a qu'une note. La variété, la souplesse, la vigueur, tels sont les caractères imprimés au génie des peuples pour le croisement des races.

De la théorie passons un peu à l'expérience. Voyons ce qui se passe autour de nous. L'Autriche-Hongrie a, en ce moment, le redoutable privilège d'être le champ clos où se débattent et où devront un jour se résoudre ces graves problèmes de sociologie.

Ce pays est, pour ainsi dire, le champ d'expérience du sociologue en train d'étudier le problème des nationalités. Constatons, entre parenthèse, que si la science parvenait à résoudre ce problème et à le réduire à ses justes proportions, elle rendrait un fier service à la politique, — à la paix du monde et au progrès, car, que l'antique empire des Habsbourg n'arrive pas à sortir de la crise de transformation dans laquelle il est engagé par suite de la question des nationalités et qu'il vienne à se disloquer, et c'en sera fait de l'état actuel des choses en Europe. Ce serait la conflagration générale, peut-être finale.

Or donc, que se passe-t-il, — la chose vue en sociologue et, bien entendu abstraction faite de toute idée politique,au milieu de la mosaïque ethnique qu'abrite le sceptre de François-Joseph? Pour l'Autriche, dont l'âme et la tête sont allemandes, on parle souvent de tentatives de germanisation; pour la Hongrie, dont la tête est magyare, c'est de

magyarisation à outrance qu'on l'accuse. Mais pour examiner la question, il ne faut pas tabler sur des informations de presse, toutes intéressées quelles qu'elles soient, émanant toujours soit de l'ami soit de l'ennemi ; il faut voir de près et bien voir pour comprendre. Or, la loi sociologique veut que les civilisations diverses, les races différentes se repoussent mutuellement, c'est le principe féminin, le principe préservateur qui leur dicte cet instinct ; la fusion cependant s'opère au milieu de ce bruit sourdement, pour ainsi dire clandestinement, lentement, à travers les siècles, mais seulement entre éléments propres à fusionner et non pas exclusivement au profit d'une race se disant race victorieuse, mais au profit des races fusionnant pour chacune dans la proportion dans laquelle chacune entre dans l'alliage. L'idiome des deux races se modifie exactement dans les mêmes proportions.

Ni la germanisation en Autriche, ni la magyarisation en Hongrie ne font aucun progrès visible et ne se produisent pour ainsi dire pas ; les différentes races se repoussent, gardent leurs positions et se multiplient chacune individuellement selon sa prolificité native. Et le gouvernement autrichien et le gouvernement hongrois ont depuis longtemps compris que ce serait peine perdue que de chercher à absorber au profit de la civilisation d'Etat les masses profondes de Slaves et de Roumains sujets de l'Empire. Tout ce qu'on peut obtenir en deçà et au delà de la Leitha, c'est de conserver aux deux langues d'Etat leur position si péniblement acquise. On cherche à obtenir le plus grand nombre de citoyens parlant ou seulement comprenant la langue officielle, et pour le gouvernement hongrois, par exemple, sa plus grande victoire et pour laquelle on lui a jeté

l'anathème partout, c'est d'avoir réussi à introduire de force quatre ou cinq leçons de hongrois dans les écoles non hongroises ; or, dans les écoles des nationalités, en Autriche comme en Hongrie, on enseigne la langue de l'Etat, absolument comme on enseigne dans nos collèges et nos lycées l'anglais, l'allemand, le latin et le grec, et ma foi à peu près avec les mêmes résultats négatifs ; pour comprendre ce phénomène on n'a qu'à se reporter aux difficultés qu'éprouve un Breton bretonnant à apprendre et à conserver le français, langue d'un principe absorbateur autrement vigoureux de par l'énorme quantité de Français au milieu desquels sont noyés les Bretons que ne le sont respectivement l'allemand et le magyar en Autriche-Hongrie au milieu de l'énorme majorité des Slaves et des Roumains.

Et encore les Bretons sont-ils isolés, ne pouvant s'appuyer pour résister à la francisation sur aucune civilisation congénère située au delà de leur frontière, tandis que chacune des nationalités d Autriche-Hongrie trouve un fort point d'appui dans un des Etats parents, politiquement et nationalement constitué alentour de la monarchie habsbourgeoise.

Les Magyars, dont les masses sont aussi indolentes à l'égard du principe de magyarisation que le sont les Turcs par rapport à leur principe d'absorption à eux, cherchent cependant à donner à leur vie intellectuelle une supériorité absorbatrice ; tous les résultats qu'ils ont obtenus dans ce sens se réduisent à avoir créé une bourgeoisie bilingue, magyare et idiome régional, dans les provinces non magyares, où le peuple cependant continue de demeurer intact quant au hongrois ; mais dans les mêmes villes, presque toutes fondées au moyen-

âge par des colons allemands, que ce soit en pays slave ou en pays roumain, l'allemand subsiste ferme et indéracinable, à côté du magyar et de la langue rurale de la région, ce qui fait que cette bourgeoisie, sauf dans les régions allemandes, est en somme trilingue. Le Magyar, par-dessus le marché, lutte contre une prolificité et un principe d'expansion supérieur de l'élément roumain. L'envahissement de la Hongrie orientale par les Roumains au détriment de l'élément magyar est un fait extraordinairement grave pour l'existence de l'Etat national magyar; le Magyar rural se roumanise extraordinairement vite et les foyers roumains, en progression perpétuelle, ont déjà entamé la Hongrie centrale, jadis forteresse inexpugnable de l'élément magyar.

Les phénomènes sociologiques obéissant à des lois fixes, la situation est identiquement la même dans le reste de l'Orient : les nationalités se combattent et ne s'absorbent pas en apparence, et cependant l'absorption se fait, au fond, lentement, mais elle est si peu avancée, si peu visible, que nul ne peut encore prédire ce qui en sortira et au profit, profit relatif, de quelle race ou de quelle langue elle s'opère.

Le spéctateur et le politicien, en tout ceci, ne peuvent avoir qu'un seul intérêt, faire en sorte que le groupement des Etats tel qu'il est aujourd'hui ne soit pas modifié de manière à plonger le continent dans un état pire que celui qui existe, ce qui arriverait certainement si on voulait donner satisfaction à chacun des groupes en lutte nationaliste.

Notre but étant, ici, de remettre sur le tapis, de remettre en question, le principe même des races, principe rendu faux, qui menace, par ses exagérations

actuelles, la paix de l'Europe, il ne nous reste qu'à faire l'exposé historique du développement de cette idée. Rappelons d'abord ce que nous disions au début de cet article; la théorie des nationalités était en pleine discussion scientifique en France, quand la guerre de 1870 vint à interrompre cet intéressant débat. Sans la guerre de 1870, la question eût très probablement été résolue dans le sens de la négative; on eût fait justice de l'enthousiasme néophyte et des exagérations des apôtres de l'idée nationaliste tels qu'Edgar Quinet et autres poètes; on eût mieux pu étudier et aller au fond du nombre considérable d'équivoques que la politique et les polémiques intéressées ont introduites dans cette théorie.

En effet, c'est à tort qu'on prétend la Révolution française proclamatrice des théories nationalistes. La Révolution, il est vrai, proclama plusieurs fois le droit des peuples de s'appartenir à eux-mêmes, le droit qu'ils ont d'être libres et indépendants, d'être souverains; elle déclara que nul ne peut justement attenter à leur liberté; dans la déclaration du droit des gens de 1795, il est dit que les peuples sont respectivement indépendants et souverains, quel que soit le nombre des individus qui les composent et l'étendue des territoires qu'ils occupent, que cette souveraineté est inaliénable. Mais il faut remarquer que la théorie des nationalités n'était pas éclose à ce moment, que la Révolution ne connaissait pas les rivalités et les intrigues des multiples petites nationalités qui peuplent l'orient de l'Europe; elle pensait à la France, à l'Allemagne, à la Pologne, elle pensait aux peuples constitués à qui des souverains, dans leur omnipotence abusive et poussés par de malsains appétits du pouvoir,

avaient confisqué des prérogatives acquises par la suite des temps; la Révolution française ne songeait, c'était son rôle, qu'aux abus « des tyrans ». C'est par une fausse interprétation de ses théories qu'on lui attribue la genèse du droit de n'importe quelle race de se séparer de sa patrie. Si la Révolution française avait voulu émanciper les races, elle n'eût pas commencé par supprimer les anciennes provinces de France, elle n'eût pas commencé par enlever aux Basques et aux Bretons leurs immunités nationales et l'usage officiel de leur langue.

Quand éclata la haine entre Mme de Staël et Napoléon Ier, et que la fille de Necker alla se consoler en Allemagne du mépris de Bonaparte pour les femmes qui font des livres, mais qui ne font pas d'enfants, la patrie de Schiller et de Gœthe se trouvait en pleine fermentation pangermaniste; Arndt et Stein étaient déjà nés, l'idée de l'Allemagne, unifiée politiquement parce qu'elle était une par la race, agitait déjà les esprits. Mme de Staël pensait donc à l'Allemagne lorsque, dans son célèbre livre sur ce pays et en généralisant le cas de celui-ci, elle exprime la pensée que chaque Etat doit se composer d'une seule nation, pénétrée du sentiment de son unité, une aussi par la langue, par les mœurs et par les usages.

Nous avons déjà cité les idées de Napoléon : « *Une de mes plus grandes pensées avait été l'agglomération, la concentration des mêmes peuples géographiques qu'ont dissous, morcelés les révolutions politiques. C'est avec un tel cortège qu'il eût été beau de s'avancer dans la postérité et la bénédiction des siècles.* » C'est encore la Révolution française, qui, en détruisant tous les droits historiques, a permis à Napoléon de gouverner tous les peuples d'après les lois françaises; Napoléon, en introduisant

notre impôt des portes et fenêtres à Trieste et à Laibach, en nommant des préfets français à Raguse et en Allemagne, a parfaitement prouvé au monde que ses belles phrases n'étaient là que pour masquer ses actes; il se moquait du bonheur des peuples et de l'unité des races comme de sa première paire de bottes, et c'est précisément en comprimant l'esprit de race, en le piétinant, en Allemagne et en Autriche, comme il l'a fait, qu'il a suscité la question des races. C'est aux actes tyranniques de Napoléon que nous devons la naissance de la théorie des nationalités dans la conscience européenne comme c'est aux actes de germanisation ou plutôt d'unification germanisatrice de Joseph II en Autriche et en Hongrie qu'on doit l'évolution de la haine des races en Orient.

En 1821, vint la révolution grecque contre les Turcs; au début de ce mouvement les puissances se montrent hostiles, mais l'opinion publique est gagnée à la cause nationale hellène. La Russie et l'Angleterre d'abord, puis la France s'y décident et interviennent en faveur des Grecs.

La Grèce avait déjà reconquis sa liberté, lorsque la Belgique, après la révolution de Juillet, secoua le joug des Hollandais et se constitua en nation indépendante d'après le traité de Londres de 1831.

Les Polonais, poussés par les révolutions de France et de Belgique, s'ébranlent et essayent de se débarrasser de la domination russe, mais, peu de temps après, ils succombent sous le poids du colosse du Nord. Les Italiens, de leur côté, s'agitent pour se débarrasser des Autrichiens, mais les espérances et les efforts des patriotes furent ensevelis sous les bayonnettes des troupes autrichiennes.

La révolution française de 1848 ouvre l'ère défi-

nitive des nationalités. La Constitution du 4 novembre 1848 déclare que la République française respecte les nationalités étrangères comme elle entend qu'on respecte la sienne.

C'est le mouvement national italien après 1848, qui a le plus contribué à faire entrer le principe des nationalités dans le domaine des faits. Dans la guerre de 1859 contre l'Autriche, on lui a donné une sanction réelle et officielle, pour les besoins de la cause, bien entendu, comme toute chose en polique. En effet, en 1859, à la grande stupéfaction du public, un coup de tonnerre ébranle le système européen. Le principe des nationalités s'affirme par la bouche de Napoléon III comme une force active entreprenante avec laquelle l'ancien monde doit compter. Une armée, réputée la première du monde, est mise en mouvement, elle remporte une série de victoires sans autres motifs que de constituer la nationalité italienne. Victor-Emmanuel est couronné au nom du principe des nationalités.

Enfin, le principe des nationalités vient trouver un prétexte pour son application dans la question d'Orient. La plus grande partie des peuples chrétiens dans les Balkans sont constitués en Etats indépendants, d'après le principe des nationalités.

Dans toutes ces applications, le principe paraît comme une machine de guerre; il est appliqué, mais il n'est pas résolu; celui qui l'applique ne voudrait pas qu'on le lui appliquât en retour. Il semble avoir eu toutes les applications dont il est susceptible et ne semble pas pouvoir en subir d'autres. Même la Turquie européenne actuelle ne semble plus devoir comporter de nouvelles applications. Ce n'est plus au nom du principe des races que se réglera la

question d'Orient, car si on voulait l'appliquer, tout en mettant le sultan dehors de l'Europe, on se trouverait après en face d'une situation pire que la précédente. Il est donc temps qu'on reprenne la discussion sur le principe des nationalités si malheureusement interrompue par la guerre de 1870.

Nous n'avons voulu dans cet article qu'indiquer des points vulnérables et insister sur le fait qu'on a tort, en sociologie et en philosophie, de s'incliner devant cette thèse comme devant un fait résolu, indiscutable, passé à l'état d'axiome. Le principe des nationalités ne nous semble pas pouvoir tenir devant une critique logique et serrée et lorsque ceux qui sont appelés à penser pour les autres en auront fait justice, ce sera un grand pas de fait vers la paix que nous cherchons tant en Europe.

RAOUL CHÉLARD.



L'EXPOSITION
DES PRIMITIFS FRANÇAIS

—

L'an prochain, avec le soleil d'avril, si nous en croyons les communiqués officieux, nous aurons décidément une exposition des Primitifs français. M. Bouchot, conservateur aux Estampes, est le promoteur de cette entreprise, certes fort louable en soi, et le projet, sanctionné par la direction des Beaux-Arts, n'a rencontré que des approbations. Après le succès de l'exposition de Bruges, — pour laquelle on battit une assez belle grosse caisse et qui fut organisée, on en peut convenir, avec une entente merveilleuse de l'art, — et du commerce, — on s'est accordé à penser que nous aussi devions montrer que notre art national ne commence pas à Nicolas Poussin et Eustache Lesueur. Or, il suffit d'avoir pénétré dans quelques musées de province ou visité quelques églises, comme Saint-Etienne de Beauvais, qui possède à elle seule dix tableaux de la première moitié du XVIe siècle, dont l'un figure la curieuse légende du seigneur qui vendit sa femme au diable — pour savoir que, parmi les œuvres qui nous restent de l'époque des Valois, il n'y aura, selon la vieille formule, que l'embarras de choisir. Lors de l'exposition d'art rétrospectif, au *Petit Palais*, où l'on avait apporté de la cathédrale d'Aix, le *Buisson Ardent*, de Nicolas Froment et, de ci, de là, quelques tableaux perdus dans la multitude des chefs-d'œuvre de l'orfèvrerie et de la sculpture du moyen-âge, nous avons dit, ici même, combien il était regrettable qu'une place plus importante n'ait point été réservée à la peinture des XVe et XVIe siècles. Ce que l'on connaît des François Clouet et des Jean Cousin, les toiles peintes du

musée de Reims, le Puy-Notre-Dame d'Amiens, les collections d'Abbeville, de Chantilly, de Versailles, de Dijon, d'Angers, de Rouen indiquent assez que nous pouvons réunir, même sans le secours des collections particulières, dont l'adhésion d'ailleurs est certaine, un ensemble aussi remarquable que celui de Bruges. — On nous excusera pour de telles redites ; l'impression que nous avons donnée alors dut être ressentie par d'autres et provoquer les mêmes réflexions ; il ne faut jamais se croire le monopole d'une idée, et simplement nous nous estimons heureux que l'on répare aujourd'hui les omissions et les lacunes de l'exposition de 1900. — On se propose, paraît-il, d'identifier nombre de tableaux dont les auteurs sont restés inconnus, et il y aura gloire à opposer aux Van Eyck, à Thierry Bouts, à Memling, à Pierre Christus, les Jean Perréal, Jean Bourdichon, Jean Colombe, Jean Fouquet, Girard d'Orléans et autres dont les noms sont révélés par les vieux comptes des archives. M. Bouchot, encore, croit pouvoir établir la prépondérance et même la priorité de l'art des primitifs français, dont bien des productions ont été attribuées à des Flamands. C'est affaire de critiques, disputes d'experts, et nous laisserons ce point de vue très relatif de l'entreprise. L'art du moyen âge fut anonyme ; c'est même une partie de son charme, car l'œuvre seule nous préoccupe et devant elle s'efface la personnalité de l'ouvrier. Nous savons retrouver près de ces maîtres de jadis, enfin tirés de l'isolement et de l'oubli, la beauté somptueuse dont les Flamands se firent si magnifiquement les interprètes, — et aussi l'infinie délicatesse des imaigiers qui taillèrent les statues du grand portail de Reims et la Vierge dorée d'Amiens. C'est cela seul qui importe dans la manifestation d'art qui nous est promise ; et ce que nous craignons, seulement, c'est qu'on en gâte l'idée excellente en la réalisant à côté, hors du cadre qui lui est nécessaire.

On parle en effet d'exposer les tableaux au Louvre, les manuscrits à la Bibliothèque nationale, les objets d'art dans un troisième endroit à désigner ultérieurement.

Nous ne saurions trop nous élever contre ces arrangements et ce choix. — A Bruges, sans doute, l'exposition avait été fragmentée ; les tableaux étaient à l'hôtel du Gouvernement, les manuscrits et les objets d'art à l'hôtel de Gruuthuyse. Mais les Brugeois avaient à valoir l'ancienne habitation de Louis de Bruges, qu'ils ont dernièrement réparée. Leur ville tout entière, du reste, avec le décor non pareil de ses édifices, de ses tours, de ses maisons anciennes est comme un musée d'art ; et une promenade dans ses rues et le long de ses canaux, de la grande place, où se trouve l'Hôtel du Gouvernement, à l'église Notre-Dame,qui communiquait naguère par une galerie avec l'hôtel de Gruuthuyse, n'était qu'un repos, ne troublait aucunement l'impression si spéciale que l'on emportait des salles où rutilaient les Memling et les Gérard David. On restait dans la même atmosphère d'art. Enfin, la section des manuscrits, meubles, sculptures, n'était là-bas qu'un complément ; on aurait pu la diminuer ou l'étendre, la supprimer même, c'était tout un. Elle contenait des pièces de premier ordre et pourtant l'intérêt n'y était pas, mais aux primitifs, dans ces galeries de l'art chrétien où l'on entrait comme dans un sanctuaire, où pour un peu, dès le seuil, on eût fait le signe de croix. — Les dispositions arrêtées ne nous semblent ainsi qu'une imitation fâcheuse,et surtout une imitation inutile de ce qui s'est fait en Belgique. On ne recommencera pas, aussi bien, l'exposition des arts mineurs telle qu'elle fut il y a trois ans au Petit-Palais, et il ne faut pas oublier que Paris, ravagé depuis bientôt un siècle par de fervents édiles, a cessé complètement d'être une cité d'autrefois. En quittant les peintres du xv[e] siècle, on tombera dans la cohue, l'affairement, les tramways et les automobiles, la préoccupation de prendre le métro et les réclames de café-concert. Le Louvre ensuite manque de place, puisque pour loger les Thomy-Thierry on a été obligé d'utiliser des soupentes ; il faudra déranger, chambarder, déménager des salles, disposer à l'étroit, et ainsi dans de mauvaises conditions, les trois ou quatre

cents tableaux qui auront été réunis, et qui tous sont destinés à être vus de près, à la cimaise, quelquefois avec le secours d'une loupe comme des miniatures. Dernier désavantage après cela, même si le Louvre vient à disposer de locaux suffisant par suite du départ toujours en perspective du ministère des Colonies, la petite exposition des Primitifs y sera noyée, écrasée par la masse des collections environnantes. Notre musée national en fera simplement une annexe temporaire.

On peut se demander dès lors pourquoi l'on n'a pas cherché ailleurs, hors de Paris, que rien ne désigne plus particulièrement pour servir à cette présentation des peintres anciens ; — qui sera au contraire le lieu le plus mal choisi, le plus défavorable pour les faire valoir — une ville ayant gardé comme Bruges un peu de la poésie et des aspects du passé. Certains, reconnaissant les inconvénients du Louvre, ont proposé le Petit-Palais ; mais le Petit-Palais, déjà occupé par la collection Dutuit et les collections de la ville, c'est toujours Paris. Nos voisins évitèrent soigneusement de réunir les primitifs flamands dans la trop moderne Bruxelles; ils comprirent qu'il leur fallait comme milieu la cité de leur temps, qu'ils ajouteraient à leur beauté en les replaçant parmi le décor même de l'époque où ils ont été créés. — Puisque nous devons faire une exposition des nôtres et avec des éléments comparables, — tableaux, manuscrits, objets d'art — pour répondre à l'exposition de Bruges, qu'on leur destine un milieu aussi propice; qu'on les replace, comme à Bruges, dans leur cadre pour ainsi dire harmonique. Les vieilles villes, les cités conservant encore, du moins en partie, leur physionomie historique et leur parure monumentale ne manquent pas en France. C'est Rouen, Angers, Dijon, Troyes, Poitiers. Mais on peut craindre leur éloignement de la capitale ; les visiteurs accepteront difficilement ces provinces, et nous entendons déjà crier qu'on n'ira pas à Dijon, à Rouen comme on est allé à Bruges, dont la réputation comme ville d'art est maintenant universelle.— Je ne crois pas que l'objection

soit sérieuse. Il n'y a là qu'une question de volonté, d'organisation, — signe des temps où nous sommes : de réclame. Notre tort est surtout de mésestimer ce que nous possédons. Les vieilles villes françaises sont plus célèbres, mieux connues et appréciées à l'étranger qu'en France, et nous ne faisons pas uniquement une exposition des Primitifs pour les Parisiens. Les visiteurs iront à Rouen si ce qui les intéresse est à Rouen. — Il y a mieux, du reste, et nous n'aurions guère à nous éloigner. Aux portes de Paris, si nous avions à choisir l'endroit le plus convenable pour une manifestation de ce genre, nous n'hésiterions à indiquer Beauvais, — la ville où justement vinrentse briser les 80.000 hommes, bourguignons ou flamands, que traînait Charles le Téméraire — où nos vieux maîtres viendraient revendiquer une partie de la gloire dont nous fûmes toujours prodigues envers les leurs. Siège épiscopal et commune batailleuse fière de ses richesses et de ses franchises, Beauvais est une ville d'histoire et d'art comme Senlis, Chartres, Bourges, Amiens, toutes ces cités du centre et du nord de la France dont les noms apparaissent à chaque page de nos annales. De sa splendeur passée, Beauvais a gardé sa cathédrale, qui est un des plus incontestables chefs-d'œuvre des deux grandes périodes gothiques ; des églises délicieuses comme Saint-Etienne dont nous signalons plus haut les peintures du XVIe siècle et dont le nom rappelle encore la fête et l'*office de l'âne*, qui s'y célébrait ; l'ancien palais de ses évêques, fortifié de grosses tours du XIVe siècle et dont la façade du nord se mire dans l'eau du Thérain ; des constructions archaïques comme la Basse-Œuvre ; des habitations canoniales aux architectures précieuses ; des quartiers intacts de vieilles rues, de façades à pans de bois dont les poutres sculptées, les grimaces donneraient à un éditeur intelligent les illustrations du plus curieux ouvrage qui puisse être fait sur la satire et la caricature aux XVe et XVIe siècles. Sur la grande place, bordée de maisons à pignons et où l'on connaît de longue date la maison royale des *Trois Piliers*

et la *Maison de l'Image Saint-Jean*, s'élève l'hôtel de ville, vaste bâtiment du XVIIIe siècle, qui conserve précieusement l'étendard enlevé par Jeanne Laisné en 1472, — reconnu pour être l'enseigne d'une corporation militaire de Binche — et où la municipalité serait heureuse sans doute de disposer des locaux aussi recommandables que ceux que l'on pourra distraire du Louvre. Et Beauveais, ce cadre idéal, dont les édifices, les rues, les maisons pittoresques nous reportent un plein moyen-âge, n'est qu'à une heure de Paris. — On nous parle sans cesse de décentralisation ; on déplore l'accaparement, la main mise de la capitale sur l'effort intellectuel et artistique du pays, où toutes les villes, hormis quelques centres éloignés, n'ont plus que l'ombre de leur activité ancienne. Voici une occasion unique non seulement de réaliser une œuvre merveilleuse, alors qu'à Paris on ne fera qu'une exhibition banale, un salon de plus à côté des vingt expositions de peinture, d'art ancien ou nouveau, de curiosités ou de produits exotiques qui ouvrent chaque année, — mais de rendre un peu de vie, de prospérité et d'intérêt à une ville qui mérite d'être connue de tous ceux qui aiment les choses du passé, — par cela même qu'on eut le bon goût de n'y pas trop détruire. L'aventure au moins vaut d'être tentée. Nous pouvons demander qu'on s'en inquiète, qu'au lieu d'une exposition quelconque on y organise le pèlerinage d'art dont les 450 000 visiteurs de Bruges prendront bien en partie le chemin ; et en attendant qu'on nous laisse la paix avec le Louvre, les petits et les grands palais et toutes les horreurs de nos architectes ; — et surtout qu'en veine de mauvaises imitations on ne fasse point de l'exposition des Primitifs français une fête réservée aux étrangers et aux snobs — en nous demandant, comme en Belgique, trois francs pour passer la porte.

CHARLES MERKI.

LE PAIN NOIR

—

I

L'auberge de *l'Étoile* — qui se trouvait sur la route de Huy à Tirlemont— a été démolie quelques années après la construction du chemin de fer de Hesbaye-Condroz.

C'était une vieille maison bâtie à front de rue, avec des tuiles noires, des murailles blanches et des volets jaunes. Son enseigne montrait — outre le nom du propriétaire : « Jean Leduc,aubergiste » — une étoile à moitié effacée et un verre couronné de mousse.

Le paysage qu'on découvre du plateau sur lequel elle s'élevait n'a guère changé. La route, bordée d'ormes, descend toujours à droite et à gauche, disparaît des deux côtés au fond d'un vallon, puis ressurgit dans le lointain, où les ormes rapetissés montent en files régulières vers le ciel. Au nord et à l'est, dans le demi-cercle d'une immense plaine ondulée, des campagnes nues, sur lesquelles blanchissent de grands tas de marne, séparent plusieurs villages entourés d'arbres. Çà et là pointent des cheminées de sucreries, des clochers d'églises. Un vieux moulin à vent, privé de ses ailes, découronné de son toit, se dresse, comme une tour solitaire, au bout de l'horizon. Plus près — à vingt minutes de laplace qu'occupait l'auberge et dans la direction du sud — de gros tilleuls plantés en rond protègent de leur opulente ceinture l'antique cha-

pelle de Notre-Dame de Bon-Secours. Par delà, s'étend la propriété du baron de Sart, cachée par des bois. A l'ouest, la campagne s'étale d'abord toute plate, puis s'incline brusquement pour former l'étroite vallée où coule la Mehaigne.

C'est sur les bords de cette rivière que se trouve le village de G... De l'auberge, tournée de ce côté, on n'apercevait que ses haies extérieures, les cimes de ses peupliers et le coq de son église ; mais sur le versant opposé, près d'une petite montagne, on distinguait encore une grande ferme, toute seule, au milieu des champs.

Le second dimanche de juin 18..., au commencement de l'après-midi, Thérèse Leduc, la femme de l'aubergiste — une personne de soixante ans, maigre, avec des joues creuses et un teint de vieil ivoire — était seule dans l'estaminet. Elle se tenait assise auprès de la fenêtre et regardait au dehors.

Le soleil brillait; les alouettes chantaient dans le ciel bleu; une brise légère ridait les blés, qui commençaient à jaunir. De nombreux paysans se dirigeaient vers G...Leurs conversations couvraient la campagne d'une rumeur confuse, sur laquelle se détachaient parfois des appels aigus. La poussière soulevée par leurs pieds formait un long brouillard gris, où les toilettes claires des femmes se confondaient par moments avec les vêtements sombres des hommes. Des voitures et des carrioles lancées au galop fendaient de temps en temps cette foule : tout disparaissait alors dans un nuage plus opaque. — Au fond de la vallée, on entendait des airs de danse mêlés à des ritournelles d'orgue de Barbarie.

— Il ne nous manquait plus que cela ! murmura la vieille femme. Et elle soupira, en songeant à ce

maudit chemin de fer dont on fêtait en ce moment l'inauguration à G...

Elle détourna ensuite la tête, passa la main sur le dos du chat, qui ronronnait auprès d'elle, puis laissa errer ses regards dans la pièce.

Tout y était méticuleusement propre, depuis le pavé de pierres bleues jusqu'au zinc du comptoir, qui miroitait comme de l'argent. Seules les murailles, sur lesquelles se détachaient trois gravures jaunies dans des cadres de chêne, avaient été culottées par la fumée des pipes.

— Il faudra les reblanchir, pensa Thérèse, en se levant pour aller dans sa chambre.

Au bout de quelques instants, elle revint avec son livre de prières. Elle se rassit auprès de la fenêtre et ajusta sur son nez des lunettes de cuivre. Après avoir examiné la couverture fatiguée du volume, elle ébaucha un grand signe de croix et essaya de lire.

Son cœur était sans doute trop étranger aux choses du ciel en ce moment, car elle ferma bientôt le livre pour se replonger dans sa rêverie. Finalement elle tira de sa poche une enveloppe chiffonnée et en sortit le portrait de son fils.

L'image, à moitié effacée, représentait un garçon d'une douzaine d'années, en costume de première communion. Sa figure était maigre, ses yeux paresseux et fuyants, sa bouche petite, son nez mince et légèrement écrasé du bout; une raie bien droite divisait ses cheveux au milieu du front.

Thérèse passa sa manche sur le carton, qui était couvert de poussière et de taches. Elle le contempla ensuite avec une sorte de ravissement douloureux.

Ce garçon insignifiant, avec sa mine chétive et ses regards paresseux, avait mal tourné.

Après avoir essayé, sans succès, de le faire instruire, puis de l'utiliser chez eux, ses parents l'avaient envoyé à Liège pour apprendre l'ébénisterie. Là-bas, il passa par quatre ateliers, laissant partout les plus fâcheux souvenirs, jusqu'au jour où, dans une rixe, il démolit son adversaire et se fit arrêter. Pour le soustraire à la prison, il fallut verser une indemnité à sa victime; l'auberge de son père fut hypothéquée pour quatre mille francs. Par la suite, on ne le revit plus guère chez ses parents. Quand il revenait, il était vêtu misérablement, avec le mauvais goût particulier aux noceurs de bas étage. Le bruit courait à G... « qu'il se tenait en ville avec une femme »; les paysans le considéraient, à cause de cela, avec une sorte de mépris ironique.

Depuis un an, on n'avait plus eu de ses nouvelles. Ce silence préoccupait vivement Thérèse. Tout le long du jour, elle songeait à lui, le cœur plein d'angoisse. Elle essaya même d'intéresser son mari à ses inquiétudes, mais celui-ci s'emporta :

— Ne me parle plus jamais de cet apôtre !...

Après quelques instants, il ajouta :

— C'est un brigand : il nous a déshonorés!

Thérèse, ayant déposé le portrait, réfléchit à la façon dont les choses vont dans la vie :

— Nous avions tout ce qu'il faut pour être heureux, se dit-elle, et voilà que maintenant...

Elle se demanda comment ils se tireraient désormais d'affaire. La nouvelle voie ferrée allait détourner le trafic qui s'était effectué jusque-là par la grand'route. Déjà la malle-poste ne marchait plus; quant aux voituriers, ils avaient déclaré tour à tour que leur commerce était tué.

— Tout est tué... murmura Thérèse, nous aussi

nous sommes tués... Si du moins, pensa-t-elle, Jean était un homme raisonnable!...

Elle haussa tristement les épaules :

— Comment est-il possible qu'il soit descendu au village pour voir la fête ?

Elle haussa de nouveau les épaules, remit le portrait dans sa poche et se promena dans la maison pour réagir contre ses idées noires.

Vers huit heures, elle alla sur le seuil de la porte. La nuit tombait. Un calme immense pesait sur la campagne, mais des cris confus arrivaient sans interruption du village, avec des airs d'orgue, de violon et de clarinette. Quand l'obscurité s'étendit, une clarté blafarde, semblable à une réverbération d'incendie, monta de la vallée; des pas résonnèrent sur les chemins; par ci par là, des voix s'élevèrent, confuses et vagues. Quelqu'un même chanta tout à coup, d'une façon violente, sans mesure et sans suite. C'était un ivrogne qui s'en retournait.

Thérèse donna un tour de clef à la porte, alluma la lampe et s'assit au coin du feu.

Le chat, accroupi devant elle, regarda longuement, avec des yeux doux, sa figure pensive que la lumière faisait paraître plus jaune et plus maigre. A la fin, il s'allongea sur le bord de sa jupe et se mit à ronronner. Quelques instants après, un grillon crécella avec ardeur derrière la muraille.

Comme dix heures sonnaient, un léger bruit se produisit au seuil de la maison. Thérèse leva la tête pour écouter, mais elle n'entendit plus rien.

Elle allait retomber dans sa rêverie, lorsqu'elle s'aperçut qu'on grattait à la porte.

— Est-ce toi Jean ? cria-t-elle.

Personne ne répondit.

Par prudence, elle monta à l'étage, ouvrit la lucarne et regarda.

Un homme se tenait appuyé des deux mains au chambranle de la porte, les jambes écartées, la tête baissée.

— Est-ce toi, Jean? cria-t-elle de nouveau.

Une face blafarde se tourna péniblement vers la lucarne. Thérèse, reconnaissant son mari, descendit au galop.

Lorsqu'elle ouvrit la porte, Leduc faillit s'abattre dans le corridor. La femme le prit par le bras et le conduisit dans la maison, où elle le fit asseoir auprès du poële. Il appuya alors ses deux coudes sur ses cuisses et, le dos courbé, la tête légèrement relevée, il regarda devant lui, d'un air hagard. Ses yeux étaient rouges, sa figure empourprée, sa lèvre inférieure pendait.

— N'as-tu pas faim? Ne veux-tu pas manger quelque chose? demanda Thérèse.

L'aubergiste, au lieu de répondre, souffla avec force. Il voulut ensuite changer de position, mais son buste chancela ; il se raccrocha à la baguette du poële et reprit lentement sa première attitude. Sa femme contemplait, d'un air navré, sa blouse fripée et ses cheveux gris, qui s'ébouriffaient autour de sa casquette.

— Ne veux-tu pas manger quelque chose? répéta-t-elle.

Leduc leva sa figure rouge, où de grandes rides horizontales surplombaient des yeux démesurément agrandis :

— Ce sont des canailles! hurla-t-il, puis il laissa retomber sa tête.

Thérèse vint enlever sa casquette, sa blouse, sa cravate. Il se laissa déshabiller et conduire au lit

comme un enfant. Mais avant de s'endormir, il souffla quelque temps d'une façon rauque, s'agita sur sa couche, frappa avec son poing sur les couvertures et cria encore une fois de toutes ses forces :

— Ce sont des canailles !

II

Le lendemain, Leduc se leva vers onze heures, alluma sa pipe et se rendit au milieu de la route. Il regarda longtemps à droite, puis longtemps à gauche, et finit par distinguer dans le lointain un véhicule qui montait lentement la côte ; quand il eut reconnu, à sa bâche blanche, la charrette d'un colporteur, qui s'avançait dans un tintement de grelots, il entra dans son jardin, où Thérèse, qui l'observait, le vit se promener d'un air sombre.

Au bout de quelque temps, il s'arrêta auprès de la haie du fond, les yeux tournés vers la campagne. Une grande pièce de blé, émaillée de bluets et de coquelicots, s'étendait devant lui. Plus loin, les ouvriers de Davin et de Corneloup travaillaient dans des champs de betteraves ; ils formaient deux vastes angles qui se mouvaient d'une allure automatique. Trois vaches paissaient dans une pièce de trèfle, pendant que leur gardienne cousait sous sa hutte de paille. Jusqu'au bout de la plaine, que fermait le village de W..., on voyait encore des hommes, des chevaux, des bœufs, à moitié cachés par les moissons et dont les plus éloignés paraissaient aussi petits que des marionnettes. Le soleil répandait une chaleur suffocante ; les hommes travaillaient en silence ; toute la terre devenait lasse ; même les abeilles, qui bourdonnaient autour des fleurs et les oiseaux qui chantaient dans le feuillage, semblaient bourdonner et chanter avec fatigue.

Leduc rentra chez lui, puis revint avec une bourse. Il avisa la tonnelle, qui était pleine d'ombre fraîche, et compta là ses économies. Quand il eut fini, il ébaucha avec la main un geste désappointé, tira sa moustache grise et grommela quelques mots en secouant la tête.

— Que va-t-il décider? se demanda Thérèse, qui suivait avec anxiété ses mouvements, cachée derrière la fenêtre.

Leduc rapporta l'argent et le remit à sa place sans parler.

Plusieurs semaines s'écoulèrent. Sur la route, on ne voyait plus que de rares passants. De temps à autre, une charrette cahotait tristement dans les ornières; un coup de fouet isolé résonnait comme un glas dans le vaste silence qui pesait sur la campagne.

Un matin que Jean semblait de bonne humeur, Thérèse demanda :

— As-tu réfléchi à notre situation, mon homme?

Leduc regarda sa femme avec de grands yeux; ses joues devinrent rouges; ses lèvres tremblèrent; il lança sa main dans le vide comme pour éloigner quelque chose d'irritant.

— Que tout aille au diable! s'écria-t-il; et l'après-midi, pour passer le temps, il se rendit à une vente de meubles dans un village voisin.

— Voilà comme il est, pensa Thérèse avec tristesse, quand il fut parti.

Jean Leduc, en effet, avait toujours été fort insouciant. Il dormait volontiers la grasse matinée et, après le déjeuner, pour se dégourdir, il allait respirer l'air sur la route, en sabots, la casquette rejetée sur sa nuque, une grosse pipe en main. Il bavardait avec les passants, caressait leurs chevaux,

jouait aux cartes avec ses clients, assistait aux kermesses, aux mariages, aux enterrements dans les localités voisines, et profitait de chaque occasion que son commerce lui offrait pour se rendre à Huy. Partout, il dépensait sans compter, en homme qui a le gousset plein. La vie ne pesait pas sur ses épaules. Les événements de l'existence, bons ou mauvais, ne lui apprenaient rien. Quand on annonçait la mort de quelqu'un, il poussait des exclamations: « Quelle affaire!... Dire que je l'ai encore vu il y a quinze jours!... Est-il possible!... » Et si un paysan, d'esprit plus réfléchi, remarquait que tout homme est condamné à mourir et que c'est une terrible chose quand on y pense, il répondait immédiatement: « Il vaut mieux ne pas y penser! » et détournait la conversation. Il renvoyait de même à Thérèse les gens qui venaient l'entretenir d'affaires sérieuses : « Voilà le maître », disait-il en riant et, pour n'être pas obligé de donner son avis, il disparaissait.

Thérèse, elle, travaillait comme une bête de somme. Elle se levait avant l'aube, se couchait souvent à minuit, ne laissait perdre ni une pelure de pomme ni une croûte de pain et employait mille petites ruses pour se faire payer par les consommateurs qui buvaient à crédit. Elle faisait tout cela d'un cœur allègre; jamais elle ne se plaignait, son humeur était toujours égale et quand, par hasard, elle avait quelques moments de loisir, elle semblait inquiète et embarrassée de sa personne : elle tournait autour des chambres, descendait à la cave, montait au grenier, cherchant quelque ouvrage pour utiliser ses mains. C'était une de ces créatures pleines d'abnégation qui, ne pensant jamais à elles-mêmes, — n'ambitionnent d'autre récompense que

de voir vivre par elles, tranquilles et heureuses, les personnes qu'elles aiment.

Les premières années de son mariage lui avaient donné beaucoup de joie. Elle possédait un enfant qui se portait bien et qu'elle chérissait; son mari — homme incapable, d'ailleurs, de faire du mal à personne — ne lui disait jamais aucune parole désagréable et paraissait très content de son sort. Plus tard, les frasques de son fils vinrent troubler ce bonheur paisible. Elle connut les jours d'inquiétude et les nuits d'angoisse. Lorsque la déchéance du jeune homme lui parut irrémédiable, le chagrin s'installa définitivement dans son cœur...

Après le départ de son mari, Thérèse était venue se placer devant la fenêtre. Elle regardait vaguement la route d'un air découragé, les bras abandonnés le long du corps, lorsqu'elle entendit un roulement de voiture.

Au bout de quelques instants, un vieux cabriolet délabré, qui cahotait sur ses roues, s'arrêta devant l'auberge.

Thérèse vit sortir du véhicule une jambe qui tâtonna après le marche-pied; une seconde jambe ensuite se montra; puis elle aperçut un vaste derrière, et une masse ronde et courte comme un gros œuf sauta sur le sol, en faisant le bruit d'une pierre qui tombe.

C'était Bodson, le vétérinaire.

Il resta un moment immobile pour souffler, enleva sa casquette, dont la visière de cuir bouilli atteignait les dimensions d'un abat-jour, tira de la poche de sa jaquette son grand mouchoir bleu avec lequel il frotta, d'une main tremblante, sa large figure violacée, son front chauve et sa couronne de cheveux blancs. Il s'avança ensuite à petits pas

vers son cheval : une bête efflanquée dont on pouvait compter les côtes et qui, depuis un temps immémorial, promenait son maître dans tous les chemins de la Hesbaye, au trot dur de ses jambes ankylosées.

Après avoir appliqué quelques tapes amicales sur le garrot de sa haridelle, le vétérinaire entra dans l'auberge, grommela « bonjour! bonjour! » et se traîna auprès de la cheminée. Dès qu'il fut assis, Thérèse lui apporta « son verre ».

Bodson soufflait comme un phoque et roulait de petits yeux gris injectés de sang.

Quelques minutes s'écoulèrent, puis la vieille femme dit :

— Nous avons du café, monsieur Bodson; en voulez-vous?

Le vétérinaire, qui avait un faible pour cette boisson, ne refusait jamais.

Thérèse apporta sur la table le sucrier et une tasse en faïence bleue. Bodson se mit dans la bouche un morceau de sucre candi, versa du café dans la soucoupe, puis l'avala par petites gorgées.

La femme vint s'asseoir en face de lui.

— Comment qu'ça va? demanda-t-il, de la voix bourrue avec laquelle il parlait d'habitude aux paysans.

Thérèse inclina la tête sur le côté, rassembla, avec le petit doigt de sa main gauche, des miettes de sucre éparpillées sur la table, et répondit en haussant les épaules :

— Comment voulez-vous que cela aille!...

Bodson poussa un gémissement.

— Quand tu as la chance, tu as la chance, dit-il, en suçant son morceau de sucre... Mais une fois que la chance te quitte...

Il baissa le front, puis il continua :

— Tu es comme moi... Autour de moi aussi tout s'est écroulé...

Thérèse le regarda, la bouche ouverte. Elle lui connaissait également des chagrins domestiques. Depuis la mort de sa femme, qui l'avait laissé seul avec sept enfants, tout allait à la dérive dans sa ferme. Le pays entier savait que sa ruine était consommée. Il n'en parlait pas volontiers par amour-propre, mais il portait au cœur une plaie vive qui lui arrachait quelquefois une parole violente comme un cri de douleur.

— Je suis une proie qu'on dévore ! dit-il, après quelques instants de silence.

Thérèse leva les yeux au plafond :

— Je ne méritais pas tous ces chagrins, soupira-t-elle.

— C'est parce que tu ne les méritais pas, répliqua Bodson, que le diable te les a envoyés... Ici-bas, il n'y a de bonheur que pour les coquins.

Il porta sa tasse à ses lèvres, puis la déposa sans avoir bu.

— J'ai gagné beaucoup d'argent ! s'écria-t-il. Mais il a filé comme de l'eau à travers un crible... Il y a des jours où je voudrais...

Il s'arrêta, la gorge serrée, et regarda le pavé, tandis que Thérèse, posant son coude contre la table, appuyait son front sur sa main.

Après un nouveau silence, Bodson leva les yeux sur l'horloge.

Il vida ensuite rapidement sa tasse, bourra sa pipe, paya son verre et alla retrouver son cheval.

Thérèse l'accompagna jusqu'au seuil.

Lorsqu'il fut remonté dans son cabriolet, il se

retourna en murmurant, la bouche tordue par l'amertume :

— Il n'y a qu'un endroit, vois-tu, où l'homme trouve la paix...

Et il tendit son doigt vers la terre.

III

Quelques semaines plus tard, Leduc et sa femme se reposaient sur un banc, devant leur demeure.

On était en septembre. La nuit tombait. Dans le ciel bleuâtre, quelques étoiles brillaient d'un éclat paisible autour d'un croissant de lune. Une brume violette couvrait les campagnes de son voile léger. Au loin, on ne voyait que des formes vagues que perçaient çà et là les lumières immobiles des maisons. Du village montait un bourdonnement étouffé qui diminuait graduellement. La ruche humaine rentrait peu à peu dans le calme et dans le silence. Par contre, la nature semblait vivre plus fortement que pendant le jour. Au-dessus des deux vieillards, les arbres bruissaient mystérieusement; un vent parfumé courait au ras du sol comme l'haleine embaumée de la terre.

— Thérèse ? fit Leduc.

— Quoi ? demanda sa femme, à voix presque basse, comme si elle avait eu peur de troubler la la paix de cette belle nuit.

— J'ai mon idée...

Thérèse le regarda.

— Voici, continua-t-il... Cela va peut-être t'étonner... J'ai envie de me faire jardinier... Nous avons un grand jardin, où je puis planter toutes sortes de légumes et de fleurs... Je puis aussi transformer la moitié de la prairie en pépinière... Puis je sais greffer, je sais tailler les arbres... Si l'on

me demande ici et là, j'irai... Il n'y a pas de honte à cela. Un jardinier n'est pas un ouvrier ordinaire...

Thérèse restait pensive.

— As-tu songé aux deux cents francs que nous devons payer annuellement pour les intérêts de notre dette ?

— J'ai pensé à tout... Nous avons encore cent quarante francs. Pour parfaire la somme à la prochaine échéance, nous pourrions vendre quelques meubles. Nous n'avons plus besoin d'un si grand mobilier, puisque notre commerce ne marche plus.

— J'enlèverai aussi l'enseigne, ajouta-t-il. A quoi bon continuer à payer patente ? Les quelques personnes qui viennent encore chez nous sont des habitués. Ils ne cesseront pas de venir et rien ne nous empêchera de leur vendre à boire.

Comme Thérèse ne répondait rien,il dit encore :

— Il ne nous faut pas grand'chose pour vivre. Nous n'avons plus l'appétit des gens de vingt-cinq ans. Quant aux vêtements, nous en possédons assez pour le restant de nos jours...

Thérèse regardait dans le vide.

— Ton idée est peut-être bonne, dit-elle enfin.

Un moment après, elle ajouta :

— Nous pouvons aussi nourrir un porc ou deux de plus.

La figure de Jean, qui s'était rembrunie pendant le silence de sa femme, s'illumina ; il contempla les branches des arbres qui bruissaient au-dessus de sa tête, les étoiles qui palpitaient dans l'azur foncé du ciel autour de la lune argentée — et un juvénile sourire apparut sur ses lèvres.

— Par un temps comme ceci, dit-il, en respirant avec force l'air délicieux de la nuit, on éprouve encore un véritable plaisir à vivre.

— C'est vrai, répondit sa femme. Et elle leva à son tour vers le ciel des yeux ravis.

Elle murmura, ensuite, tout en continuant à admirer les étoiles :

— Nous n'avons pas vu le cousin Andry ni Céline depuis plusieurs semaines. S'il fait beau demain, j'irai chez eux.

IV

Le lendemain était un dimanche. Thérèse sortit pendant les vêpres. Un soleil doré éclairait la campagne. Dans les éteules, des porcs et des chèvres pâturaient, au chant des grillons. Des meules se dressaient çà et là. Les feuilles des betteraves commençaient à jaunir. Les fleurs blanches des trèfles répandaient une odeur de miel, à laquelle se mêlait l'âcre parfum de deux ou trois feux de fanes, qui fumaient au loin.

Thérèse se dirigea du côté de l'église, contourna le cimetière et s'engagea dans un chemin tortueux, enfermé entre des haies, et bordé de deux rigoles où coulait un filet de purin. Après avoir passé devant quelques habitations d'ouvriers, cahutes de terre glaise, qui suaient la misère et sur le seuil desquelles se vautraient des enfants déguenillés, elle s'arrêta devant un groupe de bâtiments hétéroclites.

Une maison basse, blanchie jadis à la chaux, avec de toutes petites fenêtres, faisait face à la route; à droite se dressait la grange et, à gauche, les étables derrière lesquelles on voyait encore deux petits bâtiments. La maison et les étables avaient des toits de tuiles, tandis que la grange était couverte de chaume; en outre, les murs étaient de travers, usés dans le bas, construits partie en briques et partie

en terre; quelques-uns s'appuyaient sur des étançons. Une barrière à claire-voie, rapiécée avec des planches multicolores, fermait la cour, où des poules grattaient le fumier en bavardant, tandis qu'un chien énorme, attaché par un collier hérissé de clous, dormait dans un coin, la tête posée sur ses pattes de devant, le corps enfoui dans un tonneau renversé, qui lui servait de niche.

Thérèse fit tourner la barrière, décrivit un cercle pour éviter le chien et entra dans la maison, après avoir mis en fuite un coq qui se pavanait sur le seuil.

— Bonjour! dit-elle, en passant la tête par la porte entre-bâillée. Vivez-vous encore? Il y a si longtemps qu'on ne vous a vus...

Une jeune fille, qui tricotait auprès de la fenêtre, répondit joyeusement : « Bonjour, tante! » tandis qu'un homme, assis sous le manteau de la cheminée, poussait un grognement sourd.

En prenant la chaise que la jeune fille lui avançait, Thérèse examina l'homme.

C'était un grand vieillard maigre, dont l'accoutrement se composait de souliers sans lacets, d'un pantalon raccommodé et d'une chemise de coton bleu. Il avait des yeux de hibou, un nez effilé, des joues ridées. Son front large et son menton pointu donnaient à sa figure la forme d'une poire. Des brins de paille brillaient dans ses cheveux blancs et sur ses épaules. Ses souliers, son pantalon, sa chemise et sa peau avaient à peu près la même couleur : la couleur gris-terreux des choses qui n'ont jamais été lavées. Les paumes de ses mains étaient polies et luisantes comme celles des singes.

— Vous n'avez pas fait toilette aujourd'hui, cou-

sin, dit Thérèse en souriant. C'est cependant dimanche...

Andry fixa ses yeux ronds sur la vieille femme, puis il agita ses paupières.

— Bah! bah! dimanche, grogna-t-il.

— Vous n'êtes pas malade, n'est-ce pas? demanda Thérèse.

— Na-on! répondit-il. Mais ces diables de rhumatismes me font damner. — Et il promena lentement la main sur sa hanche.

— Il faut faire quelque chose... aller voir un médecin... Vous avez les moyens de vous soigner.

Le vieillard haussa les épaules :

— Il y a trois semaines, j'ai encore acheté des médicaments à un homme qui a passé par ici... La boîte est là, tiens, dit-il, en tendant son doigt vers la tablette de la cheminée... Il prétendait que cela me guérirait... Ah! oui... (Il leva de nouveau les épaules.) Le monde est plein de charlatans!...

— C'est de votre faute aussi, si vous avez des rhumatismes, répliqua Thérèse. Votre maison est humide et elle ne tient plus debout. A votre place, je me construirais une habitation convenable. A quoi vous sert-il donc d'avoir de l'argent?...

— C'est vrai, fit Céline.

Andry regarda sa fille, visiblement surpris par l'audace de sa réponse. Puis il tourna ses yeux vers Thérèse, sourit d'une façon narquoise et exprima par des hochements de tête toute sa compassion pour la bêtise des femmes.

Thérèse voulut changer de conversation.

— Vous ne savez pas ce que Jean va faire, cousin?

— Na-on.

— Il va se faire jardinier.

— Jardinier?...

Il considéra longuement Thérèse comme pour s'assurer si elle ne plaisantait pas; ensuite il baissa la tête, son sourire narquois reparut et il murmura :

— Que le bon Dieu le bénisse!...

Et sans plus s'occuper de sa cousine, il se leva pour aller soigner le bétail avec le domestique, qui l'attendait dans la cour.

— C'est pourtant vrai ce que je viens de dire, continua Thérèse lorsqu'elle fut seule avec Céline; vous devriez être logés plus convenablement.

La maison, en effet, n'offrait rien d'agréable. Les murs noirâtres s'écaillaient sous l'action de l'humidité; le sol de terre battue était criblé de fosses; le plafond montrait ses poutres rugueuses et ses planches enfumées, entre lesquelles se balançaient des brins de paille. Un christ en plâtre, avec des éraflures et un bras cassé, s'appuyait contre la cheminée, dont le manteau avançait fortement. Le reste de l'ameublement se composait d'un poële rapiécé, d'une horloge sans gaîne, de deux armoires vermoulues, de deux tables boiteuses et de quelques chaises. Dans un coin, un vaste chaudron,qui contenait la nourriture des porcs, exhalait une odeur aigre. Sous le poële, gisaient pêle-mêle — à côté d'une camisole sur laquelle le chat dormait — des morceaux de bois, de vieux souliers et une collection de sabots brisés. A la petite fenêtre, une feuille de papier tenait la place d'un carreau, de sorte que le jour entrait à peine dans la pièce, où il faisait constamment sombre et lugubre.

Céline accueillit la remarque de sa tante par un triste haussement d'épaules :

— Que voulez-vous ! dit-elle. Il n'y a rien à faire. Mon père a ses idées.

Puis, afin de montrer qu'elle ne négligeait rien pour égayer cette misérable demeure, elle fixa les yeux sur les boules de cuivre du poêle et sur le balancier de l'horloge, si soigneusement récurés qu'ils étincellaient comme du feu dans la pénombre.

Céline avait le corps fluet d'une enfant et des mains délicates et maigres. Une mèche de cheveux bruns se balançait perpétuellement sur son front. Sa figure n'était pas belle, mais ses grands yeux noirs, son petit nez arrondi du bout, sa petite bouche toujours entr'ouverte et la fraîcheur de ses joues, qui devenaient roses à la moindre émotion, la rendaient sympathique et attrayante.

Thérèse la regarda avec tendresse; la trouvant mélancolique et un peu pâlotte, elle demanda :

— Y a-t-il longtemps que tu n'es sortie?

— Oui, tante, répondit Céline... Vous savez bien que je ne sors jamais...

Ces paroles furent suivies de quelques instants de silence. On entendait l'horloge qui tictaquait, le domestique qui criait sur les vaches, les porcs qui grognaient et le vieil Andry qui toussait et crachait sa bile dans la cour, au milieu du caquettement des poules.

— Si nous allions nous promener, dit Thérèse, le temps est si beau... Attends, je vais prévenir ton père...

Quelques minutes plus tard, les deux femmes montaient du côté de l'église; de là, elles descendirent vers la gare.

Parmi les maisons qui bordaient la route, on remarquait deux ou trois fermes, la demeure du médecin et quelques habitations de rentiers. La

plus importante de ces fermes appartenait à Davin, le bourgmestre. Par ci, par là, des jeunes gens jouaient au bouchon; des personnes prenaient le frais devant leurs portes; dans le jardin du docteur, trois dames, appuyées sur la muraille de clôture, s'amusaient à regarder les passants. Une foule d'hommes s'agitaient dans un jeu de quilles et des enfants grouillaient autour d'une tente, installée par un marchand de bonbons devant un estaminet où l'on s'apprêtait à danser. Par les fenêtres ouvertes s'envolaient déjà des plaintes de violon et des sons cuivrés de trombone.

En face de la gare, petit bâtiment mesquin en briques rouges, s'élevait un grand café neuf, qui portait pompeusement sur sa façade, en lettres d'or : « Hôtel de la station. » Sa fraîcheur et son éclat contrastaient avec le délabrement du vieux château, qu'on voyait à cent mètres de là, sur la droite, de l'autre côté de la voie ferrée.

Ancien manoir féodal, ce vieux château évoquait plusieurs événements mémorables de l'histoire du pays. Au XIII[e] siècle, son propriétaire, un membre de la famille de Beaufort, avait participé à la guerre de la Vache; en 1467, Charles le Téméraire et Louis XI s'y étaient rencontrés; en 1675, Louis XIV l'avait fait bombarder après y avoir passé la nuit. Confisqué sous la Révolution, il fut vendu comme bien d'émigré et tomba dans les mains d'une famille de roturiers.

Il était maintenant abandonné et s'en allait pierre par pierre. L'herbe poussait dans sa cour; le lierre grimpait sur ses murailles grises; le pont-levis pourrissait; les orties et les ronces recouvraient ses fossés où stagnait une eau fétide, repaire aimé des grenouilles, qui remplissaient la vallée

de leurs coassements pendant les nuits d'été.

Plus loin, sur la hauteur, se trouvait la ferme de Corneloup. C'était cette même ferme qu'on apercevait de l'auberge de *l'Étoile*. Immense, massive et cossue, elle dominait les environs comme une forteresse.

La route que suivaient les deux femmes tournant à gauche, elles s'éloignèrent du chemin de fer et s'engagèrent dans une longue prairie marécageuse où frissonnaient de grands peupliers, tandis que des saules tordus penchaient leur feuillage argenté sur le cours sinueux de la Mehaigne, que marquait une double ligne de buissons et de hautes herbes sauvages. Au bout de dix minutes, elles arrivèrent devant le château du baron de Sart.

Ce château — qui existe toujours — est une construction du XVIII[e] siècle, pourvue d'un vaste perron, d'un fronton orné de sujets mythologiques et d'un toit d'ardoises mansardé. L'éclat de ses murs blancs est atténué par les lignes sévères que dessinent les pierres grises des angles, des portes, des fenêtres et des corniches. Devant, se trouvent une pelouse avec un jet d'eau, des massifs d'arbustes, des parterres de fleurs, une Vénus et un discobole de marbre blanc. A droite et à gauche, longeant des chemins couverts de gravier poli, des noisetiers, des pins, des cyprès, des lilas, des acacias encadrent, ici un vase de bronze posé sur une colonne, là, une plante exotique placée sur un piédestal. Plus loin, se dressent les arbres de haute futaie : chênes séculaires, marronniers d'Inde, hêtres rouges, sapins sombres, bouleaux frêles, peupliers d'Italie aux cimes droites et fières. Du côté des écuries, on aperçoit un petit toit de pagode chinoise : c'est la volière.

Une allée de vieux ormes passe devant la grille, tandis qu'une autre allée, formée de châtaigniers, s'étend en face du château pour aboutir à un bois, en coupant de grandes prairies, où l'on distingue les murs rouges d'une ferme.

Les deux femmes restèrent quelques minutes immobiles devant le château.

Au-dessus de leurs têtes, le feuillage des arbres ondulait doucement. Des feuilles mortes, se détachant des branches, voltigeaient dans l'espace comme des papillons multicolores. Les rayons du soleil, tamisés par les frondaisons, versaient sur la route une molle lumière de vitrail. L'air était parfumé par les roses du parc et le regain qu'on venait de couper.

Thérèse prit la main de la jeune fille et la caressa doucement. Puis, l'entraînant sous les ormes, elle parla de son existence, d'abord lentement, ensuite avec exaltation, réveillant ses vieilles joies et ses vieilles douleurs, les remuant, les pressurant comme pour en extraire et en dévorer le dernier parfum. Elle finit cependant, sous l'influence de la vie qui chantait autour d'elle, par prononcer quelques mots d'espoir, mais elle s'arrêta bientôt, car elle savait que le bonheur est un oiseau farouche qui s'envole dès qu'on l'évoque...

Après quelques minutes de silence, Céline murmura, à voix presque basse :

— Tante, je voudrais bien vous demander quelque chose.

— Quoi donc, ma fille ? interrogea Thérèse, en tournant vers elle des yeux souriants qui semblaient dire : « On peut me demander tout ce qu'on veut aujourd'hui ; je suis prête à obliger tout le monde. »

Céline baissa la tête et balbutia en rougissant :

— J'aime quelqu'un.

Le sourire disparut de la figure de Thérèse. Elle resta quelques secondes pensive, puis elle dit :

— Si c'est un honnête garçon...

— C'est Jules Libau, se hâta de répondre la jeune fille.

— En as-tu parlé à ton père ?...

— Il sait tout...

— Et...

— Il m'a battue...

Sa lèvre se crispa, ses paupières tremblèrent ; elle tira son mouchoir de sa poche et se frotta les yeux.

— Tante, dit-elle ensuite, me permettriez-vous de voir quelquefois Jules chez vous ?

— Mon Dieu !... si ton père venait à l'apprendre.

— O tante ! supplia la jeune fille.

Thérèse lui mit la main sur l'épaule :

— Allons, ne pleure plus... Tu pourras venir...

Céline saisit les doigts ridés qui la caressaient et les serra avec frénésie. En même temps, ses joues s'illuminaient ; un bonheur infini jaillissait de ses yeux.

La vieille femme répondit à cette étreinte par un sourire. Mais celui-ci s'effaça rapidement et sa figure se couvrit de mélancolie.

Jadis, elle avait formé le projet de marier Alfred à Céline. Ce fut même là pendant longtemps son plus beau rêve, le couronnement de ses plus joyeuses espérances. Elle considérait Céline comme la femme la plus capable de rendre son fils heureux et, après que celui-ci eut commis ses premières fredaines, elle employa toutes sortes de moyens discrets pour réaliser ce mariage, qui devait, à ses yeux, ramener infailliblement le jeune homme dans

le bon chemin. En présence des frasques de plus en plus retentissantes d'Alfred, elle dut renoncer, la mort dans l'âme, à son projet. Mais le rêve vivait toujours au fond de son cœur. Elle ne pouvait s'empêcher d'y repenser chaque fois qu'une cause ou l'autre lui permettait d'espérer que son fils se corrigerait. La veille au soir, elle y avait encore songé et tout à l'heure, lorsque ses regards se posaient avec un éclat joyeux sur la jeune fille, c'était de nouveau cette illusion qui la transportait...

Une cloche, sonnant l'angelus, rappela aux deux femmes que le soir tombait. Dans la tiédeur et la paix du crépuscule, elles regagnèrent silencieusement le village, l'une absorbée par son bonheur, et l'autre perdue dans ses chagrins.

Au moment de quitter sa compagne, Céline remarqua quelque chose d'anormal dans son attitude.

—Vous paraissez triste, tante, dit-elle. Regrettez-vous ce que vous venez de m'accorder ?...

— Non, ma fille! répondit Thérèse.

Et elle l'embrassa, en faisant de nouveau des efforts pour sourire.

V

Céline arriva chez elle à la nuit tombante.

La maison était close et silencieuse, mais un faible rayon de lumière s'échappait par la fente du volet. En ouvrant la porte, elle constata que son père était couché. « C'est moi! » cria-t-elle, pour le prévenir de sa rentrée. Un sourd grognement répondit de la pièce voisine. Elle raviva ensuite la flamme de la lampe et prépara son souper. Lorsqu'elle eut mangé, elle monta avec précaution dans sa chambre pour ne pas réveiller le

vieillard, dont on entendait maintenant les ronflements sonores.

Cette chambre, construite au grenier avec de vieilles planches, avait une seule petite fenêtre, ouverte dans le toit, par où s'apercevaient un lambeau de ciel et le feuillage touffu d'un noyer.

Céline se déshabilla rapidement. Dans tous ses mouvements, elle mettait une hâte fébrile. Elle était si impatiente d'annoncer la grande nouvelle à Jules ! « Pourvu, mon Dieu ! que je le voie demain ! » se dit-elle en dénouant ses cheveux et en les secouant pour les étaler sur son dos. Elle s'assit ensuite sur son lit, prit le miroir et s'examina : sa figure était rose; ses yeux brillaient. Elle se trouva charmante et se sourit à elle-même. « Que je suis heureuse ! » s'écria-t-elle, après avoir déposé le miroir, tandis qu'elle croisait ses petits bras nus — ronds et potelés comme des bras d'enfant — et qu'elle fixait ses regards sur une étoile éclatante, qui la contemplait du haut du ciel.

Au dehors, le vent gémissait dans les branches du noyer; un chien aboyait au bout du village; à intervalles réguliers, le violon de la salle de danse envoyait dans la nuit sa plainte aiguë.

— Que je suis heureuse ! répéta Céline.

Ce cri était d'autant plus sincère qu'elle éprouvait pour ainsi dire en ce moment le premier grand bonheur de sa vie.

Son enfance s'était écoulée sans sourire et sans joie. Elle n'avait conservé de sa mère que le souvenir d'une femme maigre et délicate, avec de bons yeux craintifs et doux, dans une figure fatiguée et couleur de suif. Quant à son père, « il avait ses idées », comme elle disait. C'était un maniaque, qui vivait en sauvage, bien qu'il possédât quelque

fortune. Il détestait, non seulement le luxe, mais même le simple confort. Il n'avait jamais éprouvé le besoin d'avoir autre chose que des vêtements, de la nourriture et un abri. Même sous ce rapport, il n'exigeait que le strict nécessaire, sous prétexte qu'il n'était pas fier et qu'il avait l'estomac complaisant. Quoique l'usage en fût passé, il se coiffait toujours du même bonnet de coton noir qui devenait roux au bout de quelques semaines. Ses pantalons et ses blouses, poissés de crasse, brillaient au soleil comme des objets vernis.

Il n'avait non plus jamais aimé personne, ni désiré l'affection de quelqu'un. Dans son entourage, bêtes et gens vivaient sur le pied de crainte. Ses voisins n'aimaient pas à avoir affaire à lui et les enfants fuyaient devant le regard de ses yeux ronds, qui étaient durs et froids comme du granit.

Sauf Thérèse et un jeune entrepreneur, appelé Martin, nul habitant du village ne fréquentait la maison d'Andry; aussi la distraction la plus ordinaire de Céline consistait-elle à observer les passants. Dès qu'elle entendait marcher, elle levait la tête. Elle savait l'heure exacte à laquelle les enfants allaient à l'école; elle reconnaissait de loin le pas du facteur, celui du cantonnier, celui de Davin; un petit chien noir, qui courait habituellement devant son maître, lui annonçait l'arrivée de Corneloup.

Un soir, au moment de se coucher, le vieil Andry ayant ouvert la fenêtre de sa chambre pour tirer le volet, aperçut deux ombres immobiles auprès de la barrière. Il rentra dans la cuisine. Elle était vide, mais la lampe brûlait sur la table à côté d'un bas à moitié tricoté... Qu'est-ce que cela signifiait?... Il sortit sans faire de bruit, se glissa le long des

étables et s'approcha de la barrière... Il s'arrêta tout à coup, suffoqué d'étonnement.

Sa fille parlait avec un homme !

Lorsqu'il eut reconnu Jules Libau, un jeune clerc de notaire, il bondit :

— Tonnerre de Dieu ! s'écria-t-il en arrachant sa fille de la barrière et en montrant son poing au garçon, qui recula effaré vers la route.

— Vaurien !... sale vaurien !... grogna-t-il ensuite, en trépignant comme un chien furieux sur le fumier.

Lorsque Libau eut disparu, il courut vers Céline qui pleurait, la tête cachée dans ses mains.

Il s'arrêta devant elle et croisa les bras ; son corps tremblait de rage.

Comme la plupart des paysans, Andry méprisait de toute son âme les gens du peuple qui dérogent aux mœurs de leur classe. La vue d'un chapeau sur la tête d'un ouvrier ou d'une voilette sur la figure d'une servante le mettait littéralement en fureur ; mais ce qu'il exécrait par-dessus tout, c'étaient les petits employés de campagne, les pauvres scribes de village, généralement aussi mal rémunérés que des hommes de peine et dont les paletots rapés s'associent dérisoirement avec des mains blanches.

En voyant sa fille « acoquinée avec un de ces êtres », il se sentit frappé dans son orgueil comme un noble de vieille roche menacé de mésalliance.

— Voyez-vous cela ! murmura-t-il en marchant à grands pas. « On me défie ! » s'écria-t-il, avec colère, le poing tendu vers le plafond. « On me défie ! » répéta-t-il, et son poing s'abattit sur l'épaule de Céline, qui roula par terre.

La jeune fille se releva en sanglotant, bondit vers

l'escalier et courut se réfugier, tremblante et affolée, dans sa chambre.

Toute la nuit, elle pleura silencieusement.

Le matin, elle se leva avec la figure décomposée et se mit à la besogne comme d'habitude; mais par moments un triste sourire — l'amer rictus des désespérés — contractait ses lèvres pâles.

Lorsque son père fut sorti, elle s'assit auprès de la fenêtre.

Jules, qui avait ses occupations dans un village voisin, passait chaque jour devant la maison d'Andry.

— Il ne regardera plus après moi, pensait Céline. Tout est fini...

Pourtant, quand des pas résonnaient sur la route, elle tournait vivement la tête.

A la vue d'un ouvrier ou d'une femme, qui cheminait lentement, la petite flamme qui s'était rallumée dans son cœur s'éteignait.

Il aura pris un autre chemin, se dit-elle en constatant que l'heure à laquelle il apparaissait ordinairement était écoulée.

Des larmes roulèrent sur ses joues.

Elle les essuyait lorsqu'une ombre se profila devant la fenêtre. C'était « lui »... et il regardait comme d'habitude vers la maison !

Céline souleva rapidement le rideau; il répondit à son geste par un affectueux sourire...

Jusque-là, elle avait aimé Jules d'un amour paisible et doux. A partir de ce moment elle éprouva pour lui une passion exaltée. Elle imagina mille ruses pour lui parler, mais presque toujours la figure redoutable de son père surgissait inopinément et ses plans se trouvaient déjoués. Elle son-

gea alors à voir son amoureux chez Leduc, où Andry la laissait parfois aller le dimanche.

Mais comment aborder ce sujet ? Et puis Thérèse consentirait-elle ?

Pendant plusieurs semaines, elle vécut de nouveau dans l'inquiétude...

Maintenant que celle-ci était dissipée, elle se sentait le cœur léger, l'âme joyeuse et s'abandonnait tout entière au divin bonheur d'aimer en regardant l'étoile qui lui souriait du haut du ciel.

VI

Le premier dimanche de mai, vers deux heures, Leduc se trouvait en manches de chemise dans son jardin. Le ciel était bleu ; le vent soufflait de l'est ; un beau soleil versait généreusement ses rayons sur la terre. Comme il avait plu les jours précédents, des parfums agréables montaient de partout : du sol encore un peu humide, de la verdure tendre, des violettes plantées autour des plates-bandes, d'un buisson de lilas, des arbres en fleurs qui élevaient dans l'azur de gigantesques bouquets roses et blancs. Au milieu du jardin, un mannequin, couvert d'une blouse déchirée et d'un vieux chapeau, tendait deux bras rigides au-dessus des pois. Malgré cet épouvantail, des moineaux remplissaient les haies de leurs cris, tandis que des fauvettes gazouillaient dans les arbres.

Jean, les mains croisées derrière le dos, s'approchait d'un parc de légumes et se courbait pour l'examiner ; ailleurs il ramassait des pierres, rajustait des tuteurs, écrasait des escargots. Au bout du sentier, il se retournait et, se redressant de toute sa taille, il enveloppait son jardin d'un regard circulaire : un grand orgueil brillait sur sa figure.

Pendant ce temps, Céline et Jules se promenaient à l'ombre, le long de la haie, dont les branches fleuries frôlaient leurs épaules.

Céline portait une robe qui s'ajustait mal à son corps trop mince, mais sa tête était délicieuse de fraîcheur et de grâce avec son cou délicat, son menton arrondi, son nez mutin, ses oreilles transparentes et la petite mèche de cheveux bruns qui flottait sur son front.

Quant à Jules, c'était un beau jeune homme aux yeux noirs, qui caressait volontiers, d'un air satisfait, les pointes de sa moustache naissante.

Ils parlaient à voix basse :

— T'es-tu occupé de l'affaire? demanda Céline en regardant son ami.

— Oui.

— Et...

— Il est probable que j'aurai la place.

Il s'agissait d'un emploi de second clerc, que Jules postulait dans une importante étude de Huy.

— Et si tu as la place ? interrogea Céline en détournant la tête.

Comme il ne répondait rien, elle leva sur lui des yeux inquiets, puis elle contempla le jardin, en déchiquetant avec ses dents une fleur d'aubépine.

— Tu m'oublieras peut-être... murmura-t-elle.

— Mais !...

— Alors, tu tiendras ta promesse... Nous nous marierons?...

— Certainement que nous nous marierons.

— Tu le jures? s'écria-t-elle, avec exaltation.

— Je le jure! répondit-il.

Céline lui saisit la main et la serra avec force.

Au même moment, la figure émaciée de Thérèse apparut à la fenêtre.

— Le café est servi, cria-t-elle.

Lorsque Leduc et les deux jeunes gens entrèrent dans la cuisine, le café fumait sur la table dans les tasses de faïence bleue.

Après avoir bu deux ou trois gorgées, Leduc alluma sa pipe et parla de son jardin, en traçant dans le vide de grands gestes avec son doigt.

Pendant qu'il pérorait, la voiture du baron de Sart passa sur la route.

— Voilà l'ami de Corneloup ! dit-il en riant.

De Sart, qui appartenait au parti catholique, avait pour adversaire Corneloup, qui était libéral. — Les deux hommes ne se saluaient pas.

Quelques rares personnes du village se déclaraient ouvertement pour l'un ou pour l'autre, suivant que leurs intérêts étaient liés à l'un ou à l'autre. La plupart manœuvraient de façon à ne froisser aucun des deux adversaires, qu'on savait également puissants.

Leduc figurait dans cette dernière catégorie. Cependant, dans l'intimité et lorsqu'il était sûr de la discrétion de son auditoire, il éprouvait du plaisir « à exprimer ses opinions ». Celles-ci variaient généralement selon son humeur. Il critiquait tantôt le baron, tantôt Corneloup. Aujourd'hui, excité sans doute par ses récents déboires, il déclara, en hochant la tête, qu'ils ne valaient pas mieux l'un que l'autre ; puis, se mettant en colère, il tomba sur les riches avec acharnement.

Jules éteignit cet accès de violence par quelques paroles raisonnables. C'était un garçon avisé et prudent, qui ne perdait jamais de vue le fond des choses.

— Le fond des choses, c'est cela..., dit-il, en faisant glisser son pouce sur l'extrémité de son

index comme pour compter de l'argent. Et dans ses petits yeux noirs qui se mirent à briller, Jean lut de la malice et une intelligence profonde de la vie. Il le regarda avec admiration, puis frappa sa main sur la table :

— Quel dommage que je n'aie pas un fils comme toi !

Ces paroles transportèrent Céline. Elle croisa nerveusement ses deux mains, tourna sa figure vers son ami et le contempla avec des yeux d'où jaillissaient des flots d'amour.

Par contre, l'exclamation de Leduc fit pâlir Thérèse.

— J'ai une femme qui ne rit jamais, dit-il en voyant son air grave.

Thérèse sourit légèrement pour le contenter.

Après le repas, les jeunes gens retournèrent au jardin. Ils s'assirent sur le banc, dans la tonnelle, entre des buissons de groseilliers et parlèrent de nouveau à mi-voix.

Le bruit de leurs paroles se confondait avec le chuchotement des feuilles. Les rayons du soleil, passant à travers les branches, dansaient sur leurs vêtements. Ils respiraient avec volupté le parfum des aubépines, des violettes et des lilas et, de temps à autre, leurs regards se perdaient dans la douceur et la paix infinie du ciel azuré. Enhardis par leur immobilité, les oiseaux vinrent chanter autour d'eux.

Jules tenait Céline par la taille. Leurs poitrines battaient l'une contre l'autre. Elle sentait dans son regard, dans la pression de sa main, dans le son de ses paroles, un amour immense, solide et profond.

Au bout de quelque temps, elle cessa de parler,

baissa les yeux et resta immobile, la tête appuyée sur l'épaule de Jules.

— Si je pouvais toujours vivre de la sorte! soupira-t-elle.

Mais l'heure du départ arriva.

Après avoir été saluer Leduc et sa femme, ils s'embrassèrent longuement sur le seuil, puis Céline s'engagea dans le chemin de traverse, tandis que Jules suivit la route.

Le soleil s'inclinait à l'horizon. La chaleur diminuait. Des moineaux criaient dans les arbres. Quelques voyageurs arpentaient les chemins. Un taupier se tenait immobile au milieu d'un champ de betteraves. Des fermiers en blouse, suivis de leurs chiens, se promenaient sur leurs terres. Le coq doré de l'église étincelait dans l'air bleu; tout autour, on voyait voltiger de petits nuages de fumée blanche.

La voiture de la famille de Sart, qui redescendait vers le château, força Jules à se ranger au bord du chemin.

Le baron — homme de belle prestance à grande barbe rousse — conduisait lui-même. A l'intérieur de la voiture se trouvait la baronne, avec deux de ses fils et sa fille Dorothée. Celle-ci serrait sur sa poitrine les bords d'un châle blanc. Le regard de ses magnifiques yeux bleus, qui éclairaient sa figure émaciée et pâle, errait mélancoliquement dans l'espace. Elle était phtisique et se mourait lentement.

Jules vit disparaître l'équipage au bout de la route, puis il contempla les grains de poussière qui chatoyaient sous les arbres dans la lumière dorée du soleil. Ses lèvres sourirent. Il était encore tout entier sous l'influence du bonheur qu'il venait

d'éprouver en serrant dans ses bras le corps jeune et souple de Céline.

Tout en rêvant, il dépassa le château. Il montait vers la ferme de Corneloup, lorsqu'il aperçut trois jeunes filles qui se dirigeaient de son côté. Comme il les saluait, la plus âgée arrêta longuement ses regards sur lui.

C'était la servante de son patron. Depuis quelque temps, il était l'objet de ses agaceries. Il affectait d'y être insensible. Cependant, quand il se trouvait seul dans l'étude et qu'il l'apercevait au jardin, il l'observait quelquefois en cachette, derrière le rideau de la fenêtre. Elle avait une belle tête, de grands yeux bruns, d'abondants cheveux fauves, une forte poitrine et de gros bras ronds. Lorsqu'elle se tenait immobile, elle ressemblait à une statue puissante plantée au milieu de la verdure.

Au bout de quelques minutes de contemplation, le jeune homme retournait, pensif, à son pupitre. — « Soyons raisonnable ! » murmurait-il, et il remuait des papiers ou sifflotait légèrement, mais il ne parvenait pas à éloigner la vision séductrice. Pendant longtemps, la jeune fille restait devant lui, avec ses yeux ensorceleurs, la chair affriolante de ses bras nus et ses seins voluptueux, qui, en soulevant d'un mouvement régulier et fort l'étoffe du corsage, semblaient s'offrir d'eux-mêmes à quelque invisible amant...

Arrivé au sommet de la côte, Jules se retourna du côté où les trois femmes venaient de disparaître; il s'assit ensuite sur le gazon et se mit à réfléchir...

Le village se développait à ses pieds. Entre les frondaisons noires des arbres, il voyait des maisons grises et blanches, coiffées d'ardoises ou de tuiles rouges et séparées par quelques chaumières sur les

toits desquelles brillaient des plaques de mousse verte. Au-dessus de la Mehaigne, qui coulait en murmurant, les feuilles des peupliers frétillaient comme des écailles luisantes. Les derniers rayons du soleil allumaient dans l'eau une infinité de petites flammes, le ciel se colorait de jaune et le vieux château, avec ses murs rouillés, dressait sa silhouette fantastique dans le flamboiement d'une lumière cuivrée, où il y avait quelque chose d'ardent, d'inquiet et de louche.

VII

Au mois de mars de l'année suivante, un ouragan ravagea la Hesbaye. La grange d'Andry s'écroula. Ce fut Martin qui la reconstruisit. Il en profita pour venir plus souvent chez Andry. Il arrivait chaque dimanche et quelquefois le soir pendant la semaine. Il entrait à pas menus, se glissait entre la table et la fenêtre pour ne gêner personne et restait parfois pendant des heures.

Lorsque Céline était seule et qu'il la trouvait occupée à quelque gros ouvrage, il lui donnait un coup de main. Si elle cousait, il se plaçait en face d'elle.

Il la regardait, les coudes appuyés sur la table, la pipe aux lèvres. Il prenait son dé, ses ciseaux, l'étui où elle mettait ses aiguilles; il les tournait et les retournait dans ses mains jusqu'à ce que Céline, s'impatientant, les retirât avec rudesse. Au bout de deux minutes, il les reprenait de nouveau; pour en finir, Céline les cachait dans sa poche.

— Je vois bien que je vous ennuie, disait-il alors; je m'en vais...

Mais il ne s'en allait pas. Immobile, les yeux fixés sur Céline, les coudes étalés sur la table, il

tirait de grosses bouffées de sa pipe, qu'il lançait sur le côté pour ne pas incommoder la jeune fille.

Céline observait malicieusement du coin de l'œil sa petite figure ratatinée, à la fois laide et comique avec son museau de lièvre, ses cils blancs et ses cheveux roux, clairsemés et raides comme des baguettes.

Un jour qu'ils se trouvaient ainsi seuls dans la maison, la porte s'ouvrit brusquement.

Céline leva la tête : Thérèse Leduc s'avançait en souriant, avec la main droite dans la poche de son tablier.

— Il... murmura-t-elle, comme pour prononcer des paroles qu'elle venait de préparer; mais elle s'arrêta en apercevant Martin, parut contrariée et s'assit sans retirer la main de sa poche.

— Quelle bonne idée vous avez eue de venir ! dit joyeusement Céline.

— Oui, répondit-elle... oui..., tandis que ses yeux allaient de la figure de Céline à celle du jeune homme.

Enfin, n'y tenant plus, elle s'écria :

— Il m'a écrit !

Et, toute tremblante de joie, elle montra sa lettre. Puis elle se tourna vers Martin :

— C'est une lettre de mon fils !

Elle demanda ensuite à Céline de la lire tout haut.

Dès que celle-ci eut lu : « Ma très chère mère... », un sourd hoquet souleva la poitrine de la vieille femme. Elle essuya furtivement quelques larmes, puis elle joignit ses mains, pencha la tête sur le côté et écouta toute la lecture comme elle aurait écouté une prière.

Quand Céline eut fini, elle fixa sur Martin des yeux ravis.

— C'est une belle lettre, dit celui-ci, qui semblait ému lui-même.

— Il est si intelligent ! répliqua Thérèse, en soulevant ses sourcils.

Elle reprit le papier et le parcourut en souriant, tandis que les jeunes gens la regardaient.

Céline demanda si elle ne voulait pas prendre le café.

— Non, merci, répondit-elle. J'étais seulement venue pour vous montrer la lettre. Maintenant, je pars.

Dans la cour elle rencontra Andry.

— Cousin, s'écria-t-elle, j'ai reçu des nouvelles de mon Alfred !

Comme le vieillard restait impassible, elle ajouta :

— Il m'écrit si gentiment !

— Ce sont des fariboles ! répliqua Andry en ricanant. Si ce gaillard-là était mon fils, il y a longtemps que je lui aurais tordu le cou.

Thérèse baissa la tête et s'en alla.

Elle possédait cette lettre depuis le matin. Elle l'avait d'abord parcourue rapidement, tremblante et les larmes aux yeux. Lorsqu'elle vit que son fils n'annonçait rien de mauvais, elle courut chercher son portrait et l'embrassa. Puis elle relut la lettre, lentement, pour en savourer chaque mot. De temps à autre, la joie ou l'attendrissement la forçait de s'arrêter. Elle riait et pleurait tour à tour.

Jean arrachait en ce moment des pommes de terre. Elle se précipita au jardin :

— Jean ! mon homme !

Leduc planta sa bêche dans le sol et s'appuya sur le manche.

— Voici des nouvelles d'Alfred ! dit-elle, en brandissant joyeusement la feuille de papier. Il est à Bruxelles.

— Je ne veux pas voir cela ! s'écria Jean avec colère. Je l'ai renié... C'est fini...

Effrayée par cette voix mauvaise, la vieille femme rentra à la maison, toute penaude et le cœur gros.

Jean avait beaucoup changé depuis quelques mois. Ses cheveux et sa moustache étaient devenus blancs. Ses joues décolorées formaient de gros plis flasques aux deux coins de sa bouche. Ce jour-là, il portait un pantalon rapiécé et sale et une chemise de coton à petits carreaux bleus, dont le col déboutonné laissait voir la peau ratatinée de sa poitrine, que hérissaient de longs poils gris. Il avait en outre une barbe de huit jours et ses cheveux hirsutes allongeaient de grandes mèches sur son front ridé.

Ses projets n'avaient pas réussi. Non seulement il avait retiré peu de chose de ses récoltes, mais personne ne l'employait comme jardinier. Il avait vendu des semences, cinq ou six sacs de fruits, des pommes de terre, deux porcs. Il comptait prélever là-dessus quelques pièces de cinq francs afin de pouvoir donner, au moins, un acompte sur l'intérêt de sa dette, qui n'avait pas été payé cette année-là à l'époque réglementaire. Avec le reste, les deux vieillards vivaient sordidement de pain et de légumes. Ils manquaient souvent de beurre, et le dimanche seulement ils se payaient du lard d'Amérique blanc et gras, qui sentait le poisson gâté.

Moralement, Jean souffrait beaucoup de cette misère. Il fuyait les gens, devenait sauvage. Quand Bodson entrait dans le café, il s'éclipsait pour éviter sa conversation sarcastique. Lorsqu'il voyait

arriver sur la route Corneloup, Davin, le médecin ou l'instituteur, au lieu d'aller au-devant d'eux, comme il le faisait autrefois, il se glissait prestement dans sa maison ou dans sa grange. Pour occuper ses loisirs, il dénichait des corbeaux, mettait des trappes pour prendre les putois. Il avait même confectionné une hutte en paille portative, qu'il plaçait le soir dans son jardin et où il passait souvent la moitié de la nuit, avec son fusil, guettant les lièvres et les lapins qui venaient ronger ses choux.

Cette dernière distraction le passionnait particulièrement. Il éprouvait un méchant plaisir à l'idée d'enfreindre des lois, de causer du tort à quelqu'un. A ses yeux, cette occupation clandestine le vengeait de la société qui, dans sa marche aveugle, l'avait écrasé comme un ver...

Après être allée chez Andry, Thérèse relut de nouveau la lettre, puis elle prit le portrait de son fils et le contempla longuement. Elle plaça ensuite le tout dans la même enveloppe, glissa celle-ci dans sa poche et se dirigea vers la fenêtre qui donnait sur le jardin.

Jean travaillait toujours. Son corps vigoureux se détachait sur une haie qui commençait à jaunir. La lumière du soleil éclairait son dos et faisait briller ses cheveux blancs. Il maniait la bêche d'un mouvement lent et régulier, lançant devant lui des pelletées de pommes de terre, qui roulaient comme des boules d'ivoire sur le sol argileux. Autour de lui, tout reposait dans le calme alangui des premiers jours d'automne. Les feuilles fatiguées pendaient, immobiles, sur leurs branches; des moineaux picoraient silencieusement dans les sentiers; quelques papillons visitaient les dernières fleurs.

Thérèse regardait son mari. Elle paraissait préoccupée et soucieuse. De sa main droite, elle caressait l'enveloppe au fond de sa poche; de l'autre, elle lissait fébrilement ses bandeaux gris. Elle quitta enfin la fenêtre et se rendit au jardin.

— Alfred demande que j'aille le voir, dit-elle. Puis-je y aller?

— Non! s'écria Leduc, d'une voix si forte que la vieille femme sursauta.

— O Jean! supplia-t-elle.

— Inutile! dit Leduc, en fronçant les sourcils. Et il ajouta : « Je n'ai plus de fils. »

Thérèse resta encore quelques instants plantée devant lui, l'air hébété et douloureux, puis elle s'éloigna en s'efforçant de retenir ses larmes.

Au souper, Jean ne voyant aucune assiette devant elle, demanda :

— Pourquoi ne manges-tu pas?

— Je n'ai pas faim, dit-elle; et pendant toute la soirée, elle demeura sur sa chaise sans rien faire, muette et rigide.

Jean lui jetait de temps en temps un coup d'œil. A la fin, il se leva, passa dans la chambre voisine et revint avec quatre pièces de cinq francs.

— Tiens, Thérèse, dit-il en plaçant cet argent sur la table. Tu feras ce que tu voudras.

La vieille femme regarda la somme avec surprise. Puis, fixant des yeux rayonnants sur son mari, elle s'écria :

— Oh! tu m'en donnes trop!

— Non, non, répliqua Leduc. Il te faut bien cela.

VIII

Thérèse n'avait pas beaucoup voyagé. Quatre ou

cinq fois par an, elle se rendait à Huy pour ses achats. Elle avait été aussi deux ou trois fois à Liège, jamais plus loin. Un voyage à Bruxelles l'effrayait. Elle cherchait quelqu'un pour se renseigner, lorsqu'elle vit passer Nol, le vacher, qui avait conduit des bêtes au concours agricole l'année d'avant. Elle l'appela, lui dit qu'elle devait aller à Bruxelles et lui demanda quelques indications.

Nol prit une chaise et s'installa confortablement, puis il sourit d'un air entendu en repoussant son vieux chapeau de paille sur sa nuque. Pardi! oui, il connaissait Bruxelles! Il y a là des rues qui mesurent soixante mètres de large : il les avait arpentées. Il avait aussi compté, au hasard de ses courses, quinze églises. A la façade du palais royal, il avait vu quatre-vingt-six fenêtres. Il était monté sur la tour de Sainte-Gudule : trois cents marches. Pour aller de la gare du nord à celle du midi, il lui avait fallu quarante minutes exactement...

Thérèse demanda quel chemin on doit prendre pour arriver rue du Pommier. Nol haussa les épaules; il n'en savait rien : Bruxelles est tellement grand... D'ailleurs, avec sa langue, on va à Rome... Et il continua à énumérer les monuments qu'il avait vus, en citant le nombre de portes, de cheminées et de fenêtres qu'ils possèdent. Mais, tout à coup, il s'arrêta. Le sourire qui brillait sur son visage s'accentua, il leva la main gauche, puis, tout en battant lentement la mesure, il se mit à chantonner :

A Bruxelles,
Les demoiselles,
Sont fort belles.

Thérèse n'en tira rien de plus.

Elle partit le dimanche suivant par le premier train. Son mari l'accompagna à la gare. Au moment

de prendre son coupon, elle se tourna vers lui :

— Dois-je demander un billet de retour?

— Fais ce que tu veux, répondit Leduc. Si tu t'amuses là-bas...

Thérèse prit un billet simple. Son mari, après l'avoir embrassée, l'aida à monter en voiture.

A la gare suivante, un homme et une femme vinrent s'installer auprès d'elle.

L'homme était un petit maigre avec des yeux vifs et la femme une grande sèche, qui avait une figure sévère et froide perchée sur un long cou. Dès qu'elle fut assise, elle dévisagea Thérèse. Comme celle-ci ne disait rien, elle l'interpella :

— Vous allez loin?

— Je vais à Bruxelles.

— Tiens, c'est comme nous... Vous avez des connaissances à Bruxelles?

— J'y ai mon fils.

— Ah! nous aussi nous avons notre fils à Bruxelles.

Elle attendit, croyant que Thérèse se livrerait à de plus amples confidences, mais on arriva à Landen et il fallut changer de train.

Les trois personnes remontèrent dans le même compartiment.

Dès que le train eut quitté la gare, la femme interpella de nouveau Thérèse :

— Que fait votre fils, à Bruxelles, « sans être trop curieuse »?

Thérèse hésita un instant, puis elle répondit avec embarras :

— Il est « dans le commerce ».

— Le nôtre est « au Ministère », dit la femme.

Quelques secondes après, elle ajouta :

— Cela vaut mieux. « Là-dedans, » ils conservent leur place toute leur vie.

— Puis ils sont pensionnés dans leur vieillesse! s'écria le petit homme.

— Notre fils a fait « toutes ses classes », dit solennellement la femme... C'est un brillant sujet...

Thérèse, de plus en plus embarrassée, se taisait.

La femme en parut indignée. Elle l'examina des pieds à la tête avec des yeux pleins d'hostilité.

— Il me semble que je vous ai déjà vue, dit-elle.

Thérèse ne répondit pas.

L'autre lui tourna le dos et engagea la conversation avec une grosse dame, à la face joviale, qui venait de monter auprès d'eux. Toutefois, de temps à autre, elle allongeait le cou du côté de Thérèse et l'enveloppait d'un regard suspect.

Cela torturait la vieille femme. Elle ne savait quelle attitude prendre et n'osait plus engager la conversation avec personne. Aussi se sentit-elle toute heureuse quand elle vit qu'on approchait de Bruxelles.

Elle avait fait prévenir son fils par Céline. Ne l'apercevant pas en descendant de wagon, elle commença à trembler.

Elle errait sur le quai, ne sachant où se rendre, heurtée à tout moment par des gens pressés, lorsqu'une main se posa sur son bras.

— Alfred! s'écria-t-elle. Et jetant les bras au cou de son fils, elle le serra sur sa poitrine et l'embrassa quatre ou cinq fois.

— Ton voyage s'est bien passé? demanda-t-il.

— Oui, répondit-elle...

Elle ajouta à voix presque basse :

— Ton père te fait des compliments...

Lorsqu'ils arrivèrent à la sortie de la gare, elle enveloppa la place d'un coup d'œil.

La magnificence des maisons, l'or rutilant des enseignes, le grouillement de la foule, le tapage des voitures, des camions et des tramways lui arrachèrent des cris d'étonnement. — Elle se serra contre Alfred.

Celui-ci prit son bras et ils se dirigèrent vers le haut de la ville par la rue Neuve.

En passant, il signalait les monuments remarquables : l'église du Finistère, la Monnaie, l'Hôtel-de-Ville. « Ah! » disait Thérèse, en ouvrant la bouche toute grande, plus préoccupée de considérer son fils que d'examiner ces belles choses. Le jeune homme avait des souliers vernis, une redingote, un chapeau haut de forme, des moustaches relevées en crocs Elle le trouvait admirable : ses yeux rayonnaient.

A un certain moment, Alfred dit :

— Nous sommes maintenant rue Haute.

Elle remarqua que les maisons n'étaient plus si belles, que les étalages paraissaient plus pauvres et les passants moins distingués. C'étaient, pour la plupart, des ouvriers endimanchés qui se rendaient à la grand'place ou au vieux marché. Quelques-uns avaient une cage dans leur main. D'autres traînaient un chien étique au bout d'une corde. D'autres allaient simplement de café en café. Beaucoup déjà étaient ivres.

Alfred, qui, jusque-là, avait eu la mine souriante, devint tout à coup sérieux.

Il se tourna vers sa mère.

— Avant d'aller plus loin, dit-il, je dois te confier quelque chose.

Thérèse le regarda.

— Tu sais, continua-t-il, que je tiens un estaminet... Or, pour cela, il faut une femme... Tu trouveras chez moi une personne avec laquelle je vis comme si c'était mon épouse... Vous autres, gens de la campagne, êtes encore arriérés... Cela te choquera peut-être...

La vieille femme baissa la tête.

— Tu es assez âgé pour savoir ce que tu fais, mon fils, répondit-elle. Moi... Et elle haussa les épaules.

Sa joie s'était envolée... La confidence du jeune homme venait d'éveiller dans son esprit l'image de ces filles sataniques auxquelles s'appliquait la chanson de Nol et dont les marchands qui fréquentaient jadis l'auberge de *l'Etoile*, s'entretenaient quelquefois à mots couverts, avec un rire louche... Est-ce qu'Alfred allait la mettre en présence d'une de ces créatures?...

— N'aie pas peur, dit celui-ci, qui devinait ses pensées. Et il ajouta ironiquement : « C'est une femme comme une autre. »

Ces paroles ne la rassurèrent pas. Elle commença à redouter le moment où elle devrait entrer dans la maison de son fils, et son cœur battit très fort quand ils pénétrèrent dans une rue étroite, irrégulière et noire comme un trou de taupe.

C'était la rue du Pommier. Ici, il n'existait plus de magasins, mais de petites boutiques, des échoppes misérables, qui exhibaient, derrière des vitres sales, des marchandises hétéroclites. Des jupes de soie tachées, des souliers de bal éculés, des ombrelles à pommeaux dédorés, des porcelaines fêlées voisinaient avec des pantalons de toile, des vestons de velours grossier et des corsages de coton qui ne

coûtaient que quelques sous. Les objets neufs avaient l'air aussi vieux que les articles de rencontre; une même crasse semblait répandue sur le tout; les pains eux-mêmes, collés contre les carreaux, chez les verdurières, paraissaient avoir été tripotés, à leur sortie du four, par des mains de houilleurs.

L'estaminet d'Alfred se trouvait au bout de la rue. C'était une maison étroite et haute qui n'avait qu'une fenêtre à son rez-de-chaussée, derrière laquelle on voyait quelques bouteilles de liqueur alignées contre un rideau de serge verte. Alfred ouvrit la porte et poussa sa mère devant lui.

Thérèse, très émue, hésitait à avancer lorsqu'une femme, qui était assise derrière un petit comptoir, se leva rapidement, courut au-devant d'elle et l'embrassa avec effusion.

Le café formait une sorte de boyau, aux deux côtés duquel se trouvaient des bancs munis de coussins revêtus de toile cirée. Cinq ou six petites tables et quelques chaises achevaient l'ameublement. La lumière qui arrivait par la fenêtre donnant sur la rue ne pénétrait pas jusqu'au fond de la pièce. Cette partie restait plongée dans l'obscurité, malgré la lucarne qui prenait jour sur une étroite cour fermée de tous côtés par de hautes murailles. La tapisserie s'écaillait; les tables étaient couvertes de taches de liqueur; les coussins des bancs, crevés par places, laissaient échapper des touffes de crins.

Thérèse, à moitié rassurée par l'accueil de Sylvie (c'était le nom de la maîtresse d'Alfred), alla s'asseoir au bout de la pièce; la jeune femme se plaça devant elle, souriante, les deux mains appuyées au dossier d'une chaise.

La paysanne la considérait curieusement.

Sylvie paraissait avoir trente-cinq ans. Elle avait dû être autrefois ronde et potelée, mais ses chairs commençaient à se détendre. La peau de sa figure se fanait ; ses lèvres étaient pâles ; elle avait un cercle brun autour des yeux. Mais ce qui frappa surtout Thérèse, ce fut de constater qu'elle possédait des cheveux complètement roux et des sourcils noirs.

Au bout de cinq minutes, les deux femmes bavardaient ensemble comme de vieilles amies.

— J'aime tant la campagne ! disait Sylvie, en levant langoureusement les yeux.

— A la campagne, la vie est parfois bien dure ! soupirait Thérèse.

— Mais c'est si amusant d'avoir un jardin, continuait l'autre... Un jardin avec beaucoup de fleurs... Et un pré... avec des porcs, des lapins, des moutons... mais pas des vaches... Les vaches me font peur avec leurs longues cornes.

— N'est-ce pas, Mimi, qu'on aime la campagne, nous autres !

A ce nom de « Mimi », un petit chien brun s'approcha de sa maîtresse en balançant, entre ses quatre pattes, un ventre ballonné comme une outre.

Elle le prit dans ses bras, lui caressa la tête et répéta :

— N'est-ce pas, Mimi, qu'on aime la campagne, nous autres ?

Mimi ferma les yeux et lui passa le bout de sa langue rose sur la pointe du nez.

Des mouches bourdonnaient contre la fenêtre, des guêpes couraient sur les tables, des enfants criaient dans la rue et, de temps à autre, un con-

sommateur entrait, en faisant sonner le timbre de la porte.

C'était généralement quelque ouvrier du voisinage, nu-tête, rasé de frais, sans col, qui s'était rapidement échappé de chez lui pour venir lamper de l'eau-de-vie ou du faro. Tout en faisant tourner son verre sur le comptoir, il dirigeait vers le fond de l'estaminet de grands yeux stupides, intrigué par la présence de cette vieille femme inconnue.

A midi, lorsqu'elle se trouva assise pour dîner entre son fils et Sylvie, Thérèse ne se sentit plus de joie.

— Quel dommage, pensait-elle, que mon pauvre Jean ne soit pas ici !

Vers la fin du repas, on vit arriver un jeune homme coquettement vêtu, avec les cheveux pommadés et la moustache frisée.

Sylvie se pencha à l'oreille de Thérèse :

— C'est un homme de votre pays. C'est un Liégeois.

Thérèse examina rapidement le jeune homme, qui s'avançait en souriant.

Il l'appela « veie mâme », prit sa main et, tout en caressant ses doigts ridés, il dit de l'air le plus aimable :

— Si je vous avais rencontrée dans la rue, je vous aurais reconnue.

— M'avez-vous déjà vue? demanda Thérèse avec surprise.

— Non, répondit-il, en levant les bras, mais Alfred m'a si souvent parlé de vous !

Le visage de Thérèse rayonna ; elle jeta sur son fils des regards pleins de tendresse et de reconnaissance.

Une bouteille de vin à moitié pleine se trouvait

sur la table. Le Liégeois la prit par le goulot et la fit tourner devant sa figure, en clignant de l'œil et en passant le bout de sa langue sur ses lèvres.

Sylvie l'observait en riant; elle se pencha de nouveau vers Thérèse.

— C'est un farceur, dit-elle.

On vida la bouteille, puis Alfred dit à sa mère :

— Maintenant, nous irons voir la ville.

Le Liégeois roulait une cigarette. Thérèse se tourna vers lui :

— Venez-vous avec nous?

— Comment! si je vais avec vous! s'écria-t-il, en levant de nouveau les bras.

— Mon Dieu! comme il est complaisant! pensa la femme.

Dans la rue, ce fut le Liégeois qui se chargea de diriger Thérèse à travers la foule et d'attirer son attention sur les curiosités de la ville.

Il lui fit admirer *notre* Hôtel-de-Ville, *notre* Musée, *nos* Chambres, *notre* Parc, le palais de *notre* Roi. Ici Thérèse se rappela le récit de Nol :

— On m'a raconté qu'il y a quatre-vingt-six fenêtres à sa façade...

Le Liégeois hocha la tête :

— Il est impossible de les compter toutes!

Quand ils furent arrivés auprès de la colonne du Congrès, il proposa de grimper au sommet.

— Je suis trop vieille, objecta Thérèse. Mais comme il insistait, elle finit par céder.

Après cette ascension, elle fut forcée de s'asseoir sur l'escalier du monument : elle avait des palpitations et ses jambes tremblaient.

— Levez-vous, dit le Liégeois au bout de quelques minutes, nous irons nous reposer ailleurs.

Il murmura quelque chose à l'oreille d'Alfred et tous deux sourirent.

Ils conduisirent alors Thérèse dans un estaminet installé dans un sous-sol et voûté comme une cave.

A l'entrée, une femme en tablier et bonnet blancs se tenait débout à côté d'un panier de victuailles. Un nuage de fumée flottait au plafond. Des familles de petits bourgeois étaient serrées autour des tables. Les hommes fumaient en regardant leurs verres; les femmes bavardaient; les enfants écaillaient des œufs durs, désarticulaient des crabes et des crevettes ou arrachaient, avec une épingle, des escargots de leurs coquilles. Derrière le comptoir — entre des bouquets de roses, qui semaient autour d'eux leurs pétales flétris — brillait, comme une lanterne rouge, la face illuminée de la patronne : une grosse Flamande avec des cheveux blonds, des yeux de faïence et des pendants d'or à ses oreilles.

Lorsque Thérèse vit apporter deux bouteilles couvertes de poussière, couchées dans de petits paniers, elle fixa sur le Liégeois des regards étonnés.

Celui-ci fredonna :

Chantons la treille
Et la bouteille...

Puis il remplit les verres avec précaution :

— Goûtez-moi ça !

La vieille femme porta le verre à ses lèvres. L'autre demanda :

— Hein? quelle nouvelle ?

Il but ensuite quelques gorgées, se lécha la moustache et ajouta :

— C'est du lambic!

Quelques instants après, il frappa son poing sur la table : « On avait oublié Manneken-Pis!... »

On avala rapidement la bière et l'on partit.

Quand Thérèse se retrouva en plein air, au milieu de la foule, elle se sentit le cerveau plus léger et les jambes plus lestes. Le Liégeois, qui l'observait, se mit à rire en voyant ses joues colorées et ses prunelles brillantes, puis il fredonna de nouveau en hochant la tête :

Chantons la treille
Et la bouteille...

La vieille femme s'arrêta et, mimant les gestes de son compagnon, elle répéta :

Chantons la treille
Et la bouteille...

Au même moment, Alfred lui cria :

— Il est temps de nous dépêcher... si tu veux partir par le dernier train...

Elle ouvrit de grands yeux et hâta le pas, sans répondre; mais sa figure s'assombrit et quand elle fut devant Manneken-Pis, elle le contempla avec indifférence.

Le Liégeois, désappointé, la poussa vers la grille. Comme ses traits ne se déridaient toujours pas, il sourit d'un air supérieur : « La vieille, sans doute, était une bigote. »

Lorsqu'ils rentrèrent, l'estaminet d'Alfred regorgeait de monde. Une femme en cheveux, avec du fard aux joues, chantait d'une voix piaulante au milieu de plusieurs hommes. Le Liégeois se dirigea vers le groupe. Thérèse allait le suivre, mais Alfred lui mit la main sur l'épaule :

— Veux-tu monter dans ma chambre : j'ai à te parler.

La pièce où il la conduisit était humide, obscure et dégradée. Derrière le lit, que recouvrait une courte-pointe tachée, gisaient des malles et des

paniers, entassés les uns sur les autres. Dès que la porte fut fermée, Thérèse se jeta au cou de son fils :

— Alfred ! mon cher, mon bien-aimé Alfred !

Le jeune homme l'écarta doucement, puis il la fit asseoir sur l'unique chaise qui se trouvait là, tandis que lui-même s'asseyait sur le bord du lit.

— Tu vois comme mes affaires marchent, dit-il.

— Oh ! oui, répondit-elle ; tu as beaucoup de clients.

— Si je pouvais m'agrandir, je serais vite riche. Mais (il soupira) l'argent me manque... Et sans argent...

Comme Thérèse ne répondait pas, il continua :

— Si tu voulais m'avancer une petite somme... Deux mille francs, par exemple... Je les rembourserais rapidement... Au bout de quelques mois, peut-être...

La vieille femme tressaillit et croisa nerveusement ses deux mains.

— Mon Dieu ! mon pauvre fils, dit-elle, où veux-tu que je prenne cet argent ! Tu sais bien que nous sommes dans la misère...

— Tu pourrais décider le père à emprunter les fonds...

Thérèse soupira :

— Personne ne voudra nous les donner. Les quatre mille francs que nous avons dû verser pour toi ont déjà été empruntés. Dieu sait même si nous pourrons continuer le paiement des intérêts. Ah ! ton père et moi, nous sommes bien malheureux !

Alfred fronça les sourcils.

— Il me faut de l'argent ! s'écria-t-il d'une voix rauque, en serrant ses deux pouces dans les paumes de ses mains. Il m'en faut... Si je n'ai pas

mille francs dans huit jours, je serai chassé d'ici... Tout mon mobilier sera vendu à l'encan!

Et, se levant du lit, il vint se placer devant la fenêtre et regarda au dehors, en tiraillant nerveusement sa moustache, tandis que la vieille restait immobile sur sa chaise, la tête penchée.

Au-dessous d'eux montait, tantôt comme un murmure triste et tantôt comme un bruit aigu de crécelle, la voix éraillée de la femme en cheveux, qui achevait sa chanson misérable.

Alfred se retourna. Ses traits étaient décomposés et farouches :

— Alors tu refuses de m'assister?

— Mais, mon fils! dit-elle, en tendant les bras vers lui.

— C'est bon! continua-t-il. Si tu as jamais besoin de moi...

La vieille femme lui saisit les doigts et murmura, avec des larmes aux paupières :

— Alfred?...

Il se retira brutalement et consulta sa montre.

— Il est cinq heures, dit-il. Il te reste juste le temps nécessaire pour avoir ton train.

— Tu viendras avec moi, n'est-ce pas? suppliat-elle.

— Oui, répondit-il sèchement, j'irai avec toi.

Après deux ou trois minutes d'hésitation, Thérèse tira son mouchoir de sa robe. Alfred, entendant tinter de l'argent, fixa sur sa mère des yeux d'épervier. D'une main tremblante, celle-ci sortit deux pièces de cinq francs et un peu de menue monnaie : elle tendit le tout à son fils, visiblement honteuse de lui présenter si peu de chose. Il prit la somme sans mot dire, puis la fit glisser dans sa poche d'un geste presque méprisant.

Lorsqu'ils furent descendus, il entrebâilla la porte de l'estaminet pour annoncer à sa maîtresse qu'il allait reconduire sa mère à la gare.

Sylvie embrassa Thérèse à la hâte; mais comme Alfred refermait la porte, quelqu'un cria dans le fond de la pièce :

— Hé! hé! veie mâme! — Et le Liégeois, bondissant entre les tables, vint déposer deux gros baisers sur les joues de la vieille femme.

Dans la rue, Alfred marcha si vite que Thérèse fut bientôt essoufflée. Elle fit cependant tous ses efforts pour ne pas rester en arrière. Mais n'étant pas habituée aux foules, elle se heurtait à chaque instant contre les passants; elle voyait alors Alfred s'éloigner; la crainte de le perdre lui causait des angoisses; elle allongeait le cou, regardait devant elle avec des yeux fixes et, de temps à autre, trottait de ce pas dur et saccadé des vieillards qui ont les jambes raides.

Comme ils approchaient de la gare, elle dit doucement :

— Je voudrais bien acheter une pipe et du tabac pour ton père.

Alfred continua de marcher comme s'il n'avait rien entendu. Mais tout à coup, il s'arrêta :

— As-tu de l'argent?

Thérèse lui tendit deux francs. C'était, avec le montant de son billet, tout ce qui lui restait.

Il prit la pièce et se dirigea vers un débit de tabac.

Comme elle voulait le suivre, il l'arrêta d'un geste et elle resta debout, comme une mendiante, devant la vitrine.

Il revint avec une misérable pipe et un petit paquet de tabac. Elle comprit qu'il l'avait volée.

Quand ils furent à la gare, il la poussa immédiatement dans le train. Pendant qu'elle s'installait, il voulut partir, mais la vieille femme, s'en étant aperçue, cria, debout à la portière :

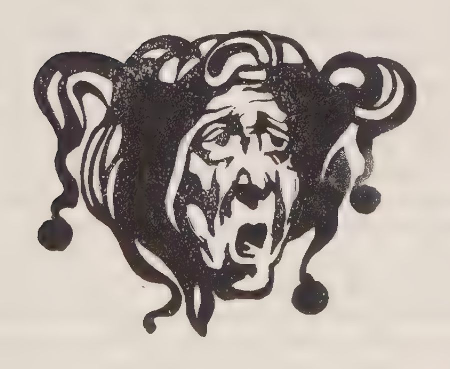
— Alfred! Oh! Alfred...

Il revint sur ses pas, l'embrassa sèchement, puis s'éloigna.

Elle le suivit du regard aussi longtemps qu'elle put. Elle espérait qu'il se retournerait, mais il n'en fit rien...

HUBERT KRAINS.

(*A suivre.*)



REVUE DU MOIS

ÉPILOGUES

Choses religieuses. — Curiosités théologiques : la superstition dans le protestantisme. — Le Métropolitain.

Choses religieuses. — Nous sommes donc en pleine guerre de religion, en pleine guerre héroï-comique ; les temps du *Lutrin* sont revenus. On ferme les chapelles visitées par les touristes, et on laïcise les écoles qui allaient fermer, faute d'élèves. Rien d'amusant comme cette opération : une religieuse en cornette est remplacée par une religieuse sans cornette ; pour le reste, mêmes sentiments moyens, même intelligence moyenne, même moralisme, — et la messe ! La laïque va à la messe par ordre ; l'autre y allait par goût. Gain immense ! On ferme les couvents. Les expulsés persistent, rentrent : seize francs d'amende. On recommencera dans six mois. Cela occupe la magistrature et procure aux journaux de la copie gratuite. Des gens se croient persécutés ; d'autres persécuteurs. Chacun, à peu de frais, satisfait à sa manie, — et des trains qui n'en finissent plus charrient les badauds vers les plages. Y a-t-il vraiment un public qu'amuse cette monotone comédie ? Il est rare. Les journaux qui en vivent le cultivent. Dans la réalité sociale, une grande indifférence règne. Cependant, les libres-penseurs, ces derniers dévots, exultent ; mais ce sont des âmes simples, faciles à satisfaire. Ce paysan, à qui je parle de cela, me répond qu'il a pu rentrer ses foins, malgré le temps, et que le blé, versé par la pluie, se redresse. Le paysan est d'un grand intérêt : il a le sens du réel. Il distingue aussitôt entre l'utile et l'inutile, ce qui est de profit et ce qui est de jeu.

Mais le paysan n'est pas tout, même dans les labours

qui sont son œuvre et notre vie; dans la bourgade, il n'est presque plus rien, et plus rien du tout dans la ville. Là règne l'idéaliste, le penseur. On pense beaucoup en France : on repense les journaux : belle matière à ruminer. On surveille la civilisation, on la défend contre le cléricalisme avec des arguments cléricaux. « Ne croyez pas, dit M. Lavisse, qu'on néglige la morale dans les écoles. Au contraire. On y enseigne la morale avec soin, et la morale traditionnelle, la morale chrétienne. » M. Lavisse pourrait même ajouter, avec Nietzsche : « Plus la morale est émancipée de la théologie, plus elle devient impérieuse. » Que les braves gens se rassurent : plus on laïcise les écoles et plus les écoles sont morales, c'est-à-dire chrétiennes, puisque la seule morale connue aujourd'hui est la morale chrétienne. Ce qui peut arriver de plus bête au voyageur, c'est de tourner joyeusement sur soi-même, et de repasser toujours au même endroit, en croyant avoir fait un long chemin vers le but. Son excuse parfois est que la route trompeuse qu'il a prise est la seule route. L'état des esprits est tel en France que toute guerre au christianisme tourne en faveur du christianisme. Alors, il vaut mieux, lorsque l'on n'est pas chrétien, demeurer tranquille, attendre. Et puis, les questions religieuses sont vraiment dénuées d'intérêt. La question est résolue. Passons à autre chose et laissons les Eglises se partager les derniers fidèles. Les espèces en train de mourir sont presque toujours inoffensives; elles songent à ne pas mourir, et ne songent plus qu'à cela. Il est sot de les provoquer, de les éveiller de leur torpeur, de les forcer à se souvenir qu'elles ont des muscles et un appareil de défense.

Curiosités théologiques : la superstition dans le protestantisme. — Plutôt que de combattre les religions, il faudrait les étudier, pendant qu'il est temps, comme phénomène humain, et peut-être passager. Certes la superstition est aussi vigoureuse aujourd'hui que jadis, et rien ne fait présager sa fin : mais tout a une fin, cependant, et des deux, la science et la

religion, l'une périra. Gageons pour la survivance de la science, sans nous dissimuler que, très probablement, la partie immuable de la science passera à l'état de dogme et s'incorporera à la vieille sentimentalité religieuse. Les antiseptiques commencent à jouer, dans les familles, un rôle pas très différent de celui de l'eau bénite au moyen âge; on les emploie à tort et à travers, sans aucune notion exacte de leur mode d'utilité : acte de foi, acte religieux.

Une religion ne peut être autre chose qu'un système de superstitions. Ce système est plus ou moins compliqué, plus ou moins logique, voilà tout. Le protestantisme ne saurait échapper à cette définition. Entre lui et telle autre religion, le catholicisme romain, par exemple, il ne peut y avoir que des différences extérieures et de méthode.

Voici un des traits par lesquels les prédicateurs protestants expliquent le « salut par la foi ». Cela est pris dans un livret de propagande cléricale, intitulé *les Chèques du Seigneur :* « Quand je vais réclamer le montant d'un chèque, me disait un vieux missionnaire qui a, durant quarante années, en Chine, fait l'expérience de la fidélité de Dieu, le banquier ne s'informe pas si je suis un homme de mérite, mais il regarde soigneusement la signature de mon chèque, et si cette signature lui paraît bonne, il me donne mon argent sans difficulté aucune. Or Dieu est votre banquier, les Promesses dont sa Parole est remplie sont autant de chèques qu'il vous permet de lui réclamer, et quand nous lui apportons une pétition signée du nom de son Fils, il ne peut que nous l'accorder, car cette signature-là est bonne. » Cette petite parabole, si remarquable par sa logique, est fort caractéristique. Prise au hasard entre un millier d'autres de même ton, elle permettra de faire comprendre la *superstition* protestante.

Comme le paganisme romain, dont il est l'héritier, le catholicisme possède une quantité de petits dieux, les saints, auxquels la piété populaire assigne des offices

particuliers. Cela n'existe pas dans le protestantisme,qui s'est modelé de son mieux sur le monothéisme sémitique; mais il faut que la superstition se retrouve : quelle est la forme que prend la superstition dans les sectes protestantes?Avant d'avoir parcouru plusieurs centaines de petites brochures de dévotion protestante, je ne me l'expliquais pas bien; le *tract* m'a éclairé, et je sais. Toutes les fonctions spéciales que les catholiques ont partagées entre leurs saints, les protestants en chargent un dieu unique, Jésus. C'est la mentalité sémitique opposée à la mentalité aryenne. On se trouve en présence d'une cervelle enfantine qui, ayant trouvé *une cause*,'en fait *La Cause*. A un degré plus haut d'intelligence, on cherche les causes multiples et variées de la vie; et au degré supérieur, celui de l'esprit scientifique, on ne s'occupe plus du tout de la Cause, que l'on considère comme le produit d'un arrêt dans le raisonnement, et on admet un nombre indéfini de causes qui sont en même temps des effets : il n'y a plus ni grands ni petits dieux, ni dieu ni saints; il y a des faits. La croyance en une cause unique 'est certainement la plus dangereuse superstition dans laquelle l'humanité puisse tomber. Tout le raisonnement en est faussé; la vue du monde en est viciée; on ne peut rien comprendre à la vie, ni même aimer la vie. Il est très probable que la notion de la providence est le mensonge qui a fait le plus de mal aux hommes. Quand on croit à la providence, on n'a pas le droit de rire de la plus grossière pratique fétichiste; la providence est un fétiche près duquel tous les autres sont raisonnables.

L'intrusion de la providence dans la vie des protestants prend des formes bien curieuses. Cette divinité, le plus souvent appelée Jésus, revêt alors tous les déguisements de Protée. « *Viens à Jésus!* » dit une de leurs feuilles pieuses; et elle énumère tous les cas où il est suprême de venir à Jésus : quand on a trop de travail, quand on porte des fardeaux, quand on est dans une situation embarrassée (ici, le chèque s'impose); quand

on est pauvre, triste, malade, en deuil, quand on pleure; quand on a peur de la mort, quand on a besoin de vêtements, quand on a faim : Viens à Jésus! Adresse-toi *directement* à lui. Ce dieu à tout faire est chargé par les dévots des plus amusantes besognes. Une bonne femme demandait à saint Antoine de Padoue de lui faire gagner le gros lot et lui offrait une commission sur l'affaire; un pasteur protestant, dont je détiens le journal inédit, demande crûment à Jésus de payer pour lui trois mille francs qu'il doit à M. Carrard, banquier à Genève. Tout le long du cahier ce sont des requêtes; il demande de l'argent, de l'avancement, des faveurs. Mais, en retour, il donne à son dieu de précieux avertissements : qu'il prenne garde, car Satan dresse ses embûches à Angers et à Rennes. Espérons que Jésus a désintéressé M. Carrard. Les deux religions diffèrent surtout par le mécanisme; dans la plus ancienne, et qui n'a jamais été réformée, il est très compliqué et très souple; dans l'autre, il est simple et dur. Comme système de culture, les deux cléricalismes sont également exécrables, mais je crois que le plus simple est aussi le plus tyrannique et aussi celui qui pénètre le mieux jusqu'au fond de l'intelligence. Mais il y a des intelligences et non une intelligence à forme unique; les unes ou les autres craindront davantage l'un de ces deux poisons, selon qu'elles se sentiront disposées à se laisser séduire soit par la complexité, soit par la simplicité.

Le Métropolitain. — L'idée de la rançon du progrès n'est pas du tout familière aux hommes. C'est d'ailleurs une idée fausse dans ses termes, comme celle, de même ordre, contenue dans l'expression, que des sots ont voulue lapidaire, « justice immanente ». Il n'y pas de justice ni manente, ni immanente, ni absolue, ni relative. Il y a dans la marche des choses une logique qui nous est difficilement accessible, à cause de l'immense complexité du mécanisme vital dont nous faisons partie. Les courbes se coupent et se recoupent à l'infini; tout arrive et rien n'arrive; il se peut que la chose prévue

n'arrive pas et que l'imprévue se manifeste. Le Métropolitain aurait pu fonctionner pendant de longues années sans accident grave; mais il y avait autant, sinon plus de probabilités, pour que cet accident se produisît. En général, une invention nouvelle, si elle est chargée de risques, ces risques éclatent dans la période qui suit la première application, alors que, rassurée par le succès, l'attention se repose un peu. On peut aussi affirmer que plus l'accident tarde à paraître, plus il sera sérieux, le matériel ayant eu le temps de se détériorer. Le Métropolitain a été heureux, car il n'a fait parler de lui que deux ans après sa mise en marche, et ce premier accident grave n'a pas dépassé, en importance, ce qui était à prévoir logiquement. Car personne de sensé n'a jamais cru, je pense, qu'on provoquerait chaque jour par milliers des courts-circuits au milieu des matières inflammables sans qu'il en résultât jamais que d'inoffensives illuminations. L'incendie devait se produire, et il se reproduira, à moins d'une invention nouvelle — comme se reproduiront les déraillements et les abordages. Et ces choses fâcheuses arrivent, non parce qu'il faut que « tout se paie », idée qui n'a aucun sens, mais parce que deux lignes droites se coupent dès qu'elles cessent d'être parallèles, — et que la parallélité absolue et indéfinie est une chimère. Une barre de fer se détache : il y avait une paille dans l'écrou, dans celui-ci, précisément, et non dans un autre.

L'attitude des hommes devant l'accident est intéressante. Ils le considèrent comme un illogisme, et se fâchent. L'accident est logique.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Catulle Mendès : *Rapport à M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-arts sur le mouvement poétique français de 1867 à 1900, précédé de Réflexions sur la personnalité poétique en France, suivie d'un Dictionnaire bibliographique et critique et d'une Nomenclature chronologique de la plupart des poètes français du XIX*e *siècle.* — Auguste Angellier : *A l'amie perdue* (Hachette, 3.50) ; *Le Chemin des saisons* (Hachette 3.50).

En 1867 MM. Silvestre de Sacy, Paul Féval, Th. Gautier et Edmond Thierry furent chargés par le gouvernement impérial de présenter un *Rapport sur le progrès des Lettres*. Gautier traita de la poésie contemporaine. Aussi, bien que les poètes n'eussent point figuré à l'Exposition, fût-ce représentés par leurs livres, leur importance dans la cité n'était pas tenue pour négligeable entièrement et leurs travaux, inutiles par destination, semblaient mériter quelque attention ; un dénombrement de leurs noms et de leurs œuvres pouvait figurer sans scandale dans un document administratif au même titre que le catalogue raisonné des machines agricoles et des marteaux pilons. Le rapport, assez bref, mais consciencieux et équitable de Théophile Gautier servit grandement à l'instruction des universitaires ; elle leur permit, dans les recueils de morceaux choisis postérieurs, d'exprimer sur la poésie française du siècle dix-neuvième des idées moins saugrenues qu'auparavant.

Après un tiers de siècle, M. Catulle Mendès a reçu mission de dresser, lors de l'exposition de 1900, un inventaire des poètes et de leurs œuvres ; son rapport est beaucoup plus important que celui de Gautier, où furent seuls mentionnés les poètes en possession de la gloire ou de la célébrité ; c'est un imposant volume publié par l'Imprimerie Nationale, dans le format même de l'*Histoire Littéraire de la France* commencée par les Bénédictins de Saint-Maur, dont l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres poursuit l'admirable entreprise.

M. Catulle Mendès s'est assigné une double tâche. Il a établi dans un *Dictionnaire bibliographique et critique des principaux poètes français du XIXe siècle* et dans une *Nomenclature chronologique* d'après la date du premier livre imprimé (325 pages), un répertoire complet des hommes qui, en ce siècle, s'exprimèrent, bien ou mal, dans un langage mesuré : des inédits qui ne prirent pas la peine de réunir leurs strophes éparses sous forme de volumes n'y ont pas été oubliés : M. Germain Nouveau, par exemple, dans la génération précédente, et dans la génération actuelle M. Paul Valéry ; au chapitre des *addenda*, je ne verrais guère à inscrire que le nom de M. Abel Hermant qui débuta, voilà tantôt vingt ans, par un volume de vers *les Mépris* (Ollendorff). M. Catulle Mendès, estimant qu'en cette partie de son travail le poète et le critique devraient céder le pas à l'historien, a donné, pour chaque auteur, une sélection des études et des articles les plus importants et les plus significatifs ; la louange et le blâme s'y mêlent selon les pré-

férences et les préjugés des appréciateurs. S'ils ne connaissent pas les œuvres elles-mêmes, nos neveux pourront ainsi savoir ce qu'en pensèrent les contemporains ; s'ils les connaissent, il leur sera aisé de confronter nos sentiments aux leurs et de se représenter mieux en quoi leur sensibilité esthétique différera de la nôtre ; et sans attendre nos neveux, certains cuistres de notre âge qui font profession d'écrire, le Doumic et d'autres, auraient profit à feuilleter quelquefois ce répertoire unique ; la critique non patentée y fait une figure auprès de la leur et telles notes brèves des *Entretiens*, du *Mercure*, de la *Revue Blanche*, de la *Revue*, de *l'Ermitage* et d'ailleurs gagnent fort à être rapprochées de leurs graves sottises.

Par le *Dictionnaire* et la *Nomenclature*, M. Catulle Mendès a montré, comme il le désirait, ses intentions de parfaite impartialité. Dans le *Rapport*, tout en faisant effort vers l'impartialité, il n'a pu s'abstenir de manifester ses admirations et ses préférences, et aussi de dire, tantôt directement, tantôt non sans quelques malignes circonlocutions, ses antipathies littéraires. Mais il a voulu d'abord les justifier et c'est ainsi qu'il rattache tous ses jugements à une conception générale de la poésie française. Dès les balbutiements de la langue, à peine dénouée des entraves latines, il constate dans la pensée nationale l'antagonisme de deux esprits : l'esprit appelé *Gaulois* (pour plus de commodité, car il ne semble pas que nos aïeux celtes fussent particulièrement enclins à la « gaillardise et au gai ravalement »), esprit non populaire, mais bourgeois, « hideux et néfaste » l'esprit *frank*, héroïque dans l'amour et dans la guerre, qui, après avoir tenté de s'exprimer dans les épopées, magnifiques et imparfaites, sembla disparaître, lors de l'incomplète Renaissance du XVIe siècle, qui sacrifia en France le génie proprement français à l'imitation des Grecs, des Latins et des Italiens ; l'esprit gaulois « qui moins noble n'en était pas moins une partie intégrante de nous-mêmes » fut aboli du même coup ; et cependant, s'ils s'écartaient, par le choix des sujets et par la manière de les traiter, de la tradition nationale, les poètes de la Renaissance française léguaient à leurs sucesseurs un alexandrin parfait, hérité des ancêtres, « primitif et définitif » et un vocabulaire riche et probe, puisé à toutes les sources pures. Cependant cette disparition momentanée des deux esprits fondamentaux n'empêcha pas l'incomparable genre dramatique de l'âge classique d'éclater en Corneille, Racine et Molière, ni la Raison souveraine de triompher dans l'implacable lumière du dix-huitième siè-

cle, mal propice aux poètes; enfin, après la Révolution oratoire, guerrière et tueuse qui fond les races « en une unité revendicatrice », au siècle XIXe, vers 1830, « s'épanouit sans avoir rien répudié de tout ce qu'elle avait reçu la vraie poésie française où, par l'ode et l'épopée, ces similaires du discours et de la conquête, triompha en œuvres sublimes, à côté de l'inévitable gauloiserie, le double instinct lyrique et épique de l'esprit franck, original. C'est ainsi que 1830 fut le pendant de 1789 ». Et la vraie poésie française, c'est Hugo, Père et Maître souverain, M. Catulle Mendès l'admire sans restriction, ainsi que le font, sans l'avouer toujours, presque tous les poètes contemporains, mais il pousse la vénération jusqu'à l'intolérance en attribuant à Banville, à Baudelaire et à Leconte de Lisle on ne sait quelle sournoise révolte sacrilège contre le Dieu, parce qu'ils aimèrent ne point se servir des rythmes qu'il avait rénovés et cherchèrent à se créer hors de son empire un territoire autonome; et par compensation, sa ferveur pour Hugo lui fait discerner en Auguste Vacquerie un dramaturge et un critique théâtral de premier ordre, à qui toute justice ne fut certes pas rendue. Puis il revendique pour le Parnasse d'avoir été, en réaction contre les bas élégiaques et les parodistes infâmes, un effort vers la Beauté des poètes très différents qui « furent les prêtres fervents non les fils de leurs dieux »; et il écarte l'ordinaire objection que ce fut l'art d'une élite; au contraire : « Par cette commune acceptation du génie (Hugo), qui était notre race elle-même, le Parnasse renouait par delà les interruptions d'écoles et de modes la grande lignée épique et lyrique de ce siècle; et nous procédions dans le sens normal de l'immémorial instinct poétique français. »

Le Parnasse eut à lutter contre la sottise, la mauvaise foi ou le silence dédaigneux de la critique, de Sainte-Beuve surtout : « sa méchanceté d'ailleurs adroite et qui s'affinait jusqu'à la caresse faillit enrayer un noble mouvement poétique. Nous avions espéré de lui l'accomplissement d'un devoir traditionnellement obligatoire; il s'y déroba. Cette défection ne fut pas la dernière; il eût inventé au besoin des cas de trahison. Malgré la volonté d'être impartial, M. Catulle Mendès, indulgent aux personnes presque toujours, ne cache pas qu'il considère le vers libre comme destructeur de toutes les traditions nationales : s'il admet l'alexandrin à césure variable, où les pluriels rimeraient avec les singuliers, il ne conçoit pas que de nouvelles formes de vers puissent naître viables; il tient,

dans le passé et dans le présent, toutes les tentatives de créer, en français, des vers reposant sur le nombre des accents et non sur le nombre des syllabes pour perverses inventions étrangères et qu'abandonnèrent bientôt les poètes autochtones. « M. Henri de Régnier ne consent plus que çà et là aux mélodies interminées, imprécises, coupées de brusques rythmes brefs. Je ne vois guères que M. Vielé-Griffin, né à Norfolk (Virginie) et M. Stuart Merrill, né à Hampstead, dans l'île de Long Island et le très violent et très puissant Emile Verhaeren né à Saint-Amand, près d'Anvers, qui persistent avec quelque éclat dans l'emploi des vers-libres. » Mais à la poésie nationale qui avait trouvé, dans l'ode et l'épopée, son plein épanouissement en Hugo, n'avait pas atteint au théâtre son intégrale réalisation; M. Edmond Rostand est venu parachever la gloire poétique du XIXe siècle : « Il était certes légitime et heureusement fatal que voué plus que tous nos siècles au triomphe même sous la forme dramatique de ces deux formes premières et suprêmes de l'amour divin de l'homme : l'Ode et l'Epopée, le XIXe siècle, commencé par un poète tel que Victor Hugo, s'achevât par un poète tel qu'Edmond Rostand, qui recommence et continue. Après le crépuscule étoilé et la nuit, l'aube est née d'une dernière étincelle du couchant. » Tel est en ses grandes lignes le considérable *Rapport* de M. Catulle Mendès, que j'ai voulu ici résumer et non discuter, me réservant d'y revenir.

A l'Amie perdue. — Le Chemin des saisons. Après sept ans de silence, M. Auguste Angellier publie en même temps que la seconde édition de son premier livre de vers, *A l'amie perdue*, un recueil nouveau, *le Chemin des saisons*. Il avait conquis dès l'abord un petit nombre d'admirateurs fervents et discrets : cette légende d'amour d'un « taciturne et sombre stoïcien», ces sonnets de forme sûre où n'étaient absentes ni la délicatesse recherchée des Italiens, ni la fière mélancolie du Nord, avaient plu par leurs qualités différentes et presque contradictoires à des esprits très divers; c'était dans une coupe très pure, une liqueur subtile et forte, claire aux yeux, amère et chaude au cœur. Du premier sonnet où comme Dante le poète dit à quelle heure de printemps il rencontra sa Dame, non point la Béatrice encore enfant, mais la triste inconnue aux regards doux et fiers et jusqu'aux suprêmes tercets où il dit aux vers qui gardent le souvenir de son amour noblement sacrifié un adieu non sans retour.

Vous êtes au bonheur dont mon âme fut ivre
Ce qu'est un bouton d'or emporté dans un livre
Aux prés où le printemps répand sa floraison ;

Et votre tristesse est à celle que supporte
Mon cœur triste toujours, ce qu'est la feuille morte
Au deuil de la forêt qui remplit l'horizon,

du premier au dernier vers, sonnait le même accent de passion contenue, inquiète et grave. Les paysages de la mer, des monts et des dunes n'y revivaient que pour avoir associé leur splendeur ou leur morne monotonie à la vie intense de deux êtres humains, qui avaient élu leur destin autant qu'ils le subissaient, n'ayant point choisi à l'aventure et sachant dès le premier regard échangé à quelles joies et à quelles détresses ils se vouaient :

Il n'est d'amour réel que d'âmes achevées,
D'âmes dont le destin a fini la sculpture.

Peu de livres refermés laissent à l'esprit un plus poignant souvenir que *le Chemin des saisons* ne détruira pas.

Ainsi que les imagiers des cathédrales s'ingéniaient à représenter dans la pierre les travaux des mois, et le cycle terminé le recommençaient ailleurs, M. Auguste Angellier déroule parallèlement en quatre parties les images des saisons : celles de l'année et celles de la vie, chanson de la Saint-Valentin, torrides soleils de canicule, brumes crépusculaires de septembre, grande nuit proche de l'hiver et de la mort, qui se succèdent et s'évoquent en rythmes variés de l'inflexible alexandrin aux menus heptasyllabes. Et les sujets, d'apparence, sont aussi variés que les rythmes : ils vont d'une chanson d'ivrogne à l'anathème jeté un soir de tempête au maître du Monde qui a accompli le forfait d'animer la matière inerte. Mais c'est bien toujours la même âme grave et comme voilée et quand des motifs anciens sont traités par M. Auguste Angellier, la différence se décèle mieux entre lui et ceux qui s'en emparèrent autrefois et aujourd'hui, ainsi en ce très beau poème du *Porche* que l'on pourrait prendre pour une allégorie de la Poésie telle qu'il l'a comprise et aimée ; l'antique métaphore du jardin fermé et la vision médiévale de la Dame à la fenêtre s'y retrouvent et c'est néanmoins une image toute nouvelle ; sous le porche encadré de glycine et de clématite, — les rosiers conviendraient mal,—la voisine en deuil est assise, enguirlandée de sombres fleurs et de thyrses pâles, contemplant le vol des martinets aux ailes ardoisées :

Une haute douleur réside en son maintien.
Qui sait si son regard vers l'horizon tourné

Y cherche un impossible espoir ou se souvient
D'un bonheur terminé ?

Mais si ces yeux, un jour, mettent dans leur tendresse,
Sa puissance d'aimer, de sentir et de croire,
Le rare don de soi qui tient dans leur tristesse,
Sous ce pur front d'ivoire;

Si cette bouche où gît un trésor de chagrin
S'ouvre et s'anime, un jour, d'un sourire enchanté,
Et si ce corps, si souple en son calme dessin,
S'émeut de volupté;

Ah! bien heureux celui qu'elle paraît attendre
Dans son cœur obstiné, pur et mélancolique,
Et plus encor celui qui la fera descendre
De ce sombre portique;

Celui qui forcera, la prenant par la main,
Le jaloux rideau mauve et bleu de s'entrouvrir
Lorsque la clématite et la glycine en vain
Voudront la retenir;

Qui lui fera gravir les blancs degrés d'un porche
Où jasmins et rosiers mêlent leurs fleurs écloses,
Où quelque amour de marbre allume et tend sa torche
Dans la flamme des roses.

Aussi volontaire et hautaine, la Muse de M. Auguste Angellier s'est assise sous les clématites et les glycines de deuil; mais elle attend et convoite secrètement des floraisons triomphales, qui ne se sont pas encore épanouies.

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

André Geiger : *André*, Fasquelle, 3.50. — Albert Boissière : *Les Tributaires*, Fasquelle, 3.50. — Henri Barbusse : *Les Suppliants*, Fasquelle, 3.50. — M Magre : *Histoires merveilleuses de Claire d'Amour*, Fasquelle, 3.50. — Edouard Grardel : *Basine*, Vanier, 3.50. — Gaston Derys : *Confession de deux amants*, Ollendorff, 3.50.— Guy de Téramond : *La Volupté de vivre*, Simonis Empis, 3.50. — Gaston Chérau : *Monseigneur voyage*, Ollendorff, 3.50. — Victor Buisson ; *Les Heures somptueuses*, Legendre, 3.50. — Paul Adam : *Au Soleil de juillet*, Ollendorff, 3.50 — Louis Bertrand ; *le Réveil de Don Juan*, Ollendorff, 3.50. — André Delcamp ; *Chocho*, Albin Michel, 3.50 — Claude Ferval : *Le plus fort*, Calmann Lévy, 3.50. — Jean Roanne : *Mlle de Callian*, Fasquelle, 3.50. — Marie Dutort : *A deux voix*, Perrin, 3.50. — Gabriel Dazambuja : *Trois dots*, Plon, 3.50. — L. Lichtenberger : *Portraits d'Aïeules*, Plon, 3.50. — Charles Recolin : *le Chemin du roi*, Fontemoing, 3.50. — Henri Bordeaux : *L'Amour en fuite*, Fontemoing, 3.50. — Henri Datin : *Les Deux Mères*, Rudeval, 3.50. — Comtesse de Tramar : *Le Bréviaire de la femme*, Havard, 3.50 — Jean Lorrain : *Quelques hommes*, Per Lamm, 3.50. — Maurice

Talmeyr : *Sur le Turf*, Perrin, 3.5o. — G. Fleuriot : *L'Enquête*, Tallandier. 3.5o. — Gyp : *Un ménage dernier cri*, Flammarion, 3.5o. — Gyp : *Les Petits Amis*, Juven, 3.5o. — Maxime Formont : *l'Enervée*, Lemerre, 3.5o. — Jacques Sorrèze : *En dérive*, Tallandier, 3.5o. — Isabelle Kaiser : *Vive le roi !* Perrin, 3.5o. — M. Poradowska : *Mariage romanesque*, Plon, 3.5o. — Marion Crawford : *Corleone*, Calmann Lévy, 3.5o — Luiji Capuana : *Le Marquis de Roccaverdina*, Fontemoing, 3.5o. — Marcel Schwob : *La Lampe de Psyché*, « Mercure de France », 3.5o. — Rachilde : *L'Imitation de la Mort*, « Mercure de France », 3.5o.

Il y avait autrefois, dans les forêts de Bondy de la presse, une grosse bête, très grosse et très dangereuse, qu'on appelait l'*Abondance des Matières*. Cette grosse bête, qui a tout dévoré chez Messieurs les journalistes, bon sens, bonne foi, génie, esprit, justice, tout, jusqu'à la logique, revient maintenant dans les parcs peignés de la littérature. On en revoit ! Et pour la chasser, il faudrait un courage plus que surmâlien. Les *Mœurs des Diurnales*, de Loyson-Bridet, nous font connaître les abominables ravages exercés par le monstre. Loyson-Bridet a lu les journaux, mais que ne lit-il les romans ! Il serait encore plus effrayé. Le monstre est maintenant presque domestiqué, apprivoisé, rendu sournois. Il rampe, non plus sous bois, mais dans nos propres maisons. Il inonde les tables, les bureaux, envahit les bibliothèques, effondre les rayons mystérieux des placards, et, se vautrant au milieu des pires poussières, engendre des microbes inédits. C'est un flot montant de toutes plumes et de tous poils à l'assaut de nos cerveaux endoloris, de nos consciences démantelées. Où fuir ? Où se cacher ?... Prenez-vous un train pour gagner la campagne... vous avez à la main (et même quelquefois oublié dans le filet du compartiment) le livre du jour, le roman du matin, l'adultère du soir ! Arrivé au petit coin de province où vous pensez vivre sans histoire comme un peuple heureux, vous recevez le dernier né du jeune confrère, et la vieille dame du voisinage vous apporte cérémonieusement un ancien succès qui date d'à peine un mois. Le livre n'est plus l'aristocrate inquiétant, c'est toute la plèbe. On marche dessus et il repousse comme l'herbe ou les enfants d'alcooliques. Les éditeurs éditent en dormant ; ils avalent, digèrent et rendent tout ce qu'on leur donne. C'est la course à la faillite joyeuse. Ils sont saisis de la fringale du papier imprimé. Tout leur semble bon, beau, et un peu écrit. Chose terrible : il n'y a plus de saison morte pour l'édition. Ordinairement, entre juillet et septembre, on remplaçait l'encre par une pleine eau.

Sont-ce les étés froids et les hivers tièdes qui ont bouleversé les imaginations, je l'ignore, mais l'imprimeur ne s'arrête plus, même le temps de se nettoyer les mains. Il imprime, l'imprimeur... jusqu'à devenir le nègre. Il continue et alors que tout fait la sieste dans la nature, seul il demeure en travail, brunissant l'innocente blancheur des papiers de ses minuscules champignons noirs. Combien vénéneux ! Ce qui pouvait arriver de plus dangereux c'était certainement la démocratie de l'art. J'entends par là la permission d'avoir du talent et,n'en déplaise à Loyson-Bridet, je glisserais ici un mot délicieux de notre défunt Maître Francisque Sarcey : « Il a du du talent, c'est vrai, mais... qu'est-ce que cela prouve ? » Il ne suffit pas ce talent, il faudrait aussi avoir quelque chose à dire. La plupart des jeunes romanciers n'ont rien à raconter et un grand nombre des vieux se répètent... alors... je ne connais pas de pire métier que celui de lecteur. Je prononce lecteur et non pas critique, car les critiques sont généralement consolés de leurs déceptions par leurs partis pris. Ramenant tout à leur façon de voir particulière, ils peuvent réduire en bouillie une quarantaine d'in-18 d'où ils extrairont trois idées qu'ils déclareront leurs idées personnelles... mais le lecteur, l'humble et pauvre lecteur... qui lit pour lire, sans idée préconçue et qui espère entrevoir du nouveau ?...

Comme je comprends son intime désespoir ! Il se promène dans le pays connu, archi-connu, où l'on rencontre à chaque pas l'affiche réclame : « Demandez, après tous vos repas, un verre de Bénédictine. » Et il lui est impossible d'apercevoir ni un arbre ni une maison à l'ombre desquels il lui serait peut-être doux de s'asseoir. Ce qu'il y a de plus curieux c'est que l'absence d'idée neuve, de ce qu'on appelait jadis l'inspiration, ne se fait bien sentir qu'en totalité. Il faut lire beaucoup de volumes pour se bien persuader du néant de leur individualité. Il n'y a pas de livres, il y a les nombreux tomes de la même histoire. Quel sera le grand brûleur de bibliothèque qui nous délivrera du souvenir des romans dits modernes pour qu'on puisse récrire en paix les romans anciens ?

Voici quatre prières d'insérer sorties des presses de la rue de Grenelle. **André**, par André Geiger : « Sous ce titre très simple, l'éditeur Fasquelle publie un roman d'un nouveau venu dont le coup d'essai ne peut passer inaperçu de la critique et du public. C'est une étude délicate et profonde de l'état d'âme d'un jeune homme de la génération nouvelle. M. Geiger a écrit là un livre qui restera comme une confession remarquable et la

préface que M. Jules Claretie a mise en tête de ce roman d'amour détermine le caractère spécial et tout à fait original d'André. » **Les Tributaires**, par Albert Boissière : « Écrit sous la forme de mémoires, d'un intérêt neuf et troublant, le nouveau livre d'Albert Boissière est à la fois le journal capricieux et frivole d'une jolie femme, la confession attendrie et curieuse d'une vieille fille, les mémoires tragiques d'un homme désabusé. C'est à la fois, pareil à une trilogie, le livre anecdotique de l'amour léger, déçu ou passionné que voudront lire toutes les femmes. » **Les Suppliants**, par Henri Barbusse : « Dans le roman d'Henri Barbusse, l'auteur mêle les attendrissements les plus délicats du cœur, la pression de l'amour charnel, de la tendresse et de la mort, le drame des désirs et des regrets, à la négation de toutes les apparences et de toutes les vérités religieuses. C'est un peu la tragédie de la vérité qui se déchaîne dans ce fragment saisissant de l'histoire d'un être. Œuvre de négation, mais de négation probe, émue, simple, sensible, et en quelque sorte religieuse, ce livre est celui de la douleur et de la gloire humaine !... » **Histoire merveilleuse de Claire d'Amour**, par Maurice Magre. « Que de grâce charmante, d'exquise galanterie, d'humour sentimental, nous trouvons dans ces histoires merveilleuses, dignes du seizième siècle, que Maurice Magre publie. C'est d'abord Claire d'Amour, qui enchaîne à son char rois, anges, et démons ; puis la pauvre Lili des Roses qui est sauvée par Jean des Roses des griffes du prince nègre ; Marinette et le vieil Ondin, etc... etc... tous contes plus merveilleux et plus charmants les uns que les autres. »

Ces quatre prières d'insérer sont quatre échantillons de bonne littérature. Le premier volume contient la confession du jeune homme triste, genre nouvelle couche. Il est malade (comme toutes les nouvelles couches) de la maladie connue sous le nom : état d'âme. Il ne dit rien mais il s'analyse. Il est fleur bleue assez honnêtement. Dans *les Tributaires*, on se confesse au *je* et au *moi*, vieille fille, jeune femme et homme désabusé accusent doucement ou furieusement la vie. La vie est grise, la vie est bête, la vie est sale. On oublie de la faire, cette vie, qui nous est prêtée comme un canevas pour la broderie éclatante de nos actions ! Les romans de M. Boissière sont ironiques, mais d'autant plus amers et ne vous sortent pas de la pauvre humanité. (Je ne prétends pas que ce soit un défaut.) Et les deux autres volumes sont des œuvres de poètes. Les poètes écrivent pour eux. Un poète qui fait une

œuvre de prose s'amuse toujours. Celui qui le suit a souvent de la peine à grimper derrière ses enjambées grandiloquentes. Il y a des palais de marbre et d'or, des jeunes filles fleurs et des jeunes femmes fées. Ça ne peut ni se prêter à des enfants ni instruire des hommes, mais c'est joli.. joli. M. Magre a le don du joli. M. Barbusse est lamentable et un brin obscur : Il est dans la vie comme un médium est dans les transes. Son héros est tourmenté d'inconnu, il parle de Dieu, s'en occupe avec l'impatience de celui qui essaye un costume. « L'infini du firmament est en nous ! » déclare Maximilien. C'est bien écrit et stupéfiant. On y entend des lamentations venues du fond des siècles. Cela s'égoutte sur le cerveau en pluie tombée d'un saule pleureur.

Voici maintenant le bouquet des pervers : **Basine**, par Edouard Gradel, qui, sous couleur de restitution antique — « j'ai reconnu ton mérite et ta vigueur et c'est pour cela que je suis venue pour rester avec toi, » dit Basine à Childéric — nous donne des tableaux de barbaries amoureuses absolument malpropres, du temps du fléau de Dieu. Attila agissait déjà comme de nos jours on agit chez les Apaches. C'est là un point que Montesquieu a également oublié. Lorsqu'un auteur est tourmenté du désir de faire obscène, il prend le chemin de Rome, n'importe lequel y menant toujours, et en avant les musiques de l'orgie. On voit au cours de cette histoire des eunuques, des hommes sauvages (*calmare*) et des nobles Gaulois remplis des meilleures intentions. Ensuite, **Confession de deux amants** par Gaston Derys, suite de *l'École des caresses*, du même : « J'aime Paul. Quand mon désir s'enroule autour de son corps, noue sur ses os les liens ardents de mes bras et de mes jambes... » Oui, oui, nous savons... nous savons même trop et nous finirons par ne plus vouloir apprendre, tellement ce n'est pas neuf. Et la **Volupté de vivre**, par Guy de Téramonde, ou la momie ressuscitée; le bon savant naïf qui adopte la fine mouche ayant su le chatouiller au meilleur endroit de la vanité humaine. Il meurt et le neveu épouse la jeune démomifiée. **Monseigneur voyage**, par Gaston Chérau, anecdote datant de 1835, mais aussi lestement troussée que sous Louis XV. « Ce n'est que galant, frivole, léger et bien français, » déclare la prière d'insérer. Excusez du peu !.. Enfin **les Heures somptueuses**, par Victor Buisson, la fleur la plus vénéneuse du bouquet, exhalant un subtil parfum de... cas de clinique. Je découpe dans la préface ceci dit par une vieille dame au sujet de l'auteur : « Avez-vous remarqué ce

jeune homme pâle, étrange, à la voix prenante, aux gestes lents... c'est lui, l'auteur : Victor Buisson ! » Tiens ! Tiens !!. Et il ajoute (l'auteur... ce jeune homme pâle) « *j'ai vu! j'ai vu*...Je t'ai vue, virilité, te dressant vers le ciel, émerillonnée et inquiétante.» Mais, mon cher Monsieur,c'est donc un spectacle si nouveau pour vous !... Ses nouvelles... *somptueuses* ont des titres de ce genre : *l'éponge virginale*, *femme sur mesure*... etc... Parmi les livres raisonnables, les livres de fond, nous avons **Au soleil de juillet**, de l'infatigable Paul Adam. Apprendre l'histoire en lisant Paul Adam est plus sérieux que de regarder les images historiques d'Alexandre Dumas. Nous devons nous soumettre à ce sérieux, c'est pour notre bien. **Le Rival de Don Juan**, par Louis Bertrand, dont le *Sang des races* demeure toujours le meilleur livre. Il s'agit du procès de notre génération fatiguée... fatigante surtout à retrouver dans tous les héros. Mautoucher vit en Espagne comme une figure de Wistler s'y pourrait trouver au milieu des oranges. Il y a la tristesse intellectuelle, désormais à la mode, même dans la volupté, qui le poursuit jusque au milieu des enchantements de Séville. Parmi les livres à clé nous voyons le **Chocho** de vitrail de M. André Delcamp, 7e mille. Nous le voyons... c'est une manière de parler, car plusieurs académiciens se disputent la gloire de passer les palmes de son habit. Triste gloire qui a souvent pour apothéose un coup de revolver, sinon la cour d'assises. *Chocho* meurt sur le lit d'une petite prostituée sans importance... absolument comme un grand poète qu'il n'était pas! **Le plus fort**, de Claude Ferval, c'est Dieu, paraît-il, qui finit par arracher Bernard aux caresses de la femme. La grande Chartreuse étant détruite, je me demande si Bernard ne va pas en profiter pour revenir au monde et à ses douces illusions. Claude Ferval est, dit-on, une dame; bien entendu elle a choisi l'adultère. Entre mille sujets permis aux femmes du monde il n'en n'est jamais qu'un qu'elles puissent adopter...sans indécence. (Elles ont tant d'imagination, du reste, qu'elles finissent par rajeunir la forme sinon le fond.)**Mademoiselle de Callian**, par Jean Roanne, rentre dans la catégorie des ouvrages de pures intentions, roman d'une fille honnête qui voudrait bien avoir des enfants avec son mari... Mais, déjà, sous l'empereur, on calculait que la compagne représentative ne devait pas se déformer la taille... Louise va terminer ses jours inutiles dans un couvent, et l'ami qu'elle aurait préféré à l'époux devient un Père-Blanc aux déserts de l'Algérie. **A deux voix**,

par Marie Dutoit, est une psychologie de jeunes filles,un duo où les accents se marient sans la fausse note des mauvaises passions. **Trois dots**, par Gabriel d'Azambuja, est l'explication que tout le monde attend (surtout chez les parents pauvres) de l'inutilité d'une dot. Trois jeunes filles à marier dont la plus riche ne se marie pas quand la plus pauvre s'unit à l'élu de son cœur.**Les portraits d'aïeules**,par André Lichtenberger,sont de jolis pastels, mi-effacés, qui font plaisir à regarder, de loin ; de près, si on en ôtait la poussière on verrait qu'ils ne sont pas des portraits de famille,hélas ! mais bien de ces têtes d'études que les maîtres créent pour nous donner la consolante idée que la vieillesse est une auréole. Ajoutons aux romans d'intentions pures, **l'Amour en fuite**, d'Henry Bordeaux, et **le Chemin du roi**, par Charles Recolin, deux livres proprement confectionnés, avec des mains habiles qui ne touchent jamais, parti pris très respectable, aux questions de dessous de la vie. A citer le *Paon blanc*, d'Henry Bordeaux, un chef-d'œuvre dans le genre aussi pur que possible,et une phrase dans le *Paon blanc* que j'aime pour son horreur et sa bonne éducation : « J'ai senti que vous aviez le nez froid ! » dit Michelle au jeune homme qui lui baise la main. Si Bernard n'avait pas le nez froid, il est probable que ce pauvre paon blanc n'eût pas été condamné au supplice de de la roue ! Ajoutons,à ces romans convenables et de convention, **les Deux mères**, d'Henry Datin, qui sent un peu le feuilleton... dit littéraire.

A présent quelques livres spéciaux : **Le Bréviaire de la femme**,par la comtesse de Tramar,pratiques secrètes de la beauté. Sous le délicieux prétexte de conseils donnés à la masseuse ou au doucheur, nous assistons à un déshabillage médical qui ne manque pas de piquant, accompagné de gravures, non, de photographies plus que suggestives : **Quelques hommes**, de Jean Lorrain, sont une série de portraits dont on a déjà vu les originaux dans nos meilleurs salons littéraires à moins que ce ne soit en police correctionnelle.**Sur le turf**, de Maurice Talmeyr, nous initie, toujours avec l'aide d'un bon Kodak, aux turpitudes du monde joueur. *Le Champ de courses*,*les Jokeys*,*les Parieurs* et les protecteurs du bonneteau. C'est sec et dépourvu de poésie comme un rapport de policeman.**L'Enquête**,un roman tiré de la pièce de ce nom.Ce qu'il y a de meilleur, c'est le portrait d'Antoine sur la couverture... Passe encore de tirer une pièce d'un roman, mais le contraire, ils sont enragés, les adaptateurs ! Deux romans de Gyp : **Les**

petits amis et le **Ménage dernier cri**, sont à classer dans les livres dits bien parisiens ; naturellement, Gyp ayant créé, je crois, le type en question. **L'Enervée**, de Maxime Formont, peut passer pour un roman provincialo-parisien, car il est presque lisible pour une jeune femme. La silhouette d'Orgerus est intéressante sinon imposante. Il est le maître doux et redoutable. La scène entre lui et son fils devant la même amante est assez trouvée. **En dérive**, pas Jacques Sorrèze, est dédiée à toutes les princesses du monde pour leur apprendre à exercer leur cerveau beaucoup plus que leurs jambes.

Le prince Lionel et la princesse Ysaure se trompent princièrement et en termes d'une révoltante grossièreté. Pour finir des noms étrangers et des traductions : **Vive le roi!** par Jabelle Kaiser, épisode des guerres vendéennes. Un **Mariage romanesque**, par Marguerite Poradowska, écrit en français, mais se passant en Bukovine. *Corleone*, par Marion Crawford, nom d'auteur qui doit faire tressaillir d'aise les amateurs de l'affaire Humbert ! **Le Marquis de Roccaverdina**, par Luigi Capuana. Et une réédition des *Mimes* de Marcel Schwob, de la *Croisade des enfants*, du *Livre de Monelle* sous le titre de **La Lampe de Psyché**, où l'on découvre une très belle page inédite : *l'Étoile de bois*. Les écrivains de valeur sont généralement avares de leur encre. Ils écrivent peu, craignant d'en trop livrer au vulgaire ; ils enferment leur pensée dans de très petites boîtes comme un parfum d'Orient à un billet bleu la goutte. Quand ils veulent se manifester, ils ouvrent de nouveau la petite boîte, on reconnaît le parfum et cela suffit pour ranimer tout un passé que l'on croyait oublié.

Je dois des excuses à Rachilde pour avoir omis de mentionner dans mon courrier d'août son **Imitation de la mort** déjà parue en juillet. Je veux en extraire la seule prière d'insérer qui me paraît la meilleure page, puisque la plus courte. J'aurai ainsi terminé modestement mon courrier des vacances, mais vraiment quand cesse-t-il d'imprimer l'imprimeur ?...

« Par ces temps de cercle de la mort, de bouclage de boucle et de courses en automobiles, des exercices de terreur graduée commencent à devenir un sport nécessaire à tout bon organisme humain. Une des meilleures formes de cette terreur hygiénique est certainement le vertige littéraire. Couché au soleil sur le bord de la mer ou dans votre lit sous l'œil paisible de la lampe, lisez l'*Imitation de la Mort* de Rachilde, et vous saurez à combien de degrés d'épouvante peut atteindre

notre cerveau sans qu'il y ait danger pour vos futurs sommeils. »

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Remy de Gourmont : *Epilogues* (1895-1898), Mercure de France. — Pierre de Querlon : *les Célébrités d'aujourd'hui : Remy de Gourmont.* Bibliothèque internationale d'édition. — André Gide : *Prétextes.* Mercure de France.— Paul Verlaine : *Œuvres posthumes,* Vanier. — Jacques Morland : *Enquête sur l'influence Allemande,* Mercure de France.

« Les faits décidément n'ont de valeur que par ce qu'ils soulèvent d'idées, de poussières. » Cette pensée de M. Remy de Gourmont pourrait servir d'épigraphe aux « Epilogues » qu'il vient de réunir en volumes. Réflexions sur la vie déjà anonyme de ces dernières années (1895-1898) dont il ne reste que cette poussière lumineuse. Les faits n'ont pas d'importance en soi, ils n'existent même qu'en ce qu'ils ont fait germer des idées dans des cerveaux d'élite qui les interprétent, et créent ainsi la vraie vie dont la foule s'alimente. L'incapacité de la foule à associer même les images est infinie : il faut les marier devant elles.

Remy de Gourmont d'ailleurs n'enseigne pas. La vérité n'est qu'une conviction individuelle. Ce livre n'est en réalité que des « Essais » de bonne foi, et pour soi, des étapes personnelles vers la clarté absolue. Il abat toutes les branches qui frôlent son front, piétine les ronces, marche sur les feuilles mortes, à pas de velours, pour ne pas effaroucher les insectes bleus dont il étudie le mécanisme. Avec lui, on arrive toujours à la clairière où l'on respire librement.

Ce qui est merveilleux, c'est qu'il n'a pas de but autre que se distraire, se donner toute la joie dont son être est capable : il rejette la souffrance comme impure, ou la transforme en splendides joies.

En ces notations déjà lointaines, nous retrouvons le germe de cette philosophie idéaliste, sceptique et païenne qui a fleuri plus tard dans la « Culture des Idées » et « le Chemin de Velours », ces bréviaires quotidiens de notre scepticisme. — C'est que rien ne s'improvise et les idées, pas plus que les bacilles, ne sont spontanées.

On a comparé M. Remy de Gourmont à Montaigne; comme lui il nous a appris le doute, cette seconde puberté des âmes

viables, ce doute dont notre siècle si chrétien, si croyant, avait tant besoin, il nous a appris à libérer notre intelligence de toute haine et de tout amour. Montaigne « épilogue » lui aussi, mais plutôt sur des lectures que sur la vie directe, qu'il a peur de regarder. Sceptique, il ne doute pourtant pas assez des littératures anciennes. Mais pourquoi vouloir identifier les gens à quelqu'un de connu ; n'est-ce pas la différence qui crée les individus.

§

M. Pierre de Querlon vient de publier à la « Bibliothèque Internationale d'édition — les Célébrités d'aujourd'hui », une plaquette sur Remy de Gourmont : « Il sied peu, dit-il, de conclure définitivement à propos de l'œuvre très vaste, mais encore jeune et vive, d'un homme comme Remy de Gourmont. Ses *Epilogues*, qu'il publie chaque mois au *Mercure de France* et qui le rendirent célèbre, vont être réunis en volume. On les relira avec joie. On les consultera souvent. Et avec le temps on s'apercevra que ce qui a fait notre amusement n'est autre chose que l'œuvre parfaite et profonde d'un philosophe et d'un grand écrivain. »

Quelques opinions bien écrites d'écrivains tels que Louis Denise, Camille Mauclair, Francis de Miomandre, complètent agréablement cette petite étude qui est parfaite.

L'ouvrage s'embellit d'un portrait par F. Maillaud, et d'un autre portrait de Remy de Gourmont par lui-même.

La partie bibliographique est très consciencieuse et très complète, grâce au concours minutieux de M. Van Bever.

§

Quelqu'un aussi dont la vision est personnelle et révélatrice, M. André Gide, publie ses « réflexions sur quelques points de littérature et de morale » — « Prétextes » ; ici également, poussière soulevée par la vie. La seule chose intéressante dans un livre que l'on écrit, c'est soi, en un livre que l'on lit, soi encore : les œuvres des autres ne sont en somme que matériaux qui nous aident à compléter ou à transformer notre construction du monde. M. Gide écrit pour le plaisir de clarifier ses idées : la fermeté de ses opinions momentanées — il sait se contredire — pourrait seule faire croire à un certain dogmatisme — la fermeté aussi de son style, qui sourit rarement.

Il se fait l'apologiste de l' « influence » dont les médiocres

ont la plus grande crainte. « La peur de perdre sa personnalité.... la plus vilaine, la plus sotte, la plus ridicule ; » la peur du Maître, parce que tout le monde veut être Maître, exceptionnel, jusqu'à chercher une apparence de personnalité dans le bizarre et l'incompréhensible. Il serait intéressant de découvrir la cause de cet orgueil qui semble religieux. Pourquoi l'art est-il devenu un Sacerdoce, le génie un patriarchat, l'inspiration l'apport d'un ange de lumière ? Peut-être est-ce là la conséquence des droits de l'Homme.

« Dans toute grande époque, on se contentait d'être personnel, sans chercher à l'être, de sorte qu'un admirable fonds commun semble unir les artistes des grandes époques, et, par la réunion de leurs figures involontairement diverses, créer une sorte de société admirable presque autant par elle-même que l'est chaque figure isolée. Un Racine se préoccupait-il de ressembler à nul autre ? »

Là, apparaît le rôle de la conscience comme symptôme de mort ; au XVIIe, la littérature, comme l'art gothique au XIIIe siècle, était l'expression généralisée de la race, la traduction de sa volonté mystérieuse, de sa volonté belle et inconsciente. Cette volonté s'est disjointe, éparpillée dans les individus qui sont chacun une petite conscience séparée, une petite nation à part. C'est cette conscience de la beauté, qui nous fait admirer et réunir dans nos musées des pierres sculptées qui nous étonnent et que nous serions incapables de redessiner. De là aussi notre étonnement devant les cathédrales, qui n'ont d'autre utilité que d'être « belles ». C'est la mort, sans remède : le règne des Maîtres est fini. Il reviendra pour d'autres races et pour d'autres littératures : l'art est un champ, où, comme en Normandie, le laboureur sème une année du blé, l'autre de l'herbe. Nous sommes à l'année des herbes, toutes belles, toutes seules, toutes différentes.

C'est à des plantes que M. Maurice Barrès nous comparait dans ses *Déracinés :* c'est en citant un catalogue de pépiniériste que M. Gide réfute sa thèse.

« Nos arbres ont été *transplantés* (le mot est en gros caractères dans le texte,) 2, 3, 4 fois et plus, suivant leur force (ce qui veut dire ici, suivant leur âge), opération qui favorise la reprise ; *ils sont distancés convenablement, afin d'obtenir des têtes bien faites* (ici c'est M. A. Gide qui souligne).

(Catalogue des pépinières Croux.) »

Et ceci encore :

« Le repiquage est de la plus haute importance pour la plus

grande majorité des plantes. — Et, en note : « Toutes les plantes pourraient à la rigueur être repiquées. »

(Vilmorin-Andrieux. *Les Fleurs de pleine terre.*)

Comme les plantes, les hommes semblent avoir besoin, pour déployer toutes les possibilités de leurs feuilles, d'être « transplantés », « repiqués » en un sol étranger. Voilà pourquoi Paris est un si merveilleux jardin botanique d'intelligences et d'artistes : il n'y grandit que des arbres choisis, déracinés de leur sol natal, la province — M. Barrès en est un exemple admirable.

« Né à Paris, d'un père uzétien et d'une mère normande, où voulez-vous, monsieur Barrès, que je m'enracine ? »

M. André Gide voyage : sa vie est une perpétuelle et fructueuse transplantation.

§

La librairie Vanier publie les œuvres posthumes de Paul Verlaine, un gros volume de vers et de prose.

« MM. Vacquerie et Paul Maurice ont-ils eu raison, se demande Verlaine, à propos d'un livre posthume de V. Hugo de publier Amy Robsart, une « bêtise » du Maître, comme dit nettement le « témoin de sa vie », et « les Jumeaux », ce fragment abandonné depuis des années et des années? Les avis ne manqueront pas d'être partagés. Pour ce qui me concerne je ne goûte que mal ces secrets comme d'alcôve, mis au grand jour de la librairie. »

A part quelques varia à « Parallèlement », un charmant « Billet à Lily » d'une bonne odeur d'obscénité, quelques variantes pour une nouvelle édition de « Dédicaces », des fragments du livre d'Esther, dont une seule pièce fut écrite :

> Je suis un ennemi de toute hypocrisie,

ces vers posthumes du divin poète, ou trop anciens ou trop récents, n'ajoutèrent rien à sa gloire. C'est trop souvent du mauvais Verlaine, le trop habile versificateur des heures insensibles.

Sa prose maladroite et paresseuse, où luit parfois comme des larmes dans des yeux de femme, est ponctuée de tics, de sourires et de gestes personnels et attachants. Il nous raconte avec sincérité ses amours et ses haines, ses mépris et ses admirations, pour Théodore de Banville, par exemple, dont *les Cariatides* et *les Stalactites,* qu'il lut chez un libraire du quai Malaquais, frappèrent littéralement d'admiration et de

sympathie ses seize ans déjà littéraires. « Ces œuvres de l'adolescence poétique de Banville, ajoute-t-il, exercèrent sur moi une influence décisive. » Les *Odes funambulesques* le ravirent en extase.

Son admiration pour V. Hugo est beaucoup plus réservée; loin d'être hypnotisé par la gloire du dieu, il ose le critiquer et dégonfler l'idole. Il saisit l'occasion de l'apparition d'un livre posthume pour « en quelque manière revoir l'ensemble de l'œuvre, reviser de vieux jugements intimes, enfin s'assurer lui-même, par une sorte de confession, de profession de foi publique, équitable, contre, d'une part, d'immédiates boutades irréfléchies, naguère lâchées, d'autre part, contre de possibles séniles retours. »

« J'avais au moins treize ans que la révélation par la lecture eut lieu pour ce faible moi et je tombai sur le second tome des *Contemplations ;* les Mages et la Bouche d'Ombre eurent, je le crains, presque aussi peu de clarté pour mon esprit en miniature d'alors, qu'ils en ont trop pour le « décadent » que me voici, suivant des gens... »

Verlaine était trop délicat, trop en dedans, pour se laisser prendre aux sonorités, toujours belles musicalement, mais souvent vides de V. Hugo. Et puis, ne venait-il pas, lui, le Parnassien de la première heure, de fonder — oh! instinctivement et par son œuvre même — une école toute de nuances et de sensibilités, aux antipodes de la manière Hugo ?

Il continue sa confession, timide, sincère, un peu ironique :

« Les Orientales me plurent à quinze ans — (j'y voyais des odalisques) — et me plaisent encore, comme beau travail de bimbeloterie « artistique », comme article de Paris pour la rue de Rivoli... »

Ce qui pour lui constitue l'œuvre poétique de V. Hugo, ce sont ces œuvres de « demi-teinte »: *Feuilles d'Automne*, *Voix intérieures*, *Chants du crépuscule*, *les Rayons et les Ombres*, qui le « prirent et le tiennent encore par leur relative simplicité », « sourdine et nuance, propitiatoire tout à fait ».

§

Les enquêtes ont généralement ceci de remarquable qu'elles ne nous apprennent rien : mosaïque d'opinions et de sentiments individuels dont il est difficile de faire la synthèse. Celle-ci, l'enquête de M. Jacques Morland sur l'influence allemande, nous apporte, en outre de quelques réponses curieuses, et

savantes, une révélation psychologique, une formule scientifique, « biologique », de la plus grande importance.

« L'Allemagne, dit M. Quinton, admirablement douée, chez ses représentants supérieurs, sous le rapport de la sensibilité et de la volonté, l'est moins avantageusement sous le rapport de l'intelligence. L'intelligence ne forme jamais chez l'Allemand un *organe différencié :* elle demeure toujours et étroitement unie à la sensibilité. L'intelligence chez l'Allemand n'a pas le pouvoir de s'exercer seule librement ; sa fonction n'est pas indépendante. L'intelligence et la sensibilité forment un *organe indifférencié*......

D'où « l'impuissance chez les plus grands penseurs allemands à traiter une question générale ».

« Chez les Français, au contraire, l'intelligence forme un *organe différencié.* Il y a scission absolue entre elle et la sensibilité.

Et, après avoir cité quelques noms qui contiennent toutes les découvertes de la science actuelle, M. Quinton conclut par cette réflexion lumineuse et orgueilleuse :

« Ainsi *les connaissances fondamentales sur lesquelles repose notre conception même du monde vivant ont une origine qui est française.* »

M. Jules de Gaultier, qui a synthétisé la philosophie de Nietzsche — éparpillée en de nombreux volumes — avec une netteté que le Grand Philosophe n'eût peut-être pas atteinte lui-même s'il eût vécu en des déductions philosophiques, arrive aux mêmes conclusions :

« On peut trouver, dit-il, ailleurs (qu'en France) autant et plus d'élan, on ne trouvera nulle part un pareil pouvoir de convertir en substance intelligible et de réduire aux lois de l'esprit les diverses données du monde sensible. »

« Si l'on considère l'Allemagne, ajoute-t-il, on y voit, d'une façon curieuse, l'instinct de connaissance subordonné à l'instinct vital. » Kant « maquillant » sa *critique de la raison pure,* et inventant cet « en-cas » la « critique de la raison pratique, » pour sauver la morale compromise, « en est un exemple typique ».

Nous sommes donc armés pour juger et comprendre ce qui nous est venu, ce qui nous vient ou nous viendra de l'Allemagne : l'intelligence française est un parfait réducteur et nous ne craignons aucune influence ; Kant, à la vérité, sévit encore dans nos Universités, lui, son impératif catégorique et sa morale chrétienne.

Mais, peut-être le jour n'est-il pas loin où la doctrine de Nietzsche se substituera officiellement à celle de Kant dans les lycées et les universités. Ce serait une régénération du monde : nos jeunes philosophes, MM. Jules de Gaultier, Pierre Lasserre, Palante se sont voués à ce sacerdoce païen.

JEAN DE GOURMONT.

SCIENCE SOCIALE

L'Expansion de la nationalité française, coup d'œil sur l'avenir, par J. Novicow (A. Colin). — *Le Problème de l'avenir latin*, par L. Bazalgette (Fischbacher). — *Le Sentiment religieux en France*, par Lucien Arréat (Alcan). — *Le Fait religieux et la manière de l'observer*, par l'abbé Felix Klein (Lethielleux). — *Discours de combat* (2e série), par F. Brunetière (Perrin). — *Nos luttes*, par Sertillanges (V. Lecoffre). — *Au Clergé*, par Tolstoï (Stock). — *Comment lire les journaux* et *la Crise sociale*, par George Fonsegrive (V. Lecoffre). — *Enquête sur l'influence allemande*, par Jacques Morland (*Mercure de France*). — *L'Année sociologique*, sous la direction de Durkheim (Alcan). — *Annales de sociologie belges* (Alcan-Schappens).

Voici un oiseau rare, un livre sur la France et qui en dit du bien. Il est vrai qu'il n'est pas d'un Français. L'auteur est M. Novicow, d'Odessa. Son livre, l'**Expansion de la nationalité française, coup d'œil sur l'avenir**, est un acte de foi, un appel à l'espérance ; faut-il ajouter une parole de charité? N'importe, qu'il soit le bienvenu. Notre défaut national est de broyer du noir, ce qui vaut peut-être mieux que d'en rôtir tout vif comme aux Etats-Unis, mais ce qui est édentant à la longue. Donc M. Novicow assure que nous aurions tort de nous décourager, que, même en tenant compte de l'accroît des autres peuples et de notre décroît à nous, on comptera toujours, à la fin du xxe siècle, 200 millions de parlant français, que notre caractère restera le plus charmant du monde, notre langue la plus claire de l'univers, notre Paris le séjour le plus enchanteur qui soit sous les cieux, et qu'ainsi notre part continuera à être fort enviable. Soit, mais la part de tels autres, qui fut la nôtre, sera plus enviable encore, et nos enfants devront recourir à toute leur philosophie pour en garder une parfaite bonne humeur. Mais, au fait, sous ce dernier rapport, ne vivons-nous pas d'une vieille réputation? La politesse et l'amabilité des Français, j'ai peur que ce soit là le vieux jeu. Du moins les étrangers, ici, nous ont-ils rejoints. J'ai toujours trouvé, pour ma part, les Anglais très hospitaliers, les Allemands très prévenants, les Italiens presque trop démonstratifs.

Voilà donc une de nos supériorités qui s'efface. La langue? A côté de ses mérites, la nôtre a ses désavantages dans la lutte pour la vie; elle n'est que latine, alors que l'anglais est à la fois latine et germanique. Et puis, que, pendant deux ou trois générations, la France ne produise, ce qui peut arriver, que de médiocres plumitifs, on verra ce qui restera de la primauté de la langue. Quant aux 200 millions d'individus prévus pour son futur public, plus de la moitié se composera de jaunes, de nègres ou de bronzés, donc ne comptera pas. Tout ceci rend un peu obscur l'avenir de notre expansion. Enfin, que sera au juste le génie français quand il y aura plus de Français du Canada que de Français de France, ce qui arrivera presque dans cent ans, et plus de Français d'Afrique que de Français d'Europe, ce qui arrivera dans deux ou trois cents ans, et que ces Français de la métropole seront eux-mêmes des métis de toutes races? Déjà 1 Français sur 20 ou 25, dit-on, est fils d'étranger. C'est en voyant les choses d'un peu loin qu'on se demande si les conseils que nous donne M. Novicow pour assurer la prééminence de notre langue sont bien décisifs : écrire *filosofie*, *téatre* et rendre invariable le participe passé. Tachons d'écrire quelques chefs-d'œuvre de plus tous les dix ans; le moyen sera plus sûr.

§

Vous venez d'ouïr le médecin Tant-Mieux. Voici son confrère Tant-Pis. Il se nomme Léon Bazalgette, et sous le titre **le Problème de l'Avenir latin** il vaticine le *finis Latinorum* qu'il emprunta à son maître d'autrefois, le Sar Peladan. Je concède que si tous les Latins ressemblaient à l'auteur, ce serait à désespérer de leur fortune. Poursuite de chimères, assemblage de nuages, illusions inouïes, naïvetés grandiloquentes et férocités implacables, tous les regrettables côtés de l'esprit classique jacobin sont là. Les conditions de salut, promulguées *ex cathedra* par l'auteur, sont à faire prendre les jambes à son cou. Des livres de Lapouge il ne retient que le haras, c'est la reforme physique. Pour la réforme mentale, il lui suffit d'intervertir les étiquettes Servitude et Liberté. Ce qui permet d'obtenir la réforme religieuse à la libérale; expulsion des curés et interdiction « sans atténuation ni indulgence » du culte, avec, comme chez tout bon Jean-Jacques, l'organisation d'un culte nouveau, orgue, prêche, mariages, danses et chants, de quoi se lécher d'avance les babines. Quant aux instruments, le Comité de salut public et le bis-

touri. En vérité Marat ne fut pas plus séduisant. Il n'était pas plus méprisant aussi pour les suppôts des tyrans; les peuples que M. Bazalgette qualifie latins n'en mènent pas large. L'Autriche? « Elle attend le fossoyeur ». L'Italie? Elle « ne jouit que d'une existence précaire ». L'Amérique latine? Elle « végète et croupit ». Mais, si elle fait les deux choses à la fois, c'est déjà un fameux tour de force!

§

En vérité, on se demande à quoi tient ceci que, dès que le spectre religion blanchoie, neuf individus sur dix déraillent. Aussi, combien beaux sur la montagne les pieds de ceux qui apportent un livre calme sur ces questions troublantes, ceux par exemple de M. Lucien Arréat. Son **Sentiment religieux en France** exigerait une longue étude, et la place m'est mesurée. L'idée qui vous vient, en lisant notamment les quinze précieuses confessions de l'appendice, c'est que le sentiment religieux c'est comme le sentiment esthétique; l'un l'a, l'autre ne l'a pas, et cela ne vous empêche pas, dans les quatre cas, d'être un brave homme, ou même un grand homme; celui-ci qui ne l'a pas pose pour l'avoir, et celui-là qui en est obsédé fanfaronne pour le nier, et ceux qui l'ont le plus intensément sont parfois les plus violents pour leurs frères faux, snobs ou imparfaits. D'ailleurs, et ce qui complique encore les choses, le même individu peut successivement l'avoir et le perdre; il est normal que l'enfant soit crédule, la jeune fille émue, le jeune homme incroyant, l'homme mur respectueux, la mère pieuse, le vieillard pensif. Enfin, ce qui met le comble à la bigarrure, le sentiment religieux, même chez un seul individu, est d'expression changeante; nous sommes tous un peu comme Gœthe : « Quand je pense à l'art, je suis païen; en face du problème de la nature, je me sens panthéiste, et quand je médite sur le problème moral, je retourne à l'antique Dieu de nos pères. » Ajoutez, en ce dernier cas, que tout chrétien est lui aussi à la fois rationaliste et fidéiste, traditionnel et initiatif, mystique et pratique, et que tout vrai catholique est par moments protestant, comme tout vrai protestant est par moments catholique. En sorte que cette étourdissante variété devrait mettre tout le monde d'accord. *Sunt multæ mansiones...* Malheureusement, il y en a qui ne veulent pas de maison du tout, ni pour eux ni pour les autres. Et c'est cela qui perpétue le tohubohu. Les individus peuvent n'être ni religieux ni artistes, les peuples non. Toute race a fleuri

son art comme son culte. S'y opposer est folie, mais si le monde était sensé, à quoi servirait la politique?

§

De là des efforts de tout genre. Les uns, et c'est le cas de M. l'abbé Félix Klein dans le **Fait religieux et la manière de l'observer**, se flattent d'établir scientifiquement la détermination du phénomène religieux et la solidité de la démonstration chrétienne. D'autres, comme M. Brunetière, dans ses **Discours de combat** (2e série), se placent au point de vue social, et des « raisons actuelles de croire » ainsi que des « motifs d'espérer » concluent à la réalité positive du progrès religieux. D'autres, comme M. Sertillanges, dans son livre intitulé **Nos luttes**, essaient de « calmer les courages émus » en prêchant la concorde, la confiance, et l'amour de son temps. Un autre enfin, et non le moindre, Tolstoï, adresse **Au Clergé** une objurgation brûlante d'abandonner son erreur et de proclamer avec lui le vrai sens de la vie. A ce dernier petit livre le traducteur a ajouté une légende savoureuse : *la destruction de l'Enfer et sa restauration*, où Science et Eglise sont mises dans le même sac, ce qui n'est pas pour diminuer la cacophonie. Mais Belzébuth est vieux bateau; revenons à l'actualité.

§

Comment lire les journaux? demande M. George Fonsegrive. Et déjà, sans doute, vous pensez à quelque inconvenance. Point du tout. L'auteur est sérieux, et ne vous fait grâce d'un conseil ou d'un renseignement. Aussi sort-on de son livre pleinement édifié sur le Sacerdoce nouveau. L'admirable, c'est que tout cela est piqué avec un tact parfait, et que la Bête est dans l'impossibilité de mordre son belluaire. Essayez de dire à un voleur ce que vous pensez de lui sans courir risque d'un procès en diffamation, et vous verrez que la chose n'est pas facile. Il y a deux petits faits un peu anciens (chacun en ajoutera de récents) qu'il faut soigneusement enfouir en la gibecière de sa mémoire, comme dit Rabelais. Cavour, une fois l'unité italienne faite, a demandé son quitus pour une soixantaine de millions dont il avait arrosé les journaux de Paris pendant une dizaine d'années. Bismark s'est vanté de s'être fait déclarer la guerre en supprimant brusquement l'arrosage aux journaux de Paris qui jusque-là prônaient son alliance. Ne croyez pas que cela ait beaucoup

changé. M. Fonsegrive n'est carrément élogieux que pour un seul journal, je dis bien un seul : « Je (le) lis depuis longtemps, avec une attention plus soutenue depuis cinq ans, tous les soirs, je n'y ai pas trouvé une seule entorse à la vérité. » Je rougis d'avouer que ce journal-là, je ne pense jamais à l'acheter, et je n'ose vous dire son nom.

§

Les métaphores, elles aussi, ont leur destin. Jadis *le Temps* découvrait chaque soir que nous vivions dans une *époque de transition*. Puis les orateurs politiques inventèrent *les tournants de l'histoire*. Maintenant c'est *la crise du libéralisme* qui glouglousse dans les gosiers. Chaque deux mois la *Revue de métaphysique et de morale* pond un gros œuf là dessus, et rien de plus comique que les efforts de tout le poulailler Kantien pour convaincre les autres volailles que c'est dans leur intérêt qu'on va les plumer vives. Car la crise du libéralisme, c'est tout simplement l'embarras de ceux qui, après avoir crié : Liberté! chantent : Distinguons! à la grande joie de leurs adversaires qui s'esclaffent : « Mais il y a donc une Vérité, il y a donc un *Syllabus!* » Tel M. Fonsegrive, encore, dans l'article qui ouvre l'intéressant recueil qu'il a intitulé **La Crise sociale**, ce qui ne l'empêche pas d'ailleurs de prôner lui aussi la liberté, comme le « seul moyen d'arriver à l'unité spirituelle ». C'est possible quoique peu sûr, mais du moins la liberté a-t-elle cet avantage de faire proposer beaucoup de sottises, ce qui réjouit le public, et d'en faire aboutir peu, ce qui le laisse respirer. Avec les panacées, c'est le contraire, on ne vous promet que caresses et on vous roue de coups.

§

Tous les fidèles du *Mercure* ont lu dans la revue, et sans doute relu en volume, l'**Enquête sur l'Influence allemande** si diligemment conduite par M. Jacques Morland. Telles réponses, celles du § 3 (Sciences), notamment, furent à retenir. Ce sont là livres qu'on ne résume pas, je me contente donc d'une simple réflexion. Tous les répondants sont unanimes à proclamer que l'Allemagne n'a presque plus d'influence intellectuelle. On ne fait d'exception que pour Nietzsche. Mais voilà! comme, au bout de deux ou trois siècles, ce qui reste du prestige spirituel d'un peuple se réduit à un petit, très petit nombre de noms, rien ne dit que celui de Nietzsche

seul ne suffira pas à faire proclamer, contrairement à notre avis unanime : « L'influence de l'Allemagne en 1900, mais énorme, mondiale ! »

Comme chaque année, M. Emile Durkheim et ses collaborateurs publient, sous le titre d'**Année sociologique,** un très riche et très précieux répertoire critique des publications parues pendant l'année précédente. Je signale aussi les **Annales de sociologie** (1re année) publiées par la *Société belge de Sociologie;* ce n'est qu'un recueil de travaux, les bibliographies sont publiées à part dans le *Mouvement sociologique.*

HENRI MAZEL.

SCIENCES

Les indiscrétions de l'Histoire, par le Dr Cabanès (Albin Michel).

M. Cabanès vient de nous donner un nouveau livre qui sous ce nom, *les Indiscrétions de l'Histoire,* vient enrichir la collection déjà copieuse de faits curieux qu'il a cueillis çà et là.

Dans l'histoire de tous les peuples, ces faits curieux pullulent; quelques-uns sont connus de la foule et la plupart sont connus des érudits, qui, selon leur tempérament ou les circonstances, en choisissent chacun un certain nombre pour tâcher de les tirer au clair ou d'en donner une explication. Mais il est certainement fort utile qu'il se trouve quelqu'un de patient et de bien informé qui groupe ces faits, recueille ces explications et nous mette ainsi au courant de l'état de questions dont beaucoup peuvent n'avoir aucune importance historique réelle, mais n'en excitent pas moins notre curiosité. Le développement extraordinaire de la presse a eu pour conséquence de mettre le grand public au courant de certains détails d'histoire, qui,présentés sous un certain jour, viennent titiller son désir de connaître le fin fond de la chose et le secret qui s'y cache.

Savoir découvrir ces détails, augmenter leur relief en mettant en valeur le côté passionnel et même quelquefois égrillard qui peut s'y trouver, recueillir les explications qui en ont été données de ci de là, en les arrangeant de façon à ce qu'elles perdent ce qu'elles peuvent avoir d'un peu ardu afin que tout le monde comprenne, ne pas fatiguer le lecteur, qui demande surtout à se distraire, par des textes trop com-

pliqués ou par une critique trop serrée, montrer, par des citations nombreuses, que, si on n'a pas tout lu, on connaît au moins de nom beaucoup de ceux qui se sont occupés de l'affaire, donner les avis pour ce qu'ils valent et ne pas négliger même ceux qui ne valent rien, et enfin laisser au lecteur l'honneur et le plaisir de conclure selon son goût, son flair et ses facultés….. telle est la tâche à laquelle s'est attaché M. le Dr Cabanès et dans l'accomplissement de laquelle il a merveilleusement réussi.

J'ai déjà eu l'occasion de parler ici même de certains de ses précédents livres, et j'ai même sur la conscience d'avoir émis quelques critiques dont je me repens aujourd'hui et qui étaient dues à ce que je comprenais mal le plan qu'il s'était tracé. Je croyais — et d'ailleurs M. Cabanès a été longtemps sans s'expliquer clairement là-dessus — je croyais qu'il se proposait de faire de la critique historique, d'élucider ou tout au moins d'éclairer par des efforts *personnels* certains problèmes non résolus de notre histoire, certains états psychologiques qui, dans la vie des peuples comme dans la vie des hommes, sont causes des événements les plus inattendus, certaines particularités biographiques qui expliquent certaines résolutions dont les causes étaient mal connues, — et je pensais naturellement qu'il n'hésiterait pas, pour ce faire, à utiliser la méthode historique aujourd'hui si perfectionnée et l'observation médicale qui permet, mieux que tout autre, de compter sur d'utiles résultats. Oui, je croyais que tel était son plan et je lui criais gare parce que je voyais qu'il ne le suivait pas….. Mais j'errais absolument : M. Cabanès nous l'a franchement déclaré depuis, et son dernier livre, s'il était besoin d'une nouvelle preuve, viendrait péremptoirement nous le démontrer et nous indiquer que le plan de l'auteur non seulement n'est pas celui que je viens d'exposer, mais bien celui-là même dont j'ai énuméré les caractères au début de cet article.

La première question traitée par M. Cabanès est celle-ci : *De quand date la chemise de nuit?* Est-ce de l'histoire? Oui et non, mais peu importe ; il suffit qu'elle excite la curiosité du lecteur et c'est ce qui en fait le chef-d'œuvre du genre. On devine tout ce que ledit lecteur espérera trouver sous toutes ces chemises de nuit absentes ou présentes dans le cours de plusieurs siècles! Quand même il n'y trouverait rien, il suffit qu'il l'espère pour que le problème soit résolu.

La traite des blanches légale de Solon à Louis XV cache, sous l'*actualité* de son titre, un résumé de l'histoire de la prostitution d'après les livres de Dufour, d'Ulysse Robert et le travail de Pansier.

Comment on se préservait de l'avarie au siècle galant est, autour du mot de Brieux comme plat de résistance, une sauce faite des avatars, maintenant bien connus, de Nicolas de Blégny et de Guilbert de Préval, des annonces des journaux de l'époque, d'une tranche du dictionnaire en 60 et des mémoires de Bachaumont.

La flagellation à la cour et à la ville, la flagellation dans la littérature sont une série d'anecdotes, croustillantes comme il convient en un tel chapitre, empruntées aux livres de l'éditeur Carrington, aux *Flagellants* de l'abbé Boileau, au traité de Meibomius, au Journal d'Héroard, suivies d'une revue des cas de flagellation cités par les romanciers et les historiens, y compris l'éternelle histoire de Rousseau et la douteuse aventure de Beaumarchais à Saint-Lazare.

En somme avec ces quelques questions nous avons déjà parcouru les deux tiers du livre, et cela non sans plaisir, ce qui, en pareille matière, est l'essentiel. Nous arrivons ainsi à la partie qui comprend certains problèmes que l'auteur intitule « *les points d'interrogation de l'histoire* ». Les voici avec la réponse de M. Cabanès :

Le Tasse était-il fou ? Oui.

La Légende de la mort de Mme de Sévigné.—Elle ne mourut pas de la petite vérole, mais d'une fièvre continue.

A qui appartint le crâne du musée de Versailles qui passa longtemps pour être celui de la Brinvilliers ? A Mme Tiquet, femme d'un conseiller au Parlement qui avait à plusieurs reprises essayé d'assassiner son mari, et qui fut exécutée en Grève en 1699.

La du Barry était-elle blonde ou brune? Elle était blonde.

Marie Leczinska était-elle épileptique ? Rien de tout ce que l'on sait d'elle ne permet de soutenir une telle supposition.

La flagellation de Théroigne de Méricourt fut-elle la cause de sa folie ? Non.

Ici je voudrais faire une remarque que je crois nécessaire parce qu'en elle réside la principale, la capitale critique qu'on est obligé de faire au présent livre de M. Cabanès.

On a certainement noté que ces « points d'interrogation », à part la couleur des cheveux de la du Barry et l'histoire du

crâne de la dame Tiquet, concernent tous des problèmes médicaux, et le lecteur est en droit d'attendre de l'auteur, qui nous annonce préalablement qu'il va traiter l'histoire en médecin, une solution véritablement scientifique et médicale du problème posé. Or, on est obligé de constater que là où cette solution est médicale elle ne lui est pas personnelle, et que là où elle lui est personnelle, elle cesse à peu près d'être médicale. (J'entends par médical, je ne saurais trop y insister, le caractère de rigorisme, de netteté dans le choix des arguments et l'établissement des conclusions que peuvent seules apporter les méthodes biologiques dans la solution de questions d'ordre biologique.)

Ainsi l'étude sur la folie de Théroigne renferme évidemment sur la beauté, sur la flagellation de la virago des choses plaisantes, mais sur la folie l'auteur ne nous donne rien qui vaille l'observation d'Esquirol et la courte lettre de M. Paul Garnier.

Pour l'épilepsie de Marie Leczinska, contre laquelle M. Cabanès avait déjà très sagement protesté, la question a été très nettement mise au point, dans la « France médicale » par M. le Dr Gilbert Ballet.

En ce qui concerne la mort de Mme de Sévigné, on est frappé du peu de sévérité avec laquelle l'auteur mène sa discussion. Il nous rappelle d'abord que tous les biographes sont d'accord pour affirmer que la marquise est morte de la variole mais en s'appuyant sur une série de documents dont un certain nombre ont été récemment reconnus erronés. De là nous devons conclure que tout est faux et que la variole doit être rejetée. C'est déjà un peu excessif. Il est vrai que M. Cabanès rapporte un intéressant passage d'une lettre du chevalier Perrin, ami de Mme de Simiane, fille de Mme de Grignan, qui attribue la mort de Mme de Sévigné à « une fièvre continue qui l'emporta au quatorzième jour ». Faut-il admettre le diagnostic donné par le chevalier ? Je veux bien, mais c'est là que nous attendons la discussion critique de l'auteur.

Il sent très bien qu'elle est nécessaire, d'ailleurs, car il ajoute immédiatement : « Si on pouvait résoudre toutes les énigmes d'aussi simple façon, chacun y trouverait son compte, autant le commentateur qui s'efforce de les démêler que le lecteur qui ne veut avoir aucun mal à les pénétrer. Mais où en serait la critique historique, si, dans les enquêtes rétrospectives, on procédait toujours de la sorte ? »

Et, malheureusement pour sa critique historique, c'est pourtant ainsi que M. Cabanès va procéder.

En somme quel est le problème ?

Le chevalier Perrin en parlant de fièvre continue a peut-être raison ; ceux qui ont parlé de variole n'ont peut-être pas tort... c'est-à-dire qu'étant données les incertitudes du diagnostic de l'époque et du vague des appellations des maladies, si nous voulons savoir — et c'est là la question — à quoi dans la nosographie actuelle correspond la dernière maladie de Mme de Sévigné, il faut chercher dans les affections aiguës infectieuses ce qui a pu donner lieu, d'une part, à cette appellation de fièvre continue (*qui à l'époque n'avait aucune signification*) et, d'autre part, à ce diagnostic de variole qui devait s'appuyer sur des signes objectifs quelconques probablement mal interprétés.

L'opinion de Sydenham, qui écrivait à cette époque *que les deux maladies commencent de même*, en même temps qu'elle peut expliquer l'erreur des contemporains, peut nous être ici d'une certaine utilité, car, si, en l'espèce, il ne s'agit pas de maladies qui commencent, mais de maladies qu'on a suivies jusqu'à la mort, et dont le chevalier et le docteur Chambon (1), qui soigna probablement la marquise, ont dû connaître les péripéties (2), on est toujours forcé de revenir à ce point : ou ce fut une variole sans éruption qu'on prit pour une autre maladie infectieuse, ou ce fut une maladie avec exanthème qu'on prit pour une variole, ou ce fut une maladie à caractères infectieux dès le début redoutable (3), qui pouvaient faire penser aussi bien à une variole avant l'éruption qu'à n'importe laquelle des infections assez bien délimitées aujourd'hui, mais alors absolument confondues.

Mais pourquoi, alors, M. Cabanès nous parle-t-il, même pour les éliminer, de rhumatisme remonté au cerveau, de phtisie

(1) A qui l'on doit l'observation de la mort par variole.

(2) Sinon aucune discussion n'est en ce moment possible. D'ailleurs M. Cabanès tend à admettre le rôle joué par le Dr Chambon. Il écrit en effet : « Ce qui nous paraît plus vraisemblable, c'est que le praticien ait pu confondre, avec une variole sans éruption bien nette, la fièvre continue, ou plutôt la maladie qu'on désignait de la sorte, et la relation médicale ne serait pas de la sorte en complet désaccord avec ce que nous ont appris les contemporains de la fin de la marquise. »

(3) Le comte de Grignan écrivait le 28 mai 1696 au président de Moulceaux : « Elle a envisagé dès les premiers jours de sa maladie la mort avec une fermeté et une soumission étonnantes. »

aiguë, de suppuration utérine? J'aime mieux la malaria, quoique je n'y croie guère. Pourquoi, d'ailleurs, nie-t-il *absolument* la variole, puisqu'il admet l'intervention de Chambon? Pourquoi le chevalier Perrin serait-il plus digne de foi? Ce dernier attachait-il à ce mot de *fièvre continue* un sens très net, alors que Mme de Sévigné le mettait elle-même « à toutes les sauces »? Pourquoi ce qu'affirmaient, au sujet de la variole, au procès-verbal de 1816 les vieillards qui avaient connu des contemporains de la marquise ayant assisté à ses obsèques, ne contiendrait-il pas une part de vérité! On a prouvé que certaines parties de ce procès-verbal étaient inexactes; soit, mais le récit de la *Gazette du jour*, qui le réfute, contient aussi de flagrantes inexactitudes.

La question n'est pas du tout résolue, et je crois qu'elle aurait pu être bien plus clairement posée.

L'étude sur la folie du Tasse est conçue sans méthode et exposée sans précision. Elle contient des choses fort intéressantes, mais entassées sans l'ordre que demande une observation de ce genre. Un passage résume assez fidèlement l'état du poète; il va du bas de la page 239 au bas de la page 240; mais M. Cabanès aurait dû le mettre entre guillemets, car il est la reproduction intégrale de l'analyse du travail du Dr Rothé par le Dr Hildenbrand, qui n'est même pas cité.

Partout ailleurs c'est un désordre complet. On aurait une idée plus nette de la folie du Tasse rien qu'en feuilletant, à ses différents chapitres, le récent livre de Lombroso sur l'*Homme de génie*. Au moins chaque caractère est à une place distincte.

M. Cabanès a eu raison d'emprunter au Tasse lui même les plus expressifs aveux de ses troubles mentaux, mais il en a oublié quelques-uns d'importants, tels que celui qu'on trouve dans la brochure de Verga sur la *Lipemania del Tasso :* « Telle est ma tristesse que je suis considéré par les autres et par moi-même comme fou, alors qu'impuissant à tenir cachées mes tristes pensées, je me livre à de longs entretiens avec moi-même. Mes chagrins sont humains à la fois et diaboliques : humains, ce sont des cris d'hommes et surtout de femmes, et aussi des rires de bêtes : diaboliques, ce sont des chants, etc. Lorsque je prends entre mes mains un livre pour m'abandonner à l'étude, j'entends des voix résonner à mon oreille et je distingue les noms de Paul Fulvius. »

M. Cabanès a bien fait de signaler l'influence de l'hérédité paternelle et maternelle sur le développement des troubles men-

taux du Tasse, mais il a oublié, dans l'étiologie, cet aveu même du poète : « Je ne nie pas que je sois fou ; mais j'ai besoin de croire que ma folie est causée par l'ivresse et par l'amour : car je sais bien que je bois trop. »

Ce qui frappe enfin dans cette étude sur le Tasse, c'est une méconnaissance presque absolue de la pathologie mentale et des termes qu'elle emploie. Je disais tout à l'heure que la seule page médicale du chapitre était la reproduction de l'article du Dr Hildenbrand, mais encore cet article a-t-il été fâcheusement défiguré par l'adjonction de mots qui stupéfient. M. Hildenbrand, résumant son analyse et donnant le diagnostic d'ensemble auquel était arrivé le Dr Rothé, écrit : « Le Tasse était atteint de mélancolie » ; or nous trouvons dans le livre de M. Cabanès : « Le Tasse était, EN OUTRE, atteint de mélancolie. »

Ces mots EN OUTRE contiennent tout un monde.

§

J'ai insisté un peu longuement sur cette partie du livre, et voici pourquoi :

J'ai déjà dit et je répète que personne ne lit avec plus de plaisir que moi les livres de M. Cabanès et que je ne saurais trop conseiller à autrui de les acheter pour les lire et les garder, mais faut-il encore savoir ce qu'on achète et ce qu'on garde.

J'ai exposé au début de cet article quel est le caractère des travaux de M. Cabanès, en général, et de ce dernier livre en particulier, et j'ai déclaré qu'en ce genre il était incontestablement passé maître.

Mais ce contre quoi je veux m'élever ici — et c'est bien la place et c'est bien mon rôle — c'est contre le mauvais service qu'il rend au lecteur, à lui-même, et à la critique scientifique, en présentant ses œuvres comme appartenant à la critique médicale de l'histoire (1).

Or elles ne sont pas critiques ; car l'auteur, ardent à grouper le plus grand nombre de faits et de pièces concernant un sujet, a renoncé à ce travail de comparaison, de raisonnement et de jugement qui est l'essence même de la critique.

Elles ne sont médicales que par le sujet le plus ordinaire-

(1) Dans une revue de médecine je n'aurais pas besoin de développer ces idées, car le lecteur me dispenserait de cette peine ; mais les livres en question étant destinés au public extra-médical il faut les lui présenter sous leur véritable jour.

ment traité. Et encore ces sujets n'ont-ils souvent avec la médecine, ou plutôt la biologie — que de vagues rapports. (Ex. : l'histoire de la chemise de nuit). Elles ne sont médicales ni par l'idée générale, ni par la méthode.

Elles ne sont historiques que par la date des documents, l'ancienneté du sujet, la renommée du héros. Mais ce n'est pas là l'histoire scientifique où chaque fait particulier vaut surtout par les réflexions qu'il inspire sur une période de l'évolution générale, où une question ne vaut que par les problèmes qu'elle soulève *excentriquement*, oserai-je dire, comme une série d'ondes allant s'élargissant.

M. Cabanès m'accordera facilement ce dernier point ; peut-être, difficilement, m'accordera-t-il le premier... mais il refusera de transiger sur le troisième. Eh bien ! il aura tort, comme il a eu tort de mettre en tête de sa préface ce jugement sur son œuvre : « C'est plus que de l'histoire, c'est de la clinique. » Jamais pareille affirmation ne fut aussi mal placée que sur son dernier livre. Ecrire cela c'est se nuire à soi-même autant qu'égarer le lecteur, car c'est lui masquer les véritables qualités du travail en lui montrant une étiquette de fantaisie. Il y a un *esprit médical*, variété de l'*esprit scientifique*, qui, avec ses défauts et ses qualités, est une entité définie ; or, non seulement M. Cabanès n'écrit pas médicalement, mais il ne *pense pas médicalement*. C'est une formule psychique dont il s'éloigne de plus en plus.

Mais d'ailleurs, pour le travail qu'il a entrepris, est-ce donc bien nécessaire ? Grand Dieu, non.

Dans sa dernière préface même il a très sagement défini la tâche qu'il s'est imposée : « Les érudits ont un rôle modeste, un rôle de pionniers, si l'on veut, mais qui n'est pas sans utilité. Ce sont eux qui fournissent les matériaux de l'édifice que d'autres se chargeront de construire ; il ne leur appartient pas de sortir des limites de leurs attributions au risque d'en compromettre la solidité. »

Que pourrai-je dire, comme moralité de cet article, de plus clair que ces quelques lignes-là ?

Dr ALBERT PRIEUR.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

Charles Lenthéric : *Côtes et Ports français de la Manche*, Plon, 5 fr. — André Hallays : *A travers la France*, Perrin, 3.50. — Baron J. de Witte : *Des Alpes bavaroises aux Balkans*, Plon, 4 fr. — A. Corre : *Nos Créoles*, Stock : 3.50. — Henri-Ph. d'Orléans :

L'âme du voyageur, Calmann, 3.50. — Mme Georges Duhamel : *Mon voyage de noces en Italie*, Librairie Molière, 3.50. — Henri Mager : *Le monde Polynésien*, Schleicher, 2 fr. — Memento.

Pour faire suite à son dernier volume sur les *Côtes et Ports français de l'Océan*, M. Ch. Lenthéric publie chez Plon : **Côtes et ports français de la Manche**, où il étudie les transformations et les aménagements séculaires du littoral, depuis la pointe du Finistère jusqu'à la baie de la Somme. Le sujet est abondant, car peu de régions ont été aussi bouleversées et le théâtre d'une lutte aussi continue de l'homme contre la nature ; d'Ouessant aux îles Normandes s'étendent les ruines d'un continent englouti ; la baie du Mont-Saint-Michel tient la place de l'ancienne forêt de Scissey, qui disparut au VIIIe siècle, ne laissant émerger que l'îlot de Tombelaine et la pyramide de granit sur laquelle, plus tard, on érigea la Merveille ; passé le Cotentin, les courants s'efforcent de combler les ports, les baies, et du cap de la Hève au Bourg d'Ault, les 150 kilomètres de la falaise normande, battus, sapés par le flot, s'écroulent un peu chaque année, fournissant le galet et le sable que la marée broie, polit et retourne, et qu'elle pousse en digues devant les estuaires du pays de Caux, dont elle forme plus au nord les atterrissements coupés de lagunes du Marquenterre. C'est contre cette action incessante de la mer qu'il a fallu batailler. L'homme a peu de recours contre ses destructions immenses ; il ne peut empêcher le retrait de la falaise, dont près de 9.000 hectares ont disparu, calcule-t-on, depuis les temps historiques ; les galets amoncelés à l'entrée du port de Dieppe forment un remblai de vingt mètres d'épaisseur sur lequel la ville moderne est bâtie, et qui a rejeté la passe à un kilomètre dans l'Est ; des cités et des bourgs sont tombés avec la crête de la falaise qui leur servait d'assise, — près de Dieppe, la cité gauloise de Limes, dont il ne reste qu'un coin de retranchement surplombant l'abîme ; près du Havre, Saint-Denis-Chef-de-Caux, qui occupait le promontoire de la Hève et dont l'emplacement est indiqué aujourd'hui par le banc de l'Eclat, à près de 2 kilomètres au large et par 8 mètres de profondeur. — Cependant, l'homme a cherché sans cesse à reconquérir ce que la mer lui avait enlevé ; à utiliser les points sur lesquels son apport lui permettait de reprendre pied, à défendre ses ports contre l'envahissement qui les condamne à périr. La baie du Mont-Saint-Michel est graduellement reprise, et l'on prévoit, — certains avec un peu de tristesse, car on aura dénaturé un

des plus merveilleux sites de la côte — un temps peu éloigné où la célèbre abbaye se retrouvera en terre ferme. Les marais du Cotentin, desséchés, sont comptés parmi les plus riches pâturages de la Normandie. L'Orne, dont l'embouchure était presque toujours obstruée par les sables, a été doublée par le canal de Ouistreham, qui met Çaen en communication directe avec la mer. A Honfleur, à Fécamp, à Dieppe, au Tréport, on a établi des jetées, des estacades pour contrarier l'apport des galets, et des bassins de chasse pour déblayer les passes. — De grands travaux encore ont été exécutés dans l'estuaire de la Seine, beaucoup plus profond et plus large autrefois que maintenant, et que les matières meubles charriées par le fleuve contribuent déjà, pour une large part, à envaser. Le courant de flot qui rase toute la côte normande, depuis le cap de Barfleur, et qui n'a que peu d'action sur les rochers granitiques du Cotentin, corrode au contraire le pied des falaises marneuses qui forment, à partir du golfe de Vays, le seuil de la baie de Caen ; il tend à niveler toutes les saillies, tous les promontoires du Bessin et du pays d'Auge, et entraîne les détritus et les terres charriées par l'Orne, la Dives et la Touques. Du cap d'Antifer, une branche du courant qui passe au large et vient heurter les falaises cauchoises, redescend enfin vers le sud, à la rencontre du courant côtier et du fleuve même. C'est trois cours d'eau énormes, qui déposent dans cet entonnoir, et l'estuaire s'est trouvé enfin si envahi, comblé sur les deux rives qu'il a fallu endiguer toute la Basse-Seine afin de la rejeter dans une passe unique.

C'est surtout à décrire les transformations de la côte normande et les travaux souvent gigantesques qu'elles ont nécessités que M. Lenthéric a consacré son volume. Nous regretterons peut-être qu'il ait un peu sacrifié la région nord de la Bretagne, dont les sites et les aspects pittoresques, des villes comme Saint-Malo, Lannion, Paimpol, Tréguier, valent mieux qu'une mention rapide et quelques chiffres de transactions. La partie historique, de même, gagnerait à être plus étendue et plus complète dans une étude de ce genre ; mais on sent que l'auteur a hâte d'arriver à la période et aux ouvrages modernes ; c'est l'ingénieur qui reparaît. On lira d'ailleurs avec intérêt le chapitre sur Cherbourg, les ports et villégiatures du Calvados, les ports de la région des falaises, l'établissement et le développement du port du Havre ; puis les notes sur les anciens ports de la Seine, dont la vie s'est retirée en même temps que s'éloignait le fleuve, — Lillebonne, qui en est à six

kilomètres, au milieu de terres cultivées ; Harfleur, place de guerre et de commerce si importante au xve siècle qu'on l'appelait « le port souverain » de la Normandie et que les atterrissements de la plaine de l'Heure ont réduit à n'être plus qu'un village ; Quillebeuf, havre d'attente sur la rivière, et dont la mer qui venait jadis battre les murailles est maintenant éloignée à 15 kilomètres. — Une bibliographie abondante, quelques cartes et des renseignements techniques complètent ce livre, et sa publication m'a d'ailleurs rappelé un fait que je consigne en passant pour n'avoir vu nulle part, jusqu'ici, qu'on y ait fait attention : — La fondation du Havre est un des titres de gloire du roi François Ier qui le créa de toutes pièces vers 1517. Or, des vaisseaux du Havre sont mentionnés en 1456 dans le port de Bruges en même temps que ceux de Lubeck, de Hambourg, de Brème, d'Amsterdam, de Londres, de Lisbonne, de Gênes et de Venise ; et dans les *Mémoires* de Commines on peut lire ceci avec la date de 1470 : — « Je vous ai dit comment cette armée de monseigneur de Warvic, et ce que le roy avait apresté [en Normandie] pour le conduire, estoit prests à monter, et celle de monseigneur de Bourgogne preste à combattre, qui estoit au Havre au devant d'eux (1) ». — Il serait curieux qu'un jour un érudit, s'autorisant d'autres textes du même genre, vînt nous démontrer que la bonne ville du Havre-de-Grâce existait depuis longtemps déjà lors de sa fondation.

§

Je pense beaucoup de bien du livre que vient de donner M. André Hallays, **A travers la France**, recueils d'articles publiés au jour le jour dans *les Débats*, mais d'articles verveux, informés, pleins d'idées justes et de choses excellentes sur l'histoire littéraire, artistique et monumentale de notre pays. Au cours de ses promenades en Touraine, en Auvergne, en Bourgogne, en Provence, en Normandie, en flânant par les villes anciennes, M. Hallays s'est attardé au souvenir de quelques-uns dont les noms évoquent des œuvres et des époques, Balzac, Rabelais, Ronsard, Talleyrand, Buffon, Mme de Sévigné, Bussy-Rabutin, — et dans les paysages mêmes où ils vécurent a rappelé des anecdotes, des faits oubliés, en de jolies pages, d'un charme fin et auquel le journalisme actuel nous habitua rarement. — Il faut citer ainsi, à

(1) Philippe de Commines, *Mémoires*, édit. Buchon, p. 70, col. 1.

propos de Bussy-Rabutin, l'histoire du mariage de sa fille, la marquise de Coligny, qui est un véritable chapitre de roman. — Mais ce n'est qu'une partie de ce volume. M. Hallays, qui a de la curiosité et du goût, qui aime les vieilles villes pittoresques et les œuvres du passé, a vu comment sont traités par ceux même qui ont charge de les défendre, à qui on les confie pour en assurer la durée, les édifices qui sont la parure inestimable du sol et en quelque sorte notre patrimoine national ; et il se trouve que le compte-rendu de ses promenades est le réquisitoire le plus probant qu'on ait encore apporté contre l'omnipotence malfaisante des architectes restaurateurs de monuments. La manie des restaurations, c'est une des plaies de ce siècle et elle aura causé autant de désastres que l'ignorance et la sottise des municipalités. — « Pour apprendre à aimer les monuments d'autrefois, dit M. Hallays, rien ne vaut le spectacle des monuments d'aujourd'hui ; la laideur de ce que nous créons devrait nous inspirer une admiration pieuse pour les œuvres de nos ancêtres. » — Mais ceux qui modernisent les villes n'ont pas conscience de cette laideur-là ; les villes de provinces voudraient toutes ressembler à Paris ; c'est presque partout comme à Orléans où l'on a abattu ce petit chef-d'œuvre de l'art ogival qu'était la chapelle Saint-Jacques, pour y substituer d'affreuses halles en fer. — Les méfaits des architectes officiels sont autres. Ils ne démolissent pas, ils rebâtissent. C'est le vandalisme organisé sous prétexte de sollicitude. Les trois quarts de nos monuments ont été abîmés, gâchés, — mettons le mot, car il est juste — cochonnés avec cette conviction absurde qu'il fallait leur rendre l'unité de style ou les remettre en état. La *Commission des Monuments historiques* ne veut pas comprendre encore que tout ce que nous lui demandons, c'est de les protéger, de les réparer discrètement, — de les empêcher de tomber. — Cependant un assez fort courant d'opinion se dessine depuis quelques années. Malgré que les réclamations trop souvent soient vaines, on a réussi à sauver ces temps derniers l'hôpital de Tonnerre qu'on allait transformer en marché, et provisoirement au moins ce qui reste des remparts d'Avignon ; le stupide escalier dont on avait gratifié le palais de justice de Rouen va disparaître ; on a fondé enfin des sociétés artistiques comme celle des *Monuments de la vallée de la Loire*, qui se donne pour mission, spécifient les statuts, non de restaurer mais d'entretenir, de conserver les édifices qu'elle prend sous sa garde. — On trouve en somme qu'on a été trop loin dans la voie des déga-

gements, des arrangements et des reconstructions, — et il n'est que tôt, tout notre héritage artistique y passerait. — Il y a fort à faire du reste; nous luttons contre des gens dont c'est le métier. — N'eût-il d'autres qualités, dès lors, que de nous apporter son témoignage et une protestation nouvelle, nous trouverions encore que le livre de M. André Hallays est un bon livre.

§

Les voyages de M. de Witte, effectués à différentes époques **Des Alpes bavaroises aux Balkans,** offrent un intérêt soutenu, qu'il parle de vieilles villes allemandes comme Augsbourg, ou des cités de l'Adriatique, Trieste, Pola, Zara, Sébenico, Spalato, édifiée dans le palais de Dioclétien, Cataro, Fiume ou Raguse; des collections de Munich et de Vienne ou des états de l'Europe Orientale, Monténégro, Herzégovine, Bosnie, Croatie, dont les revendications, les rivalités, les querelles ont tant occupé la diplomatie du XIXe siècle. C'est que M. de Witte ne s'est pas borné à des descriptions, mais à chaque page de son récit reviennent l'histoire et l'état politique des pays qu'il traverse, le détail toujours curieux des mœurs et des traditions, tout ce qui rattache le présent au passé, et surtout pour ces petits peuples prêts à se constituer en nations entre la Turquie moribonde et l'Autriche dont ils escomptent le démembrement, prépare l'avenir. Avant d'écrire cet ouvrage, qui est autant de l'histoire qu'une relation de voyage, M. de Witte l'a étudié, peut-on dire, et pensé; il a vu et s'est renseigné. Il est toujours agréable de pouvoir faire un tel éloge et nous indiquerons plus particulièrement à ce point de vue les chapitres sur l'irrédentisme, le conflit des nationalités en Autriche-Hongrie, le Monténégro, la Bosnie-Herzégovine, le parti national Croate. Il y a aussi des paysages attrayants de lacs et de montagnes, des coins pittoresques de vieilles villes, des choses sur les châteaux merveilleux et la personnalité spécieuse et en définitive assez triste du roi Louis II de Bavière; sur Miramar et l'empereur Maximilien, et une relation du *passionsspiel* d'Oberammergau, qui est parmi les meilleures que nous ayons lues.

§

La librairie Stock a réédité **Nos Créoles**, du Dr Corre, recueil d'observations sur le caractère, les mœurs, les idées, les intrigues, les travers de nos populations coloniales, leur

rôle politique dans la pétaudière du parlementarisme actuel. Bien que l'auteur s'en défende, c'est surtout une longue diatribe. Mais le chapitre des mœurs privées donne des détails fort capiteux sur les habitudes amoureuses des créoles et mulâtresses; une étude sur la langue et la littérature fournit quelques spécimens d'un charme bizarre, et bien qu'elle soit au titre des superstitions il faut citer une incantation de ce genre, attribuée à quelque sorcier indigène qui devait tranquilliser un amant ou un mari soupçonneux : — « Eau de carme, vous rendrez le corps de Pauline aussi calme que vous et l'obligerez à toute tranquillité. Beaume tranquille vous rendrez le corps de Pauline aussi tranquille que vous et le rendrez exempt de toutes les tentations des hommes. Brise de mai, vous briserez toutes les mauvaises pensées que Pauline peut avoir, et vous tous, le plomb, l'eau de carme, le beaume tranquille et la brise de mai, vous ne l'apporterez qu'aux bonnes choses et au bien. » — Tout ce livre, du reste, est écrit dans un français d'outre-mer parfois un peu déconcertant : — « Il est prudent de n'aborder ce chapitre qu'avec des armes spéciales, par ce temps de liberté où la loi sur la diffamation protège surtout les gredins et où la vérité est rejetée dans son puits à coups d'amende et de prison lorsqu'elle met en relief la laideur des personnages revêtus de son costume. »

§

On a voulu honorer la mémoire du prince H. d'Orléans en réunissant quelques-uns de ses écrits en un livre posthume, **l'Ame du voyageur**, que publie la librairie Calmann Lévy avec des notes biographiques de M. Eugène Dufeuille. Ce volume contient le récit du voyage en Asie Centrale en compagnie de M. Gabriel Bonvalot, *De Paris au Tonkin par terre* (1889-1890); la traversée de Hanoï à Bangkok, une étude sur la province de Battambang, des articles sur les missionnaires français au Thibet, la piraterie au Tonkin, les voyages du prince dans le Yunnan, l'Assam, à Madagascar, et des conférences.

En toute honnêteté, je crois qu'il suffit d'indiquer pour finir : **Mon voyage de noces en Italie**, souvenirs et impressions par Mme Georges Duhamel, préface de M. Michel-Ange Vaccaro, de Rome; et le **Monde Polynésien**, de M. Henri Mager, qui n'est peut-être pas « un véritable événement », comme l'annonce la prière d'insérer, mais fournit beaucoup de renseignements de géographie, d'ethnographie et d'histoire coloniale. — Quel dommage pourtant qu'on n'ait pas repro-

duit parmi les illustrations la jolie marquisienne qui se trouvait dans le pavillon du Trocadéro, au temps de la dernière exposition.

Memento. — M. G. Toudouze, dans *le Tour du Monde*, parle d'une façon plutôt indulgente des travaux en cours d'exécution sur l'acropole d'Athènes. On s'y contente heureusement de consolider des monuments vénérables et que menaçait le sort du campanile de Venise et, pour cette fois, nous échapperons aux tripatouillages des restaurateurs. — Dans la même publication, le *Voyage à pied et en traîneau vers le Pôle Nord*, du commandant Umberto Cagni; le *Voyage au Maroc*, de M. Montet et le *Journal d'un officier du corps expéditionnaire de Chine;* des articles sur *les Mégalithes du Haut-Bourbonnais*, par M. G. Gagnier, et *les Remèdes spirituels contre la peste dans la Flandre Wallonne*, par M. Henri Potez. — Dans *le Moyen-Age*, des travaux de M. L. Levillain sur *la Réforme ecclésiastique de Noménoé* (847-848), *la Chronologie des rois mérovingiens* et *la Vie de saint Louis*, de Guillaume de Saint-Pathus; de M. G. Lecarpentier sur *la Harelle, révolte rouennaise de 1382;* de M. Ferdinand Lot sur *Une année du règne de Charles le Chauve* (866) et de M. R. Merlet sur *le Lieu où mourut Henri Ier, roi de France*. — *Le Moyen Age* publie dans chacun de ses numéros une bibliographie historique et archéologique très complète.

CHARLES MERKI.

LES REVUES

La Revue : M. Camille Mauclair sur « L'esprit scientifique devant les lettres actuelles »; l'erreur des naturalistes et des psychologues; l'esprit scientifique et la métaphysique; l'infériorité momentanée des lettres; conclusion optimiste. — *La Revue de Paris :* lettres inédites d'Adolphe Adam : Berlioz honni; Ambroise Thomas soutenu.

Il n'est pas trop tard, — pensons-nous, — pour signaler un essai des plus séduisants par la qualité des idées et l'excellence de leur conclusion, paru dans **la Revue** du 15 juin dernier : *l'Esprit scientifique devant les Lettres actuelles*, par M. Camille Mauclair.

On sait, ici, la souple intelligence de M. Camille Mauclair et comme il traite avec facilité les problèmes généraux. Sa critique jette la plus vive clarté sur l'objet de ses études; elle

est aiguë, pénétrante, admirablement compréhensive et logique dans des déductions neuves.

M. Mauclair rapporte cette parole de M. Berthelot : « La science est aujourd'hui en mesure de revendiquer la direction morale et matérielle des sociétés, » — prononcée par l'illustre savant à l'occasion de son jubilé en 1901. C'était matière à dissertation, après la « faillite de la science » proclamée par M. Brunetière dans un accès de sentimentalisme qui étonne encore et dont il ne s'est point remis.

Avec beaucoup de finesse, M. Mauclair expose les raisons de la confiance populaire dans le savant et quels motifs peuvent inciter les « intellectuels » à ne point reconnaître que la science puisse « revendiquer la direction *morale* des sociétés ». Ceux-ci, — quelques-uns, s'entend, — « moralistes, philosophes, spiritualistes, idéologues littéraires », y prétendaient avec une vanité confiante, tandis que la science, pendant la seconde moitié du XIXe siècle, se consacrait à résoudre des problèmes pratiques et paraissait démontrer, par « sa plus surprenante création, celle de la chimie », qu'elle abdiquait toute prétention aux idées générales.

Cependant, remarque M. C. Mauclair : « Il advint alors que certains, fatigués de ces vains discours, se tournèrent vers la science, et se demandèrent si elle n'avait point trouvé, dans sa marche lente et peu brillante, quelques points positifs. Il y eut deux rapprochements plutôt fâcheux. Le premier s'opéra par la divulgation des idées darwinistes qui, commentées à tort et à travers par des littérateurs et des moralistes de salon, considérées comme la glorification de l'athéisme et la consécration du struggleforlife, excitèrent une indignation factice, dont la cause était nulle. Vainement les efforts de Taine, restituant au déterminisme son véritable sens, survinrent : ils n'enrayèrent pas les protestations des spiritualistes et des néo-chrétiens, qui déclamèrent sur l'immortalité de la science et ne manquèrent pas de tenir la morale pour un fief inaliénable du spiritualisme et du rationalisme. Le second rapprochement se fit par l'entremise du roman naturaliste et social, s'appuyant sur Comte et sur Taine et lançant dans les lettres la lourde théorie de l'hérédité avec l'insuffisance intellectuelle que l'on sait. Il y eut cette fois une réaction plus vive encore de la part d'esprits libres, dégagés du déisme, mais trouvant que vraiment ce commentaire du déterminisme et du positivisme était par trop médiocre et d'un machinisme aussi naïf, à tout prendre, que la morale du vice puni et de la vertu

récompensée. Le réalisme était le fruit d'une réaction bien compréhensible contre les faveurs de l'idéalisme sentimental, mais l'un n'avait guère plus de fond que l'autre : il y avait substitution de fétiches, et non progrès. Ce fut à ce moment que le roman psychologique intervint, avec la prétention de recueillir les deux héritages et de développer une conception morale en tenant compte des observations déterministes. Il faut dire à sa louange que c'était une tentative du moins très supérieure aux monotones « cas de conscience » du déisme de Sorbonne et aux non moins monotomes « documentations » du naturalisme. Mais si l'une et l'autre parlaient des jargons, l'un nébuleux et l'autre chiffré, le roman psychologique ne manqua pas d'en parler un troisième; et avec les poupées du sentimentalisme et les mécaniques du naturalisme, il inventa la poupée mécanique perfectionnée, à la fois automatique et déclamatoire, dont les actes piètres furent commentés sentencieusement. C'était l'époque où quelques essayistes, s'appuyant sur les théories physiologiques de Claude Bernard, commençaient, développant aussi Taine, à chercher prudemment la racine de la psychologie dans l'étude des localisations cérébrales, en réagissant contre les catégories, les impératifs, le rationalisme absolu et les doctrines de révélation catholique. En face des Lachelier, des Jouffroy, en face de la croyance à un lieu géométrique de la morale situé hors du globe terrestre et dans un infini hypothétique, les Ribot, les Richet, les Dubois-Reymond, rompant avec la métaphysique, cherchaient à mettre d'accord la morale et la physiologie en les exemptant toutes deux d'un parti-pris anthropocentrique sur lequel avait jusqu'alors reposé presque exclusivement la morale de révélation. Le roman psychologique ne manqua pas de tomber dans le travers de ses prédécesseurs et de faire les demandes et les réponses : ne résistant pas à l'orgueil de sembler introduire dans les lettres un élément de certitude, il se crut assez fort pour résoudre les vieux problèmes, démonter le mécanisme de l'âme, et satisfaire tout le monde en sauvegardant l'idéalisme conventionnel et la morale révélée, le fameux consentement universel, tout en évitant les objections adressées au vieux sentimentalisme par les déterministes. Cela fit sensation dès l'abord : par malheur, la psychophysiologie était loin de se déclarer aussi avancée par ses commentateurs littéraires. Il faut souvent se résigner à sembler apprendre d'autrui ce qu'on est chargé de lui enseigner, et d'excellents disciples de Claude Bernard durent passer des

heures de surprise profonde en lisant les romans de M. Bourget. »

Après une discussion adroite des théories que M. Brunetière résuma dans sa formule scandaleuse : « la faillite de la science », — M. C. Mauclair décrit la marche certaine et grave de l'esprit scientifique, et comment ses dernières conquêtes entraînent « d'immenses conséquences dans le domaine métaphysique » :

« Nous arrivons tout droit à la fameuse question du « mystère », prétexte et postulat de toutes les morales de révélation, et nous apercevons clairement que *la Science*, telle que la concevaient les anciens alchimistes-métaphysiciens, ce n'est pas seulement la réunion des sciences, c'est avant tout leur réunion à un égal degré de développement, c'est, en somme, *la métaphysique réalisée*, la réduction à l'unité du physique et du moral. Or, les degrés de développement ne sont pas encore égaux ; il se trouve par exemple que la chimie synthétique selon Pasteur et Berthelot est bien plus dégagée de l'ancienne conception de la matière, bien plus idéologique que la médecine, en ce moment. Quant au « mystère », la science n'est pas assez étroite pour l'envisager comme une sorte de corps simple irréductible dont une synthèse tenace aura raison quelque jour, et que les moralistes la mettent au défi de réduire dans ses creusets. La science conçoit que le mystère est, de quelque nom qu'on l'appelle, Mouvement, Force, Dieu, etc., un principe auto-complexe, qui se reculera et se multipliera plus on progressera. Le mystère en effet n'est pas une notion fixe, mais il s'accroît et s'augmente en raison directe des découvertes : l'ignorance primitive, en facilitant les théodicées, avait réduit l'immense somme des phénomènes incompréhensibles à une conception unitaire de leur cause, et plus l'humanité a appris, plus elle a dû décomposer ce « mystère » global en une infinité de mystères partiellement réductibles. Connaître, c'est être à même de découvrir d'autres sujets de recherches là où l'inconnaissance ne percevait que du néant. C'est ainsi que l'occultisme, par exemple, création toute métaphysique, intuition traditionnelle chez quelques rares esprits, loin d'être tué par la science comme on le prétend, s'en fortifiera au contraire, et que les idées de Hertz et de Rœntgen sur l'interpénétration réalisent la supposition de certains spirites, supposition géniale que l'état de la science expérimen-

tale privait de la possibilité d'une démonstration pratique et qui, de ce fait, passait pour démente ou tout au moins gratuite ».

Poë et, en France, Villiers de l'Isle-Adam, ont deviné naguère le parti à tirer, en littérature, des travaux scientifiques, constate M. Mauclair, et il propose en exemple M. J.-H. Rosny dont les romans sont allés le plus loin dans « la vraie direction » à cet égard. Il déplore le goût nouveau du public pour une certaine « métaphysique jésuitique », une « métaphysique de salon », et ce goût est, en effet, déplorable. Mais le soin qu'a pris M. Mauclair de signaler qu'elle dérive de Jouffroy, d'Emerson et de Marc-Aurèle, et emploie, dans « un verbiage onctueux, racinien, fluide, une mélopée de style », les termes « d'âme, de mystère, d'inconnu, de fatalité », — nous oblige à comprendre qu'il a voulu désigner les méprisables imitateurs des magnifiques Essais de M. Maurice Maeterlinck. Cette réserve faite, on peut affirmer avec M. Mauclair qu'une « génération nourrie de Taine n'en est pas à admettre cette fausse monnaie dans la circulation des idées », — et à souhaiter que « *l'émotion de pensée* » finisse « par prendre rang ».

Il nous a convaincu que la science peut avoir aujourd'hui beaucoup plus de droit que la littérature à la direction sociale, et il établit entre elles ce parallèle probant, — hélas ! trop probant :

« L'organisation littéraire est aussi déplorable que l'organisation scientifique est soigneuse et méthodique. On parle du moyen d'action qu'est le livre. Mais on s'aperçoit mal que ce moyen d'action devient de jour en jour plus dérisoire. Il n'est besoin que de consulter les catalogues annuels d'édition pour être épouvanté — et le mot n'est pas trop fort — de la quantité de livres exécrables qui bénéficient d'une grosse vente au détriment des livres où il y a du talent. Il y a trois classes de livres : ceux qui sont faits pour plaire, et qui valent ce que vaut le gros public, les livres de valeur moyenne, faits avec honnêteté, et les livres profonds, lesquels sont quasi-inconnus. Et quant au défaut d'entente, à la jalousie, à la mesquinerie des milieux littéraires, mieux vaut s'en taire tristement. Ces débitants d'émotions morales sont régis par une immoralité presque sans exception. Il y a bien aussi les cabales intestines dans les milieux scientifiques, mais combien moindres, par la construction même des sciences, de leur objet et de leurs

recherches! La malignité littéraire n'a pas manqué de dénoncer ces cabales, elle a paru heureuse de les constater semblables aux siennes, mais elle n'a guère pu s'en prendre qu'aux médecins, et elle expire au seuil des laboratoires; la vie du savant lui est inconnue et c'est encore pour la science une force de plus. Elle apparaît unitaire, digne, grave, et cette négatrice de la morale est plus morale que la littérature psychologique. Enfin, elle s'est organisé une presse et une critique auxquelles la littérature n'a exactement à opposer que ses revues, au point de vue de la compétence et de la probité. Encore l'action intellectuelle des revues est-elle en partie paralysée par les journaux. L'œuvre néfaste de la presse pseudolittéraire a désorganisé bien des talents, gaspillé les idées morales, et presque totalement ruiné la critique française. »

M. Camille Mauclair ne conclut pas à la « faillite de la littérature », ni même à une abdication, — de ce qu'une certaine littérature ait failli, celle de ces « déclamatoires romanciers qui gémissent d'être enfermés après avoir tiré la porte derrière eux, et qui retournent au confessionnal après avoir prouvé la sécheresse de leur intellectualité, agencé bien des sophismes et étourdi le public de leur verbalisme ».

Son heureuse conclusion appelle l'avènement d'une littérature en harmonie avec l'état actuel de la science, informée de ses progrès et impatiente de ses recherches :

« Nous nous permettrons d'envisager la situation avec d'autres sentiments, en respectant l'intégralité des droits littéraires, en respectant l'entier domaine de l'expression et toutes ses dépendances psychologiques, mais en considérant avec calme, avec sympathie, l'esprit scientifique nouveau; nous désirerons la réfection de la presse et de la critique comme celle des deux principaux instruments de l'idéologie littéraire, et nous tiendrons pour amie la science qui, en face des officiants métaphoriques de « la bonne souffrance », diminue la souffrance sociale; nous la considérerons comme une alliée naturelle des lettres dont elle renouvelle la substance, et qu'elle ne s'est jamais voulues tributaires. Nous sommes à une heure où l'examen des hypothèses scientifiques parle plus à notre esprit et à notre imagination que la lecture des romans, et de cet examen nous tirons autant de réflexions fécondes que nous en tirions jadis de l'étude des métaphysiques considérées comme de merveilleux récits. Il ne s'agit donc plus

d'un antagonisme, mais d'un accord. Nous ne contesterons pas que les lettres puissent encore se révéler admirables, émouvantes et même profondes en « racontant des histoires », et peut-être un homme comme M. Berthelot, aux heures de repos, y prend-il un plaisir plus vrai, plus naturel que nous-mêmes. Mais il s'agit d'une littérature ne se servant du roman à personnages que pour énoncer des idées philosophiques, psychologiques ou sociales, alors nous serions insensés de méconnaître l'immense efficacité du concours de la science, et de ne pas aller à elle franchement, dans notre amour de la connaissance unitaire et antithéologique, de cette connaissance conciliant l'esthétique, la métaphysique et la morale, qui est *le corps simple* visé par l'universelle analyse des intellectuels. »

§

La Revue de Paris (1er août) commence la publication d'une correspondance inédite d'Adolphe Adam. Ce sont des lettres adressées au bibliothécaire du roi Frédéric-Guillaume III de Prusse, Spiker, que l'auteur du *Postillon de Longjumeau* informait amicalement des faits de la vie musicale à Paris. « Délicieusement démodée », avertit la direction de la *Revue*, cette correspondance est aisée. L'esprit n'y manque point et il est léger. Un Berlinois du milieu du siècle dernier a dû le goûter particulièrement, comme une suprême « délicatesse » de Paris. Aujourd'hui, la critique recherchera plutôt, dans ces lettres, les jugements partiaux que la postérité a infirmés. Et l'on prendra même un singulier plaisir à opposer l'une à l'autre des appréciations contradictoires.

Sous la plume d'Adam, les « pédants » ce sont les musicologues assez hardis pour préférer à ses œuvrettes ou aux opéras-comiques d'Auber la musique d'un Hector Berlioz.

« Il n'y a rien de facile comme de faire croire aux sots que l'on fait de grande musique parce qu'on l'accompagne de trombones et de grosse caisse, » — écrit A. Adam. Il oubliait le faible de son illustre ami pour le basson !

Voici un fragment de billet daté de juillet 1837 :

« Dès que ma messe sera gravée, ce qui ne sera pas avant trois ou quatre mois, j'aurai le plaisir de vous l'envoyer : je suis curieux de savoir l'effet que produira chez vous cette singulière orchestration d'un orgue, trois trombones, deux cornets à pistons et des violoncelles et contrebasses, habitués

que vous êtes à d'imposants orchestres dans vos solennités religieuses. Chez nous, qui ne sommes pas gâtés sous ce rapport, l'effet a été excellent.

« Le savant maestro Berlioz ne paraît pas convaincu de la possibilité de produire des effets avec de petits moyens, car il vient de composer une messe funèbre pour les victimes de Juillet, où il a introduit quatre orchestres de trombones et instruments de cuivre : j'aimerais mieux qu'il y eût dans son œuvre une seule phrase de chant, mais c'est une denrée dont il n'use pas et qui était bonne pour les Mozart et des Haydn, mais indigne d'un génie comme le sien. La mélodie ! voilà une belle chose ! Parlez-moi de dix-huit trombones concertant entre eux, voilà le vraie génie ! »

La même année, Adam salue « un petit ouvrage d'un jeune homme nommé Ambroise Thomas ». Il s'agit de *la Double Echelle*. L'auteur « sait fort bien son affaire, instrumente fort élégamment et a d'heureuses idées ». Par contre, Adam n'aime guère la musique d'Hippolyte Monpou, qui venait de faire entendre *Piquillo*, dont le livret était d'Alexandre Dumas et Gérard de Nerval. Ce *Piquillo* est oublié, encore ne serail pas indifférent de recueillir cette boutade :

« Comme vous n'en saurez des nouvelles que par les journaux, vous croirez que cela a eu un grand succès et il n'en est rien ; mais la presse parisienne a une telle impudeur qu'il n'est pas rare de voir les journaux vanter le succès d'une pièce qui est tombée : c'est ce qui est arrivé. Tous les journalistes se tiennent par la main et Alexandre Dumas avait pour collaborateur dans cette pièce un jeune feuilletoniste (Gérard de Nerval !) qui s'est fait louer outre mesure par ses confrères. Cela a amené un peu de monde aux premières représentations, mais on siffle ou l'on bâille, et cela ne peut pas durer longtemps. Que vous dire de la musique ? Il n'y a que dans un pays où Berlioz est parvenu à persuader au public qu'il était musicien, qu'il soit permis de faire entendre de pareilles choses. On appelle cela de la musique romantique : cela veut dire qu'il n'y a ni rythme, ni carrure, ni tonalité, ni instrumentation, ni plan dans les morceaux, ni rien enfin de ce qui constitue l'art. Il faut dire pourtant qu'il y a ce que Berlioz n'a jamais eu, quelques idées mélodiques (!). Mais le plus curieux est que Berlioz a fait un feuilleton dans les *Débats* où il reproche à Monpou tous les défauts qui sont les siens et le loue de la qualité qui lui manque si essentiellement à lui, Berlioz. »

Le 11 décembre 1837, A. Adam rend compte à son correspondant du *Requiem* de Berlioz qu'on venait d'exécuter aux Invalides :

« Nous avons eu une chose curieuse, c'est une messe des morts de Berlioz qu'on venait d'exécuter aux Invalides pour le général Damrémont, tué devant Constantine. Il y avait quatre cents musiciens et on lui avait alloué pour cela vingt-huit mille francs (1). Vous ne pouvez vous figurer rien de pareil à cette musique, qui, outre un orchestre considérable dans les proportions ordinaires, comprenait l'adjonction de vingt trombones, dix trompettes et quatorze timbales. Eh bien ! tout cela n'a pas fait le moindre effet, et pourtant vous allez voir tous les journaux, à bien peu d'exceptions près, proclamer cette messe comme un chef-d'œuvre. Cela vient de ce que Berlioz est lui-même journaliste : il écrit dans le *Journal des Débats*, le plus influent de tous, et tous les journalistes se soutiennent. Il faut dire que s'il est un détestable musicien, en revanche il écrit fort élégamment ; mais vous pensez que les idées d'un pareil homme doivent être fort singulières en musique. Il nie tous les musiciens, excepté Beethoven et Meyerbeer ; et ce qu'il admire chez le premier, ce sont les défauts que nous sommes obligés de reconnaître ; il n'admet pas la mélodie, et ce qu'il admire le plus dans Meyerbeer, c'est un roulement de timbales d'un finale des *Huguenots*. Il admire et ne cherche que les combinaisons bizarres d'instruments ; ainsi, dans sa messe, un des passages qu'il affectionnait est ainsi conçu : c'était deux flûtes tenant une tierce à l'aigu, pendant que les trombones faisaient entendre les notes graves de pédales inusitées sur cet instrument ; et puis rien du tout dans l'intervalle...

« On ne peut imaginer rien de plus niais, si ce n'est ceux qui admirent de telles platitudes. Il paraît que Schlesinger va graver la messe, et, par curiosité, je vous engage à vous la procurer. »

Et, plus tard, à propos du *Perruquier de la Régence*, 3 actes d'Ambroise Thomas, qu'on venait de représenter, remis de la « niaiserie » du *Requiem* de Berlioz, Adam vante le débutant : « un très jeune homme qui s'est placé du premier coup sur la ligne de nos meilleurs compositeurs », et qualifie sa musique : « très remarquable de facture et d'instrumentation ». Sous la plume d'Adam, Berlioz est : « le sieur Berlioz

(1) Démenti par Berlioz, dans ses *Mémoires*.

qui, depuis onze ans, a produit deux ouvertures, deux symphonies et une messe. » A soixante ans de distance, de telles petites phrases ne manquent pas de saveur !

Pour finir, — *coda*, — Adam écrit :

« Malheureusement, en France, la presse musicale est entre les mains de pauvres diables qui ont vainement essayé de produire leur musique et qui, n'ayant pu y parvenir, se sont jetés dans la critique et ne pardonnent pas à ceux qui ont quelques idées musicales dans la tête, et il est à remarquer que chez nous, où l'on aime la mélodie par-dessus tout, les mélodistes sont très maltraités par les journaux. Qu'Auber donne un ouvrage : « Petite musique ! » diront-ils. Mais qu'Onslow fasse quelque chose : « Admirable, savante partition ! » s'écrieront-ils en chœur. Il est vrai que le public ne se laisse pas beaucoup prendre aux attrapes.

« Enfin, au mois d'août, nous allons avoir un opéra de monsieur Berlioz (1). Il sera bien traité de la presse, celui-là, car les loups ne se mangent pas et vous savez qu'il tient le sceptre au feuilleton des *Débats :* c'est de là qu'il lance ses anathèmes contre Auber et moi, qui sommes ses deux bêtes noires. Auber est cependant très bien avec lui en ce moment. C'était son tour de passer après Halévy et il l'a cédé à Berlioz: c'est un coup de maître, car cela ne fera que mieux ressortir son ouvrage, après la chute inévitable du précédent. »

Les opinions d'Adam sont incertaines. Il parle de Niedermayer comme d'un homme de « grand talent ». Trois mois plus tard, le *Stradella* du compositeur ayant été joué, M. Spiker apprendra que « l'instrumentation manque de brillant », que « la mélodie est sans originalité », que c'est la « musique d'un honnête bourgeois qui travaille en conscience », et qu'enfin « le plus grand tort de Niedermayer est de paraître avoir écrit pour nos pères ».

Rien n'a changé, les petites chapelles existent encore, on y prononce les excommunications majeures, les formules d'adoration, et le Temps aura raison des médiocres vanités dont s'amusent les hommes.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Le Péril nègre aux Etats-Unis (*le Matin*, 4 août). — L'élection de Pie VIII racontée par Stendhal (*Journal des Débats*, 22 juillet).

(1) *Benvenuto Cellini.*

— Un marchand de femmes (*le Temps*, 17 août). — « Le melon de Bernardin de Saint-Pierre ». (*l'Intermédiaire*, 30 juillet).

Les Européens d'Amérique n'ont jamais voulu accepter la fiction évangélique de l'égalité des races. Ils sont trop près de la réalité nègre pour qu'on puisse leur faire accroire qu'il n'y a ni blancs ni noirs, qu'il n'y a que des hommes. Les marchands de morale biblique ont été vaincus sur ce point : l'instinct de race a été plus fort que le précepte religieux. Ce sera probablement la gloire des Etats-Unis, dans le futur, d'avoir remis à l'état d'esclavage la peuplade intruse que des humanitaires imbéciles voulurent égaler aux fils des Grecs, des Latins, des Germains et des Celtes. Comment cet événement, qui sauvera la civilisation américaine, s'accomplira-t-il ? On n'en sait rien. Mais il s'accomplira et l'oncle Tom réintégrera sa case. En attendant, il y a un grand malaise dans les Etats du Sud où le Noir a pullulé. Le moment est venu pour le Blanc ou de céder la place, ou de parler et d'agir en maître.

Un article du *Matin* résume ainsi l'état de la « question noire » :

« Cette « question noire » a pour l'avenir de l'Union une importance qui s'est affirmée, il n'y a pas bien longtemps, d'éclatante façon, au moment où l'immense majorité des citoyens américains s'est insurgée contre la « négrophilie » du président Roosevelt, lequel avait prié officiellement à sa table le « Moïse nègre », le protagoniste de la cause noire, Booker Washington. L'irritation d'alors n'est point calmée, au contraire; l'obstination des tendances présidentielles l'exaspère plutôt, et, récemment, la nomination faite par M. Roosevelt d'un fonctionnaire de couleur, le docteur Crum, lui a donné l'occasion de s'accentuer encore.

» Depuis la guerre de Sécession, en effet, le nombre des *coloured men* a doublé ; leurs ambitions politiques ont augmenté en même temps que croissait leur horreur des blancs, horreur que ceux-ci leur rendent d'ailleurs avec usure. Si bien que demain cette haine de races peut amener la guerre civile la plus implacable que mentionnera jamais l'histoire du monde. Les gouvernants le savent et le redoutent; aussi une commission a-t-elle été nommée pour étudier les possibilités d'un transport en masse des nègres à Hawaï et aux Philippines. Des propositions vont certainement être faites à Booker Washington, afin qu'il emploie son énorme influence à décider les noirs en ce sens. Mais on peut douter du succès d'une

telle entreprise, à laquelle la psychologie de l'homme de couleur ne se prête guère.

» En réalité, la guerre de Sécession aboutit à une colossale erreur, bientôt reconnue. « Je crains fort que les nègres ne nous mangent, » soupirait déjà, quelques années après Lincoln, le président Garfield, qui avait pourtant servi parmi les fédéraux abolitionnistes. Les nouveaux citoyens, à peine pourvus de leurs droits, se montrèrent incapables et indignes. L'un d'eux, William-Annibal Thomas, en un volume intitulé *Le Nègre américain*, a sévèrement jugé ses congénères, affirmant que, malgré tous les efforts philanthropiques, le niveau intellectuel et moral est toujours demeuré au plus bas. Les exceptions sont, paraît-il, rarissimes. Un pasteur noir a dit à ce propos : « La race de Cham n'est pas entrée encore dans une phase de développement où elle deviendrait consciente d'une mission et d'une destinée collectives. »

» De cette méprise philosophique qui consiste à attribuer à tous les êtres de forme humaine une psychologie analogue est issu le péril américain actuel, gros de morts et de désastres. Le nègre diffère mentalement du blanc de façon essentielle : il a, de la douleur, de la joie, du mérite et du devoir, des notions absolument particulières. Son cerveau, moins développé, desservi par des nerfs plus volumineux, lui donne une acuité sensorielle extraordinaire. Mais comme les noirs sentent beaucoup, ils réfléchissent peu. Tout entiers à leurs sensations, ils s'y abandonnent avec une espèce de fureur.

» Aussi les blancs du Sud n'ont-ils jamais voulu admettre en fait l'égalité sociale et se sont-ils, depuis l'abolition de l'esclavage, appliqués à laisser béant l'abîme que la condition servile des gens de couleur avait creusé entre ceux-ci et leurs maîtres.

» L'antagonisme est moins vif dans les Etats du Nord qui, ayant guerroyé contre l'esclavagisme, ne peuvent avoir de préjugés trop tenaces à l'égard de leurs ex-protégés.

» Dans le Sud, au contraire, le noir et le blanc sont irréconciliables. Les descendants des conférés sudistes ne pardonneront point aux noirs de s'être fait battre pour eux.

» La devise des blancs — qui peut-être demain s'abrégera en cri de guerre — y est restée et restera : *The whites must rule the land or die*. (Gouverner le pays ou mourir.)

» En réalité, l'on aurait tort de juger sentimentalement de ces choses, car maintes fois la conduite des nègres a justifié de telles sévérités. Un exemple typique est celui de Wilming-

ton, une ville commerçante d'environ vingt-deux mille habitants, dont près de la moitié sont des nègres. Dans un but politique assez obscur, le gouvernement Mac-Kinley s'était arrangé pour y faire triompher les noirs aux élections municipales. M. Henry Lichtfield-West, dans une revue qui s'est souvent occupée de ces questions, *le Forum*, a décrit de curieuse façon les procédés d'administration bizarres dont usèrent les élus de couleur.

» Ils commencèrent par instituer trente-six magistrats nègres ayant le pouvoir d'infliger la prison et l'amende aux délinquants ne relevant pas du jury ; il y eut quarante policemen nègres, nommés par un maire nègre, un conseil municipal entièrement nègre, et toutes les fonctions administratives furent confiées à des nègres. Ceux-ci s'en acquittèrent déplorablement. La police ne fut pas faite ; une nuée de cambrioleurs s'abattit sur la ville pendant la saison d'été. On en arrêta quelques-uns, mais comme ils étaient nègres, le magistrat les acquitta. Quant aux femmes blanches, elles n'osaient plus guère sortir, car dès qu'elles paraissaient dans la rue, elles étaient en butte aux empressements des nègres qui traitaient Wilmington en cité conquise. Cela aurait pu durer longtemps, les habitants étant quasi-terrorisés, si un journaliste de couleur ne s'était avisé de publier un article où il traitait à sa manière de la vertu des blanches. Ce factum eut le don de soulever une de ces indignations auxquelles rien ne résiste. Sans distinction d'opinion ni de profession, tous les blancs se réunirent, mirent à sac le journal où avait paru l'article et engagèrent une bataille désespérée qui ne finit qu'à l'arrivée des troupes régulières. La paix fut rétablie par de nouvelles élections qui rendirent le pouvoir aux blancs...

» Mais que faire ? C'est ce que l'on se demande avec anxiété à Washington. Va-t-on se résoudre à abandonner aux dix millions de nègres une portion du territoire en leur faisant défense de s'installer ailleurs ? On l'a proposé déjà, mais ce ne serait peut-être que retarder le conflit, et d'autre part le patriotisme américain s'insurge à l'idée de cette « étoile noire » déshonorant le drapeau de l'Union. Il ne reste que l'émigration aux colonies, obtenue par la force ou la persuasion, et c'est de ce côté, on l'a vu, que le gouvernement s'oriente. Réussira-t-il ? Arrivera-t-il à son but avant qu'une crise n'éclate ? Il le faut souhaiter pour les destinées du monde civilisé tout entier. »

§

Le *Journal des Débats* a eu l'heureuse idée de demander à Stendhal le tableau de la Rome des papes pendant un conclave. Il s'agit de celui de 1829, d'où sortit, pour un an, Pie VIII, successeur de Léon XII et prédécesseur de Grégoire XVI :

« 6 mars. — Nous avons eu ce matin le spectacle de l'arrivée du dîner des cardinaux ; chaque dîner occasionne une procession, qui traverse Rome au petit pas. D'abord, s'avance la livrée du cardinal, ensuite un brancard porté par deux *facchini* sur lequel est un grand panier décoré des armes du cardinal; ce panier contient le dîner. Deux ou trois voitures de gala terminent la procession... Un évêque procède à la visite des dîners. On ouvre les paniers, on remet les plats un à un dans les mains de l'évêque, dont la visite devrait avoir pour but de prévenir toute correspondance. L'évêque regarde les plats d'un air grave, les flaire quand ils ont bonne mine et les remet à un employé subalterne. Il est clair que chaque dîner pouvait contenir, dans le corps des poulets ou au fond des timbales de légumes, cinq ou six billets...

» 5 mars 1829. — Nous avons assisté à la *sfumata* et aux bruyants éclats de rire qu'elle excite toujours. Voici ce que c'est :

» De la fenêtre la plus voisine de celle qui a été murée dans la façade du palais de Monte-Cavallo... sort un tuyau de poêle long de sept à huit pieds. Ce tuyau joue un grand rôle pendant le conclave.

» Les journaux vous ont appris que, tous les matins, les nobles reclus vont aux voix. Chaque cardinal va déposer... dans un calice...sur l'autel de la chapelle Pauline, une petite lettre cachetée... Chaque soir, on procède à un ballottage entre les candidats qui ont eu des voix le matin... Deux fois par jour, quand les cardinaux chargés du dépouillement du scrutin ont reconnu qu'aucun candidat n'a obtenu les deux tiers des suffrages, on brûle les petits billets et la fumée s'échappe par le tuyau de poêle dont je viens de parler: c'est ce qu'on appelle la *sfumata*.

» A chaque fois, cette sfumata excite le gros rire du peuple assemblé en foule sur la place de Monte-Cavallo, et qui songe au désappointement des ambitions. Chacun se retire en disant : « Allons, nous n'avons point de Pape pour aujourd'hui. »

» 15 mars. — Toujours des processions et des prières pour

la prompte élection du Pape. On commence à murmurer vivement. Les Romains craignent pour leur semaine sainte; si le Pape n'est pas nommé pour le 19 avril, jour de Pâques, il n'y a pas de semaine sainte et adieu les loyers exorbitants. Nos hôtes parlent de la semaine sainte comme d'une récolte, ils prétendent qu'elle s'annonce fort bien cette année.

» 31 mars 1829. — Ce matin il pleuvait par torrents, une véritable pluie des tropiques, lorsqu'un perruquier, à qui nous avions promis quelque argent, est entré, essoufflé et véritablement hors de lui, dans le salon où nous déjeunions : « *Signori non v'e sfumata.* »

»... Pluie de tempête. Nous l'avons bravée... Sur la place de Monte-Cavallo... Au bout de dix minutes, nous étions mouillés comme si l'on nous eût jetés dans le Tibre... Nous tenions à être tout contre la porte du palais, à côté de la fenêtre murée, afin d'entendre la voix du cardinal qui allait proclamer le nom du nouveau Pape. Jamais je n'ai vu une telle foule: une épingle ne fut pas tombée par terre et il pleuvait à verse.

» Peu à peu l'attente, dans une situation si incommode, a mis le peuple en colère et, dans ces circonstances, tout le monde est peuple. C'est en vain que j'essayerai de vous dépeindre les transports de joie et d'impatience qui, en un clin d'œil, nous ont tous agités, lorsqu'une petite pierre s'est détachée de cette fenêtre murée donnant sur le balcon et sur laquelle tous les yeux était fixés. Une acclamation générale nous a assourdis. L'ouverture s'est agrandie rapidement, et, en peu de minutes, la brèche a été assez large pour permettre à un homme de s'avancer sur le balcon.

» Un cardinal s'est présenté ; nous avons cru reconnaître M. le cardinal Albani; mais, effrayé de l'horrible averse qu'il faisait en ce moment, ce cardinal n'a pas osé se hasarder à la pluie, après une si longue réclusion. Après une demi-seconde d'incertitude, il a reculé. Qui pourrait peindre à ce moment la colère du peuple, ses cris de fureur, ses imprécations grossières ? Nos compagnes en ont été réellement effrayées. Ces furieux parlaient de démolir le conclave et d'aller en arracher *leur nouveau Pape*. Cette étrange scène a duré plus d'une demi-heure. A la fin, nos voisins n'avaient plus de voix et étaient hors d'état de crier.

» La pluie a diminué un instant : le cardinal Albani s'est avancé sur le balcon ; cette foule immense a jeté un soupir de

contentement; après quoi, il s'est fait un silence à entendre voler une mouche. »

§

Intérieur d'un marchand de femmes au Maroc, à Fez, d'après le correspondant du *Temps*, M. Raymond Recouly :

« Trois servantes négresses vont et viennent pour nous servir : les pieds nus, la taille serrée dans un pagne, les hanches très saillantes et de gras visages assez laids. Notre hôte me demande si je désire goûter du thé à l'ambre. Il va lui-même chercher l'ambre, soigneusement enveloppé dans un mouchoir, et prépare la boisson. Je prends sans sourciller les trois tasses réglementaires exigées par le cérémonial marocain. Et notre homme de me regarder en riant : ses yeux clignotent sous ses sourcils broussailleux ; il secoue sa tête rusée, au teint bronzé, aux lèvres épaisses, entourée d'un court collier de barbe. Il dit à X... quelques paroles et X... aussi se met à rire en me regardant. — Je demande : « Qu'y a-t-il ? » Le thé à l'ambre possède, paraît-il, de grandes vertus aphrodisiaques.

» Notre hôte est un tantinet paillard. Mais c'est sans doute le métier qui veut ça. Il lui passe tant de femmes par les mains ! La veille, nous dit-il, il a vendu une blanche d'une merveilleuse beauté au prix très haut de deux cents louis. Elle avait été volée dans le Sous.

» Je lui demande si le marché de Fez est copieusement pourvu en ce moment. Mais il fait une grimace de dédain. Au marché public l'on ne vend que les sujets médiocres, de cinquième ordre. Tous les « fins morceaux » sont vendus par des courtiers comme lui, de la main à la main.

» — Tu dois avoir du mal pour maintenir l'ordre parmi toutes ces femmes, lui dit en souriant X... Emploies-tu le bâton .

» — Jamais je ne les bats, répondit-il. Quand je suis mécontent d'une esclave, je la vends. J'avais une jolie mulâtresse que j'aimais beaucoup, mais d'un caractère détestable : elle se battait avec les autres femmes, les mordait et les griffait. Je la vendis pour six cents douros. Mais je l'aimais trop et je ne pouvais me passer d'elle : je l'ai rachetée avec cent douros de perte !

» Le marchand nous parle de Paris, où il est allé une fois pour son commerce. Il y a beaucoup de jolies femmes, et il s'amusait tant, dit-il, à les voir marcher, causer. Mais comme

elles s'habillent drôlement, et elles ont la taille aussi mince ! Il n'aimerait pas que ses femmes aient la taille aussi mince ! Une fois, près du Grand-Hôtel, il était avec des amis, quand une femme lui prit le bras et l'entraîna dans un magnifique café. Elle voulut du chocolat, des gâteaux, beaucoup de choses. Et lui paya toutes ces dépenses, ce qui lui coûta 22 francs !

» — Et elle ne t'entraîna pas plus loin ? lui demande X...

» — Jamais je n'ai été avec les femmes des infidèles, réplique dignement le marchand. Si je le faisais, je sais que Dieu me punirait, m'empêcherait de gagner de l'argent. A Constantinople, j'ai vu des Grecques, les plus belles femmes du monde. Mais je ne suis pas allé, et aussi Dieu m'a fait gagner beaucoup d'argent ! »

§

On a quelquefois contesté « le melon de Bernardin de Saint-Pierre » ; *l'Intermédiaire* l'a retrouvé dans les *Etudes de la Nature*, Etude onzième, Harmonies végétales des plantes avec l'homme :

« Il n'y a pas moins de convenance, dans les formes et les grosseurs des fruits. Il y en a beaucoup qui sont taillés pour la bouche de l'homme, comme les cerises et les prunes ; d'autres pour sa main, comme les poires et les pommes ; d'autres, beaucoup plus gros, comme les melons, sont divisés par côtes, et semblent destinés à être mangés en famille. »

R. DE BURY.

LES THÉATRES

COMÉDIE-FRANÇAISE : *L'Irrésolu*, comédie en quatre actes, de M. Georges Berr (21 juillet). — THÉATRE SARAH-BERNHARDT : *Le Maquignon*, drame en cinq actes et sept tableaux, de MM. Virgile Josz et Louis Dumur (8 août).

Un philosophe a dit que la volonté était en raison inverse de l'intelligence. Avec justesse. Les hommes d'action sont souvent d'une intelligence assez fruste, tandis que les clairvoyants aperçoivent trop de chemins où s'engager pour savoir tôt lequel prendre ; mais c'est là une indécision de qualité supérieure et non point celle de Pierre Fontvannes, le héros de G. Berr. Pierre est irrésolu par faiblesse et nonchalance ; il est cousin germain d'André Tourette et de Claude Michel de Lembail ; à dire le vrai, il unit en lui les qualités

de l'un et de l'autre et ne sait pas davantage se décider au cours de sa vie que se rendre maître de ses sentiments vacillants, confus et passagers. Autant que sur la convenance d'un papier peint aux murs d'un hall, il hésitera s'il doit épouser Jeanne Desclavelles. En réalité, il en aime une autre et aussi sincèrement qu'il peut : Yvonne Flament, veuve à 23 ans d'un bibliophile poussiéreux, petite personne futile, légère, honnête malgré tout, — adorable, et que ses nombreux amis appellent poupée (Ah ! l'exquise poupée qu'est Mlle Piérat, et quel joli rire elle fait sonner, grêle et nerveux, au premier acte!) On devine la suite : nos deux étourneaux ne sont pas heureux. Yvonne, que son mari ne sait pas diriger, se compromet et se ridiculise en compagnie d'un vieux beau. Elle en souffre, Pierre encore plus, mais il ne peut se décider à mettre résolument un terme à cette existence ; il faudra que son oncle et sa tante, deux amusants fossiles délicieusement rendus par Laugier et Fayolle, lui content, d'ailleurs avec conviction, que sa femme le trompe. Il le croira, puis ne le croira plus, puis le croira de nouveau, et courra désespéré chez sa mère qui, bonne déesse — ex machina — arrangera tant bien que mal la situation, mettra le vieux beau à la porte et réconciliera les deux époux après avoir donné à son pauvre petit Pierre des conseils dont, soyons-en sûr, il ne profitera pas.

L'étude de l'irrésolution pourrait être féconde en observations ingénieuses et séduisantes. — Berr n'en a pas tiré tout le parti possible. L'irrésolution de Pierre ne se dégage pas assez d'actes importants, mais trop souvent de menus faits de hasard. Les malentendus entre sa femme et lui sont mal exprimés ; on comprend certes pourquoi ils s'en veulent un peu, mais ce n'est pas la faute de l'auteur, qui est inhabile à l'observation psychologique. Beaucoup de gaieté : les deux ministres nègres convoqués chez Pierre pour une soirée et qui prennent l'oncle et la tante de Pierre pour des clowns français, — le personnage du vieux beau Le Petit Fouchard (Coquelin), organisateur de fêtes mondaines et amant malheureux d'écuyères américaines. De l'esprit, souvent trop banal : « C'est la dixième fois que je perds toutes mes illusions. » Deux personnages froids, inutiles et ennuyeux, Jeanne Desclavelles et Chabreloche, chargés par l'auteur de la délicate mission de faire repoussoir aux irrésolus, ne s'en acquittent pas toujours adroitement. Deux personnages d'un comique facile, des laquais dont l'un est cocu par les soins de l'autre, occupent trop souvent la scène.

Le personnage de l'irrésolu pouvait prêter à la comédie de caractère, mais aussi au vaudeville, et même, étant données les conséquences fâcheuses de sa lâcheté mentale, au mélodrame. Berr n'a pas toujours évité le vaudeville ni le mélodrame. Heureusement le mélodrame ne dure pas longtemps.

Pièce point ennuyeuse, facile, charmante parfois, — inhabile et traitée trop légèrement, — une pièce d'été.

CHARLES DERENNES.

§

MM. Virgile Josz et Louis Dumur viennent de faire représenter au théâtre de Mme Sarah Bernhardt *le Maquignon*, leur premier mélodrame ; et l'on doit dire tout de suite que les deux auteurs de *Rembrandt* n'eurent nullement l'intention de s'en cacher, puisque, sauf pour un demi-personnage, Lesurques, leur pièce n'est que la suite naturelle du légendaire *Courrier de Lyon*.

A ce sujet, qu'il me soit permis d'exprimer d'abord mon opinion sur ce genre de spectacles.

Bien qu'il ne constitue évidemment pas, dans l'état actuel, où des faiseurs ou plutôt des « toucheurs de droits dramatiques » l'ont réduit, une forme élevée d'art, je crois que s'il ne représente pas cette forme d'art élevée, il représente du moins une forme de vie encore traditionnelle et vieux jeu, mais une forme de vie tout de même, accessible à tous.

L'opérette ou le vaudeville, qui ne représentent pas davantage de forme d'art, ne représentent, en revanche, nulle forme de vie, et c'est leur infériorité flagrante,... ce qui les tuera. Genres qu'imposa la mode durant un certain temps, répondant à certains goûts du public d'alors, comme autrefois les mystères, les soties, les farces, mais dénués à présent de toute raison d'être, à peu près de même que les chapeaux haute-forme, qui ornent encore, on se demande pourquoi, les chefs de nos contemporains, ils sont appelés à disparaître avec ces chapeaux, dès que de nouvelles générations auront découvert un autre mode de coiffure.

Toute tentative de rénovation et d'amélioration de l'opérette et du vaudeville semble donc oiseuse et sans fondement, puisque ce n'est que leur suppression qu'on attend, et que jusque-là ils demeureront des genres strictement limités, ne pouvant plus sortir de leurs limites !... Tels les jeux de billard, de rams et de manille, auxquels des volontés arbitraires imposèrent une fois pour toutes un règlement.

Mais cette tentative deviendra au contraire raisonnable et fondée si elle entend rénover et améliorer le mélodrame, le sortir peu à peu de son ornière de traditions et de conventions, et le rapprocher progressivement de ce qu'en prétendit faire son inventeur, celui qui sut y mêler le vrai rire et les vraies larmes de la vie, l'immortel William Shakespeare, simplement.

Au cours du XIXe siècle, il est sûr que le père Dumas d'abord, puis Victor Hugo tentèrent, avec grande réussite parfois, cette mémorable entreprise de ramener le mélodrame à ses sources et à ses origines. Dans plusieurs de ses pièces en vers, et dans ses étonnants *Misérables*, théâtre ou roman, on sent chez le dernier l'obsédante préoccupation de trouver une formule d'art définitivement populaire, et de faire la réconciliation du public et des poètes sans passer par les intermédiaires obligés.

Dans le meilleur acte de leur *Maquignon*, le deuxième, MM. Virgile Josz et Louis Dumur se sont rapprochés justement de la conception hugotique ; et leur héros Choppard dit l'aimable, plus du tout Choppard et fort aimable, est presque devenu, par sa façon de s'élever du terre à terre du fait divers jusqu'à des sentiments plus généraux et humains, le propre frère de Jean Valjean.

Ce Choppard est d'ailleurs l'attrait particulier, la curiosité spéciale,... et aussi... il me faut l'avouer,... comment dirai-je?... un peu le point critiquable de ce drame, d'autre part si bien agencé et réussi.

Bien qu'historiquement il ait été décapité en même temps que Courriol (tous les acteurs de cette affaire sinistre intitulée *Courrier de Lyon* ayant payé, sauf le sosie de Lesurques, Dubosc, leur dette à la société), les deux auteurs ont imaginé, pour le besoin de leur cause, que, frappé d'une anodine attaque d'apoplexie au pied même de l'échafaud, l'ancien maquignon échappe au couperet de la guillotine, et que la simple vue de celle-ci le dirige, touché de la grâce, vers un nouveau chemin de Damas de repentir et de regret !

Or, la question se pose immédiatement.

Va-t-il persister en ce nouveau chemin de Damas, ainsi que saint Paul jadis?... Et après les paroles d'humanité et de pitié si belles et si hautes de la fin du deuxième acte, continuera-t-il à se montrer le digne successeur de Jean Valjean ?

Hélas ! Il n'en est rien ! Il tourne court tout de suite, et abandonne Valjean pour rejoindre Vidocq, avec une mentalité

de chien de chasse-né, stupéfait d'avoir été loup! Il ne sort d'une bande que pour rentrer dans une autre, ne délaisse la haute pègre que pour la sûreté! Et comme dans les fameuses pièces de M. Oscar Méténier, il a tout le temps l'air persuadé qu'il n'y a plus au monde qu'une seule institution à sauvegarder, dont tous les honnêtes gens doivent se faire gratuitement et bénévolement les auxiliaires,... la police!

En devenant ainsi trop *mouton* inconscient, il me semble,... sans doute me trompé-je au reste,... que le héros de MM. Virgile Josz et Dumur se diminue un peu à nos yeux; qu'à jouer ce rôle toujours assez équivoque d'*indicateur*, il n'attire pas, comme ceux-ci l'eussent désiré, toutes nos sympathies; qu'il est plutôt, par exemple, un lâcheur qu'un repenti; et que si certains forçats libérés jouent parfois le rôle singulier que lui ont assigné les auteurs, ils évitent en tout cas comme la peste de s'en glorifier.

Il existe, quoi que prétendent ceux-ci, un homme professionnel chez les assassins comme chez les médecins,... c'est d'ailleurs peut-être le même;... et les casseroles qui y faillirent ne poussent pas l'aberration jusqu'à aller ainsi le crier sur les toits!... Sans cela, elles savent très bien à quoi elles s'exposent; et MM. Josz et Dumur l'ont si bien senti qu'ils ont cru que Choppard méritait pour sa dénonciation un bon coup de poignard,... le châtiment!

Au fond, ce que je veux dire, tout en ne contestant pas les grandes qualités de ce mélodrame très amusant, très mouvementé, et extraordinairement vif, ramassé et alerte, du *Maquignon*, et ce genre de pièces est parfois fort difficile à réussir puisque les faiseurs ordinaires, M. Decourcelle le sait bien, doivent s'y faire aider par des poètes!... c'est qu'il ne nous rendit peut-être pas assez sympathique un personnage principal, et qu'à partir du troisième acte, entre autres, celui-ci s'y livre trop à une foule de trahisons, mascarades et perfidies que n'excusent qu'insuffisamment sa honte d'avoir autrefois aidé dans leur travail des assassins, et même son courage avéré.

Etait-ce Dubosc qu'il eût fallu noircir davantage pour blanchir définitivement Choppard?...

Je ne sais, et ne suis pas assez expert en la matière pour en juger!

Mais ce que je puis déclarer, c'est qu'à partir du troisième acte Choppard, si bien parti, si vivant et si humain jusque-là,

n'excite pas beaucoup plus notre intérêt qu'un policier quelconque qui opérerait une filature et la réussirait.

Pourquoi les deux auteurs négligèrent-ils la grande scène entre Dubosc et lui, où le bandit redevenu honnête homme, avec ses seules forces, non appuyé par la police, et le bandit resté bandit avec ses seules forces également, fussent venus expliquer pourquoi il faut que l'un cède à l'autre, et que le second supprime le premier ?

Si je me permets, avec les très remarquables hommes des théâtre que sont les dramaturges de *Rembrandt*, de *la Motte de Terre* et de ce *Maquignon*, une critique aussi prolongée, c'est pour leur montrer par ma franchise l'estime en laquelle je les tiens, et attirer leur attention sur une chose qui me paraît d'autant plus évidente que j'y réfléchis davantage!... Je puis, je le leur répète, au reste, parfaitement me tromper ; et en ce cas je serais très heureux d'une réfutation.

Quoi qu'il en soit de la sympathie qu'emporte avec lui Choppard à partir du troisième acte, il convient d'ajouter que ce troisième acte est encore d'un grouillement, d'une ingéniosité, et d'une façon alerte et sûre des plus amusantes.

Le deux est supérieur, je l'ai dit. Et, traité de cette façon, le mélodrame deviendrait vite un spectacle de vie et d'art au premier chef.

Le un pose bien la situation, il est très clair et net.

Et dans les quatre tableaux finaux, il est celui du guet-apens où éclate soudain le leit-motive, la marseillaise du chef-d'œuvre des mélodrames d'antan : « Viens ici, Fouinard ! »

M. Richard, que je ne connaissais pas, a été extrêmement remarquable et impressionnant dans Choppard, autour duquel il s'est efforcé d'attirer, par l'émotion communicative de son jeu, toute la sympathie indispensable au personnage. Grâce surtout à lui parmi les interprètes, le succès de l'œuvre pourrait bien se prolonger longtemps.

Et je ne serais même pas étonné, au reste, de voir des théâtres nous offrir bientôt les deux soirées consécutives du *Courrier de Lyon* et du *Maquignon*, comme jadis au boulevard du Crime on donnait les *Mousquetaires* et leur suite, ou plus récemment avec une autre musique, à Bayreuth, la Tétralogie.

MAURICE BAUBOURG.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Laissant la masse de mes compatriotes en vacances se ruer vers les plages, les villes d'eaux, les montagnes et les villégiatures conventionnelles, recommandées par les agences Cook et les Bædeker, je suis allé me recueillir et me refaire dans ces belles contrées de la Flandre Occidentale, dont je vous parlai déjà, à l'écart des exodes et des migrations de touristes. J'y fus dès la fin de juin, c'est-à-dire par des journées superbes, peut-être les plus belles de cet été! Que d'impressions! Dans notre pays, juin est le mois par excellence des floraisons et des oiseaux chanteurs. A deux heures de la nuit, aux toutes premières lueurs du jour, la grive exhale sa romance fervente comme une prière, le merle joint ensuite sa voix à la sienne; puis ce sont le loriot, le coucou, le rouge-gorge, le pinson; et c'est bientôt un tutti de tous les musiciens bocagers, une symphonie pastorale à laquelle n'atteint pas celle composée par Beethoven. Nous dormions fenêtres ouvertes et nous avions pris l'habitude de nous réveiller vers l'heure où commençait cette aubade, quitte à nous rendormir après, bercés au smorzando de ce concert inoubliable. C'était aussi l'époque de la fenaison, toute la campagne était saturée de ce parfum subtil entre tous. Et les belles équipes de faneurs! Je me rappelle une famille entière, filles et garçons, une douzaine de frères et sœurs, âgés de trente à seize ans, se rendant à leur décorative besogne, le rateau sur l'épaule, en chantant eux aussi, à gorge déployée. Ailleurs on faisait la cueillette des fleurs de sureaux et de tilleul, luttant de fragrances avec les foins. Une fois de plus j'ai constaté la beauté et la vigueur, le caractère plastique, la physionomie pleine de style et de caractère de ce peuple flamand, bien entendu là où les industries malsaines ne l'étiolent et ne le rabougrissent pas, c'est-à-dire loin des villes, dans les campagnes de Thourout et de Bruges, voisines de la mer du Nord. J'ai pris plaisir à entendre parler ce dialecte west-flamand si doux, si musical, auquel les gens de là-bas prêtent des flexions souverainement sympathiques, et je me suis réjoui en ma race et en mon pays. En causant avec les paysans je me rappelais — et mon cœur se crispait à ce souvenir — la parole d'une élégante et intelligente dame qui me déclarait avec une moue de dégoût : « La langue Flamande, c'est si laid! » Sottise plutôt, il me plaît de le croire, que blasphème. Affaire de mode, de préjugé et d'éducation. Et combien encore, parmi nos bourgeois, se trouvent dans le cas de cette d'ailleurs

très charmante personne qui ne se doutait peut-être pas de l'énormité de ce qu'elle venait de dire. Moi, j'en fus tellement stupéfait que je ne trouvai rien à lui répondre. « Hélas! pensai-je plus tard, il n'est pas de pays qui ne soit fier de sa langue natale. C'est chez nous seulement que l'on dénigre et que l'on feint d'abominer le parler du terroir. Renan, écrivain français s'il en fut, parle avec religion, dans ses *Souvenirs d'enfance*, de son dialecte breton; Zola et Daudet, deux méridionaux, écrivains français aussi, ne renièrent point le provençal; Léon Cladel célébra, en plus d'une page d'un français admirable, la langue harmonieuse de son Quercy!... Pourquoi, chez nous, cette haine, ce mépris pour la véritable langue de notre peuple! Quelle aberration! Quel vertige d'apostasie et de bâtardise!. »

Et surtout qu'il ne s'agit pas d'un patois, mais d'une langue très riche et très vivante, d'une langue qui eut sa littérature, ses très grands poètes (pour ne citer que Vondel dans le passé et Guido Gezelle parmi les modernes) et dont la vitalité artistique se manifeste en ce moment par une pléïade de jeunes écrivains du plus original talent.

Là bas, en Flandre, je songeai surtout à l'interprète par excellence de ce robuste et copieux terroir : M. Styn Streuvels, un « jeune » qui est en train de se créer un renom universel et dont les œuvres paraîtront bientôt en une traduction française. A peine âgé de trente-cinq ans, M. Styn Streuvels, dont le véritable nom est Frank Lateur, habite toujours son village natal d'Avelghem, situé presque à égale distance de Renaix, de Courtrai et d'Audenaerde, où, malgré des succès littéraires accompagnés de réels profits, le brave et modeste garçon continue à exercer le métier de boulanger qui fut aussi celui de votre poète Jean Reboul. Hâtons-nous de constater que Styn Streuvels pétrit une pâte littéraire autrement savoureuse et fortifiante que celle de l'élégiaque rimeur de *l'Ange et l'Enfant!*

La mère de notre conteur était la sœur de l'excellent prêtre et admirable poète flamand que je citais plus haut, feu Guido Gezelle, qui mourut presque méconnu et à qui nos voisins de Hollande furent les premiers, avec quelques rares lettrés d'ici, à rendre justice. M. Styn Streuvels, qui semble avoir hérité du tempérament et des dons poétiques de son oncle, aura rencontré le succès et la notoriété presque dès ses débuts. L'œuvre du jeune conteur comporte jusqu'à ce jour une demi-douzaine de volumes dont cinq recueils de nouvelles et un roman. Dans ces proses, M. Streuvels nous apparaît comme

un réaliste, mais un réaliste ému, fervent et parfois passionné qui se rapproche bien plus des *véristes* italiens, par exemple du Giovanni Verga de *Vita dei campi*, que des naturalistes français du groupe d'Emile Zola. Sous ce rapport, M. Styn Streuvels diffère essentiellement de M. Cyriel Buysse, un autre des nouveaux romanciers flamands les plus en vue, qui s'apparente plutôt au maître de Médan par son observation féroce, noire, pessimiste. Toutefois, si M. Styn Streuvels rappelle les *véristes* italiens par la sympathie qu'il témoigne à ses personnages, il possède des dons qui manquent généralement aux artistes du Midi et qui sont l'apanage de nos littérateurs du Nord : la rêverie parfois béate et puérile mais adorable tout de même, l'intimisme, le mystère, le sens de ce que certaines vies encloses et précaires dégagent de charme secret et occulte, de caresse, de mélancolie, de sourire et de navrance résignée. *Langs de Wegen*, son roman, nous narrera la simple histoire d'un inculte et candide valet de ferme, bonne pâte, véritable bête à bon Dieu, qu'un héritage rappelle brusquement de chez les maîtres qui l'exploitaient bien un peu, mais qui le traitaient assez chrétiennement, en somme, dans sa paroisse d'origine. Etabli pour son compte, fermier à son tour, marié, père d'enfants dénaturés qui le rançonnent et le maltraitent, après mille tribulations et vicissitudes il revient demander un coin pour vivoter ses derniers jours et crever en repos dans la ferme où il servait autrefois. Ce ne sont pas les péripéties violentes que nous préférons dans ce roman, d'ailleurs il n'y en a presque pas — mais bien les épisodes de demi-teinte, les simples et rustiques besognes ou les quotidiennes et moyennes misères racontées, en une sourdine attendrie et apitoyée, avec cette sérénité et cette patience qui caractérisent nos ouvriers de la glèbe vaquant à leurs périodiques labeurs. Dans *Dagen*, un de ses plus beaux recueils de contes, Streuvels nous confiera, en quelques pages prenantes, l'aubaine d'un va-nu-pieds, d'un misérable portefaix se morfondant aux abords d'une gare de la ville, et qui, accompagnant d'aventure un marchand de sable dans sa tournée de village en village, éprouve non seulement le délice de se caler le derrière dans le sable douillet de la charrette à chiens, mais finit, au cours de la route, par mettre le grappin sur une paire de sabots neufs dans lesquels il introduira désormais ses pauvres petons déchirés et endoloris. Dans le même volume, Streuvels nous fera assister aux effusions d'une jeune mère auprès de ses petiots, en attendant le retour du

brave laboureur, son époux, dont elle va célébrer la fête patronale. Rien de plus frais, et d'à la fois plus sensuel que ces pages grassouillettes et potelées. Streuvels excellera aussi dans la peinture des déduits et des frasques des jeunes villageois, allumés par les libations, se livrant à des chevauchées de casse-cou en l'honneur de leurs belles et finissant, coqs d'abord amis, par se disputer quelque poule plus affriolante et plus coquette que les autres.

Je ne sache pas qu'on ait décrit à la fois avec tant de complaisance, et je dirai presque de connivence, l'école buissonnière et les fugues d'une volée de précoces maraudeurs, les exploits de dénicheurs d'oiseaux et de tueurs de grenouilles. Quelle émotion dans cette première communion d'une fillette, enfant de pauvres journaliers, qui entrera déjà au lendemain de la fête angélique au service d'un fermier bourru et paillard, mais, hélas! le patron de qui dépendent les parents de la petite; alors il faut bien... Streuvels n'insiste, ne récrimine pas, mais ce qu'il nous suggère dégage toute l'intensité et l'angoisse d'un attentat sournois. Le plus souvent, il s'entend à rajeunir, à passionner, à vivifier les riens et les menuailles de la vie des infimes. Lisez encore ce dimanche d'un gamin, amateur de pigeons, passé entièrement dans le colombier d'un galopin de son âge, le nez sur les couvées, dans la tiédeur de la plume, du duvet et de la fiente; ou initiez-vous avec ce conteur cordial et en quelque sorte *tonique*, aux ruses auxquelles se livre un autre petit rustre pour arriver à l'objet de ses convoitises : un grossier rossignol en pierre, propriété d'un autre vacher qui en joue, après l'avoir rempli d'eau, comme d'un sifflet (1).

Autant de petits chefs-d'œuvre, des études plutôt que des contes proprement dits, où la fantaisie intervient surtout dans le choix et l'agencement des notations, dans la jolie trouvaille de la tournure verbale adéquate à la vivace et friande impression, et où le travail de composition ne paraît guère. Rien de réussi par exemple comme dans *Een Speldag*, la description et aussi l'histoire des aventures de la culotte rapiécée dans laquelle un petiot dissimule, au saut du lit, ses jambes vagabondes et grimpeuses.

J'aime moins Styn Streuvels lorsqu'il grossit son émotion

(1) Dans *Dagen : Naar Buiten, Sint Jan, Verovering*, etc. Dans *Doodendans : Een Speeldag, In de Weide*. Dans *Lenteleven : Zondags, Lente*, etc., etc.

et vise trop ouvertement au pathétisme ou au fantastique. Son art, essentiellement sain et tangible, ne s'accommode guère des effets de terreur macabre. Ainsi les deux *Doodendans* qui fournissent son titre à l'un des meilleurs recueils du jeune maître ne nous épouvantent pas plus que les diableries falotes d'un Jérôme Bosch. En revanche, lorsqu'il ne force pas la note et qu'il permet à sa sensibilité naturelle de s'épancher à l'aise, il arrive à nous émouvoir profondément, par exemple lorsqu'il nous conte tout simplement la mort d'un de ses oiseleurs, le plus joli de la bande, dégringolant du faîte d'un peuplier au moment de ravir un nid de pies, ou bien l'agonie d'un ouvrier agricole, usé par l'âge et le travail, tombant sur la glèbe et ne s'alitant que pour mourir.

Mais parmi ces contes celui que je suis tenté de placer au-dessus de tous les autres est intitulé *De Oogst* (la Moisson) et fait partie du recueil *Zonnetij*. Streuvels y raconte, depuis leur départ jusqu'à leur retour, la migration annuelle des Flamands qui vont, par légions, faire la moisson en France, jusque dans la Beauce et au delà de la Loire. J. K. Huysmans, dans *En rade*, avait déjà parlé épisodiquement, de ces braves aoûterons, mais en quels termes secs, en quelle description exacte, photographique, sur quel ton de supériorité et de protection. Ici, au contraire, vibre la sainte, la fraternelle et consanguine sympathie d'un paysan-artiste, d'un Flamand qui célèbre les siens, ses courageux et endurants *pays*. Quelle vie communicative, quelle fugue et quelle allégresse gymnique traversée de touchante nostalgie ! Quel lyrisme et pourtant quelle fermeté, quelle plasticité dans l'évocation. La campagne prolongée que les « sapeurs » ou « piqueteurs » flamands mènent, de ferme en ferme, sous les rayons d'un soleil de plus en plus implacable, contre des lieues et des lieues carrées de céréales, contre des infinis de blés mûrs, nous est racontée d'une plume magistrale et la formidable « danse du soleil », la bataille suprême que les faucheurs demi-nus livrent victorieusement aux guérets hérissant leurs innombrables lances d'or, dégage un frisson épique et farouche auquel la mort du plus jeune de ces moissonneurs héroïques, le petit Rik Busschaert, frappé d'insolation, mêle une indicible et pathétique lancinance.

A la suite de Streuvels, incontestablement le plus génial tempérament de romancier que les lettres flamandes aient eu depuis Henri Conscience, débutent d'autres conteurs de talent tels que MM. Isidore Teirlinck et Lode Balkelmans. Si

le premier de ces nouveaux venus se rapproche assez par la manière du jeune maître d'Avelghem, le second, un Anversois, apporte une note différente, plus âpre et plus rude. En une langue ferme jusqu'à la brutalité et un peu à l'emporte-pièce, pour ainsi dire impressionniste, en quelques traits âpres et ressentis. M. Lode Baekelmans fixe une silhouette d'accent et d'expression inoubliables : tel gamin adossé au coin de la ruelle, une jambe repliée vers les fesses, à la façon du héron ; tel autre lutinant un chien et paresseusement allongé sur la bordure d'un trottoir.

Son livre *Uit Grauve Nevels*, de loin le plus curieux qu'il produisît jusqu'à présent, représente une succession de scènes ou croquis de rues, de quais et de bouges de la grande ville maritime. M. Lode Baekelmans s'y complaît, dirait-on, dans de rogues et haletantes prises sur le vif de la férocité populaire : c'est une hécatombe de rats étranglés ou éventrés par un chien sous les yeux complaisants et égrillards de son maître et des autres félins ouvriers d'entrepôt ; ou dans un paysage crépusculaire, dans un décor de marine, la noyade d'un chien que consomment de précoces rôdeurs polissonnant sur la berge du fleuve, avec l'aide de gabarriers, gent ordinairement placide, mais affriolée par la contagion tortionnaire; ou encore les représailles cannibalesques auxquelles se livre un colombophile sur le chat décimeur de son pigeonnier. Ou bien l'âpre conteur nous introduit dans un fond d'estaminet hanté par des débardeurs sans travail qui écoutent, en chiquant et en pipant, l'un des leurs en train de narrer des fantasmagories à dormir debout. Ce sont, en une gamme triste, mais moins cruelle, des matelots débonnaires pâmés à même la chair des gouges, s'abrutissant avec délices dans les musicos du port, ou des marins déserteurs trôlant, inquiets et ahuris comme des chiens perdus, sans le sou, en quête d'un nouvel embaucheur, mais se faisant ramasser bénévolement par les sbires du commissaire maritime. La plus saisissante de ces eaux-fortes écrites, où le musclé Flamand d'Anvers se mâtine d'un Espagnol, parent des Goya et des Ribeira, s'intitule *Rond het Slechten*. Avec une truculence et un fumet véritablement *sui generis*, M. Baekelmans nous décrit la kermesse d'adieu organisée par les pouilleux d'une sordide impasse, à la veille d'en être délogés pour cause de salubrité publique.

Le dernier fascicule de la revue *Onze Kunst* contient de magnifiques gravures de P. Dupont et des reproductions de dessins peu connus de Rubens. Le texte, dû à MM. Jan Veth

et Max Rooses, commente de la façon la plus instructive ces planches pouvant rivaliser avec les plus vantées du *Studio*.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ALLEMANDES

Richard Muther : *Lucas Cranach* (*Die Kunst*, vol. I.), Berlin, J. Bard, M. 1,25. — C. Gurlitt : *Die Lutherstadt Wittenberg* (*Die Kunst*, vol. II.), Berlin, ib. id. M. 1,25. — Rudolf Klein : *Aubrey Beardsley* (*Die Kunst*, vol. V), Berlin, ib. id. M. 1,25. — Albert Zacher : *Venedig als Kunststætte* (*Die Kunst*, vol. VI), Berlin, ib. id. M. 1,25. — Jul. Meier-Graefe : *Edouard Manet und sein Kreis* (*Die Kunst*, vol. VII). Berlin, ib. id. M. 1,25. — Richard Muther : Die Renaissance der Antike (*Die Kunst*, vol. VIII), Berlin, ib. id. M. 1,25. — Richard Muther : *Leonardo da Vinci* (*Die Kunst*, vol. IX), Berlin, ib. id. M. 1,25. — Rainer Maria Rilke : *Auguste Rodin* (*Die Kunst*, vol. X), Berlin, ib. id. M. 1,25. — Julius Meier-Graefe : *Der Moderne Impressionismus* (*Die Kunst*, vol. XI), Berlin ib. id. M. 1,25. — Emil Heiflut : *Die Impressionisten*, Berlin, Bruno Cassirer, M. 3,50. — Fritz von Ostini : *F. von Uhde* (*Künster-Monographien*, n° 61), Leipzig, Velhagen u. Klasing, M. 4. — Otto von Schleinitz : *Walter Crane* (*Künstler-Monographien*, n° 62) Leipzig, ib. id. M. 4. — Arthur Mœller-Bruck : *Die Moderne Litteratur*, Berlin, Schuster u. Loeffler, M. 7. — Arthur Mœller-Bruck : *Das Variete*, Berlin, Julius Bard, M. 7.

La nouvelle collection de monographies artistiques que publie, avec le concours de M. Richard Muther, l'éditeur J. Bard, de Berlin, mérite d'attirer l'attention à tous les points de vue. Sous le titre général de **Die Kunst**, on a réuni une série de petits volumes, munis d'un cartonnage bleuté très original. Le format est celui des guides. Les illustrations sont nombreuses et très soignées. Mais c'est surtout par la modicité de son prix que cette collection se distingue de toutes les entreprises similaires. Jusqu'à présent une douzaine de volumes ont paru, embrassant les sujets les plus variés. Des études consacrées à des artistes anciens côtoient des descriptions de villes qui sont de simples guides d'art. D'autres fascicules abordent la période contemporaine et présentent, au public allemand, des courants qui lui sont encore peu familiers. Ceci doit nous intéresser tout particulièrement. Si, pour juger les classiques, il suffisait de s'appuyer sur les opinions courantes en matière d'art, il n'en est pas de même lorsqu'il s'agit d'imposer des novateurs. Alors, pour gagner le lecteur, le ton se hausse jusqu'à la polémique, ce ne sont plus des éloges qu'il faut, mais des arguments. Et, certes, il n'était pas facile de faire voisiner Toulouse-Lautrec avec Léonard de Vinci, Beardsley avec Cranach!

On a cité, à propos de cette publication, le mot de l'historien Hermann Grimm à ses élèves : « Messieurs, cela ne fait jamais de mal à un savant allemand de bien écrire ». Et, de fait, on vit rarement entreprise qui s'affirmât avec un pareil esprit d'indépendance, allié à un si extraordinaire souci d'art! Qu'est devenue la légendaire pédanterie germanique! Les auteurs de ces monographies ont un style léger de causeries familière, ils n'alourdissent point leur texte d'inutiles références, je leur reprocherai même d'avoir un peu trop négligé d'indiquer leur documentation. A peine s'ils mentionnent, en appendice, les principales œuvres des peintres dont ils nous entretiennent. Quoi qu'il en soit, une pareille réaction contre les habitudes allemandes était nécessaire et M. Richard Muther était tout désigné pour y présider. En effet, cet érudit critique d'art fut un des premiers à s'apercevoir, en Allemagne, que l'on pouvait parler d'œuvres artistiques, avec compétence et précision, sans ennuyer ses lecteurs. Si son extraordinaire faculté de travail, qui se manifeste par une production incessante, l'entraîne parfois à accepter, sans contrôle, des opinions de détail qu'il conviendrait de vérifier, il sait cependant mieux que personne présenter des vues d'ensemble, fixer le caractère général d'une époque.

Il l'a montré dès le premier volume de la série dont il est parlé ici : une étude consacrée à Lucas Cranach qu'il a tenu à signer lui-même. Quoi d'étonnant si une collection de monographies allemandes s'inaugure avec un peintre allemand! Mais ce peintre allemand, au lieu de l'exalter au-dessus de tous les autres, M. Muther le maltraite de la plus belle façon. Certes, Cranach était le peintre le plus allemand de son époque, mais, de cette époque, il incarnait toute la brutalité et tout le mauvais goût. Alors que tous les artistes de la Renaissance allemande s'étaient tournés vers l'Italie, l'humble artisan de Wittemberg était resté attaché à sa glèbe de Thuringe. Il fut bourgmestre de sa petite ville, posséda une imprimerie. « Mais cela ne lui suffit pas. Il fut pharmacien. Il vendit du sucre, débita du vin. Son art est l'image de l'esprit de la petite ville, épais et froidement industrieux, aux allures pastorales et dignes. » Il était bien l'artiste de cette Réforme allemande, née de la jalousie mesquine des petites gens. « On chercherait vainement quelque beauté dans l'œuvre de Cranach, » dit plus loin M. Muther. Mais il ne nie pas le caractère d'intimité, le profond sentiment de douceur allemande que l'on trouve malgré tout dans les productions de ce rustre.

Comme pour racheter les affirmations un peu hardies de M. Muther, le second volume de *Die Kunst* nous introduit encore une fois dans Wittemberg « la ville de Luther ». M. Cornelius Gurlitt décrit d'une façon charmante les monuments de cette cité morte, où s'élabora un des plus grands bouleversements de la pensée humaine. C'est, en raccourci, un véritable tableau de la vie allemande à la fin du moyen âge, avec ses conditions économiques et sa mentalité particulière. Dans un des volumes suivants, Venise sert de thème aux causeries de M. Zacher, l'érudit correspondant de la *Gazette de Francfort*. Ce n'est pas encore la Venise de Barrès ou de Jean Lorrain, mais il y a du moins un effort vers une conception qui ne serait pas purement d'ordre pédagogique. On se souvient parfois du style fruste et ramassé du Stendhal des *Promenades dans Rome*. L'Italie semble d'ailleurs avoir séduit particulièrement la verve des critiques d'art allemands. Dans deux autres volumes, M. R. Muther reprend la parole, pour nous entretenir d'abord de la renaissance du monde antique en Italie et ensuite de Léonard de Vinci. Il a assez oublié son Burkhardt pour pouvoir nous montrer, en quelques aperçus très simples, comment le paganisme qui n'avait jamais été mort complètement, avait su revivre dans quelques artistes admirables, soucieux de la forme uniquement, jusqu'à ce qu'un moine maudit, Savonarole, vin jeter l'épouvante dans leur âme. Mais encore une fois le génie universel d'un Léonard devait ramener en triomphe les dieux de la Grèce.

Je ne puis mentionner ici en détail tous les volumes de la collection Bard, mais je compte bien y revenir souvent, à mesure qu'il s'en publiera de nouveaux. Je note, en passant, l'intérêt que j'ai pris au *Beardsley* de M. R. Klein, surtout à cause de quelques illustrations qui ne se trouvent pas dans les Albums publiés par John Lane ; et j'en viens pour finir aux deux volumes que M. Meier-Graefe consacre aux impressionnistes français. Le premier est limité aux initiateurs de l'école, à Manet et à son cercle — Degas, Manet, Césanne, Renoir — le second, avec une coupe un peu bizarre, traite des néo-impressionnistes, des impressionnistes du Japon, de Toulouse-Lautrec et de Gauguin. Il est toujours difficile, surtout lorsque l'on est étranger, de juger, avec la perspective nécessaire, des courants artistiques et littéraires qui n'ont pas encore atteint leur terme. Les vues d'ensemble sont presque impossibles et c'est par son goût personnel qu'il faut surtout

se laisser guider. Ainsi M. Meier-Graefe, des néo-impressionnistes, ne connaît pour ainsi dire que Van Rysselberghe, c'est du moins le seul qu'il juge digne de la reproduction et il ne vient à notre cher Toulouse qu'après une inutile dissertation sur l'art japonais. Mais ne chicanons pas inutilement. Si les théories de M. Meier-Graefe sont parfois très hasardées, si, pour rendre ses démonstrations plus claires, il lui arrive de recourir à des filiations plutôt douteuses (*Manet*, page 62), il n'en est pas moins vrai qu'un grand courage était nécessaire pour présenter à l'Allemagne des œuvres aussi révolutionnaires, à côté des chefs-d'œuvre incontestés de l'art classique.

Comme pour complèter et éclaircir en quelque sorte les deux volumes dont je viens de parler, M. Emile Heilbut vient de publier une forte brochure consacrée au même sujet. **Die Impressionisten** sont un extrait de cette belle revue *Kunst und Künstler* que M. Heilbut (sous le pseudonyme de Hermann Helferich) dirige avec tant d'autorité. Une trentaine de gravures hors texte peuvent donner à un étranger une idée suffisante de ce que l'art impressionniste a produit de meilleur. Le groupe a été présenté ce printemps à Vienne dans une exposition restreinte. L'étude de M. Heilbut en est, si l'on veut, le commentaire. C'est une synthèse remarquable de ce mouvement artistique que quelques personnes de goût essayent d'imposer depuis quelques années à l'Allemagne.

A côté de la sériè *Die Kunst*, il convient de mentionner la collection des **Künstler Monographien** publiées sous la direction de M. A. Knackfuss qui paraît depuis dix ans chez les éditeurs Velhagen et Klasing. Ce sont des articles de magazines, dans le genre anglais, réunis plus tard en albums. Les reproductions sont excessivement soignées, mais le texte est trop souvent écrit en vue d'un public plus soucieux de lecture de famille que de goût artistique. Les derniers fascicules parus l'année dernière sont consacrés à *F. von Uhde* et à *Walter Crane*.

§

Puisque nous en sommes aux « livres d'images », je dirai quelques mots aujourd'hui du curieux volume que M. Arthur Mœller-Bruck a consacré au genre théâtral que l'on appelle en Allemagne **das Variété**. C'est encore la bibliophilie de M. Jules Bard qui a présidé à son exécution luxueuse. Disons,

dès maintenant, que les illustrations en sont parfaites. Si le choix des documents a été fait d'une façon un peu hâtive, ceux que l'on donne sont reproduits avec une extraordinaire netteté. On sait que, durant notre dernière Exposition Universelle, les Allemands se sont échauffés sur ce que nous appelons le « genre Montmartre », et l'agonie des Cabarets artistiques dans cette ridicule rue de Paris leur apparut comme le sommet de la modernité. Rentrés chez eux, ils n'eurent qu'une idée, réformer le café concert. Ce mouvement du « *Ueberbrettl* », maintenant avorté presque partout, a suscité chez M. Mœller Bruck l'idée d'écrire l'histoire de cet art d'à côté, art populaire ou art d'exceptions, que nous désignons vulgairement sous le nom de café-concert. Il a retrouvé les traces de ce « Variété-*moment* », acheminement vers l'art complet, dans les fêtes de Dionysos, il l'a poursuivi, à travers les mystères du moyen âge, les moralités et les farces, jusqu'à la comédie italienne, le théâtre de la foire, avec son Gros-Guillaume et son Turlupin. Dans l'Arlequin, le *Punch*, le Hanswurst, qui réjouissaient nos pères, il a vu les ancêtres de nos comiques d'aujourd'hui. Mais il ignore presque complètement les danses espagnoles et orientales et éprouve quelques difficultés a rattacher nos spectacles contemporains aux exhibitions foraines dont ils sont nés. Par contre, il connaît à fond nos étoiles de la chanson et de la danse, d'Yvette Guilbert à Polin, de Cléo à Polaire. Les Barrissons le ravissent et Saharet l'entraîne à formuler les théories esthétiques les plus compliquées. De très bonnes photographies, ainsi qu'un curieux portrait par Lenbach, nous montrent cette dernière étoile sous les aspects les plus divers. Somme toute, un livre intéressant à feuilleter, d'une documentation peu solide, mais où les dessins de Louis Morin amusent suffisamment pour faire oublier les lacunes.

M. Mœller-Bruck réunit également ses études consacrées à la littérature allemande qui précédemment avaient paru en brochures. **Die Moderne Litteratur** veut donner un aperçu complet de la production allemande des vingt dernières années. On y trouve beaucoup de théories et de formules, mais il est difficile d'en dégager des vues d'ensemble.

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

W. B. Yeats : *Ideas of Good and Evil*, VII-342 p., cr. 8°, 6 s., Bullen. — George Moore : *The Untilled Field*, 302 p., Tauchnitz, Leipzig et Fisher Unwin, London. — Frank Danby : *Pigs in Clover*,

374 p., cr. 8°, 6 s., Heinemann. — Clément Huard : *A History of Arabic Literature*, VIII-478 p., cr. 8°, 6 s. Heinemann. — La même, en français, chez Armand Colin. — Revues : *Quarterly Review*. — *Cornhill Magazine*. — *Monthly Review*. — *Fornightly Review*. — *World's Work*.

Il y a quelques années, on parlait beaucoup d'un mouvement qui ne devait rien moins qu'opposer à la littérature anglo-saxonne une triomphante renaissance de la littérature celtique. Aussitôt, la critique s'empressa d'accoler sur cette agitation des étiquettes bien distinctives : Celtic et Scoto-Celtic Renascence, Celticism, Gaelic Glamour, etc. D'un côté, quelques enthousiasmes, de l'autre, des moqueries, du persiflage ou de l'indifférence accueillirent le petit groupe d'artistes et d'écrivains qui retournaient s'inspirer aux sources celtiques, et qui, cherchant des modes d'expression et des symboles nouveaux dans les folk-lore et les sagas légendaires, y découvraient un monde d'une étrange et significative beauté.

C'est à ce groupe que se rattache W. B. Yeats, si l'on veut réunir sous une même appellation des individualités qui demeurent absolument indépendantes les unes des autres. Yeats, il est vrai, est au courant de ce que font ailleurs, dans le sens de son propre effort, les écrivains néo-celtes, mais seul le lien d'une commune sympathie les unit et ils gardent chacun leur originalité particulière. Les celtisants ne furent jamais et ne sont pas une coterie.

William Butler Yeats est né à Dublin le 13 juin 1865 ; il est le fils d'un peintre et dessinateur ; pendant trois ans, il étudia lui-même le dessin, mais, vers l'âge de vingt et un ans, il y renonça pour se consacrer entièrement à la littérature. Il fut un des plus actifs fondateurs de la *Irish Literary Society* et de la *National Literary Society of Dublin*, combinant sa passion d'art, son ambition littéraire avec un complet dévouement à la cause du relèvement social et politique de l'Irlande. Car, Irlandais ayant reçu l'habituelle éducation anglaise, il voulut connaître son pays et sa race ; il se plongea dans l'histoire d'Erin, il chercha dans l'énorme folk-lore hibernique les traditions qu'il fallait continuer pour ressusciter une littérature irlandaise nationale. Sous une forme lyrique, d'une grandeur simple et puissante, il fit revivre des sujets légendaires, des épisodes où agissent les éléments, les esprits, les « faeries » et les « sheogues » ; il retraça, en d'admirables poèmes, les guerres des Fenians et de la Red-

Branch, les amours « tristes et belles » de Deirdre, de Concobar et de Naisi, de Grania, de Dermot et de Finn. A nouveau, il fit entendre les chants héroïques et sauvages des deux grands bardes Fergus et Oisin, les cliquetis et les clameurs des luttes gigantesques entre les races ennemies des esprits bons et mauvais : les Firbolgs défaits et leurs rois tués à Moytura par les Fomoroh, les divinités de la nuit, de la mort et du froid, qui à leur tour sont exterminées par les Tuath de Danaan, puissances de la lumière, de la vie et de la chaleur. Ces magnifiques légendes ont reculé devant l'invasion sémite du Christianisme; les divinités gaeliques se sont confondues avec le nouveau venu, elles ont perdu, dans l'imagination populaire, leurs caractères personnels et n'y subsistent plus qu'en phantasmes décolorés.

Nous avons eu, à diverses reprises, l'occasion de parler de Yeats poète, et nous avons pu dire toute l'admiration qu'il nous inspirait. Le recueil d'essais qu'il vient de publier sous le titre de **Ideas of Good and Evil** nous permet de le mieux connaître encore. D'un bout à l'autre du volume, on constate que Yeats unit dans un même culte l'Irlande et la poésie; il est, dans cette vingtaine d'essais, des pages extrêmement curieuses, écrites dans une langue harmonieuse et où l'auteur expose des idées d'une originalité imprévue sur l'art, la poésie, la magie, etc. Mais sans cesse il revient à son sujet favori, une renaissance littéraire en Irlande, en même temps que l'adjonction d'une source nouvelle d'inspiration pour la poésie anglaise. C'est un rêve noble et superbe que celui du poète et tous ceux qui liront son livre seront persuadés que la réalisation d'un tel rêve n'a rien d'impossible.

§

Les quatorze nouvelles que Mr. George Moore a réunies sous le titre de **The Untilled Field** sont à coup sûr un des résultats du très actif apostolat de W. B. Yeats. Mr. George Moore, Irlandais de race, lui aussi, est retourné en Irlande, vers cet *untilled field*, ce champ qu'on ne cultive pas, et il a rapporté de la verte contrée mystique une ample moisson de beauté. L'auteur d'*Evelyn Innes* et de *Sister Teresa* a écrit certainement cette fois quelques-unes de ses plus admirables pages. Il a merveilleusement dépeint la contrée et les gens, et il a fait œuvre plus intense que peindre de simples tableaux, puisqu'il indique, sans didactisme ni digressions, les maux dont souffre le pays, et que, sans sermons fastidieux ni vitu-

pérations déclamatoires, il a plaidé noblement la cause du relèvement d'Erin et de son peuple. Les belles et bonnes pages que Mr. Moore a écrites là! Et quel livre splendide il vient d'ajouter au parfait monument de son œuvre! Son réalisme est exact et indulgent, jamais violent ni brutal, et rien n'est plus séduisant que l'accent de sympathie, je dirais presque d'amour, avec lequel l'auteur parle de l'Irlande et des Irlandais. Un grand écrivain anglais, qui fut aussi très malheureux, répondit un jour à des gens qui l'engageaient à faire une œuvre vengeresse, à écrire un livre où ils châtierait ceux qui l'avaient condamné : « Ils ont fait ce qu'ils ont dû faire et maintenant je les ignore ; je ne saurais donc me venger d'eux, et d'ailleurs la haine ne peut pas inspirer d'œuvre belle et durable; il n'est de grand que les œuvres d'amour. »

Le livre de Mr. George Moore est durable; c'est une œuvre d'amour. Ces histoires de la vie irlandaise sont, comme il l'a voulu lui-même, « des souvenirs vivifiés par l'observation et la critique indépendantes d'un homme qui revient à sa contrée natale ».

§

Pigs in Clover : les *pigs*, ce sont les millionnaires israélites sud-africains; c'en est au moins un : Karl Althaus, le caractère sympathique et l'un des mieux traités du livre; il y a aussi son prétendu frère — son faux-frère — Louis, le traître, bas et vil, prétentieux, fat, vide; Stephen Hayward, l'homme politique anglais qui voudrait tant rester honnête ; sa fille, pauvre poupée sans intelligence ni volonté, séduite par un palefrenier, épousée par Louis; la malheureuse Joan de Groot qui, aimée de Karl, cède à l'attrait du bellâtre Louis et devient sa maîtresse ; et une foule de personnages secondaires, une véritable confusion d'acteurs, et l'apparition, un moment, de la gigantesque personnalité de Cecil Rhodes. Que ce roman est passionnant, mais qu'il est mal écrit, mal équilibré, mal construit! C'est presque un composé de défauts, ou plutôt tous les défauts y sont apparents; ils recouvrent, à peine, parfois, des qualités nombreuses et précieuses. Et l'on comprend que Mr. Heinemann ait accepté de publier cette œuvre incohérente et tourmentée, car l'auteur peut lui apporter demain une œuvre parfaite; c'est lui, peut-être, qui écrira le roman, ou l'un des romans, qui décidera de l'orientation nouvelle de la fiction anglaise, qui donnera la dernière impulsion à ce mouvement dont je parlais dans ma précédente chronique. Nous sommes mis au courant de la liaison de Joan

et de Louis, sans réticences, très carrément, très clairement : le mariage ridicule de la jeune Aline avec son palefrenier est raconté avec un réalisme auquel jusqu'ici nous ont peu habitués les romans anglais. Bref, il y avait, dans ce trop long volume, de quoi faire une œuvre des plus remarquables si l'auteur avait su couper, tailler, rogner, coordonner, et compléter aussi par endroits. Nous attendrons le prochain ouvrage de Frank Danby pour trouver cette fois les qualités apparentes et les défauts absents.

§

La remarquable collection des *Short Histories of the Literatures of the World* publiées, sous la haute direction de Mr. Edmund Gosse, par Mr. Heinemann, vient de s'enrichir d'un nouveau volume : **Arabic Literature,** par M. Clément Huard, professeur à l'école des Langues Orientales de Paris. La version originale de cet ouvrage a paru simultanément dans la collection identique que publie en France la maison Armand Colin et qui contient déjà des histoires des littératures anglaise, russe, japonaise, espagnole, etc. Le remarquable travail du professeur C. Huard donne une vue d'ensemble sur les diverses périodes de la littérature arabe, si curieuse et si riche, et l'auteur a su, tout en restant complet, s'enfermer dans les limites assignées aux tomes de la collection.

§

Revues. — Le dernier numéro de la **Quarterly Review** contient, entre autres contributions intéressantes, un article de P. F. Willert, intitulé : *New Lights on the French Revolution*, et dans lequel l'auteur examine deux récentes éditions de *The French Revolution*, par Thomas Carlyle, *The Life of Danton*, par A.-H. Beesly, *Danton, a study*, par Hilaire Belloc, *Robespierre, a study*, par le même, et *Mallet du Pan and the French Revolution*, par Bernard Mallet.

Mr. Andrew Lang dans le **Cornhill Magazine**, cherche à résoudre un des mystères de l'histoire d'Angleterre : *Who killed Sir Edmund Berry Godfrey?* Mrs. Archibald Little raconte *How the Court came back to Peking* et l'auteur anonyme, qui examine l'état des diverses professions qui s'offrent au jeune Anglais, s'occupe aujourd'hui de la profession d'artiste.

La **Monthly Review** offre cette fois à ses lecteurs un

poème inédit de William Blake, qui lui est communiqué par Mr. William M. Rossetti, dont l'autorité est corroborée par celle de Mr. W. B. Yeats et de Mr. John Sampson. Dans le même numéro, il faut lire *Tomline's Estimate of Pitt*, par lord Rosebery.

Les tarifs douaniers occupent encore une place importante au sommaire de la **Fortnightly Review**, qui comprend aussi le neuvième chapitre de *Mankind in the Making*, par H. G. Wells, *Japan's Position in the Far East*, par Alfred Stead, *The Coming Ireland*, par Justin Mc.Carthy, et une curieuse appréciation de *William Ernest Henley*, amateur de musique, par Vernon Blackburn.

Les projets protectionnistes de Mr. Chamberlain sont examinés de divers points de vue par Sir Charles W. Dilke, lord Crewe, etc.,dans le **World's Work**, où Mr. Henry Norman traite la question des courses d'automobiles et des leçons à en tirer.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES RUSSES

Nos lecteurs se rappellent la polémique soulevée dans la presse et dans les cercles littéraires russes par la dernière œuvre du jeune écrivain en vogue, Léonide Andreieff, *Dans le Brouillard*. Le point culminant en fut — on s'en souvient (1) — la diatribe, sous forme de lettre, de la comtesse Léo Tolstoï contre M. Andreieff. Tout le monde fut fort intrigué et se demandait : « Que dit de tout cela le comte Tolstoï lui-même ? » Les amis de M. Andreieff, ou plutôt ses partisans, n'eurent pas de peine à prouver que le comte occupe dans la controverse une position diamétralement opposée à celle de sa femme, comme romancier d'abord, comme publiciste et critique littéraire ensuite. Ils citèrent l'opinion du comte Tolstoï sur Guy de Maupassant et sur son œuvre et y puisèrent des arguments pour M. Andreieff et contre la comtesse. Nous donnons plus loin l'intéressante opinion du comte Tolstoï sur Maupassant. Mais, avant, citons la réponse directe que le comte Tolstoï vient de faire à sa femme par le canal des *Odesskya Novosti*. Le Comte est d'avis qu'il fallait répondre à la lettre de sa femme, il est *pour* Andreieff. Il fallait signaler à l'attention publique le mal qui ronge la société moderne : le danger que la prostitution présente pour la jeunesse :

(1) V. *Mercure de France* d'avril 1903.

« Il fallait le faire. A Andreieff ou à un autre; mais en tout cas il fallait dénoncer ce fait de la lubricité précoce, et l'issue abjecte qu'elle trouve. Chez Andreieff, cela est fait un peu grossièrement, mais, somme toute, bien. »

Le *naturalisme* d'Andréieff (que les lecteurs m'excusent ce mot d'un autre âge!) trouve auprès du comte Tolstoï la même grâce que celui de Maupassant et d'autres écrivains russes et français. Il raconte comment, sur le conseil de Tourguéneff, en 1881, il lut pour la première fois Guy de Maupassant et notamment *la Maison Tellier :*

« Cette époque, dit Tolstoï, fut pour moi le moment le plus fiévreux de la reconstitution du monde intime de mes idées, et dans cette reconstitution l'activité dite artistique, et à laquelle j'avais donné auparavant toutes mes forces, non seulement a perdu pour moi l'importance que je lui avais attribuée, mais elle m'est même devenue antipathique à cause de la place imméritée qu'elle occupait dans ma vie et occupe, en général, dans les idées des classes riches. Les œuvres du genre de celle que Tourguéneff venait de me recommander ne m'intéressaient plus, par conséquent; mais pour lui faire plaisir je lus le livre qu'il me donnait. »

Dès le premier récit du livre, Tolstoï « ne put ne point constater chez l'auteur ce qu'on appelle un talent ». Ce talent est le don de voir dans les objets qui attirent l'attention quelque chose de neuf, ce que d'autres ne voient pas. Mais — ajoute Tolstoï — dans le volume « que je venais de lire, j'ai constaté chez Maupassant l'absence de la principale des trois conditions qui, en plus du talent, sont nécessaires à une œuvre vraiment artistique. De ces trois conditions (1): 1° une attitude juste, c'est-à-dire morale, envers le sujet de la part de l'auteur; 2° l'exposé clair ou la beauté de la forme, ce qui est la même chose; et 3° la sincérité, c'est-à-dire le sentiment non simulé d'amour ou de haine pour ce que l'artiste peint, — Maupassant ne possédait que les deux dernières et fut totalement dépourvu de la première ».

Voir ce que les autres ne voient pas — le talent, la beauté de la forme, la sincérité — Maupassant le possédait. Mais l'attitude juste, morale, c'est-à-dire la notion de la différence entre le mal et le bien, l'auteur de *la Maison Tellier* en était privé. « Il aimait et peignait ce qu'on ne doit ni aimer, ni peindre, et n'aimait, ni ne peignait ce qu'on doit aimer et peindre », explique Tolstoï. « Ainsi, il y décrit avec force détails

et trop de complaisance comment les femmes séduisent les hommes, et les hommes les femmes, même des abjections difficilement compréhensibles — dans *La Femme de Paule*—, et il décrit non seulement avec *indifférence, mais avec mépris, comme s'il s'agissait de bétail, le peuple travailleur rural.* » Je souligne la raison principale du mécontentement du comte Tolstoï. *Une partie de campagne* et l'*Histoire d'une fille de ferme* (que Tourguéneff lui avait récommandée tout particulièrement) trouvent encore moins de grâce auprès de lui. Mais lorsque le comte Tolstoï, sur le conseil d'un ami, eut lu *Une vie*, il changea son opinion sur Maupassant et lut tout ce que l'auteur de *Bel-Ami* avait écrit : il y trouva réunies les trois conditions mentionnées plus haut et constituant un véritable talent Maupassant baisse, selon Tolstoï, à partir de *Pierre et Jean*, et ne se relève plus dans *Fort comme la Mort*, ni dans *Notre Cœur*. Tolstoï voit une des raisons de la chute de Maupassant dans la séduction que subit tout écrivain en vogue, surtout celui qui est aussi séduisant que Maupassant.

« D'un côté, le succès des premiers romans, les louanges des journaux, l'adulation de la société, surtout des femmes ; de l'autre, les proportions grandissantes des droits d'auteurs, qui cependant n'atteignent jamais les besoins augmentant toujours ; ensuite, l'obséquiosité des directeurs des revues et journaux renchérissant les uns sur les autres, qui vous flattent, qui vous supplient et qui ne jugent plus les qualités des œuvres apportées par l'auteur, mais qui acceptent avec transport tout ce qui est signé du nom aimé du public. »

Maupassant succomba à cette maladie du temps. En outre, « Maupassant, après avoir écrit *Bel-Ami*, accepta évidemment la théorie qui régnait non seulement dans son milieu à Paris, mais partout, et règne encore parmi les artistes, à savoir que pour faire une œuvre d'art il n'est pas nécessaire d'avoir une idée nette de ce qui est bien ou mal, mais qu'au contraire l'artiste doit ignorer complètement toutes les questions morales ; là réside même le mérite de l'artiste... »

Je passe les détails et l'analyse très complète que Tolstoï consacre aux œuvres de Maupassant en revenant constamment à l'idée maîtresse, laquelle est suffisamment exprimée dans les passages cités. — « Si Maupassant — conclut-il — ne nous eût laissé que ses romans, il eût été un frappant exemple pour démontrer comment peut périr un beau talent à cause du milieu faussé dans lequel il s'est développé, et des théories fausses sur l'art imaginées par des hommes qui

ne l'aiment pas et par conséquent ne le comprennent pas. »

Heureusement, Maupasssant a conçu encore de petites nouvelles, dans lesquelles il ne subissait pas la fausse théorie acceptée, et écrivait non pas « *quelque chose de beau* », mais ce qui attendrissait ou révoltait son sentiment moral. Et c'est par ces nouvelles, pas par toutes, mais par les meilleures d'entre elles, que l'on voit combien ce sentiment moral grandissait chez l'auteur »....

Et Tolstoï finit son étude sur Maupassant par cette affirmation que le véritable artiste « *fera, malgré lui, non pas ce qu'il veut, mais ce qu'il doit faire* ». C'est dans cette opinion de Tolstoï sur Maupassant que les partisans d'Andreieff ont trouvé un appui, lors de la polémique que j'ai signalée à nos lecteurs. Cette polémique, tout en ayant perdu de son acuité, n'est pas finie ; elle continue sous d'autres formes, car elle est l'expression de l'éternelle controverse entre les partisans de *l'art pour l'art* et *l'art pour la vie.* Tolstoï vient simplement de la raviver, non seulement par son avis dans le journal d'Odessa sur l'œuvre de M. Andreieff, mais aussi par ses éloges, reproduits par tous les journaux, de l'œuvre d'Octave Mirbeau. L'apparition récente de la nouvelle pièce d'Octave Mirbeau : « *les Affaires sont les affaires*,» lui servit de prétexte pour renouveler ses éloges enthousiates à l'adresse de l'auteur de « *l'Abbé Jules* » et du « *Calvaire* ». Pour Tolstoï, Octave Mirbeau est le plus grand écrivain français contemporain et celui qui représente le mieux le génie séculaire de la France. Tolstoï lit tout ce que Mirbeau publie,et, si une œuvre de ce dernier paraît dans un périodique, il a toutes les peines du monde à attendre *la suite au prochain numéro* (comme cela est arrivé, par exemple, de l'aveu de Tolstoï lui même, pour le *le Journal d'une Femme de Chambre* et pour « *les Affaires sont les affaires* », dont il attendit impatiemment la publication après les analyses des journaux de la *première* à la Comédie-Française).

Le public russe partage d'ailleurs cet engouement pour Mirbeau, surtout depuis *les Mauvais bergers*, dont deux traductions furent interdites par la censure (heureusement après la publication, de sorte que la première édition en est épuisée et est devenue une curiosité bibliographique). *Les Affaires sont les affaires* ont l'honneur de six traductions simultanées et différentes qui ne sont pas encore publiées, vu que la censure vient seulement (après quatre mois de réflexions) de leur donner son *visa*. Une seule de ces traductions est faite avec

l'autorisation de l'auteur, celle qui est acceptée par le *Maly Theàtre Impérial* de Moscou et par le *Nouveau Théâtre* de Saint-Pétersbourg. Les autres traductions sont faites sans l'autorisation et malgré les protestations réitérées de l'auteur, et viennent d'être cause d'une polémique qui se poursuit encore dans toute la presse russe. Ce qui donne de l'intérêt et de l'actualité à cette polémique, c'est le récent voyage des présidents des *Sociétes des gens de Lettres* et des *Auteurs dramatiques* de Paris, MM. Marcel Prévost et Alfred Capus, qui sont allés à Pétersbourg précisément dans le but d'obtenir sinon l'adhésion de la Russie à la Convention de Berne, du moins une plus grande protection des œuvres et des droits des auteurs français. Si la *visite* de MM. Prévost et Capus n'a pas eu de résultats pratiques pour les écrivains français, la question fut mise cependant une fois encore et avec beaucoup de vigueur à l'ordre du jour, et l'on y travaillait ferme des deux côtés, surtout du côté russe : c'est d'ailleurs là que la solution de la question des droits d'auteur doit être trouvée.

M. Mirbeau, dans l'état actuel des choses, ne put rien faire contre les *traducteurs* et leurs éditeurs. Mais lorsqu'il apprit que le fameux Th. A. Korsch allait donner,lui aussi,la traduction des *Affaires sont les affaires* dans son théâtre de Moscou, non seulement sans autorisation, mais encore avec l'intention évidente de compromettre les représentations de la pièce au *Théâtre Impérial* de Moscou, Octave Mirbeau protesta dans les journaux russes et français. M. Korsch, en homme qui n'a pas froid aux yeux,de s'écrier : « Comment! Mirbeau, après Sardou, ose m'accuser de vol ! » Vite un procès à Mirbeau. Et nous lisons dans les journaux de Moscou et de Saint-Pétersbourg cette nouvelle invraisemblable, incroyable, monumentale : M. Korsch est en correspondance avec un avocat célèbre de Paris (on cite le nom) afin d'intenter un procès à Octave Mirbeau et lui réclamer cent mille francs de dommages-intérêts! Il sera curieux, ce procès, si jamais il a lieu. Son issue n'est pas douteuse, certes ; mais il aura peut-être un résultat, celui d'activer la solution que MM. Capus et Prévost n'ont pas pu obtenir à Saint-Pétersbourg. En attendant, M. Korsch est la risée de tout le monde, bien que, en Russie, la majorité des écrivains et publicistes fût jusqu'à présent contre toute *réglementation commerciale des œuvres de l'esprit humain.*

Les rares défenseurs de cette réglementation, partisans des

droits d'auteur et de l'adhésion de la Russie à la *Convention Littéraire*, — tels M. Souvorine, la poétesse Chtchepkine-Koupernik, etc., — se plaçaient à un point de vue spécial et seul — vrai. Ils disent en substance : « La convention littéraire aura ce résultat bienfaisant pour tout le monde — pour les écrivains aussi bien que pour le public — que la licence des traductions cessera. » Actuellement, grâce à *la liberté* (sic !) de traduction, tout le monde traduit, et nous voyons même des traducteurs illettrés qui connaissent à peine les deux langues (russe et française). Et si cette liberté n'est qu'une licence d'un côté, elle est une exploitation impudente et effrénée de l'autre. Elle est devenue une *course au clocher* pour certains directeurs de périodiques et de théâtres, lesquels, pour avoir au plus vite la traduction d'une œuvre d'un écrivain en vogue, se soucient généralement fort peu de l'exactitude ou des qualités littéraires de la traduction. Leur seul souci est d'arriver bon premier. Aussi, dans les journaux et revues russes nous voyons souvent des articles dénonçant cet état des choses et flétrissant les industriels qui, sous le nom de traducteurs, envahissent le monde des Lettres ! Les exemples de textes défigurés y sont cités en abondance. Je n'en donnerai ici qu'un seul, mais bon : un traducteur a traduit « *le bien être général* » par : « *qu'il est bien d'être général* » ! Ces sortes d'injures aux deux langues sont déjà assez audacieuses. Mais un « traducteur » (en France : du russe en français) a trouvé mieux ! Dans une de ses dernières œuvres, Maxime Gorky cite deux strophes de l'admirable chanson de Béranger, « *les Fous* », sans indiquer le titre de la chanson. Un des traducteurs de la dite œuvre de Gorky, pour arriver bon premier, ne s'est pas donné la peine de chercher le texte français des strophes qu'il avait devant lui en traduction russe et a commis cette profanation monstrueuse de retraduire du russe une poésie française de Béranger. Il vaut la peine — n'est-ce pas ? — de voir ce *Béranger retour de Russie*.

Voici le véritable texte de Béranger :

Messieurs, lorsqu'en vain notre sphère
Du bonheur cherche le chemin,
Honneur au fou qui ferait faire
Un rêve heureux au genre humain.

Si demain oubliant d'éclore,
Le jour manquait, eh bien ! demain
Quelque fou trouverait encore
Un flambeau pour le genre humain.

(Œuvres Compl. de P. J. Béranger, t. II, p. 302, éd. de Perrotin, 1847).

Voici à présent *Béranger retour de Russie,* ces deux strophes retraduites de la traduction russe par le traducteur ignare :

Messieurs,
Si vers sainte vérité
Le monde ne sait trouver le chemin,
Honneur au fou qui ombrera
L'humanité d'un rêve magique.

Si demain le soleil oubliait
D'éclairer la course de notre terre
Demain même la pensée d'un fou
Eclairerait le monde entier....

Ailleurs, le même traducteur retraduit cette strophe de Béranger :

Dans ce fossé cessons de vivre,
Je finis vieux, infirme et las ...

par :

Cette fosse... sera ma tombe...
Je meurs faible et décrépit !....

Après celle-là tirons l'échelle — n'est-ce pas ? J'ai mentionné ces faits non seulement parce qu'ils sont de l'actualité brûlante, mais aussi pour désigner aux auteurs français *locum minoris resistentiæ* des adversaires de la convention littéraire. Et je le fais dans l'intérêt littéraire des deux pays.

E. SÉMÉNOFF.

LA FRANCE JUGÉE A L'ÉTRANGER

Franz Blei : *Nietzsche en France* (« Die Zeit », 18 juillet 1903).

Il nous arrive si rarement de rencontrer dans les périodiques allemands des jugements sur la littérature française qui fassent preuve de quelque indépendance d'esprit que nous n'hésitons pas à reproduire en entier cette étude de M. Franz Blei, de Munich, consacrée à l'inffuence de Nietzsche en France, malgré ce qu'elle a de trop flatteur pour quelques-uns d'entre nous.

« Le *Mercure de France* a publié récemment les réponses à une enquête sur l'influence allemande en France. Comme la plupart de ceux qui donnèrent leur opinion substituèrent, à l'Allemagne, Berlin et l'empereur — le fait est significatif

— il ne faut pas s'étonner des médiocres sympathies que l'on témoigna à ce qui est « allemand ». Mais, dans toutes ces réponses, il y a un nom que l'on rencontre souvent, un nom auquel ne s'attache aucune espèce d'ironie : Frédéric Nietzsche. Pour s'accommoder de cette exception à l'absurdité allemande on ne s'épargna pas la peine des explications difficiles, on parla d'ancêtres polonais et de culture française, et aussi de la haine que Nietzsche vouait aux Allemands. Hélas ! il nous est bien difficile de nous entendre avec nos voisins si, en vue de cette entente, nous nous donnons rendez-vous à Berlin. Alors les Français les plus intelligents émettent des opinions qui ne sont pas loin de ressembler à celles de ce jeune couple poméranien qui, ayant passé huit jours à Paris, durant son voyage de noces, lorsqu'il fut rentré chez lui, rendit son impression sur « Paris et les Français » en parlant de Maxim's, du Moulin-Rouge, des Boulevards et des « cocottes ». Mais il ne faut pas nous en formaliser, car les Français ne mettent nulle malice dans l'embarras que leur cause cette notion vague : « les Allemands ». Leur amour de ce qui est concret, de ce qui tombe sous les sens leur fait rechercher la forme la plus bruyante et la plus audacieuse de cette notion, le Berlinois, qu'ils considèrent alors comme le plus Allemand parmi les Allemands. C'est nous qui portons la faute de cette erreur déjà historique. Au sujet de Nietzsche l'Allemand, on peut dire bien des choses sans importance, tout comme par exemple au sujet de Galilée l'Italien. Mais il vaut peut-être la peine de comparer ici l'influence que Nietzsche a exercée sur les Allemands, à l'influence qu'il a exercée sur les Français.

Des journalistes comme Wyzewa et le défunt Valbert furent les premiers à parler de Nietzsche qu'ils représentèrent, d'une façon un peu sensationnelle, comme un nihiliste avide de destruction, comme un antéchrist de l'idéologie allemande qui mit fin à celle-ci, ainsi qu'il fit de tant d'autres choses consacrées et sanctifiées par le temps et l'usage, la faiblesse et le mensonge. Le nihiliste Nietzsche : c'était, somme toute, aussi l'opinion générale allemande, à l'époque où le professeur Stein, de Berne, ne sut pas retenir l'avertissement livresque qu'il adressait à ses contemporains les mettant en garde contre ce charmeur malicieux qui menaçait de les entraîner dans le repaire de toutes les dépravations. Ce premier exposé de Nietzsche en France ne fit point d'impression. Les meilleurs représentants de l'esprit français, qui répugnent à tout ce qui est anarchique, laissèrent passer, sans y prêter attention, la nouvelle de ce des-

tructeur. Mais alors parurent les premiers volumes des œuvres de Nietzsche dans la traduction extraordinairement bonne de M. Henri Albert, et, dès ce moment, Nietzsche devint en France quelque chose d'important. On est avant tout frappé par ce fait que les Français ont le sentiment intense de la valeur culturelle (*Culturwerthung*) de Nietzsche, plus que les Allemands qui préférèrent tirer de la doctrine cet individualisme cru, qui leur apparut de tout temps comme ce qu'il y a de plus noble. J'entendis une fois un conférencier enthousiaste de Nietzsche recommander à son public très bourgeois la doctrine du maître par ces paroles : « C'est justement vous, Messieurs, qui représentez la puissance du capital, etc. » Il n'arrivera jamais à un Français de dire un pareil non-sens, car le Français ne se sent pas séparé de sa race, comme la moyenne des Allemands d'aujourd'hui. L'Allemand ne possède pas de foyer où sont placés les pénates, il ne sait pas envisager la culture comme un moyen dans les relations de la société, et, quand il est patriote, il se laisse aller à des fanfaronnades. Il semble que les génies allemands obéissent à un ordre naturel lorsque leurs compatriotes, après leur avoir fait perdre la dernière goutte de sang, recueillirent ensuite ce sang dans les reliquaires avec un empressement qui tient du snobisme. Je ne veux pas prétendre que les Français se mettent à genoux auprès du berceau de leurs génies. En France, de même qu'ailleurs, on préfère lire et on lit plus Ohnet et Prévost que Régnier et Gide, et on trouve les critiques de MM. Doumic et Deschamps supérieures à celles de Remy de Gourmont. Il en est certainement ainsi. Mais le philistin français ne prendra pas des allures de snob pour se laisser persuader de quelque chose qu'il ne croit pas au fond ; il demeurera ce qu'il est, sans faire de snobisme, car malgré toute sa bêtise il est sous la protection de la forte civilisation de sa race et se considère comme le représentant de celle-ci, quand même il ne la représenterait que dans de fort modestes proportions. Il n'a pas besoin de s'élever artificiellement jusqu'à quelque chose qui lui donne de l'allure, car cette allure il l'a dans le sang. Nietzsche est une excellente pierre de touche pour juger de la valeur des Français et des Allemands au point de vue de la culture. Ici l'intelligence professionnelle essaya de l'anéantir et lorsqu'il ne fut plus possible d'ignorer Nietzsche, lorsqu'il fut évident que ce genre de destruction ne nuisait nullement à la victime, on commença par cette fameuse séparation entre ce qui est vrai et ce qui est faux, par sortir de l'écorce le noyau dangereux. C'est ainsi que

procédèrent les juges. Mais ce fut bien autre chose des amis et des prophètes de la doctrine, qui, dans de grotesques pastiches du style de Zarathoustra, représentèrent un spectacle dont la force verbale est en raison inverse avec la force intellectuelle. Les livres allemands de ce genre sont innombrables, les rares bons ouvrages, comme l'essai que Wilhelm Weigand a consacré à Nietzsche, furent entièrement submergés.

Toute autre est l'image qu'on se fit de Nietzsche en France. La littérature n'y est pas encombrée de gens qui titubent, ivres de mots ; on ne confond pas un geste avec une œuvre. Il n'y a point là de mauvais philistins qui s'agitent, car les plus mauvais écrivent du moins en français. Remarquons aussi qu'en France le zèle moralisateur fait défaut qui en Allemagne s'empresse autour de Nietzsche ; on conserve une attitude naturelle et l'on ne parle ni du séducteur, ni du prophète ; il n'y a pas de dispute entre ceux qui veulent avoir raison, car personne ne veut avoir raison. « Ceci est *mon* chemin — où est le vôtre ? C'est ainsi que je réponds à ceux qui me demandent le chemin. Car *le* chemin n'existe pas. » Nietzsche a écrit cette phrase pour les Allemands. Néanmoins ils ont suivi aveuglément le chemin qui mène à l'idéal social du surhumain, cet idéal créé par le désir d'un homme cultivé, vivant au milieu des barbares, cet idéal qui le fit même redevenir métaphysicien, lui la dernière victime de la spéculation allemande. Il est significatif que cette conclusion métaphysique, qui est la véritable *doctrine* du philosophe, ait le moins inquiété les Français tandis que les Allemands s'en inquiétaient le plus. Au temps où Nietzsche s'adonnait encore à l'analyse de notre époque il parlait d' « Européens ». Cette conception fut également vite adoptée par les Allemands, tandis que les Français ne savent qu'en faire. L'aboutissant effectif de la civilisation qu'est le *Français* a pour eux bien plus de valeur que cette construction artificielle, l'Européen. Ce qu'il y a de plus frappant c'est que, malgré les impressions les plus diverses, que Nietzsche a exercées sur chacun, l'effet produit est en somme partout le même. On pourrait presque dire que les Français sont plus mûrs, pour Nietzsche, que les Allemands. Ils le sont à cause d'un héritage de culture mieux délimité qui facilite une bonne résistance. Ils le sont encore par la force plastique de l'esprit français qui aime l'ordre et la succession logique, au point qu'il méconnaît parfois la vie, au bénéfice d'une sorte de commodité logique, préférant l'ordre des idées à leur profondeur. Les Français s'entendirent toujours le mieux

à donner une forme précise même à ce qui n'en avait pas, et ils ont dans leur sang plus de systématisme logique que n'en ont dans leurs livres nos philosophes les plus profonds. On pourrait dire que l'esprit français, le plus léger, et le plus mobile, s'efforce en quelque sorte vers la forme, par instinct de conservation. Et cette contrainte est supportée aisément, car la fantaisie et l'humour, ces deux grands destructeurs de la forme, ne sont pas le propre de l'esprit français, lequel produisit en Mallarmé un poète qui, selon les conceptions allemandes, serait un phénomène insolite, un poète qui n'imagine pas d'une façon sentimentale, mais intellectuelle, un poète dont les images sont des idées, dont les périodes ne s'édifient pas sur la succession des mots, mais des idées. Selon la méthode française, les livres qui traitent de Nietzsche présentent une doctrine basée sur la logique, sur la construction intellectuelle du monde. Il en est ainsi avant tout dans l'excellent livre de Jules de Gaultier, *De Kant à Nietzsche*, et dans cet autre ouvrage du même auteur, *le Bovarysme*. Or, Nietzsche, étant le logicien le plus violent de notre époque tardive, prêta aux qualités de l'être toutes les possibilités de la vie, démontant le mécanisme de la pensée, dévoilant ses causes et ses rapports. Et, de la sorte, il agit doublement, d'un seul coup, sur les deux plus grandes irritabilités de l'ordre français : le plaisir de la composition logique et la sensualité.

Je voudrais démontrer cet effet particulièrement sur deux artistes français, André Gide et Remy de Gourmont. Certes, il faudrait mentionner encore d'autres œuvres qui prouvent que leurs auteurs connaissent Nietzsche, mais Nietzsche ne fut vraiment significatif que pour ces deux-là, et il le fut à un tel point, parce que son influence s'exerçait sur des personnalités qui avaient d'autres ambitions que simplement celle de « faire de la littérature ». Encore cette influence trouva-t-elle un terrain préparé, car, ayant lu Nietzsche, ces deux écrivains n'eurent point à changer, ils restèrent dans leur voie. Remy de Gourmont possède les connaissances d'un savant et le métier d'écrire d'un artiste ; les pères de l'Eglise lui sont familiers aussi bien que les littératures des peuples ; son sens historique, rare en France, ne laisse échapper aucune nuance. Il a écrit des poèmes d'une beauté raffinée, du théâtre en vers et des romans. Mais c'est dans la critique qu'il donne ce qu'il possède de meilleur, car il est sans amour pour notre temps, pour ses grands mots et ses petites actions, son bavardage autour de la beauté et sa pas-

sion innée pour la laideur. Ce qui mérite le plus d'être lu dans la revue mensuelle le *Mercure de France*, ce sont les *Epilogues* que Gourmont écrit aux événements du mois, jeu ironique, peut-être, *mais encore excellent comme tous les exercices qui assouplissent l'intelligence et l'acheminent vers l'état de noblesse dédaigneuse où elle doit aspirer.* L'ironie prête des rivures à ce talent, qui, avec *le Songe, d'une Femme*, a écrit un roman français plein d'esprit et avec l'*Esthétique de la langue française*, un traité savant, imprégné du goût de l'homme du monde. Gourmont aime la philologie et suit les voies détournées que prennent les mots, non tant préoccupé de fixer leur formation, mais avide de définir leur but, comme moyens dont se sert l'homme pour ses duperies et ses mensonges, ses folies et ses artifices, et pour tout ce qui peut conserver. Aussi se garde-t-il lui-même, sans cesse, de l'abus des mots et évite-t-il aussi que les mots n'abusent de lui. Il sait cacher ce qu'il veut dire et quand, par hasard, il se laisse aller à le dire distinctement, il faut s'en emparer avant que sa *noblesse dédaigneuse* ne se mette à ironiser ses propres paroles. C'est une ironie qui n'a rien du scepticisme stérile et qui se précise à peu près ainsi : « Je sais fort bien que je suis dupe, mais je le suis dans le sens de la vie humaine ; le souffle qui me pousse me pousse vers la maison que je désire. La vraie méthode pour dominer la vie est de lui obéir. Il faut bien que j'obéisse, puisque je veux être le maître. Présentons nos voiles au vent... L'arrivée me trompera, sans doute, mais non le voyage. »

Remy de Gourmont cherchait autrefois la tranquillité dans le catholicisme. Non point que sa conscience y eût trouvé le calme, car ce n'est point la fatigue et moins encore le plaisir de l'ivresse qui le font s'incliner devant une doctrine de la grâce. A cause du mépris qu'il voue à l'époque où il vit, il admire l'œuvre gigantesque de la pensée catholique, cette manifestation grandiose de la domination des hommes, telle que l'ont créée les pères de l'Eglise. Un esprit abondant, dans une impétueuse négation de son temps, demeurait seul en face de lui-même. Sa passion pour la forme et le verbe avait manqué faire de lui un artiste solitaire. Mais ce fut justement cette passion qui le conduisit à Nietzsche. Alors toutes les sources cachées de cette nature mobile et féconde trouvèrent une issue et toutes ses qualités se manifestèrent dans un merveilleux épanouissement. Car quelqu'un avait proclamé par sa vie même — et cette nouvelle frappa tous ceux qui y

étaient préparés comme on est frappé par un mot que l'on a, longtemps cherché — que toute consolation rapide, le calme que procurent les systèmes, donnent le change à la vie et que la loi immanente à toute énergie est le mouvement. Des buts prochains, des buts lointains — les uns comme les autres ne sont choisis que par l'impuissance ou la peur, ou, au meilleur cas, par une sorte d'habileté économique de l'organisme qui se rend compte que la valeur du but ne réside que dans la beauté du chemin.

« Nos actes sont sur nous comme la lumière sur le phosphore : ils nous usent, mais ils nous rendent lumineux. » Ainsi le moraliste André Gide parle maintenant de la vie qui lui semblait un fardeau inquiétant lorsque, de la triste demeure du calvinisme, il la considérait plein de trouble, à cause de sa décevante multiplicité. La fatalité du poète, qui fait qu'entre lui et la vie se dresse l'image de la vie, cette fatalité, parmi les poètes nouveaux, n'est ressentie par personne autant que par André Gide qui possède le sentiment de l'ardeur vivante de son sang et aussi, à un haut degré, cette prescience de l'âme qui spiritualise. C'est pourquoi il est mélancolique et passionné, méditatif et extrêmement sensitif, plein de mesure malgré toute la violence des impulsions, harmonieux dans toute l'indépendance de la volonté. Sa plus haute clairvoyance et sa profonde compréhension ne le laissant pas succomber à sa sensibilité, c'est l'équilibre de l'art le plus accompli qui ne s'abandonne jamais au mensonge de l'artifice. Gide écrit un style français et net qui n'a besoin ni d'images ni de métaphores, qui, étant sans aucun apprêt, paraît froid et gris, car il se sert des mots les plus simples, des constructions les plus claires, pour que, sous le manteau fruste de la langue, la vie demeure visible. Il ne se laisse jamais guider par le mot, et ce qui fait de lui le premier styliste de la France actuelle, c'est précisément ceci qu'il force le mot à prendre le sens voulu. Quelle que soit la forme métaphorique dont se sert Gide, le poème ou le traité, le théâtre ou le roman, ce sont toujours des problèmes moraux qu'il soulève. C'est l'inquiétude de la conscience dans son premier livre, *les Cahiers d'André Walter*, mais avec le but de la foi. Le point de vue change déjà dans son second ouvrage, ce sublime *Voyage d'Urien*.

Urien s'embarque avec ses compagnons vers la pleine mer. Les Iles de la tentation attirent et séduisent les uns, tandis que les autres continuent leur chemin avec Urien, car ils ont éloigné d'eux les joies du voyage et la route qui doit

les mener au but traverse la mer de glace. Mais là aussi croît l'espoir et ils ne retournent pas en arrière; ils demeurent sur « les rives les plus dures », car ils ont senti la joie de la volonté, un but et une raison de vivre. Ce « désir de la volonté intellectuelle » amène la crise. Emerson et Gœthe prennent de l'influence sur Gide et le délivrent de la crainte de se perdre aux dépens des choses de la vie. Il n'est plus dominé par l'effort vers le but, mais par l'idée de la force innée. Ce n'est plus la fluctuation de la volonté qui importe, mais l'affirmation d'une volonté particulière. Encore une fois, l'intellectualité domine, mais seulement pour se détrôner elle-même dans cette satire qui s'appelle *Paludes*, un livre qui n'a pas son égal dans la littérature. Le héros passe son temps à inscrire ce qu'il pense faire le lendemain : il « travaille ». Il est séparé de la vie des sens et il se propose la vie spirituelle : mais les dures rives de glace sont devenues les « marécages », et maintenant on peut dire : « Tu travailles?... Mais — vivez donc? » — Les *Paludes* étaient un décompte et un intermède. Ce livre convainquit son auteur qu'il possédait une ironie toute particulière, une arme et une supériorité à opposer à toutes les attaques de l'âme consciente, contre l'instinct de vie. Il se servit encore une fois de cette arme libératrice, mais avec plus de sûreté, dans le *Prométhée mal enchaîné*, contre la contrainte de la conscience, cet aigle qui se nourrit de chair vivante et qui devient d'autant plus beau que sa victime dépérit. Jusqu'à ce qu'il n'y ait plus pour lui d'autre moyen de délivrance que de le tuer et de le dévorer; on pourra alors écrire l'histoire de l'aigle avec une des belles plumes de l'oiseau. — A l'intermède de *Paludes* succédèrent les *Nourritures terrestres*, un roman ou un poème d'un lyrisme didactique, ou encore un récit de voyage, mais un livre dont le cadre essentiel est toujours rempli par une chose : un abandon sans bornes à la vie. « Attends tout ce qui vient à toi, mais ne désire que ce qui vient à toi. » Ce n'est pas une conviction théorique, une intention ou un désir de la faiblesse qui fait célébrer à André Gide les nourritures terrestres, comme quelqu'un que des pensées ont fatigué et qui s'est usé à réfléchir. Alors le livre serait devenu un livre objectif et ces sensations bizarres n'y eussent pas manqué, ces sensations que l'esprit engendre avec les sens, quand ceux-ci se sont affaiblis, et comme aboutissant dernier c'eût été le désespoir. Mais ainsi c'est joie tout entière, non point à cause de la lumière, mais à cause des yeux qui la voient, non point à cause de la chair, mais à cause

des bras qui peuvent l'étreindre. « Que l'importance soit dans ton regard, non dans la chose regardée », — ainsi se parle à elle-même la force altière.

Elargissement de sa propre vie par l'accueil aimant fait à l'autre, à l'étranger — c'est ainsi que l'homme s'élève jusqu'à l'humanité. Et le cas particulier de l'*Immoraliste*, le dernier roman de Gide, devient un symbole. L'individu est-il capable d'accepter cette immoralité, le sacrifice et la mort de l'autre, afin qu'il vive; est-il capable de vivre sa vie sans songer à sa victime, sans remords, sans conscience? C'est cette question que semble s'être posée Gide dans cet *Immoraliste* qui vient à la santé par l'amour de soi et la maladie physique, mais en faisant une victime. Ne sommes-nous pas trompés par l'attitude? Car l' « immoraliste » n'est ni un héros ni un amant. Avec la santé l'âme bien portante vient-elle habiter le corps, cette âme inhumaine et naïve qui ne sait rien du sacrifice? L'état actuel de nos sentiments moraux, lesquels trouvent leur originalité plutôt dans la souffrance que dans la joie, ne nous permet pas d'en convenir. L'immoraliste de Gide raconte sa vie à des amis; on n'en trouve l'expression dans aucune phrase, mais il me semble que le fait même de raconter sa vie laisse deviner que cette vie est alourdie par les inquiétudes de la conscience.

André Gide pose les problèmes comme tous les grands moralistes. Il s'est incliné devant la vie, renonçant à résoudre ses fins, bien qu'étant un esprit libre il n'en craigne point les contradictions. Et il ne craint pas les contradictions parce que, dans son âme, elles possèdent toutes la même vérité en regard de la vie, gardant raison avec un *oui*, tout aussi bien qu'avec un *non*. Il ne renonce plus à la vie pour la vérité artificielle d'un système, ayant été forcé de renoncer au système le plus fort auquel il s'était abandonné, je veux dire le système religieux, parce qu'il n'avait pas su conserver l'abondance et les contrastes de la vie. Une seule solution personnelle demeure certaine et victorieuse : la beauté. Pour l'artiste tout se résume en une seule chose : son œuvre.

Des personnalités comme celles de Gide et de Gourmont ne sauraient être influencées par d'autres personnalités au point que l'on pourrait retrouver à la lettre les traces des œuvres primitives. Toute influence ne saurait se manifester autrement que par une sorte de haussement de l'originalité personnelle et c'est ainsi seulement qu'elle contribue à l'histoire des arts et de la pensée. En Allemagne, cela tiendrait-il à l'absence de per-

sonnalités originales, si l'influence de Nietzsche n'a pas produit autre chose qu'une vaine phraséologie? »

LUCILE DUBOIS.

VARIÉTÉS

La « Mater Dolorosa » de Félix Jenewein. — Dopoledne Velkého Pàtku — Jest odsouzen, bude ukrizovan.

Ante meridiem Feriæ VI in Parasceve — Damnatus est, crucifigetur.

Telle est l'inscription ou plutôt la subscription de cette œuvre qui a fortement agité des âmes. Ce n'est pas une chose d'hier. C'est un tableau qui fut assez remarqué, en 1895, à l'exposition de Vienne, pour que son auteur devînt aussitôt célèbre dans son pays tchèque, lequel s'honore, d'ailleurs, de l'avoir laissé crever de faim très longtemps, par respect pour l'Evangile qui ne veut pas que les prophètes soient honorés dans leur patrie.

Peut-on dire, cependant, qu'il ait été prophète, celui-là? Suffit-il d'avoir l'âme ouverte à tous les souffles comme la caverne, redoutablement habitée, d'un mont dangereux? En ce cas, c'est bien d'un prophète qu'il s'agit ici. — « Il est condamné, il sera crucifié. » Félix Jenewein a entendu cette rumeur énorme dont fut secouée la terre, comme si un Titan, l'ayant saisie à deux mains, eût entrepris avec rage de l'arracher de ses gonds, et il a voulu la faire entendre aux autres pour qu'ils en tremblassent à leur tour. Car les peintres ont le pouvoir de faire *entendre* par les yeux.

Les Prophètes sont des gens qui *se souviennent de l'avenir*. Placés juste au centre, l'avenir est devant eux et derrière eux, à leur droite et à leur gauche. Le temps n'existant pas en soi, non plus que l'espace, tout ce qui appartient au sensible est identique dans l'Absolu.

Voici le témoignage de la non pareille Anne-Catherine Emmerich qui eut, au commencement du siècle dernier, le privilège d'être témoin oculaire et auriculaire de la *Douloureuse Passion:*

La Sainte Vierge, qui s'était retirée après la Flagellation, se jeta de nouveau dans la foule pour entendre la sentence de mort de son Fils et de son Dieu. Jésus se tenait debout au milieu des archers, au bas des marches du tribunal. La trompette se fit entendre pour demander du silence, et Pilate prononça son jugement sur le Sauveur avec le courroux d'un lâche. Je me sentis tout accablée par tant de bassesse et de duplicité. La vue de ce misérable tout enflé de son

importance, le triomphe et la soif de sang des Princes des Prêtres, l'abaissement et la douleur profonde du Sauveur, les inexprimables angoisses de Marie et des saintes femmes, l'atroce avidité avec laquelle les Juifs guettaient leur proie, la contenance froidement insolente des soldats, enfin l'aspect de tant d'horribles figures de démons que je voyais mêlés à la foule, tout cela m'avait anéantie...

Pilate commença par un long préambule où les noms les plus pompeux étaient prodigués à l'empereur Tibère ; puis il exposa l'accusation intentée contre Jésus que les Princes des Prêtres avaient condamné pour avoir troublé la paix publique et violé leur loi, en se faisant appeler Fils de Dieu et Roi des Juifs et dont le peuple avait demandé la mort d'une voix unanime. Le misérable ajouta qu'il avait trouvé ce jugement conforme à la justice, lui qui n'avait cessé de proclamer l'innocence de Jésus; puis il dit en terminant : « Je condamne Jésus de Nazareth, roi des Juifs, à être crucifié » ; et il ordonna aux archers d'apporter la croix...

La Mère de Jésus tomba sans connaissance à ces mots. Maintenant il n'y avait plus de doute, la mort de son Fils bien-aimé était certaine, la mort la plus cruelle et la plus ignominieuse. Jean et les saintes femmes l'emportèrent, afin que les hommes aveuglés qui l'entouraient ne missent pas le comble à leurs crimes en insultant à ses douleurs ; mais elle ne fut pas plutôt revenue à elle qu'il fallut la conduire de place en place à tous les lieux où son fils avait souffert, et où elle voulait offrir le sacrifice de ses larmes. C'est ainsi que la Mère du Sauveur prit possession pour l'Eglise de ces lieux sanctifiés...

Un peu auparavant, rappelant la plus terrible parole que les hommes aient proférée :

Toutes les fois, avait dit cette prophétesse du *passé*, qu'en méditant sur la douloureuse Passion de Notre Seigneur j'entends cet effroyable cri des Juifs : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! » l'effet de cette malédiction solennelle m'est montré et rendu sensible par de merveilleuses et terribles images. Il me semble voir au-dessus du peuple qui crie, un ciel sombre, couvert de nuages sanglants, d'où partent comme des verges et des glaives de feu. C'est comme si cette malédiction pénétrait jusqu'à la moelle de leurs os et atteignait jusqu'aux enfants dans le sein de leurs mères. Tout le peuple me paraît enveloppé de ténèbres : leur cri sort de leur bouche comme un trait de feu sombre qui revient sur eux...

Je ne sais si Félix Jenewein a lu la visionnaire de Dulmen qui est, sans contredit, ce qu'on peut lire de plus grand, mais il est sûr que, de manière ou d'autre, quelque chose est entré en lui de l'Epouvante divine du Vendredi Saint.

Son tableau n'est pas compliqué. Marie est debout, au centre sur le premier plan. Elle a reçu le coup *sans tomber*, quoi qu'en dise la sainte, parce qu'elle ne peut pas tomber, parce que la Mère des vivants ne peut pas tomber. Qui soutiendrait le ciel bleu ou le ciel sombre si celle-là tombait? Cette guerrière soutient le ciel sur la pointe de la lance qui a percé le flanc de Jésus, comme les Gaulois prétendaient faire avec

leurs piquets. Mais surtout elle est, en vérité, la Mère des vivants et c'est pour cela que l'Evangile la montre debout au pied de la Croix,regardant un spectacle à tuer des lions.

Elle est donc debout, les mains jointes sur ce Ventre fameux que les chrétiens nomment chaque jour, et qui a porté le Salut du monde. La tête est renversée doucement, mais les yeux à moitié clos ne quittent pas cette terre où le Fils de l'Homme va mourir.

L'épouvantable peine assiège comme une multitude armée cette Tour de David,cette Tour d'ivoire qu'on ne peut pas prendre et qui souffre. Il faudra qu'il n'y ait plus d'hommes pour qu'on voie la fin d'une telle agonie.Elle a beau avoir triomphé ; Elle a beau être morte, un certain jour,ou seulement s'être endormie, car on ne sait pas ; Elle a beau avoir été enlevée au ciel d'où elle règne sans partage, un peu au-dessous de Dieu ; Elle a beau être honorée et presque adorée, depuis bientôt deux mille ans, sur des autels d'or, dans des cathédrales de diamant que les anges mêmes, inhabiles à la souffrance, n'auraient pu bâtir; tant qu'il y aura un pauvre, l'Immaculée se tiendra debout, la poitrine pleine de poignards.

Cela sous l'auréole, dans la dérision sublime du manteau d'azur que l'iconographie chrétienne a toujours prêté à Marie, oubliant qu'elle est surtout la Fontaine douloureuse ou prennent leur source tous les fleuves du Désir inexaucé, de l'Amour éperdu, des Larmes de sang, de la Pitié qui donne la mort,de l'Expiation qu'on ne peut pas fuir, de l'Horreur et de la Terreur qui coulent à travers le genre humain comme des Danubes.

La sentimentalité veut à toute force que la Vierge Mère soit une idole de miel dans l'azur, au milieu des fleurs. Ils sont trois ou quatre cent mille démons pour cacher les créneaux et les meurtrières de cette Citadelle de la Compassion. On veut ignorer qu'Elle est, avant tout et après tout, la résidente, la stagiaire indéracinable du Golgotha; qu'elle a les pieds dans le Sang de son Fils, que ses yeux et son visage sont en sang et que son manteau, eût-il été d'un bleu translucide avant les tourments,est éclaboussé du sang de la Flagellation, du sang de la Couronne d'Epines, du sang des Clous, du sang de la Lance, de tout le jaillissement écarlate qu'Elle recevait en plein quand fut célébrée la grand'messe de la Rédemption.

On refuse absolument de comprendre qu'il est impossible à une telle Mère de ne pas avoir toujours à l'esprit les gestes

atroces des bourreaux d'un tel Enfant, leurs physionomies de possédés, leurs irrémissibles injures...

Allez dire à ce troupeau de cochons qu'on nomme les catholiques modernes que toutes les fois que la douceur nous est procurée d'une catastrophe : incendie d'un bazar achalandé par des *martyres* en robes de gala dont les mendiants n'ont aucune idée et que ne paierait pas le Suaire de Notre Seigneur Jésus-Christ; éruption inespérée d'un bon vieux volcan que Sodome et Gomorrhe croyaient endormi et qui éteint d'un souffle trente mille vies; collisions de trains ou de navires, cyclones ou tremblements de terre, sans préjudice des massacres gracieux qui ont été, jusqu'ici, la résultante historique et inéluctable de toute exacerbation sentimentale; — essayez donc de leur faire entendre, à ces contempteurs de la Justice, que c'est la « Vierge clémente » qui se promène ainsi dans son royaume, en attendant l'effrayant Jour de sa plénière manifestation. *Maledictio Matris eradicat fundamenta.*

Pourquoi voudrait-on qu'elle épargnât quelqu'un, Celle qui a immolé son propre enfant ? Car les consentements de Marie sont les instruments de la Passion de Jésus-Christ, non pas d'une manière symbolique ou métaphorique, mais en une façon substantielle et ce n'est pas autrement que les plus saints docteurs l'ont entendu. « Marie monte au Calvaire avec calme, a dit le P. Faber, pour aider à égorger son cher fils de Béthléem. »

Saint Jean qui l'accompagne est tombé à genoux derrière elle, les mains crispées au-dessus du cœur. Et il reste là figé, sans force ni lumière. Ephèse est loin, Pathmos est plus loin et le « Fils du Tonnerre » est actuellement un foudroyé. Plus tard, quand le « Miroir de justice » des Litanies lui aura brûlé les yeux et après qu'il aura passé par l'huile bouillante de Domitien, il aura quelque chose à écrire pour que le monde claque des dents jusqu'à la consommation des siècles. Mais aujourd'hui Vendredi Saint, il a l'air tout à fait anéanti.

Et le tableau entier est autour de ces deux Etres comme un ouragan. Il y a une demi-douzaine de personnages et on a la sensation d'une multitude. La puissance du peintre fait ce mirage. C'est la multitude enragée et si terriblement prophétique sur elle-même, racontée par Anne-Catherine, dix-neuf siècles après l'Evangile. Les Hébreux, sauvés autrefois de la Mer Rouge et *impatients d'y rentrer*, vocifèrent pour qu'on ouvre les écluses du Sang adorable.

A gauche, un soldat parabolique, anachronique, synthétique,

indéfinissable, une sorte d'aventurier du carnage tenant à la fois du prétorien, du cataphractaire et du brigand calabrais, assis sur une borne verte de peur et les jambes goujatement campées l'une sur l'autre, ricane en regardant la Rose mystique décolorée, l'Etoile du matin dans sa pâleur.

A quelque distance, un prêtre gras, suggère on ne sait quelle diabolique méchanceté à un youtre squalide venu de Pologne pour assister au Crucifiement. A droite une saturnale de l'an mil ou de l'an quarante : un homme nu, horriblement coiffé d'une espèce de casque de coléoptère monstrueux garni d'antennes qui le fait ressembler à un démon et porté sur les bras de deux autres chenapans masqués, élève au-dessus de la foule, comme un labarum, une dérision de crucifix, torchon sale roulé, ficelé et suspendu à une traverse en haut d'un manche à balai,—*figuram crucifixi in baculo quo verritur*, m'écrit un explicateur— mascarade sacrilège qui réjouit infiniment la populace.

Cet admirable tableau que son auteur ne croit pas *allégorique* est extrêmement étrange. J'y ai trouvé, par exemple, ceci qui n'est rencontrable, je crois, nulle part. Les canailles, ivres d'allégresse et riant, comme on dit, *à se tenir les côtes*, ont le geste uniforme de se croiser les mains sur le dos, paumes en l'air, figurant ainsi des captifs enchaînés invisiblement. *Qui potest capere, capiat.*

LÉON BLOY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Folklore — Louis Bascan : *Monologues Normands pour ceux qui veulent rire ;* Champion.

Histoire. — Adolphe Aderer : *Chez les Rois ;* Fontemoing, 3.50. — M. Boutry : *Choiseul à Rome, lettres et mémoires inédits ;* Calmann-Lévy, 4 fr. — Marc Frayssinet : *La République des Girondins ;* Toulouse, Soc. Provinciale d'Edition, 5 fr. — Edmond Locard : *Les Crimes de Sang et les Crimes d'Amour ;* Storck, 3 50.— Saint-Simon : *Mémoires*, t. XVII ; Hachette, 7.50.

Littérature. — Arsène-Alexandre : *La Maison de Victor Hugo ;* Hachette, 20 fr. — Joseph Bouchard : *A propos de la 2e fête commémorative de George Sand ;* Lemerre, 1.50. — Feli Gautier : *Charles Baudelaire,* avec des illustr. d'après les documents du temps ; « La Plume », 3.50. — Phœbus Jouve : *Impressions de lecture ;* Nîmes, Chastanier.

Littérature dramatique. — Louis Brémont : *L'Art de dire les Vers ;* Fasquelle, 3.50. — Walther Schinz : *Le Problème de la Tragédie en Allemagne ;* Alcan, 1.25. — G. Vitoux : *Le Théâtre de l'Avenir ;* Schleicher, 3.50.

Occultisme. — Mme Alex. Moreau : *Lumière et Vérité*, avec préface par Laurent de Faget ; Libr. des Sciences psychiques, 3.50.

Pédagogie. — E. Lavisse, A. Croiset, Ch. Seignobos, P. Malapert, G. Lanson, et H. Hadamard : *L'Education de la Démocratie* ; Alcan, 6 fr.

Philologie. — L. Bollak : *La Langue Française en l'An 2003* ; Extrait de « La Revue », 0.60. — Adrien Timmermans : *Dictionnaire étymologique de Mille et une... expressions propres à l'idiome français, fondé sur des faits linguistiques et des documents exclusivement nationaux* ; H. Didier.

Philosophie. Psychologie. — A. Coste : *Dieu et l'Ame, Essai d'Idéalisme expérimental* ; Alcan, 2.50. — E. Gley : *Etude de Psychologie physiologique et pathologique* ; Alcan, 5 fr. — A. Sabatier : *La Philosophie de l'Effort, Essais philosophiques d'un naturaliste* ; Alcan, 7.50.

Poésie. — Avril et Briquel : *Les Divertissements de la Cour et de la Ville* ; « L'Ermitage », 2 fr. — Charles Dumas : *L'Eau souterraine* ; Ollendorff, 3.50. — Gabriel Fauconneau du Fresne : *Alternatives* ; Messein, 3.50. — Louis Fléri : *Les Emois factices* ; orné d'un front. d'Emile Besnard ; « Nouvelle Revue d'Egypte ». — J. Gasquet : *Les Chants séculaires* ; Ollendorff, 3.50. — Paul Serin : *Larmes d'amour* ; Gamber, 2 fr.

Publications d'art. — Prince d'Essling : *Le Premier livre xylographique italien*, avec 9 pl. et 30 illust. ; « Gazette des Beaux-Arts », 10 fr. — R. de Lasteyrie : *Etude sur la sculpture française du Moyen-Age*, avec 22 pl. in-4 ; Leroux, 40 fr. — A. Londe : *Album de chromophotographies documentaires à l'usage des artistes*, 16 pl. ; Mendel, 12 fr.

Questions coloniales. — P. Masson : *Histoire des Etablissements et du Commerce français dans l'Afrique Barbaresque (1560-1773)* ; Hachette, 12 fr.

Questions religieuses. — Alex.-Paul Nicole : *Essai de genèse chrétienne* ; Collège libre des sciences sociales.

Roman. — Claude Berton : *La Marche à l'Etoile* ; Fontemoing, 3.50. — Albert Boissière : *Les Tributaires* ; Fasquelle, 3.50. — Michel Corday : *Sésame ou la Maternité consentie* ; Charpentier, 3.50. — R. Emery : *La Grande passion* ; Méricant, 3.50. — M. Formont : *L'Amour passe* ; Lemerre, 3.50. — Gyp : *Un Ménage dernier cri* ; Flammarion, 3.50. — Maurice Landay : *L'Enquête*, roman tiré de la pièce de G. Henriot ; Tallandier, 3.50. — Camille Lemonnier : *Claudine Lamour* ; Ollendorff, 3.50. — Jean de la Lune : *Les Pantins* ; Genonceaux, 3.50. — R. de Machiels : *Victorine Gaurin* ; Ollendorff, 3.50. — F. Marcelin : *Marilisse* ; Ollendorff, 3.50. — Mme St.-Meunier : *Confessions d'honnêtes femmes* ; Lemerre, 3.50. — H. Rebell : *Le Baiser d'une Esclave* ; Per Lamm, 3.50. — Ad. Retté : *Mémoires de Diogène* ; Charpentier, 3.50. — Victorien du Saussay *Je suis Belle* ; Méricant, 3.50. — Jacques Sorrèze : *En Dérive* ; Tallandier, 3.50. — O'Suli : *Artiflots : Joies et Tristesses militaires* ; Tallandier, 3.50.

Sciences. — J. Noé : *Recherche sur la vie oscillante, essai de iodynamique* ; Alcan, 7 fr. — Dr E. Minvielle : *La Médecine au*

temps d'Henri IV; Baillière et Fils, 3.50. — A. Acloque : *Flore de l'Ouest de la France;* Baillière et fils, 12.50. — Dr Y. Yvert : *Causeries sanitaires,* I; Alcan.

Sociologie. — M. Guérin : *Le Diocèse de la Libre Pensée;* Stock, 2 fr.

Théatre. — P. Gavault et G. Berr: *L'Inconnue,* com.-bouffe en 3 actes; Calmann-Lévy, 2 fr. — Louis Lautrey: *Polycrate, Tyran de Samos,* drame en vers; Lemerre, 3 fr.— Jean Le Fustec : *Sous les Pommiers,* saynète bretonne; Le Dault, 1 fr. — C. Saint-Saens: *Le Roi Apépi,* comédie en 4 actes; Calmann-Lévy, 3.50. — Véra Starkoff : *L'Issue,* pièce en 2 actes; Storck, 0.50. — Paul Viteau : *Brelan-Toc* ; 7e série des « Simples Bourgeoises » ; Schleicher, 6 fr.

Voyages. Ethnographie. — L. Bréhier : *L'Egypte de 1798 à 1900;* Combet. 6 fr. — Jean Carrère: *La Guerre du Transvaal. Le Pays de l'Or rouge ;* Flammarion, 3.50. — Ch. de Gaulle : *Les Celtes au XIXe siècle. Le Réveil de la Race;* Le Dault, 1.50. — Charles Lenthéric : *Côtes et Ports français de la Manche;* Plon.— Dr J. Matignon : *L'Orient lointain ;* Storck, 3 50.

Divers. — Henri d'Alméras : *Le Mariage chez tous les Peuples ;* Schleicher, 3.50. — Le Président Th. Roosewelt : *Chasses et Parties de chasse,* trad. par Albert Savine; Dujarric, 3.50. — Comtesse de Tramar : *Le Bréviaire de la Femme. Pratiques secrètes de la Beauté ;* Havard, 3.50.

MERCVRE.



TABLE DES MATIÈRES

(*TOME XLVII*)

—

N° 163. — JUILLET 1903

REVUE DU MOIS

N° 164. — AOUT 1903

REVUE DU MOIS

N° 165. — SEPTEMBRE 1903

REVUE DU MOIS

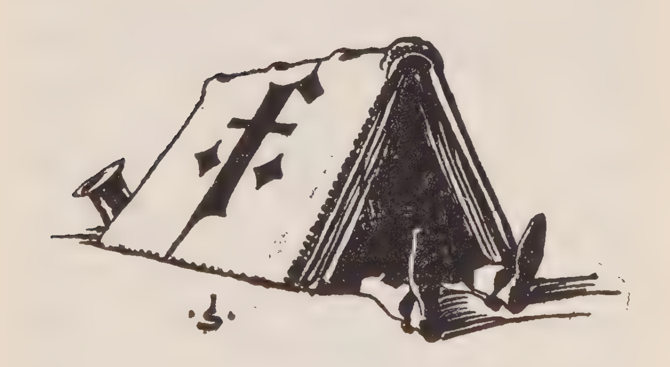


TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS[1]

(*TOME XLVII*)

—

(1) Les titres de poésies sont imprimés en italique.

Le Gérant : A. Vallette.

Poitiers. — Imprimerie du Mercvre de France, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo, 7

